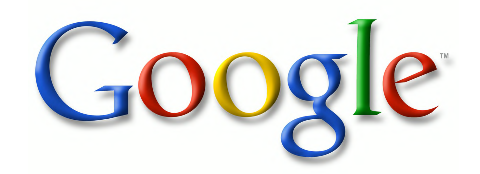
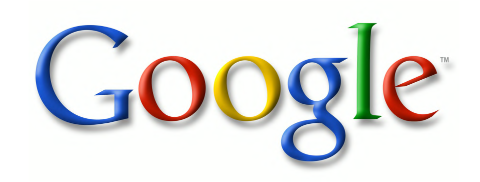
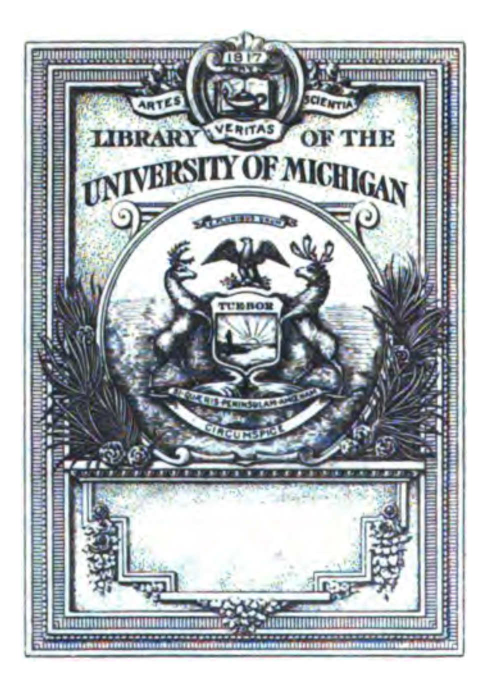



Google


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

ANECDOTES
DES
RÉPUBLIQUES,

AUXQUELLES ON A JOINT

LA SAVOYE, LA HONGRIE,
ET LA BOHÊME.

SECONDE PARTIE,

Comprenant la FLANDRE & la HOLLANDE, la SAVOYE, la HONGRIE & la BOHÊME.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire rue S. Severin.

M DCC LXXI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ANECDOTES HOLLANDOISES *ET BELGIQUES*, DEPUIS *L'AN* 35 *DE J. C.* JUSQU'A PRÉSENT.

INTRODUCTION.



E ne m'étendrai point sur l'origine des Bataves. Tous les historiens s'accordent assez à leur donner les Battes pour aieux. Les Battes & les Cattes occupoient la Hesse. Ces deux peuples se brouillerent. Les Cattes, ainsi appellés, dit-on, parce qu'ils portoient un chat sur leurs éten-

dards, furent les plus forts; & les Battes, se retirant devant eux, se refugierent dans une isle formée par les bras du Rhin, qui, dans le tems de Pline, comprenoit la Bétuwe, l'isle de Bommel, le pays d'Utrecht, partie de la Gueldre, & tout le pays jusqu'à Leyde. On ignore quels étoient les habitans de cette isle, lorsque les Battes s'y retirerent. On croit que c'étoient les Celtes. Quoi qu'il en soit, ils la trouverent déserte, parce que les Cimbres & les Teutons, qu'une inondation avoit forcés de quitter leur pays, les avoient entraînés, pour les seconder dans leurs conquêtes. Cette multitude de Barbares tourna ses forces contre les Romains qui se virent à deux doigts de leur perte, mais qui enfin la dissiperent. Les Insulaires, secondés par les Teutons, trouverent leur pays occupé. Ils firent de vains efforts pour en chasser les Battes qui les repousserent. Les Battes donnerent le nom de *Batavie* à l'isle. Les Romains, après la prise de Carthage, porterent la guerre dans les Gaules. Jules-César vainquit Arioviste & les Germains, les Belges, les Nerviens, les

Attuaires, les Usipètes, les Tenctères, les Sicambres & tous les peuples des bords du Rhin; mais il reçut en grace tous ceux qui se soumirent, & les Bataves furent du nombre. Ils furent les alliés des Romains; & César leur accorda le pays qu'il avoit conquis sur les Usipètes & les Tenctères, entre le Waal & la Meuse. Ils combattirent à la journée de Pharsale, sous les ordres de César. On leur attribue le gain de la bataille. César, qu'ils avoient suivi dans toutes ses expéditions, tomba sous le fer de Brutus. Auguste, qui craignoit le même sort, créa une garde pour veiller sur ses jours, & la forma de ses fidèles Bataves. Leur isle fut le rendez-vous des troupes Romaines, lorsque Drusus marcha contre les Germains. Germanicus y rassembla sa flotte. Il aimoit les Bataves fidèles & courageux. Il ne crut pas pouvoir leur en donner une preuve plus marquée, qu'en établissant des écoles auprès de Leyde.





[AN. 35. DE J. C.]

ARMINIUS, chef des Germains, avoit lutté pendant long-tems contre la puissance de Rome. Il les avoit délivrés de son joug; & Tibere craignoit Arminius. Andegaste, jaloux de la gloire d'Arminius, proposa au sénat de l'empoisonner. Le sénat répondit avec générosité, que les Romains sçavoient combattre, & non pas assassiner leurs ennemis. Mais Tibere persuada aux parens de ce héros, qu'Arminius les méprisoit; qu'il ne songeoit qu'à s'élever au pouvoir suprême, & vint à bout de les engager à le massacrer. Cet évènement précéda l'arrivée de Caligula chez les Bataves où il donna les preuves les plus signalées de sa folie. C'est chez eux que, pour se venger d'une tempête qu'il avoit essuyée, il fit une déclaration de guerre à l'Océan; monta sur une galere; brava ses flots qui n'étoient plus courroucés, & ordonna aux Bataves, en signe de victoire, de ramasser le plus de coquilles qu'ils pourroient, sur ses bords, & de s'en retourner chargés de ces dépouilles.

[41.]

Si la démence de Caligula s'étoit bornée

à ces *jeux puériles*, ce qui restoit de braves *Romains* n'eût témoigné que de la pitié pour son empereur; mais il se porta à des excès de cruauté, qui les révolterent; & il fut assassiné. Les Bataves, dont sa garde étoit composée, massacrerent ceux qui avoient eu part à ce parricide. On leur reprocha ce zèle comme un crime. « Il est » vrai, dit un Batave, que César étoit » un monstre; mais ce monstre étoit votre » empereur, & il avoit déposé dans nos » mains le soin de sa conservation. C'étoit » à nous à le garder, & non pas à juger de » sa conduite. »

[68—120.]

Les Bataves, malgré leur fidélité, indignés du *caractere atroce* & *des* crimes de Néron, *se déclarerent pour* Galba. Leurs querelles avec les Légionnaires ralentirent leur zèle pour les Romains. Une de leurs cohortes entra dans la Ligue de Civilis qui vouloit rendre la liberté à la Germanie. Cette défection entraîna celle de huit autres cohortes qui se joignirent à Civilis. Ils firent sentir aux Romains, pendant le cours de la guerre de Civilis & de Céréalis, combien il leur étoit important de les conserver pour amis. Ce ne fut qu'à la réunion de ces généraux que les Bataves rentrerent dans les armées Romaines; mais ce ne fut que sous Adrien,

qu'ils furent rétablis dans la prérogative de composer la garde de l'empereur. Ils durent cette distinction à l'adresse d'un de leurs archers. Les Bataves étoient très-habiles à tirer de l'arc. Un jour qu'on exerçoit les troupes, lorsque le tour de Soranus fut venu, il décoche une flèche; &, avec une seconde, il coupe la premiere qu'il atteint au milieu de sa course. Adrien prit Soranus & les Bataves en si grande amitié, que, lorsque cet habile archer fut mort, il lui éleva un mausolée, & qu'il bâtit un marché dans l'isle des Bataves.

[212.]

Ils durent l'amitié de Caracalla à la fermeté qu'il avoit vue dans les Germains des environs du Mein, sur lesquels il remporta une victoire. Les femmes des vaincus se défendirent avec une audace qui l'étonna; &, lorsque leurs forces furent épuisées, elles se donnerent la mort. Dès ce moment, Caracalla, soit qu'il craignît un peuple si déterminé, soit par l'effet que la vertu produit sur les ames les plus scélérates, conçut une estime particuliere pour les Germains & pour les Bataves qu'il regardoit comme ne faisant qu'un même peuple.

[359.]

Les Francs occupoient les deux rives du

Rhin. Les Saxons ayant chassé les Quades des environs du Danube, ceux-ci demanderent aux Francs de les laisser passer. Ils le refuserent; & les Quades, s'étant ouvert un passage par la force, traverserent l'isle des Bataves, & attaquerent les Saliens. Julien marcha contre eux. Ils s'enfoncerent dans les bois, & n'en sortoient que de nuit; de sorte qu'ils faisoient la guerre comme d'une maniere invisible. Charietto, Franc de nation, chasseur de profession, qui connoissoit la forêt où les Quades s'étoient renfermés, d'une stature gigantesque, & qui s'étoit rendu redoutable à ces Barbares, demanda à Julien un détachement. Julien *lui en donna un de* Bataves. Charietto, avec ce petit corps, se jette dans le bois; s'embusque, & tombe sur une troupe à laquelle il fait mettre armes bas. Il se saisit de quelques prisonniers, & les égorge, en présence des autres, avec une cruauté froide & barbare. Cette action jetta dans les esprits une telle consternation, que les Quades demanderent la paix à genoux.

[363.]

Après la mort de Julien, les Bataves, qui étoient à Smyrne, en ayant appris la nouvelle, massacrerent, dans leur fureur, Lucilien, beau-pere du nouvel empereur. Mais Jovin étant mort, & Valentinien ayant

été proclamé à sa place, on vouloit l'obliger à se donner un successeur. Valentinien parla aux légions avec une fermeté qui les étonna. « Tant que j'ai été parmi vous, leur » dit-il, je recevois les ordres de vos chefs: » c'est aujourd'hui à vous & à eux à vous » conformer aux vues que je puis avoir » pour le gouvernement de l'Empire. Ce- » pendant, comme je ne puis tout régler » par moi-même, je veux partager avec un » second l'autorité suprême. Je suis embar- » rassé du choix. » Un Batave, qui commandoit sa cavalerie, l'interrompit. « Si » vous préférez votre famille au bien de » l'Etat, vous n'avez point à balancer : as- » sociez-vous votre frere. Si le bonheur » de votre Empire vous touche de plus » près, adoptez le plus digne. »

[366.]

Les Saliens, les Ripuaires, les Sicambres firent une Ligue avec les Bataves contre les Romains dont ils avoient à se plaindre. Cette Ligue fut appellée *la Ligue des Francs*, & fut l'origine de ces confédérations de Barbares qui accablerent l'Empire. Chariette se mit à leur tête. Il engagea une action qui devint funeste aux Romains par la défection des Hérules & des Bataves qui étoient dans l'armée de l'empereur. Ce prince ayant appris la déroute

de ſes légions, raſſembla les débris de ſon armée, attaqua les Hérules & les Bataves qui furent forcés de céder au nombre. Valentinien crut aſſez les punir, en ordonnant qu'on les vendît comme de vils eſclaves. Plus ſenſibles à cette honte qu'à la mort, ils ſe proſternerent à ſes pieds, avec des cris & des gémiſſemens ſi touchans, qu'il ne put y réſiſter, & leur pardonna. Ils donnerent bientôt aux Romains des preuves de la ſincérité de leur repentir.

[410.]

Les hiſtoriens, occupés des déprédations des Barbares, & de leurs établiſſemens ſur les différentes parties démembrées de l'Empire, perdent les Bataves de vue. Les *Wiltes*, ou Vénèdes, s'établirent dans une des iſles du Rhin, qu'avoient occupée les anciens Bataves; bâtirent Witlam ſur l'embouchure de la Meuſe, & quelques châteaux, dont on voit encore les ruines. Mais tout ce qui regarde les Bataves, juſqu'à leur nom, diſparoît dans les hiſtoriens. Les uns formerent divers établiſſemens. Leurs provinces firent partie des poſſeſſions des Francs. Les autres ſubſiſtoient dans la Bétuwe. Enfin ils ne ſont plus connus dans l'Hiſtoire, que ſous le nom de *Hollandois*, quoique la Hollande ne ſoit qu'une des ſept provinces.

[622.]

Clotaire II avoit réuni sur sa tête tous les Etats de Clovis; & ces Etats comprenoient, outre les royaumes de Paris, d'Orléans & de Soissons, la Zélande, la Flandre, le Brabant, partie de la Gueldre, tous les bords du Rhin depuis Basle jusqu'à Cologne, le pays entre la Meuse & la Moselle, & entre le Rhin & la Meuse, la Belgique, les deux Aquitaines, le pays depuis le Mein jusqu'au Danube, &c. La Flandre, couverte de forêts, & coupée par d'immenses marais, étoit un repaire de brigands & de monstres. Les Vandales y avoient bâti la ville de Gand, ou Wangt, & Childéric celle de Mons. Clovis, vainqueur de la Thuringe, donna, disent les historiens, une partie du pays conquis, à Flandert qui lui donna son nom. Un des rois successeurs de Clovis nomma un officier préposé pour délivrer ce pays : on l'appella *grand-forestier;* & c'est sans doute cette dignité qui a donné lieu à la charge de grand-maître des eaux & forêts. Clotaire donna à la charge de grand-forestier la prérogative & l'autorité de gouverneur, & le maria à Richilde sa fille. Ces forestiers ou gouverneurs furent érigés, dans la suite, en Comtes souverains. Le premier gouverneur fut Lidéric de Buquois. Le roi l'envoya

en Flandres, accompagné de missionnaires. Il voulut employer la force & la persuasion contre les scélérats & les monstres qui peuploient ces forêts; mais il y auroit eu peu de succès à espérer, si les armes de Lidéric n'avoient pas été plus efficaces que l'éloquence & la logique des missionnaires. Les prêtres étoient si peu instruits de leur religion, qu'ils rebaptisoient ceux qui, après s'être convertis & retombés dans l'idolatrie, se convertissoient encore au Christianisme. Le serment des Chrétiens se faisoit en imposant la main sur la tête des victimes sacrifiées aux faux dieux.

[716.]

La Frise, dont une partie a été submergée, & *l'autre incorporée* à la Hollande, comprenoit le pays entre l'Elbe & l'Escaut. Elle fut habitée par les Frisons qui lui donnerent leur nom, & qui l'ont toujours conservé. Ils furent gouvernés par des Rois, & ensuite par des Ducs, jusqu'au tems de Charlemagne, qui changea ce titre en celui de Podestat. Pépin leur fit annoncer l'Evangile. Bientôt ils se révolterent, & retomberent dans l'idolatrie. Charles Martel les força à demander la paix. Il la leur accorda, à condition que Radbod, leur roi, se feroit baptiser. Radbod y consentit. Tout étoit

prêt pour la cérémonie. Il avoit un pied dans les fonts, lorsqu'il s'avisa de demander à Wolfran, évêque de Sens, si les rois ses prédécesseurs étoient dans le ciel? » Comme ils n'ont pas eu, répondit Wolfran, le bonheur de connoître Jesus-Christ, ils n'auront aucune part à la gloire éternelle. » Radbod se retira, en disant qu'il préféroit d'être un peu plus mal dans un lieu où il trouveroit ses amis, que de jouir d'une félicité qu'il auroit à partager avec des gens inconnus.

[743--783.]

Les Frisons, quoiqu'éclairés des lumieres de l'Evangile, avoient toujours un secret penchant à l'idolatrie. Charlemagne, pour préliminaire de la paix demandée par Witikind, avoit fait couper la tête à quatre mille cinq cens hommes. Les Frisons prirent prétexte de cette exécution; renoncerent à l'alliance des François; firent main-basse sur les missionnaires; mirent le feu à leurs églises; s'unirent aux Saxons, & déclarerent la guerre à Charlemagne dont la valeur réprima les rebelles, & punit les Frisons; & sa sagesse gagna Witikind, qui lui demanda le Baptême. Radbod II mourut dans ces circonstances; & c'est de lui que la famille d'Egmond tire son origine.

[789.]

Les Frisons n'étoient pas véritablement soumis. Ils massacrerent les officiers de Charles. Ce prince, dans sa fureur, mit à feu & à sang tout le pays, depuis l'Ems jusqu'au Wéser ; mais en même tems qu'il le désoloit, il faisoit passer les habitans dans les différentes parties de ses Etats. Il usa, pour les soumettre, de sa politique ordinaire : c'étoit de fixer solidement la Religion Chrétienne dans les pays vaincus. Il fonda l'évêché de Paderborn, & plusieurs paroisses. Les exhortations des pasteurs, & la morale de l'Evangile, présentée dans toute sa pureté, firent plus sur eux que les armes de l'empereur. Il n'eut pas de sujets plus fidèles dans ses vastes Etats, ni de soldats plus courageux dans ses troupes. Les historiens prétendent que Charles ayant assiégé Rome, ils monterent les premiers à l'assaut. Mais les historiens de ce tems-là, qui ont cru honorer la Religion en la chargeant de merveilleux, ont prétendu que, trois seigneurs ayant voulu emporter le corps de S. Magus de la chapelle de saint Michel, à mesure qu'ils s'éloignoient de Rome, le corps devenoit plus pesant, & qu'enfin le poids devint si considérable, que, forcés de renoncer à leur entreprise, ils le reporterent ; qu'alors, à mesure qu'ils se

rapprochoient, il devenoit si léger qu'à peine s'appercevoient-ils du poids, en rentrant dans la chapelle.

[809.]

La Frise étoit tranquille & florissante sous le duc Horic, lorsque Godefrid ou Godefroi, roi de Danemarck, petit-fils de Radbod par sa mere, prétendit avoir des droits sur cette province. Il l'attaqua par terre & par mer; & Horic acheta la paix, en promettant de payer un tribut annuel de cent livres d'argent; mais Godefroi rompit le traité, exigea des contributions insupportables. Il ordonna à chaque particulier de murer leurs portes, & de n'en ouvrir qu'une dans chaque maison, du côté du nord. Elle ne devoit avoir que trois pieds de hauteur, afin qu'on ne pût entrer ou sortir qu'en rempant. Charles se préparoit à délivrer les Frisons, lorsqu'il apprit que Godefroi avoit été assassiné par son fils, dans sa tente, pour venger sa mere qu'il avoit répudiée. C'est à cette époque que les Frisons érigerent leur province en république, avec le consentement de Charlemagne, qui les combla de bienfaits, de priviléges, & leur laissa toute liberté.

[823.]

Hériold ou Harald que les Danois avoient

élevé au thrône de Danemarck, en fut chassé par les enfans de Godefroi. Il implora le secours de Louis le Débonnaire, & se convertit au Christianisme, pour se le rendre plus favorable. En attendant qu'il pût le rétablir sur le thrône, Louis donna Wyck-te-Duurstede à Hériold. Il donna des fiefs à ses freres & à ses fils qui se firent tous baptiser. Louis les combla de bienfaits ; fit armer une flotte ; & les François le ramenerent en Danemarck. Les enfans de Godefroi, pour éviter une guerre qui pouvoit avoir pour eux des suites funestes, promirent de partager le thrône avec Hériold ; mais Horic, un des princes ses rivaux, amusa le roi, du desir de se faire baptiser ; &, tandis qu'il feignoit de se faire instruire, un de ses freres soulevoit les Danois qui forcerent tous les François à se retirer. Horic, en habile politique, feignit la plus grande colere contre son frere. Celui-ci prétendit que c'étoit Hériold qui avoit indisposé les peuples. Il proposa de concilier les deux nations ; mais, tandis qu'on dressoit le traité, le feu prit à quelques maisons. Les deux freres en jetterent la faute sur Hériold, & tomberent sur les François qui croyoient la paix jurée. Le foible Louis dissimula cet affront, & confirma les dons qu'il avoit faits à Hériold.

[834.]

Cette foibleſſe eut des ſuites cruelles. Une nuée de Normands, profitant des troubles qui agitoient la maiſon de Louis, fondit ſur les Pays-bas. Les deux rives du Rhin juſqu'à Utrecht furent ravagées. Ils prirent Wyck-te-Duurſtede, & livrerent la ville & les habitans au fer & à la flamme. Louis ſe plaignit aux rois de Danemarck, qui rejetterent cette invaſion ſur la déſobéiſſance de leurs ſujets. Auprès du foible Louis, l'excuſe la plus légere tenoit lieu des raiſons les plus fortes. Il obtint cependant un avantage ſur les Normands, qui reparurent quelque tems après; mais bientôt ils eurent leur revanche. Ils gagnerent une bataille ſanglante contre les François; ruinerent les bords de l'Eſcaut; pillerent Anvers; revinrent à Wyck-te-Duurſtede qu'on avoit rebâti, la brûlerent encore; &, après avoir commis les plus horribles cruautés, ils reprirent le chemin du Nord. C'eſt à cette époque que l'Hiſtoire rapporte l'origine des marquis que Louis créa pour le gouvernement de la Zélande, & qu'il ſubſtitua aux comtes, pour n'avoir pas ſecouru l'iſle de Walcheren, quoique le comte, qui la défendoit, les eût appellés. Le nom de *Bataves* n'étoit plus connu. Leurs deſcendans s'étoient retirés

tirés à *Bétuwe*. Leur ancien pays prit le nom de *Hollande* & de *Zélande*, que lui donnerent les Danois.

[840.]

Après la mort de Louis, Lothaire à qui son pere avoit laissé l'Italie, une partie des Pays-bas, & le titre d'Empereur, voulut encore dépouiller ses freres. Il appella les Normands, qui remonterent la Seine, & ravagerent la ville de Rouen. Pour exciter encore l'animosité des Germains qui conservoient toujours un secret penchant pour l'idolatrie, il permit toute sorte de cultes. Dès ce moment, les cérémonies du Christianisme furent confondues avec celles du *Paganisme*. Cette tolérance ouvrit les yeux de ses freres qui se réunirent contre lui. Lothaire fut battu; & sa défaite donna lieu à un nouveau partage.

[858.]

Baudouin I, surnommé *Bras-de-fer*, grand forestier de Flandre, célèbre par sa force & par son courage, dont l'aïeul Ingelrame avoit enrichi cette province par ses défrichemens, osa aspirer à la main de Judith, fille de Charles le Chauve. Cette princesse jugea que les vertus de Baudouin le rendoient digne de s'allier à son Souve-

rain. Elle approuva ſes feux, & permit qu'il la demandât à ſon pere. Charles, offenſé de ſa témérité, la maria à Etelwolph, roi d'Angleterre, qui mourut peu de tems après. Judith fut encore mariée au fils d'Etelwolph, ſoit que le premier mariage n'eût pas été conſommé, ſoit que la politique eût prévalu ſur l'obſtacle de l'inceſte. Ce nouvel époux mourut encore; & Judith ſe trouva libre, & n'ayant que vingt-un ans. Baudouin la vit; & ſes premiers feux ſe rallumerent. D'accord avec la princeſſe, il l'enleva. Charles ſe livra à toute ſa fureur. Il aſſemble un concile & des troupes; fait excommunier Baudouin, & marche contre lui. Baudouin ne s'effraya point de la ſupériorité du nombre. Il ſçut ſi bien faire uſage de ſon habileté & de ſa valeur, qu'il remporta une victoire complette ſur les François. Sans perdre de tems, il part pour Rome; repréſente au pape que la princeſſe n'avoit fait que ſuivre un époux; qu'étant veuve de deux maris, elle étoit la maîtreſſe de donner ſa main à qui bon lui ſembleroit, & que ſon mariage, ayant été célébré publiquement, étoit très-légitime. Le pape ſe rendit aux raiſons du vainqueur; leva l'excommunication; confirma le mariage, & s'employa auprès de Charles qui, craignant que Baudouin n'appellât les Normands,

consentit aux vœux de Charles ; & , pour rapprocher Baudouin du thrône , il érigea la Flandre en comté.

[867.]

Les Normands & les Danois avoient dévasté les Etats de Charles & ceux de Lothaire. Rien ne leur résistoit. Ils avoient porté la désolation au sein de la France. Utrecht avoit été saccagé ; la Zélande ruinée. Ayant forcé les négocians de se réfugier à Wyck-te-Duurstede, comme dans un asyle qui appartenoit à un prince Danois, ils entrerent dans la ville ; la ruinerent de fond en comble , & passerent au fil de l'épée ceux qu'ils ne purent emmener en esclavage. Ils se retirerent dans une isle du Rhin , auprès de Nuits. Lothaire & les Saxons les bloquerent ; mais leur général trouva le moyen de séduire Lothaire qui leur permit de se retirer avec leur butin. On a prétendu qu'ils l'avoient partagé avec lui. Un de ceux qui s'étoient le plus distingués contre les Normands ; étoit Robert de Heusden , secondé de Baudouin son fils. Celui-ci soupira pour une des filles d'Edmond, roi d'Angleterre. La princesse fut sensible à son amour. Il l'enleva & la conduisit secrettement en Hollande. Leur intrigue n'avoit point transpiré. Edmond fit long-tems des recherches inutiles. On la

découvrit enfin dans un village, entourée de plusieurs enfans, filant, & partageant avec eux les regrets de la mort de leur pere. Le roi oublia tous les torts de sa fille, & demanda à l'empereur d'ériger, en faveur de ses petits-fils, Heusden en comté, & y ajoûta plusieurs terres voisines qu'il acquit à ses frais.

[874.]

Les Normands, ayant le célèbre Rollon à leur tête, descendirent en Angleterre avec trois cens vaisseaux. Deux batailles qu'il gagna, lui ouvrirent le chemin de Londres. Il mit à feu & à sang quelques provinces; & ce ne fut qu'à force de présens que le grand Alfred obtint qu'ils quitteroient l'Angleterre, & qu'ils se feroient un établissement sur les côtes occidentales de la France. Il partit: une tempête le jetta en Zélande. On crut qu'il vouloit s'y fixer: on s'opposa à sa descente; & ce torrent, que la moindre résistance rendoit furieux, désola cette province. Les Flamands & les Frisons, ayant Radbod leur duc à leur tête, vinrent au secours. Rollon les attendit; rangea ses troupes en bataille; fit serrer les rangs, pour qu'elles parussent moins nombreuses; fit mettre au premier rang un genou à terre. Les Frisons crurent qu'ils imploroient leur miséricorde, & les charge-

rent en désordre. Mais, lorsque les Normands les virent à portée, ils se leverent, se déployerent & firent une déroute générale de leurs ennemis. Rollon remporta une seconde victoire contre le duc de Hasbain, qu'il fit prisonnier. Il passa de-là en France, où, ayant obtenu Gisèle, fille de Charles le Simple, il s'établit dans cette partie de la France, à laquelle les Normands, (mot qui signifie dans la langue allemande *hommes du Nord*,) donnerent leur nom. C'est vers ce tems qu'il faut fixer l'époque de l'incorporation des Pays-bas à l'Allemagne par l'alliance de Louis le Bégue avec le roi de Germanie.

[*881.*]

Les Danois & les Normands ravagerent Nimègue, Tournai, Saint-Omer, Courtrai, Cambrai, Térouanne, Saint-Riquier, Amiens, Corbie; prirent Arras, dont ils passerent les habitans au fil de l'épée; Mastricht, Liége, Tongres, Bonn, Cologne, Zulpich, Aix-la-Chapelle & Juliers; massacrerent les paysans des Ardennes, & brûlerent Trèves. Rien ne leur résistoit. Les princes, qui avoient des Etats exposés à leurs fureurs, ne pouvoient suffire à les défendre. Les Pays-bas vouloient se donner à la France, & Louis n'osa les accepter. L'empereur vit le moment de les exterminer;

mais il conclut avec eux une paix honteuse. Il rendit la Frise à Godefroi, pour la dot de Gisèle, fille de Lothaire II.

[884.]

Ce même Godefroi étoit un prince altier & dur. Les Frisons accoutumés à la liberté souffroient le joug avec impatience. Ils se révolterent. Godefroi n'en fut que plus cruel. Il les traita en esclaves ; leur défendit le port d'armes, & les obligea de ne jamais paroître en public, sans avoir une corde au col, afin qu'ils eussent toujours devant les yeux le supplice qui les attendoit au moindre mécontentement.

[885.]

Godefroi ne se contenta point de l'apanage que lui avoit fait l'empereur. Il demanda que, comme il manquoit de vin dans ses Etats, il voulût bien y joindre Andernach & Coblentz. L'empereur consulta le duc Henri de Brabant, qui fit sentir à l'empereur que Godefroi demandoit, sous un prétexte assez frivole, une chose de la plus dangereuse conséquence ; qu'au moyen de ces deux places il pouvoit faire venir tous les secours, dont il auroit besoin, des pays du Nord, & qu'il auroit une entrée libre en Allemagne. L'empereur étoit dans l'embarras, parce qu'un refus l'exposoit à

une guerre qu'il n'étoit pas en état de soutenir. Henri lui offrit de le délivrer de Godefroi, s'il vouloit y consentir. L'empereur lui laissa toute liberté. Aussi-tôt Henri ordonne à une troupe de Westphaliens, sur lesquels il pouvoit compter, de se déguiser en marchands, & de se rendre sur les frontieres de la Bétuwe. Il prend un cortege nombreux, & se rend, en qualité d'ambassadeur, auprès de Godefroi. Il appelle secrettement le comte Everard que Godefroi avoit fort maltraité; &, s'étant ouvert à lui, Everard lui promet de le seconder. A la seconde entrevue que le duc Henri eut avec le tyran, celui-ci s'emporta en invectives contre l'empereur. Everard l'arrête fièrement, & lui dit de parler de son maître avec plus de respect, & qu'avant d'accuser quelqu'un, il falloit être exempt de reproche. Godefroi traita Everard d'insolent. Le comte, à ces mots, met le sabre à la main, & du premier coup le renverse; & ceux qui étoient avec l'ambassadeur lui donnerent la mort. A ce signal, les Westphaliens se rassemblent & font main-basse sur les Danois & les Normands. Godefroi, qui s'attendoit au refus de l'empereur, avoit appellé les Danois. Ils étoient en Westphalie, lorsqu'ils apprirent ce qui venoit de se passer dans la Frise. Ils porterent la désolation dans cette province; mais ils furent

presque tous massacrés par les peuples du Teisterbant, qui remonterent le Rhin. Le duc Henri périt, en venant au secours de Paris assiégé par Sigefroi. L'empereur voulut venger sa mort. Il rassemble ses troupes, & vient au secours des Parisiens. A peine eut-il vu les travaux des assiégeans, qu'il demanda à capituler, & consentit à un traité deshonorant. Ses soldats, indignés de sa lâcheté, l'abandonnerent au mépris de ses sujets, & s'en retournerent, la honte sur le front & la rage dans le cœur. Les Frisons conspirerent contre Sigefroi. Il apprit leurs murmures & leurs attroupemens. Il quitta le siége de Paris; revint dans la Frise où il trouva la mort. Les Frisons nettoyerent de Danois les bords de la Meuse, & se promirent de conserver une liberté qu'ils s'étoient procurée. Ils profiterent de la foiblesse de l'empereur, pour rétablir le gouvernement républicain.

[923.]

THÉODORIC, *premier comte de Hollande;* & THÉODORIC II. Les incursions des Danois & des Normands sur les pays arrosés par la Meuse & le Rhin forcerent les comtes qui en gouvernoient les différentes parties, & qui, par la foiblesse des descendans de Charlemagne, s'étoient érigés en petits

Souverains dans les possessions qui leur avoient été cédées, à se réunir. L'intérêt commun les engagea de donner à un seul toute l'autorité. Ce chef, peu-à-peu, s'érigea en Comte souverain, & absorba tout le pouvoir. C'est l'opinion commune. Mais quel fut le premier, & de qui tenoit-il l'investiture? C'est une question qui a fort embarrassé les historiens. Quoi qu'il en soit, ils s'accordent presque tous à regarder Théodoric I, comme le premier comte souverain de Hollande. On ignore jusqu'au nom de son pere. On croit qu'il descend de Gerlof que Godefroi envoya en ambassade à Charles le Gros. D'autres le font descendre d'un Théodoric qui conquit la *Frise sous Charlemagne*. Tout ce qu'on en sçait, *c'est qu'il* se distingua dans une bataille que Henri l'Oiseleur livra aux Huns, & dans les tournois que donna cet empereur; exercice dont il fut, dit-on, l'inventeur. Après quarante ans de règne, il céda la souveraineté à son fils Théodoric II, contre lequel les Frisons jaloux de leur liberté se révolterent, mais qu'il soumit. Sous son règne, les Normands furent chassés d'Utrecht, par l'évêque Balderic, fils du comte de Clèves, & précepteur d'Othon I, qui lui donna des troupes. Othon III lui donna en toute propriété tout ce qu'il possédoit en fief.

[989.]

Arnoud fut le troisieme comte de Hollande, & le troisieme fils de Théodoric II. Ses deux aînés étoient ecclésiastiques. La sagesse austere d'Arnoud, & son éloignement pour le mariage, faisoient craindre à son pere qu'il ne prît le même parti. Théodoric ne le contraignit point; mais, un jour, feignant d'entrer dans ses dispositions, il exalta beaucoup le célibat. « Oui, mon » fils, lui dit-il, la pureté est une vertu » inestimable. C'est elle qui nous soutient » dans ce mépris du monde, qu'inspire la » contemplation d'un Être qui seul mérite » d'être aimé, & qui peut seul remplir nos » desirs; devant qui tous les rois de la » terre ne sont rien. C'est lui qui a institué » ces rois pour le bonheur des peuples; » &, s'ils ne concourent pas de tout leur » pouvoir à ce but, ils se rendent coupa» bles d'infidélité envers lui. » Arnoud ne pouvoit pas disconvenir de ce principe. » Croyez-vous, mon fils, ajoûta-t-il, qu'un » prince, qui seroit appellé à la souverai» neté, ne feroit pas un grand crime, & » ne rendroit pas ses peuples malheureux, » s'il les exposoit à des guerres funestes par » sa faute? » Arnoud avoit trop d'humanité pour ne pas répondre affirmativement. » Que je crains, mon fils, continua le bon

» pere, que vous ne soyez ce prince cou-
» pable! Vous êtes appellé au thrône par
» le droit de la naissance. Si vous refusiez
» d'y monter, mes Etats seroient ou livrés
» à l'anarchie & au désordre, ou déchirés
» par une foule de concurrens qui, en susci-
» tant autant de partis dans l'Etat, occasion-
» neroient des guerres civiles, qui ne se ter-
» mineroient que par la perte de la plus
» grande partie de mes sujets. Si vous pre-
» nez les rênes du gouvernement, & que
» vous persistiez dans l'éloignement que
» vous témoignez pour le mariage, vous
» ne faites que retarder les maux que vous
» leur causeriez par votre refus de régner.
» Voyez, mon fils, si, quelque belle que
» *soit cette vertu* dont vous faites tant de
» cas, *elle est à comparer* à un mariage qui
» assure le bonheur du peuple. Je ne vous
» parle pas de ce que vous devez à un pere
» qui a fait tout ce qui dépendoit de lui
» pour faire la félicité d'un Etat que vous
» allez livrer aux horreurs des discordes ci-
» viles. Je compte pour rien ce que vous
» devez à mon amour, à mon âge, & à
» mes volontés. Mon fils, votre premier
» devoir est de rendre vos sujets heureux;
» & toute vertu, qui n'a pas ce but, ne doit
» point être celle d'un Souverain. » Arnoud
fut touché de ces raisons; & il épousa
Luitgarde dont il eut trois enfans. Il régna

après son pere. Mais les West-Frisons, refusant de le reconnoître, & les Frisons, toujours jaloux de leur liberté, lui déclarerent la guerre. Il fut tué dans une bataille contre ces peuples.

[1006.]

Théodoric III, l'aîné des trois fils d'Arnoud, lui succéda, n'ayant encore que douze ans. Luitgarde, sa mere, régna, sous son nom, pendant sa minorité. Elle soumit les Frisons qui signerent avec lui un traité de paix. Il leur pardonna la mort d'Arnoud, à condition qu'ils payeroient au comte de Hollande la dixme de leurs revenus; qu'ils lui rendroient hommage, & qu'ils le serviroient à leurs dépens dans toutes les guerres. D'ailleurs il ne changea rien à leurs constitutions. Sous son règne, les Normands rentrerent, pour la derniere fois, dans la Hollande. Il eut de grands démêlés avec l'évêque d'Utrecht, usurpateur d'un pays vaste, qui apparrenoit aux ancêtres du comte. Le prélat fomenta l'animosité des Frisons. Les évêques de Liége, de Trèves, de Cologne & de Cambrai, & quelques abbés, se joignirent à l'évêque d'Utrecht, parce que Théodoric avoit fait élever, pour conserver le droit de chasse qu'il avoit dans la forêt de Merwede, & celui de pêche dont il jouissoit

sur la Meuse & sur le Waal, un fort qui fut le commencement de la ville de Dordrecht. Les Frisons furent battus. Théodoric fut cité au tribunal de l'empereur par les évêques, & fut condamné. Le comte en appella à son épée ; livra la bataille, & remporta une victoire qui jetta la consternation dans les deux Lorraines, Liége, le Cambresis, dont les troupes furent passées au fil de l'épée. L'évêque d'Utrecht, & Godefroi, duc de Lorraine, furent prisonniers ; mais il donna de si bonnes raisons à l'un, qu'il abandonna ses prétentions : il eut tant d'égards pour l'autre, qu'il prit sa défense auprès de l'empereur. Théodoric, ayant établi une paix durable, se proposa de passer les mers pour aller visiter les saints lieux, selon l'usage du tems.

[1048.]

Théodoric IV. Les Flamands avoient gagné une bataille considérable contre les Hollandois qu'ils chasserent de la Zélande. Le nouvel évêque d'Utrecht & l'empereur attaquerent Théodoric IV. Profitant du ressentiment de Godefroi, duc de Lorraine, qui avoit été injustement mal-traité par l'empereur, Théodoric l'engage à déclarer la guerre à Henri. Ils ravagent Nimègue, Liége, & leurs environs. L'empereur, qui vint au secours, fut battu. Théodoric eut

avec l'évêque de Liége une affaire malheureuse. Ce prélat donnoit un tournoi. Théodoric s'étoit souvent signalé dans ces sortes de combats. Herman, frere de l'archevêque de Cologne, se présente. Ils courent; se choquent: leurs lances volent en éclats. Un de ces éclats blesse Herman qui meurt, quelques momens après, de sa blessure. Les Allemands veulent venger sa mort; poursuivent Théodoric qui a bien de la peine à se sauver; tuent deux de ses domestiques, & l'obligent de s'enfermer à Dordrecht, où, ayant trouvé quelques vaisseaux des évêques de Liége & de Cologne, il y fait mettre le feu, & en confisque les marchandises. Ces deux prélats, auxquels se joignirent le margrave de Brandebourg & l'évêque de Mets, surprirent Dordrecht. Théodoric, profitant de leur négligence à garder cette ville, y rentre secrettement, égorge tout ce qui se présente, & chasse le reste. Mais, le lendemain, en visitant la place, il fut blessé à la cuisse d'une flèche empoisonnée, dont il mourut peu de jours après.

[1058.]

Florent I, frere & successeur du précédent, eut de longues guerres à soutenir. L'évêque d'Utrecht étoit mort; mais son successeur eut assez de crédit pour faire

mettre la Hollande au ban de l'Empire. Il fit une Ligue formidable contre Florent, entre l'archevêque de Cologne, l'évêque de Liége, Herman comte de Kuik, Wichard, avoué de Gueldre, Egbert, margrave de Brandebourg. Florent ne s'alarma point du nombre de ses ennemis : il releva, par ses discours, le courage abbatu des Hollandois. Il se campa sous les murs de Dordrecht. Mais, ne voulant pas tout donner au courage, il consulta un sage vieillard sur la conduite qu'il devoit tenir. « Il y » a long-tems que je suis chevalier, dit le » vieillard. J'ai donné des preuves que le » danger ne m'a jamais effrayé ; mais autre » chose est un combat particulier, où le pis » *qui puisse arriver*, est d'être tué. Il s'agit » *ici de la gloire* & du salut d'un peuple en- » tier ; & c'est moins le courage que la pru- » dence qui doit nous guider. Peut-être » mon avis sera-t-il jugé timide par une » bouillante jeunesse ; mais que m'importe ? » Je crois donc que le parti le plus dange- » reux seroit de hazarder une bataille. Au » défaut du nombre, servons-nous de l'a- » dresse. Les ennemis, se confiant dans leur » multitude, fondront sur le camp ; ren- » dons-en les approches funestes à leurs » troupes. Qu'au lieu d'armes, chaque sol- » dat prenne une pioche, & qu'il creuse » des fossés autour du camp : qu'on re-

» couvre enſuite ces foſſés avec des claies » & du gazon ; c'eſt alors que, profitant » du déſordre des ennemis, nous pourrons » combattre à nombre égal. » Son avis fut ſuivi. Les retranchemens furent faits. La premiere ligne d'infanterie fut enterrée. La cavalerie, qui la ſuivoit, eut le même ſort; &, lorſque Florent vit que le déſordre ne pouvoit plus augmenter, il fondit ſur l'armée ennemie. Elle prit la fuite; & ceux qui échappoient au fer du vainqueur, tomboient dans des piéges plus meurtriers. La victoire de Florent fut complette. Les évêques ſe retirerent. Quatre ans après, ils tenterent une nouvelle entrepriſe, avec auſſi peu de ſuccès. Les Hollandois furent vainqueurs; mais Florent y périt.

[1064.]

Théodoric V. Florent avoit trois enfans de Gertrude, fille du duc de Saxe; Théodoric qui n'avoit que quatre ans, lorſque Florent fut tué; Berthe que ſa beauté fit monter ſur le thrône de France, & Mathilde. Une jeune veuve, & des enfans! Quelle circonſtance pour un prélat ambitieux! Guillaume, évêque d'Utrecht, ne la négligea point. Lié d'intérêt & d'amitié avec Henri, évêque d'Ausbourg, qui gouvernoit l'eſprit & le cœur de l'impératrice, mere de Henri IV, il obtint un diplôme

par

par lequel la plus grande partie des états & des biens de Florent étoient adjugés à l'église d'Utrecht. Il se disposoit à s'en mettre en possession ; mais Gertrude trouva dans ses attraits, dans son courage, & dans sa politique, des ressources auxquelles le prélat ne s'attendoit point. Robert, frere puîné de Baudouin, comte de Flandres, prince hardi & entreprenant, revenoit d'au-delà des mers, où son pere, qui craignoit qu'il ne dépouillât Baudouin de ses Etats, l'avoit envoyé pour chercher fortune. Il jetta les yeux sur la Hollande. Son pere lui fournit des troupes ; & il marcha contre Gertrude. Elle vint au-devant de lui ; le prévint ; l'attaqua, & remporta sur lui deux victoires complettes. Robert alloit tenter le sort d'un troisieme combat : on parla d'accommodement. Gertrude étoit belle : Robert étoit jeune, & sans fortune. Leur mariage fut conclu sur le champ de bataille. Robert fut déclaré tuteur du jeune Comte ; & l'évêque d'Utrecht, n'osant faire valoir ses prétentions, alla se faire maltraiter par les Arabes, dans un voyage qu'il fit à la Terre-sainte. Le pere de Robert avoit donné à son fils, en faveur de son mariage avec Gertrude, le comté d'Alost, & quelques isles à l'ouest de l'Escaut. Son frere les lui disputa. Robert chercha toute sorte de moyens de pacification. Baudouin fut intraitable ; marcha con-

tre son frere ; lui livra bataille, & fut tué dans le combat. Jusques-là sa conduite avoit été dirigée par la justice ; mais il voulut exclure ses neveux, encore enfans, de la succession de leur pere ; & il ne réussit pas. L'évêque d'Utrecht suscita contre lui le duc de Lorraine, Godefroi le Bossu. Robert voulut s'opposer à son passage. Il fut battu, & obligé de se retirer à Gand, avec Gertrude & Théodoric, son pupille. Richilde, veuve de Baudouin, étoit gouvernée par des étrangers. Les Flamands s'indignerent de leur fierté. Ils appellerent Robert. Il échoua ; revint à la charge ; & Richilde se sauva sur les terres de France. Philippe I entreprit de la rétablir dans ses Etats. Il l'y conduisoit avec une nombreuse armée. Robert alla au-devant ; prit un poste avantageux, &, profitant du désordre de l'armée Françoise, qui s'avançoit avec une confiance aveugle, la mit en déroute, & fit Richilde prisonniere. Il fut fait prisonnier lui-même par Eustache, comte de Boulogne ; mais la noblesse Hollandoise, l'ayant arraché des mains de l'évêque de Saint-Omer, à qui Eustache l'avoit donné à garder, il fit payer cher aux François ce leger affront : il les mit en fuite. L'année d'après, Philippe revint avec une armée plus formidable. L'habile Robert se tint sur la défensive, & attendit que les François eussent repris toute

leur sécurité. Il en jugea par leur négligence. Il les attaqua, & les battit. Cette victoire fut encore plus complette que la premiere. Il en périt vingt-deux mille. Content de ces triomphes, il se servit du comte Eustache, qu'il avoit fait prisonnier, pour faire la paix avec Philippe. Robert, tranquille sur les affaires de Flandres, rendit la Hollande à son pupille. L'évêque d'Utrecht avoit perdu l'appui du duc de Lorraine. Il avoit été indignement assassiné à *Delft* par un valet-de-chambre du jeune Théodoric. Ce scélérat se cacha sous l'ouverture des latrines. Il y attendit le Duc; &, lorsqu'il y vint pour se soulager, il lui enfonça une pique dans le fondement. *On a prétendu que* Robert étoit l'auteur de ce crime; mais rien dans sa vie n'annonce une ame atroce. S'il eût voulu employer le crime en faveur de son ambition, un assassinat plus facile, qu'il eût pu voiler de l'ombre du mystere, lui eût fait acquérir la Hollande; mais il la remit à son petit-fils, après l'avoir reconquise sur ses ennemis, & termina sa vie par un pélerinage dans la Palestine, d'où il revint peu de tems avant sa mort.

[1092--1106.]

Florent II. A la fureur des pélerinages avoit succédé la manie des Croisades. Elle

éclata ſous Florent II, qui avoit remplacé Théodoric; mais, en même tems qu'on prêchoit la Croiſade en France, en Hollande & en Allemagne, il s'éleva un fanatique en Flandres, nommé *Tachelin.* Il étoit vêtu magnifiquement; portoit ſes cheveux treſſés & attachés ſur la tête. Il alloit prêchant de ville en ville, que les évêques & les prêtres étoient des charlatans; qu'aucun caractere ne les diſtinguoit des laïques; que la communion étoit inutile au ſalut; que la dixme étoit une uſurpation abuſive, & que non-ſeulement la fidélité conjugale n'étoit point une vertu, mais que la communauté des femmes devoit être ordonnée. On ne s'amuſa point à combattre ſes principes. Un jeune eccléſiaſtique, plus fanatique que lui, trouva plus ſimple de l'aſſaſſiner. Cette héréſie s'étoit gliſſée dans quelques couvens dont les religieux tâchoient d'accréditer ſur-tout le dernier des préceptes de Tachelin; mais S. Norbert détruiſit cette héréſie.

Florent régna trente-un ans, & n'eut qu'une ſeule guerre à laquelle ſa généroſité même donna lieu. Il avoit fait défendre la chaſſe dans une forêt qu'il réſervoit pour ſes plaiſirs. Galama, ſeigneur Friſon, n'eut aucun égard à ſes défenſes. Florent, l'ayant rencontré un jour, fit tuer ſes chiens, & maltraiter ſes domeſtiques. Galama jura

de *s'en* venger. Il fit guêter *le moment* où le Comte chasseroit ; &, lorsqu'il fut assuré de le rencontrer, il entre dans la forêt avec ses parens & ses amis, & veut avoir raison de l'affront qu'il a reçu. Florent lui fait sentir avec douceur sa félonie. Galama met l'épée à la main, & blesse son Souverain au bras. Les gens de la suite du prince étoient prêts à massacrer le Frison ; mais Florent les arrêta, & voulut que le duc de Brabant jugeât cette affaire. Les West-Frisons prirent cet acte d'humanité pour une foiblesse, & *se soulèverent*. Le Comte se met à la tête d'une armée, leur prouve que le vrai courage est toujours compatible avec la justice, & dévaste la province. Les rebelles tomberent aux pieds du vainqueur ; pro*mirent d'être soumis* & fidèles, & obtinrent leur grace.

[1126.]

Théodoric VI. Sous le règne de ce prince, fils de Florent, Charles le Bon, comte de Flandres, le pere de son peuple, ayant appris qu'abusant de la disette des bleds & de la famine, Stralem, son chancelier, avoit acheté beaucoup de grains, & les receloit afin d'en augmenter le prix, fit enfoncer ses greniers ; lui paya son bled sa juste valeur ; n'en fit laisser que ce qu'il falloit pour sa famille, & fit distribuer le reste au peu-

ple. Cet acte de justice souleva la famille de Stralem, qui jura la perte du Comte. Berthold, Lambert & Brossart, qui étoient parens du chancelier, se rendirent à Bruges. Ils apprirent que Charles étoit à l'église : c'étoit le jour des Cendres. Brossart saisit le moment où le Comte avançoit la main pour donner l'aumône à un pauvre, & lui abbatit le bras d'un coup de sabre. Il lui en donna un second qui lui fendit la tête. Il respiroit encore. Brossart le jetta du haut de sa tribune au pied de l'autel, où il resta trois jours, sans que personne osât toucher à son cadavre; tant la famille de Stralem étoit redoutable !

Théodoric étoit sous la tutelle de Pétronille, sa mere. Charles le Bon ne laissoit point d'héritiers. Pétronille, en vertu du mariage de Gertrude avec Robert, s'intriguoit pour Théodoric, son fils; mais Louis le Gros, roi de France, nomma, comme seigneur suzerain, Guillaume, fils du duc de Normandie. N'ayant pu réussir dans ses projets, elle remit le gouvernement à son fils. Son règne fut troublé par la révolte des Frisons, à la tête desquels parut Florent Le Noir, son frere, qui pénétra dans le sein de la Hollande, & la ravagea. Ce Florent, esprit inquiet & jaloux, étoit dévoré d'ambition. On les réconcilia. Florent devint amoureux d'Edwige, fille unique d'Ar-

nould, comte de Réchem, qui venoit de mourir. Les Réchémois desiroient ce mariage. D'Arendsberg, oncle & tuteur d'Edwige, s'y opposoit. Il avoit entraîné dans son parti l'évêque d'Utrecht; mais Florent séduisit les Trajectins; s'introduisit dans la ville, malgré l'évêque qu'il força de l'abandonner. Désespérant de vaincre Florent, D'Arendsberg l'assassina dans une forêt voisine d'Utrecht, où ce prince alloit à la chasse. La mort de Florent ne rendit pas Théodoric plus tranquille. L'évêque d'Utrecht, les habitans de Groningue, les Frisons, l'occuperent successivement. Il fut un des princes qui accompagnerent Louis VII en Orient. Il mourut *le 5 d'Août 1157*, laissant pour successeur *Florent, son fils.*

[1166.]

Florent III. Un péage sur les vaisseaux qui passeroient à Guerviler, accordé à Florent par l'empereur, occasionna la guerre entre les Flamands & les Hollandois qui avoient déja une marine considérable, contre laquelle les Flamands songerent à se prémunir. Quelques incursions, de la part de ceux-ci, engagerent Florent à déclarer la guerre à Philibert, comte de Flandres. Les Hollandois furent battus, & le Comte demeura prisonnier. Il obtint sa liberté; &, par

l'entremise de l'archevêque de Cologne & de l'évêque de Liége, tout fut pacifié. Il n'en fut pas plus tranquille. Les West-Frisons se souleverent; mais un évènement funeste fit tomber les armes de toutes les mains. La mer souleva ses flots. La tempête, les poussant contre les digues, les rompit; & toute la partie de la Frise & de la Hollande, à l'est du Zuyderzée, fut submergée jusqu'à Straveren. La mer battoit les murs d'Utrecht. Elle étoit couverte des débris des maisons qu'elle avoit submergées. Elle rouloit avec ses flots une énorme quantité d'hommes & de bestiaux. La consternation fut générale. Ce qui contribua encore à ramener la paix, fut la nomination de Baudouin, frere de Florent, à l'évêché d'Utrecht. Après quelques expéditions contre les Frisons & le comte de Gueldres, il trouva la fin de ses jours en Orient, où il étoit passé avec l'empereur Frédéric, qui y mourut dans le même tems. Théodoric VII, son fils, auquel il avoit laissé la régence, en partant pour la Terre-sainte, lui succéda.

[1195.]

Théodoric VII. Florent III avoit amené avec lui Guillaume, son troisieme fils. De retour en Hollande, après la mort de son pere, il apprit que chacun de ses freres

avoit un apanage, & qu'il avoit été oublié. Il tomba sur les terres de Robert, son cadet, aidé des West-Frisons. En même tems que Théodoric partoit pour mettre les rebelles à la raison, il apprend que Baudouin, comte de Flandres, est entré dans l'isle de Walcheren, pour faire cesser les exactions des Hollandois sur les vaisseaux qui remontoient la Meuse. Ne pouvant faire face des deux côtés, Théodoric divisa son armée; en donna la moitié à Adélaïde, son épouse, qu'il chargea de s'opposer à Guillaume, & marcha en Zélande, avec le reste des troupes. La princesse choisit un camp avantageux, & fit les retranchemens les plus inaccessibles. Elle y resta environ deux mois, & força l'abbaye d'Egmont à lui fournir des vivres. Pendant ce séjour, elle s'attacha une partie des troupes de Guillaume par des présens & par des caresses. Lorsqu'elle vit le moment favorable, elle marcha à l'ennemi. Les soldats, dont elle s'étoit assurée, prirent la fuite; & les Frisons épouvantés les suivirent. Guillaume, après un combat si désavantageux, se retira dans des marais où sa belle-sœur n'osa pas s'engager. Cette héroïne étoit fille du comte de Clèves. Théodoric ne fut pas moins heureux dans l'isle de Walcheren. Adélaïde, après avoir terminé

cette campagne, en brave général, réunit les deux freres, en négociateur habile. On fit à Guillaume un apanage égal à celui de ses autres freres. Il se brouilla, & se réconcilia une seconde fois avec Théodoric. L'évêque d'Utrecht mourut, après des querelles sanglantes avec les habitans de Groningue & du pays de Drenth. Théodoric plaça sur le siége Théodoric de Hollande, son frere, prévôt d'Utrecht. Othon, comte de Gueldres, éleva à la même dignité Arnould de Gueldres, son frere, prévôt de Dewenter, ce qui occasionna une espece de schisme; mais les deux évêques moururent en Italie. Le nouvel évêque donna lieu à de nouvelles dissensions. Le comte de Hollande, celui de Gueldres, & Guillaume, se liguerent contre lui. Le prélat appella à son secours le duc de Brabant. On en vint aux mains. Les Hollandois se battirent avec fureur. Théodoric & Othon furent faits prisonniers, & ne purent acheter leur liberté qu'en souscrivant aux conditions les plus dures. Le comte de Hollande fut obligé de céder Dordrecht au duc de Brabant, & un pays considérable que le Duc lui rendit pour le tenir à titre de fief. Ce traité donna tant de chagrin à Théodoric, qu'il en mourut. Ada, sa fille, lui survécut & lui succéda.

[1203.]

Ada, comtesse de Hollande. Cette malheureuse princesse fut la victime de l'ambition d'Adélaïde sa mere, qui la maria à un simple gentilhomme, afin que, lui devant une alliance si peu faite pour lui, il ne lui demandât jamais à partager avec elle la douceur de régner. Adélaïde ne rougit point de faire célébrer le mariage de sa fille, avant que son pere ne fût enterré. La noblesse indignée s'assembla; fit venir secrettement Guillaume, frere du Comte. On déclara Ada déchue du thrône, & l'on proclama Guillaume; & si Adélaïde, sa fille, & son gendre, n'eussent pas été avertis à tems, ils auroient été enlevés pendant les funérailles de Théodore. Ils s'enfuirent à Harlem, & de-là à Utrecht, où la jeune princesse ne se crut pas encore en sûreté. Elle alla se réfugier à Leyde, où elle se vit bientôt assiégée. Les habitans, forcés de se rendre, remirent Ada à Guillaume de Teilingen, son parent, qui la rendit à Guillaume. Celui-ci l'envoya dans l'isle de Texel, & de-là en Angleterre.

[1204.]

Guillaume I. Cependant le comte de Loss, époux d'Ada, trouva des partisans, & fit une Ligue avec les évêques de Liége &

d'Utrecht, le duc de Limbourg, & Philippe, comte de Namur. Plusieurs seigneurs se joignirent à lui; & il se vit à la tête d'une nombreuse armée. Le comte Guillaume n'osa lui résister; se retira; le laissa s'emparer de la Sud-Hollande, & se vit chassé de la Zélande, par Philippe de Namur, qui lui laissa à peine le tems de se déguiser en pêcheur, & de fuir dans une barque, parmi un énorme paquet de filets. Mais Loss heureux, devint indolent. Un de ses généraux souleva par ses exactions les Zélandois qui rappellerent Guillaume. Loss remporta une victoire sur son concurrent. Celui-ci ne se laissa point abbatre. Une terreur panique s'empara de Loss & de ses troupes. Il ne se crut plus en sûreté dans son camp. Ce guerrier qui, dans l'action précédente, avoit marqué tant d'intrépidité, s'effraye de tout. Il n'ose ni rester ni se déterminer à la retraite; &, lorsqu'il a pris ce dernier parti, il fuit avec une précipitation qui entraîne l'armée. Les troupes, aussi effrayées que lui, se débandent, abandonnent le camp, leurs vivres & leurs bagages. Les soldats se cachent dans les marais, & se laissent assommer par des femmes, au milieu des roseaux. Ils ne sont enfin rassurés que sous les murs d'Utrecht. Pour comble de malheur, Guillaume fit sa paix avec l'évêque. Enfin le comte de Loss se retira

dans sa comté. Son épouse n'obtint que long-tems après, la liberté de revenir en Hollande où elle mourut peu de tems après son retour. Guillaume & Loss se craignoient mutuellement. Cependant il ne se passa, jusqu'à la mort de Loss, rien de mémorable entre ces deux compétiteurs. Quant à Guillaume, il mourut comblé de gloire. Il s'étoit signalé à la bataille de Bouvines, où il fut fait prisonnier, à la prise de Damiette, & dans plusieurs autres occasions. Florent son fils lui succéda, n'ayant encore que douze ans.

[1226.]

Florent IV. Les premieres années du règne de Florent furent marquées par la guerre du comte de Gueldre contre Othon, évêque d'Utrecht. A peine fut-elle terminée que l'évêque fut encore plongé dans les embarras que lui susciterent les querelles particulieres du burgrave de Groningue, Egbert, avec la famille des Gelescingen. Ces querelles dégénérerent en une guerre sanglante : l'évêque s'en mêla. Il appella à son secours, contre Rodolphe, châtelain de Coëverden, les comtes de Hollande, de Gueldres, de Clèves & de Bentheim. Ils formerent une armée ; & Rodolphe, qui faisoit le siége d'Utrecht, se retira devant leurs troupes. L'évêque commença par l'ex-

communier, & l'attaqua ensuite, se servant également, contre son ennemi, des armes spirituelles & temporelles. Les unes ne lui réussirent pas mieux que les autres. Son armée s'engagea dans les marais ; & les soldats enfoncés dans la bourbe étoient massacrés par les paysans. Rodolphe acheva la déroute. Le frere de l'évêque, prévôt de Dewenter, mourut de plusieurs blessures. Le comte de Gueldre, & le seigneur d'Amstel, furent faits prisonniers. L'évêque tomba dans une fondriere. Il fut rencontré par des soldats de Drenth, qui, après lui avoir levé avec leurs sabres la peau de la tonsure, le jetterent dans une mare où il se noya. Après la bataille, on procéda à l'élection d'un nouvel évêque. On représenta que, dans l'état où étoient les affaires, on avoit besoin d'un évêque plus guerrier que prêtre ; & le choix tomba sur Willbrand, évêque de Paderborn, qui étoit à la tête des armées de l'empereur en Italie. Egalement hardi sous la mitre & le casque, Willbrand se munit des indulgences du pape, & d'une troupe formée de tout ce qu'il put rassembler en Italie de vagabonds & de gens déterminés. Il arrive ; prêche la croisade contre Rodolphe ; bénit ses troupes d'une main ; excommunie ses ennemis de l'autre ; met la Drenth à feu & à sang, & force Rodolphe à fuir de

Coëverden. Celui-ci, après quelques tentatives inutiles, comptant sans doute sur la charité de l'évêque, autant que sur la générosité du guerrier, ne prend avec lui que deux gentilshommes ; va trouver Wilbrand pour obtenir sa grace. Mais l'impitoyable prélat fait périr Rodolphe, & un de ses gentilshommes sur une roue : l'autre se fit tuer en se défendant.

[1230.]

Florent s'acquit beaucoup de réputation dans une guerre à laquelle la malheureuse superstition de ce tems-là donna lieu. La femme d'un seigneur, habitant de Stade, après s'être confessée, donna, suivant l'usage, une piéce d'argent à son confesseur. Ce prêtre avare, trouvant la rétribution trop modique, la mit dans le ciboire ; &, lorsque sa pénitente se présenta pour recevoir la Communion, il mit, au lieu d'Hostie, cette piéce dans sa bouche. Cette dame s'en plaignit à son mari qui, à son tour, fit des plaintes au curé & au chapelain, sur cette profanation. On ne lui répondit que par des injures. Il s'emporta. Le peuple s'attroupa ; & les deux prêtres furent massacrés. On ne se borna point à cette vengeance : on chassa les ecclésiastiques. Le pape envoya un légat qui prêcha une croisade contre Stade. L'évêque de Brême ne man-

qua pas de publier que les habitans de Stade, ses diocésains, étoient infectés de la plus abominable hérésie ; &, dès ce moment, les malheureux furent dévoués à la mort, suivant l'usage. Stade fut mise au ban de l'Empire. Florent assembla l'armée des Confédérés ; investit Stade ; fit des prodiges de valeur, dignes d'une meilleure cause, & força la ville à recevoir le clergé. Florent passoit pour le plus brave & le plus beau des chevaliers. La comtesse de Clermont, jeune épouse d'un vieux mari, l'aima sur sa réputation. Elle persuada à son époux d'indiquer un tournoi à Noyon. Florent, ainsi qu'elle l'avoit espéré, s'y rendit accompagné de plusieurs seigneurs. La comtesse s'enflamma en le voyant ; &, pendant les joûtes, elle ne cessa de le lui témoigner par ses applaudissemens & par les regards les plus passionnés. Le vieux comte s'en apperçut. Il dit un mot au comte de Nesle & aux chevaliers François ; se met à leur tête, & fond sur les chevaliers Allemands, qui avoient pour chef le comte de Clèves. Florent, qui s'imagine que ce combat est une suite du tournoi, fait face au comte de Clermont, qu'il presse. L'époux irrité le pousse, l'éloigne des autres chevaliers, & le perce d'un coup de lance. Le comte de Clèves s'en apperçoit ; vole au secours de Florent qui expire, & venge sa mort par celle

celle de *Clermont*. La comtesse expira de *douleur* dans la même journée.

[1253.]

Guillaume II, fils de Florent IV, lui succéda sous la tutelle d'Otton III, son oncle, évêque d'Utrecht. Ce prince n'avoit alors que six ans; & sa minorité ne fut troublée par aucune guerre. Il fut élu Roi des Romains, au refus de la plûpart des Souverains, qui plaignoient & qui admiroient l'empereur Frédéric II, accablé d'excommunications, & chargé de triomphes. La royauté du comte de Hollande l'exposa à des guerres dans lesquelles il eut des succès. Il fut couronné; mais cette dignité ne l'empêcha point de s'appliquer aux affaires de ses véritables Etats. Il avoit marié sa sœur Adelaïde à Jean d'Avesnes, & lui avoit donné pour sa dot les pays qu'il tenoit en fief de la couronne d'Ecosse; le comté de Namur, confisqué sur Baudouin IX; quatre bailliages, & le comté d'Alost, qu'il déclara acquis à la Hollande, faute par Marguerite de n'avoir pas reconnu Guillaume pour roi des Romains. Marguerite assembla une armée formidable, composée de Flamands & de François; mais Florent, frère du Comte, d'un côté, & le Comte lui-même la défirent en Zélande si complettement, qu'il y eut, dit-on,

cinquante-mille hommes tués, & autant de prisonniers. Les vainqueurs, ne sçachant que faire de cette multitude, les renvoyerent, après les avoir dépouillés, & mis presqu'à nud.

[1255.]

Gozewin d'Amstel, évêque d'Utrecht, venoit d'être déposé, sur les plaintes de son clergé & de ses vassaux, à cause de ses dissipations. Henri de Vianden avoit été nommé à sa place. Les parens de Gozewin s'opposerent à l'installation de son successeur. La querelle fut décidée, les armes à la main; & le nouvel évêque fut vainqueur. Le comte de Hollande s'attacha à réunir les deux partis. Il en vint à bout. Il avoit accordé aux Trajectins beaucoup de graces & de priviléges, & s'étoit fait inscrire au nombre des bourgeois. Cependant, un jour qu'il dînoit avec l'évêque devant un grand nombre de spectateurs, une pierre lancée d'une main inconnue, mais vigoureuse, part de la foule; & le Comte ne l'évita que par un effet du hazard. Le prince ordonne aux magistrats de lui livrer le coupable. Ils éludent son ordre. Il se disposoit à se venger, lorsqu'une nouvelle révolte des Westfrisons l'arrêta. Il marcha contre eux, dans le fort de l'hiver. Ses troupes devoient passer sur un marais. Elles devoient défiler par un endroit où la glace paroissoit la plus épaisse. Il voulut le

reconnoître ; mais la glace cassa sous le poids de son cheval, & des Frisons le tuerent à coups de flèches. Guillaume n'avoit alors que vingt-sept ans, & donnoit les plus grandes espérances. Rodolphe, comte de Habsbourg, fut son successeur à l'Empire.

[1266.]

On rapporte à cette époque la Fable de la singuliere fécondité de Marguerite de Hollande, comtesse de Henneberg, sœur de Guillaume II. On prétend qu'une pauvre femme ayant sur ses bras deux enfans jumeaux, demanda l'aumône à la Comtesse, qui lui dit que ce double fruit avoit sans doute été produit par deux peres différens. La mere indignée de cet affront, s'écria : « Puisse » le ciel, pour ma justification, mettre dans » votre sein autant d'enfans qu'il y a de » jours dans l'année ! » Neuf mois après, la comtesse accoucha de trois cens soixante & cinq enfans de deux sexes. Ils furent portés à l'église dans deux bassins ; baptisés par Gui, évêque d'Utrecht, qui nomma *Jean*, tous les garçons, & *Elisabeth*, toutes les filles. On allégue, pour preuve de cette fable, un tableau qu'on voit à Loosduinem, qui représente la cérémonie du Baptême, avec une inscription qui rapporte le fait ; deux bassins qui servirent au Baptême, où cet accouchement est gravé, & qu'on conserve à Utrecht.

Mais ce conte est démenti par l'Histoire & par la physique.

[1268.]

Florent V, fils de Guillaume II, n'avoit que deux ans, lorsque son pere fut assassiné. La tutelle fut déférée à Florent, son oncle, qui mourut, deux ans après, d'une blessure qu'il reçut, dans un tournoi, à Anvers. Adélaïde d'Avesnes prit la tutelle de son neveu; & on lui associa le duc de Brabant, qui s'en rendit indigne par la dépravation de ses mœurs, & l'abandonna. La tutelle passa au duc de Gueldre, qui, ayant vaincu Adélaïde, en fut seul chargé, jusqu'à ce que Florent prît les rênes du gouvernement, n'étant âgé que de quinze ans; de sorte que jusqu'alors il avoit eu quatre différens tuteurs. A peine régnoit-il par lui-même, que les Kennemers, peuple brave, & qui avoit acquis la plus grande réputation dans les armées Hollandoises, se joignirent aux Westfrisons, & déclarerent la guerre aux Nobles. Ils attaquoient & brûloient leurs châteaux. La noblesse se réfugia à Harlem. Giselbert d'Amstel, trop foible pour leur résister, alla au-devant d'eux, lorsqu'ils s'approchoient de l'Amstelland. Il feignit d'approuver leur projet, & s'offrit pour général. Il fut accepté. Giselbert saisit cette oc-

casion pour se venger de l'évêque & des magistrats d'Utrecht. Il s'approcha de nuit de cette ville. Elle fut investie, lorsque le jour parut; & les Trajectins, qui ne se doutoient de rien, étonnés de voir la campagne couverte de troupes, demandoient du haut des murs, qu'est-ce qu'on vouloit, & à qui l'on en vouloit? On leur répondit que les Kennemers venoient les délivrer de la tyrannie des Nobles & des Magistrats. *Aussi-tôt* le peuple leur ouvre les portes: on substitue aux magistrats actuels, des magistrats pris parmi le peuple. Les Kennemers se retiroient. Comme ils passoient sous les murs de Harlem, où la noblesse *s'étoit réfugiée*, il leur vint dans l'idée d'en *faire le* siége. Un des seigneurs, nommé *Persym*, eut recours à la ruse: il choisit quelques soldats déterminés; passe au travers des rebelles, au milieu de la nuit, & va mettre le feu à quelques villages du Kennemerland. La flamme & la fumée attirent leur attention. Ils volent au secours de leur pays, & abandonnent leur projet. La noblesse sort alors de Harlem; les poursuit; profite de leur désordre, & en tue la plus grande partie.

[1282.]

Florent venoit d'être armé chevalier.

Les Westfrisons se révolterent. Son premier fait d'armes fut la déroute de ce peuple inquiet. Ce qu'il estima le plus de cette victoire, ce fut la découverte du lieu où son pere avoit été caché, après son assassinat. Il y fit fouiller ; y trouva ses os ; les transporta à Middelbourg, & lui fit élever un superbe mausolée.

[1287.]

Les Westfrisons étoient toujours prêts à se soulever. Florent entreprit d'élever des forts dans leur propre pays. Deux inondations, qui les forcerent de se retirer sur les hauteurs, lui en faciliterent les moyens. Théodoric de Bréderode pénétra, au moyen des eaux, dans les lieux bas. Les Frisons n'ayant pas de bateaux, se soumirent ; &, dès que les eaux se furent retirées, le Comte fit bâtir quatre châteaux.

[1296.]

Florent reçut plusieurs mécontentemens de la noblesse, à laquelle la gloire qu'il s'étoit acquise ; & ses alliances faisoient craindre qu'il ne diminuât ses priviléges. Les seigneurs de Borselen & de Renesse souleverent les autres gentilshommes. Ils engagerent Gui, comte de Flandres, à faire valoir ses anciennes prétentions sur

quelques isles à l'ouest de l'Escaut. Gui fait une descente dans l'isle de Walcheren, & presse vivement Middelbourg. Florent vient au secours. Gui, craignant les suites d'une bataille, engage le duc de Brabant à un accommodement. Le Duc s'entremet, &, à force d'importunités, obtient que Florent entre en négociation. Florent, sur la parole du Duc, va lui-même, pour terminer le traité, auprès de Gui, qui, sans égard pour sa franchise, l'arrête prisonnier. Florent témoigne au Duc qu'il le soupçonne de perfidie. Celui-ci, pour se justifier, après avoir vainement sollicité le comte de Flandres, obtient qu'il lui soit permis de se constituer prisonnier à la place de Florent qui sort de prison. *Mais le Duc fut obligé de* racheter son élargissement, par une somme exorbitante. En vain, pour s'attacher la noblesse, créa-t-il l'ordre de S. Jacques. Ce corps, toujours tremblant pour ses privilèges, lui suscita de nouveaux embarras, jusqu'à ce qu'enfin ce bon prince périt par un assassinat.

On attribue cet attentat à la vengeance d'un époux outragé. Gerard de Velsen, impliqué dans l'invasion de Walcheren par les Flamands, avoit été long-tems retenu en prison. Florent ayant reconnu son innocence, lui rendit la liberté, & voulut, à force de bienfaits, lui faire oublier ses mal-

heurs. Le Comte avoit soupiré pour une jeune Hollandoise, d'une rare beauté. Il voulut la marier à Velsen qui répondit d'un ton arrogant à sa proposition, qu'il n'étoit point fait pour partager la honte d'une femme qu'il avoit deshonorée. Le Comte indigné, lui repliqua que, quelque femme qu'il épousât, il étoit assuré de l'emporter sur un mari tel que Velsen.

Peu de tems après, Velsen se maria avec la fille de Herman de Woërden. Le Comte donna une commission, hors de ses Etats, au nouvel époux qui, ne se méfiant de rien, partit. Le Comte, pendant son absence, fit une partie de chasse dans les environs du château de Velsen. Il y entra; &, sous prétexte d'avoir quelque chose de particulier à dire à la femme, touchant la commission de son mari, il la pria de passer dans un appartement séparé. Mais à peine y fut-elle, que le Comte la saisit & usa de violence. Cette femme désespérée prit des habits de deuil, & ne voulut plus voir personne. Lorsque son mari revint, elle refusa de le voir, & lui fit dire qu'elle étoit indigne de lui. Velsen enfonce la porte de son appartement; & il l'oblige de lui dire le sujet de sa peine. Loin de la blâmer d'un crime auquel elle n'a aucune part, il la console, & l'engage de raconter à Herman Woërden tout ce qu'elle vient de

lui apprendre. Ils assemblent leurs parens, & forment le projet d'enlever le Comte, & de le livrer au roi d'Angleterre, son ennemi depuis que Florent avoit signé un traité avec le roi de France. Lorsqu'ils se sont assurés d'Edouard, un jour que le Comte étoit à Utrecht, & qu'il reposoit, en venant de dîner avec l'évêque, Amstel l'éveilla pour aller à la chasse. Le Comte monte à cheval & part avec lui. Amstel le conduit dans un bois où les conjurés étoient embusqués. Velsen se présente. Le Comte met l'épée à la main. Tous ensemble se jettent sur lui; le lient sur son cheval, & le conduisent à Muiden pour l'embarquer. Mais les Kennemers & les Westfrisons ayant appris l'enlevement de leur Souverain, s'assemblent & courent après lui. Les conjurés se voyant poursuivis, se jettent dans des marais. Le cheval de Florent s'abbat. Velsen craignant qu'on ne lui enleve sa proie, s'élance & porte plusieurs coups mortels à son Souverain. Les Kennemers survinrent & transporterent le Comte à Muiden où il expira. Velsen & ses complices se renfermerent dans le château de Croonembourg. On l'investit. Les Hollandois s'en emparerent, & les distribuerent aux milices de chaque ville, qui les firent périr par la roue, excepté Velsen qui fut roulé dans un tonneau garni de pointes dans

l'intérieur. Amſtel & Woërden s'étoient ſauvés hors de la Hollande, & périrent de miſere.

[1296—1299.]

Jean étoit en Angleterre, lorſque ſon pere fut aſſaſſiné. Edouard, dont la fille encore trop jeune étoit promiſe à ce jeune prince, le faiſoit élever auprès de lui. Il n'avoit que quinze ans, lorſque le roi d'Angleterre le rendit aux vœux de ſon peuple. Sa tutelle fut diſputée. Jean d'Aveſnes, comte de Hainaut, fils d'Adélaïde, ſœur de Guillaume II, & plus proche parent, avoit les prétentions les mieux fondées. Wolfert de Borſelen, qui s'étoit mis à la tête de la nobleſſe, & qui n'étoit pas exempt du ſoupçon de l'aſſaſſinat de Florent, & Théodoric, comte de Clèves, prétendoient auſſi à la régence. Après bien des intrigues, Jean de Hainaut fut déclaré Régent. Jean trouva ſes Etats en proie aux factions; les Weſtfriſons révoltés; la Zélande agitée par l'ambition de Borſelen qui vouloit enlever la tutelle à Jean d'Aveſnes, & qu'il força à l'abandonner; l'évêque d'Utrecht, qui n'aſpiroit pas moins qu'à ſe rendre maître de la Hollande, tel étoit le tableau des Etats de Jean. Mais, dès que Borſelen eut chaſſé d'Aveſnes, il s'empara de l'eſprit du jeune prince; écarta de lui tout ce qui pou-

voit balancer son crédit. Il porta si loin l'abus de la faveur, qu'il souleva contre lui la noblesse & le peuple, & qu'il fut la victime des maux qu'il leur préparoit. Pour jouir d'une plus grande autorité, il avoit imbu l'esprit de Jean, des maximes les plus tyranniques. Il avoit formé le projet de détruire les priviléges des villes & de la noblesse. Les révoltes des Westfrisons, dont il s'étoit servi lui-même ; celle des habitans de Dordrecht, qu'il avoit occasionnée par une réforme dans les monnoies, & par une infraction aux droits des habitans, lui servirent de prétextes. Il ne cessoit de dire à Jean, que ce ne seroit qu'en détruisant ces vains priviléges, *qu'il seroit* véritablement souverain. Jean étoit *ébranlé*. Woorne, gendre de Borselen, fut un jour témoin de cette proposition. Ce généreux citoyen ne put s'empêcher de s'élever contre son beau-pere. » Indigne corrupteur, lui dit-il, né pour » être le ministre des Nérons & des Caligula, rends grace au sang qui me lie à » toi, si je ne venge pas par une mort » prompte l'injure que ta proposition fait » à ton maître. » Borselen frémit de colere & voulut rendre Woorne suspect de trahison auprès du Comte. Woorne furieux sort ; assemble tout ce qu'il trouve de Nobles, & leur fait part du projet de Borselen. Les Nobles en font part aux villes ; & la perte

du traître est jurée. Ne pouvant faire tête à l'orage, il persuade au Comte qu'on en veut à leurs jours, & l'engage à fuir avec lui, de nuit, & à se retirer en Zélande. Woorne n'eut pas plutôt appris leur fuite qu'il vole à l'appartement de la Comtesse ; l'éveille; tombe à genoux auprès de son lit; lui apprend la fuite & le danger de son mari, & la mene sur la place, où l'une fondant en larmes, & l'autre animé par le zèle du bien public, rassemblent le peuple qui n'a pas plutôt appris le départ du Comte, qu'il vole sur ses pas. Il venoit de partir d'Ulaardingen. Le peuple se saisit de tous les vaisseaux; joint celui du Comte, & le remorque. On se jette sur Borselen; mais Jean obtient qu'il soit jugé. Les magistrats, soit par foiblesse, soit qu'ils ne le trouvassent pas assez coupable, ne le condamnerent qu'à une prison perpétuelle; mais le peuple, plus juste, menace de brûler les juges & le tribunal, si on ne lui remet le traître. Quelques-uns, plus résolus, enfoncent la prison; jettent Borselen par la fenêtre; & son corps est mis en piéces. Les habitans de Dordrecht se transporterent au château de Kraayestein, dont Aloud s'étoit emparé. Aloud, agent secret de Borselen, qu'il avoit fait nommer grand-baillif de Sud-Hollande, étoit justement déteſté. On force le château; on l'en arrache; on le traîne sous les

muis de *Dordrecht*, avec *quelques-uns de ses complices*, & on les écrase à coups de *leviers*. Le Comte & le Peuple rappellerent Jean d'Avesnes, qui reprit la régence. Mais le Comte foible & languissant mourut peu de tems après. Cette prompte mort a fait jetter des soupçons sur son tuteur qui, se trouvant le plus proche parent, lui succéda. La maison de Théodoric, qui régnoit depuis l'érection de la Hollande en comté, finit à Jean I.

[1300...]

La clémence de *Jean II*, sa bonté, sa piété, l'ont fait accuser de mollesse, & l'on attribue à ces vertus les malheurs de son règne; mais il trouva dans ses enfans des ressources qui sauverent l'Etat. Jean de Réneffe, à qui Borselen avoit ôté le grand bailliage de Sud-Hollande, & que Velsen avoit accusé du meurtre de Florent, ayant demandé à se justifier, & ne l'ayant pas obtenu, jura de s'en venger. Il souleva les Zélandois. Florent de Borselen, cousin de Wolfert de Borselen, se joint à Réneffe, & persuadent à l'empereur que le comté de Hollande lui appartient, Jean d'Avesnes n'y étant appellé que du chef des femmes. Les Trajectins, aigris par le caractere turbulent de leur évêque tué les armes à la main, & les Flamands portant le

fer & la flamme au sein de la Hollande; auroient arraché la souveraineté au malheureux Jean, sans le courage intrépide de Jean, comte d'Oostervant, son fils, qui acquit le nom de *Jean-sans-Merci;* mais il fut tué, au milieu de sa carriere, au combat de Courtrai, entre les François & Gui de Flandres. Son frere Guillaume, avec autant de courage, avoit moins de férocité. Il s'opposa à ce torrent d'ennemis qui inondoient les Etats de son pere. Tandis qu'il les chassoit d'un côté, la trahison les introduisoit de l'autre. Les Flamands, après un traité de paix, avoient encore envahi la Zélande. Guillaume venoit de perdre une bataille, & se trouvoit investi dans Zierikzée, tandis que Jean II, duc de Brabant, pénetre jusqu'à Dordrecht, & facilite aux Flamands la conquête d'Utrecht. Ils étoient maîtres de la Hollande, sans le courage intrépide d'un citoyen, fils naturel de Florent V. Witte de Hamstede, qui avoit suivi la flotte Flamande, venoit de débarquer à Zaandvoort. Furieux de voir sa patrie en proie à des étrangers, il se saisit du grand étendard de Hollande; court dans les rues de Harlem; rassemble le peuple. « Citoyens, leur disoit-il, profitons du seul » moment qui nous reste pour échapper » aux fers du vainqueur. Vos peres ont » conquis ces Etats; & vous n'oseriez les

» défendre contre un ennemi qui n'a de » force que par votre foiblesse ? Son in» cursion a pu vous étonner un moment ; » & il se glorifie de vous voir soumis ; prou» vons-lui que le Hollandois, jaloux de sa » gloire & de sa liberté, est encore le maî» tre de ses destinées, & qu'il sçait mourir, » lorsqu'il lui est impossible d'échapper à » l'affront d'être vaincu. Suivez-moi, mes » amis, je vous mene au terme de notre » honte, soit que la victoire nous seconde, » soit que le trépas nous attende. » A ces mots, les Kennemers, les Waterlanders, les Westfrisons s'arment ; lui demandent ses ordres, & veulent combattre. Haamstede annonce que Guillaume, le fils de leur Souverain, le suit de près. Il fait écrire la *même chose à toutes* les villes. Il leur mande *que le prince* est à la tête d'une armée nombreuse. Par-tout le courage renaît, tout s'arme ; hommes, femmes, enfans, tout respire la vengeance ; le feu se communique de ville en ville. Les Flamands chassés de Delft, portoient l'épouvante à ceux qui défendoient Leyde. A Schoonhoven, Kats, que le comte de Flandres avoit nommé gouverneur, entendant, mais ignorant la cause de ce tumulte, descendit du château : on l'arrêta ; &, l'ayant conduit à Dordrecht où son fils étoit assiégé, on attache ce vieillard à une machine ;

on le met à la tête des assiégeans, & on le montre à son fils. Celui-ci effrayé se rend à discrétion avec toute la garnison. D'un autre côté, Guillaume s'opposoit aux efforts des Flamands. Il les repoussoit de devant Zierikzée, lorsqu'il reçut le secours d'une flotte combinée de France & d'Angleterre. La flotte Flamande commença le combat; fut battue; & le comte de Flandres, qui la commandoit, fut fait prisonnier. Les Flamands abandonnent Zierikzée, Middelbourg & le reste de la Zélande; tout fuit devant Guillaume. Il passe à Utrecht, en chasse Rénesse, qui périt en fuiant. Enfin la Hollande est délivrée; mais le vieux Jean meurt de plaisir, en apprenant la gloire dont son fils venoit de se couvrir.

[1305—1315.]

Guillaume III triomphant fut proclamé par ses sujets, qui le bénissoient. Il épousa Jeanne, fille de Charles de Valois, frere du roi de France. Il vint à Paris, où l'on traitoit de la paix. Elle fut conclue; mais le comte de Flandres n'en jouit pas: il mourut dans sa prison. Les historiens placent à l'époque du retour de Guillaume dans ses Etats la convocation d'un célèbre tournoi à Harlem où se trouverent vingt comtes, cent barons, & plus de mille chevaliers. L'Amstelland & Woërden furent réunis

réunis à la Hollande, après la mort de Gui de Hainaut. Il y eut encore de vives hostilités entre Guillaume & le nouveau comte de Flandres. Les Frisons inquiétoient les Trajectins, au sujet d'un fort que l'évêque faisoit bâtir pour contenir les premiers; mais deux fléaux terribles, qui se firent sentir en Hollande, la famine & la peste, suspendirent le fléau de la guerre, & ramenerent les princes à des sentimens pacifiques.

[1324.]

Le Comte étoit parvenu au plus haut degré de puissance. Il songea à s'appuyer par les plus belles alliances. Il étoit allié à la maison régnante de France par sa femme. Il maria l'une de ses filles au comte de Juliers, l'autre à Louis de Baviere, roi des Romains, & la troisieme à Edouard IV, roi d'Angleterre. Les dépenses qu'il fit pour les fêtes de ces mariages firent murmurer ses peuples; & quelques villes passerent des murmures aux menaces. Mais Guillaume les en punit par la perte de leurs priviléges; & aucune n'osa s'en venger. Ces fêtes furent magnifiques. Guillaume aimoit sur-tout les tournois. Il doubla les impositions: aussi le clergé s'éleva-t-il avec force contre cette espece d'exercices. Le Comte avoit du goût pour les choses rares & singulieres. Dans un

voyage qu'il fit à la cour de France, il mena une Hollandoise, d'une taille si extraordinaire, que les hommes les plus grands passoient, sans se baisser, sous ses bras étendus. Elle étoit si forte, qu'elle soutenoit de chaque main un tonneau de Hambourg, rempli de bière. Huit hommes ensemble ne pouvoient pas lever les fardeaux qu'elle chargeoit sans peine. Guillaume étoit guerrier. La tranquillité de ses Etats ne lui permit d'exercer sa valeur, que dans des guerres étrangeres. Il aimoit son peuple; mais il vouloit être obéi. Quelques chapitres refusoient de contribuer aux réparations des digues : il ravagea leurs terres, & ils obéirent. Il aimoit la justice. Un paysan alla se plaindre à lui, que le baillif de Sud-Hollande lui avoit pris une vache qui nourrissoit toute sa famille. Guillaume envoya chercher le baillif & le grand-baillif. Il confronta le paysan avec le baillif; &, après s'être assuré du fait, il condamna le baillif à avoir la tête tranchée, & le grand-baillif à payer cent écus d'or au paysan, pour le punir d'avoir placé dans la magistrature un prévaricateur. Guillaume mourut à Valenciennes.

[1337.]

Le dernier Comte, en mourant, avoit donné à Guillaume IV, son fils, les le

çons les plus sages; & il les mit en pratique pendant son règne : elles étoient fondées sur la connoissance du caractere des Hollandois. Il fut peu occupé au dedans de ses Etats. Il passa du service de l'Angleterre à celui de la France, qu'il abandonna encore pour la premiere. Il offrit son secours, aux chevaliers Teutoniques. Il leur amena quatre cens chevaliers, & des troupes d'élite; mais Henri d'Arsberg, alors grand-maître, le remercia brusquement. Guillaume en fut indigné. Il s'en plaignit; & les chevaliers déposerent leur grand-maître. Le Comte s'en retourna. Il fut tuteur de l'évêché d'Utrecht, pendant la vacance du siége; *mais Jean d'Arkel ayant été nommé, & s'étant retiré à Grénoble*, pour rétablir les finances de *l'évêché* épuisées, & ayant laissé l'administration de ses revenus à Robert d'Arkel, son frere, le Comte s'indigna de cette méfiance, & déclara la guerre aux Trajectins qu'il battit. Il n'avoit pas encore posé les armes, que les Frisons, refusant de payer leurs impositions, tuerent ses receveurs. Il arma une flotte contre eux. Il s'embarqua avec Jean de Beaumont, comte de Hainaut. La flotte fut séparée par les vents. Le comte de Hainaut aborda le premier; &, n'écoutant que son courage imprudent, il attaqua les rebelles, avant que son neveu l'eût joint avec le reste de la flotte;

il les pourſuivit vivement. Le Comte arrive pendant cette action, & n'attend pas que tout l'équipage ſoit débarqué. Il court dans les villages voiſins, & va les brûler, n'étant ſoutenu que de cinq cens hommes. Les Friſons embuſqués ſortent du milieu des roſeaux, l'enveloppent & le maſſacrent avec tous ſes gens. Ils joignent enſuite l'armée, & la battent. Il périt dans cette bataille trois mille ſept cens hommes du côté des Hollandois, parmi leſquels il y eut un grand nombre de ſeigneurs. Le corps du Comte ne fut trouvé que dix jours après. La jeune Comteſſe ne reſpira que vengeance contre les Friſons. Elle fit confiſquer tout ce qu'ils poſſédoient dans les provinces de ſa dépendance. Elle avoit fondé un couvent pour eux dans l'iſle de Marken, & les moines de Mariengaard avoient la moitié de cette iſle. Elle fit brûler le couvent, & jetter les moines à la mer. Guillaume mourut ſans héritier.

[1345.]

Marguerite, ſœur de Guillaume IV, femme de Louis de Baviere, empereur, lui ſuccéda; & Jean de Beaumont ſe chargea de l'adminiſtration du Hainaut & de la Hollande. Elle fut inaugurée, mais bientôt rappellée par l'empereur. Guillaume, ſon fils, que Louis envoya ſous un habit de

domestique, de crainte qu'il ne fût reconnu *par les* Anglois, fut agréé pour son lieutenant.

L'évêque d'Utrecht ayant, par ses épargnes, ramassé de l'argent, quitta la France; &, profitant de la circonstance d'une femme & d'un enfant sur le thrône, il assembla une armée, & fit quelques ravages dans l'Est-Hollande. Guillaume marche contre lui, & donne rendez-vous à l'évêque pour la bataille, entre Yssselstein & Jutfaïs. Le prélat accepte le cartel. La bataille fut sanglante, & Guillaume la perdit; mais l'une & l'autre armée furent si affoiblies, que l'on convint d'une trève. Cependant l'évêque avoit *épuisé ses fonds*; il en demande de nouveaux : *on les lui refuse*; & l'évêque abandonne les fruits de sa victoire & son évêché, & s'en retourne en France.

[1351.]

Louis de Baviere étoit mort; & Marguerite avoit cédé en toute propriété à Guillaume, son fils, la Hollande, la Zélande & la Frise, sous la réserve d'une pension, & n'avoit gardé pour elle que le Hainaut. La pension n'ayant point été payée, elle revint contre sa cession; & Guillaume, n'ayant pas assez de forces, rendit les trois provinces. Les Hollandois regrettoient leur Souverain, Guillaume n'avoit cédé qu'à regret. Il fut

proclamé de nouveau. Marguerite appella Edouard à son secours. La guerre fut déclarée, & la Hollande divisée en deux partis. Celui de Guillaume étoit celui des *Cabéliaux*, du nom d'un poisson qui dévore ceux qui sont plus petits que lui. Celui de Marguerite s'appelloit les *Hoëkins*, du nom du filet qui sert à prendre les cabéliaux. Ces factions se firent une guerre sanglante. Enfin la mere & le fils en vinrent à une bataille qui fut très-meurtriere, & que l'impératrice gagna. Elle fut suivie d'une seconde, où Guillaume remporta une victoire complette. On parla de la paix. Le Comte demanda pardon à sa mere. Elle lui abandonna les trois provinces, & ne retint que le Hainaut. Elle ne jouit pas long-tems de cette paix : elle mourut à Valenciennes, une année après leur réconciliation.

[1355--1388.]

L'infortuné *Guillaume V*, dont la vie fut assez longue, ne régna que deux ans. Il tomba en démence du remords, dit-on, d'avoir fait la guerre à sa mere. On l'enferma. Albert de Baviere, son frere, fut déclaré protecteur de la Hollande. Il eut des démêlés avec l'évêque d'Utrecht ; prit part à la révolte des Flamands, occasionnée par quelques impôts que Louis, comte de Flandres, avoit augmentés. Les Gantois

prirent *Prunelle* pour chef. Il fut livré à *Louis* qui le fit périr sur un échafaud. *Artavelle*, fils d'un brasseur de bière, prit sa place. C'étoit un homme habile & entreprenant. Albert n'entra dans ces querelles que pour les appaiser. Guillaume, son fils, avoit applani les voies, en prenant Damme aux rebelles. Cet échec; la mort de Louis mort d'une blessure; le supplice d'Artavelle pris dans la même action où Louis fut blessé; la proclamation de Philippe, duc de Bourgogne, à la place de Louis, & son intrépidité, déterminerent les rebelles à demander la paix. On en dressa les articles. Philippe exigeoit que les Gantois lui demandassent pardon à genoux. Les Gantois ayant *rejetté cette proposition* avec mépris, Albert & *les duchesses de Bourgogne* & de Brabant, qui conduisoient la négociation, s'apperçurent que le Duc entroit en fureur, & que la guerre alloit recommencer. Ils tomberent eux-mêmes à ses genoux, en lui demandant le pardon de ce peuple, au nom duquel ils promirent une fidélité inviolable. Les Gantois, surpris de cette action généreuse, n'oserent désavouer les princesses. Le Duc se radoucit & accorda tout ce qu'elles demanderent; une amnistie générale, la liberté des prisonniers, & la conservation des priviléges de la ville de Gand.

[1390.]

Guillaume l'Insensé étoit mort l'année prédécente. Albert fut inauguré. Les factions des Cabéliaux & des Hoekins subsistoient toujours. Les derniers étoient du parti opposé au Comte qui favorisoit les Cabéliaux. Il auroit dû s'attacher à faire cesser ces factions, toujours funestes, quelque forme & quelque prétexte qu'elles prennent. Albert, veuf depuis 1386, aimoit Adélaïde de Poëlgest, qui réunissoit les talens de l'esprit, la douceur de caractere, & les charmes de la beauté. Elle régnoit sur l'esprit d'Albert; &, comme il ne faisoit rien que par elle, Guillaume, ainsi que tous ceux qui vouloient plaire au Comte, étoient obligés de faire leur cour à Adélaïde. Guillaume ne voyoit sa faveur qu'avec indignation. Les Hoëkins, qu'elle haïssoit, assurés des dispositions de Guillaume, jurerent la perte de cette favorite. Ils pénétrerent dans son appartement qui étoit dans le palais même d'Albert; tuerent son maître-d'hôtel, qui vint au secours d'Adélaïde, & la poignarderent. Le Comte fut pénétré de la plus vive douleur; mais les soupçons qu'on avoit de la complicité de Guillaume retenoient sa vengeance. Peut-être eût-il dévoré son chagrin, si la faction contraire n'eût excité le pere du maître-d'hôtel à pour-

suivre l'assassinat de son fils. Ce vieillard vint se jetter aux pieds du Comte, & réclamer sa justice. Il lui représenta que son honneur, celui de l'Etat, sa justice & sa propre sûreté, exigeoient la punition des meurtriers; que rien ne seroit plus sacré pour eux, & qu'ils n'avoient commencé par Adélaïde que pour aller jusqu'a lui. Il fit agir un ressort plus puissant encore, celui de son amour. Il déchira le cœur du malheureux Comte, & demanda que, s'il vouloit laisser Adélaïde sans vengeance, il fût permis à un pere infortuné de poursuivre, par les voies ordinaires de la justice, les assassins de son fils.

Après la mort d'Adélaïde, cinquante-quatre seigneurs avoient pris la fuite. Albert les fit citer devant lui. Guillaume entreprit de les défendre, & confirma les soupçons qu'on avoit contre lui. Il fuit, & se retira au château d'Altena. Jean, évêque de Liége, son fils puîné, le remplaça. Guillaume se joignit aux autres assassins. Albert marche contre lui; l'investit à Bois-le-Duc, & se contente de l'exiler. Il le rappella bientôt après, pour l'aider dans son expédition contre les Frisons.

[1404--1407.]

Guillaume VI, dans le tems de son exil, s'étoit retiré en France. Un jour qu'il

alloit ſe mettre à table avec le roi, un hérault s'approcha de lui, & renverſa ſon couvert. Guillaume ſurpris demande la raiſon de ce procédé. Le hérault répond qu'il faut être chevalier pour manger avec le roi. « Ne » le ſuis-je pas, dit Guillaume ? . . . » Com» ment pourriez-vous le juſtifier, reprit le » hérault, lorſque les cendres de celui par » qui vous prétendez l'être, ſont au pou» voir de vos ennemis ? » En effet, Guillaume IV étoit en dépôt dans l'abbaye de Feurchamp, près du champ de bataille où il avoit été tué par les Friſons. Albert, après ſa victoire, le fit enterrer.

Guillaume étoit brave. Mais, plus occupé des affaires de Bourgogne & d'Orléans, & des diſſenſions qui agitoient la maiſon de France, que des ſiennes, il manqua d'aſſujettir la Friſe. Il maria Jacqueline, ſa fille, née de ſon mariage avec Marguerite, fille de Philippe duc de Bourgogne, à Jean, duc de Touraine, ſecond fils de Charles VI, qui devint Dauphin par la mort de ſon frere, & qui mourut lui-même à Compiégne deux ans après. Guillaume fit recevoir Jacqueline ſon héritiere par les Etats généraux des trois Provinces. Il craignoit que Jean, évêque de Liége, qui n'avoit jamais voulu s'engager dans les ordres, ne lui ravît la ſouveraineté. Guillaume avoit été en bute à une conſpiration formée par les D'Egmont. Sa

bonté naturelle la leur fit pardonner. Ce prince mourut peu de tems après avoir fait reconnoître Jacqueline.

[1418—1430.]

Jacqueline. Le comte Guillaume avoit ordonné par son testament, que Jacqueline, jeune veuve de dix-sept à dix-huit ans, épouseroit Jean, duc de Brabant, son cousin. Ce second mariage fut conclu & communiqué à Jean de Baviere, & au duc de Bourgogne, oncles de la princesse, & fut la source de ses malheurs. Leurs caracteres incompatibles les éloignerent; furent des sujets de plaintes & de ruptures, dont leurs ennemis profiterent. Peut-être poussa-t-elle trop loin le ressentiment. Elle fit annuller son mariage, & en projetta un troisieme avec le duc de Glocester, frere de Henri V, roi d'Angleterre, qui ne la rendit pas plus heureuse. Ce projet, qui ruinoit les espérances du duc de Bourgogne, occasionna une guerre entre ce prince & le duc de Glocester, dans laquelle Jacqueline, après s'être évadée de la prison où elle avoit été jettée par Philippe, fut dépouillée de la plus grande partie de ses Etats. L'ingrat duc de Glocester l'abandonna, jusqu'à ce qu'ayant appris la mort de Jean, duc de Brabant, son mari, il affecta un empressement dont Jacqueline fut la dupe un mo-

ment, mais qui n'eut point de ſuite. Enfin, après mille traverſes, elle conclut un traité avec le duc de Bourgogne, par lequel elle le nommoit Régent de ſes Etats; & Philippe la reconnoiſſoit Comteſſe de Hollande, de Zélande, de Friſe & de Hainaut. Elle l'inſtituoit ſon héritier ptéſomptif. Bientôt il fut inauguré Duc de Brabant; de ſorte que Jacqueline ſe trouva ſans autorité, & à la merci du duc de Bourgogne.

[1431.]

Ce prince, peu reconnoiſſant, ou peut-être pour éloigner de Jacqueline tous ſes amis, ne fourniſſoit pas même le néceſſaire à ſa dépenſe. Elle s'amuſoit, pour diſſiper ſes chagrins, à la chaſſe, à monter à cheval, & à d'autres exercices. Un jour que ſa mere lui avoit fait préſent d'un beau cheval, n'ayant rien à donner au domeſtique qui l'avoit conduit, elle pria ſon tréſorier d'en faire l'avance, & de faire enſorte qu'à l'avenir elle ne ſe trouvât point dans cette ſituation; mais il s'en excuſa ſur les avances qu'il avoit déja faites. Ceux à qui elle s'adreſſa lui témoignerent la même répugnance, & ſe retirerent. Jacqueline déploroit ſon état. Son ſecrétaire lui conſeilla de s'adreſſer à Borſelen, Stadhouder, qui avoit acquis beaucoup de richeſſes. Elle rejetta d'abord cette propoſition avec dé-

dain, *Borſelen* ayant toujours été un des chefs de la faction oppoſée à la ſienne. Ce ſecrétaire, appellé *Gobelin*, ne ſe rebuta point : il obtint enfin la permiſſion de lui écrire, & de le faire venir ; mais, lorſqu'il fut arrivé, elle parut très-embarraſſée. Gobelin prit la parole, & lui expoſa la ſituation de la princeſſe. Borſelen ne lui donna pas le tems d'achever : il l'envoya chez lui prendre tout ce qu'il trouveroit d'argent dans ſes coffres, & regarda comme une grace l'occaſion qu'elle lui offroit. La princeſſe étoit d'un caractere grand & généreux. Elle fut pénétrée de la nobleſſe du procédé d'un homme qu'elle avoit lieu de regarder comme ſon ennemi. Borſelen étoit aimable ; & *ſes ſentimens* étoient au-deſſus de ſa naiſſance, *quoiqu'elle* fût très-honorable. Jacqueline accepta ſes ſervices avec reconnoiſſance. Borſelen prévenoit ſes beſoins, & ne la laiſſoit manquer de rien. Bientôt la reconnoiſſance ſe changea en un ſentiment plus doux ; & les largeſſes de Borſelen n'étoient pour lui que des occaſions d'offrir quelque choſe de plus que ſa fortune. Enfin la princeſſe, qui n'avoit pas atteint ſa trentieme année, lui dit qu'elle ne connoiſſoit qu'un moyen de s'acquitter envers lui ; c'étoit de lui donner ſa main. Borſelen oſa alors découvrir à Jacqueline toute ſa paſ-

ſion. Sans ſortir de ſon palais, le mariage fut célébré par ſes aumôniers, en préſence de ſes domeſtiques les plus affidés. De quatre maris qu'eut la princeſſe, il n'y eut, à proprement parler, que Borſelen qui acquit ce nom. Elle n'avoit été que peu de jours avec le Dauphin, prince foible & languiſſant. Elle avoit épouſé le duc de Brabant, malgré elle; & Glocefter l'avoit abandonnée. Quelque ſecret qui environnât le lit des deux nouveaux époux, le duc de Bourgogne en fut informé. Il fit arracher Borſelen des bras de Jacqueline, & l'envoya en priſon à Rupelmonde. Il feignit beaucoup de colere pour un évènement qui lui fourniſſoit un prétexte pour ôter toute prétention à la princeſſe, & l'engager à lui ſauver la vie aux dépens de tous ſes droits. Il ſigna l'arrêt de ſa mort, & envoya ordre au gouverneur du château de le faire exécuter. Borſelen s'étoit attiré l'amitié de cet officier. Ils étoient enſemble, lorſque le courier apporta l'ordre fatal. Le gouverneur le lut à voix baſſe, & en frémit. Le Sadhouder, ſe doutant de quelque malheur, pria, preſſa le gouverneur de le lui annoncer. Celui-ci, ſans répondre, lui remit la lettre. Borſelen la lut avec beaucoup de ſang froid. L'officier étoit conſterné. « Cet ordre, dit *Borſelen*, a ſans

» doute été surpris par mes ennemis. Le » duc de Bourgogne est juste, & je n'ai » rien fait qui mérite la mort. Peut-être se » repent-il déja de l'avoir ordonnée. » Ils raisonnerent long-tems sur les moyens de faire révoquer l'ordre. Enfin l'officier, prenant son parti, monte à cheval & se présente à Philippe, d'un air triste, en lui annonçant que l'ordre du supplice du Stadhouder étoit exécuté. Philippe ne put s'empêcher de témoigner son chagrin. L'officier lui dit que, quoiqu'il eût obéi avec peine, il avoit cru lui marquer son zèle par sa promptitude à obéir. Philippe, morne & confus, ne répondit rien. Alors le gouverneur se jette à ses pieds & lui avoue que Borselen vivoit encore, & qu'avant de punir, il avoit voulu s'assurer des véritables dispositions du Duc. Philippe prit un air plus content. Il embrassa l'officier, & le remercia. Il lui ordonna de bien garder son prisonnier, & le renvoya, en lui recommandant de n'en parler à personne. Jacqueline, qui sçavoit l'ordre du trépas, craignoit que ce ne fût pour l'amuser qu'on eût fait courir le bruit de la révocation. Elle rassembla quelques bâtimens, ou pour l'enlever, s'il étoit encore vivant, ou pour venger sa mort le mieux qu'elle pourroit. Philippe n'en fut pas plûtôt informé, qu'il se rendit au château de Rupelmonde avec des troupes choisies.

Jacqueline arrive; eſt déſeſpérée de ſe voir prévenue, & ſe borne à demander au Duc la permiſſion d'entrer dans la priſon pour s'éclaircir ſi ſon époux reſpire encore. Le Duc, ſans lui accorder ſa demande, lui promit de le lui faire voir le lendemain, & lui donna rendez-vous ſur le bord de l'Eſcaut. La princeſſe n'y manqua point; & le Duc parût bientôt ſur la terraſſe du château avec le Stadhouder. La tendre Jacqueline, n'écoutant que ſon amour, ſaute à bas de ſon cheval; &, ſans conſidérer qu'elle alloit ſe mettre au pouvoir du vainqueur, elle s'élance vers eux. Philippe offre de les rendre l'un à l'autre; mais il rappelle à la princeſſe que, par le traité de 1428, il étoit ſtipulé que, ſi elle ſe remarioit, ſans ſon conſentement & ſans celui des Etats & de ſa mere, ſes ſujets ſeroient déliés du ſerment de fidélité. Il ajoûta qu'en honneur & en conſcience, il ne pouvoit pas conſentir à un mariage ſi diſproportionné. « Eh! » que m'importent, dit la princeſſe, des » Etats où je n'ai qu'un vain titre? Et quand » j'y régnerois, Borſelen eſt mon époux: » ſes bienfaits, ſa généroſité, lui ont bien » mérité ce titre. Mon devoir ſeroit de lui » tout ſacrifier. » Philippe n'en demandoit pas davantage. Le traité fut conclu. Jacqueline renonça à tous ſes droits, & s'eſtima encore heureuſe de pouvoir ramener ſon

son époux. Philippe donna le comté d'Oostervant, & l'ordre de la Toison d'or à Borselen. Le mariage de Jacqueline fut réhabilité. Elle s'estima plus heureuse, dans une vie privée, avec ce qu'elle aimoit, que d'être sur le thrône, éloignée de son époux. Elle mourut dans ses bras, trois ans après ce traité, âgée de trente-six ans.

[1434.]

Philippe I. C'est à l'époque de la cession de Jacqueline que commence le règne de Philippe de Bourgogne. Le caractere de ce prince ambitieux, bon, fier & compatissant, politique & guerrier, ne se déploya que lorsqu'il se vit le maître. La paix qu'il *conclut* avec la France, & qui tendit à ce royaume *l'éclat que* la défection du Duc lui avoit *enlevé*, attira la colere des Anglois sur la Hollande; mais elle fut bientôt suspendue par la guerre des villes anséatiques. Philippe possédoit de trop vastes Etats, pour qu'il pût veiller également par-tout. Amsterdam, Harlem, Dordrecht, refuserent de payer certains impôts augmentés & créés par Philippe. Mais une des choses, qui occupa le plus ce prince, fut la réforme du clergé. Les richesses immenses de l'Eglise, en Hollande, en avoient fait perdre le véritable esprit. On a vu, dans le cours de ces Anecdotes, les prélats d'Utrecht sans

cesse en guerre avec les Comtes, & presque toujours à la tête des armées. Dans toute l'Allemagne, c'étoient les mêmes abus. Les ecclésiastiques donnoient dans d'autres excès. Les officiaux attentoient journellement sur la jurisdiction temporelle. Les franchises des églises occasionnoient l'impunité des crimes. Leurs exemptions faisoient retomber le poids des impôts sur le peuple qui, n'ayant point d'argent, n'en trouvoit qu'à gros intérêts dans les maisons religieuses où il étoit enfoui. Wiclef, Jérôme de Prague, Jean Hus, prenant ces abus pour prétextes, voulurent corriger le mal; & leurs héréfies l'aggraverent encore. Elles furent condamnées, & leurs auteurs punis. Philippe n'adopta point leurs opinions; mais il crut la réforme nécessaire. Il réduisit à de justes bornes la jurisdiction ecclésiastique, & les priviléges des églises.

[1451.]

Les Gantois se révolterent au sujet de l'établissement de la gabelle & d'un impôt sur le bled. Le Duc marcha contre eux; mais, pour ne pas exposer Charles, son fils, comte de Charolois, qui ne respiroit que pour la guerre, il lui ordonna d'aller en Hollande, sous prétexte d'y rassembler des hommes & de l'argent. Mais Charles se hâta de remplir les ordres de son pere, &

de *le* prévenir qu'il partoit pour l'armée. *Philippe* lui écrivit de rester à Bruxelles, jusqu'à ce qu'on lui eût préparé des armes convenables à son état. « J'aimerois » mieux, répondit-il, combattre en simple jacquette, que de ne pas vous seconder contre des rebelles. » Il répondit à sa mere, qui l'exhortoit à ne pas exposer une vie qui appartenoit à ses peuples : « Il » vaut encore mieux qu'ils perdent un jeune » homme dont le courage leur est inconnu, » que de ménager un lâche qui ne mérite » pas de commander. » Le jeune comte de Charolois fit ses premieres armes dans cette guerre où les rebelles furent entièrement défaits. A Dendermonde, un capitaine, qu'*ils* avoient pris à leur solde avec sa troupe, leur promit qu'au moyen des intelligences qu'il avoit dans la place, il s'en rendroit le maître. Il prit avec lui un grand nombre de soldats Gantois. A son approche, les portes s'ouvrirent : on laisse tout entrer. Alors les Anglois se tournent contre les Gantois ; &, secondés par la garnison, ils massacrent tout ce qui a pénétré dans la ville.

[1457.]

Pie II pressoit vivement Philippe de remplir l'engagement qu'il avoit pris d'aller à Constantinople à la tête d'une Croisade. Il

en fut empêché par quelques préparatifs des François qui lui firent craindre quelqu'hostilité de leur part. Le premier projet de passer en Orient avoit été formé à la représentation d'une Tragédie sur la prise de Constantinople par Mahomet II. Le poëte avoit mis dans le rôle de l'Eglise, ou de la Religion, personnage allégorique, tant de pathétique, que Philippe jura d'exterminer les infidèles, & de leur reprendre cette ville.

[1463.]

Louis XI voulut établir la gabelle dans la Bourgogne, comme relevant de la couronne. Philippe s'y opposa, & envoya Chimai, en qualité d'Ambassadeur à la cour de Louis. Ne pouvant parvenir à avoir audience; un jour que le roi sortoit de son cabinet, le Flamand l'arrêta par la manche. Le roi s'en offensa, & lui demanda s'il croyoit que Philippe fût d'une autre espece que ses vassaux? « Oui, Sire, répondit-il. » Votre Majesté le sçait mieux que tout au» tre; car qui eût osé vous recevoir dans le » tems où personne n'eût osé vous regar» der? » Louis parut indigné, & lui défendit de paroître devant lui. L'ordre lui fut porté par le comte de Dunois, qui lui demanda s'il n'étoit pas fâché de ce hardi procédé? « Non, dit Chimai. Si j'étois à cent

» lieues, & que j'appriffe qu'on parlât avec » ce mépris du Duc mon maître, je re» viendrois, & je ferois la même réponse. »

[1465.]

Après la bataille de Montlheri de laquelle le comte de Charolois fortit couvert de bleffures & de gloire, Saveufe, gentilhomme Picard, ayant ouï dire que l'armée que le Comte avoit conduite en France avoit été mife en déroute, va de ville en ville; engage fes terres; fe procure une fomme affez confidérable pour lever deux mille foldats, & fe met à la tête pour favorifer la retraite de ce prince. Il apprend en route que fon prince eft vainqueur. Philippe n'en employa pas moins fa troupe. Il l'envoya à fon fils qui créa fur le champ Saveufe Lieutenant de Roi de l'Artois.

Charles répondit à Chartier, évêque de Paris, que Louis XI lui avoit envoyé pour lui faire des reproches de ce qu'il avoit pris les armes contre lui, & de ce qu'il étoit le feul de fes ennemis qui n'eût aucun intérêt: » Allez. Dites à votre maître qu'on a tou» jours trop de motifs contre un prince qui » fçait employer, quand il le veut, le fer » & le poifon, & qu'on eft toujour fûr, » en marchant contre lui, de trouver bonne » compagnie en chemin. Au refte, je n'ai » pris les armes qu'à la follicitation des peu-

» ples, de la noblesse & des princes. Voilà
» mes complices. »

L'impétueux Charles, s'étant trop avancé vers Paris, dans une conférence qu'il eut avec Louis, se trouva engagé dans un ouvrage que les Parisiens avoient élevé à la porte S. Antoine. Le comte de Charolois sentit son imprudence. Il étoit peu escorté; mais sa fermeté le sauva. Dans l'intervalle, le comte de Saint-Pol voulut engager Neufchâtel, grand maréchal de Bourgogne, à soutenir le prince. « Parce que le fils est un
» imprudent, répondit-il, dois-je hazarder
» les troupes que son pere m'a confiées? »
Le Comte revint assez confus de son étourderie. Il craignoit les reproches du grand-maréchal qui lui dit qu'il n'avoit rien à lui prescrire sur sa conduite; qu'il étoit le maître de se perdre. « Mais, ajoûta-t-il, rien
» ne m'obligera d'exposer les troupes pour
» satisfaire vos phantaisiés. Quand vous serez
» mon Souverain, je n'examinerai rien, &
» je vous obéirai. »

[1467.]

Charles I. Philippe I. venoit d'expirer, laissant la Hollande riche & florissante, & ayant excité l'émulation de la noblesse par toute sorte de moyens. C'est lui qui institua l'ordre de la Toison d'or. C'est à son règne que les historiens fixent l'époque de l'intro-

duction du luxe & de la corruption des mœurs, qui entraîna le despotisme en Hollande. Le comte de Charolois, connu dans l'histoire sous le nom de *Charles le Hardi*, lui succéda; prince d'un courage intrépide, qui n'ambitionna que la gloire des héros. Il signala son avènement au gouvernement par la punition de quelques villes rebelles, par une victoire sur les Liégeois venus au secours de S. Tron, & par la conquête de Liége.

[1468.]

Charles, ayant forcé Louis XI, qui maladroitement s'étoit mis à sa merci, de le suivre contre les Liégeois, ces deux princes se logerent dans un fauxbourg. Leur hôte proposa à la ville de lui donner six cents hommes, & se chargea de les enlever. Ils furent attaqués pendant la nuit. Chacun défendit avec beaucoup de vigueur la porte de son appartement, jusqu'à l'arrivée du secours. Louis montra dans cette occasion ce que peut la valeur éclairée sur une intrépidité aveugle. Tandis que Charles se battoit en soldat, & s'exposoit sans cesse, Louis ne faisoit que commander aux siens avec une prudence & un sang froid qui furent plus funestes aux Liégeois, & qui le dégagerent plus vîte que l'activité sans ordre de Charles.

[1469.]

Un gouverneur de Zélande, amoureux d'une jeune & belle femme, fit mettre en prison son mari, sous un léger prétexte. Elle ne manqua pas d'aller solliciter le gouverneur qui lui promit la liberté de son mari, si elle vouloit consentir à sa passion. Il lui persuada qu'il y alloit de la vie du prisonnier. Cette femme consentit au sacrifice de son honneur. Mais, au lieu de lui rendre le prisonnier, le gouverneur, plus amoureux encore, le fit égorger. Cette femme alla se jetter aux pieds de Charles, & lui demanda justice. Le Duc le fit venir; &, sur l'aveu du coupable, feignant d'abord de le pardonner, il lui ordonna d'épouser la veuve & de lui donner tous ses biens; après quoi, il le condamna à avoir la tête tranchée.

[1470.]

M. Duclos, dans son Histoire de Louis XI, rapporte une Lettre de Charles à ce roi, qui méritoit d'être conservée. Des pirates Anglois, qui avoient pillé des vaisseaux Hollandois, s'étoient réfugiés en France. Charles, qui avoit pris parti dans les démêlés de Lancastre & d'Edouard, écrivit à l'amiral & au premier ministre François. « Arche-» vêque, & vous, amiral, les vaisseaux que

» vous dites que le roi envoie à la rencon-
» tre des Anglois, ont attaqué la flotte de
» mes sujets, qui retournoit dans mon pays.
» Mais, par S. Jorri! si vous n'y pourvoyez
» pas, j'y pourvoirai par l'ordre de Dieu,
» sans m'arrêter à vos provisions ni à vos
» procédures; car elles sont trop arbitraires
» & trop longues. » Cette Lettre fut soutenue d'un combat naval dans lequel Borselen détruisit ou prit la flotte Angloise.

[1472.]

Bientôt les hostilités entre Charles & Louis recommencerent. C'est la premiere fois qu'on vit un prince, *la torche d'une main & l'épée de l'autre, ravager tout sur son passage.* Il incendia une partie de la Picardie. Il vengea cruellement la mort de son ami, le duc de Guienne. Nesle fut prise d'assaut, & la garnison passée au fil de l'épée. Tout le plat pays fut incendié. Ceux qui échappoient au feu périssoient par la main du bourreau; mais il échoua au siége de Beauvais. Pendant six semaines, la vigoureuse défense des habitans lui enleva beaucoup de monde. Enfin ils étoient sur le point de céder lorsque les Beauvaisiennes, ayant Jeanne Hachette à leur tête, jettant du haut des murs du plomb & de la résine bouillans, faisant un feu terrible, & repoussant les assiégeans, du haut des remparts dans

les fossés, à coups de piques & d'épées, forcerent les Bourguignons à lever le siége.

[1476.]

L'amour de la guerre entraîna enfin Charles à sa perte. Les Suisses lui avoient fait offrir la paix dans la Ligue que Louis XI fit contre ce prince. Contre l'avis de toute son armée, il alla au-devant d'eux, & s'engagea dans des défilés qu'il ne connoissoit pas. Son armée fut mise en déroute. Les Suisses firent un butin immense ; mais ils ne connoissoient le prix d'aucune des productions du luxe. C'est parmi ce butin que fut trouvé *le Sancy*, qui a été, pendant long-tems, le premier diamant de la couronne, estimé dix-huit cents mille livres, & qui fut vendu un écu sur le champ de bataille. Charles vaincu rassembla ses troupes. Le duc de Lorraine, avec une armée combinée d'Allemands & de François, vint au secours de Murlen investi par Charles ; & les Bourguignons perdirent huit mille hommes dans une seconde bataille. Le duc de Bourgogne s'opiniâtra. Quoique malade, il suivit les Suisses qui accompagnoient le duc de Lorraine à Nanci, & leur livra bataille. La fortune ne lui fut pas plus favorable. Son armée fut battue, & le Duc fut tué dans des marais où il fut trouvé quelques jours après, le visage enfoncé & pris dans la glace.

[1477.]

Marie. La mort de Charles ne fut bien confirmée que long-tems après la bataille de Nanci. Les Flamands étoient si persuadés qu'il s'étoit retiré en Allemagne, sous un habit d'Hermite, n'osant pas se montrer, après avoir été trois fois battu, qu'ayant rencontré un paysan qui lui ressembloit, ils lui donnerent de l'argent, & voulurent le forcer à revenir en Hollande, malgré toutes les assurances qu'il leur donnoit du contraire. Louis XI tourna ses vues sur les deux Bourgognes & sur la Picardie. Il se proposa de forcer la jeune princesse de recourir à lui. Elle faisoit sa résidence à Gand. Il tenta de soulever les Gantois contre elle, par les manœuvres secretes d'Olivier le Daim, son barbier, en qui le peuple avoit une grande confiance; mais les intrigues du barbier n'aboutirent qu'à livrer Tournai où il se retira. Plusieurs villes suivirent l'exemple de Tournai, & se rendirent à Louis. Les Gantois retenoient Marie, pour ainsi dire, malgré elle, dans leur ville, & vouloient composer seuls son conseil. Dans les Etats qui furent convoqués, elle s'engagea à ne point se marier, sans l'aveu des princes de son sang, & sans le consentement des Etats; de n'entreprendre aucune guerre sans l'aveu de ces mêmes Etats; autorisant d'avance les

peuples à lui refuser tout secours, si elle n'étoit munie de ce consentement. Elle accorda des priviléges encore plus considérables, aux villes; de sorte qu'elle anéantit, pour ainsi dire, son autorité. Aussi, bientôt après, eut-elle la douleur, malgré ses prieres & ses larmes, de voir périr par la main du bourreau son chancelier, & d'Imbercourt, pour avoir écrit à Louis XI que, s'il s'agissoit de son mariage, il ne communiquât ses propositions qu'à la duchesse sa mere, à Ravenstein, au chancelier, & à d'Imbercourt.

Le soulevement des villes; l'inquiétude turbulente des Gantois; les intrigues des prétendans, tout devoit engager à donner un époux à la princesse, alors âgée de dix-huit ans. On a blâmé avec raison Louis XI d'avoir laissé échapper l'occasion d'un mariage qui étendoit les bornes de la France jusqu'au-delà du Rhin; mais il se flattoit d'enlever les Etats de Marie sans le secours d'un mariage. D'ailleurs il craignoit que ces Etats ne rendissent son fils trop puissant; jugeant des sentimens du Dauphin pour lui, par ceux que ce roi avoit eus pour son pere. Enfin Marie épousa l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric, âgé de vingt ans.

[1478.]

Les Pays-bas voyoient avec peine un

prince étranger prendre les rênes du gouvernement. La grossesse de Marie les rassura. Mais Louis, au désespoir d'avoir manqué ce mariage pour son fils, leur persuada qu'elle accoucheroit d'une fille, & que la maison d'Autriche supposeroit à sa place quelqu'enfant mâle étranger. Cette idée étoit si bien enracinée, que, lorsque la comtesse de Ravenstein porta l'enfant à l'église, elle le mit sur un bassin, & le découvrit aux yeux du peuple, afin que chacun pût juger de son sexe.

[1479.]

La guerre avoit recommencé entre les François & les Flamands. La Journée des *Epérons* avoit coûté au vainqueur une partie de son armée; de sorte que l'Archiduc n'eut pas assez de monde pour faire le siége de Térouanne. Il s'attacha au château de Malanci, qu'il prit d'assaut. Il deshonora sa victoire, en faisant pendre le gouverneur & la garnison, malgré ce qui avoit été convenu dans la capitulation. Louis, indigné de ce manque de foi, usa de représailles. Il fit un détachement de huit cents lanciers & de six mille soldats; choisit cinquante prisonniers; les fit conduire, avec son grand-prévôt, sous les murs de Douai, où dix furent pendus. De-là le détachement se transporta devant Saint-Omer, où dix autres

périrent du même ſupplice. Les trente reſtans furent exécutés à la vue d'Arras. Quand ces exécutions furent faites, ce détachement ſe diſperſa, & ravagea tous les environs par le fer & la flamme.

La Hollande étoit encore agitée par les factions des Cabéliaux & des Hoëkins. Philippe favoriſoit les premiers. Les autres ſe rendent maîtres d'Utrecht, & battent les Hollandois. Leur Stadhouder ravage le diocèſe; mais toutes ces hoſtilités furent ſuſpendues par la mort de Marie, occaſionnée par une chute de cheval, qu'elle fit à la chaſſe de l'oiſeau. Elle ſe rompit une côte; & ſa groſſeſſe rendit cet accident incurable.

[1482.]

Philippe II. Ce prince, fils de Marie & de Maximilien, n'avoit que quatre ans, lorſqu'il parvint à la ſucceſſion des Etats de la maiſon de Bourgogne. Sa tutelle, conformément au contrat de mariage de Marie, fut dévolue à Maximilien. Les troubles d'Utrecht ne faiſoient qu'augmenter. Maximilien vouloit rétablir l'évêque; & les habitans d'Utrecht ne vouloient pas le recevoir. Les deux partis faiſoient des détachemens, & ravageoient les villages. Dans une de ces excurſions, le capitaine Jean Shaffelaar occupoit la tour de Barnevelt, & de-là

portoit la désolation, par de fréquentes sorties, jusqu'à Amersfort. La tour fut investie, & le capitaine, avec sa troupe, sommé de se rendre. Il ne voulut capituler que lorsqu'on l'attaqueroit avec du canon. On fit la brèche. Il consentit à capituler. Pour préliminaire, les assiégeans demandent qu'on leur jette le capitaine du haut du donjon. Les assiégés jurerent de se faire tous tuer plutôt que d'écouter une telle proposition. Alors Schaffelaar, embrassant un des créneaux : » Mes amis, leur dit-il, comme il faut que » je meure un jour, jamais il ne se présen- » tera un plus beau moment, puisque je » vous sauve par ma mort ; » & il se précipita du haut de la tour.

[1486.]

Un Souverain ne sçauroit trop ménager les termes qui peuvent porter atteinte aux priviléges de ses sujets, lorsqu'il n'est que que le chef d'un peuple libre. La piraterie, que les armateurs exerçoient les uns contre les autres, étoit un abus auquel Maximilien voulut remédier. Cet abus tiroit sa source de la liberté qu'ils avoient d'armer en course, sans commission, & sous tel pavillon qu'ils vouloient prendre. Maximilien créa des colléges d'amirauté pour connoître de ces abus, recevoir les plaintes, & punir les coupables. Les Hollandois trouverent ses

réglemens justes. Mais maximilien terminoit son ordonnance par ces mots qu'il avoit cru pouvoir imiter de la formule des édits des rois de France : « Car ainsi nous plaît. » Cela seul révolta les Hollandois qui refuserent leur sanction à la loi, & qui aimerent mieux laisser subsister le désordre. La révolte de la ville de Bruges fut une suite de cette innovation. Il voulut mettre sa garde en bataille. Les bourgeois prirent les armes. Les Gantois vinrent au secours. Mamilien, assiégé dans son palais, fut obligé d'en venir à une capitulation honteuse ; & les troubles continuerent jusqu'à ce qu'Albert de Saxe, appellé par Egmont au Stadhouderat, éteignit les factions qui désoloient la Hollande.

[1505.]

Depuis long-tems, Maximilien élu empereur avoit laissé Philippe régner seul en Hollande. Ce prince réunissoit sur sa tête, du chef de Jeanne de Castille, sa femme, les plus nombreux & les plus riches Etats. Le reste de la Hollande ressentoit déja les effets du despotisme. La Frise seule combattoit pour la liberté. Elle avoit refusé de reconnoître Philippe II Comte de Hollande. On avoit donné un Stadhouder héréditaire aux Frisons. Ce frein gênoit encore trop leur liberté. Le nouveau Stadhouder,

der, ne pouvant les commander, essaya de les combattre. Ils capitulerent & le reconnurent en qualité de Protecteur de la Frise; mais Henri, fils d'Albert de Saxe, Stadhouder, ayant jetté les fondemens d'un fort à Harlingen, les Frisons indignés de cet acte de souveraineté se souleverent, & vinrent mettre le siége devant Franker, où le prince étoit enfermé. Ils manquoient de canon : ils en emprunterent aux habitans de Groningue, & leur donnerent en nantissement les vases sacrés de leurs églises, l'amour de la liberté leur faisant oublier dans ce moment, dit un historien, le respect de la religion. Mais Albert vint au secours de son fils, & battit les Frisons. Il fit empaler les chefs de la révolte, & vendit aux autres leur pardon, pour des sommes excessives. Malgré ces humiliations, ils lasserent la patience du Stadhouder qui résolut de céder à Philippe des Etats si orageux. Sa négociation n'ayant pas réussi, Henri, qui avoit succédé à son pere, céda la Frise à Jorris, son frere cadet, qui s'y fortifia, & qui aggrandit ses Etats par des desséchemens considérables.

Philippe alloit se faire reconnoître des Etats dont il venoit d'hériter par la mort d'Isabelle. Assuré de la bonne volonté de la noblesse Espagnole, il partit de Wlissingue; mais à peine fut-il sorti du port, que le feu

prit à son vaisseau ; &, sans le zèle & l'activité de Cornelis-Zoon, de Huybert, & de ses deux freres, qui se jetterent au milieu des flammes, & qui les éteignirent, Philippe étoit perdu. A peine fut il sauvé de ce danger, qu'une tempête affreuse dispersa sa flotte ; engloutit deux vaisseaux, & le força de relâcher en Angleterre. Les Anglois, se méfiant de quelque surprise, refuserent d'abord de le reconnoître. Henri VII étoit en relation avec Ferdinand, beau-pere de Philippe, qui avoit tout à craindre de cette intelligence. Le roi profita de l'accident de Philippe pour ses intérêts, & pour ceux de son commerce. L'Archiduc accorda tout ce que Henri voulut, pour obtenir la liberté de partir. Ce qui lui coûta le plus, ce fut de livrer Edmond, comte de Suffolk, neveu d'Edouard IV, qui, s'étant réfugié chez le duc de Gueldres, étoit tombé au pouvoir de Philippe. L'Archiduc avoit respecté jusqu'alors le malheur d'un prince qui se croyoit en sûreté dans ses Etats. Il exigea la parole de Henri qu'il n'attenteroit point à sa vie. Henri respecta ses jours ; mais son successeur le fit périr par la main du bourreau.

[1506.]

Charles II. Philippe mourut d'une pleurésie, dans sa vingt-neuvieme année. Son sang

appauvri ne put résister à un verre d'eau à la glace, qu'il but, en venant de jouer à la paume. On l'accuse de s'être trop livré à ses plaisirs. La reine, son épouse, l'aima si éperduement, que la jalousie que lui donnerent les galanteries de Philippe altéra sa raison. Le célèbre Charles, son fils, lui succéda, à l'âge de sept ans. Ferdinand d'Aragon, son grand-pere maternel, & Maximilien, son aïeul paternel, ses tuteurs, se partagerent l'administration de ses Etats. L'un eut celle des Etats de Jeanne qui étoit en démence; l'autre, celle des Pays-bas, qu'il confia à Marguerite, sa fille. Elle fut déclarée Gouvernante, n'ayant que vingt-sept ans, mais d'une capacité bien au-dessus de son âge & de son sexe.

[1507.]

Marguerite donna bientôt des preuves de sa fermeté. Les Etats firent les plus grands efforts pour faire rétablir leurs priviléges; mais elle éluda leurs demandes, avec tant d'art, qu'elle n'accorda que ce qu'elle ne pouvoit refuser sans injustice. La Hollande souffroit beaucoup des hostilités du duc de Gueldre. Leur souveraine demanda du secours aux Anglois; &, pour le hâter, elle fit un traité, qui termina tout différend entre les deux Puissances, au sujet du commerce, & conclut le mariage de Charles avec la

fille de Henri VII; mariage qui n'eut point lieu, à cause de la mort du roi. L'occasion dans laquelle elle se distingua le plus, fut le congrès de Cambrai, entre l'empereur, les rois de France, d'Aragon & Jules II, contre les Vénitiens. La Gouvernante & le Cardinal d'Amboise conduisoient tout, sans que les autres plénipotentiaires pussent s'en méfier, ni les contrecarrer. Elle disoit souvent qu'elle ne comprenoit pas comment, dans leurs conférences, D'Amboise & elle ne s'étoient pas mille fois pris aux cheveux.

[1515.]

Charles fut inauguré à l'âge de quinze ans. Il recevoit le serment des Hollandois, lorsque les députés de Jorris de Saxe vinrent lui offrir, de la part de ce prince, la souveraineté de la Frise qu'il appelloit *un pays brûlant*. L'inquiétude de ce peuple engagea leur Souverain à se contenter d'une indemnité de cinquante mille florins. Un fameux pirate, à la tête des Frisons, ravageoit la Hollande. Il prenoit le titre fastueux de Roi du Zuyderzée, Florent d'Yvelstein, amiral de Hollande, entreprit, par les ordres de Charles, de s'emparer de la flotte du Grand-Pierre, ou *Pyrrhus Magnus*. Il en vint à bout; mais le Grand-Pierre se sauva, & l'amiral fit pendre tous les Frisons

qu'il prit. Le duc de Gueldres, pour s'en venger, surprend Niewport; y met le feu, & passe tous les habitans au fil de l'épée. Le Stadhouder, par représailles, fait trancher la tête à plusieurs gentilhommes du duché de Gueldres, ses prisonniers, & fait à la Vierge une offrande considérable. Henri, comte de Nassau, par une autre représaille encore, ravage la Véluve par le fer & par le feu; prend sur le butin soixante-douze florins d'or, & les offre à la Vierge. Ainsi la superstition croyoit sanctifier les meurtres & les incendies que la rage seule faisoit commettre.

[1518.]

C'est vers ce tems que les déclamations de Luther contre les Indulgences trouverent en Hollande beaucoup de partisans, & de grands protecteurs. La doctrine de Luther, concernant la Réforme, se répandit dans tous les Etats. Le desir que chacun avoit de s'instruire donna lieu à un commerce très-étendu de livres de controverse. Pierre Damarsoon, & Florent Oërn de Wuigaarden, l'un bourg-mestre de Dordrecht, & l'autre, pensionnaire de Hollande, prévirent bien les suites funestes que le fanatisme allumé dans l'un & l'autre parti alloit causer. Mais, plus fanatiques encore, ils vouloient qu'on employât les supplices

les plus affreux pour couper le mal dans sa racine; avis qui ne fut que trop suivi dans la suite, & dont l'exécution a plus propagé l'hérésie, que les prédications même de Luther & de ses disciples.

[1520.]

Dans la cérémonie du couronnement de Charles, après son élection à l'Empire, on trouve que les Electeurs le revêtirent des ornemens de sous-diacre; que l'archevêque de Cologne disoit la Messe, assisté des archevêques de Mayence & de Trèves, qui faisoient l'office de diacre & de sous-diacre; que l'électeur de Saxe, portant l'épée, le conduisit au bas du chœur où il chanta l'Epître; qu'alors les deux officians lui remirent le sceptre & le globe, & le célébrant, la couronne.

[1521.]

La premiere infraction à la liberté Hollandoise, qui resta impunie, fut l'édit que l'empereur rendit contre Luther & ses adhérans, portant défense de publier, garder, lire, imprimer aucun de ses écrits. Cet édit fut publié de la pleine autorité de l'empereur, sans en faire part aux Etats. Vander Hulst fut chargé de poursuivre les fauteurs de Luther. Il afficha un placard portant peine de mort contre les contrevenans;

& *Jean de Bekker*, prêtre de Woërden, qui *fut* convaincu d'avoir distribué la traduction du nouveau Testament par Luther, fut la premiere victime de l'édit. Il fut pendu & brûlé à la Haye ; & cet exemple fut comme le signal de la persécution. Cette premiere infraction porta à la liberté des Bataves une atteinte dont ils ressentirent bientôt les suites. La haine que la concurrence à l'Empire avoit fait naître entre Charles & François I, fut au comble par *l'élection* de Charles. Une guerre sanglante, qui devoit ébranler les Puissances les plus formidables, s'alluma entr'eux. La Hollande, qui jusqu'alors n'avoit eu que des querelles de famille, se trouva enveloppée *dans le trouble* général de l'Europe, & commença à supporter le poids d'une guerre qui n'intéressoit que l'empereur, & qui étoit étrangere au comte de Hollande. Le Stadhouder ordonna des levées, Les vassaux furent obligés de monter à cheval, & les villes de fournir des milices.

[1522.]

Charles avoit besoin d'un pape à sa disposition. Par ses intrigues secrettes, il trompa le conclave, & fit nommer Adrien Floriszoon, qui avoit été son précepteur. Il étoit fils d'un brasseur de bière d'Utrecht. Maximilien lui avoit confié l'éducation de son

petit-fils. Adrien ſeconda ſes vues. Charles, à ſa majorité, l'envoya en ambaſſade auprès de Ferdinand qui le nomma Evêque de Tortoſe. Charles le créa vice-roi d'Eſpagne, & l'éleva enfin ſur la chaire de ſaint Pierre. Adrien méritoit ſa fortune. Il conſerva ſes anciens amis, au nombre deſquels étoit Eraſme, dont il faiſoit un cas ſingulier. Adrien convenoit que le clergé avoit beſoin de réforme ; mais il croyoit les ſupplices néceſſaires pour étouffer l'héréſie, comme ſi le fanatiſme ne ſe jouoit pas des roues & des échafauds. Adrien VI avoit réſolu de réformer le clergé. Il mourut, huit mois après ſon inthroniſation, d'une mort inopinée.

[1523.]

La Friſe combattoit encore pour ſa liberté. La Hollande étoit dans la dépendance ; & la Friſe s'enorgueilliſſoit de n'avoir que des magiſtrats de ſon choix. L'évêque d'Utrecht ſe voyoit ſur le point de ſuccomber ſous les armes du duc de Gueldres. Il demanda du ſecours à la Gouvernante qui ne manqua pas de ſaiſir cette occaſion. Elle lui envoya Schenck avec quinze cents hommes de débarquement ; mais les Friſons les chaſſerent. La Friſe étoit diviſée en deux partis. Celui qui penchoit pour la ſoumiſſion, rappella Schenck,

qui rassembla quelques seigneurs ; & il fut convenu que la Frise n'auroit d'autre maître que le comte de Hollande. Le parti contraire tint ferme. La Gouvernante envoya de nouvelles troupes ; & la division des Frisons, plus que les forces de leurs ennemis, les assujettirent. La Frise fut, pour jamais, incorporée à la Hollande.

[1529.]

Les fréquentes pétitions de la Gouvernante, tantôt sous un prétexte, tantôt sous l'autre, faisoient sentir aux Hollandois le poids accablant de leurs chaînes. Pour l'adoucir, elle leur permit des représentations infructueuses. Elle promettoit d'employer *les sommes* qu'on fournissoit pour la défense *de l'Etat; mais*, dès qu'il étoit menacé, elle avoit recours à de nouvelles exactions, & les Hollandois se voyoient obligés de consentir à tout. Elle avoit déja fait plusieurs de ces demandes, comme Dons gratuits. La Hollande accablée d'impositions, & épuisée par les frais d'une guerre ruineuse avec le duc de Gueldres, s'avisa de refuser une somme que la Gouvernante demanda pour le voyage de l'empereur en Italie, & de représenter sa pauvreté & l'épidémie qui la ravageoit ; mais la Gouvernante, qui jusqu'alors n'avoit demandé qu'à titre de secours & de don gratuit, exigea à titre d'im-

pôt, & menaça. Il fallut obéir. La chaîne étoit trop forte pour pouvoir la briser. La somme fut payée ; & Charles partit pour aller se faire couronner en Italie, recevoir le sceptre impérial du pape, & baiser sa mule.

[1530.]

Marguerite résidoit dans le Brabant. Les Luthériens étoient en très-grand nombre dans les Pays-bas & la Hollande. La Gouvernante en cita quelques-uns d'Amsterdam & de Delft devant son tribunal. La Hollande avoit le privilége très-ancien de ne jamais traduire un criminel dans une jurisdiction étrangere. Les Etats voulurent soutenir leurs droits. La Gouvernante répondit que, Charles réunissant le double titre d'Empereur & de Comte de Hollande, la Hollande & la Flandre ne formoient plus que la même province, & que l'une & l'autre devoient ressortir au même tribunal.

Cette année sera à jamais mémorable pour la Hollande, par deux évènemens funestes. L'un est une inondation, causée par une tempête qui poussa les flots au-dessus des digues. Ils submergerent les isles de Zélande. Plus de quatre cents villages furent emportés. Hommes, bestiaux, tout périt. Ce qui put se sauver, fut réduit à la

plus grande misere. L'isle de Walcheren resta sous l'eau, pendant trois semaines. Une grande partie de celle de Nord-Beveland fut submergée, jusqu'en 1597 que les terres furent desséchées. L'autre fut la perte de Marguerite, princesse qu'on peut placer au rang des Souverains les plus célèbres. L'empereur vint en Hollande, après la mort de cette princesse, & amena avec lui Marie qu'il mit à sa place ; mais il ne repartit point, sans emporter une somme considérable, & avoir fait des réglemens de police admirables.

[1534.]

Soliman méditoit la conquête de la Hongrie. Charles s'étoit ouvertement déclaré contre les Protestans. Le Luthéranisme comptoit parmi ses protecteurs les plus grands princes de l'Allemagne ; & ce n'étoit que par leurs secours que Charles pouvoit espérer de s'opposer éfficacement aux éfforts des Turcs. Dissimulant donc ses véritables sentimens, il accorda en Allemagne une liberté entiere de religion ; mais, autant l'adoucissoit-il à l'égard de ces princes, autant redoubla-t-il de sévérité à l'égard des hérétiques des Pays-bas. Il ordonna aux magistrats de les poursuivre à la rigueur. Ainsi la religion même est subordonnée, dans certaines circonstances, à la politique.

[1536.]

Les Anabaptistes, ainsi nommés, parce qu'un des principaux dogmes de leur secte étoit de condamner le Baptême des enfans, & de baptiser une seconde fois les adultes, causerent à la Hollande des troubles que les forces & la prudence de Marie eurent bien de la peine à dissiper. Leur nombre s'étoit considérablement accru, parce que leur doctrine donnoit l'indépendance aux villageois, opprimés par les grands. Les Anabaptistes souffroient les supplices les plus affreux, avec une constance inaltérable; & leur mort faisoit de nouveaux prosélytes. Ils se disoient envoyés de Dieu, pour détruire le règne des impies, & fonder le royaume des saints. Leur enthousiasme, qui sembloit tenir plus de la folie que du zèle, infecta un peuple innombrable. Ils se souleverent dans Munster; s'emparerent du canon; & ce qui y restoit de Catholiques & les chanoines leur abandonnerent l'hôtel de ville, & se refugierent dans un quartier éloigné. Cinq de ces fanatiques sortirent alors tous nuds dans la ville, l'épée à la main, & criant de toutes leurs forces: « La bénédiction de Dieu » est sur la ville! Sa malédiction est sur la » gauche! » Ils firent sçavoir à leurs freres,

de *Hollande*, qu'ils étoient maîtres de Munster. Ceux d'Amsterdam s'attrouperent ; & le magistrat en fit arrêter un grand nombre. Le comte de Waldec, évêque de Munster, assembla des troupes, & investit la ville. Il fut repoussé avec perte. Leur chef ayant été tué dans une sortie, ils mirent à leur tête Jean Bokelszoom, appellé *Jean de Leyde*, parce qu'il étoit tailleur de cette ville. L'extravagance de son enthousiasme est inconcevable. Dès qu'il fut élu chef, il sortit de chez lui, tout nud, l'épée à la main, criant au peuple : « Le roi pro» mis de Dieu est dans la ville ! Dans peu » il se manifestera ! » Il prétendit que le Pere éternel l'envoyoit pour partager son peuple en douze tribus, & pour établir douze juges qu'il nomma. Il remit l'épée à Knipperdolling, & lui ordonna d'exécuter les ordres du Très-Haut. Aussi-tot Knipperdolling fit main-basse sur tous les partisans de l'évêque. Ce lieutenant homicide, peu de jours après, remit l'épée à Jean de Leyde, & le proclama Roi de la nouvelle Jérusalem. Un autre lui posa sur la tête un diadême, en disant que l'ange lui ordonnoit de couronner Jean de Leyde, & en lui annonçant que son règne s'étendroit sur toute la terre. Jean marchoit en pompe dans les rues. Des fanatiques, qui le précédoient, massacroient ceux qui ne fléchissoient pas

le genou devant le nouveau roi. Il arracha les religieuſes des couvens, & les diſtribua à ſes ſectateurs. Il ordonna la pluralité des femmes, & en garda dix-ſept pour ſon compte. Une ſeule porta le titre de Reine. Il envoya Jacques Campen, qu'il avoit crée évêque d'Amſterdam, dans cette ville, & Jacques Mathizoom dans la Zélande, avec des troupes. Les Anabaptiſtes, qui étoient à Amſterdam, faiſoient de fréquentes aſſemblées. On en prit pluſieurs qui furent exécutés. Le ſénat ayant appris qu'ils faiſoient des attroupemens dans la Friſe, prit des précautions pour la ſûreté de la ville. On fit des perquiſitions. On en découvrit vingt qui furent maſſacrés ſur la place publique. Mais les Etats-Généraux, convoqués à Malines, refuſerent de ſe prêter aux vues de Marie qui leur propoſoit de maſſacrer tous les ſectaires; & le comte de Hoogſtraten ayant enlevé & fait mettre en priſon deux bourgeois, les Hollandois s'aſſemblerent; & ce ne fut que par des promeſſes cautionnées qu'on n'attenteroit pas à la liberté des citoyens, qu'on fit ceſſer leurs murmures. Cependant, ſur des avis que les Anabaptiſtes devoient ſurprendre Amſterdam, on arrêta quinze hommes qui furent brûlés, & quinze femmes qu'on mit dans des ſacs & qu'on jetta dans la mer. Malgré ces punitions, un tailleur, ap-

pellé *Jean Diderk*, aſſembla dans la maiſon d'un marchand ſept hommes & cinq femmes; ſe proſterna la face contre terre; y reſta quelque tems; & puis, ſe relevant avec enthouſiaſme, il s'écria: « L'Eternel » m'a conduit dans le ciel & dans l'enfer. » Le jugement dernier approche; & tu ſeras » damné, ajoûta-t-il, en montrant du doigt un de la compagnie, qui ſe jetta à ſes pieds, & lui demanda grace. « L'Eternel te l'ac» corde, lui dit-il, & t'adopte pour ſon fils. » Enſuite ce fanatique prit un caſque, une cuiraſſe & ſon épée, ſe dépouilla de ſes habits, & jetta tout au feu. Tous ceux de l'aſſemblée, hommes & femmes, l'imiterent, & ſortirent dans la rue, en criant: » Malheur! malheur! Le jugement appro» che. » On les arrêta. On voulut leur faire prendre des habits, pour paroître devant leurs juges. Ils répondirent qu'ils ne rougiſſoient point, & que la vérité alloit toute nuë. Ils eurent la tête tranchée. Après cette exécution, on en arrêta un grand nombre de l'un & l'autre ſexe, qui couroient tous nuds dans les rues, malgré le froid exceſſif qu'il faiſoit: c'étoit au plus fort de l'hiver. Géélen, un des chefs, tramoit une conjuration dont la découverte, peu de jours avant celui qui étoit marqué pour l'exécution, n'empêcha pas qu'il n'y eût une action très-vive, dans laquelle vingt citoyens

périrent; & la plûpart des conjurés furent massacrés. Leurs membres furent exposés en divers lieux. Campen, qui se disoit évêque d'Amsterdam, fut mis au carcan avec une mitre de fer blanc. On lui coupa la langue, ensuite les mains, & enfin la tête. Le reste fut dispersé, & se réfugia en Angleterre. Munster étoit toujours bloqué. La famine étoit à son comble. Jean de Leyde condamna à mort, & exécuta une de ses femmes, pour avoir osé lui reprocher d'être dans l'abondance, dans le tems que le reste des assiégés périssoit de faim autour de lui. Le fanatisme soutenoit ces malheureux. Enfin un des capitaines de Jean livra la ville au comte de Waldec, qui la mit au pillage, & fit tout passer au fil de l'épée, excepté Jean de Leyde, Knipperdolling & Kregting, qui furent exposés à la risée des villes voisines; après quoi, ils furent déchirés avec des tenailles, & écartelés; & leurs membres furent suspendus dans des cages de fer, à la tour de S. Lambert.

La guerre entre Charles & François I occasionnoit à ces deux célèbres rivaux des dépenses ruineuses. La Hollande avoit fourni des troupes à son Souverain. La Flandre s'étoit épuisée, lorsque la Régente demanda de nouveaux secours & proposa d'établir des droits sur la bière, les vins, & sur toutes les marchandises. Les Etats-Généraux

néraux eurent la force de rejetter cette proposition ; & les Flamands répondirent qu'ils étoient hors d'état de supporter de nouveaux subsides, & que l'empereur ne devoit pas espérer qu'ils l'aidassent dans son projet de conquête de la France & de l'Italie. Il falloit que le refus des Pays-bas fût fondé sur une impossibilité physique, puisque Charles ne poussa pas plus loin sa pétition ; mais, les François s'étant emparés de Hesdin, Saint-Pol, Saint-Venant, Lille & Montreuil, Marie obtint, l'année suivante, des contributions très fortes.

[1539.]

Des accises dans les villes, & un impôt *sur les cheminées*, furent établis pour remplir la contribution de douze cens mille florins, imposée, sur le motif de tenir toujours une armée sur pied. Bruges, Ypres & le pays libre avoient consenti à leur quotité ; mais Gand refusa la sienne. Marie fit arrêter tous les Gantois qui se trouvoient à Malines, Bruxelles & Anvers. La ville de Gand les réclama & menaça d'envoyer des députés en Espagne. Elle renvoya cette affaire au Conseil souverain de Malines. Ceux des citoyens, qui avoient consenti à la levée de l'impôt, se rétracterent & en appellerent à l'empereur. La Gouvernante offrit alors de rendre les prisonniers ; mais les Gantois persisterent

dans leur appel, & protesterent de tout ce qui pourroit en arriver. La Gouvernante les prévint; écrivit à l'empereur tout ce qui se passoit; & Charles ordonna aux Gantois de se conformer au reste de la Flandre, &, en tout évènement, à ce que le Conseil de Malines ordonneroit. La Gouvernante voulut encore rendre les prisonniers. Les Gantois resterent inébranlables. Elle envoya des huissiers pour saisir les effets des contribuables, & défendit à la députation que Gand venoit d'envoyer, de partir; &, à son retour de France où elle étoit, elle fit exécuter les villages & les petites villes, en vertu des ordres de l'empereur. Les Gantois, & sur-tout le corps des tisserands, déciderent de prêter main-forte aux paysans, & demanderent à grands cris la réforme du gouvernement. Ils accusoient le magistrat d'avoir supprimé un prétendu titre par lequel un ancien Comte s'étoit engagé de ne mettre d'impôts sur Gand, que du consentement du corps de ville, en reconnoissance de ce qu'elle avoit racheté ses Etats que le Comte avoit perdus au jeu. Cette fable faisoit tout le titre des Gantois. Ils traînerent les magistrats en prison; les appliquerent à la question, & firent souffrir au grand-doyen de si horribles tortures, que la gangrene s'étant mise à ses plaies, ils lui firent couper la tête. La Gouvernante, usant

encore de douceur, envoya aux rebelles *Adolphe* de Bourgogne, seigneur de Steveren, & Bryard, président du grand-conseil de Malines. Les Gantois demanderent qu'on nommât de nouveaux magistrats, qu'on rétablît les usages qui existoient du tems des ducs de Bourgogne, & qu'on annullât tout ce qui avoit été fait de contraire. Marie, pour sauver la vie de ses députés, consentit; &, sous la cire du sceau de l'ordonnance, elle écrivit devant témoins, ses protestations de violence. Les députés furent rendus; & la populace n'en fut que plus emportée, & menaça quelques châteaux. Marie y envoya le prince d'Orange. *Le Stadhouder* de Flandres, de retour d'Espagne, *alla*, par ordre de Marie, essayer de ramener ces furieux par la douceur. Ses propositions ne firent que les irriter. Les crocheteurs crierent aux armes; & le Stadhouder fut obligé de prendre la fuite. La révolte se communiqua à Mastricht, dont le peuple massacra les magistrats. La Gouvernante écrivit à l'empereur. Tel fut le sujet du célèbre voyage de Charles, dans lequel François I lui donna une si grande preuve de la supériorité de son caractere, en le laissant librement passer dans ses Etats, & en lui rendant tous les honneurs qu'un Souverain doit à un Souverain, & que

Charles ne lui avoit pas toujours rendus. Charles se présenta devant Gand, avec une petite armée. Les Gantois lui ouvrirent les portes; & Charles se contenta d'annuller tous leurs priviléges, de la mort de vingt-sept des plus mutins, de l'humiliation du magistrat, condamné à venir se jetter à ses pieds, accompagné de quatre cents cinquante des principaux habitans & de tous les crocheteurs, pieds & tête nuds & la corde au col, & de quatre cents mille florins. Quelque coupables que fussent les Gantois, avec leur révolte expira la liberté des Pays-bas. Leur rebellion étoit fondée sur la violation de priviléges réels.

[1541.]

On faisoit tous les jours de nouvelles infractions aux priviléges des citoyens. Ils jouissoient, depuis long-tems, d'une exemption sur les grains. Les prédécesseurs de Marie avoient fait d'inutiles efforts pour la rétablir. Charles avoit besoin d'argent. Il n'osoit recourir à de nouvelles pétitions. D'avides traitans lui persuaderent de rétablir l'impôt, & lui en payerent la ferme, d'avance. Marie donna une déclaration; & les États firent des représentations. Mais elle dit qu'elle prétendoit être obéie; & l'impôt fut rétabli. Dès qu'il fut manifesté, cent cinquante

bâtimens venant du Nord, passerent sans s'arrêter. Le mécontentement général éclata par une émeute du peuple d'Amsterdam, contre un commis qui vouloit arrêter un bourgeois, faute d'avoir payé les droits. Le commis eût été mis en piéces, si le magistrat ne l'eût fait sauver. La Gouvernante prétendit qu'il l'avoit enlevé, & lui en fit un crime. Dès ce moment, personne ne voulut se charger de la perception de l'impôt. Charles en sentit enfin l'inutilité; & Marie consentit à sa suppression, moyennant vingt-cinq mille florins d'indemnité. Mais les infractions & les subsides devinrent encore plus fréquens; ce qui causa de nouveaux murmures, & n'en aggrava pas moins les chaînes des Pays-bas. Les invasions des François servoient de prétextes aux pétitions; & les craintes des Hollandois, de motifs à leur foiblesse.

[1546.]

Charles dut le succès de la bataille de Mühlberg à la sévérité, au secret de ses marches, & à la dévotion de Jean-Frédéric, électeur de Saxe. Maurice, son cousin, & l'archiduc Ferdinand, amusoient l'électeur par la proposition d'une trêve, lorsque l'empereur parut à Mühlberg. Frédéric étoit au sermon. On vint l'avertir de l'arrivée des Impériaux; mais sa piété dé-

placée ne lui permit pas de sortir. Il donna le tems aux ennemis de passer l'Elbe à la nage. La cavalerie, qui l'avoit traversé par un gué, tomba sur l'arriere-garde de la petite armée de Frédéric, qu'il avoit fait défiler trop tard vers Wittemberg, où, quelques heures plutôt, il lui eût été si aisé de se retirer. Elle s'arrêta; & Frédéric se battit avec le courage d'un héros pieux, qui combat pour sa religion. Mais il fut accablé par le nombre, & fait prisonnier. On le mena à Charles. «Le sort des combats vous livre, » lui dit-il, un prisonnier qui connoît vo» tre grande ame. Il se flate, clément em» pereur, que vous le traiterez selon vo» tre dignité, & selon son rang.» „ Vous » m'appellez votre empereur, répondit Char» les, parce que vous êtes vaincu: vous pou» vez bien compter que j'en agirai comme » vous le méritez.» Il lui fit faire son procès; & Frédéric fut condamné à avoir la tête tranchée. L'électeur entendit sa condamnation avec fermeté. Le clément empereur alloit faire exécuter l'arrêt; mais, à la priere de Maurice, de tous les princes de l'Empire, de tous les généraux, & de ses enfans qui livrerent Wittemberg, il changea son supplice en une prison perpétuelle. L'empereur voulut lui imposer la loi de renoncer à ses opinions. Mais, quoique dans les fers, il répondit à l'empereur, concer-

nant *la religion*, avec tant de force, qu'il l'*obligea* de ne plus l'inquiéter sur cet article.

[1549.]

Les Hollandois n'étoient plus que les jouets de la politique de leurs Souverains. L'Empire, chargé de contributions, crut diminuer leur poids, en le faisant partager aux Pays-bas ; prétendant qu'ils ne formoient qu'un même corps. Mais Charles ayant des raisons pour distinguer les Etats héréditaires de sa maison, des Etats de l'Empire, dressa une convention par laquelle il les incorporoit, à certains égards, & les distinguoit, à d'autres. Cette convention *mécontenta* les deux partis. La Hollande *étoit* trop foible pour oser résister à un empereur vainqueur. Bientôt ce prince détacha encore les Pays-bas, de l'Empire. Ferdinand, son frere, ayant refusé de céder à Philippe, fils de l'empereur, le titre de Roi des Romains, il appella le jeune prince, & le fit reconnoître des Pays-bas, comme leur prince naturel, héritier présomptif de ses Etats. Il établit, contre les loix de la Hollande & d'Utrecht, le droit de représentation, tant en ligne directe qu'en ligne collatérale, dans la maison souveraine seulement, sans rien changer aux usages particuliers des provinces, à l'égard

des vassaux dont les coutumes étoient formellement contraires. Il fit ensuite donation de toutes ses souverainetés en faveur de Philippe ; la fit ratifier par Ferdinand, & confirma Marie dans sa dignité de Gouvernante. Il réunit, par un édit qu'il fit publier, les dix-sept provinces. Il vouloit en faire un royaume ; mais la crainte qu'après sa mort, les Provinces ne voulussent faire revivre des priviléges auxquels elles tiendroient toujours, l'empêcha de suivre ce projet.

[1550.]

Un des principaux motifs, qui avoit engagé Charles à détacher les Pays-bas de l'Empire, étoit la destruction de l'hérésie. Il craignit que les hérétiques persécutés ne réclamassent la liberté de religion, qu'il avoit laissée aux Allemands, & qu'ils n'appellassent des jugemens à la Chambre impériale. Ce qui fait présumer ce motif est la sévérité des édits qu'il porta contre les hérétiques. Il établit des tribunaux d'Inquisition; fit faire un *index* ou catalogue de livres proscrits ; défendit de traiter de matieres de controverse, sous peine pour les hommes d'être décollés, & les femmes d'être enterrées vivantes ; ordonna que les hérétiques fussent traités comme séditieux, ennemis de l'Etat ; qu'ils fussent denoncés aux Inquisiteurs ; que les personnes, qui les

fréquenteroient, les logeroient ou les recevroient, fussent traitées avec la même rigueur qu'eux. Dès ce moment Ruward d'Enkhuisen, grand Inquisiteur, autorisé par une bulle du pape, commença ses persécutions. Elles furent si terribles, que, les étrangers n'osant plus aborder dans le port d'Anvers, le commerce se voyoit menacé d'un anéantissement total & prochain. Cette sévérité rendit la domination Espagnole insupportable. Le magistrat d'Anvers représenta à Marie que cette sévérité tendoit à la destruction de ses Etats. Elle en fut si persuadée, qu'elle alla à Augsbourg, pour engager l'empereur à adoucir la rigueur de ses édits. Tout ce qu'elle put en obtenir, fut qu'il changea le titre d'Inquisiteurs, en celui de Juges ecclésiastiques, & qu'il ordonna qu'on eût quelques égards pour les étrangers.

[1554.]

Cette année forme une époque des plus mémorables dans les Fastes de l'Histoire. C'est l'abdication de tant de couronnes que Charles réunissoit sur sa tête, en faveur de Philippe son fils. L'abdication de la souveraineté des Pays-bas se fit à Bruxelles, au palais des Comtes, où les Chevaliers de la Toison d'or & les Etats-Généraux s'étoient rendus. L'empereur étoit sur un thrône,

ayant à sa droite Maximilien, roi de Bohême, Emmanuel-Philibert, duc de Savoye; à sa gauche, Eléonore, douairiere de France, & Marie, reine douairiere de Hongrie, gouvernante; ses sœurs, & Christine, fille de Christiern II, roi de Danemarck, duchesse de Lorraine. Philippe étoit sur un autre thrône moins élevé. Charles ôta de son col, & passa à celui de Philippe le grand cordon de la Toison, en lui disant qu'il le faisoit chef & grand-maître de l'ordre, & l'embrassa, en l'exhortant à aimer & à mériter l'amitié des chevaliers. Philibert de Bruxelles, l'un des conseillers, par l'ordre de l'empereur, exposa que le poids du gouvernement étoit trop pesant pour un prince affoibli par l'âge, & accablé par ses infirmités; qu'il le déposoit entre les mains de son fils qui n'avoit pas attendu l'âge pour donner des preuves de sa sagesse & de sa capacité; qu'il lui remettoit le duché de Bourgogne & la souveraineté des Pays-bas, & qu'il les lui cédoit librement, volontairement, & sans contrainte ni violence. Alors l'empereur rendit compte de son administration, depuis l'âge de dix-sept ans, de ses guerres, de ses victoires, traités, alliances. Il exhorta son fils à n'avoir jamais d'autre objet que le bonheur de ses peuples. Le prince embrassa les genoux de l'empereur, en versant un tor-

rent de larmes ; & Charles lui donna sa bénédiction, en pleurant aussi. L'évêque d'Arras, Granvelle, prononça un discours en françois, au nom de Philippe, après lequel Marie remit le gouvernement aux pieds de l'empereur ; & le grand-pensionnaire de Hollande, reconnut, au nom de la nation, Philippe, Prince naturel & Comte légitime. L'empereur n'abdiqua la couronne d'Espagne, que deux mois après. Il mourut en 1558, dans sa cinquante-huitieme année. C'est lui qui réunit les dix-sept Provinces, en soumettant la Frise, Groningue & son territoire, le pays d'Utrecht, l'Over-Yssel & la Gueldre. Il commença, sans s'en appercevoir, la révolution qui éclata ensuite, en voulant trop restreindre la liberté d'un peuple fier. La révolte qui éclata sous Philippe, fut l'effet d'une politique mal-adroite & atroce.

[1557.]

Le règne de *Philippe III* fut annoncé par les évènemens les plus extraordinaires. Le plus mémorable est la découverte des Indes. Ce règne fut marqué par les troubles, les proscriptions & le sang. Le despotisme fut son objet dominant. Il régna par la crainte & par une rigueur qui tenoit de la férocité. Il souleva contre lui ses peuples & les étrangers. Le premier témoignage

du mécontentement qu'il eut des Pays-bas, fut, lorſque, pour s'oppoſer aux hoſtilités de la France, il demanda de l'argent aux Etats-Généraux, qui n'en accorderent qu'une foible partie. La comparaiſon qu'ils faiſoient de leur Souverain, inacceſſible, auſtere, fier & mépriſant, avec la popularité de Charles, éteignit l'amour que les Flamands avoient eu juſqu'alors pour leurs Souverains. Ils ne fourniſſoient plus les contributions qu'à regret, & uniquement, parce que l'Etat étoit menacé. L'amour du Souverain n'y entroit pour rien.

[1558.]

La paix qui fut conclue entre l'Angleterre, la France & Philippe, fut le fruit du zèle ardent de Granvelle & du cardinal de Lorraine pour la deſtruction des hérétiques. Ils ſe rencontrerent à Péronne, l'un à la ſuite de Chriſtine, ducheſſe de Lorraine, qui étoit venue voir Charles, ſon fils ; & l'autre étoit avec le Prince. Ils déplorerent l'ambition des Souverains, qui tournoient leurs armes les uns contre les autres, tandis qu'en réuniſſant leurs forces, il leur étoit facile d'anéantir les hérétiques, d'extirper l'héréſie, & d'écraſer l'ancien ennemi des Chrétiens. Granvelle s'échauffant, approfondit cette idée. La deſtruction des hérétiques fut jurée : l'ouverture de la paix fut

faite; & Philippe engagea le prince d'Orange à traiter avec le connétable & le maréchal de S. André. Ce complot de sang fut découvert par le prince d'Orange lui-même, qui étoit venu à la cour de Henri II, avec le duc d'Albe, le comte d'Egmont & le duc d'Arschot, comme garans de l'exécution du traité. Le roi fit part à Guillaume de Nassau du projet d'exterminer les hérétiques, qu'il traitoit avec le duc d'Albe, & que Guillaume trouva si odieux, qu'il forma le projet de les défendre & de chasser les Espagnols des Pays-bas.

[1559.]

Cette découverte, & la nomination que Philippe fit de Marguerite de Parme, sa sœur naturelle, au gouvernement des Pays-bas, furent les sources de la haine de Guillaume, prince d'Orange, contre Granvelle. Les peuples auroient desiré pour gouverneur ce seigneur ou le comte d'Egmont; & ces seigneurs eux-mêmes auroient desiré la duchesse de Lorraine. Mais la politique de Philippe étoit de contrarier, & les vœux du peuple, & les desirs de la noblesse; & Granvelle, qui connoissoit son caractere, se servit de la sollicitation de Guillaume, pour le rendre suspect à ce prince soupçonneux. Guillaume & Granvelle dissimulerent; se haïrent, & ne s'en témoignerent

rien. Granvelle, qui retenoit les Espagnols comme un épouventail contre les Flamands, voulut en donner le commandement à Guillaume, au préjudice de leurs capitaines. Guillaume répondit à cette offre, que c'étoit mal reconnoître les services des Flamands qui avoient tout sacrifié, que de les laisser sous un joug étranger. La haine pour les Espagnols alla si loin, que, lorsqu'après le départ de Philippe, Marguerite proposa une augmentation de troupes, les députés des Etats répondirent qu'ils ne fourniroient aucun secours, jusqu'à ce que les Espagnols fussent sortis des Pays-bas. Les Zélandois refusoient de travailler aux digues, & disoient tout haut, qu'ils aimoient mieux voir leurs isles ravagées par la mer, que par les Espagnols.

[1563.]

Le prince d'Orange, les comtes d'Egmont & de Hoorn ne garderent plus de mesures, lorsqu'ils virent que la politique de Granvelle, & les supplices des hérétiques, ne faisoient qu'aigrir la nation & la porter à la révolte. Ils écrivirent à Philippe pour le supplier, ou d'accepter leur démission, ou de retirer un ministre qui, ne connoissant ni le caractere des Flamands, ni la maniere de les gouverner, exposoit la patrie à des extrémités fâcheuses. En ef-

fet, les émeutes étoient fréquentes dans les villes. On arrachoit des mains des archers les hérétiques & les criminels. Philippe n'eut aucun égard à leurs représentations. Le cardinal de Granvelle s'avisa d'exclure la noblesse des conseils. Elle lui reprochoit son incapacité, & de vouloir introduire l'Inquisition, en augmentant le nombre des évêchés. On le représenta couvant des œufs d'où sortoient plusieurs évêques; &, autour du diable peint au-dessus du cardinal, on lisoit cette légende : *Hic est filius meus dilectus, audite eum.* « C'est mon fils chéri, » écoutez-le. » Les seigneurs formerent une confédération. Enfin le roi fut obligé de rappeller son ministre, à la grande satisfaction de la Gouvernante elle-même; mais il laissa un parti qui s'opposa toujours aux seigneurs.

[1565.]

Les disputes de religion; l'établissement du concile de Trente, comme règle de foi; les persécutions contre les hérétiques; la création de nouveaux évêchés donnerent lieu à deux partis, les Episcopaux & les Tolérans. La Gouvernante manda les évêques pour les consulter sur la réception du concile. Elle pencha pour la tolérance. Les esprits ne pouvoient s'accorder. Elle ordonna qu'on fît un Mémoire. Celui des

évêques décidoit, entr'autres choses, « qu'il rien ne seroit plus dangereux que d'adoucir des édits qui étoient déja en vigueur ; qu'on pouvoit cependant insinuer aux Inquisiteurs d'admettre des distinctions pour les peines, selon l'âge, la condition, l'opiniâtreté de l'accusé & les circonstances ; prononcer la mort contre les hérétiques obstinés, les relaps, les prédicans & les ministres ; les galeres, le bannissement, la confiscation, &c. contre ceux qui se sont laissés séduire par curiosité ou legéreté d'esprit, & qui ne sont pas attachés à l'erreur, &c. » Les seigneurs refuserent de signer ce Mémoire. Les Tolérans, de leur côté, en firent un dans lequel, après avoir défini le mot *religion* « l'attention » que tout homme doit avoir pour le salut » de son ame, qui doit nécessairement se » manifester par un culte extérieur, » ils établirent que les Réformés n'avoient point d'autre but ; qu'ils ne consultoient que l'Ecriture pour régle de leur foi ; qu'ils tenoient fermement, qu'on doit sacrifier sa vie, plutôt que de contrevenir aux ordres de Dieu ; qu'on ne peut, par conséquent, espérer de détruire par la crainte des supplices, une opinion fondée sur la crainte de Dieu, & sur le soin du salut. Que le peuple se persuade aisément la bonté de la cause de celui qu'il voit souffrir les tourmens & la mort ;

mort; que la persuasion est le seul moyen de retirer un homme vertueux du chemin de l'erreur, &c. » Les deux Mémoires furent envoyés par le comte d'Egmont à Philippe, qui répondit « qu'il n'avoit jamais pensé à retirer l'Inquisition; que son intention étoit de la maintenir sur le pied qu'elle avoit été établie par son pere; qu'il vouloit seulement qu'on lui indiquât un moyen, non pour changer les peines prononcées contre les hérétiques, mais pour examiner s'il seroit plus à propos de tenir les exécutions secrettes, afin d'empêcher les troubles que la publicité pouvoit occasionner; mais qu'il vouloit que les édits fussent observés ponctuellement, jusqu'à ce qu'il en eût autrement ordonné. »

[1566.]

La réponse du roi passa au conseil-privé de la Gouvernante, à la pluralité des voix. Les seigneurs firent semblant de s'y conformer; mais ils formerent entr'eux une confédération dans laquelle entra bientôt la plus grande partie de la noblesse des Pays-bas. Marguerite donna les ordres les plus rigoureux pour l'observation des volontés du roi. Guillaume fit les représentations les plus vives pour adoucir la sévérité de la Gouvernante; mais n'ayant rien obtenu,

il se rendit à Bréda, où il trouva les chefs de la noblesse assemblés. On dressa une requête pour la liberté de conscience, que Philippe regarda comme le signal de la révolte. Les Confédérés, au nombre de trois cents, se rendirent à Bruxelles; demanderent audience à la Gouvernante, qui frémit de leur nombre. Barlemont, pour la rassurer, lui dit que ce n'étoient que des *Gueux*, mot qui fut entendu de quelques-uns, & que les Confédérés prirent, dans la suite, pour leur mot de ralliment. Ils remirent leur requête à la Gouvernante. Ils y représentoient, entr'autres choses, que, l'Inquisition ayant pour objet la ruine des Pays-bas, ils ne pouvoient consentir à cet établissement; que, la Gouvernante ayant refusé d'assembler les Etats-Généraux pour faire des remontrances, ils se croyoient obligés de rompre le silence, & de porter aux pieds du thrône les gémissemens de tous les ordres; que, leurs biens consistant en terres, ils étoient les premiers exposés aux horreurs d'une guerre civile, & que l'établissement de l'Inquisition exposoit leur vie, leur honneur & leur fortune à l'avidité ou à la malice d'un infâme délateur, &c. Ils supplierent Marguerite d'envoyer le Mémoire par une personne sûre, protestant qu'ils n'avoient d'autre intention que d'écarter les maux qui menaçoient la patrie.

[1567.]

Tandis que Guillaume & les Confédérés négocioient avec Marguerite qui les trompoit, que les Huguenots avoient des sermons publics de tous côtés, une troupe de furieux, presque tous de la lie du peuple, s'assemble, & parcourt les provinces, bornant ses brigandages à piller les églises, renversant les images des saints, brisant toute espece de représentation, & foulant aux pieds ce que la religion a de plus sacré. Marguerite voulut quitter Bruxelles, & se retirer à Mons: on la retint. Elle ordonna publiquement aux tribunaux de mettre moins de sévérité dans leurs jugemens; &, *en particulier*, elle leur enjoignoit *d'exercer la plus grande rigueur*. On intercepta une Lettre de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, qui conseilloit à la Princesse d'établir le despotisme sur la ruine des deux partis. Il y disoit que Philippe avoit résolu de faire un exemple des rebelles; que le duc d'Albe seroit envoyé avec une armée; qu'on se saisiroit du prince d'Orange, du comte d'Egmont & du comte de Hoorn, &c. Hoorn se retira dans son château. D'Egmont se brouilla avec le prince d'Orange: » Adieu, lui dit-il, en se séparant de lui, & en faisant allusion à son projet de quitter le pays, » adieu, Prince sans terres. »

» Adieu, lui répond l'autre, Prince sans » tête. » Marguerite leve des troupes ; fait le siége de Valenciennes, & l'emporte d'assaut. Cependant Philippe avoit rassemblé un conseil secret en Espagne ; &, sur l'avis du duc d'Albe, de Granvelle & du grand Inquisiteur, on décide d'envoyer le Duc à la tête d'une armée, pour punir les rebelles. Don Carlos, qui connoissoit la dureté du Duc, & qui eût desiré, pour le bonheur des Pays-bas, d'être chargé de cette commission, dit au Duc, en sortant du conseil : » Prends garde de ne pas fouler mon peu» ple, si tu ne veux que ta tête me réponde » des maux qu'ils auront soufferts. » Le Duc lui répondit avec hauteur : « Je rends gra» ces au ciel de m'avoir donné un maître » assez jeune, pour me garantir de la crainte » de vous servir. »

La désunion des chefs, la nouvelle du départ du duc d'Albe, jetterent la consternation parmi les Confédérés ; &, après avoir suscité quelques troubles infructueux, ils se séparerent. Guillaume qui avoit tout à craindre du caractere du roi, & qui n'étoit pas assez fort pour résister au duc d'Albe, passa en Allemagne. D'Egmont s'étoit retiré. Les Luthériens & les Calvinistes étoient divisés. Hoogstraaten & le comte de Hoorn quitterent les Pays-bas. Les Réformés d'Amsterdam offrirent de fermer leurs tem-

ples, & de quitter leur patrie, à condition *qu'on* leur donneroit le tems de vendre leurs effets. Bréderode se réfugia en Allemagne. Les Iconoclastes furent dispersés. Ainsi Marguerite se trouva triomphante; &, lorsque le duc d'Albe arriva, tout étoit tranquille. Mais, avant de venir, il avoit vu arrêter Berghen & Montigni qui avoient porté à Philippe la requête des Confédérés, mais qu'on avoit empêché de partir. Montigni qui, en allant en Espagne, avoit appris en chemin, que Philippe avoit juré la mort des agens des Confédérés, & qui ne pouvoit éviter la sienne, continua cependant sa route. Il fut condamné à avoir la tête tranchée.

[1568.]

Le premier usage que le duc d'Albe fit de ses pouvoirs fut de mettre dans les fers les comtes d'Egmont & de Hoorn. Granvelle, en apprenant ces nouvelles, demanda si le Silentieux (c'est ainsi qu'il appelloit le prince d'Orange,) étoit pris; &, lorsqu'on lui répondit qu'il s'étoit retiré en Allemagne: « Tant pis, dit-il; celui-là valoit bien » tous les autres ensemble. » Vingt mille gentilshommes abandonnerent le pays. Plus de cent mille s'étoient retirés quelque tems auparavant. Il abandonnoient fortune, femmes, enfans; tant la frayeur règnoit sur

les esprits ! Le duc d'Albe érigea le tribunal des troubles, pour connoître des désordres passés. Ce tribunal n'étoit pas moins terrible que celui de l'Inquisition. Tous ceux qui, y étant cités, ne se présentoient pas, étoient condamnés au bannissement; & ceux qui comparoissoient étoient jugés avec une telle rigueur, que la moindre faute étoit punie des galeres ou du fouet, & les moins graves de la mort. Tout rebelle, ministre, membre des synodes; ceux qui avoient mal parlé de l'Inquisition, qui avoient signé les requêtes, toléré les sermons, assisté aux enterremens des Calvinistes, épargné les Iconoclastes, logé les ministres & les prédicans, chanté les chansons des Confédérés; ceux qui disoient qu'on devoit obéir à Dieu préférablement au roi; qui disoient que l'Inquisition devoit se conformer aux loix de l'Etat, étoient compris dans la proscription qui, par ce moyen, devenoit générale. Les magistrats accusés d'avoir favorisé les hérétiques ne devoient se justifier qu'en rapportant des preuves de cruauté. Le moindre soupçon d'hérésie, d'apostasie & de rebellion fut traité comme crime de lèse-majesté. Guillaume fut le premier cité; & le comte de Bauzen, son fils, âgé de treize ans, fut enlevé & envoyé en Espagne où il resta prisonnier pendant vingt-six ans.

Vanden-Eiden, penſionnaire de Hollande, fut mis en priſon par le tribunal, & y mourut. Les tortures étoient ſi horribles, que les Eſpagnols en frémiſſoient. Pour abréger les informations, le grand Inquiſiteur avoit décidé que tous les habitans des Pays-bas s'étoient rendus coupables de lèſe-majeſté divine & humaine; & le roi avoit confirmé ſa déciſion. Il vouloit, en conſéquence, ériger les dix-ſept provinces en royaume, & établir un deſpotiſme abſolu. Une troupe de Flamands déſeſpérés s'unit; courut les provinces; pilla les égliſes, & coupa le nez & les oreilles à tous les moines qu'ils pouvoient attraper. Enfin Guillaume prit les armes pour la liberté & pour ſa défenſe. Il trouva des ſecours inattendus dans les princes Allemands, & parmi ſes compatriotes. Les hoſtilités commencerent; & les partiſans de Naſſau obtinrent quelques avantages. Adolphe de Naſſau fut tué dans le premier combat. Peu s'en fallut que le duc d'Albe ne fût enlevé.

Le duc d'Albe n'oſant plus ſortir de la ville, ſe vengea, en faiſant prononcer la condamnation de Guillaume qu'il déclara rebelle, & confiſqua ſes biens au profit du roi; le bannit à perpétuité; condamna à mort par contumace, Louis de Naſſau, Van-der-Berghen & pluſieurs autres. Pendant deux jours, on fit périr ſur l'échafaud

plusieurs seigneurs; &, le troisieme, on procéda au jugement des comtes d'Egmont & de Hoorn, quoique, comme chevaliers de la Toison, ils eussent le privilége de n'être jugés que par le Chapitre général. Ils furent condamnés à avoir la tête tranchée. Avant l'exécution, le comte d'Egmont écrivit au roi, protestant que, si, pendant les troubles, il avoit toléré choses qu'on interprétoit en mal, il n'avoit jamais eu dessein de trahir la fidélité qu'il devoit à Sa Majesté. Il vit la mort d'un oeil sec, & monta sur l'échafaud, d'un pas ferme & intrépide. L'évêque d'Ypres lui présenta le crucifix. Il le baisa. Le comte de Hoorn fut exécuté après lui, & ne témoigna pas moins de résignation. Les Flamands furent consternés de ce spectacle; & les Espagnols même en furent attendris jusqu'aux larmes.

Au milieu de ces horribles exécutions, le duc d'Albe, ayant fait raser jusqu'aux fondemens la maison de Cuilembourg, où la requête des Confédérés avoit été dressée, fit élever à la place une pyramide avec cette inscription, en quatre langues: » PHILIPPE II, roi d'Espagne, régnant » dans ses pays de la basse Germanie, Al» varès de Tolède, duc d'Albe, étant gou» verneur, il a été résolu de raser jusqu'aux » fondemens la maison autrefois de Flo» rent de Pallant, en mémoire exécrable

» de la conjuration formée, & réiterée
» contre l'Eglise Catholique-Romaine,
» contre la Majesté royale, & contre les
» Provinces même. »

Guillaume se met en marche ; mais la disette des moyens gênoit ses opérations. Il passa la Meuse ; emporta quelques places ; &, ne trouvant pas de quoi subsister, joint par deux cornettes & deux mille arquebusiers François, il évita le duc d'Albe, & vint jusqu'en Picardie, pour chercher des vivres ; mais il n'y trouva que Schomberg envoyé par Catherine de Médicis, pour lui faire des reproches d'être entré à main armée sur les terres de France. Pour l'en punir, il fit soulever les Allemands, qui demanderent leur paye, & qu'on les menât en Alsace, où il fut obligé de vendre son artillerie & ses munitions pour fournir à leur solde. Enfin, après avoir servi en France, dans le parti de Condé, après l'assassinat de ce prince & la défaite des Huguenots à Jarnac, cette victime du zèle patriotique reprit le chemin de l'Allemagne, déguisé, entouré de périls, & accompagné seulement de cinq hommes.

Le duc d'Albe, vainqueur sans avoir combattu, revint à Bruxelles, en triomphateur. Il fit fondre le canon qu'il avoit pris, & ordonna qu'on lui en fît une statue qu'il érigea sur un piedestal orné des de-

vises les plus fastueuses. Son orgueil insultant paroissoit jusques dans l'attitude même dans laquelle il étoit représenté. Son bras étoit étendu sur la ville. Il fouloit aux pieds la noblesse & le peuple représentés par deux figures. Une des inscriptions étoit en latin, & signifioit : « A Ferdinand Alvarès » de Tolède, duc d'Albe, gouverneur des » Pays-bas pour le roi d'Espagne, pour » avoir éteint la révolte, chassé les rebel- » les, restauré la religion, rétabli la jus- » tice, assuré la tranquillité des Provinces : » heureux serviteur du meilleur des rois ! » Ce monument d'orgueil révolta ses plus zélés partisans. On afficha une épigramme latine, dont le sens étoit : « Pourquoi, duc » d'Albe, vous faites-vous ériger une sta- » tue ? Craignez-vous qu'après votre mort » personne ne prît ce soin ? Vous avez rai- » son : vos actions cruelles ne sont point » dignes de louange, mais du gibet. »

[1569.]

Le tyran des Pays-bas n'étoit pas seulement cruel par fanatisme : il l'étoit par avarice. Il voulut imposer un dixieme, un vingtieme, & un centieme. Les Etats se débattirent long-tems. Le Duc trouvoit bien singulier qu'on fît tant de difficultés sur ces impôts : « Comme c'est le vendeur qui » paye, disoit-il, qu'est-ce qu'un dixieme

» pour celui qui reçoit neuf; & si cette » charge est si peu onéreuse, le vingtieme » l'est bien moins, & le centieme n'est » rien. » Il fallut capituler & faire une évaluation de tous ces subsides qui formerent une somme considérable. Lorsque les villes refusoient ou faisoient des représentations, il faisoit assigner les Etats devant le Conseil des troubles, & les punissoit de leur tolérance à l'égard des hérétiques. C'est ainsi qu'il en usa avec les Trajectins. Le clergé d'Utrecht refusoit de consentir au payement du dixieme, fondé sur la bulle *In Cœnâ Domini*, qui venoit d'être publiée. Au lieu d'adhérer à la demande *qu'ils faisoient* de retirer la garnison Espagnole, *sur l'offre* de lui payer pour cela cent quatre-vingt mille florins, au lieu de cent cinquante qu'il demandoit, il fit assigner les Etats devant le Conseil des troubles.

[1570.]

Une inondation submergea une étendue immense de pays; emporta plusieurs villes. Les isles de Zélande, la ville d'Utrecht, la Frise, & l'Oost-Frise, souffrirent beaucoup. Jamais les Pays-Bas n'avoient éprouvé de plus terrible désolation. « On compta » plus de cent mille victimes de ce fléau. Ro» bles de Billi, qui commandoit à Gro-

» ningue, secourut les malheureux, qui
» disputoient leur vie contre le froid & la
» faim, avec tant de zèle, qu'il en sauva
» presque tous les habitans. Cette inonda-
» tion étant arrivée le jour de tous les
» Saints, les moines ne manquerent pas de
» prêcher qu'ils avoient pris le jour de leur
» fête, pour venger les injures qu'on avoit
» faites à leurs images. »

On avoit une telle vénération pour les moines, que Hermand de Ruyter, simple marchand de bœufs, s'étant couvert d'un froc, s'introduisit dans le château de Louvenstein, sur la pointe de Bommelerwaard. Il y fit entrer vingt-quatre soldats, & désarma la garnison. Lorenzo Pirca, ayant reçu ordre de l'en chasser, l'investit & le fit sommer de se rendre. Ruyter & sa troupe reçurent la sommation avec mépris. La place fut emportée d'assaut. Ruyter resta seul; se retira dans une tour, &, avec une épée à deux mains, se défendit jusqu'à ce que, voyant qu'il ne pouvoit plus résister, il mit le feu aux poudres, & fit sauter la tour qui l'ensevelit lui & ses ennemis sous les ruines.

[1571.]

On avoit donné le nom de *Gueux de mer* à plusieurs armateurs auxquels le prince d'Orange avoit donné des commissions. Les

ravages qu'ils faisoient, & les rançons qu'ils exigeoient de leurs prisonniers, leur firent donner ce nom. Il y avoit long-tems qu'ils cherchoient à s'emparer de quelque port. Ils avoient essuyé des pertes, & obtenu des succès. Ils parurent devant la Brille, & s'en emparerent, dans le tems même que le duc d'Albe faisoit planter par le bourreau, dans les rues de Bruxelles, des potences, de distance en distance, de douze pieds de hauteur, pour y faire pendre les plus mutins des bouchers, des boulangers, des brasseurs, qui s'opposoient à la perception du dixieme. Le courage déterminé de Simon Zoon, & de Guillaume, comte de la Marck, seigneur de Lumey, amiral de la flotte des armateurs, les rendit maîtres de la Brille. La troupe de ces armateurs n'étoit que de deux cens hommes. Ils s'y fortifierent, quoique d'abord quelques-uns eussent été d'avis de piller la ville, & de l'abandonner. Cet avis ne fut pas heureusement suivi. C'est à cette époque qu'on fixe l'origine de la république.

[1572.]

Le Duc, voyant que la force ne réussiroit pas contre eux, eut recours à la perfidie. Le comte de Bossu, Stadhouder de Hollande, n'osant plus les attaquer directement, ni approcher de leur isle, prit un chemin détourné; se présenta à Dordrecht, & n'en

obtint que quelques vivres. Il alla à Roterdam, & ne demanda que la permission de traverser la ville. On y consent, pourvu qu'il ne fasse entrer que vingt-cinq Espagnols à la fois, sans mèche, & qu'une troupe n'entre que lorsque celle qui la précédera sera sortie. Bossu conduit la premiere troupe ; mais à peine est-il entré, qu'il passe son épée au travers du corps de Le Noir, capitaine de jour. Les autres troupes se jettent dans la ville; tombent sur plusieurs postes où les Gueux de Mer étoient établis, & les chassent. Cette action infâme indigna les Espagnols même contre leur chef.

Les Espagnols formerent le dessein de s'emparer de Wlissingue. Le duc d'Albe y envoya des députés. Ceux-ci armerent cinq vaisseaux, & firent leurs dispositions pour introduire dans la ville trois mille hommes, sous la conduite d'Osorio d'Angelo. Cet Italien se présente avec une petite escorte, en qualité d'ingénieur chargé par le roi de la visite & des réparations des fortifications. Il visite les murs; ouvre des brèches, & encloüe le canon pendant la nuit. Ses troupes s'embarquoient, dans ce tems-là, à Berg-op-Zoom. Le vent contraire les retarda. Les habitans ne furent instruits de la perfidie, que par les fourriers Espagnols qui, croyant Osorio maître de la ville, venoient marquer les logemens. On va sur les remparts ; on

trouve *l'artillerie* enclouée : on la remplace par *celle* de l'arsenal ; & l'on dirige les canons vers le port. La flotte parut ; mais la marée l'empêchoit d'avancer. Un coup de canon, auquel le commandant ne s'attendoit point, l'étonna. Il envoya un nageur ; mais, voyant les batteries prêtes à tirer, il reviroit de bord pour se retirer. Jean de Kuik profite de la circonstance, & exhorte le peuple à secouer le joug de la tyrannie, & à se donner à Guillaume. L'amiral de Zélande voulut ramener les esprits. Kuik ne *lui* en laisse pas le tems. Il donne quelqu'argent à un yvrogne qui tire un coup de canon sur le vaisseau. Toutes les batteries l'imitent. L'amiral est obligé de partir. Kuik court à la *Brille*, suivi de deux cens hommes *habillés* en prêtres, qui ne prirent les armes qu'en arrivant. Ils surprirent la ville. Ils firent pendre sans miséricorde Pachéco, capitaine de cavalerie, parent du duc d'Albe, qu'il envoyoit à Wlissingue pour y entretenir l'ordre. Vainement demanda-t-il qu'on lui tranchât la tête ; comme étant de meilleure maison que les comtes de Hoorn & d'Egmont. Ils répondirent que le duc d'Albe faisoit pendre ses prisonniers, & qu'on ne faisoit que suivre son exemple. Pachéco fut pendu avec deux de ses gentilhommes.

Cet évènement fut le prélude des cruau-

tés atroces qui se commirent de part & d'autre. Dans les deux partis, les prisonniers étoient pendus. Middelbourg & Arnemuiden occupés par les Espagnols, Wlissingue & la Brille par les rebelles, étoient tous les jours, aux mains. La peine la plus douce des prisonniers de guerre étoit d'être jettés à la mer, liés dos à dos. Les freres étoient les bourreaux des freres. Un chirurgien de Wlissingue arracha le cœur d'un des prisonniers que de Ryk avoit faits dans un combat où il défit sept cens Espagnols. Il mit ensuite ce cœur au bout de son épée ; & les plus acharnés venoient le déchirer avec leurs dents. Bientôt une escadre de sept vaisseaux, armée & équipée par les ordres de Guillaume, défit une flotte de quarante vaisseaux armés en guerre. Quatre de ces vaisseaux s'étant accrochés à celui d'un des capitaines de Guillaume, après un combat opiniâtre, mais inutile, le capitaine se fit sauter avec ses ennemis ; & la mer engloutit les vainqueurs & les vaincus.

Le rétablissement des rebelles dans le Continent, fut bientôt suivi de la réduction de la Nord-Hollande par le prince d'Orange. Il envoya Sonoy, son lieutenant, qui, après avoir pourvu à la sûreté d'Enkuisen, lui soumit Médenblik, Hoorn, Alkmaar, Edam, Monnikendam, Purmerende. Louis de Nassau s'empara de Mons. Ziérickzée se déclara

clara pour Guillaume. Dans la *Hollande*, *Oudewater*, Goude, Leide, Dordrecht, Gorinchem; les châteaux de Bommel, de Bauren, de Lowenstein, Harlem, la Gueldre, Amersfoort, Naarden, se rangerent du parti de Guillaume. La révolution fut si rapide, que l'évêque de Namur, voyant que la plûpart des villes de Frise se soumettoient, ne put s'empêcher d'écrire à l'ancienne Gouvernante, « qu'il sembloit que le duc d'Albe ne se fût opiniâtré à lever le dixieme, que pour acquérir des principautés à Guillaume. »

Philippe, effrayé de cette défection générale, prêta l'oreille aux plaintes de la Flandre, du Brabant, de l'Artois, & du *Hainaut*, *qui*, *n'ayant* pas arboré l'étendard de la *révolte*, lui avoient envoyé des députés. Le roi, quoique d'un caractere dur, désapprouva la dureté mal-à-droite du duc d'Albe. Il se détermina à nommer à sa place le duc de Médina-Cœli; mais ce nouveau gouverneur étant parti, & sa flotte ayant été battue par les Gueux de Mer, demanda son rappel. Le duc d'Albe voulut alors regagner l'affection des peuples. Il se désista du dixieme, à condition d'une somme, & voulut convoquer les Etats pour faire admettre sa proposition; mais son autorité étoit méconnue. Personne ne se rendit qu'aux Etats convoqués par Guillaume, où Paul

Buis fut nommé Grand-Penſionnaire, & où Marnix de Saint-Aldegonde déclara que Guillaume étoit reconnu légitime Stadhouder de la Hollande, de la Zélande, de la Friſe & d'Utrecht, pour y exercer ſes fonctions dans l'abſence de Philippe, comte & ſouverain de ces provinces. Guillaume obtint les ſommes que Saint-Aldegonde demanda. La Marck, comte de Lumey, lieutenant du prince, fut confirmé dans ſa charge par les Etats.

Louis de Naſſau défendoit Mons que le duc d'Albe aſſiégeoit. Le prince d'Orange, ayant raſſemblé l'argent que les Etats lui avoient accordé, entreprit de faire lever le ſiége. Il ſe rend maître, dans ſa marche, de Ruremonde, Malines, Louvain, Nivelle, Dieſt, Sichem, Oudenarde, Dendermonde. Il trouva le Duc devant Mons, dans des retranchemens d'où il ne put venir à bout de le faire ſortir. Ennuyé de tant de réſiſtance, il envoya défier le Duc par un Trompette. Tolède répondit qu'il étoit venu pour prendre Mons, & non pas pour ſe battre, & fit pendre le hérault. Guillaume eſt encore obligé d'abandonner ſes conquêtes du Brabant. Malines eſt livrée au pillage, & ſes priviléges ſont abolis. Les troupes de Guillaume ſe mutinent, faute de payement; & il eſt obligé de vendre ſes munitions pour les payer & les congédier. Mais

bientôt il reparoît; convoque les Etats à *Harlem*, & jouit de toute l'autorité des Comtes.

Le duc d'Albe, fier de l'impuissance de Guillaume, reprit la Gueldre, une partie de la Frise, la Veluwe, Amersfoort & Naarden. Les habitans de cette ville eurent un sort déplorable. Ils se soumirent & envoyerent une députation à dom Frédéric, fils aîné du duc d'Albe. Hortensius, prêtre & recteur de l'école Latine, étoit à la tête. Romero, qu'ils rencontrerent, leur jura, en leur serrant la main, que la vie & les biens des habitans n'avoient rien à craindre. Ils le reçurent avec quatre cens hommes, & lui donnerent le repas le plus splendide. » Après le dîner, dit l'historien dont nous empruntons le reste de ce récit, Romero fit publier, au son du tambour, que les bourgeois & la garnison eussent à se rendre sans armes dans l'église de l'Hôpital, pour prêter un nouveau serment. Lorsqu'ils y furent rassemblés, un prêtre, qui se promenoit devant la porte avec les officiers, vint leur annoncer qu'il falloit se préparer à la mort. Toute la ville retentit alors de cris & de gémissemens; & les Espagnols, entrant le poignard à la main, égorgerent ces malheureuses victimes; mirent le feu à l'église, & brûlerent les morts & les mourans. Gérit-Pierre Aartszoon, chez lequel Romero venoit de dîner, ne fut pas épargné.

Il ne put refuser la vie d'Hortensius aux instances d'un jeune Espagnol, son écolier; mais ces barbares lui firent essuyer un supplice plus cruel que la mort. Ils égorgerent tous ses domestiques à ses yeux; ouvrirent le ventre à son fils, & lui arracherent le cœur. Les maisons furent livrées au pillage. Les soldats violoient, par ordre de leurs capitaines, les femmes & les filles, sans épargner celles qui n'avoient que treize ans, & les égorgeoient ensuite. On enfiloit leurs corps sur de grandes épées qu'on plantoit dans les rues. On coupoit les hommes par quartiers avec des couperets de boucher. On en fendoit quelques-uns par le dos, à la maniere des poissons. On ouvroit le ventre des femmes enceintes pour arracher leur fruit. Ces furieux recevoient dans des tasses le sang des victimes, & l'avaloient. On pendit plusieurs femmes par les mammelles; & on leur faisoit souffrir des tourmens recherchés. Hubert Williemszoon Van-der-Eiken fut le seul qui défendit l'entrée de sa maison, & tua plusieurs Espagnols; mais enfin, étant tombé, épuisé du sang qu'il perdoit par un grand nombre de blessures, il fut percé; & son meurtrier, recevant son sang dans une tasse, le jetta au visage de sa fille qui demandoit à genoux la vie de son pere. On poursuivit dans la campagne ceux qui s'étoient échappés. Six seulement se sau-

verent, en promettant de grosses rançons. Henri Lamfertzoon, bourg-mestre, l'un d'eux, ne pouvant payer la somme qu'il avoit promise, fut pendu à sa porte, par sentence de dom Frédéric; & son corps, coupé par quartiers, fut exposé aux portes de la ville. Un châtiment si terrible, contre la parole positive de Romero, fit dans toute la Hollande un effet contraire à ce que les Espagnols s'étoient imaginé. Les villes, s'étant assemblées, firent serment de se défendre jusqu'à la derniere extrémité; & les citoyens jurerent de se faire enterrer sous leurs murailles, plutôt que de se fier aux promesses des Espagnols.

Ces cruautés avoient effrayé le parti de Guillaume. Il se servit, pour leur rendre le courage, d'un évènement produit par le hazard. Ceux de Nord-Hollande avoient fermé le Zuiderzée avec quelques-uns de leurs vaisseaux. Une nuit, ils se trouverent arrêtés par les glaces qui les entourerent, à la vue de Diémerdik. Les soldats & les matelots, qui craignoient d'être attaqués par les Espagnols qu'ils voyoient passer sur la digue, vouloient quitter leurs vaisseaux. On fit venir des paysans. Leurs efforts tirerent les galeres dans le port; mais les vaisseaux ne purent être remontés. On avoit donné ordre d'y mettre le feu, lorsque les eaux

enflées par un vent de nord-oueſt, rompirent les glaces, & firent paſſer les vaiſſeaux ſur les bancs de ſable. Ils ſe retirerent dans les ports de Hoorn & d'Enkuiſen. A peine furent-ils ſauvés, que la glace revint plus forte qu'auparavant. Guillaume aidé des miniſtres, criant au miracle, profita de cette circonſtance pour relever les eſprits abbatus.

L'hiſtoire n'a pu conſerver qu'une partie des actions de valeur que les citoyens des villes aſſiégées par le duc d'Albe oſerent entreprendre, pour ne pas tomber entre les mains des Eſpagnols. A Harlem aſſiégé par le même dom Frédéric, tout combattoit ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Kénau-Simons Haſſelaw, veuve, âgée de quarante-ſix ans, raſſembla trois cens femmes courageuſes, qui, pendant le ſiége, ſe battirent à la lance & à l'épée, & pluſieurs avec des armes à feu. Ce ſiége fut très-meurtrier. Guillaume, conduiſant du ſecours, eſt attaqué & vaincu. Romero lui fit pluſieurs priſonniers. Frédéric fit pendre par les pieds Baptiſte de Trèves & Hans Kellor. Guillaume uſa de repréſailles, en faiſant ſubir le même ſupplice à dix-neuf priſonniers qu'il avoit faits. Le prince de Naſſau faiſoit paſſer aux aſſiégés, par la mer de Harlem, des munitions & de nou-

veaux soldats. Les Espagnols, ayant perdu beaucoup de monde dans une sortie des assiégés, allerent au-devant de Philippe de Koning, qui conduisoit à la ville un secours de deux mille hommes. Ils disperserent la troupe ; & Koning fut tué. Les Espagnols lui couperent la tête ; la mirent dans un canon, & l'envoyerent dans la ville, avec un billet dans la bouche, conçu en ces mots : » Voilà la tête qui commandoit le secours » que vous espériez. » Les assiégés firent pendre tout de suite douze prisonniers dont ils mirent les têtes dans un tonneau qu'ils roulerent du haut des remparts, avec cet écrit : « Nous payons au duc d'Albe le » dixieme & les intérêts. » Dom Frédéric épuisé tourna le siége en blocus ; mais il parvint à couper le passage par terre & par eau. Les assiégés eurent recours à un expédient connu des anciens. Ils communiquoient avec le prince, & le prince avec eux, au moyen de pigeons, sous l'aile desquels ils attachoient une Lettre. La disette devint si grande dans la ville, qu'il se forma une compagnie de sauteurs. C'étoient des gens d'une agilité singuliere, qui portoient un sac au col & un bâton blanc à la main, & qui s'élançoient avec impétuosité ; franchissoient les fossés & les précipices, sans qu'on pût les arrêter, & rapportoient leurs sacs remplis de farine.

Pendant ce siége, dans une sortie des assiégés, le capitaine Olivier fut tué. Les Espagnols lui couperent la tête, & la jetterent dans la ville avec un écrit outrageant. Les assiégés courent aussi-tôt aux prisons; en arrachent deux anciens bourg-mestres du parti ennemi, un autre particulier, cinq soldats prisonniers, & un prêtre; les pendent à la même potence sur le rempart, & les y laissent exposés. La femme & la fille d'un des bourg-mestres furent livrées à la brutalité du peuple qui les outragea & les noya dans les fossés. Les églises furent pillées, & les statues servirent aux réparations des brèches. Cependant la ville étoit réduite à l'extrémité. Guillaume fit les plus sçavantes manœuvres, mais les plus inutiles. Un pigeon tué par hazard découvrit aux Espagnols l'arrivée d'un convoi. Ils l'enleverent; & les assiégés ne reçurent du convoi que les têtes des prisonniers.

Enfin Harlem fut obligé de se rendre; & les Espagnols userent de la même perfidie dont ils s'étoient servis à l'égard de ceux de Naarden. Après être convenus que les habitans pourroient racheter le pillage, par deux cents quarante mille florins, les Espagnols ordonnerent aux bourgeois & aux soldats de déposer leurs armes à l'hôtel-de-ville. Ils firent crier que les bourgeois se rendissent au couvent de Zyl; les femmes,

les enfans à la grande église, & les militaires dans celle de Blakenes. Alors le pillage commença. Frédéric donna le signal du meurtre. On exécuta ceux des officiers qui, s'étant sauvés des troubles de 1566, étoient rentrés au service de Guillaume. On pendit les Réformés, & on coupa la tête aux Catholiques. Cinq bourreaux & leurs valets travaillerent, plusieurs jours, à ces exécutions; &, n'en pouvant venir à bout, Frédéric en fit lier trois cents dos-à-dos, & les fit jetter dans la mer. Balfour demanda grace, & l'obtint, en promettant d'assassiner le prince. Il ne profita de la vie, que pour l'avertir du complot. Lorsque la ville capitula, *Bordet*, gentilhomme François, aima mieux se faire tuer par son domestique, qui se tua lui-même après, que de se mettre au pouvoir des Espagnols. Dom Frédéric entra en triomphe dans Harlem. Les Espagnols se livrerent à l'yvresse de la joie. Ils firent une représentation du prince d'Orange, qu'ils traînerent dans les rues, & qu'ils exposerent sur la roue; tandis que ce grand homme punissoit dans Lumey, son lieutenant, l'abus de l'autorité & la cruauté qu'il avoit exercée contre quelques Ecclésiastiques. Michel Krok, un de ses capitaines, étant yvre, coupa le nez & les oreilles à un prêtre. Sonoy, autre lieutenant du prince, en Nord-Hollande, condamna le capitaine

à perdre la tête. Guillaume fit pendre des ſoldats qui, à la priſe de Gertruydenberg, maſſacrerent Tſoëmats, commandant du château, parce qu'il vouloit les empêcher de briſer les images. Il caſſa leur compagnie.

[1573.]

Les ſuccès de Guillaume furent preſque continuels. Le duc d'Albe ſe voyoit preſque ſans eſpoir. Il eut recours à la ruſe & à l'intrigue pour enlever à ſon rival l'amitié des peuples. Il tenta inutilement toutes les voies. Il publia une amniſtie générale pour ceux qui quitteroient ſon parti. Tous ſes efforts n'aboutirent qu'à irriter la haine publique contre les Eſpagnols, & contre lui-même. Dans un combat naval, où les Confédérés remporterent une victoire complette, ils s'attacherent ſur-tout au vaiſſeau amiral qui portoit le nom proſcrit d'Inquiſition; maladreſſe bien grande dans la ſituation où ſe trouvoient les affaires des Eſpagnols. Enfin le duc d'Albe ſe démit du gouvernement entre les mains de dom Louis de Requeſens de Cuninga, grand-commendeur de Caſtille. Le Duc ſe vantoit d'avoir fait périr par la main des bourreaux dix-huit mille ſix cens hérétiques, ou rebelles, ſans égard pour le rang ni la dignité; trophée plus digne d'un tigre que d'un général! d'un démon,

que d'un Chrétien, & que le dernier de ses bourreaux eût rougi d'avouer !

[1574.]

Le génie de Guillaume profitoit également de la bonne & de la mauvaise fortune. Supérieur aux évènemens, il n'étoit guidé ni par l'ambition, ni par la haine, ni par le fanatisme. La liberté de sa patrie étoit tout ce qu'il envisageoit. De leur côté, Philippe & Requesens employoient les manœuvres les plus adroites de la politique ; caresses, menaces, promesses, tout étoit mis en usage, excepté la cruauté. Le duc d'Albe avoit ouvert les yeux à la cour d'Espagne sur les suites funestes de ces moyens. Il parut une foule de grands hommes, pendant tous ces troubles : tel fut le célèbre Van-der-Doës, seigneur de Noordwik, nommé commandant de Leide, pendant le second siége de cette ville.

Les assiégés manquoient de vivres : Guillaume avoit entrepris de faire passer du secours dans la ville. Une maladie, si dangereuse, que le bruit de sa mort commençoit à se répandre, l'arrêta. Après avoir ordonné de percer les digues, il fait partir une flotte pour jetter des provisions dans Leide. Il n'y avoit pas un soldat ni un matelot qui ne fût couvert de blessures pour sa patrie. Dans l'attaque que les Espagnols

firent de deux barques qui couvroient les travailleurs aux digues ; un matelot Zélandois arracha le cœur d'un de ses prisonniers ; le mordit, & le rejetta, en disant : « Il est » trop amer. »

Les provisions étoient épuisées. Les Espagnols offroient aux assiégés la plus belle capitulation. Le peuple expirant demandoit du pain. Le bourg-mestre, les voyant attroupés, leur fait ouvrir les portes des magasins. « Mes amis, s'écrie-t-il, j'ai juré » d'être fidèle, jusqu'à la mort, aux Etats » & au Prince. Je ne serai point parjure. » Vos maux m'affligent. Si mon corps peut » appaiser votre faim, je vous le livre : par- » tagez-le entre vous. J'aime mieux qu'il » vous serve de nourriture, que de proie à » la cruauté de l'ennemi. » Dès ce moment, les clameurs du peuple cesserent. Il crioit aux ennemis du haut des remparts : « Nous » mangerons notre bras gauche ; mais nous » conserverons le droit pour nous défendre, » &, lorsqu'il n'y aura plus de ressource, » pour nous brûler dans nos maisons avec » nos femmes & nos enfans. » La flotte, qui étoit retenue par les vents contraires, fut heureusement poussée par une tempête qui favorisa l'inondation. Les assiégeans prirent la fuite ; & les provisions arriverent à Leide, dont la peste, compagne de la famine, avoit enlevé un tiers des habitans.

Ceux qui restoient se précipitoient dans la mer, pour aller jusqu'aux vaisseaux, ou se traînoient le long des quais; &, lorsqu'ils avoient obtenu quelques alimens, ils alloient les partager avec leurs femmes & leurs enfans; mais tous s'écrioient : « Graces au » Ciel! Leide est délivrée! Béni soit le » Prince qui nous arrache à la mort! » Plusieurs furent suffoqués par leur avidité. Le *Te-Deum*, que le commandant de la flotte & les soldats de l'équipage chantoient dans le temple, fut interrompu mille fois par les sanglots que l'attendrissement, la reconnoissance & la joie arrachoient aux assistans. Leurs transports redoublerent par l'arrivée de Guillaume qui vint marquer sa satisfaction à ce malheureux peuple. Son autorité & l'amour des peuples alloient si loin pour lui, « que la même province, qui, sous le duc d'Albe, se défendoit de payer soixante-onze mille florins par an, en payoit alors gaiement deux cents dix mille par mois; de sorte qu'on disoit que les Hollandois donnoient les deux tiers de leurs revenus, pour s'exempter du dixieme. »

[1575.]

Les cruautés des Espagnols ne justifient pas celles que les Confédérés commirent; mais le fanatisme est inexorable, quelle que

soit sa cause. Quelques incendies donnerent prétexte à des soupçons contre les Espagnols. On prétendit qu'ils payoient des vagabonds pour mettre le feu dans les principaux villages du quartier du Nord. Sonoy donna ordre d'arrêter tout ce qui paroîtroit suspect. On saisit toutes les personnes sans aveu ; & Sonoy érigea un tribunal, pour les recherches, à l'imitation de celui du duc d'Albe. On mettoit ces malheureux à la torture ; & on leur promettoit la vie, s'ils déclaroient ceux qui les avoient engagés au crime dont on les accusoit. Ces misérables, pour se délivrer des tourmens, accusoient les premiers qui leur venoient dans l'idée. Ils n'en étoient pas moins condamnés au feu ; &, lorsqu'ils vouloient se rétracter, on se hâtoit de leur donner la mort. Sur leurs dépositions, on arrêta Jacques Cornelifzoon, Pierre Nannings son fils, & Nanningszoon de Benninbroëk, trois Catholiques Romains. « On auroit peine à croire, dit l'historien que nous avons cité, les tourmens que ces juges iniques inventerent pour tirer leur aveu. On les étendit sur des chevalets jusqu'à la dislocation des articles. On les battit avec des verges de bouleau qu'on avoit amollies dans l'eau. On leur brûla la peau, depuis la tête jusqu'aux pieds, avec des linges trempés dans de l'eau-

de-vie, auxquels on mettoit le feu; ensorte que les nerfs demeuroient à découvert. On leur appliquoit sous les aisselles, & sous la plante des pieds, du suif & du soufre qu'on allumoit. On les jetta sur la terre, où on les laissa sans couverture. Si-tôt qu'ils vouloient s'endormir, on avoit soin de les réveiller à coups de verges. On leur donnoit du harang-pec, pour toute nourriture; & on leur refusoit à boire. Dans cet état, on leur appliqua sur le ventre des escarbots de terre; &, lorsque l'insecte avoit lancé son dard, on l'arrachoit avec la chair qu'il emportoit. Sonoy même envoya de gros rats, qu'on leur mettoit sur l'estomac, enfermés sous des cloches de fer, qu'on chauffoit avec des charbons ardens, afin de forcer l'animal à s'ouvrir un passage avec les griffes & les dents. On couloit ensuite de l'huile bouillante & du plomb fondu dans les plaies qu'ils avoient faites. On poussa la rage jusqu'à inventer des tourmens dont la pudeur n'a pas permis de décrire les détails. Jacques expira aux pieds de son juge qui, pour se disculper, débita que le diable l'avoit étranglé. Nannings effrayé de la mort de son pere, & ne pouvant supporter ces supplices, avoua tout ce qu'on voulut; & ce tribunal le condamna à avoir le cœur arraché & à être écartelé. L'exécution se fit à Hoorn. On avoit eu soin de

l'enyvrer; & le ministre, qui le conduisoit au supplice, l'interrompit toutes les fois qu'il voulut parler. Mais il ne put l'empêcher de protester de son innocence, & de rétracter ses révélations. Il y avoit d'autres accusés; mais Guillaume arrêta les procédures de cet abominable tribunal. Les accusés vouloient prendre les juges à partie; mais ils se donnerent tant de mouvemens, que l'affaire fut étouffée.

[1576.]

Après bien des hostilités, Requesens mourut. Au milieu des négociations de Guillaume pour transférer la souveraineté des Pays-bas à quelque Puissance voisine, la Hollande & la Zélande furent unies; & on en conféra le gouvernement à Guillaume, sous le titre de Chef & suprême Magistrat. Le roi venoit de nommer Dom Juan d'Autriche gouverneur général. Il se rendit à Luxembourg déguisé; &, de-là il envoya aux Etats-Généraux, & se fit annoncer, comme venant châtier les auteurs des cruautés des Espagnols; rendre aux villes leurs priviléges, & ajoûta que le roi ne demandoit que le rétablissement de la Religion Romaine. Mais la demande qu'il fit d'ôtages pour sa sûreté, avant de paroître dans les Pays-bas, inspira des soupçons sur ses intentions. On lui demanda, pour préliminaire,

minaire le renvoi des Espagnols, la confirmation du traité de Gand, & la convocation des Etats-Généraux. Par ce traité, appellé aussi *pacification de Gand*, les Etats de Brabant, de Flandres, d'Artois, de Hainaut, de Valenciennes, de Lisle, de Douay, d'Orchies, de Namur, de Tournay, d'Utrecht & de Malines d'un côté, & le prince d'Orange avec les Etats de Hollande, de Zélande & leurs Confédérés de l'autre, promettent d'entretenir entr'eux une paix solide & une correspondance mutuelle; d'unir leurs forces pour chasser des Pays-bas les étrangers, & sur-tout les Espagnols; de maintenir le prince d'Orange dans ses titres, prééminences & dignités, &c. &c. D. Juan répondit qu'il renverroit les troupes étrangeres, quand les Etats auroient envoyé celles qu'ils avoient à leur service: ainsi la méfiance fut réciproque. D. Juan cachoit son ambition sous le masque d'une adroite politique. Son dessein étoit de s'emparer des Pays-bas, avec les troupes de Philippe, & de dethrôner ensuite Philippe lui-même. Il se dévoila, en s'emparant de Namur, sous prétexte d'y aller recevoir Marguerite, reine de Navarre, sœur de Henri III. Guillaume profita du tems que lui laisserent les querelles des Etats & de D. Juan, pour visiter les villes de Hollande. Par-tout il en-

tendoit les mots consolans de *Vive notre Pere ! Notre Pere Guillaume est arrivé !*

[1577.]

En Flandres, la jalousie de quelques seigneurs, qui ne pouvoient souffrir que Guillaume leur fût préféré, lui suscita des embarras. On proposa de donner le gouvernement général à l'archiduc Mathias, frere de l'empereur. Mais Guillaume plus adroit qu'eux, y consentit. En effet, à peine Mathias fut-il installé, qu'on fut obligé de laisser au prince d'Orange le titre de Stadhouder du Brabant & de le créer lieutenant de Mathias pour tous les Pays-bas. Les Espagnols, par dérision, appellerent l'archiduc le *greffier du prince d'Orange.*

[1578.]

D. Juan se trouva renforcé d'une troupe considérable d'Espagnols, d'Italiens & de François. Alexandre Farnèse, duc de Parme, conduisoit les premiers. Il portoit sur son étendard une croix peinte, avec cette devise : *In hoc signo vici Turcos ; in hoc signo vincam Hereticos.* « J'ai vaincu les » Turcs avec ce signe ; avec ce même signe » je vaincrai les Hérétiques. » Avec son armée, il défait celle des Etats-Généraux, & se rend maître de plusieurs places. Dom

Juan avoit cessé les persécutions. Les Etats veilloient sur le clergé. Il fut enjoint aux magistrats & aux ecclésiastiques de souscrire à la pacification de Gand. Les Jésuites, qui avoient un collége à Anvers, prétendoient que ce seroit violer le serment qui les lioit au pape, & refuserent. Le magistrat les chassa. Quelques Cordeliers refuserent, mais tous furent accusés de crimes honteux; & ils eurent le même sort que les Jésuites. Les Réformés se rendirent maîtres d'Amsterdam & de Harlem. Ils en chasserent les prêtres & les religieux; se contenterent de piller le couvent des Cordeliers, exercerent leur fureur contre les images; & il n'y eut d'autre sang répandu que celui de Belling, curé de la grande église de Harlem, qui fut tué au pied de l'autel, & celui de son assassin, qui fut condamné à mort pour ce meurtre. Les sermons furent établis de tous côtés. Guillaume paroissoit tolérer les religions opposées. Les Catholiques & les Réformés avoient des disputes fréquentes; mais la bataille qui se donna le 7 d'Octobre, où les Espagnols furent battus, & à la suite de laquelle périt D. Juan, fit cesser les querelles pour un moment.

[1579.]

Cette année est célèbre par l'acte de

l'union d'Utrecht, qu'on regarde comme le fondement de la république des Provinces-Unies. Le duc de Parme avoit remplacé D. Juan. Ce général assiégea Mastricht. La garnison étoit de mille hommes. La ville renfermoit quatre mille habitans, en état de porter les armes. L'attaque & la défense furent également meurtrieres. Elle fut prise d'assaut. Farnèse fit tout passer au fil de l'épée; & ceux qui avoient évité le fer de l'ennemi, étoient noyés dans la Meuse. On vit des femmes y jetter leurs enfans, & s'y précipiter après eux. Le général, épuisé par les fatigues du siége, essuya une maladie qui le mit au bord du tombeau. La ville fut longtems abandonnée & déserte.

Imbise, premier échevin de Gand, s'empara des biens du clergé qui en avoit été chassé. Ce qu'il ne put vendre, il le livra à ses soldats. Il exerçoit la même rigueur à l'égard des Réformés. Il fit assassiner deux Gantois qu'il disoit favoriser le duc de Parme. On résolut de nommer à sa place, d'accord avec le prince d'Orange. Mais Imbise déplaça lui-même les magistrats, & se continua, de son autorité, premier échevin. Le prince d'Orange, qu'il avoit accusé, dans un Manifeste, d'avoir voulu livrer Gand à Farnèse, arrive, & le force de se sauver en Allemagne. Ses partisans le rappellerent & le rétablirent, l'année suivante,

dans sa charge. Alors, sous prétexte que ceux qui lui déplaisoient, favorisoient les Espagnols, il les fit arrêter & mettre en prison. Cet abus de son autorité n'étoit qu'un masque pour couvrir sa perfidie. Il vouloit livrer Gand au duc de Parme; &, pour en faciliter l'invasion, il fit transporter une grande quantité de matériaux au-delà de l'Escaut, pour que ce prince y construisît un pont. Le peuple découvre son projet, & demande l'assemblée du sénat. Le traître investit l'hôtel de ville; mais un des sénateurs crie aux armes. On tend les chaînes. Imbise est conduit en prison. Il est convaincu par ses propres écrits, & est pendu.

Philippe d'Egmont, fils de celui qui avoit eu la tête tranchée, voulant se réconcilier avec les Espagnols, entreprit de leur livrer Bruxelles. Il y commandoit un corps de cavalerie, & un régiment d'infanterie. Il sort de la ville, & rentre avec sa troupe & un autre corps d'infanterie qui l'avoit joint. Il gagne la place du marché. Il s'acheminoit vers le palais, pour s'en emparer. Olivier Temple, qui commandoit à Bruxelles, le rencontre, & avec sa garnison, disperse le détachement d'Egmont. Il envoie les bourgeois s'emparer des portes, & il s'assure des rues qui conduisent au marché. Malines venoit d'être livrée au duc de

Parme par le provincial des Carmes ; & la garnison avoit été chassée. Elle arrivoit, dans ce moment, à Bruxelles. Temple la joignit à sa troupe ; investit d'Egmont qui passa toute la nuit en bataille sur la même place, où son pere avoit été exécuté. Les bourgeois, qui le voyoient dans le piége où il s'étoit jetté, lui disoient par dérision » qu'il venoit célébrer l'anniversaire de son » pere. » Il fut pénétré de ce sanglant reproche : ses larmes coulerent. Mais, dès que le jour parut, on lui permit de sortir avec ceux qui jugeroient à propos de le suivre.

[1580.]

Les Catholiques & les Réformés se déchaînoient les uns contre les autres ; &, tandis que les Espagnols & Guillaume se disputoient l'honneur, l'un d'assurer la liberté de sa patrie, les autres de l'asservir, les différentes sectes se faisoient une guerre plus cruelle encore ; les Luthériens, contre les Calvinistes ; les Catholiques, contre les uns & les autres ; tous, contre les Anabaptistes ; se traitoient de traîtres & de séditieux & l'étoient en effet. La secte, qui avoit été persécutée, devenoit persécutante, dès qu'elle avoit le dessus. A Woërden, Jean Zaliger, ministre Luthérien, invectivoit contre Guillaume, & s'élevoit contre l'abjuration de l'autorité royale, dont il étoit question. Les Etats lui dé-

fendirent la chaire. Il ouvrit son prêche dans une grange ; & enfin on ôta les églises aux Luthériens. A Leyde, les Prédicans divisés d'opinions jettoient le trouble dans les esprits par leurs disputes sur l'autorité spirituelle & temporelle. Toutes ces querelles dérangeoient les opérations politiques & militaires.

Philippe avoit essayé, par toute sorte de moyens, de se défaire de Guillaume. Il étoit persuadé que la tranquillité des Pays-bas & leur soumission dépendoient du prince d'Orange. Il eut recours à la perfidie la plus indigne d'un Souverain. Il mit sa tête à prix. Il publia un Manifeste rempli de fiel, & des termes les plus outrageans, dans lequel il récapituloit toute la conduite de Guillaume qu'il peignoit des couleurs les plus noires, le traitant de scélerat, de perfide & de traître, ennemi de Dieu & des hommes. Il défend à toutes personnes de l'aider, sous peine d'être privées de la noblesse & de la vie ; promet, au contraire, la noblesse au premier chef, la rémission de tous les crimes, de quelqu'espece qu'ils soient, & vingt-cinq mille couronnes d'or en especes, ou en biens fonds, à tout étranger ou régnicole, qui le livreroit mort ou vif. Ainsi Philippe aiguisa le fer de tous les assassins contre une tête qu'il désespéroit d'abbatre à armes égales. Le prince répon-

dit à toutes ces horreurs par un Manifeste rempli de force, de vérité & de zèle. Les Etats augmenterent sa garde; déclarerent authentiquement le ban de proscription, inique & calomnieux, & prierent Guillaume, qu'ils avoient élu librement & volontairement leur Stadhouder, de continuer ses services à la république.

Le comte de Renneberg continuoit le siége de Steenwyk. Les assiégés, qui n'étoient qu'au nombre de six cens soldats & de trois cens bourgeois, se défendoient avec la plus grande intrépidité. La garnison commençoit à s'affoiblir, lorsque les assiégeans ayant délogé deux enseignes d'un poste voisin, traînerent autour de la ville un drapeau attaché à la queue d'un cheval. A la vue de cet objet, les assiégés furieux sortent & brûlent un moulin qui favorisoit l'ennemi. Tandis que la plus grande partie de la garnison étoit occupée à cette expédition, Snaater s'avance vers une des portes & y met le feu. Aart de Groningue, un des assiégés, fils d'un brasseur, & simple soldat, prend un seau de cuir entre ses dents; se jette dans le fossé; le passe à la nage, & éteint la flamme à la vue des assiégeans qui tiroient sur lui. C'est la premiere fois qu'on se servit en Hollande de boulets rouges. Les assiégeans eurent recours à ce moyen employé, cinq ans auparavant, par Etienne Bathori, roi de Polo-

gne. Mais cette reſſource, tout effrayante qu'elle dût paroître à un peuple qui voyoit ſes maiſons s'enflammer, ſans connoître la cauſe de l'incendie, n'ébranla point les aſſiégés. Il ſe paſſa les choſes les plus ſingulieres pendant ce ſiége. Kornput, qui commandoit dans la ville, imagina, pour donner de ſes nouvelles, un ſtratagême aſſez ſingulier. Celui des pigeons couriers étoit trop connu. Il fit percer des balles de plomb dans leſquelles il mettoit un billet d'un côté, de l'autre une matiere combuſtible, afin qu'on pût voir par la fumée où s'arrêtoit la balle. C'eſt ainſi qu'il fit ſçavoir le moyen aſſuré de lui donner du ſecours, & de faire lever le ſiége.

[1581.]

Cette année fut l'époque de la renonciation que les Etats-Généraux firent à l'obéiſſance envers Philippe, relevant leurs vaſſaux de tout engagement pris avec ce prince. Son ſcel fut rompu; & on lui ſubſtitua celui du prince d'Orange, & celui des Etats-Généraux, l'un pour la Hollande & la Zélande, & l'autre pour les autres provinces. Les coins de la monnoie furent changés. Les portraits du roi furent déchirés, ſes ſtatues briſées, & tous les monumens de ſon règne détruits. Dans l'aſſemblée des

Etats-Généraux, où ce grand évènement fut consommé, se trouverent les députés de Brabant, de la Gueldre, de Zutphen, de la Flandre, de la Hollande, de la Zélande, d'Utrecht, de la Frise, de l'Over-Yssel & de Malines. Le duc d'Anjou, frere de Henri III, fut élu prince & seigneur des Pays bas, à l'exception de la Hollande & de la Zélande, qui furent conservées dans la possession dont elles jouissoient. Bientôt le Duc arriva sur la frontiere, avec une armée de dix mille hommes d'infanterie & de quatre mille chevaux; mais son expédition se borna à faire lever le siége de Cambrai, & à chasser les Espagnols de quelques places, après quoi il licentia ses troupes. Le prince de Parme les suivit, & mit le siége devant Tournai, au moment où le prince d'Epinoi étoit sorti pour surprendre Saint-Guislain, avec une partie de sa garnison. La princesse d'Epinoi, avec le peu de soldats qui lui restoient, entreprend la défense de Tournai. Les sorties qu'elle faisoit faire sur l'ennemi, faisoient mordre la poussiere aux plus braves Espagnols. Elle eût sauvé la place; mais elle fut toujours contrariée par un Cordelier qui ne cessoit d'exhorter les bourgeois à capituler, & qui répandit le bruit que le duc d'Anjou avoit passé les mers. Dans un assaut général, qu'elle soutint

encore, elle fut blessée au bras sur la brèche. Elle rendit la place ; mais elle obtint la capitulation la plus honorable.

[1582.]

Guillaume venoit d'être reconnu comme représentant le magistrat suprême pour administrer le gouvernement des comtés de Hollande, de Zélande & de la seigneurie de Frise, lorsque le fanatisme enhardi par le ban de proscription de Philippe leva son poignard sur le libérateur de sa patrie. Gaspard Anastro qui, disoit-on, étoit complice de la mort de D. Juan, étoit sur le point de faire banqueroute. Jean d'Isuncha, Biscayen, son associé, le trouva plongé dans le désespoir. Il prit ce moment pour lui proposer d'assassiner le prince, & fit luire à ses yeux une récompense qui le mettroit au-dessus de ses affaires. Anastro promit, & se déchargea de l'exécution sur Antonio Vénéro, son teneur de livres, qui refusa. Alors Isuncha & Anastro se réunirent & séduisirent Jean Jauregui, esprit foible, âgé de vingt-deux ans. On le rassura, en le chargeant de reliques & d'une lettre de Philippe, qui recommandoit à tous les tribunaux de protéger celui qui s'en trouveroit nanti. Jauregui alla se confesser & demander conseil au Dominicain Antoine Timmerman, qui ne manqua pas de l'assu-

rer que, si l'interêt n'entroit pour rien dans son projet, il acquerroit, en cas d'évènement, la gloire & la récompense du martyre. Sur cette promesse, Jauregui s'introduit chez le prince; &, dans le tems qu'il sortoit de table, l'assassin perce la foule des seigneurs François qui venoient de dîner avec Guillaume; lui présente un Mémoire, & profite du moment qu'il le lisoit, pour lui tirer un coup de pistolet. La balle entra au-dessous de l'oreille droite, & sortit par la mâchoire gauche. Il tomba. L'assassin eut le tems de tirer son poignard pour l'achever; mais les François & les Gardes le massacrerent. Le prince, revenant un peu à lui, dit aux François, que le duc d'Anjou perdoit en lui un fidèle serviteur; &, se tournant vers le cadavre de l'assassin, il dit qu'il desiroit que le ciel lui pardonnât son crime, comme lui-même lui pardonnoit de l'avoir tué. La consternation fut générale. On courut au palais du duc d'Anjou, qu'on soupçonnoit de vouloir faire une nouvelle S. Barthelemi. Mais, ayant fouillé le meurtrier, on y trouva les indications des auteurs de ce parricide. On arrêta Vénéro & le Dominicain. Anastro s'étoit retiré à Dunkerque. On découvrit, par l'aveu des deux complices, que le prince de Parme connoissoit le complot. Le Dominicain avoua qu'il avoit conseillé Jauregui; per-

ſuadé qu'il étoit permis de tuer un prince ennemi de l'Egliſe. Anaſtro ſe fit conduire à *Tournai*, où il aſſura Farnèſe que Guillaume étoit mort. Le cadavre de Jauregui fut écartelé. Vénéro & le Dominicain furent condamnés à ce ſupplice ; mais le prince d'Orange demanda qu'ils fuſſent étranglés avant cette cruelle exécution. Guillaume guérit par l'habileté d'un chirurgien François ; mais il perdit Charlotte de Bourbon, ſon épouſe, que le trouble occaſionné par cet évènement , précipita dans le tombeau.

Le duc d'Anjou fut reconnu gouverneur. Les Catholiques lui demanderent le libre exercice de leur religion, & les Reformés ſa protection pour leurs égliſes. Le Duc accorda aux premiers d'aſſiſter au ſervice dans ſa maiſon, à condition qu'ils abjureroient la domination Eſpagnole. Ils n'obéirent qu'avec la permiſſion de Farnèſe.

Salſede, fils de Pierre Salſede, enveloppé dans les maſſacres de la S. Barthelemi, vint offrir ſes ſervices au duc d'Anjou, qui le reçut d'autant plus facilement que, par reſſentiment de la mort de ſon pere, il le croyoit ennemi des Guiſes & de l'Eſpagne. Mais Guillaume ayant ſçu qu'il étoit en grande relation avec Farnèſe, engagea le Duc à le faire arrêter. A peine l'étoit-il, que deux ſcélerats, appellés *Nicolas la Borde*

& *Francisco Baza*, ennuyés d'attendre, demanderent si le prince d'Orange sortiroit bientôt ? Cette question & leur suite firent naître des soupçons. Baza, arrêté & mis à la question, avoua que Salsede les avoit chargés d'assassiner le duc d'Anjou & le prince d'Orange. Salsede fut forcé par la torture de convenir de l'accusation, & dévoila un complot atroce entre Philippe, les princes de la maison de Lorraine & les princes Catholiques, contre Henri III, dont on vouloit transporter la couronne au cardinal de Bourbon, à l'exclusion des princes hérétiques, & le prince d'Orange, qui auroient pu traverser ce projet. Salsede fut condamné à être tiré à quatre chevaux. Le Roi fit venir le prisonnier en France. Il l'interrogea lui-même; mais, comme on le conduisoit au supplice, un Jésuite dit quelques mots à l'oreille à Salsede, qui désavoua tout avant sa mort, & laissa le Roi dans les ténèbres. Baza se poignarda dans la prison.

Si le duc d'Anjou se fût contenté de régner sur un peuple libre, il eût régné en effet; mais son ambition s'offensa de voir le prince d'Orange à la tête du Conseil secret. Il résolut de s'emparer des principales villes des Etats-Généraux, & de se rendre maître d'un peuple qui venoit de l'appeller à son secours. Le complot fut découvert à Bruges. Les François s'étoient emparés de

plusieurs places. Cinq compagnies venant de Menin arriverent à Bruges dont la garnison étoit aussi de cinq compagnies. Les premieres étant arrivées sur la place du marché, s'y arrêterent & refuserent d'aller plus loin, quoiqu'elles n'eussent demandé que le passage. Le commandant alla à l'hôtel-de-ville demander le logement pour sa troupe. Le sénat demanda ses capitaines. Ils vinrent; & le grand baillif fit tout arrêter. Les soldats effrayés sortirent de la ville. On arrêta Fougere, maître d'hôtel du duc d'Anjou, qui avoüa que son maître vouloit dépouiller le prince d'Orange de la suprême magistrature, s'ériger en Souverain, rétablir la Religion Chrétienne, publier une amnistie du passé, & délivrer les provinces de la domination Espagnole, lorsque les circonstances permettroient à son frere de lui fournir des secours suffisans.

[1583.]

Le duc d'Anjou voulut s'emparer d'Anvers en personne. Le plan de l'exécution étoit bien combiné. Il eut un prétexte plausible pour faire avancer ses troupes. Il s'étoit procuré des armes. Il reçut, pendant quelques jours, un grand concours de seigneurs avec leurs domestiques. Le Duc devoit faire une revue générale. Sur le bruit qui s'étoit répandu que les soldats François

devoient s'emparer d'une porte pour assurer leur paye, le Duc ordonna au magistrat de chercher & de punir les auteurs de ces bruits injurieux. Cependant on avoit tendu les chaînes. Le matin du jour designé pour l'exécution du projet, le Duc monte à cheval avec toute sa cour pour aller faire la revue; passe chez le prince d'Orange, pour l'engager à l'accompagner. Le prince s'en défend, & lui dit, en riant, que le bruit couroit qu'il devoit rentrer en plus nombreuse compagnie, & qu'il le prioit d'excuser les soupçons d'un peuple jaloux de sa liberté, & si souvent trompé par ceux auxquels il en avoit confié la défense. Le Duc sourit, dîne & part. On s'apperçut que sa suite étoit armée sous les habits. Il arrive à une des portes de la ville; & la cavalerie du camp s'ébranle & vient au devant lui. Un accident supposé occasionne de l'embarras sur le pont. Deux coups de fusil partent; &, à ce signal, toute l'armée se met en mouvement. Le comte de Rochepot, qui avoit occasionné l'embarras, arrête le sergent de garde; & ses gens repoussent à coups d'épée les bourgeois spectateurs. Les troupes entrent, se répandent sur les remparts, & tournent le canon contre la ville, en criant: *Vive la Messe!* Les bourgeois s'assemblent sous leurs enseignes, sans exception de sectes. Le prince d'Orange se met à la tête d'une

d'une compagnie bourgeoise; attaque & fait prisonnier Fervaques. On fait feu, de tous côtés, sur les François. Les bourgeois, qui ont devant les yeux les cruautés & l'avarice des Espagnols, se défendent en furieux. Le soldat épouvanté chancele, recule. Les bourgeois s'emparent de l'artillerie; la tournent contre les Suisses. La cavalerie est écrasée par les toits des maisons, par les meubles qu'on jette sur eux. Femmes, enfans, tout est soldat. La cavalerie est arrêtée par les chaînes qui sont tendues. Enfin les troupes sont mises en déroute, & tâchent de regagner les portes. Elles sont bientôt bouchées par les morts & par la foule qui s'étouffe. On tue; on massacre sur les remparts. Enfin plus de deux mille François périrent; & une partie de la noblesse, qui accompagnoit le duc d'Anjou, resta prisonniere. Le duc d'Anjou, plus honteux de sa perfidie infructueuse, que de sa défaite, manquant de tout dans son camp, fut obligé de se retirer à travers l'inondation de la Dylle, dont le courant entraîna & noya plus de mille soldats; & lui-même courut les plus grands dangers.

La perfidie du duc d'Anjou est encore moins étonnante que l'ingratitude des Anversiens à l'égard du prince d'Orange. Ils lui firent non-seulement un crime du transport du gouvernement des Espagnols au

Duc ; mais encore ils l'accuserent de favoriser le duc d'Anjou & d'avoir été du complot. Ils prenoient pour prétexte son mariage avec la fille de l'amiral de Châtillon. Ils publierent des libelles. Il se justifia. Peu de tems après, comme on faisoit un alignement pour des maisons, les bourgeois dirent hautement que Guillaume se préparoit à bâtir un fort pour y recevoir le duc d'Anjou. Le Prince indigné de ces bruits injurieux abandonna cette ville ingrate, & se retira à Middelbourg.

[1584.]

Quoique Guillaume eût toute l'autorité & qu'il eût été créé magistrat suprême de Hollande, de Zélande & de Frise, quelques villes avoient fait des difficultés sur le transport de la souveraineté. Il y eut de nouvelles négociations qui se terminerent par une capitulation générale dans laquelle les Etats de Hollande, de Zélande & de Frise reconnurent pour leur comte & légitime seigneur Guillaume, prince d'Orange, sans être tenu d'hommage ni de service envers aucune Puissance. Il ne s'agissoit plus que de procéder à l'inauguration, lorsqu'enfin ce grand homme tomba sous le fer mis par Philippe dans les mains du fanatisme.

Différens assassins avoient attenté ou formé le projet d'attenter aux jours de

Guillaume. Jauregui, avoué par Farnèse, avoit été le premier. Salsede fut le second. Pedro Ordogno Espagnol, exécuté à Anvers, fut le troisieme. Le marquis de Ryfbourg, n'avoit rendu la liberté à Le Goth, capitaine François, son prisonnier, que sur la parole qu'il lui donna de délivrer le roi d'Espagne du prince d'Orange. Le Goth, parjure par honneur, l'avertit de se tenir sur ses gardes contre les Espagnols. Hans Hanszoom, négociant de Wliffingue, séduit par les promesses de l'ambassadeur d'Espagne en France, dans le dessein de faire sauter Guillaume, avoit mis sous sa salle à manger des barils de poudre; ou, si ce coup manquoit, il avoit résolu de le poignarder dans son banc, à l'église même. Dans le tems qu'on alloit procéder à l'inauguration de ce prince, quatre différens scélerats, l'un Lorrain, l'autre François, un Anglois & un Ecossois, cherchoient chacun en particulier, sans se connoître, & sans s'être concertés, le moment de pouvoir immoler Guillaume à la haine de Philippe, ou plutôt à l'espoir d'une récompense. Un cinquieme eut le malheur de réussir. Balthazar Gerards de Villesans en Bourgogne s'étoit présenté au Prince, sous le nom de *François Guion*. Guillaume, qui l'avoit vu dans les églises, affectant la plus grande piété, accepta les services de ce malheureux, qui se supposa avoir été fait

prisonnier par la garnison de Luxembourg où il avoit été clerc du secrétaire du comte de Mansfeld. Il ajoûta que, s'étant sauvé, il avoit pris plusieurs blancs seings. Il les offrit à Guillaume qui l'envoya au maréchal de Biron, commandant à Cambrai. Biron le renvoya, quelque tems après, au prince, porter la nouvelle de la mort du duc d'Anjou. Guillaume lui donna de l'argent qu'il employa à acheter une paire de pistolets. Il se présenta, le lendemain, au Prince, comme il alloit dîner, pour lui demander un passe-port. Le Prince ordonna qu'on le lui expédiât; & le traître attendit à la porte. Lorsque le Prince fut sorti de table, Gerards se présente encore & lui remet un papier. Guillaume le lisoit. Ce scélérat prend un de ses pistolets chargé à trois balles, & le tire sur le Prince qui s'écrie, en tombant: « Mon » Dieu, ayez pitié de votre peuple! » & il expira. L'assassin se sauvoit. Il étoit prêt à se jetter du haut du rempart; mais les domestiques du Prince l'arrêterent. Il avoua qu'il avoit, depuis long-tems, formé le dessein de tuer Guillaume, & qu'un Jésuite de Trèves l'avoit exhorté à l'accomplir, pour obtenir la palme du martyre; qu'il y avoit été encouragé par trois autres Jésuites, & par le frere Géry, Cordelier de Tournai, le même qui avoit voulu forcer la princesse d'Epinoi à capituler; qu'ayant dit son

deſſein au prince de Parme, il l'avoit renvoyé à un de ſes officiers, qui lui avoit dit comment il pouvoit s'introduire chez le prince d'Orange, en lui recommandant de ne jamais parler du prince de Parme; qu'au reſte, il approuvoit ſon deſſein, & lui remettroit la ſomme promiſe par le ban de Philippe; & il ajoûta qu'il n'avoit aucun remords, & qu'il eſpéroit d'être regardé dans le ciel, comme un défenſeur de la foi. Il fut condamné, après avoir été battu de verges, à avoir la main droite brûlée, à être tenaillé, à avoir le corps fendu de bas en haut, le cœur arraché, & jetté contre la face, la tête ſéparée du tronc & expoſée ſur une pique au haut du clocher, & ſes membres diſperſés & pendus aux baſtions des quatre portes de la ville. Il ſouffrit ſon ſupplice avec fermeté, & ſans jetter un ſoupir.

[1585.]

Sous le prince Maurice qui ſuccéda à Guillaume, le prince de Parme aſſiégea Anvers. Pendant ce ſiége, le Prince, qui avoit fait conſtruire un pont ſur l'Eſcaut, ſe propoſoit d'en tirer de grands avantages. Frédéric Génibelli, artificier Mantouan, offrit de détruire le pont par le ſecours de ſon art. Il demanda trois gros vaiſſeaux; les remplit d'un maſſif de maçonnerie au mi-

lieu de laquelle il laissa un vuide en quarré dans lequel il mit son artifice avec des mèches préparées de maniere à pouvoir durer le tems dont il auroit besoin. Il prit trente-deux autres bâtimens plats qu'il chargea aussi de divers artifices. Le prince fut averti de cette manœuvre par un bâtiment qui prit avant le tems, & qui ne produisit d'autre effet que d'amuser les spectateurs. Bientôt tout le monde accourt sur les rives de l'Escaut. On détacha successivement les petits bâtimens que la marée entraîna, mais qui éclatoient avec fracas, loin du pont. Les deux gros bâtimens furent emportés par le reflux, l'un sur la rive gauche de l'Escaut, & l'autre au bout de l'estacade sur laquelle le Prince attendoit l'effet de ces machines. On l'obligea de se retirer. A peine fut-il entré dans un fort voisin, que ces deux vaisseaux éclaterent avec un fracas horrible, & emporterent tout ce qui étoit sur les estacades & sur les barques. Tout parut embrasé; & on perdit de vue le pont au milieu des flammes & de la fumée. La terre trembla à plusieurs lieues à la ronde, & l'Escaut franchit ses bords. Les corps des malheureux spectateurs, enlevés & déchirés dans les airs, retomboient en lambeaux. Les poutres, les planches des vaisseaux & des barques poussées au loin par l'explosion portoient la mort sur les rivages. Cinq cens hommes fu-

rent tués. Il y en eut un plus grand nombre d'estropiés. Plusieurs officiers Espagnols périrent; mais le pont ne reçut pas tout le dommage dont on s'étoit flatté. Anvers capitula, quelque tems après, par la faute de ceux qui l'avoient approvisionné avec trop d'œconomie.

[1586.]

Les Espagnols faisoient de grands progrès. Les Etats-Généraux offrirent la souveraineté à Elizabeth qui y envoya le comte de Leicestre, auquel le gouvernement général des Provinces-Unies fut remis par un acte qui lui donnoit plein pouvoir & autorité de gouverner & de commander absolument sur ces Provinces & leurs Associés. Ce pouvoir absolu, déféré à un prince étranger, qui n'avoit jamais commandé, est d'autant plus étonnant que les Provinces avoient éprouvé l'abus que les Espagnols avoient fait d'une autorité illimitée. Aussi Leicestre ne tarda-t-il pas à en abuser. Mais heureusement, peu de tems avant l'arrivée de Leicestre, les Etats de Hollande & de Zélande avoient élevé le comte Maurice à la charge de Capitaine & d'Amiral-Général de leurs Provinces. Leicestre, ébloui de sa grandeur, affecta les manieres de la royauté, au point que la reine d'Angleterre en fut irritée, & lui en marqua son indi-

gnation. Leiceftre néanmoins mit dans les places des gouverneurs incapables ; remplit d'Irlandois, Catholiques jufqu'au plus barbare fanatifme, les villes les plus oppofées au Catholicifme ; c'eft ce qui arriva fur-tout à Deventer, où les Réformés furent expofés à toute forte d'outrages.

[1587.]

Le comte de Leiceftre s'étoit fi mal conduit, qu'à fon retour en Angleterre, craignant les accufations des miniftres de la reine Elizabeth, il implora fa protection. Il fe jetta à fes pieds, en fondant en larmes, & la fupplia « de ne pas accabler de honte » & recevoir avec ignominie un homme » qu'elle avoit envoyé avec honneur, & » qu'elle n'enfevelît pas tout vivant, un » homme, qu'elle avoit bien voulu relever » de la poudre dans laquelle il étoit. » Les hiftoriens Hollandois ont affuré que la reine ne put refufer la grace du Comte, à caufe de l'inclination qu'elle avoit eue pour lui, & que lorfqu'on lut les chefs d'accufation en plein confeil, il brava fes accufateurs & en appella à cette princeffe. C'eft à cet hiftorien que tout ce qui a été écrit fur cette inclination doit fa fource.

[1588.]

Philippe, voyant la Hollande fous la pro-

tection d'Elizabeth, délibéra de mettre fin, d'un seul coup, à la rebellion des Pays-bas, mais de commencer par attaquer l'Angleterre, pour leur ôter tout secours. Il prépara la flotte la plus formidable, qui fût jamais sortie des ports d'Espagne. Il n'y manquoit qu'un amiral. Le marquis de Santa-Cruz, un des plus grands hommes de mer, avoit été nommé; mais il mourut au moment que la flotte se disposoit à faire voile. Philippe nomma à sa place Alonso-Pérès de Gusman, duc de Médina-Sidonia, qui n'avoit aucune connoissance de la marine: aussi, malgré la force & le nombre de vaisseaux, de soldats & d'artillerie dont la flotte Espagnole étoit composée, elle fut batue sur les côtes d'Angleterre, & presqu'entièrement ruinée. On n'osoit apprendre cette nouvelle à Philippe. Il étoit dans son cabinet, lorsque le courier arriva. On l'introduisit en tremblant. Philippe étoit occupé à écrire des Lettres. On annonce le courier de la flotte. Le Roi lui demande ce qu'il y a de nouveau; &, après avoir écouté de sang froid le détail que lui fit le courier: « Je » rends graces à Dieu, dit-il, de m'avoir » donné assez de forces & de richesses » pour mettre en mer une flotte semblable. » Qu'importe qu'un ruisseau soit coupé, si la » source n'en est point tarie? » Aussi-tôt il donna ordre qu'on rendît à Dieu des

actions de graces de ce qu'il avoit conservé une partie de la flotte, & fit distribuer des récompenses à tous ceux qui étoient de retour. Les Anglois ne perdirent que cent hommes & un vaisseau. Les Hollandois ne perdirent rien, parce qu'ils ne s'éloignerent point de leurs côtes, qu'ils garderent pendant le combat.

Le général le plus experimenté n'est point à l'abri des ruses des espions. Tandis que le duc de Parme assiégeoit la ville de Tolen, dans l'isle de ce nom, formée par l'Escaut, on lui présenta deux Anglois qu'on lui dit avoir été gagnés par des Espagnols prisonniers dans la place. Ces deux Anglois avoient offert au commandant de Tolen de tromper le duc de Parme, en lui offrant de lui livrer la place, & le commandant lui-même. Il y consentit, & communiqua leur projet à Maurice. Ils se font conduire au Duc, qui pour les récompenser d'avance, les accable de caresses & de présens. Ils jurerent d'être fidèles, & consentirent que, tandis qu'ils conduiroient dans le fort les gens du Duc, ils marcheroient liés entre deux soldats qui tiendroient le poignard levé sur leur sein, pour les frapper au moindre signe d'infidelité. Ils marcherent dans cette situation, suivis de quatre mille hommes. Quand les premiers furent entrés, on laissa tomber la herse. Les soldats, qui devoient poignar-

der les deux Anglois, se voyant enfermés, n'osent exécuter leurs ordres. On fait main-basse sur les Espagnols qui étoient entrés. Ceux qui étoient dehors veulent forcer la barriere, & sont accablés par les assiéges, du haut des remparts.

[1590.]

Maurice de Nassau reprenoit peu-à-peu les places dont les Espagnols s'étoient emparés. Il usa d'un moyen singulier pour surprendre Zutphen. Le duc de Parme avoit résolu de s'emparer de Gertruydenberg. Maurice voulut se rendre maître de Zutphen. Il fit habiller quatre soldats en paysans & cinq en paysanes, avec des paniers où ils portoient des denrées à vendre. Ils se présenterent à la porte de Zutphen, au moment qu'on l'ouvroit. Ils inviterent la garnison à acheter leurs fruits & leurs légumes. Tandis qu'on marchandoit, un des faux paysans tire un coup de fusil sur la garde. Les autres prennent leurs armes cachées sous leurs habits, & égorgent tout ce qui se présente. Une troupe, qui étoit embusquée tout auprès, accourt au bruit; se saisit de la porte; force le corps de garde, & prend le fort. Cette prise fut suiv ie bientôt après de la reddition de la ville, & ensuite de celle de Deventer, &c.

[1591.]

Les progrès du jeune Maurice étonnerent le duc de Parme. Il apprit que le Duc portoit la guerre dans la Gueldre. Il resolut de le prévenir ; &, après avoir fait semblant de menacer Niewport ou Dunkerque, il marcha rapidement vers Nimègue. Il dirigea toute son artillerie contre la ville. Il la fit sommer ; mais les bourgeois répondirent, en plaisantant, « que ce prince étoit » jeune, & qu'il devoit regarder Nimègue » comme une jeune dame qui ne se rendroit » qu'après de longues poursuites. » Le prince n'y répondit que par un feu terrible ; & les bourgeois n'ayant plus envie de railler, furent les premiers à presser les magistrats de capituler.

[1592.]

Ce qui favorisoit les armes de Maurice, étoient les absences fréquentes du duc de Parme, que Philippe faisoit souvent passer en France, pour s'opposer à Henri IV & protéger la Ligue. Il força le héros de la France à lever le siége de Paris & celui de Rouen. Il acquit autant de gloire en évitant le combat que Henri lui présentoit, que s'il eût remporté une victoire complette contre un autre prince. Ces diversions, qui lui fai-

ſoient perdre en Hollande le fruit de ſes premieres conquêtes, & laiſſoient un champ vaſte aux projets & à la valeur de Maurice ; le chagrin qu'il conçut des murmures des Eſpagnols, & du mépris des Hollandois ; ſes fatigues, & une hydropiſie qui avoit réſiſté aux remedes, l'entraînerent au tombeau, au mois de Décembre de cette année. Ainſi mourut, à l'âge de quarante-ſept ans, Alexandre Farnèſe, duc de Parme, également honoré pour ſa valeur par les Hollandois & les François.

[1593.]

Philippe donna le gouvernement général des Provinces Eſpagnoles à Pierre-Erneſt de Manſweldt. Le comte de Fuentes, qui étoit ſon adjoint, élevé dans les principes du duc d'Albe, fit publier une ordonnance portant qu'on ne feroit aucun quartier aux ennemis qu'on prendroit. En effet, les campagnes furent déſolées ; & tous ceux qui tomboient entre les mains des Eſpagnols étoient pendus. Les Etats donnerent une ſemblable déclaration. Maurice aſſiégeoit Gertruydenberg. Un Eſpagnol fut pris, traverſant le foſſé à la nage, pour aller demander du ſecours. Il fut conduit au prince qui, au lieu de le faire pendre, le conduiſit dans ſes retranchemens ; lui fit admirer les fortifications du camp, & les précautions qu'il

avoit prises pour que l'abondance y régnât. La discipline y étoit si exactement observée, que les paysans cultivoient la terre, sous les retranchemens, aussi tranquillement qu'en pleine paix. Il le renvoya ensuite. Sa prudence & sa valeur le rendirent bientôt maître de la place.

[1594.]

La vie des Souverains étoit menacée de toutes parts. Les ennemis de la Hollande mettoient en œuvre le fer & la trahison. Rodrigue Lopès, Juif Portugais, établi en Angleterre, médecin employé par la cour, donnoit des avis à Philippe de ce qui s'y passoit, & avoit promis d'empoisonner Elizabeth. Il entretenoit un commerce suivi avec Fuentes & Ybarra. Il fut convaincu d'avoir reçu de Christophe de Mora, favori de Philippe, un bijou de très-grand prix, & la promesse de cinquante mille écus, après l'empoisonnement de la reine. Il fut découvert & exécuté.

Un moine, nommé *Michel Renichon*, executé à la Haie, avoua que, séduit par le comte de Barlaimont, au sçu de l'archiduc Ernest, il avoit formé le dessein & pris des mesures pour faire périr Maurice. Pierre Dufour, soldat de la garnison de Berg-op-Zoom, fut convaincu d'avoir offert de livrer cette place aux Espagnols, & déclara qu'Y-

barra, & d'autres conſeillers de l'Archiduc, lui avoient perſuadé de tuer ce jeune prince. Cela ſe paſſoit dans le tems que notre bon Henri fut bleſſé d'un coup de couteau par Jean Chatel. L'archiduc Erneſt mourut, l'année ſuivante. Fuentes le remplaça, & remit peu après le gouvernement au cardinal Albert, frere d'Erneſt.

[1597.]

Le cardinal avoit fait une campagne glorieuſe, l'année précédente; mais Maurice prit bien ſa revanche. Il remporta une victoire complette à la bataille de Turnhout. Henri IV avoit déclaré la guerre à Philippe; & Elizabeth avoit envoyé une nombreuſe flotte en Eſpagne. Le comte de Fuentes avoit pris Dourlens: Hernand Teglio Portocarrero, qu'il en nomma gouverneur, ayant appris qu'Amiens n'avoit qu'une garniſon bourgeoiſe, forma le projet de ſurprendre la ville. Il déguiſa vingt ſoldats en payſans, qui ſe préſenterent à la porte de la ville, avec des denrées qu'ils étoient cenſés y aller vendre. L'un d'eux portoit un ſac de noix. Il ſe détacha adroitement; & les noix ſe répandirent. Il cria; fit l'affligé. La garde l'aida à les ramaſſer. Il ſurvint un chariot chargé de planches & de paille, qui s'engagea ſous la porte, pour empêcher la herſe de ſe baiſſer. Alors les faux payſans don-

nent le signal à Portocarrero qui n'étoit pas éloigné, & qui entra dans Amiens, avec des troupes qui mirent la ville au pillage & s'en emparerent.

Philippe s'ennuyoit de la guerre. Il fit plusieurs tentatives pour faire consentir les Etats-Généraux à la paix. Des ambassadeurs de Danemarck vinrent à la Haye, offrir l'intervention de leur maître. La Pologne députa vers Elizabeth. L'ambassadeur, croyant intimider cette reine, lui parla avec beaucoup de fierté, & déclara que son maître s'indignoit que l'Angleterre confisquât ses vaisseaux, non-seulement à cause du préjudice que ces confiscations faisoient aux Polonois, mais encore par l'alliance qu'il y avoit entre la maison d'Autriche & celle de Sigismond. Elizabeth, à qui sa fierté n'en imposoit point, lui répondit sur le champ, par un discours latin, qui commençoit ainsi: *Quàm decepta fui! Legatum expectavi, heraldum inveni.* « Quelle étoit » mon erreur! J'attendois un ambassadeur, & » je trouve un hérault. » Quant à ce qu'il disoit de la maison d'Autriche, elle l'avertit de ne pas tant vanter cette alliance, puisque des gens de cette maison avoient voulu ôter au roi sa couronne.

[1598.]

Philippe II, roi d'Espagne, mourut cette année,

année, au milieu des négociations pour la paix. Il souffrit des douleurs de goutte insupportables. Le 21 de Juillet, après avoir reçu le Viatique, il lui vint au genou droit un abscès dont il souffroit beaucoup : on l'ouvrit; & la douleur diminua. Il s'en forma quatre autres dans la poitrine, qu'on ouvrit encore : il en sortit une humeur putride & infecte. Plusieurs historiens rapportent qu'elle se convertit en des essains de poux. Le 1er de Septembre, il se trouva si foible, que, se croyant près de sa fin, il fit venir son fils & sa fille, & remit à l'Infante un diamant de grand prix, & à son fils une instruction qu'il avoit copiée de sa main, la même que Louis IX avoit laissée à Philippe son fils. Il ordonna les funérailles qu'il voulut qu'on lui fît. Lorsqu'il sentit sa maladie augmenter, il se fit donner un crucifix, & une discipline, dont son pere s'étoit servi. Il mourut, le 13 de Septembre, dans la soixante-douzieme année de sa vie, & la quarantieme de son règne, après avoir été le fléau de la France dont il entretint les discordes, & l'objet de la haine des Provinces-Unies.

[1602.]

Mendozza, qui avoit été fait prisonnier à la bataille de Nieuport, gagnée par Maurice, auprès d'Ostende, bataille qui lui fit

tant d'honneur, sortit de prison, rempli de vénération pour des ennemis qu'il avoit méprisés jusqu'alors, sur la foi des Espagnols. Il voulut voir par lui-même les membres des Etats. Il fut frappé de leur modestie & de leur simplicité, & ne put s'empêcher de dire que des gens faits comme eux, n'ayant aucun besoin d'argent, & le méprisant même, étoient bien redoutables, & que son maître gagneroit plus à faire la paix que la guerre avec eux.

[1609.]

Cette année est mémorable pour la Hollande, par la trève qui fut signée par Philippe III, & qui mit fin à une guerre de quarante ans; guerre sanglante & cruelle pour l'un & l'autre parti, durant laquelle les Provinces-Unies se virent exposées aux plus grands dangers, & contraintes de s'offrir successivement à la France & à l'Angleterre qui les refuserent; guerre qui fut encore plus funeste à l'Espagne dont elle épuisa les richesses, & qui fut enfin obligée de reconnoître libre un vaste pays qu'elle avoit traité avec la plus cruelle tyrannie; guerre pendant laquelle la Hollande fut un théâtre de carnage & de fureur. Ce fut au milieu de ces tempêtes que s'accrut ce commerce, qui depuis a rendu les Provinces-

Unies si puissantes & si riches, & qu'elles acquirent des connoissances si profondes dans l'art militaire.

[1610.]

A peine la trève fut-elle conclue, qu'il s'éleva une guerre d'une autre espece au sein des Provinces-Unies; guerre d'autant plus interminable, qu'elle prenoit sa source dans l'orgueil des chefs. L'un étoit Gomarus, qui soutenoit que ceux qui ont cru une fois, ne peuvent jamais manquer à la Grace. Il s'attachoit particulièrement aux opinions des premiers docteurs Calvinistes, sur la Prédestination, la Réprobation & la Grace, &c. L'autre étoit Arminius qui avoit des sentimens tout opposés, faisant valoir la liberté de l'homme, & soutenant que notre volonté contribuoit beaucoup au salut ou à la damnation. Condamnant la doctrine de Gomarus sur le salut & la réprobation, il posoit pour principes que, dans l'un & l'autre cas, Dieu avoit égard à la foi & à la persévérance, à l'impénitence & à l'incrédulité; que Jesus-Christ est mort pour tous les hommes, sans en excepter aucun; que la Grace est nécessaire pour s'appliquer au bien; qu'elle n'agit pas d'une maniere irrésistible; qu'avant que d'assurer que les régénérés ne peuvent pas

décheoir, il falloit examiner cette question plus mûrement. Ces deux chefs formerent deux partis de leur nom; les Gomaristes, & les Arminiens, qui ont causé autant de troubles en Hollande, que les Molinistes & les Jansénistes en France. Les Arminiens offroient l'opinion la plus conforme à l'humanité. Mais, comme Barneveldt, qui contrarioit les vues de Maurice, protégeoit les Arminiens, la maison d'Orange prit le parti des Gomaristes. Barneveldt fut la victime, & de ses opinions politiques, & de ses opinions ecclésiastiques. La mort d'Arminius ne ralentit point le zèle de ceux de sa secte. Ils dresserent des articles qu'ils inséreront dans une requête, qu'ils présenterent aux Etats de Hollande, sous le titre de *Remontrance*, d'où le nom de *Remontrans* leur a resté. Conrad Worstius protégé par Barneveldt obtint la chaire de théologie, qu'Arminius avoit remplie à Leyde. Le plus cruel des ennemis de Worstius fut Jacques I, roi d'Angleterre, plus habile dans les guerres théologiques, que dans le commandement des armées. Il écrivit contre Worstius; fit protester par ses ambassadeurs, devant les Etats-Généraux, contre ses hérésies, & fit brûler en Angleterre, par la main du bourreau, tous les exemplaires des livres de Worstius, qu'il put découvrir. Il

poursuivit sa déposition & sa vie, devant les Etats-Généraux, qui enfin furent obligés de le chasser de Leyde.

[1611.]

Le prince Maurice voyoit à peu-près du même œil les Arminiens & les Gomaristes. Tout parti lui paroissoit odieux. Mais Barneveldt, grand-pensionnaire de Hollande, affectionnoit les Arminiens ; & Maurice songeoit à se défaire de Barneveldt. Il fut donc Gomariste par politique ; &, quoiqu'au fond très-indifferent pour l'une & l'autre secte, lorsque Barneveldt fut d'avis d'interdire aux ministres & aux professeurs toute dispute sur les matieres de la Grace & de la Prédestination, le prince excita les Gomaristes à s'élever contre une modération si contraire, disoient-ils, aux intérêts de la vérité ; &, comme le fanatisme n'a point de bornes, la sagesse du parti qu'avoit pris Barneveldt, le fit accuser d'avoir comploté avec les Espagnols d'introduire le Catholicisme dans les Provinces-Unies.

[1614.]

La tolérance que Barneveldt vouloit introduire fut le premier prétexte que prirent ses ennemis pour le perdre. Maurice ne vouloit point paroître ouvertement. Le hazard lui procura un agent tel qu'il le de-

siroit. Aërssens, fils du greffier des Etats-Généraux, depuis long-tems ambassadeur à la cour de Henri IV, & ensuite à celle de Louis XIII, revint en Hollande, après quinze ans d'absence. Louis fatigué de l'ambition, de l'esprit inquiet & intriguant de ce ministre, écrivit aux Etats, pour qu'il fût remplacé. Aërssens, obligé de rester dans sa patrie, s'en vengea, en augmentant le trouble qui y régnoit. Il se dévoua à Maurice, & se prépara à servir son ressentiment contre Barneveldt. Il composa contre lui les libelles les plus outrageans. Barneveldt y répondit par un Mémoire apologétique des services qu'il avoit rendus à sa patrie, & fit porter un édit en faveur de la tolérance & de la pacification.

[1616.]

Tout impôt sur les bleds, quel qu'en soit le motif, est toujours dangereux. Le port de Delft avoit besoin de réparations dont la ville ne pouvoit pas faire les frais. Le sénat crut pouvoir sans conséquence mettre une imposition sur les bleds qui entreroient dans ce port, & ne songea pas à faire contribuer les vins du Rhin & d'Espagne. Le peuple se récria, & prétendit que le sénat ne touchoit point aux vins, par un intérêt particulier; que les vins, qui n'étoient que pour les riches, devoient être

seuls taxés, & non les bleds dont les plus pauvres ne pouvoient se passer. Des murmures on passe aux menaces. Enfin les femmes de Delft s'assemblent; d'un tablier bleu se font un étendard; marchent en troupes & armées, chez le receveur; enlevent la caisse; mettent le bureau au pillage; vont chez les sénateurs; pillent leurs maisons; brisent les meubles & tout ce qui tombe sous leurs mains. Le sénat est obligé de supprimer l'impôt & de faire venir des troupes qui mirent fin à cette révolte.

[1617.]

La dispute des Arminiens & des Gomaristes dégénéra en guerre civile, du moment que l'édit de la tolérance eut été porté. Le fanatisme a quelque chose de bien étonnant. La tolérance l'irrite presqu'autant que la persécution. Quelles armes faut il donc employer contre ce genre de manie? l'indifférence & le mépris. Le 17 de Février, les Arminiens faisoient à Amsterdam leur prêche & leurs prieres chez un marchand. Le dimanche d'auparavant, il y avoit eu contre eux une émeute de Gomaristes. Le magistrat, craignant le même accident, se transporte à l'assemblée; la rompt, & défend de s'assembler à l'avenir. Les Arminiens se retirent. Mais la populace mutinée assiége la maison du marchand; enfonce

la porte; enleve ses meubles; son argenterie, ses magasins & sa caisse; fait couler le vin & la bière qu'elle ne peut boire, & met le feu à ce quelle ne peut emporter. Le ministre Arminien évita par la fuite les outrages de cette foule effrénée, qui fit tomber sa fureur sur son valet. On le battit; & l'on déchira son manteau en petits lambeaux que ces furieux attacherent à leurs chapeaux. Les magistrats ne firent cesser le tumulte qu'avec peine; &, lorsqu'il fut appaisé, le feu ayant pris à quelques maisons, le désordre fut pire qu'auparavant; mais les bourgeois, commençant à craindre pour eux-mêmes, prirent les armes, & dissiperent la canaille.

[1618.]

Le tumulte s'étoit répandu de ville en ville. Les Etats de Hollande & de Westfrise publierent une déclaration portant qu'il étoit du devoir du magistrat politique de se mêler des affaires ecclésiastiques, & que les cinq propositions de la créance des Arminiens sur la Prédestination n'étoient point nouvelles parmi les Calvinistes & les Luthériens; que ceux qui les enseignoient, ne devoient pas être retranchés de la communion de l'Eglise. En conséquence, les magistrats de Leyde, d'Utrecht, d'Over-Yssel, qui étoient Arminiens, firent des le-

vées de ſoldats, ſous prétexte de ſe mettre à couvert des émotions de la populace. L'Arminianiſme avoit gagné preſque toutes les provinces. Alors le prince Maurice parut à découvert. Il partit muni des déclarations des Etats, & ſe tranſporta ſucceſſivement dans toutes les villes, pour faire caſſer les ſoldats, & chaſſer du corps de la magiſtrature tous les ſénateurs convaincus d'être de la ſecte des Arminiens, ou de la favoriſer. Mais, ſe prévalant de ſon autorité, & du crédit qu'il avoit, il mit les Etats-Généraux dans ſa dépendance, & leur attribua tous les priviléges qui n'appartenoient qu'aux Etats particuliers. Il s'arrogea peu-à-peu les droits de la ſouveraineté; & ces Etats-Généraux, composés de ſes créatures, n'agirent que par lui. En vertu d'un décret qu'il leur dicta, Barneveldt fut arrêté & conduit en priſon, avec Hoogerbetz, Grotius & Lédemberg, ſecrétaire des Etats d'Utrecht, qui, voyant que, puiſqu'on traitoit avec tant de ſévérité Barneveldt, l'oracle de ſa patrie, il avoit tout à craindre pour lui-même, ſe poignarda dans la priſon.

[1619.]

Les Arminiens, cités au ſynode de Dordrecht, embarraſſoient par leur défenſe les Gomariſtes qui ne trouverent pas de meil-

leur expédient que de les exclure par une sentence, qu'ils firent rendre par les Etats-Généraux, & enfin de faire bannir les uns, d'emprisonner & de priver les autres de leurs emplois ; après quoi, le prince Maurice d'Orange fit travailler au procès de Barneveldt, à qui l'on n'avoit d'autre crime à reprocher que d'avoir opiniâtrement défendu les intérêts de l'Etat, la liberté que ce prince n'avoit que trop opprimée contre les loix du pays. Maurice choisit, pour faire le procès à Barneveldt & aux deux autres prisonniers, vingt-six juges parmi les membres qui lui étoient les plus dévoués. Il fut l'ame de cette odieuse commission. Gomas, Aërssens instruisoient ces juges iniques. Le roi de France protégeoit ouvertement, par son ambassadeur, l'infortuné Barneveldt dont il connoissoit le mérite ; mais le roi d'Angleterre montroit contre lui toute la haine d'un théologien qui se sent accablé par des objections qu'il ne peut détruire. D'ailleurs, sous prétexte de protéger les Gomaristes, il se vengeoit de l'adresse avec laquelle le sage Barneveldt lui avoit fait ôter de Flessingue, de la Brille & de Ramekens ses garnisons Angloises. Les juges prononcerent un arrêt de mort contre lui, sans lui avoir permis de se défendre contre ses accusateurs. Les motifs de sa condamnation, insérés dans l'arrêt, étoient

» d'avoir troublé la Religion & contristé l'Eglise de Dieu, en avançant que chaque Province pouvoit disposer, dans son ressort, du fait de la Religion, sans que les autres Provinces eussent à en connoître; qu'il avoit abusé quelques-uns des plus puissans potentats, par des pratiques injustes; qu'il avoit donné de fausses instructions aux ambassadeurs des Etats-Généraux; qu'il avoit détourné le roi de France d'envoyer les ministres Réformés de son royaume au synode de Dordrecht; qu'il avoit préféré les intérêts des Etats particuliers de Hollande & de Westfrise, à ceux des Etats-Généraux; qu'il avoit fait établir dans les fonctions ecclésiastiques des théologiens & des ministres, & dans le gouvernement politique des gens dévoués à ses volontés; qu'il avoit emprunté le nom des Etats de Hollande & de Westfrise, pour tenir des conventicules & des assemblées inutiles; qu'il n'avoit point travaillé à empêcher les placards & les libelles contre l'ancienne religion réformée; qu'il avoit troublé la police, & avoit donné lieu à la sédition d'Utrecht; qu'il avoit autorisé la levée des soldats; qu'il avoit voulu détourner le synode national; qu'il avoit décrié le prince Maurice, voulant faire croire qu'il prétendoit à la souveraineté du pays; qu'il avoit révélé les secrets de l'Etat; qu'il avoit interdit quelques offi-

ciers de leurs charges, & empêché l'administration de la justice; qu'il avoit touché de grosses sommes, de la part de quelques princes étrangers, contre son serment & son instruction, sans le révéler aux Etats. En vain l'ambassadeur de France sollicita-t-il, de la part de son maître, avec le plus grand empressement, qu'on sursît à l'exécution du jugement. L'échafaud fut dressé, le lendemain, dans la cour du château de la Haye, à la vue de l'appartement du prince d'Orange. Barneveldt obtint, pour toute grace, d'écrire une Lettre de consolation à sa femme & à ses enfans, à ses gendres & à ses petits-fils, pour les résoudre à souffrir chrétiennement sa séparation. Maurice voulut engager la femme de Barneveldt à demander grace pour lui. Elle eut le courage de répondre qu'on ne demandoit point de grace pour un innocent. En effet, Barneveldt n'avoit rien à se reprocher. L'origine de cette injustice atroce étoit le refus que Barneveldt avoit fait de consentir qu'on déférât au prince d'Orange la souveraineté du pays. La princesse douairiere d'Orange avoit sondé l'esprit du pensionnaire, à ce sujet; & il avoit répondu « qu'il » n'y avoit rien au monde qu'il ne souhaitât » avec plus d'ardeur que la gloire & l'agrandissement de la maison d'Orange; » qu'il donneroit de son sang, pour lui

» acquérir, non-seulement la souveraineté
» des Provinces, mais l'empire de tout le
» Monde, & qu'il y étoit obligé par les
» bienfaits, tant publics que particuliers,
» qu'il avoit reçus du Prince. Il représenta
» ensuite à la princesse que bien souvent les
» hommes se perdoient, par des desirs con-
» traires à leur propre bien & pour ne pas
» entendre leurs vrais intérêts, & lui prouva,
» par des raisons sans replique, que Mau-
» rice, en souhaitant la souveraineté, sou-
» haitoit sa propre ruine. » La Princesse fut
touchée de ces raisons & fit tout ce qu'elle
put pour détourner le Prince de son projet.
Sa mort, qu'il souffrit avec une fermeté qui
ne se démentit jamais, fut accompagnée de
toute sorte d'indignités. Quand on la lui
annonça: « J'y suis bien disposé, dit-il;
» mais je ne comprens pas pour quelles rai-
» sons on peut me faire mourir: j'ai servi
» sincèrement, avec zèle & fidèlement,
» mes Seigneurs les Etats de Hollande &
» de Westfrise; j'ai donné de même des
» conseils sincères & fidèles aux Seigneurs
» Etats d'Utrecht, comme aux Souverains
» de ma patrie, quand il m'en ont démandé,
» pour les garantir de tous attroupemens
» séditieux, & de toute effusion de sang,
» dont ils avoient été menacés, depuis
» long-tems. J'ai eu les mêmes vues à l'é-
» gard des villes de Hollande; & j'ai fait

» ensorte que chacun fût protegé, & qu'on
» ne fît tort à personne.... Je puis dire
» avec vérité, que, dans l'état où le pays a
» été, depuis l'an 1577 jusqu'à présent, j'ai
» été, autant que personne sans aucune ex-
» ception, constant & inébranlable à vou-
» loir exposer ma personne, mon bien &
» mon sang, pour m'opposer aux préten-
» tions des Espagnols & de leurs adhérans,
» jusqu'à l'extrémité. J'ai aussi défendu la
» souveraineté, les franchises & les droits
» du pays, membres & villes de Hollande
» & de Westfrise jusqu'au bout, avec zèle,
» courage & résolution, & demeuré, par la
» grace de Dieu, ferme & immobile jus-
» qu'à la fin. Enfin j'ai plusieurs fois de-
» mandé mon congé à MM les Etats de
» Hollande; mais je n'ai pu l'obtenir. Il
» semble que Dieu ait voulu amener ce
» mal sur moi. Je me suis employé avec
» tant de zèle aux affaires du pays, que je
» n'ai pu avoir soin des miennes. » Quand
on lui lut la sentence qui portoit confisca-
tion de ses biens, il dit qu'il avoit cru que
les Etats se seroient contentés de lui faire
perdre la vie, & que ses biens resteroient à
sa femme & à ses enfans. « Est-ce-là la ré-
» compense, ajoûta-t-il, des services que
» j'ai rendus au pays, pendant quarante-qua-
» tre ans? » Il marcha d'un pas assez ferme
à l'échafaud, soutenu sous le bras par son

domestique. On avoit affecté de ne préparer ni chaise ni coussin où il pût se mettre à genoux. Il se prosterna sur les planches de l'échafaud. Il dit à l'exécuteur de ne pas le toucher. Il se deshabilla lui-même, aidé de son valet; après quoi, il se tourna vers le peuple, & s'écria : « Messieurs, ne croyez » pas que je sois un traître; je me suis con» duit en homme de bien, & comme un » bon citoyen; & je mourrai tel. » En se mettant sur le sable préparé pour recevoir son sang, il dit : « Mon Dieu! recevez mon » esprit. » Il mit lui-même son bonnet sur les yeux; & l'exécuteur lui enleva la tête d'un seul coup. On dit que le prince Maurice vit cette exécution de sa fenêtre, avec une lunette; mais il vit aussi, sans qu'il osât l'empêcher, le peuple se disputer & se distribuer le sable teint de son sang, pour le conserver précieusement. Barneveldt touchoit à sa soixante-douzieme année, lorsqu'il fut exécuté. Il avoit rendu de grands services aux Etats, & sur-tout au prince Maurice qu'il avoit fait déclarer gouverneur de Hollande & de Westfrise, avant l'arrivée du comte de Leicestre déclaré Stadhouder. Ce fut lui qui forma ce prince ingrat aux affaires & à la guerre. Il avoit trouvé la république dans un état de langueur : il la laissa riche & florissante. Il avoit déconcerté les projets des Anglois prêts à se réu-

nir avec l'Espagne. Sa patrie avoit en lui une confiance si aveugle, que, de cinq ambassades dont il fut chargé, il y en eut quatre pour lesquelles on ne lui avoit rien prescrit. Il avoit établi la compagnie des Indes orientales. Ce vertueux citoyen, à qui la Hollande devoit des statues, périt sur un échafaud, sans qu'elle osât lui donner un soupir.

[1621.]

Malgré ses proscriptions, le prince d'Orange fit de vains efforts pour se rendre maître des esprits. Ceux qui lui avoient paru les plus dévoués, se montrerent les plus opposés à ses desseins, dès qu'ils connurent qu'il aspiroit à la souveraineté. Le peuple ne le voyoit qu'avec indifférence; & ce prince, qui avoit eu le crédit de faire périr, par la main du bourreau, le plus ferme appui de la république, ne put résister au chagrin qu'il conçut de ce qu'un jour, traversant la place de Gorkum, où le peuple étoit assemblé, personne ne daigna ôter son chapeau. Le dépit qu'il en conçut le remplit d'amertume, & influa sur le reste de ses jours. Cependant il retenoit toujours en prison Hoogerbets surnommé l'Aristide de sa République, proscrit en même tems que Barneveldt. Sa patience encourageoit les compagnons de son infortune. Sa femme, qui ne

ne voulut jamais l'abandonner, expira sous ses yeux, en le servant ; plus glorieuse de cette mort, que si elle eût partagé le Stadthoudérat, avec un époux traître à sa patrie. La femme du célèbre Grotius, qui étoit aussi en prison avec son mari, se rendit célèbre par son amour & par une ruse que sa tendresse lui suggéra. Grotius travailloit aux ouvrages, qui lui ont acquis tant de réputation. Il avoit besoin d'une grande quantité de livres. Il obtint la permission d'emprunter tous ceux qu'il pourroit se procurer. Ses amis lui fournissoient tous ceux, qu'il demandoit. Il les envoyoit chercher dans une caisse fort grande, dans laquelle il faisoit mettre aussi son linge, & celui de sa femme. Quand il avoit fait usage de ces livres, on les reportoit, & on lui en donnoit de nouveaux. Marie de Reigesberg, son épouse, s'étant apperçue que les gardes, ennuyés de ne trouver dans cette caisse que des livres & du linge sale, ne la fouilloient plus, persuada à Grotius de se mettre dans la caisse à la place des livres. Il y consentit. Deux jours avant l'exécution de ce projet, elle le fit rester auprès de son feu, dans un fauteuil, affublé d'un bonnet, & fit fort l'affligée de la maladie de son mari. Au jour marqué pour venir prendre les livres, ayant fait mettre Grotius dans la caisse, elle tint les rideaux de son lit bien fermés, & recom-

manda à l'homme qui vint enlever le ballot de le faire le plus doucement qu'il pourroit. Il le charge avec beaucoup de peine sur ses épaules, & s'en va jurant contre la pesanteur de son fardeau. Marie prend alors les habits & le bonnet de Grotius, & reste auprès du feu, de crainte que le geolier n'entrât. Lorsqu'elle le crut en sûreté, elle alla elle-même avertir les gardes que son mari étoit sorti, & qu'ils avoient bien peu d'attention à leurs prisonniers. Le bruit de son évasion se répandit bientôt. On voulut en faire un crime à Marie. Quelques-uns eurent la cruauté de proposer de la retenir à la place du prisonnier ; mais on eut honte de cette proposition, & on la renvoya. Grotius ayant été porté à Gorkum, s'en alla à Anvers, d'où il écrivit à la cour de France. Le chancelier De Vair lui manda, de la part du Roi, qu'il pouvoit compter sur la protection royale & sur l'amitié de tous les sçavans de son royaume. Le président Jeannin accompagna cette Lettre, des témoignages les plus sincères de son amitié. Grotius vint en France. Il y reçut l'accueil le plus favorable, & une pension de mille écus.

[1622.]

Après un siége accompagné de toutes les horreurs qui sont la suite d'une vigou-

reuse résistance, Spinola se rendit maître de Juliers. Frédéric Pithau, qui defendoit la place, fut mis en prison à la Haye, pour n'avoir pas préféré la mort à une capitulation qui lui parut indispensable. La perte de cette place fut suivie d'une ordonnance des Etats-Généraux, par laquelle il étoit défendu aux prêtres, aux religieux, & à tous ecclésiastiques, d'entrer sur les terres de la république pour y demeurer, & enjoignoit aux Jésuites d'en sortir, dans six jours, sous peine d'être traités comme ennemis de l'Etat, ainsi que ceux qui leur donneroient asyle. Il étoit aussi défendu d'envoyer les enfans sous des punitions séveres, dans les colléges des Jésuites & des Espagnols. Cependant Spinola assiégea Berg-op-Zoom. La capacité de ce grand capitaine échoua devant cette place qui fut attaquée & défendue avec une égale vigueur. C'étoit le premier siége qu'il eût été forcé de lever. Berg-op-Zoom n'étoit pas encore aussi fortifiée qu'elle le fut, lorsque M. le maréchal de Lowendhal s'en empara, contre toute apparence, & se couvrit, par cette prise, d'une gloire immortelle. Jusqu'à lui cette place avoit été regardée comme imprenable.

Après la levée du siége de Berg-op-Zoom, le marquis de Spinola ayant été joint par ses troupes, & par celles de ses alliés, marcha au-devant du prince d'Orange, & lui envoya

proposer la bataille. Le Prince répondit au hérault : « Mon projet étoit de faire lever le » siége de Berg-op-Zoom & de reprendre » Steenberg aux Espagnols. Je l'ai exécuté » heureusement. Le gain d'un bataille n'en- » tre point, pour le moment, dans mes » vues. » Spinola, sur cette réponse, renonça au dessein de livrer bataille à un général qui sçavoit fermer les yeux aux attraits dangereux d'une gloire inutile.

[1623.]

Il se forma une conspiration secrette contre le prince Maurice d'Orange, dont Guillaume Barneveldt, fils du malheureux Pensionnaire, étoit le chef. Il communiqua son dessein à son frere aîné Groëneveldt, qui fit tous ses efforts pour l'en dissuader, & qui rejetta avec horreur la proposition d'entrer dans ce complot. Cependant, la conjuration ayant été découverte, Guillaume se sauva ; & son frere, qui étoit innocent & qui la croyoit éteinte, fut arrêté, & étant convaincu d'en avoir eu connoissance & d'avoir essayé de se sauver en Angleterre sur une barque de pêcheur, il fut condamné à perdre la tête avec quelques-uns des conjurés.

[1625.]

Il paroît que Maurice étoit déchiré du

remords de l'exécution de Barneveldt. Spinola assiégeoit Bréda. Maurice entreprit, soit de force, ou par ruse, de faire lever le siége ; mais, son projet ayant manqué, il se retira à la Haye, malade & désespéré, disant que Dieu l'avoit abandonné ; puis, jettant les yeux sur l'état où se trouvoit la république, avec peu de troupes & sans argent, il se ressouvint des ressources que Barneveldt avoit trouvées dans de semblables occasions ; & il s'écria : « Quand ce » vieux coquin vivoit, on n'étoit pas si » embarrassé d'argent & de conseil ; mais » à présent nous n'avons ni l'un ni l'autre. » On lui servit, un jour, un gros poisson. L'imagination frapée, il crut voir la tête blanche de Barneveldt. « Ah ! s'écria-t-il, » qu'on ôte cette tête de devant moi ! » Sa maladie dégénera en une fiévre de langueur, dont il mourut à l'âge de cinquante-huit ans. C'étoit un des plus grands hommes de guerre de son tems. Il excella dans l'art de camper. Il enseigna à son siécle l'art de fortifier les places & celui de les défendre, celui de joindre la prudence au courage, & de sçavoir éviter ou donner à propos les batailles. La mort de Barneveldt ternit ses vertus. On lui a reproché d'avoir voulu se rendre souverain. Cependant il avoit rendu de grands services aux Provinces-Unies, qu'il arracha à la domination Espagnole. Il eut deux

puissans adversaires à combattre; le duc de Parme, auquel il ne céda jamais; & Spinola, qui ne put l'entamer. Quelques historiens ont cru qu'il étoit mort de chagrin de n'avoir pu forcer ce général à lever le siége de Bréda. Son frere Frédéric-Henri de Nassau lui succéda. La république lui conserva toutes les charges, dignités & pouvoirs de Maurice. Spinola faisoit un si grand cas du prince d'Orange que, s'étant rendu maître de Bréda, après sa mort, il ne voulut plus commander les armées, comme s'il eût désespéré de trouver un ennemi digne de lui. Après la capitulation, il embrassa le gouverneur Justin de Nassau & ses enfans, & les généreux défenseurs de cette place.

[1629.]

La compagnie des Indes orientales & celle des Indes occidentales avoient fait des découvertes dans les Terres-Australes, & des prises en mer, si considérables sur les Espagnols, que ceux-ci eurent le chagrin de voir l'argent, qu'ils destinoient à des entreprises contre les Hollandois, passer entre les mains de ces mêmes Hollandois, qui s'en servirent contre eux. Le premier usage, qu'ils en firent, fut le siége de Bosleduc. Le prince d'Orange y étoit en personne. Il avoit avec lui les François commandés par le duc de Candale. Les six premiers coups de canon

furent tirés par le vicomte de Turenne, neveu du prince d'Orange, qui n'avoit pas encore dix-huit ans. Ils commandoit une compagnie d'infanterie que le Prince lui avoit donnée pour faire ses premieres armes. Il faisoit avec la plus grande exactitude les fonctions de capitaine, & cependant ne manquoit pas de se trouver à toutes les attaques, comme volontaire. Quatre cents hommes de la garnison de Bréda, ayant voulu se glisser dans la place, le duc de Bouillon, frere aîné du Vicomte, les poursuivit, & s'engagea imprudemment à leur suite. Turenne, quoiqu'officier d'infanterie, vole au secours de son frere; &, malgré deux blessures qu'il reçut, il dégagea son frere, & chassa l'ennemi. Pendant ce siége, il ne se passa pas de jour qui ne fût signalé par quelque prodige de valeur. En vain les Espagnols ayant à leur tête le comte Henri de Bergh, & les Impériaux commandés par le comte Ernest de Montecuculli, tenterent de faire diversion par des entreprises dans les Provinces. En vain le premier avoit-il essayé d'attaquer le prince d'Orange dans ses retranchemens: ils ne purent jamais parvenir à l'arracher de devant Bosleduc. Attaqué de tous côtés, il faisoit face à tout. Il se ménageoit si peu, que les Etats lui écrivirent pour le supplier de ménager ses jours, qui importoient à la république. Jean

de Nassau arriva avec dix mille Impériaux, pour se joindre aux opérations de Henri de Bergh & de Montecuculli. Ces trois armées auroient dû ravager les Provinces-Unies. Mais les Espagnols & les Impériaux se confiant trop à leurs forces, n'avoient pas daigné mettre Wésel, le depôt de leur artillerie & de leurs magasins, à couvert de toute insulte, n'imaginant pas qu'il pût venir dans l'idée des Hollandois, trop occupés, de faire aucune tentative sur une place si forte : c'est cependant ce qui arriva. Othon de Ghent, gouverneur d'Emmérick, profitant de la négligence du commandant, & de l'éloignement des armées, surprit Wésel, pendant la nuit, avec douze cens hommes de pied & huit compagnies de cavalerie, & passa la garnison au fil de l'épée. Cette prise priva les Espagnols & les Impériaux de toutes leurs munitions, & força les trois armées à repasser l'Yssel en désordre. Bosleduc, sans espoir de secours, capitula; & les Espagnols commencerent à perdre l'espoir d'y rentrer. Peu-à-peu ils furent chassés des places qu'ils occupoient. Les Hollandois ne furent pas moins heureux dans les Indes.

[1630.]

On apprit, par le retour des vaisseaux de la Compagnie, que Batavia avoit soutenu

deux siéges dont les détails méritent d'être conservés. L'empereur de Java, jaloux de l'établissement des Hollandois qui lui enlevoient le commerce du Japon, de la Chine, de Sumatra, de Bornéo, envoya une armée de deux cens mille hommes, commandée par un seigneur de sa cour, pour faire le siége de Batavia; mais il échoua. Le prince de Madura accabla le général de railleries, & dit qu'avec une armée aussi nombreuse, il auroit emporté Batavia, ou qu'il y auroit perdu la vie. L'empereur le prit au mot; lui donna une armée de cent cinquante mille hommes, mieux choisis & beaucoup mieux disciplinés; lui ordonna de mettre le siége devant Batavia; lui donna pour lieutenant & pour conseiller le général qui avoit levé le siége, & voulut être témoin de cette expédition. Batavia fut investi. Le prince de Madura donna de fréquens assauts, & fut toujours repoussé. Les Hollandois firent sur son camp un feu si vif & si continuel, qu'ils le remplirent de morts. L'infection fit périr un grand nombre des soldats. Les cadavres qu'on jetta dans la riviere, arrêtés par une écluse que les Hollandois avoient fait faire, empesterent l'air & les eaux de la ville même; de sorte que les assiégés furent obligés de creuser la terre, à une très-grande profondeur, pour se procurer de l'eau. Enfin les assié-

geans, rebutés de la défense des Hollandois, & de la puanteur des cadavres des Indiens, mirent le feu à leur camp, & se retirerent. L'empereur, se souvenant de ce qu'avoit dit le prince de Madura, qu'il prendroit Batavia, ou qu'il y perdroit la vie, ordonna à l'armée de massacrer ce prince & huit cens hommes qui, s'étant déclarés pour lui, n'avoient jamais voulu l'abandonner.

Peu de tems après le siége de Batavia, l'amiral Jean-Pierre Coën, général d'un mérite rare, qui avoit repoussé les Indiens, défendu Batavia, & conquis beaucoup de pays, mourut également regretté dans les Indes & en Hollande. Les directeurs de la compagnie firent rendre à sa mémoire les mêmes honneurs qu'ils avoient rendus, l'année précédente, à Pierre Hein, amiral de Hollande, qui avoit causé de si grandes pertes aux Espagnols dont il avoit défait & brûlé la flotte sur la côte du Brésil, auxquels il enleva, sur les côtes de la Floride, la flotte d'argent, qui revenoit du Pérou; prise qui fut si considérable, qu'il conduisit en Hollande pour sept millions deux cens mille livres d'argent, trois millions six cens mille livres de marchandises, & pour quatre millions de canons, de cordages & d'autres équipages de mer. Pierre Hein fut nommé amiral, & commanda la flotte que les Hollandois mirent en mer contre l'ami-

rauté Espagnole de Dunkerque, qui, depuis la prise de Bréda, avoit ruiné une partie du commerce que les Hollandois faisoient sur la Méditerranée. Hein, ayant rencontré trois vaisseaux de guerre Espagnols, sortant du port d'Ostende, les attaqua. Il fut emporté d'un coup de canon, à la troisieme bordée. Son lieutenant, qui sentit que, si les soldats avoient connoissance de sa mort, ils se décourageroient, couvrit adroitement son corps; donna toujours les ordres au nom de l'amiral & s'empara des trois vaisseaux. Le corps de Hein fut porté à Delft, avec la plus grande pompe, enterré dans le temple de la ville, où sont les tombeaux des hommes illustres, qui ont rendu des services importans à la république. Tous les ordres de la province, & toutes les compagnies assisterent à ses funérailles, par un décret des Etats-Généraux, qui y envoyerent leurs députés; & on lui dressa un mausolée sur lequel on consacra ses belles actions. Les mêmes honneurs furent rendus à Coën.

[1631.]

Les Espagnols étoient fatigués d'une guerre infructueuse. L'Infant fit proposer une trêve de trente-quatre ans. Les Hollandois n'en étoient point éloignés. Mais, tandis qu'ils délibéroient, le cardinal de Ri-

chelieu, dont les vues auroient été traversées par cet évènement, se mit à la traverse; &, au lieu de la trève avec les Espagnols, il engagea les Hollandois à renouveller les anciens traités avec la France. Ce ministre n'étoit conduit par aucun intérêt pour le prince d'Orange; car, tandis qu'il faisoit agir auprès de lui pour lui faire renouveller le traité, il suscitoit un traître pour lui livrer la ville d'Orange enclavée dans les Etats de la France. Ce traître étoit le gouverneur lui-même, Jean de Herlogh d'Osmaël, sieur de Valkembourg, élevé dans la maison du Prince, & comblé des bienfaits de son maître. Le but du cardinal étoit d'acquérir cette principauté au roi de France, &, en même tems, de faire valoir son zèle à la cour de Rome. Valkembourg avoit promis de lui livrer la place, moyennant quatre cents mille livres d'argent comptant, & vingt mille de pension. Mais, comme il voulut qu'on lui donnât d'avance la somme de quatre cents mille livres, l'affaire traîna en longueur. Le Prince découvrit la trahison, & envoya Knuyth, qui entra de nuit par escalade dans la ville; assiégea le château, surprit chez un particulier Valkembourg qui, ayant voulu se barricader, fut tué avec quelques-uns de sa suite. Le prince d'Orange, distinguant le cardinal du ministre, n'en fut pas moins attaché à la France;

& il recommença la guerre contre l'Espagne, avec plus de zèle que jamais. C'est pour récompenser ce zèle que les Etats-Généraux accorderent à Guillaume son fils, qui n'avoit pas encore cinq ans accomplis, la survivance de toutes les charges de son pere.

Le P. Philippe, Capucin, de Bruxelles, ayant gagné la confiance de l'Infante, lui persuada d'ôter aux Provinces-Unies la communication de la Hollande avec la Zélande. Cette princesse, éblouie par les visions du Capucin, fit construire un grand nombre de frégates, de barques & de chaloupes, & mit le Capucin à la tête de l'entreprise, sous le commandement de Jean de Nassau. Les Hollandois attaquerent cette flotte; &, malgré la vigoureuse défense de Jean de Nassau & le courage du Capucin qui se battit vaillamment, la flotte des Espagnols fut battue. On prit soixante-seize vaisseaux avec tous leurs équipages: le reste fut coulé à fond, ou brûlé. On fit prisonniers tous les matelots & plus de quatre mille soldats. Il ne se sauva qu'onze personnes, du nombre desquelles furent le comte de Nassau & le P. Philippe, Capucin, qui ne pouvoit pas concevoir comment une entreprise, qu'il avoit jugée infaillible, avoit pu manquer. Cette victoire fut suivie de l'alliance du roi de Suède, le fléau

de l'Allemagne, & le plus terrible ennemi de la maison d'Autriche, avec les Hollandois, & de la prise de Venloo & de Ruremonde par le comte Ernest-Casimir de Nassau, cousin du prince d'Orange & gouverneur de Frise & de Groningue, qui fut tué d'un coup de mousquet.

[1633.]

Les Pays-bas Espagnols perdirent leur gouvernante Isabelle d'Autriche, infante d'Espagne, fille de Philippe II, & petite-fille de Henri II, roi de France, princesse accomplie par les qualités du cœur & de l'esprit, & par sa beauté. Elle étoit née en 1566. Les historiens louent sa prudence, son équité, sa droiture & sa vigilance. Elle captivoit également les cœurs de ses sujets, & ceux des étrangers, par son courage, par une douceur & par une bonté auxquelles rien ne pouvoit résister. Elle joignit à tant de qualités une piété exemplaire & sincère. Ses derniers jours furent témoins de la retraite, ou plutôt de la défection de Henri, comte de Bergh, mestre-de-camp général des armées d'Espagne dans les Pays-bas, qui, après l'invasion des Hollandois dans le pays de Gueldres, se retira à Liége, d'ou l'Infante fit d'inutiles efforts pour le ramener. Le Comte eût bien voulu se rendre aux bontés de la Princesse; mais il s'excusa,

en mettant sous ses yeux des services de quarante années, qu'il avoit rendus au roi d'Espagne, pendant lesquelles il avoit vu périr par le sort des armes six de ses freres; en lui remontrant que les débordemens des Espagnols avoient causé la ruine du pays & de la religion Catholique; que la noblesse Flamande étoit révoltée de leurs mépris. La Princesse vit encore Maëstricht, après un siége qui couvrit d'honneur le comte de Leyde qui le défendoit, & le prince d'Orange qui l'assiégeoit, passer aux Hollandois, à la vue de trois armées qui ne purent sauver cette place, dont la prise fut suivie de celles de Limbourg, d'Orsoy, de Rhimberg par le prince d'Orange. Enfin elle vit ses propositions pour la trêve, rejettées, & la réunion de la Flandre avec la Hollande mise en négociation, & entamée par la conspiration secrette des seigneurs Flamands avec le comte de Bergh. La mort de l'Infante sans enfans rendit à Philippe IV, son neveu, le droit de succession aux Pays-bas & à la Franche-Comté, qui lui avoient été donnés en dot, avec la clause que les aînés, dans la succession, seroient préferés aux puînés, & les mâles aux filles, sans que, dans aucun cas, il fût permis de partager ces provinces entre les cohéritiers, ni de les aliéner.

[1634.]

Le comte d'Ayétonne fut déclaré gouverneur des Pays-bas, en attendant l'arrivée du cardinal-infant, qui avoit conçu les plus vastes projets contre la Hollande. Le prince d'Orange les rendit tous inutiles. Le comte d'Ayétonne mit le siége devant Maëstricht. Le prince assiégea Bréda, &, par cette diversion, força les Espagnols à abandonner leur entreprise. Ils volerent à Bréda, & n'y retrouverent plus le Prince, qui s'étoit retiré, content de les avoir fait tomber dans le piége. Mais Ayétonne n'en fit pas moins une entrée triomphante dans Bréda; & l'on fit une inscription dans laquelle on disoit que Spinola avoit conquis la ville, mais qu'Ayétonne l'avoit conservée. Cependant, pour l'empêcher de recommencer le siége de Maëstricht, le prince disposa ses troupes de maniere que, quelque parti que prissent les Espagnols, ils fussent toujours dans l'incertitude.

[1635.]

Les Etats envoient une ambassade à la cour de France pour l'exécution du traité fait avec cette Puissance, l'année précédente; & le résultat fut une Ligue offensive entre la France & la Hollande contre l'Espagne.

pagne. C'en étoit fait de la domination Espagnole dans les Pays-bas, si le prince d'Orange eût pu resister à la jalousie que lui inspirerent les premiers succès de l'armée Françoise. Louis XIII avoit déclaré la guerre au Cardinal-Infant, qui envoya une armée pour empêcher la jonction des François & des Hollandois. Les Espagnols rencontrerent les François dans le Luxembourg. Ils livrerent bataille; furent défaits & laisserent quatre mille morts, huit cens prisonniers & toute leur artillerie, leurs drapeaux & leur bagage. Les François victorieux joignirent le prince d'Orange, quidissimu la son dépit. Les armées réunies marchent au siége de Tillemont. Le prince d'Orange fait sommer la ville. Le commandant, par une témérité qui causa le malheur de la place, refuse de la rendre, & s'obstine contre toutes les propositions les plus honorables. On s'empare des fauxbourgs. Le maréchal de Brézé & le Prince conviennent de ne pas livrer la ville au pillage. Elle est prise d'assaut. Le Prince laisse entrer ses soldats, contre l'accord. Ils mettent tout à feu & à sang. Le viol, le meurtre, le pillage sont leurs moindres excès. Ils ne se contentent pas de piller les églises: ils affectent de faire manger à leurs chevaux les hosties consacrées. Les prêtres & les religieux sont massacrés, & les religieuses livrées à la lubricité

du soldat. Le maréchal de Brézé fut obligé de permettre le pillage aux François. Pontis, qui vouloit sauver un couvent de religieuses, fut insulté par les Hollandois. Si, profitant de la terreur que le saccage de Tillemont avoit répandue de tous côtés, l'union eût régné entre les deux armées, la Flandre étoit subjuguée. Mais la lenteur, que la jalousie mit dans les opérations, donna le tems au Cardinal-Infant de fortifier Louvain, & de recevoir un secours de vingt-six mille hommes que lui amenoit Piccolomini. Les armées se séparerent; &, celle de France étant allée à Ruremonde, y fut consumée de maladies contagieuses, occasionnées par l'aridité des sables, & par une chaleur excessive. Cinq à six mille hommes furent étouffés subitement par des tourbillons que souleverent les vents. La mort, la désertion & le découragement réduisirent cette belle armée à l'état le plus déplorable; & le prince d'Orange crut triompher.

[1636.]

Le prince d'Orange ne tarda pas à ressentir les effets de la division que sa jalousie avoit jettée entre les deux nations. L'Infant lui enleva le fort de Schenk, la clef de la Hollande. Les suites, que devoit avoir la prise de ce fort, le firent recourir à la

France. Mais le cardinal de Richelieu, qui voyoit bien que le prince avoit sacrifié l'armée Françoise au ressentiment qu'il conservoit des tentatives que ce ministre avoit faites pour lui enlever Orange, fut sur le point de déclarer la guerre aux Hollandois, sur-tout lorsqu'il apprit que cette nation, entrant dans les vues du Prince, joignoit les mauvais traitemens, & le mépris dont elle l'accabloit, à la jalousie & à la vengeance de leur chef, & que cette brillante armée se trouvoit réduite à cinq ou six mille hommes, dont un grand nombre périt encore, & dont plusieurs officiers se virent obligés de demander l'aumône, pour repasser en France. Cependant le cardinal envoya des ambassadeurs; &, oubliant ou dissimulant le passé, la Ligue offensive contre l'Espagne & la maison d'Autriche, fut continuée. Alors le prince d'Orange tourna toutes ses vues vers le fort de Schenk. Ce fut à ce siége qu'il inventa de faire rougir les boulets. Mais tandis qu'il s'acharnoit à cette place, l'Infant s'empara du duché de Limbourg. Le camp des Hollandois étoit si bien retranché; le siége se faisoit en si bon ordre, que Piccolomini & les généraux de l'Infant voulant le faire lever, ne purent s'empêcher d'admirer la sagesse du prince, & se retirerent sans rien tenter. Enfin Schenk fut repris la cinquantieme

année de sa construction par Martin Schenk, qui en portoit le nom.

[1637.]

La Ligue ayant été renouvellée, le cardinal de Richelieu, qui en avoit besoin pour ses intérêts & pour ceux de son maître, songea à gagner l'amitié du prince d'Orange. Il lui fit donner, dans un discours prononcé publiquement, le titre d'Altesse, qui lui fut confirmé par les Etats-Généraux. Le Prince ne perdoit pas de vue la ville de Bréda. Cette ville, depuis que les Espagnols s'en étoient emparés, étoit extrêmement fortifiée. Il falloit des forces considérables pour en entreprendre le siége. Il eut recours à la ruse. Il assembla plus de quatre mille vaisseaux, de différentes grandeurs, à la rade de Flessingue, & garda sur ses projets le plus profond secret. L'Infant, craignant pour toutes les places de Flandres, & sur-tout pour Bruges & pour Dunkerque, dispersa toutes ses troupes sur les côtes. Alors le prince d'Orange, qui faisoit tenir les siennes prêtes à marcher au premier signal, les fait marcher à Bréda dont il forma le siége. La garnison n'étoit que de trois mille hommes; mais Omer de Fourdin, qui y commandoit, la rendoit redoutable par son exemple & par sa vigilance. Le prince d'Orange tenta vainement de faire revenir les

troupes qui étoient sur sa flotte de Flessingue : les vents s'y opposerent. Mais il trouva six mille paysans assemblés par ses ordres, qui travailloient aux tranchées & aux digues ; de sorte que, lorsque l'Infant eut rassemblé ses troupes & qu'il voulut tenter de faire des entreprises contre les assiégeans, il trouva les postes si bien gardés, qu'il se vit obligé de se retirer & de tenter quelqu'autre moyen, pour délivrer Bréda. Il se porta sur Venloo, qui étoit mal gardé. Aux premiers coups de canon, quelques partisans des Espagnols ayant mis le feu dans deux quartiers de la ville, les femmes excitées par un prêtre qui leur crioit, que le tems étoit venu de se délivrer des hérétiques, assiégerent le gouverneur de Venloo, Bréderode, & le forcerent à capituler. Honteux de sa facilité, Bréderode se retira à Cologne. Il fut condamné, au camp du prince d'Orange, par l'intendant de justice & les deputés des Etats, à avoir la tête tranchée. Les Espagnols prirent encore Ruremonde ; mais le prince d'Orange n'en continua pas le siége avec moins de vigueur. Le baron de Charnassé, ambassadeur de France auprès des Etats, qui servoit à la tête de son regiment, y fut tué. Enfin les assiégés capitulerent, après la plus belle défense ; & le gouverneur obtint l'es-

time & les éloges du prince & des seigneurs de sa cour.

Les réjouissances que les habitans de Rhinberg firent pour la prise de Bréda, penserent leur être funestes. Les Espagnols ayant appris qu'ils devoient employer beaucoup de poudre en artifices & en décharges d'artillerie, qu'ils devoient passer la nuit dans les fêtes, s'avancerent, vers la fin du jour, au nombre de six cens. Ils se présentent pour escalader. Un sentinelle tire un coup de fusil & jette l'allarme dans la ville. Le gouverneur étoit à la Haye, malade. Wieckens, qui commandoit en son absence, donne commission à son lieutenant de rassembler les soldats; prend avec lui deux officiers, Harteveldt & Aërnhem, & quinze soldats: il se mêle aux troupes Espagnoles, comme un transfuge qui en amene dix-sept autres. Il fut bien reçu: on lui demande des instructions. Il leur dit que la plûpart des soldats sont plongés dans le vin, ou fument sur le rempart. Il leur conseille d'attendre encore que toute la garnison soit endormie, & leur recommande sur-tout de ne pas tirer, au moins de deux heures, de peur d'attirer l'attention des soldats. On le crut; mais bientôt, ayant été reconnu par un officier Espagnol, Wieckens fut obligé de se mettre en défense avec sa petite troupe. Elle soutint l'effort des Espagnols & se battit avec

fûreur. Cet officier fut tué avec Aërnhem, Harteveld fut blessé & fait prisonnier. Les soldats furent tués ou pris. Les Espagnols s'approcherent de la porte, & la rompirent; mais la garnison avoit eu le tems de se rassembler. Elle tua les premiers qui se présenterent; fit une sortie; tua ou noya soixante Espagnols, & força le reste à prendre la fuite. Cet évènement, qui doit immortaliser le nom de Wieckens, doit apprendre à tous les militaires, qu'à la guerre, il ne faut jamais se négliger, & que c'est au sein même de la victoire, que le vainqueur doit le plus craindre l'ennemi.

[1639.]

Les Espagnols avoient obtenu des avantages sur les Hollandois. Une bataille gagnée devant Calloo contre le comte Guillaume de Nassau; le siége de Gueldres, inutilement tenté par le prince d'Orange, qui se vit forcé par le Cardinal-Infant de le lever; la ville de Kerpen prise par les Espagnols, la moitié de la ville d'Orsoi, & plusieurs vaisseaux chargés de marchandises dans le port d'Amsterdam, brûlés par des incendiaires; quarante gros bâtimens submergés par la tempête avec leurs équipages & beaucoup de marchandises; la Hollande inondée par un débordement de l'Yssel, enfloient l'orgueil des Espagnols, lorsque le lieutenant

amiral de Hollande, le célèbre Martin Tromp, entreprit de venger sa patrie des torts de la fortune. Il apprit que l'armée navale des Espagnols devoit laisser le canal du fort de Mardick. Il se mit en mer, & la rencontra près de Gravelines; &, quoique fort inférieur, il se disposa à la combattre. L'amiral Espagnol, fier des succès de l'Infant, & fort supérieur à Tromp, accepta le combat. Les vaisseaux s'accrochent: le sang coule; la victoire balance pendant six heures: elle se déclare enfin pour Tromp. Le vaisseau amiral Espagnol est brisé contre un banc de sable: deux autres sont pris. Les Dunkerquois sont obligés de brûler le vice-amiral. Les six autres sont forcés d'échouer. Quinze cens soldats Wallons, & presque tous les matelots, périrent dans cette déroute; & Tromp fit sept cens prisonniers.

Cet avantage n'étoit que le prélude des victoires de Tromp. L'Espagne faisoit sur ses côtes un armement si redoutable, que, depuis la fondation de la monarchie, le seul qui pût lui être comparé, est celui que Philippe II fit contre l'Angleterre. La flotte de Philippe IV, sous le commandement d'Antoine D'Ocquendo, étoit composée de vingt mille hommes, de soixante-sept voiles & de quatorze vaisseaux fournis par les Dunkerquois. Vingt vaisseaux formoient celle de Tromp. Son premier dessein n'étoit que

d'empêcher le passage de cette flotte. Mais, ayant apperçu l'avant-garde, qui portoit l'argent, & quatre mille Espagnols qu'on devoit débarquer à Dunkerque, il l'attaqua sans être arrêté par le feu qui prit aux poudres d'un de ses vaisseaux, lequel sauta en l'air, dès le commencement du combat. Il tint sa petite flotte serrée, pénétra & divisa celle des ennemis, & prit un galion & un autre vaisseau qui furent repris ensuite, par l'avidité du pillage, qui fit négliger aux Hollandois de mettre leur prise en sûreté. Lorsque le jour parut, D'Ocquendo, honteux d'avoir cédé à une flotte si foible & si inférieure à la sienne, retourna au combat. Il ordonna à son amiral d'attaquer l'amiral ennemi. Tromp le reçut avec tant de vigueur, qu'il voulut se retirer; mais l'amiral Hollandois le poursuit, le foudroie & le fait couler à fond avec mille hommes qui le montoient. Un brouillard épais sépara les deux flottes pour le reste de la journée. Les Hollandois avoient pris quatre vaisseaux qui, s'étant trouvés Anglois, furent rendus, après en avoir retenu les soldats. Tromp reçut un renfort de onze vaisseaux. Il recommença le combat; mais la flotte ennemie, épouvantée, résolut d'aller se mettre à couvert dans les Dunes, & sous le canon des Anglois. Tromp profita de cette retraite pour faire venir les vaisseaux de Hol-

lande, de Frise & de Zélande. D'Ocquendo se radouba, sous le canon de la flotte Angloise, qui s'avança pour le protéger. Les Dunkerquois, à la faveur d'un brouillard, tenterent le passage. Tromp ne s'en apperçut, que lorsqu'il ne pouvoit plus s'y opposer. Il coupa cependant une partie de l'escadre; mais les Anglois, qui s'avancerent, la sauverent encore; & elle rentra dans les Dunes. Tromp, au nom des Etats, fit ses plaintes au roi d'Angleterre, & les appuya de quatre-vingt vaisseaux & de deux mille soldats que lui envoya le prince d'Orange. Le roi défendit tout acte d'hostilité, & promit de garder une neutralité parfaite. La flotte Espagnole, dépourvue de ce secours, résolut de retourner en Espagne. Enfin Tromp vint à sa rencontre avec une flotte de cent cinq vaisseaux & plusieurs brûlots. D'Ocquendo se vit forcé d'accepter le combat. Il fait couper les cables, & marche à l'ennemi. Le calme arrêta quelque tems la fureur des combattans. Un vent du nord se leva. Le combat devint si terrible, que le bruit du canon & de l'artillerie ébranla les maisons voisines des côtes d'Angleterre, de France & de Flandres. Les peuples accourus au rivage frémissoient. La fumée, qui pendant cinq heures enveloppa les deux flottes, déroboit aux spectateurs cette scène horrible. Tromp

& les Hollandois portoient par-tout l'épouvante & la mort. Les Espagnols tinrent jusqu'à l'extrémité; mais leur flotte étoit écrasée. Il n'y avoit pas un vaisseau qui ne fût hors de combat. Il en périt quarante avec leurs équipages, au nombre desquels étoit le grand galion de Portugal, de quatorze cens tonneaux, de quatre-vingt piéces de canon & de huit cens combattans, presque tous gentilshommes. Vingt-un allerent échouer aux Dunes. Les Hollandois les suivirent avec leurs brûlots; mais les Anglois en sauverent dix-huit par commisération. Les Hollandois, de treize qu'ils amenoient, n'en purent sauver que onze. Les vainqueurs & les vaincus avoient fait des prodiges de valeur. L'Espagnol Lopès, resté presque seul sur son vaisseau, se battoit encore; &, quoiqu'il le vit brûler d'un bout, & submergé de l'autre, il continua de se battre; eut un bras emporté, & n'en fut pas moins intrépide. Il combattoit du bras gauche, jusqu'à ce que le feu ayant gagné sous ses pieds, il fut englouti à demi-consumé par les flammes. Les Hollandois ne perdirent que soixante-treize soldats, & un vaisseau qui prit feu avec le galion de Portugal. Les Espagnols perdirent près de huit mille hommes; eurent quatre mille blessés & deux mille prisonniers. Les Etats accorderent à Tromp les honneurs qu'ils avoient accordés à Hein.

Le roi de France lui envoya des félicitations, des lettres de nobleſſe, & un préſent conſidérable. Telle eſt la célèbre bataille des Dunes, qui ruina les forces des Eſpagnols ſur l'Océan.

[1641.]

Le prince d'Orange venoit de marier ſon fils avec Marie Stuard, fille aînée du roi d'Angleterre. Du ſein des fêtes il revient aux armes, & met le ſiége devant Gennep, l'une des plus fortes places d'au-delà de la Meuſe. Le Cardinal-Infant forma une entrepriſe ſur la ville d'Ardenbourg en Flandres. « Il fit déguiſer quantité de ſoldats en femmes. On les mit ſur des chariots avec des paniers remplis de grenades au lieu de fruits ; & on les fit marcher vers la ville, avec ordre de jetter leurs grenades ſous la porte, & de tenir les gardes embarraſſés, pour donner lieu à quelques cavaliers Eſpagnols, habillés en payſans, de forcer la ville. Mais un ſoldat de la garniſon, qui étoit ſorti avec un fuſil, ayant rencontré un de ces prétendus payſans à cheval, apperçut, au travers de ſon habit déchiré, une veſte de ſatin, qui, avec la mine du perſonnage, lui donna quelque ſoupçon. Il le fit arrêter & conduire au gouverneur d'Ardenbourg. Il fut reconnu par le ſieur Vittorio, gentilhomme Italien, & découvrit toute l'entre-

prise des ennemis dont il s'étoit fait le conducteur. La garnison attendit les chariots & les cavaliers sur les murailles avec du canon, & les mit dans un si grand désordre qu'ils ne songerent qu'à se retirer.

[1643.]

Les historiens du tems rapportent un fait d'Histoire naturelle, qui paroit bien incroyable. Le comte J. Maurice de Nassau, après avoir établi la police dans le Brésil dont il étoit gouverneur, vouloit s'assurer de l'intelligence d'un perroquet dont il avoit ouï faire les récits les plus surprenans. Il l'envoya chercher. Le perroquet parcourant des yeux tout le monde, dit en langue Brésilienne: « Quelle compagnie de Blancs est-» ce-là? » ... On lui demanda, en lui montrant le Comte, qui il étoit? Il répondit que c'étoit quelque général. « D'où » viens-tu, lui dit le Comte? » Il répondit: « De Maragnan. » ... A qui es-tu? » reprit le Comte? » ... A un Portugais, repliqua le perroquet. Le Comte ajoûta: » Que fais-tu? » Le perroquet répondit: » Je garde les poules. » Les historiens ajoûtent que le comte Maurice lui fit encore plusieurs questions familieres, & qu'il y répondit aussi juste qu'auroit pu le faire un enfant de quatre ans. Il ne lui trouva pas, à la vérité, toute la force de raisonnement

dont on lui avoit parlé. Du reste, Maurice opposoit à toutes les objections des sçavans son témoignage & celui des Hollandois qui l'accompagnoient.

[1647.]

On négocioit vivement la paix avec l'Espagne. Cependant les Hollandois s'étoient engagés avec la France de continuer la guerre contre cette Puissance. Ils mirent le siége devant Hulst, ville très-forte, & l'emporterent. Les François faisoient des progrès rapides en Flandres. Mardick & Dunkerque tombent sous les efforts des deux nations réunies. Le duc d'Enguien emportoit Furnes, lorsque le prince d'Orange, Frédéric-Henri, mourut. Les historiens en font le plus grand éloge. « Jamais capitaine, dit d'Estrades qui vivoit dans la familiarité de ce prince, n'a eu plus de fermeté & d'intrépidité que lui dans les grandes actions, ni une plus grande vigilance pour pourvoir à toutes choses. Il étoit exact & sévere dans le commandement & l'exécution de ses ordres. Il étoit généreux, bon ami, & libéral. Il distinguoit les gens de mérite par des familiarités accompagnées de bienfaits; ne parloit jamais mal de personne; louoit hautement les bonnes actions, & les faisoit valoir devant les jeunes gens pour les exciter à les imiter. Il étoit civil

envers les étrangers. Il se retiroit, à certaines heures du jour, pour étudier. Il étoit sçavant & portoit ordinairement les Commentaires de César, en petit volume, en latin. Sa conduite a été admirée pendant tout le tems de son gouvernement. Il traitoit civilement ses ennemis, & les obligeoit par sa douceur à revenir à lui & à lui demander pardon. Il n'a jamais abandonné ses amis, quelque disgrace qui leur soit arrivée. Il étoit fort dissimulé; &, avant que de prendre confiance en quelqu'un, il falloit qu'il l'eût éprouvé plusieurs fois. Les flateries n'avoient point d'accès auprès de lui. Il étoit un peu lent dans la conclusion des affaires; &, après avoir résolu un traité, il disoit qu'il falloit dormir dessus, avant que de le signer, pour voir s'il n'y auroit rien de mieux à faire.»

[1648.]

Le prince Guillaume succéde à Frédéric-Henri son pere. La premiere année de son Stadhoudérat fut marquée par la paix entre l'Espagne & la Hollande; traité qui mit fin à une guerre qui duroit depuis quatre-vingts ans. Par ce traité, le roi d'Espagne reconnoît formellement les Etats-Généraux des Pays-bas unis, & leurs Provinces avec toutes les villes, places & terres qu'ils avoient acquises, pour souverains Etats & Pays libres, sur lesquels il ne prétendoit

rien pour lui ni pour ses successeurs ; tout ce que les Hollandois avoient acquis par le droit des armes en Flandres, dans le Brabant, dans le pays de Clèves, &c. La publication de cette paix si desirée des peuples fut suivie d'acclamations, de fêtes & de réjouissances publiques. Elle se fit au son des cloches, des tambours & des trompettes. Ce fut à Munster que se fit l'échange des ratifications, le 19 de Mai. Mais, à la Haye, on attendit à la publier jusqu'au 5 de Juin, jour de l'anniversaire de l'exécution des comtes d'Egmont & de Horn, décapités à Bruxelles, quatre-vingts ans auparavant, & regardés comme les premieres victimes de la liberté Belgique.

[1650.]

Le retour de la paix, les désordres qu'une si longue guerre avoit causés firent songer aux moyens de réparer les maux de la république. Le premier que proposerent les députés des Etats fut de licentier les troupes. Le prince Guillaume, qu'on soupçonnoit de vouloir se frayer un chemin à la royauté, & qui, disent les historiens, y étoit poussé par la princesse, Marie d'Angleterre, qui, fille de roi, regrettoit de n'être pas la femme d'une souverain, s'opposa à cette proposition. La réforme ayant été résolue malgré lui, il se crut offensé, & employa

employa toutes ses forces pour renverser la délibération. Les députés de la Haye, pour ne pas l'irriter, proposerent de ne pas toucher à l'ancienne milice, & de ne réformer que la nouvelle. Les députés d'Amsterdam crurent que ce ménagement pourroit tirer à des conséquences dangereuses, & le prierent de ne pas venir dans leur ville, comme il avoit fait à Roterdam, Gorkum, Goude, où il étoit allé à la tête d'une députation, & comme député des Etats-Généraux. Ils offrirent de le recevoir seulement en qualité de Gouverneur. Il retourna à la Haye; exposa ses griefs aux Etats contre la ville d'Amsterdam. Mais, quoiqu'il eût gagné une partie de la chambre, n'espérant pas de ses plaintes, la réparation qu'il desiroit, il envoya des ordres secrets à tous les officiers des garnisons de se trouver, au jour indiqué, assemblés avec toute l'armée aux environs d'Amsterdam. Il avoit fait arrêter six des principaux seigneurs des Etats-Généraux, qui avoient contribué à la résistance des villes, & les fit conduire au château de Lowestein. Il avoit déja demandé à cette ville, qu'on lui livrât Corneille Bicker, magistrat incorruptible & désintéressé qui, à l'assemblée des Etats-Généraux, avoit soutenu avec le plus de vivacité la proposition de licencier les troupes. On fut bien étonné, à Amsterdam,

lorsqu'on se vit investi. On ne pouvoit pas imaginer ce que signifioit cet armement imprévu. Bicker, qui se méfioit des intentions du Prince, fit prendre les armes aux bourgeois, placer les canons sur les remparts, & mettre la ville en état de défense. Lorsque le jour parut, & qu'on eut reconnu l'armée du Prince, on envoya une députation pour l'assurer qu'on le regardoit comme le conservateur héréditaire de l'union des sept Provinces, & que, s'il avoit quelque projet relatif au bien public, il y avoit dans la ville soixante mille hommes sous les armes... « Je n'ai, dit-il, d'autre » but que l'intérêt de la liberté & du bien » des Provinces-Unies ; mais Amsterdam » recèle dans son sein des séditieux qui s'y » opposent. Bicker, votre ancien bourgmestre est le chef de ces traîtres ; c'est lui » que je réclame, & que je viens punir, selon les loix du pays, à la tête de ces mêmes troupes qui, pendant vingt ans, » ont fait trembler l'Espagne, & qui ne » craignent point les soixante mille bourgeois armés pour la défense des séditieux. » Les habitans renvoyerent au Prince, pour l'amuser par des propositions, & gagner du tems pour mettre la ville en état de défense. Ils apprirent que, non-content d'avoir fait emprisonner six des principaux seigneurs des Etats de la Haye, il avoit

fait investir la ville. On lâcha les écluses : on menaça le Prince de rompre les digues. Il conserva au milieu de ces dangers, une si grande apparence de fermeté, que les habitans lui promirent de déposer le bourgmestre Bicker ; & il rendit la liberté aux seigneurs de la Haye, content de se tirer d'embarras, mais furieux qu'on eût pénétré ses desseins. On consentit cependant à la Haye, d'oublier tout ; mais la réconciliation n'étoit qu'apparente de part & d'autre. Amsterdam, & les villes qui lui étoient opposées, prenoient des précautions contre ses entreprises ambitieuses ; & le Prince, depuis ce tems, parut dévoré de soucis. Il mourut, au mois de Novembre, de la petite vérole, lorsqu'on le croyoit hors de danger ; ce qui fit attribuer sa mort à la vengeance. Il joignoit à une beauté parfaite, les talens de l'esprit, & le thrésor de plusieurs sciences, beaucoup de douceur, & une popularité affable. Brave, adroit, infatigable, il faisoit espérer d'aussi grandes choses qu'en avoient faites ses aïeux. C'est dommage que l'ambition ait obscurci de si grandes vertus ! Sept jours après sa mort, la Princesse accoucha d'un posthume, dont la naissance suspendit la douleur publique. Il fut présenté au Baptême par les Etats-Généraux & par ceux de Hollande, & fut nommé *Guillaume-Henri*,

connu dans l'Histoire, sous le nom de *Guillaume III.*

[1651.]

Charles II avoit beaucoup de partisans en Hollande, à cause de sa sœur, la princesse d'Orange. Les ambassadeurs envoyés par le Parlement proposerent une Ligue offensive & défensive, entre les deux républiques. Ils furent reçus à la Haye, avec les plus grands honneurs par les Etats ; mais la populace les insulta, cassa leurs vitres, leur jetta de la boue, & leur crioit : » Vivè le roi Charles, & le prince d'Orange ! » Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux pour les Etats, c'est que le duc d'Yorck, qui fut ensuite le roi Jacques, & le lord S. Jean, l'un des ambassadeurs, s'étant rencontrés, le Duc lui arracha le chapeau de dessus la tête, en lui disant de respecter le frere de son roi ; à quoi l'ambassadeur répondit avec fierté, qu'il ne reconnoissoit d'autre Souverain, que le Parlement. Il accompagna ces mots, des termes les plus outrageans contre la maison de Stuart. Le Duc mit l'épée à la main. L'ambassadeur se mit en défense, soutenu de sa suite. Le peuple accourt, & l'ambassadeur est obligé de se retirer. Cette affaire eut des suites fâcheuses ; & le Parlement déclara la guerre aux Hollandois.

[1653.]

Tromp & Black étoient les amiraux des deux nations ennemies. Il y eut plusieurs combats entre ces rivaux dignes l'un de l'autre. Un des plus terribles fut celui qui se donna à la hauteur de Boulogne. Il recommença pendant trois jours consécutifs. Les pertes furent très-considérables, mais égales de part & d'autre. Le combat eût encore recommencé, si les vaisseaux eussent pu rendre quelque service. Les spectateurs, qui étoient sur les rivages d'Angleterre & de France, étoient effrayés de l'animosité des combattans ; mais la victoire demeura indécise ; & chacun des deux partis se l'attribua & rendit à Dieu des actions des graces. Ces combats furent suivis de plusieurs autres. Les Anglois obtinrent des avantages. La Fortune se déclara pour eux ; &, tandis que le Parlement amusoit les ambassadeurs des Provinces-Unies, qui faisoient des tentatives pour la paix, les Anglois leur enlevoient leurs vaisseaux marchands. Ils en avoient pris plus de sept cens, en différentes occasions, pendant la guerre. Tromp, indigné de ces revers, résolut de ramener la victoire ou de périr. Il remit sa flotte en état ; &, secondé d'Evévertzen & de Ruyter, il chercha la flotte, & quoique fort supérieure à la sienne, il osa

l'affronter. Jamais, dit un auteur contemporain, il ne s'étoit vu de ſpectacle ſi terrible ſur les eaux; & l'Hiſtoire ne nous apprend pas qu'il y eût encore eu de combats ſi furieux, ſi opiniâtres, & ſi remplis de faits extraordinaires, que ceux qui s'étoient donnés depuis quinze ou ſeize mois; mais aucun ne fut comparable à celui qui ſe donna le jour de S. Laurent. Tromp perça plusieurs fois la flotte ennemie, & montra, pendant près de ſix heures à ſes gens, comment on peut faire perdre à un ennemi puiſſant l'avantage du grand nombre & des vents; mais, les Anglois ayant gagné ce dernier avantage & reſſerrant leurs eſcadres, animés par le déſeſpoir, fondirent ſur celle d'Evévertzen qui ſoutint leur choc avec vigueur, & mit pluſieurs de leurs vaiſſeaux à jour; mais, n'ayant pu regagner l'avantage du vent, les Anglois lui coulerent à fond huit vaiſſeaux. Les Hollandois ne s'étonnerent point de cette perte. Ils n'en étoient que plus acharnés, lorſqu'un coup de mouſquet enleva Tromp qui tomba mort ſur le tillac. La flotte attendoit le ſignal pour l'abordage; mais, quelques vaiſſeaux s'étant approchés du vaiſſeau amiral pour prendre les ordres, on apperçut le corps de Tromp. Ce ſpectacle ranima la fureur des Hollandois. Le vice-amiral ſoutint le combat avec tant de fu-

reur, que les deux flottes se retirerent chacune de son côté. Les pertes furent à-peu-près égales ; & les Hollandois ne firent leur retraite, que lorsque leurs ennemis eurent fait la leur avec beaucoup de peine. Les Etats-Généraux honorerent la mémoire de leur amiral de cette simple inscription sur des médailles qu'ils firent frapper : *Il est mort pour la patrie !* De tous les titres d'honneur qu'on lui prodigua pendant sa vie, il n'accepta que celui de *Grand-Pere des Matelots*, & ne prit jamais d'autre qualité que celle de Bourgeois. Ce grand homme connoissoit la mer, dès l'âge le plus tendre. A l'âge d'onze ans, pris par des pirates Anglois, il avoit appris toutes leurs ruses & leurs manœuvres. Il étoit tombé entre les mains des corsaires de Barbarie, & avoit servi sous le célèbre P. Hein.

[1654.]

La mort de l'amiral Tromp ; les pertes qu'il avoit essuyées, &, plus que tout cela, l'inconstance du peuple, le faisoient murmurer contre le gouvernement présent. Il avoit tremblé de voir la liberté publique opprimée par ses Stadhouders. Il prétendoit que, sans un capitaine général, l'Etat avoit tout à craindre. On vouloit que Guillaume III, au berceau, fût revêtu des charges de son pere. Les magistrats furent im-

fultés. Bicker & Witte, bourg-mestres, l'un d'Amsterdam, & l'autre de Dordrecht, eurent tout à craindre. On chassa quelques magistrats qu'on appelloit les Restes de la Faction de Barneveldt. Les Etats-Généraux, fermes contre cette tempête, distribuerent des troupes dans les villes, pour mettre un frein à tant de licence. Wassenaër fut nommé à la place de Tromp; & l'on fit de nouveaux efforts auprès de Cromwel, pour parvenir à un traité de paix. Cromwel venoit de refuser la couronne. Il s'étoit contenté du titre de Protecteur. Il écouta les propositions qui lui furent faites, & consentit au traité. Les conditions furent acceptées, toutes dures qu'elles étoient. Ils promirent d'abandonner les intérêts de Charles II; de ne pas donner d'asyle à ceux que le Protecteur appelloit *rebelles;* de baisser pavillon devant celui d'Angleterre; de punir les auteurs du massacre des Anglois dans l'isle d'Amboirne, & d'indemniser le commerce Anglois des pertes que cet évènément avoit occasionnées. Le Protecteur vouloit assujettir les vaisseaux des Provinces-Unies à la visite des Anglois; mais les Etats-Généraux envoyerent ordre à tous pilotes, patrons de vaisseaux, de ne pas permettre qu'on les visitât. L'article le plus important de ce traité fut l'exclusion perpétuelle du

prince d'Orange, petit-fils du roi d'Angleterre, dernier mort, & de tous ses descendans, pour Stadhouders ou Gouverneurs de la République, & pour toutes les charges de l'Etat. En vain les partisans de la maison de Nassau protesterent-ils contre cette condition du traité. Cromwel mit la paix à ce prix; & il fallut l'accepter.

[1655.]

Ce fut au milieu des fléaux qui ravageoient plusieurs villes de Hollande, que les magistrats d'Amsterdam tinrent leur premiere séance dans le nouvel hôtel-de-ville; édifice immense & magnifique, à la construction duquel contribuerent les deux compagnies des Indes, qui y jetterent une partie de leurs thrésors. Tous les arts avoient concouru à son embellissement. La dédicace de l'hôtel-de-ville se fit avec une solemnité que ne troublerent ni la peste qui, dans la seule ville de Leyde, enleva plus de treize mille personnes, ni l'incendie qui, dans Ripp en une nuit, enleva plus de six cents maisons; qui, à Delft, ayant gagné le moulin à poudres, consuma plus de cinq cents maisons, des églises, des édifices publics; fit périr sous les ruines un très-grand nombre de personnes, & engloutit des richesses immenses. Ces ravages ne manquerent pas d'être attribués

par l'hypocrite Cromwel à la vengeance que le Ciel prenoit du refus que les Hollandois avoient fait d'entrer dans une Ligue offensive & défensive contre le pape. Il leur avoit proposé, en même tems, l'incorporation de la Hollande à l'Angleterre, gouvernées par un Parlement libre & souverain, dans lequel les Provinces-Unies auroient leurs députés. L'une & l'autre propositions furent également rejettées.

[1656.]

Les Hollandois profiterent de la paix pour étendre leur puissance sur mer. Ils avoient obligé Gustave roi de Suède, dont les projets sur la ville de Dantzick furent dérangés par la présence de leur flotte, à consentir à un traité par lequel il rendoit la liberté au commerce de la mer Baltique. Ce fut vers ce tems que, des armateurs Anglois & François gênant le commerce des Hollandois sur la Méditerranée, les Etats-Généraux envoyerent leur vice-amiral, le célèbre Ruyter, leur donner la chasse. Il prit deux armateurs François, qu'il envoya prisonniers à Amsterdam. Le cardinal Mazarin, regardant cette entreprise comme une infraction à la paix, fit arrêter dans tous les ports du royaume les vaisseaux & les marchandises qui appartenoient aux Hollandois, jusqu'à ce

qu'ils eussent puni leur vice-amiral. L'ambassadeur des Provinces-Unies à la cour de France, se plaignit avec hauteur de quelques insultes faites à sa nation. De leur côté, les Etats-Généraux ordonnerent à leurs amiraux, chefs d'escadre, & officiers de la marine, de prendre sans distinction tous les vaisseaux François, qu'ils pourroient rencontrer; défendirent l'entrée de toutes les denrées de France. On se prépara à équiper une puissante flotte. Ruyter, avec seize vaisseaux d'Amsterdam, devoit nettoyer la Méditerranée de pirates & de corsaires, sans exception. L'orage étoit près d'éclater, lorsque la haine mal-adroite de l'Espagne contre la France le dissipa. Ces Espagnols si fiers, qui avoient regardé si long-tems les Hollandois comme des rebelles, leur firent proposer de se joindre à eux dans cette guerre, & de leur fournir des secours d'hommes & d'argent. Cette proposition rapprocha les deux partis. Mazarin consentit à faire rendre justice aux Provinces-Unies. Celles-ci rendirent les deux armateurs, & les deux vaisseaux pris par Ruyter.

[1657.]

La compagnie des Indes faisoit tous ses efforts pour établir son commerce dans la Chine. Elle espéroit que le gouverne-

ment des Tartares ne lui feroit pas aussi contraire que l'ancien gouvernement. Elle envoya une ambassade solemnelle avec de riches présens à l'empereur, qui les reçut avec bonté. Après la premiere audience, un Mandarin, couvert d'une robe de brocard d'or, & rasé à la Tartare, s'approcha d'eux, & leur dit en allemand, qu'il étoit Jésuite. Ce religieux jouissoit du plus grand crédit. Il s'appelloit le *P. Schaal*. Il avoit acquis les bonnes graces de l'empereur, qui lui avoit donné la direction des arts & des mathématiques. Les ambassadeurs ne manquerent pas de solliciter sa protection. Mais les Jésuites, par des raisons d'intérêt & de politique, étoient plus attachés aux Portugais qu'aux Hollandois. Ils entendoient mieux la langue qu'eux ; &, lorsqu'on délibéra sur les demandes des ambassadeurs, le Mandarin Jésuite ne manqua pas de persuader à l'empereur, qu'il y alloit de la ruine de l'Etat de donner la préférence aux Hollandois sur les Portugais ; que les uns, toujours fidèles à leurs souverains, à leur culte & à leurs loix, étoient les arbitres de l'Europe, tandis que les autres avoient abandonné leur religion, pour des dogmes absurdes & pernicieux ; qu'ils s'étoient révoltés contre leurs Souverains légitimes, & qu'ils s'étoient fait des loix nouvelles & barbares. Il ajoûta que c'étoit pour cela

que ce peuple, errant de mers en mers, de contrée en contrée, n'avoit pu trouver encore un asyle fixe sur la terre ; qu'ils n'en avoient d'autre que leurs vaisseaux, & qu'ils ne se servoient du prétexte du commerce, que pour s'établir dans les Etats de l'empereur, & qu'enfin il n'y avoit qu'à les interroger. En effet le conseil leur demanda combien de lieues ils avoient faites depuis la Hollande jusqu'à la Chine ? Les ambassadeurs répondirent que, quoiqu'ils vinssent de Batavia qui n'est qu'à douze cens lieues de la Chine, ils avoient pris leur mission des Etats-Généraux de Hollande, qui en est éloignée de plus de cinq mille lieues par mer. Le conseil leur proposa de tracer sur la carte, les pays qui étoient entre la Chine & la Hollande. Les ambassadeurs, forcés de mettre dans ces pays intermédiaires Batavia, il se trouva, par le détour qu'il fallut prendre plus de six mille lieues. Les Jésuites ne manquerent pas d'exagérer la mauvaise foi des Hollandois, & de confirmer par cette erreur toutes les calomnies qu'ils avoient insinuées.

[1662.]

Les Hollandois, après avoir donné des secours efficaces au roi de Danemarck contre les Suédois, furent, avec la France & l'Angleterre, les médiateurs entre les deux

couronnes. Ruyter s'acquit beaucoup de gloire dans ses expéditions pendant cette guerre. La compagnie des Indes orientales ne fut pas moins heureuse dans le royaume de Macassar, où elle trouva le moyen de se venger des Jésuites & des Portugais, en faisant chasser les uns & les autres; &, si elle perdit l'isle Formose, elle s'indemnisa bien de cette perte par les prises qu'elle fit sur les Portugais, à l'embouchure de la riviere d'Inde, & dans le golfe de Cambaye jusqu'à Surate. Leur vice-roi, qui résidoit à Goa, fut à la veille de subir le joug des Hollandois. Leur protection fut recherchée par plusieurs petits rois de la presqu'isle en-deçà du Gange; de sorte que les Portugais, désolés de tous côtés, entrerent en négociation & obtinrent la paix. La seule crainte de Ruyter obligea les corsaires de Tunis & d'Alger de la demander. Mais, peu fidèles à leurs sermens, quelques armateurs inquiétoient les vaisseaux Hollandois, lorsqu'ils les trouvoient séparés de la flotte. Ils donnerent lieu à plusieurs belles actions. Les deux suivantes méritent d'être conservées.

Vers le détroit de Gibraltar, un capitaine de vaisseau Hollandois, investi par trois vaisseaux Turcs, fut forcé de se rendre. Il amena son vaisseau; mais, en même tems, il mit le feu aux poudres. Le vaisseau

avec tout l'équipage saute ; & le capitaine, par un hazard qui paroît incroyable, retombe sur le tillac d'un des vaisseaux ennemis. Le capitaine Turc, étonné de tant d'intrépidité, l'accable de caresses ; lui assure sa liberté, & fait prendre le plus grand soin de lui.

Vers les côtes de Sardaigne, deux vaisseaux Turcs attaquerent un vaisseau Hollandois qui fit la plus vigoureuse défense: ils le tenoient accroché. Mais, forcé de céder à la supériorité de l'ennemi & ne voulant pas se rendre, il saute dans son esquif, & met le feu dans son vaisseau qui, en se brûlant, communique l'incendie aux deux autres ; & tous les trois sont dévorés en même tems. Mais le capitaine Hollandois se sauve dans son esquif avec son équipage.

[1665.]

Les Hollandois continuoient leurs expéditions dans les Indes orientales. Ils firent une Ligue avec les Tartares contre la Chine, qui ne fut point heureuse. Ruyter, trompé par la mauvaise foi des Algériens, se trouve dans l'impossibilité de se venger, par les moyens qu'ils avoient pris de rendre sa flotte inutile. D'un autre côté, les vaisseaux que les Anglois avoient envoyés au Cap-Verd exerçoient toutes sortes d'ho-

ſtilités contre les Hollandois, qui ſe croyoient & qui avoient lieu de ſe croire à couvert de leur jalouſie, par le traité de paix. Les Anglois leur enleverent beaucoup de places dans le voiſinage du Cap-Verd, ſur la Côte d'or; mais Ruyter les chaſſa de par-tout. Les Anglois s'en vengeoient en Europe, en ſaiſiſſant tous les vaiſſeaux Hollandois qu'ils rencontroient ſur les mers, & qui n'avoient aucune méfiance, parce que les Anglois n'avoient pas déclaré la guerre. Elle le fut enfin, malgré tout ce que purent faire les Hollandois pour l'empêcher. Ruyter eut ordre de faire main-baſſe ſur tout ce qui porteroit pavillon Anglois. Il y eut pluſieurs combats. Le plus conſidérable fut celui qui, contre l'avis de l'amiral Opdam, ſe donna à dix lieues de la côte de Suffolk. Il avoit mandé aux Etats que les vents étoient contraires, & qu'il y avoit tout à riſquer. On lui répondit par un ordre de donner bataille. Il obéit. Les Hollandois la perdirent, & Opdam fut tué. On dit que Ruyter, en voyant l'ordre des Etats, s'écria : « Jean Compagny avoit raiſon! » Ce mot faiſoit alluſion à l'anecdote ſuivante.

Pendant que Ruyter reprenoit au Cap-Verd les forts dont les Anglois s'étoient emparés, & que ſa flotte étoit en rade à la Corée, quelques officiers allerent rendre

viſite

visite au vice-roi. C'étoit Jean Compagny, Nègre âgé d'environ soixante ans. Il entendoit le flamand. Il demande le nom de leur amiral. Au nom de Ruyter, il parut flatté. Il leur dit qu'il y avoit quarante-sept ans qu'il avoit connu à Flessingue un jeune garçon du même nom. On lui répondit que c'étoit le même. Il desira de le voir, & alla sur son bord. Ruyter le reçut avec amitié. Le Nègre le félicita de s'être élevé par son mérite au grade de Vice-Amiral de Hollande, & lui raconta comment, de simple esclave, il étoit parvenu à une vice-royauté qui le rendoit aussi indépendant que les souverains. Ruyter lui demanda s'il étoit encore Chrétien, & s'il n'avoit pas fait tous ses efforts pour ramener son peuple à la religion? Il répondit que, comme bon Chrétien, il sçavoit son *Pater* & son *Credo*, mais qu'ayant vu que ses sujets & ses enfans même se moquoient de lui, lorsqu'il leur parloit d'une religion étrangere, il avoit mieux aimé les laisser tranquilles dans leur erreur, que de leur faire recevoir la vérité par force. Ruyter lui dit que, s'il vouloit retourner en Hollande, il lui feroit faire un établissement avantageux. Il lui répondit qu'il aimoit mieux être le dernier des souverains en Guinée, que le premier des sujets, non seulement en Hollande, mais dans

quelque pays du monde que ce pût être ; mot qui revient à celui de César.

Ruyter fut nommé amiral à la place d'Opdam. Il vit sous ses ordres une flotte de quatre-vingt-treize vaisseaux bien équipés, chargée de quatre mille trois cents trente-sept piéces de canon, & de près de vingt mille hommes. Elle devoit aller au-devant des vaisseaux des Indes orientales, qui, pour éviter les Anglois qui occupoient la Manche, passoient derriere l'Irlande. Les marins disoient qu'elle ne pouvoit avancer, à cause des vents contraires. Jean de Wit, Grand-Pensionnaire, l'un des trois commissaires députés des Etats, excellent mathématicien, leur démontra que la plus grande partie des vents pouvoit être favorable ; qu'il ne s'agissoit que de sçavoir s'en servir. Il sonda les endroits qu'on croyoit les plus dangereux ; & leva tous les obstacles. La flotte partit. Les Anglois attaquerent les vaisseaux de la compagnie des Indes, qui se défendirent très-bien ; mais une tempête surprit la flotte de Ruyter, dispersa les vaisseaux, en fit périr plusieurs, & contraignit l'amiral de s'en retourner, comme il put, en Hollande. Les ennemis du Gouvernement actuel, qui avoient des intérêts particuliers de voir la maison d'Orange à la tête de la république, saisirent cette occasion pour répandre des calomnies contre les ma-

gistrats. Ils se servirent du prétexte de la religion. Ils disoient que Barnevelt revivoit dans la personne du Pensionnaire de Wit, & qu'il ressuscitoit la secte des Arminiens. Ils susciterent les ministres. Leurs prédications étoient séditieuses. Le murmure gagnoit parmi le peuple. L'on fut obligé d'avoir recours aux supplices ; & le malheur de Ruyter fut préconisé comme s'il eût eu les plus grands succès.

[1666.]

Les Anglois susciterent un ancien ennemi à la Hollande. C'étoit l'evêque de Munster. Il se plaignoit que, dans la guerre qu'on lui avoit faite deux ans auparavant, on ne s'étoit pas contenté de ravager & de piller ses terres, mais qu'on avoit ruiné la noblesse & qu'on avoit porté la cruauté jusqu'à faire rôtir au feu ceux qu'on avoit massacrés. Il demandoit une réparation. Mais, au lieu d'attendre l'effet de ses plaintes calomnieuses, il se jetta avec fureur sur la province d'Over-Yssel. L'indiscipline & la férocité de ses soldats mirent au désespoir les habitans de la province de Groningue, qui formerent un corps de douze cens hommes ; attaquerent seize cents Munstériens ; en firent mille prisonniers ; tuerent le reste ; & leur reprirent Closter-Appel, qu'ils avoient surpris. Quelques troupes, que

les Hollandois avoient reçues de France, & les menaces du Roi, firent bientôt rentrer l'évêque en lui-même. Il demanda la paix, & elle fut bientôt conclue. Les Espagnols, au milieu de ces troubles, firent des incursions sur les terres de la Hollande, & se servoient également du prétexte de la religion. Ils brûloient les Bibles Flamandes. On prioit publiquement pour le succès des armes de l'évêque; &, en protestant qu'ils n'en vouloient qu'aux Calvinistes, ils pilloient les Catholiques, qui faisoient des vœux pour eux. Ils se flattoient des plus grands succès. Ils appelloient l'évêque de Munster l'Ange exterminateur, armé par le Ciel même pour l'anéantissement des Réprouvés. Les Hollandois se plaignirent hautement; & la cour d'Espagne, que la minorité de Charles II inquiétoit, accorda aux Hollandois toute la satisfaction qu'ils démandoient.

Ce fut vers ce tems que Ruyter prit sa revanche contre les Anglois. Le roi de France venoit de déclarer la guerre à l'Angleterre. Plusieurs François combattirent sur la flotte Hollandoise, composée de plus de cent voiles, mais inférieure à celle des Anglois. La bataille dura quatre jours, sans autre intervalle que la nuit, & quelques heures de bonace. Les Hollandois eurent l'avantage; mais les flottes ne se séparerent que pour se

réparer & revenir au combat. Il fut encore plus terrible qu'il n'avoit jamais été. Tromp, amiral d'Amsterdam, emporté par l'ardeur de combattre, ayant rompu l'escadre de Smith, s'obstina à la poursuivre pendant deux jours, & abandonna Ruyter qui soutint seul tout l'effort de la flotte ennemie. Il fit des prodiges incroyables de valeur. Les Anglois s'acharnerent à l'accabler; mais ils se virent forcés de le quitter & il fit une retraite qui le combla de gloire. Ils allerent au-devant de Tromp qu'ils poursuivirent jusqu'à l'embouchure du Texel. Tromp fut remercié, & sa charge donnée à Van-Ghent. Le roi de France fut si satisfait de la conduite de Ruyter, qu'il lui fit porter le cordon de l'ordre de S. Michel par M. de Lionne, son ambassadeur.

[1667.]

Quoique les avantages fussent à-peu-près égaux de part & d'autre, les Hollandois firent des démarches pour la paix auprès du roi d'Angleterre, qui reçut favorablement leurs propositions. Il trouva des contrariétés dans le Parlement; & l'affaire fut traînée en longueur. Les Hollandois, craignant que leurs ennemis ne prolongeassent le tems que pour se préparer à de nouveaux combats, prirent le parti de les attaquer jusques dans le sein de leur isle.

Ruyter fut chargé de cette dangereuse entreprise. Il envoie dix-sept vaisseaux & plusieurs brûlots sous la conduite de Van-Ghent & de Corneille de Wit, qui pénétrent jusques dans la Tamise. Il emporte le fort de Chernesse, en enleve le magasin, & fait sauter les fortifications. Ruyter, avec le reste de la flotte, s'avance jusqu'à Chatan; brûle six des plus grands vaisseaux, qu'eussent les Anglois; prend le Royal-Charles & une frégate; jette l'effroi dans la ville de Londres, qui fait couler à fonds plusieurs vaisseaux au travers de la Tamise, pour en fermer le passage. Ruyter reprit le large; tint la Tamise bloquée, & toute l'Angleterre en allarmes. Il brûla encore plusieurs navires; battit les Anglois en plusieurs rencontres, & enfin les força à signer le traité de Bréda, par lequel ils renoncerent aux nouvelles conquêtes de l'Afrique & de l'Amérique, & aux honneurs du pavillon. Les Etats, pour récompenser Ruyter, Wit & Ghent, firent présent à chacun d'une coupe d'or, sur laquelle on avoit fait graver l'expédition de Chatan.

La nouvelle de la victoire de Chatan arriva à Bander-Abassi, près d'Ormus, avant celle de la paix. Les Hollandois qui s'y trouverent au milieu des réjouissances, & dans la fureur des premiers transports, délibérerent de brûler le prince Charles en

effigie. Cet attentat contre la majesté royale révolta les Anglois, en trop petit nombre pour s'y opposer par la force. Ils eurent recours aux prieres ; & on leur répondit par des menaces. Les Hollandois vouloient, disoient-ils, venger sur le roi Charles, l'outrage fait au prince d'Orange. En effet les Anglois, du tems de Cromwel, après une victoire gagnée sur les Hollandois, avoient fait peindre le prince d'Orange, attaché à la queue du cheval du Protecteur qui lui faisoit faire le manége. L'agent des Anglois, ne pouvant rien obtenir des Hollandois, porta ses plaintes au Sultan qui gouvernoit. Il lui représenta que l'outrage qu'on se préparoit à faire à son roi étoit commun à tous les Souverains, & retomboit sur le Sophi de Perse. Le Sultan fit aux Hollandois des défenses qui ne firent que les animer davantage. Il envoya cinquante cavaliers pour enlever cette représentation de Charles, qu'ils avoient placée sur une chaloupe. Les Hollandois prirent les armes, chasserent les cavaliers, mirent le feu à la chaloupe, & brûlerent l'effigie, au milieu des danses, des invectives & du bruit du canon. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Charles, ayant appris cet outrage avec toutes ses circonstances, ne daigna pas même s'en plaindre aux Etats-Généraux.

[1668.]

La rapidité des conquêtes de Louis le Grand, en Flandres, contre les Espagnols, fit craindre aux Hollandois le voisinage des François. Ils n'oserent cependant se déclarer contre lui. Ils se flatterent de pouvoir faire consentir l'Espagne à lui donner quelque satisfaction ; se proposerent, conjointement avec l'Angleterre, pour médiateurs entre les deux couronnes. Mais, dans la crainte de ne point réussir, ils firent secrettement de grands préparatifs pour opposer, en cas d'évènement, aux forces de Louis. Ils cacherent leurs motifs sous le prétexte de veiller à la sûreté & à la continuation du gouvernement ; ce qui donna lieu a l'édit perpétuel, ou loi éternelle, pour le soutien de la liberté ; édit qui frappoit directement sur la maison d'Orange. Il y étoit dit que la charge de Stadhouder, ou gouverneur d'une ou plusieurs provinces, ne seroit plus conférée à personne. Louis accepta la médiation, qui opéra la paix d'Aix-la-Chapelle. Orgueilleux de ce succès, les Hollandois firent frapper des médailles humiliantes pour la France & pour l'Espagne. Voici les deux qui choquerent le plus. Dans l'une, on avoit représenté Josué, arrêtant le soleil, qui étoit l'emblême de Louis XIV, avec ces paroles : *Sta, sol ;*

» *Soleil*, arrête-toi, » faisant allusion à la négociation de Van-Beuningue, qui mettoit un frein aux conquêtes de ce monarque. Dans l'autre, la Hollande étoit représentée appuyée sur un trophée; on lisoit au revers: « Après avoir assuré & rétabli » les loix, corrigé & réformé la religion, » assisté, défendu & reconcilié les rois, » rendu la liberté aux mers, fait faire par » la force des armes une paix glorieuse, » établi le repos dans toute l'Europe; » sur quoi le président de Lamoignon disoit à Grotius, que les Romains, après la destruction de Carthage, n'auroient pas employé des termes plus fiers. Quant à la premiere médaille, les Etats la trouverent si orgueilleuse, qu'ils la firent supprimer, & qu'ils ont essayé depuis de persuader qu'elle n'avoit jamais existé que dans l'imagination de leurs ennemis, ou de quelques François qui avoient voulu jetter du ridicule sur quelques propos, peut-être trop peu mesurés, que leurs ambassadeurs avoient tenus à Paris.

[1672.]

Les Etats ne tarderent pas à ressentir les effets de leur orgueilleuse imprudence. Le roi de France se plaignit de la lenteur des Espagnols à lui remettre les places qui lui avoient été promises, & menaça de les reprendre de vive force. Les Hollandois

avoient promis, lors du traité d'Aix-la-Chapelle, la garantie de leur médiation. Ils se trouverent fort embarrassés, ayant congédié, depuis la paix, les troupes Françoises & Angloises. Ainsi, hors d'état de pouvoir secourir l'Espagne contre la France, ils engagerent l'Angleterre & la Suède dans une Ligue, sous le nom de *triple alliance*; ce qui ne fit que hâter l'expédition que Louis XIV avoit projettée. La Franche-Comté fut conquise en un mois par son activité, par la valeur de Luxembourg, de Condé, & un peu par la lâcheté des commandans des places. Le roi se réservoit une vengeance plus éclatante contre les Hollandois. L'évêque de Munster, agent secret de la France, leva le premier l'étendard; mais les précautions que prirent les Provinces-Unies rendirent, pour ce moment, ses efforts inutiles. La France rompit bientôt après, les nœuds de la triple alliance. La Suède, à la vérité, resta neutre; mais l'Angleterre renouvella son alliance avec Louis. Les Etats agirent en vain auprès des rois de France & d'Angleterre, qui trouverent assez de raisons pour déclarer la guerre à la Hollande. Les Etats chercherent aussi vainement des secours dans toutes les cours de l'Europe. Enfin, réduits à leurs propres forces, ils songerent à faire des levées d'infanterie & de cavale-

rie; mais il s'agissoit de leur donner un chef. Les forces de mer étoient très-bien sous la conduite de l'intrépide Ruyter. On jetta les yeux sur le prince d'Orange.

Trois partis divisoient les Provinces, au sujet de ce prince, alors âgé de dix-huit ans. L'un étoit celui de ses partisans, dont il étoit l'ame; l'autre celui du Pensionnaire de Wit, qui n'admettoit d'autre autorité dans l'Etat, que celle des Etats-Généraux. Un troisieme parti étoit formé de ceux qui n'attendoient que le moment de se soumettre au parti le plus fort. Les premiers auroient voulu rétablir le gouvernement tel qu'il avoit été sous les princes de la maison d'Orange. Le second vouloit conserver la république dans l'état où elle se trouva après la mort de ce prince, sans Capitaine général ni Stadhouder. Le troisieme, sentant la nécessité d'un chef, se joignit au premier, & l'emporta sur le second. Le prince fut déclaré Capitaine-Amiral général, malgré les efforts du Pensionnaire de Wit & de son frere. Les Etats-Généraux députerent le Pensionnaire même avec Bevering & Fagel, greffier des Etats, pour l'installer, & lui faire jurer l'observation de l'édit perpétuel, c'est-à-dire que, pendant qu'il exerceroit la charge d'Amiral général, il ne pourroit être élu Stadhouder d'une ou de plusieurs provinces; qu'il ne disposeroit d'aucun

des emplois, dont leurs Hautes-Puissances s'étoient reservé la disposition ; qu'il ne s'arrogeroit point la déposition des magistrats ; qu'il ne pourroit recevoir ni charges, ni pensions d'aucune Puissance étrangere ; qu'il ne se mêleroit point des choses concernant la religion, la police, la justice ou les finances ; qu'il ne pourroit s'attribuer aucune autorité dans toute l'étendue des terres qui appartiennent aux Provinces-Unies, &c. Pendant qu'on lisoit ces articles qu'on avoit fait écrire sur un parchemin, un député d'une ville de Hollande, s'amusoit à couper du papier avec un canif, d'un air distrait & sérieux, on lui demanda à quoi il s'occupoit là, & à quoi il pensoit ? « Je pense, dit-il, que si un » canif coupe si facilement le papier, le » parchemin ne tiendra guères contre un » épée. » Quelques jours après, le prince donna un magnifique repas aux Etats-Généraux dans la grande sale de la Cour. Ce repas donna lieu à une épigramme dans laquelle le poëte demandoit qu'on lui dit, » Si les Etats avoient mangé chez le Prince, » ou le Prince chez les Etats ? »

La flotte Hollandoise, sous les ordres de Ruyter, forte de soixante vaisseaux de guerre, & de quarante autres bâtimens, brûlots ou galiotes, se mit en mer, & se trouva devant la riviere de Londres, avant que les

Anglois sçussent si on travailloit à son armement. Elle leur prit une frégate de trente-quatre piéces de canon, & Wan-Ghent & Wan-Nesse donnerent la chasse à onze bâtimens jusqu'à Chatan. Ruyter attendit que les flottes de France & d'Angleterre, dont il n'avoit pu empêcher la jonction, vinssent l'attaquer. Il s'en falloit bien que les troupes de terre eussent la même fermeté : aussi, l'armée de France s'étant mise en marche, le duc d'Orléans s'empara d'Orsoy, & fit la garnison prisonniere. Le prince de Condé prit Wésel; le vicomte de Turenne, Burick; & Rheinberg se rendit au roi. Limmérick ouvrit ses portes au prince de Condé, & Réez ouvrit les siennes à Turenne. La rapidité de ces conquêtes eût comblé le désespoir des Hollandois, si Ruyter n'eût relevé leur courage par un combat terrible, qu'il livra aux flottes Françoise & Angloise, dans lequel il se passa des choses incroyables, mais moins étonnantes que l'activité de Ruyter. Il fit presqu'en même tems les fonctions d'amiral, de capitaine, de pilote, de soldat & de matelot. S'il ne remporta pas une victoire complette, du moins il lui resta tout l'honneur du combat. Ce fut vers ce même tems, que l'armée Françoise tenta ce fameux passage du Rhin à la nage, si célèbre dans les Fastes du règne de Louis le Grand, & qui jetta une

si grande terreur dans toutes les villes de la Hollande, que le Roi y fit des progrès inouïs, & se trouva maître de la Gueldre, de la province d'Utrecht & de l'Over-Yssel. Tout étoit dans le trouble & la confusion, excepté Nimègue qui soutint avec constance les efforts des François, & la valeur éclairée du vicomte de Turenne.

Ceux qui gouvernoient l'Etat, soit pour ne pas décourager le peuple, soit pour pallier le tort qu'ils avoient de n'avoir pas mieux fortifié les places, lui déguisoient le danger; mais les malheureux qui, des provinces dévastées, venoient se refugier à la Haye, Amsterdam, Leyde, Harlem, y porterent la terreur. Les partisans du prince d'Orange ne manquerent point d'attribuer ces désastres à l'opiniâtreté de ceux qui refusoient de lui conférer le Stadhouderat, comme au seul que le Ciel destinoit à être le libérateur de la république. Le Pensionnaire de Wit, consulté sur le parti qu'il y avoit à prendre, dit qu'il n'en connoissoit point d'autre que de demander la paix à l'ennemi, aux conditions les moins onéreuses qu'on pourroit. On députa au Roi; mais ses demandes furent si excessives, qu'on aima mieux s'exposer à de plus grands maux.

L'opinion que la Hollande ne pouvoit être delivrée de ses ennemis, que lorsque le prince d'Orange réuniroit sur sa tête

toutes les charges de son pere, avoit tellement prévalu, que quelques partisans du Prince complotterent d'assassiner le Pensionnaire De Wit. Jacques & Pierre Vander-Graëf crurent que, s'ils parvenoient à lui ôter la vie, ils rendroient un service considérable aux Provinces-Unies. Ils s'associerent deux autres complices. Adolphe Borrebach, & Corneille de Bruyn; allerent attendre de Wit à la sortie de l'assemblée des Etats, & l'attaquerent entre onze & douze heures de la nuit. Ils arracherent le flambeau des mains de son domestique; lui porterent plusieurs coups; le terrasserent, & prirent la fuite, quand ils le crurent mort. Le bruit de cet assassinat attira du monde. Jacques Vander-Graëf fut pris, & laissa sa tête sur l'échafaud. Les blessures de Jean de Wit n'étoient point mortelles. Mais, avant qu'elles fussent déclarées telles, quatre autres conjurés allerent de nuit frapper à la porte de Corneille de Wit, frere du Pensionnaire; mais les domestiques refuserent d'ouvrir. On s'étoit persuadé, sur une dispute qui s'étoit élevée sur la flotte, entre Ruyter & lui, qu'il avoit empêché l'amiral de remporter sur les Anglois une victoire complette.

La confusion & les murmures ne faisoient qu'augmenter. Utrecht s'étoit soumis. Les familles des principales villes de Hollande

fuyoient en Allemagne & en Flandres. On rendoit les magiſtrats reſponſables de tout le déſordre. A Dordrecht, le peuple excité par les partiſans de la maiſon d'Orange ſe transporta à celle de Corneille De Wit; l'enfonça à coup de hâches; de-là alla à l'hôtel-de-ville, où le portrait de ſon frere fut mis en piéces. Ils en conſerverent la tête qu'ils attacherent au gibet. On pilla les maiſons de leurs parens, en criant que les De Wit s'entendoient avec la France, & vouloient lui livrer leur patrie, eux qui n'avoient eu d'autres vues que de conſerver la liberté de la république. Les ſéditieux arborerent ſur une tour de la ville deux étendards, dont l'un étoit orangé, & marquoit le parti du prince d'Orange, & l'autre blanc, qui déſignoit celui des freres De Wit. Ils y attacherent deux mauvais vers hollandois, dont le ſens étoit, » Qu'Orange ait le deſſus, & De Wit le deſſous, que la foudre écraſe ceux qui ſont » d'un autre ſentiment! » Enfin, ne gardant plus de meſures, ils s'écrierent : « Vive » Orange! Les De Wit & leurs partiſans ſont » la cauſe de tous les malheurs! Nous voulons avoir le prince pour Stadhouder! »

Comme on invita le prince à venir à la ville, pour appaiſer le tumulte, au ſortir de la ſale du conſeil, le peuple l'environna & lui demanda s'il n'étoit pas Stadhouder?

Il

Il répondit qu'il étoit satisfait de l'honneur que le magistrat lui avoit fait, & qu'il ne pouvoit pas accepter la charge de Stadhouder, à cause de l'édit perpétuel. Le magistrat fut forcé par le peuple de faire un acte de renonciation à cet édit. Il déclara le prince d'Orange son gouverneur & son capitaine général, tant par mer que par terre, en lui conférant la même autorité dont ses ancêtres avoient été revêtus. Deux ministres séditieux lui donnerent l'absolution de la violation de son serment. L'acte fut porté à Corneille De Wit alors malade, qui refusa d'abord de signer, quelques menaces qu'on lui fît; mais sa femme lui dit qu'elle alloit se jetter entre les mains du peuple, se sacrifier, elle & son mari pour sauver son enfant, parce que le peuple ne manqueroit pas d'enfoncer les portes, & de les immoler à sa fureur. De Wit ne put résister à ces menaces, & signa, en ajoûtant à sa signature ces deux lettres *V. C. vi coactus*, « contraint par la violence; » mais le peuple le força d'effacer cette restriction. Enfin le prince fut installé dans l'emploi de Stadhouder, dans l'assemblée des Etats-Généraux.

Les troubles & la dissension n'empêcherent pas quelques villes de se défendre avec le plus grand courage. Les évêques de Cologne & de Munster vinrent assiéger

Groningue. Le gouverneur Charles Rabenhaupt marqua assez de mépris pour une armée commandée par des évêques. La garnison étoit nombreuse. Les écoliers de l'université formerent entr'eux une compagnie de cent cinquante hommes. On découvrit deux traîtres parmi les habitans. Ils furent soudain exécutés. On inonda tous les environs. Les évêques tirerent, pendant le siége, plus de quatre mille coups de canon, & lancerent quantité de pots-à-feu. Soldats, étudians, jusqu'aux femmes & aux enfans, tout servit à ce siége. Ces pots-à-feu, & les bombes remplies d'une matiere dont la fumée répandoit une puanteur épouvantable, lançoient des lames de cuivre, sur lesquelles on trouva des figures magiques & des mots barbares; superstition ridicule, sur-tout dans des évêques. Celui de Munster avoit promis au Roi que, le jour de S. Louis, il diroit la Messe dans la ville. Enfin l'évêque de Cologne le détermina à lever le siége.

Le roi étoit maître d'Utrecht. Nimègue, après avoir fait une belle & longue défense, avoit capitulé. Amsterdam, préférant sa destruction entiere à la honte d'être vaincu, appella la mer à son secours. Les digues furent percées, les écluses lâchées, les ponts rompus, les chemins coupés, les rues & tous les environs de la ville

mis sous l'eau. Les autres villes imiterent cet exemple. Cette résolution hardie excita la pitié du Roi, qui suspendit ses projets sur la Hollande. Il partit pour le Brabant.

Les attentats commis contre les freres De Wit n'étoient que le prélude des malheurs qui les menaçoient. Le peuple les avoit pris en haine. Il étoit excité par les partisans de la maison d'Orange ; & il paroît que le prince ne les protégea pas contre ses fureurs. Jean De Wit, Grand-Pensionnaire, n'avoit à se reprocher qu'une grande aversion contre tout ce qui tendoit à l'oppression de la liberté. Les progrès des armées Françoise & Angloise, la dévastation de la Hollande, le prix que les ennemis mettoient à la paix, les cruelles extrémités où se trouvoit la république, étoient aux yeux du peuple injuste, les crimes des freres De Wit. On accusoit le Pensionnaire d'avoir dissipé les finances. Il répondit à ces accusations, & porta ses plaintes au prince d'Orange, qui lui répondit assez froidement que, lorsqu'il avoit été fait des libelles contre lui-même, il les avoit méprisés. Corneille De Wit, après avoir évité le poignard des assassins, fut arrêté, sur la délation d'un barbier noté d'infamie, nommé *Tichelaar*, qui l'accusa d'avoir voulu l'engager à se défaire du prince d'Orange. Le Pensionnaire obtint le congé de sa charge,

On lui imputoit tous les malheurs de la république ; la foiblesse des gouverneurs des places, la négligence des magistrats, tout, jusqu'à la terreur que les François avoient répandue dans les Provinces-Unies. Il avoit pour ennemis le peuple & tous ceux qui entouroient le prince, d'auprès de qui De Wit les avoit chassés autrefois, & que le Prince avoit repris ; mais Ruyter resta toujours attaché aux deux freres. Corneille De Wit fut appliqué à la question, sur la simple accusation. Il la soutint avec fermeté, & déclara que, quand on le hacheroit par morceaux, on ne l'obligeroit jamais à avouer une chose à laquelle il n'avoit jamais pensé, & récita les vers d'Horace : *Justum & tenacem propositi virum*, &c. On lui fit un crime de sa constance même. Le bourreau avoua depuis, que jamais il n'avoit tourmenté personne aussi cruellement. Dès ce moment, le peuple assiégea sa prison, & menaça de renverser les maisons voisines, si le prisonnier échappoit. On demanda une garde au Prince, qui répondit que Corneille étoit entre les mains de la justice, & que c'étoit à elle à empêcher qu'il ne s'échappât ; mais il ne donna aucun ordre pour empêcher les rumeurs de la populace. Par son jugement, la cour de Hollande déclara Corneille De Wit, ci-devant bourg-mestre

de Dordrecht, curateur de l'académie de Leyde, député à tous les colléges souverains de la province & de la république, & deux fois plénipotentiaire sur la flotte, &c. déchu de toutes ses charges & dignités, banni de la province de Hollande & de Westfrise, à perpétuité. Le matin même de ce jugement, on fit dire au geolier de faire ensorte que le pere & le frere de Corneille vinssent le voir dans la prison. Le geolier leur dépêcha un domestique pour leur assurer que Corneille alloit être mis en liberté, & qu'il desiroit de les entretenir promptement. Le pere en fut empêché; mais Jean De Wit donna dans le piége, & voulut aller à pied, pour ne pas se faire attendre. Il n'étoit pas encore sorti, que la servante du geolier vint encore le presser. Cet empressement parut suspect à la fille de l'ancien Pensionnaire : elle se jetta aux genoux de son pere, pour le retenir. Un de ses amis le pria de ne pas exposer sa personne à la fureur d'un peuple injuste & prévenu, & lui conseilla du moins d'envoyer quelqu'un pour s'informer de la vérité. Mais Jean De Wit ne voulut point écouter ces terreurs & partit, comptant sur son innocence. Lorsque Corneille le vit entrer dans la prison : « Ah ! mon frere, » s'écria-t-il, qu'êtes-vous venu faire ici? ...

» Quoi, dit l'ancien Penſionnaire, ne m'a-
» vez-vous pas envoyé querir ?... Non,
» répondit le priſonnier... Nous ſommes
» donc perdus, s'écria ſon frere.» Son car-
roſſe arriva, peu de tems après, pour le
reprendre ; mais la populace le renvoya.
Le ſcélérat Tichelaar, excité par un homme
que l'Hiſtoire ne nomme pas, alla criant
dans toute la ville, « que les deux freres
» étoient enſemble & que le traître Cor-
» neille étoit condamné au banniſſement,
» mais qu'il auroit dû l'être à perdre la
» tête ; que les juges étoient des prévarica-
» teurs. » Il vomit un torrent d'injures con-
tre les deux freres. Il monta à la fenêtre
de la chancellerie, & cria à la populace
de la Haye : « Camarades, ce chien va
» ſortir de priſon avec ſon frere ; profitez
» du moment ; empêchez-le ; il en eſt tems ;
» vengez-vous de ces coquins. Il y en a
» plus de cent comme eux. » La canaille
applaudit ; s'attroupe ; crie aux armes &
au meurtre, & ſe range en haie aux deux
côtés de la porte de la priſon. L'ancien Pen-
ſionnaire voulut ſortir ; mais, ayant entendu
crier *Tirez*, il fait refermer la porte, & re-
monte à la chambre de ſon frere. Les Etats
de Hollande envoyerent trois compagnies
de cavalerie, pour chaſſer la populace. On
fit prendre les armes à la bourgeoiſie, à

qui l'on confia la garde de la priſon ; imprudence qui perdit les deux freres De Wit. Le tumulte continuoit toujours. On écrivit au prince d'Orange, qui ne donna aucun ordre. Des gens apoſtés irritoient la populace. Le comte de Tilli, qui commandoit une des compagnies de cavalerie, dit aux officiers des compagnies bourgeoiſes que, s'ils vouloient remplir la ville de carnage, ils n'avoient qu'à tirer le premier coup. La diſpute commençoit à devenir ſérieuſe ; & les ſuites en auroient été affreuſes, lorſqu'on entendit crier « que les payſans des environs & les pêcheurs venoient en foule ſe jetter dans la Haye, & la piller. » Auſſi-tôt la bourgeoiſie députe au Conſeil des Etats, & demande qu'on envoie la cavalerie au-devant de cette troupe. Le conſeil y conſent, au lieu d'envoyer la bourgeoiſie même. Tilli, qui s'appercevoit de cette ruſe barbare, ne voulut marcher que ſur un ordre par écrit, & dit qu'il obéiroit, mais que les deux freres étoient morts. A peine la cavalerie fut-elle partie, que la bourgeoiſie ſe fit ouvrir la porte. On monte. Les freres parlent aux factieux avec douceur, & ſe font les plus tendres adieux. Corneille étoit ſur ſon lit. Un maréchal voulut l'aſſommer ; mais le coup porta à faux. Jean De Wit deſcendoit, donnant la

main à son frere. Un des séditieux frappe Corneille d'une planche, & le précipite. Il roule jusqu'au bas, d'où on le traîne hors de la prison. Jean, étant sorti, reçut dans le visage un coup de pique, qui lui fut porté par un notaire. Il voulut se glisser derriere les bourgeois; mais il fut renversé à terre d'un coup de crosse de mousquet. Il se releve sur ses genoux, pour prier le Ciel. Un autre séditieux lui décharge son mousquet dans la tête, en criant: « Voilà » le scélérat qui a trahi la patrie! » D'autres tirerent sur lui, & hâterent sa mort. Corneille fut assommé à coups de crosse de mousquets. On les dépouilla: on mit leurs habits en lambeaux, qu'on se distribua par curiosité. On les traîna dans la boue, & on les pendit au gibet par les pieds. On outragea ignominieusement leurs corps. On coupa les deux doigts de la main dont Jean De Wit avoit signé l'édit perpétuel. On leur coupa le nez, les oreilles, les doigts des pieds & des mains, & les autres extrémités. On les vendoit à l'enchere, à tant la piéce. On leur arracha les entrailles qu'on jetta aux chiens. Quelques-uns déchiroient leurs chairs avec leurs dents. Ils en faisoient griller les morceaux, contens d'en mourir, pourvu qu'ils en eussent mangé. Lorsque leur rage fut assou-

vie, ils se retirerent; & les domestiques de ces tristes victimes les détacherent à minuit du gibet, & les enterrerent. Le prince d'Orange ne donna aucune marque de satisfaction. Il loua publiquement la conduite des deux freres, voulut qu'on recherchât les auteurs de cet attentat; mais, toute la ville s'avouant coupable par zèle pour le prince, on n'alla pas plus avant. Le peuple ingrat n'avoit à reprocher au Pensionnaire; que d'avoir vu dans l'élevation de la maison d'Orange, l'écueil de la liberté. Ruyter éprouva aussi l'injustice du peuple qui crioit que « ce *scélérat d'amiral* avoit voulu livrer la flotte aux François, & vendre les matelots un ducat par tête. » On investit sa maison à Amsterdam. Elle auroit été saccagée, & livrée au pillage, sans un capitaine de la bourgeoisie, parent de la femme de Ruyter, qui dispersa la populace, en faisant avancer devant la maison un yacht monté de six piéces de canon. Ruyter lui-même n'échappa au poignard des assassins, que par la fidélité d'un domestique. Grotius, pour éviter un semblable malheur, fut obligé de s'expatrier. On changea tous les magistrats, pour qu'aucun des amis des De Wit n'eût aucune part au gouvernement; & on admit aux emplois les meurtriers des deux freres, jusqu'à Tichelaar, leur infâme accusateur.

[1673.]

La Hollande commença à reprendre du courage cette année. Louis rassasié de triomphes avoit abandonné la conquête des Provinces-Unies au vicomte de Turenne & au duc de Luxembourg. Celui-ci, dit M. de Voltaire, fit un nouveau genre de guerre, inconnu aux François, & mit la Hollande dans un nouveau danger, aussi terrible que les précédens. Cet historien raconte ainsi le saccage de Bodegrave & de Swammerdam, qui eut lieu à la fin de la campagne précédente.

» Luxembourg assemble, dit-il, une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines. On arme leurs souliers de crampons. Il se met à leur tête, & marche sur la glace vers Leyde & vers la Haye. Un dégel survint. La Haye fut sauvée. Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres, étoit prête à périr. Il falloit, pour s'en retourner à Utrecht, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvoit à peine se traîner quatre de front. On ne pouvoit arriver à cette digue, qu'en attaquant un fort qui sembloit imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un seul jour, elle seroit morte de faim & de fatigue. Luxembourg étoit sans ressource;

mais la fortune, qui avoit ſauvé la Haye, ſauva ſon armée, par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna ſon poſte ſans aucune raiſon. Tout le fruit de cette entrepriſe fut une cruauté qui acheva de rendre le nom François odieux dans ce pays. Bodegrave & Swammerdam, deux bourgs conſidérables, riches & bien peuplés, furent abandonnés au pillage des ſoldats, pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes; &, à la lueur des flammes, ils ſe livrerent à la débauche & à la cruauté. Ce pillage fut ſi exagéré, continue le même hiſtorien, que, plus de quarante ans après, j'ai vu les livres hollandois, dans leſquels on apprenoit à lire aux enfans, retracer cette aventure, & inſpirer la haine contre les François à des générations nouvelles.

Le Roi, dit l'hiſtorien que nous avons déja cité, agitoit les cabinets de tous les princes par ſes négociations. Il n'y avoit pas une cour en Allemagne, où Louis n'eût des penſionnaires. L'argent fut prodigué au roi d'Angleterre, pour faire encore la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation Angloiſe, indignée de ſervir la grandeur de Louis XIV, qu'elle eût voulu abaiſſer. L'Europe étoit troublée par les armes & par les négociations de Louis. Enfin il ne put empêcher que l'Empereur,

ter montoit les Sept-Provinces, c'étoit le nom de son vaisseau. Quand la bataille eut commencé, par-tout où Ruyter passoit, les vaisseaux ennemis s'écartoient pour éviter ses bordées. « Je suis charmé, dit Ruyter, de » voir que nos ennemis redoutent encore » les Sept-Provinces. » Il se passa dans cette bataille des actions dignes de l'immortalité. Le comte d'Estrées, en envoyant à Colbert la relation de cette journée, écrivit qu'il voudroit, de tout son cœur, payer de sa vie la gloire d'avoir fait une si belle action, & d'avoir marqué autant de conduite, qu'en avoit témoigné Ruyter dans le combat. Ruiter disoit modestement que « Dieu » avoit été visiblement du côté des Hol» landois; que c'étôit lui qui avoit conservé » les chefs & les équipages au milieu de la » grêle de boulets, dont ils étoient envi» ronnés; qu'enfin Dieu avoit opéré des » merveilles par le peu de forces qu'ils » avoient. » Ce ne fut pas le seul combat naval, ni la seule victoire que remporterent les Hollandois, pendant cette campagne. Ruyter triompha encore des Alliés, avec des forces bien inférieures.

Les François, maîtres de trois provinces, ne pouvoient les garder qu'en y entretenant une armée. Ils se déterminerent donc à les abandonner. Mais, avant de les évacuer, ils les taxerent à des contributions

exorbitantes. L'intendant Robert tira de la ſeule province d'Utrecht, en un an, ſeize-cens ſoixante-huit mille florins. « Les ſoins du Roi, dit M. de Voltaire, le génie de Vauban, la vigilance ſévere de Louvois, l'expérience & le grand art de Turenne, l'active intrépidité du prince de Condé, tout cela ne put réparer la faute qu'on avoit faite de garder trop de places, d'affoiblir l'armée, & de manquer Amſterdam. Le prince de Condé, continue-t-il, voulut en vain percer dans le cœur de la Hollande inondée. Turenne ne put mettre obſtacle à la jonction de Montecuculli & du prince d'Orange. L'évêque de Munſter, qui avoit juré la ruine des Etats-Généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandois. Le parlement d'Angleterre força ſon roi d'entrer ſérieuſement dans des négociations de paix, & de ceſſer d'être l'inſtrument mercénaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces Hollandoiſes, avec autant de promptitude qu'on les avoit conquiſes.

[1674.]

Le roi d'Eſpagne, uni aux Etats & à l'Empire, déclara le prince d'Orange généraliſſime des troupes Eſpagnoles aux Pays-bas. Les Etats de Hollande réſolurent de rendre héréditaire la charge de Stad-

houder, & celles de capitaine & d'amiral général, en la personne du prince d'Orange. Lorsque les François évacuerent la Hollande, ils repasserent le Rhin, près de Tol-Huys. Ils se rassemblerent à Grave, la seule place avec Mastricht, que le Roi retînt de toutes ses conquêtes ; & la Hollande fit sa paix avec l'Angleterre, les évêques de Munster & de Cologne, avec les ducs de Brunswick & de Lunebourg. Les Espagnols & les Impériaux intervinrent dans tous ces traités. Le roi de Danemarck se lia avec toutes ces Puissances. La Hollande respiroit enfin, lorsqu'un évènement obscurcit sa joie. Une tempête horrible, mêlée de vents furieux, de grêle, de coups de tonnerre & d'éclairs, s'éleva sur le soir, & ne finit que le lendemain. Dans cet intervalle, elle déracina dans Amsterdam & ses environs, plusieurs arbres qu'elle emporta fort loin ; coula à fond quantité de vaisseaux ; enfonça plusieurs bateaux dans les canaux ; abbatit nombre de maisons, & la plus grande partie des moulins ; enleva beaucoup de personnes qu'elle précipita dans les eaux ; accabla sous les ruines de la porte de Harlem une foule de personnes qui revenoient de la promenade. A Utrecht, en moins d'un quart d'heure, tous les toits des maisons furent renversés ; l'ancienne cathédrale fut détruite ; les grands piliers mastiqués

maſtiqués d'un ciment très-dur, réſiſterent ; mais la foudre les tourna en colomnes torſes. Les clochers de cinq ou ſix autres égliſes furent mis en piéces. Cette tempête ſe fit reſſentir dans les Pays-bas, & juſqu'en France.

Ce déſaſtre précéda de peu de jours la célèbre bataille de Senef, dans laquelle le prince de Condé & le prince d'Orange donnerent de ſi grandes preuves de valeur, mais ſur-tout le premier. Pluſieurs hiſtoriens en ont parlé avec des circonſtances différentes. Voici ce qu'en dit M. de Voltaire. « Le prince de Condé avoit à tenir la campagne, avec près de quarante-cinq mille hommes, contre le prince d'Orange, qui en avoit environ ſoixante mille. Il attendit que l'armée ennemie paſſât un défilé à Senef, près de Mons. Il attaqua une partie de l'arriere-garde, compoſée d'Eſpagnols, & y eut un grand avantage. On blâme le prince d'Orange de n'avoir pas pris aſſez de précautions dans le paſſage du défilé ; mais on admire la maniere dont il rétablit le déſordre, & on n'approuve pas que Condé voulût enſuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On ſe battit à trois repriſes. Les deux généraux, dans ce mêlange de fautes & de grandes actions, ſignalerent également leur préſence d'eſprit & leur courage.

De tous les combats, que donna le grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie, & celle de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous lui. Il vouloit, après trois attaques meurtrieres, en hazarder encore une quatrieme. Il parut, dit un officier qui y étoit, qu'il n'y avoit plus que le prince de Condé qui eût envie de se battre. Ce que cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes de part & d'autre, après les mêlées les plus sanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite, le soir, par une terreur panique. Le lendemain, les deux armées se retirerent, chacune de son côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt également affoiblies & vaincues. Il y eut près de sept mille morts, & cinq mille prisonniers du côté des François. Les ennemis firent une perte égale. Il importe tant de donner de la réputation à ses armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avoit eu la victoire, assiégea Oudenarde; mais le prince de Condé prouva qu'il n'avoit pas perdu la bataille, en faisant aussi-tôt lever le siége, & en poursuivant le prince d'Orange. »

Quoi qu'il en soit, les deux princes s'acquirent beaucoup de gloire dans cette bataille. Le prince d'Orange, dit le chevalier Temple, pendant toute cette action, donna

tous les ordres néceſſaires, avec une prudence admirable. Il ne négligea aucun avantage, & chargea pluſieurs fois les ennemis à la tête de ſes eſcadrons, avec beaucoup de bravoure. Il fit ferme, auſſi-bien contre ſes gens rompus, qui ſe renverſoient ſur lui, que ſur les ennemis, qui pourſuivoient leur victoire avec beaucoup de vigueur, & demeura engagé, pendant plus de ſix heures, dans la chaleur du combat, juſqu'à ce qu'il fût emporté par les fuyards. Il les rallia pluſieurs fois, & les mena au combat de nouveau. Le comte de Souches, dans la Lettre qu'il écrivit aux Etats, à ce ſujet, dit que, pendant tout le combat, ce prince avoit témoigné la conduite d'un général expérimenté, & la valeur d'un Céſar. Le plus glorieux témoignage qu'il eut, fut celui du prince de Condé, qui dit de lui, qu'il avoit agi en tout, en vieux capitaine, mais qu'en s'expoſant trop au danger, il avoit agi en jeune homme. Cependant ce vieux général s'étoit expoſé lui-même, autant qu'un jeune cavalier, lorſqu'il vit que la bataille étoit ſi ſanglante, & qu'il s'agiſſoit de tout perdre ou de tout gagner.

On a reproché au prince de Condé de n'être pas toujours maître de lui-même dans la chaleur du combat. A la journée de Senef, il commanda au chevalier de

Fourrilles, lieutenant-général, d'aller attaquer le prince d'Orange, qui s'étoit très-avantageusement posté. Cet officier représenta au prince, que l'on perdroit beaucoup de monde, pour attaquer les ennemis. « Je » ne vous demande point de conseil, repliqua » le prince, mais de l'obéissance. Ce n'est » pas d'aujourd'hui que j'ai remarqué que » vous aimiez mieux raisonner que vous » battre. » Fourrilles regarda fièrement le prince, en lui disant qu'il alloit lui prouver le contraire. Il marche droit à l'ennemi qui attendoit les François, & y fut tué avec la plûpart de ses officiers.

Le comte de Stahremberg, étant à table avec le prince d'Orange, au commencement de la campagne, & trouvant le vin mauvais, le prince lui promit de lui en faire boire de meilleur, avant la fin de l'année, en Champagne. Stahremberg pria le prince de se souvenir de sa parole. Il fut pris à la bataille de Senef, & mené à Rheims, avec un grand nombre d'officiers des trois armées. Il y trouva le vin excellent; &, buvant à la santé du prince d'Orange, « j'aurai, dit-il, toujours la plus » grande foi à ses promesses: il n'a pas » manqué à la parole qu'il m'avoit donnée » de me faire boire, avant la fin de l'été, » de bon vin de Champagne, en Cham» pagne même. »

[1675.]

Le prince d'Orange donnoit, dans toutes les occasions, les preuves de la plus grande valeur. Il s'étoit distingué au siége de Grave que les Hollandois avoient repris sur les François. Il portoit lui-même les fascines pour remplir le fossé ; il avoit ramené plus d'une fois les soldats à l'assaut, & enfin il avoit forcé les François à rendre cette place. Les Etats de Gueldres, enchantés de son gouvernement, lui offrirent la souveraineté de toute leur province, avec le titre de Duc de Gueldres & de Comte de Zutphen. Une députation des Etats lui en ayant fait la proposition, & le prince sentant les suites qu'auroit une acceptation pure & simple, n'osa donner son consentement, sans en avoir écrit aux Etats de Hollande, à ceux de Zélande, d'Utrecht & aux autres. La province d'Utrecht y consentit sans difficulté ; celle de Hollande resta indécise ; mais celle de Zélande lui écrivit que la souveraineté qu'on lui offroit étoit incompatible avec l'union ; que le nom de Souverain, en n'ajoûtant rien à sa puissance, ne serviroit qu'à le rendre odieux aux peuples, & qu'il y auroit pour lui beaucoup plus de gloire à refuser ce titre, qu'à le recevoir. Il écrivit en conséquence aux Etats de Gueldres, pour les remercier & pour refuser

leur offre. Ce refus eût pu couvrir de gloire le prince d'Orange, s'il eût moins délibéré, & s'il n'eût témoigné ensuite quelque dépit contre les représentations des Zélandois. Les rumeurs qu'excita cet évènement firent quelque tort à la réputation du prince d'Orange; & les Etats de Hollande & de Westfrise furent obligés, pour les faire cesser, de donner un édit, par lequel ils défendirent, sous peine de la vie, à toutes personnes, de quelque rang qu'elles fussent, d'avancer ni dans leurs discours, ni dans aucun écrit, que le prince eût voulu se rendre souverain du pays, & que les Etats de la Province eussent eu intention de délibérer pour lui déférer la souveraineté.

Cette année fut marquée par la mort d'un des plus grands généraux que la France ait eus, le grand Turenne, qui, ayant fait avorter les projets des Allemands pour le siége de Philipsbourg, se voyoit à la veille de ruiner ses ennemis sans ressource, lorsqu'étant allé reconnoître une hauteur sur laquelle il vouloit poser une batterie, il fut atteint d'un boulet de canon, qui le renversa mort. On peut voir son éloge dans tous nos historiens.

[1676.]

La mort de Ruyter suivit de près celle de Turenne. La France avoit porté les Si-

ciliens à se révolter contre le joug des Espagnols qui, trop foibles en mer, demanderent du secours aux Hollandois. Ruyter reçut ordre d'aller commander une flotte de dix-huit vaisseaux, six senaux, quatre brûlots & deux bâtimens de transport. Il trouva cette flotte bien foible. Il dit qu'il étoit prêt d'obéir; qu'il hazarderoit toujours avec le même courage sa vie pour l'Etat, mais qu'il étoit fâché que ceux qui le gouvernoient, exposassent ainsi son pavillon. Quelques magistrats le prierent de faire la campagne, malgré la répugnance qu'il y avoit. » Ce n'est pas, dit-il, aux ministres de l'Etat » à me prier, mais à commander. Quand on » m'ordonneroit d'aller en mer, avec un seul » vaisseau, je ne balancerois pas, & je serai » toujours prêt à hazarder ma vie, où l'Etat » voudra hazarder sa banniere. » Les adieux, qu'il fit à sa famille & aux Etats, furent tristes, & n'avoient rien d'un héros qui vole à la gloire. Il essuya des contre-tems dans sa route. Ses mâts étoient rompus; ses cordages & ses voiles étoient à demi-pourris. Il fut agité par des tempêtes. Le plus grand bonheur dont il jouit fut de tirer, du consentement du vice-roi de Sicile, vingt-trois ministres Luthériens & Réformés, des galeres où les Espagnols les faisoient servir en qualité de forçats. Ruyter reçut ordre du vice-roi de Sicile d'arrêter les vaisseaux

qui feroient voile à Meffine. Les Efpagnols avoient dit à l'amiral que la flotte des François ne feroit que de douze vaiffeaux : elle fe trouva de trente, fous le commandement du fameux Du-Quefne. Les flottes refterent quelque tems en préfence. Ruyter commença. Le combat fut terrible. Le chevalier de Tourville eut ordre de conduire & d'attacher un brûlot à l'amiral Hollandois. Ruyter l'apperçut & contraignit le capitaine à y mettre le feu. Deux brûlots eurent le même fort. Un grand bâtiment François fut coulé à fond. Ce combat fut bientôt fuivi d'un fecond. Dans l'intervalle, les François avoient reçu un renfort ; & leur flotte fe trouvoit de quarante vaiffeaux : celle des Hollandois étoit réduite à douze, & à cinq frégates ; & celle des Efpagnols, à quatre vaiffeaux de guerre & cinq frégates : ainfi les François étoient fupérieurs de plus de moitié. Cependant le combat fut terrible. Ruyter, qui étoit fur l'endroit le plus élevé du vaiffeau pour donner fes ordres, fut frappé d'un boulet de canon, qui lui emporta la plus grande partie du pied gauche, du côté des doigts, & lui caffa les deux os de la jambe droite, un peu au-deffus de la cheville. Il tomba de la hauteur de fept pieds, & ne fe bleffa qu'un peu derriere la tête. Il mourut de cette bleffure, quelques jours après. Les hiftoriens font remplis des éloges de Ruyter. Son corps

fut embaumé à Syracuse, & envoyé à Amsterdam. Les ecclésiastiques refuserent la sépulture à ses entrailles ; mais les magistrats de Syracuse les enterrerent à l'hôtel-de-ville, avec une inscription digne de ce grand homme. Malgré la supériorité des François, la victoire resta indécise. Dans un troisieme combat, le duc de Vivonne remporta une victoire complette sur les flottes Hollandoise & Espagnole.

[1677.]

Les conférences pour la paix avoient commencé à Nimègue; mais, soit pour hâter la conclusion du traité, soit pour se rendre entièrement maître des conclusions, le Roi, au milieu de l'hiver, investit Valenciennes, malgré l'activité du prince d'Orange, & s'empara de la place, en huit jours, & de Cambrai, en neuf. Le prince vint au secours de Saint-Omer, & livra bataille au duc d'Orléans, qui en faisoit le siége. Sa valeur avoit éclaté au siége de Maëstricht, où il déploya l'intrépidité d'un soldat, & les talens d'un général. Une blessure qu'il y reçut au bras engagea les Etats à lui faire une députation pour le prier de se ménager, pour ne pas replonger par sa perte les Provinces-Unies dans leurs premiers malheurs. Malgré leurs exhortations, & sa blessure, il se trouva nuit & jour

à la tranchée. A la bataille de Caſſel, qu'il livra au duc d'Orléans, les premiers régimens de l'infanterie Hollandoiſe ayant plié, il y courut, les rallia, les mena pluſieurs fois à la charge; mais, entraîné malgré lui par les fuyards, il entra en fureur & coupa le viſage à l'un d'eux, en lui diſant: «Traî» tre! du moins je te marquerai pour te » reconnoître, afin de te faire pendre.» Ni menaces, ni careſſes, rien ne put les arrêter: ils l'entraînerent vers le reſte des troupes; &, ayant rallié une partie de celles qui avoient été rompues, il fit une retraite qui lui mérita plus de gloire que n'eût fait le gain de la bataille.

Le prince d'Orange, plus brave qu'heureux, ſongeoit à ſe marier. Il avoit jetté les yeux ſur Marie, fille du duc d'Yorck. Sous prétexte de la paix, il alla à Londres: il vit la princeſſe, & en devint éperdûment amoureux. Il la demanda au roi & au duc. Le roi, profitant de la circonſtance, exigea, avant tout, qu'on convînt de la paix. Le prince s'en excuſa. Le roi & le duc perſiſterent. Le duc parut ferme. Enfin, menacé d'un refus, s'il ne ſe rendoit point, il leur dit que, dans l'état où étoient les affaires, il prévoyoit que les Alliés auroient une paix peu avantageuſe, & qu'ils pourroient croire qu'il avoit fait ſon mariage à leurs dépens, mais que, de quelqu'amour qu'il

fût prévenu, il ne vendroit jamais son honneur pour une femme. Il chargea le chevalier Temple de dire au roi que, s'il persistoit dans la résolution de traiter de la paix, avant que de parler de son mariage, il alloit repartir. « Enfin, ajoûta-t-il, que le roi choisisse de quelle maniere il veut vivre avec moi à l'avenir. Il faut que nous nous séparions bons amis, ou ennemis irréconciliables. » Cette fermeté plut tant au roi, qu'il fit dire au prince, par le même chevalier, qu'il étoit assuré que le prince d'Orange étoit le plus honnête homme du monde; qu'il vouloit se fier en lui, & qu'il auroit sa femme. Le prince, à cette nouvelle, embrassa Temple, & l'assura qu'il le rendoit le plus heureux des hommes. Le mariage fut conclu & célébré peu de jours après.

La paix de Nimègue fut signée le 12 d'Août. Le prince d'Orange, soit qu'il ignorât que la conclusion fût si prochaine, soit qu'il ne voulût pas laisser échapper une occasion d'acquérir de la gloire, entreprit de forcer le camp du général François, (le duc de Luxembourg,) dans ses retranchemens. Il marcha droit à l'ennemi qui avoit sa droite à l'Abbaye-saint-Denys, proche de Mons, & sa gauche à Mesnil-saint-Pierre, postes qu'on regardoit comme inaccessibles. L'Abbaye fut d'abord attaquée par

l'armée du prince, & emportée. Après-dîné, on attaqua un autre poste, avec les troupes Espagnoles. Le prince d'Orange courut un très-grand danger de sa vie. Un cavalier François étoit prêt à décharger son pistolet sur lui: Odyk s'en apperçut assez à tems, & tua le cavalier. La nuit sépara les deux armées. Le lendemain de cette entreprise, le prince reçut avis que la paix avoit été signée à Nimègue. D'autres prétendent qu'il le sçavoit avant d'attaquer le maréchal de Luxembourg. Si cela est vrai, le prince est coupable du sang qui fut versé dans cette affaire; & rien ne peut l'excuser.

[1679.]

L'électeur de Brandebourg se trouva en butte aux forces de la France. Il se plaignit aux Etats d'avoir conclu la paix, sans avoir songé à ses intérêts. Les Etats ne lui répondirent qu'en lui exposant la nécessité où ils s'étoient trouvés de conclure; qu'au reste, ils n'avoient épargné ni les biens de leurs sujets, ni leurs vies pour finir heureusement cette guerre, & qu'ils lui laissoient à juger si tous les confédérés en avoient fait autant qu'eux; qu'ils n'avoient pris le parti de signer, que lorsqu'ils avoient vu les Pays-bas Espagnols sur le point d'être envahis par la France. L'électeur deman-

doit que les Provinces-Unies l'indemnisassent des dépenses & des pertes qu'il avoit faites. Mais, voyant qu'on ne se disposoit pas à le satisfaire, il fit marcher des troupes vers l'Yssel. Il espéra d'être soutenu par la France. Mais, lorsqu'il vit que, pour de si petits interêts, le Roi ne vouloit pas achever de ruiner les Provinces-Unies, il céda aux raisons de la France, & se retira, le dépit dans le cœur.

[1684.]

La prise de Luxembourg par les François fit espérer au prince d'Orange de voir renaître la guerre. Il proposa aux Etats-Généraux d'augmenter leurs troupes de seize mille hommes. Ils s'y opposerent vivement, sur-tout la ville d'Amsterdam. L'envoyé de l'électeur de Brandebourg contraria les desseins du prince, & alla jusqu'à dire « que le prince ne manquoit pas » de flateurs qui disoient qu'il n'y avoit » qu'un vaste génie, comme le sien, qui » pût faire échouer les vastes desseins de la » France, & qu'il avoit plus d'ambition, » d'opiniâtreté, & de bonne opinion de lui-» même, qu'il ne falloit. » Comme amiral-général des Province-Unies, le prince d'Orange comptant sur son autorité, avoit envoyé la flotte des Etats en Suède, pour y charger seize mille soldats de cette na-

tion, qu'elle amena jusqu'à l'entrée du Tessel; mais il s'éleva une tempête si furieuse, que la plus grande partie de cette flotte périt. Ce funeste évènement, qu'on regardoit comme une des plus grandes pertes qui eussent été faites sur mer, & la fermeté de la ville d'Amsterdam, forcerent le prince à renoncer au dessein de rompre la paix avec la France.

Cependant il tentoit toute sorte de moyens pour déterminer les Provinces-Unies à la guerre. « Le roi de France, disoit-il à Fuchs, envoyé de l'électeur de Brandebourg, n'a aucun droit sur ce dont il s'est saisi après la paix de Nimègue. Il faut être aveugle pour ne pas voir que ce prince aspire à la monarchie de l'Europe; que les Provinces-Unies ne doivent s'attendre qu'à des pertes. Pour moi, qui n'ai rien à me reprocher, j'attendrai patiemment ce que Dieu a résolu. Mais, s'il doit arriver quelque changement funeste, il est plus honnête de périr les armes à la main, que de voir presser des dépendances & des réunions ridicules. Enfin je pense qu'une mort glorieuse est plus honorable qu'une vie pleine de lâcheté. Je suis né au milieu des orages, & j'ai été élevé dans l'adversité. Par la grace du Ciel, j'ai recouvré l'Etat de mes peres, & le Ciel ne permettra pas que je meure dans la misere. Mais, si la Pro-

vidence l'a résolu, je me soumets à sa volonté. Tout ce qui me fâche, dans ce moment, c'est de voir que mon oncle, qui m'a toujours tenu lieu de pere, penchât pour la guerre, quand il s'agissoit de se faire rendre les dépenses qu'il a faites pour les Provinces-Unies, & qu'il embrasse aujourd'hui le parti de la ville d'Amsterdam, parce qu'elle s'oppose à mes desseins. »

[1688.]

La révolution, qui arriva dans la Grande-Bertagne par la politique mal-adroite du roi Jacques, changea les projets du prince d'Orange. Cette année, il se rendit un nombre considérable de noblesse Angloise, pour prier le prince & la princesse d'Orange de se mêler de ce qui se passoit en Angleterre. Le Prince apprit tous les moyens que le roi prenoit pour y introduire la religion Romaine, & le pouvoir absolu. Il s'y prit trop mal pour faire adopter ses opinions à un peuple indépendant. Il n'épargna pas le duc de Monmouth, fils naturel de son frere Charles II. Geoffroi, chef de justice, fit pendre des milliers d'Anglois des deux sexes, & de tout âge, comme complices de la conspiration du duc. Ses intrigues, & les persécutions du roi ne lui réussissant pas, il eut recours aux armes pour subjuguer la nation ; mais l'armée refusa de

lui obéir. La nobleſſe Angloiſe chercha un chef, & la trouva dans le prince d'Orange, fils d'une fille d'Angleterre, qui avoit épouſé la fille aînée du roi. Les ſeigneurs Anglois, qui étoient à la Haye, demanderent pour toute l'Angleterre le ſecours des Etats-Généraux. Ils l'accorderent. Les préparatifs ſe firent ſecrettement. Le roi Jacques en étant averti, fit demander aux Etats ce qu'ils vouloient faire avec leur flotte, & les troupes dont ils la chargeoient? Les Etats répondirent qu'ils ne faiſoient rien, dont le roi ne leur donnât l'exemple; qu'il avoit une flotte & une armée de terre conſidérables, ſans qu'on ſçût pourquoi. Jacques trembla. Il proteſta qu'il n'avoit d'autre objet que d'établir la liberté de conſcience. Il aſſembla quelques évêques de l'Egliſe Anglicane, & leur aſſura qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'ils jugeroient à propos pour la conſervation de la religion Proteſtante. On lui propoſa des moyens: il les accepta, & parut diſpoſé à les exécuter, pendant tout le tems qu'il eut à craindre la flotte du prince d'Orange. Il ſurvint une tempête. On crut le projet du prince manqué; & Jacques ceſſa de diſſimuler. Pour donner plus de poids à la prétention du prince d'Orange, on répandit des nuages ſi épais ſur la légitimité du prince de Galles, qu'on a eu bien de la peine

peine à les dissiper. La flotte Hollandoise, ayant réparé le désordre où la tempête l'avoit mise, vogua à pleines voiles, sans trouver le moindre obstacle. Lord Dormouth, qui avoit ordre de l'attaquer, ne fit aucun mouvement. Le Prince descendit près de Torbay, & marcha avec son armée à Exeter. Quelques seigneurs Anglois dresserent une requête, qu'ils présenterent au Roi, pour demander la convocation d'un parlement. Le Roi la refusa, à moins que le prince d'Orange ne sortît du royaume ; ce qui fit conjecturer que le roi vouloit se rendre maître de la liberté du parlement. Le Roi partit pour Salisbury, & offrit des passeports aux mécontens qui voudroient aller se joindre au prince d'Orange, pour leur épargner la honte d'abandonner leur légitime Souverain. Il alla joindre son armée, dont les principaux chefs déclarerent, « qu'en toute autre occasion » ils verseroient leur sang, jusqu'à la der» niere goutte, mais qu'en bonne conscience » ils ne pouvoient pas se battre contre un » prince, qui n'étoit venu que pour assem» bler un parlement libre, pour assurer leur » religion & leurs loix. » Cependant le Roi accorda une amnistie ; permit la convocation d'un parlement, & laissa liberté entiere. Les troupes du Roi occupoient un quartier

qui les souffroit impatiemment. Les habitans imaginerent, pendant la nuit, de battre la marche Hollandoise. Les Irlandois, qui occupoient ce quartier, prirent, l'allarme, & s'enfuirent. Le conseil du Roi, craignant l'évènement, fut d'avis que la reine & son fils se retirassent en France. Lorsqu'elle fut partie, le Roi se disposoit à la suivre. A Feversham, où il alloit s'embarquer, comme on le prenoit pour un prêtre Catholique, on le fouille. On lui trouva quatre cens guinées, divers cachets & quelques bijoux. On le conduisit au juge de paix, qui le reconnut. Le juge tomba à ses genoux; lui demanda pardon, & ordonna qu'on lui rendît tout. Le Roi ne reprit que ses bijoux. La populace l'entraîna dans la ville, comme par force. Le conseil le pria de revenir à Whitehal. Il y consentit; & le peuple, lorsqu'il passa à Londres, le reçut avec acclamation.

[1689.]

Le Prince vint à Saint-James. Aussi-tôt les ministres de plusieurs Puissances de l'Europe allerent le complimenter; & il fut résolu de signer la requête que la noblesse avoit dressée à Exeter; mais le roi Jacques partit secrettement pendant la nuit, & se retira en France. Le thrône fut déclaré va-

tant, & Jacques déchu de tous ses droits, tant par la violation des loix, que par son abdication volontaire. Le mot d'*abdication* causa quelques contestations ; on le changea en celui de *retraite*. Enfin Guillaume de Nassau, prince d'Orange ; & Marie d'Angleterre, furent déclarés roi & reine de la Grande-Bretagne. On peut voir ce que dit M. de Voltaire sur cet évènement, sur les préparatifs & les efforts que Louis XIV fit pour le roi Jacques, sur la victoire que les François remporterent sur mer, contre les Anglois & les Hollandois, sur la défaite de Jacques en Irlande, sur la valeur & la blessure de Guillaume froissé par un boulet de canon. « Jacques revint en France, continue-t-il, laissant son rival gagner en Irlande de nouvelles batailles, & s'affermir sur le thrône. Les flottes Françoises furent occupées alors à ramener les François qui avoient inutilement combattu, & les familles Irlandoises Catholiques, qui, étant très-pauvres dans leur patrie, voulurent aller subsister en France, des libéralités du Roi. Il est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis le commencement jusqu'à la fin. Les caracteres de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les causes

des évènemens, remarqueront que le roi Guillaume, après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le roi Jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée *Gallowai*, fit pendre quelques citoyens qui avoient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes qui se conduisoient ainsi, il étoit bien aisé de voir qui devoit l'emporter. Il restoit à Jacques quelques villes en Irlande, entr'autres, Limerick, où il y avoit plus de douze mille soldats. Le roi de France, soutenant toujours la fortune de Jacques, fit passer encore trois mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour surcroît de libéralité, il envoya tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, &c. Limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espéroit de voir son Roi combattre pour sa défense. Jacques ne vint point. Limerick se rendit. Les vaisseaux François retournerent encore vers les côtes d'Irlande, & ramenerent en France environ vingt mille Irlandois, tant soldats que citoyens fugitifs. Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que Louis XIV ne se rebuta pas. Il soutenoit alors une guerre difficile, contre presque toute l'Europe; cependant il tenta encore de changer la fortune de Jacques, par une entreprise décisive, & de

faire une déscente en Angleterre, avec vingt mille hommes. Ils étoient assemblés entre Cherbourg & la Hogue. Plus de trois cens navires de transport étoient prêts à Brest. Tourville, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendoit aux côtes de Normandie. D'Estrées arrivoit du port de Toulon, avec trente autres vaisseaux. S'il y a des malheurs causés par la mauvaise conduite, il en est qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'escadre de d'Estrées, changea. Il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaisseaux furent attaqués par les flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta. Les François céderent, après un combat de dix heures. Russel, amiral Anglois, les poursuivit deux jours. Quatorze grands vaisseaux, dont deux portoient cent quatre piéces de canon, échouerent sur la côte; & les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laisser brûler par les ennemis. Le roi Jacques, qui du rivage avoit vu ce désastre, perdit toutes ses espérances..... Il ne resta, (après quelques autres tentatives aussi inutiles,) d'autre ressource au parti du roi déthrôné, que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramerent, périrent presque

tous du dernier supplice. Il passa le reste de ses jours à Saint-Germain, où il vécut des bienfaits de Louis, & d'une pension de soixante-dix mille francs, qu'il eut la foiblesse de recevoir en secret de sa fille Marie, par laquelle il avoit été déthrôné. Il mourut, en 1700, à Saint-Germain. Quelques Jésuites Irlandois prétendoient qu'il se faisoit des miracles à son tombeau. On parla même de faire canoniser à Rome, après sa mort, ce roi que Rome avoit abandonné pendant sa vie. (*M. de Voltaire, Siècle de Louis XIV*, t. 1.)

[1697.]

Cette année est mémorable par la paix de Ryswick, signée le 21 de Septembre; paix qui mit fin à la guerre la plus glorieuse pour la France, & pendant laquelle le roi Guillaume, quoique souvent vaincu, s'acquit une gloire immortelle; guerre entreprise sans motif, & terminée sans objet. Louis XIV rendit aux Espagnols tout ce qu'il leur avoit pris, vers les Pyrénées, & ce qu'il venoit de leur prendre en Flandres. Il reconnut pour légitime, le roi d'Angleterre. Fribourg, Brisak, Khell, Philisbourg, furent restitués à l'Empire; la Lorraine le fut à Léopold, & la tranquillité à l'Europe.

[1700.]

La mort de Charles d'Autriche, roi d'Espagne, changea la face des affaires. Son testament donnoit à la maison de France le royaume d'Espagne, de sorte que, comme le dit M. de Voltaire, après deux cens ans de guerres & de négociations pour quelques frontieres des Etats Espagnols, la maison de France eut, d'un trait de plume, la monarchie entiere, sans traités, sans intrigues, & sans même avoir eu l'espérance de cette succession. L'Europe, ajoûte M. de Voltaire, parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise & de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'Espagne, soumise à la France, dont elle avoit été trois cens ans la rivale. Philippe de France, duc d'Anjou, second fils du Dauphin, fut déclaré roi d'Espagne.

[1702.]

Les Etats-Généraux des Provinces-Unies reconnurent pour roi d'Espagne le duc d'Anjou. Cependant il se fit un traité entre l'Empereur, le roi Guillaume & les Etats des Provinces-Unies, contre la France & l'Espagne, pour empêcher que ces deux royaumes ne fussent soumis à un seul monarque, qui se trouveroit en état de sub-

juguer toute l'Europe, s'il sçavoit se servir de ses forces. On convint de faire la guerre jusqu'à ce qu'on eût mis les Etats du roi Guillaume & les Provinces-Unies en sûreté, & affermi leur commerce; de faire tous ses efforts pour conquérir les Pays-bas Espagnols, afin d'en faire une barriere aux Provinces-Unies contre la France, &c. Jacques le Déthrôné étoit mort: Guillaume ne lui survécut pas deux ans. Il mourut, le 19 Mars de cette année, à Kensington, près de Londres. Il usa des charges & des emplois de ses prédécesseurs, avec beaucoup de modération. Quelques évènemens de sa vie décèlent en lui une grande ambition de régner. Le massacre de Jean & de Corneille De Wit, qu'il eût pu empêcher, fait soupçonner, que s'il ne trempa point directement dans cet attentat, il ne fut pas fâché d'être vengé de l'opposition qu'ils avoient mise à son élevation. Il marqua trop son dépit aux Zélandois, qui l'empêcherent d'accepter la souveraineté de Gueldres. Enfin l'expulsion de son beau-pere du thrône d'Angleterre est un crime que le succès ne justifie pas entièrement. Ce prince laissa la République en possession de toutes ses loix & de tous ses priviléges. On l'a accusé, avec raison, d'aimer trop la guerre, & de hazar-

der trop souvent des batailles, quoiqu'il fût souvent malheureux. La princesse Anne, sa sœur, lui succéda. Les Provinces-Unies craignoient qu'elle ne voulût pas suivre les projets du roi Guillaume pour s'opposer à l'union des deux couronnes dans la maison de France ; mais elle prévint leurs vœux, en déclarant la guerre à Louis XIV.

[1703.]

Les hostilités au sujet de la succession d'Espagne, avoient commencé. Il faut encore revenir à M. de Voltaire, pour connoître les ressorts secrets, & les principaux acteurs d'une guerre si funeste à la gloire de Louis XIV, & qui ne servit qu'à faire voir sa constance dans les malheurs. Churchill, comte, & ensuite duc de Marlborough, déclaré général des troupes Angloises & Hollandoises, n'étoit pas comme ces généraux auxquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir suivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de servir encore. Il gouvernoit alors la reine d'Angleterre, & par le besoin qu'on avoit de lui, & par l'autorité que sa femme avoit sur l'esprit de cette reine. Il menoit le parlement par son crédit, & par celui de Godolphin, grand thrésorier, dont le fils épousa sa fille.

Ainsi, maître de la cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avoit été Guillaume, aussi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les Alliés n'osoient espérer... Marlborough, guerrier infatigable, pendant la campagne, devenoit un négociateur aussi agissant pendant l'hiver. Il alloit à la Haye, & dans toutes les cours d'Allemagne. Il persuadoit aux Hollandois de s'épuiser pour abbaisser la France. Il excitoit les ressentimens de l'électeur Palatin. Il alloit flater la fierté de l'électeur de Brandebourg, lorsque ce prince voulut être roi. Il lui présentoit la serviette à table, pour en tirer un secours de sept à huit mille soldats. Le prince Eugène, de son côté, ne finissoit une campagne, que pour aller faire lui-même à Vienne les préparatifs de l'autre. On sçait si les armées en sont mieux pourvues, quand le général est le ministre. Ce prince, trop méprisé à la cour de France, étoit né avec les qualités qui font un héros dans la guerre, & un grand homme dans la paix; un esprit plein de justesse & de hauteur, ayant le courage nécessaire dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les généraux; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Marlborough avoit par-dessus tous les généraux

de son tems cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette sérénité d'ame dans le péril, que les Anglois appellent *cool-head*, tête-froide. C'est peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglois sur les François, dans les plaines de Poitiers, de Créci & d'Azincourt.

[1704—1708.]

Dans cette longue suite de malheurs qui accablerent la France, & dont on ne parlera point ici, il y eut des faits d'armes que les Romains n'auroient pas négligé de consacrer, & dont on trouve à peine des vestiges dans notre Histoire. Au siége de Lille par le prince Eugène & par le duc de Marlborough, ces généraux s'attacherent sur-tout à empêcher qu'on ne jettât dans la place des vivres & des munitions. Le chevalier de Luxembourg partit de Douai, avec deux mille hommes qu'il vouloit introduire dans Lille. Chacun portoit, outre ses armes, un fusil & soixante livres de poudre. Tournefort le joignit en chemin. Cette troupe passe au milieu du camp ennemi; le traverse en contrefaisant les Allemands, & entre dans la ville, au nombre de dix-huit cens hom-

mes, lorſqu'enfin ils furent reconnus. La barriere ſe ferme. Le reſte du détachement eſt en bute à tout le camp. Il ſe défend, ſe fait jour, & ſe retire à Douai, avec très-peu de perte.

M. de Voltaire, ſoigneux de la gloire de ſa nation, a ſauvé de l'oubli pluſieurs de ces faits. Lorſque le maréchal de Villars vint prendre le commandement de l'armée, après la bataille d'Hochſtet, il ſe trouva près de Trèves, avec des forces inférieures, vis-à-vis de Marlborough. Tous deux vouloient donner une nouvelle bataille; mais, le prince de Bade n'étant pas venu aſſez tôt joindre ſes troupes aux Anglois, Villars eut au moins l'honneur de faire décamper Marlborough. C'étoit beaucoup alors. Le duc de Marlborough, qui eſtimoit aſſez le maréchal de Villars, pour vouloir en être eſtimé, lui écrivit en décampant: « Rendez-moi la juſtice » de croire que ma retraite eſt la faute » du prince de Bade, & que je vous » eſtime encore plus, que je ne ſuis fâché » contre lui. »

M. de Voltaire termine, par une réflexion qu'on ne ſçauroit trop répéter, le détail des préparatifs du ſiége de Turin, que le duc de la Feuillade, neveu du miniſtre Chamillard, alloit faire. On avoit fait venir cent quarante piéces de canon, cent

dix mille boulets, cent six mille cartouches d'une façon, & trois cens mille d'une autre; vingt mille bombes, quinze mille sacs à terre, trente mille instrumens pour le pionnage, douze cens mille livres de poudre. Ajoûtez à ces munitions le plomb, le fer & le fer-blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpêtre, les outils de toute espece. Il est certain, ajoûte cet historien philosophe, que les frais de tous ces préparatifs de destruction suffiroient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuse colonie. Tout siége de grande ville, exige ces frais immenses; &, quand il faut réparer chez soi un village ruiné, on le néglige.

[1709.]

Louis XIV, accablé de toutes parts, rechercha la paix. L'ambassadeur s'adressa au prince Eugène, à Marlborough & à Heinsius, grand-pensionnaire. Les Hollandois, que Louis avoit fait trembler tant de fois, montrerent dans cette occasion une fierté révoltante. On l'amusa par de feintes négociations; & on lui déclara enfin, qu'il falloit que le roi de France forçât son fils à descendre du thrône d'Espagne. M. de Voltaire assure qu'il tient de vingt personnes, qui l'avoient en-

tendu, que les commissaires Hollandois, députés à l'armée, traitoient avec tant de fierté trente princes Allemands à leur solde, qu'ils disoient : « Qu'on fasse venir Holstein ! » Qu'on dise à Hesse de nous venir par- » ler ! »

Ils étoient si aveuglés de leur prospérité, que le pensionnaire Heinsius dit au duc de Marlborough, sur quelques prétentions de la reine d'Angleterre, que, bien loin d'augmenter sa puissance, si elle poussoit plus loin ses victoires, les Etats-Généraux seroient obligés, en bonne politique, de prendre le parti de la France, & de la secourir contre les Anglois.

Louis XIV envoya M. de Torcy à la Haye. Le grand-pensionnaire Heinsius est bien étonné, dit encore M. Voltaire, quand on lui annonce que le principal ministre de Louis XIV est dans son anti-chambre. Heinsius avoit été autrefois envoyé en France, par le roi Guillaume, pour y discuter ses droits sur la principauté d'Orange. Il s'étoit adressé à Louvois, secrétaire d'Etat, ayant le département du Dauphiné où Orange est situé. Le ministre de Guillaume parla vivement, non seulement pour son maître, mais pour les Réformés d'Orange. Croiroit-on que Louvois lui répondit qu'il le feroit mettre à la Bastille ? Les conditions qu'ils mettoient à la

paix, étoient si révoltantes que Louis XIV n'en voulut accepter aucune, & qu'il dit : « Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime » mieux la faire à mes ennemis, qu'à mes » enfans. » Cette fermeté eut les plus heureux succès.

[1712.]

Ni la perte de la bataille de Malplaquet, dans laquelle les vainqueurs perdirent plus des deux tiers de monde que les vaincus ; ni la prise de Mons, de Douai, de Bouchain par les Hollandois, ne changerent rien aux résolutions de Louis le Grand. Il étoit résolu de s'ensevelir sous les débris du thrône, lorsqu'une heureuse révolution changea entièrement la face des affaires. La reine Anne eut quelques sujets de mécontement contre le duc de Marlborough, qui s'opposoit ouvertement à la paix ; lui retira le commandement des armées, & lui substitua le duc d'Ormond, à qui elle traça un plan de conduite, conforme à ses vûes, toutes en faveur de la paix. Le maréchal de Tallard, prisonnier à Londres, avoit gagné l'esprit des ministres. Enfin la déroute de Dénain, par le maréchal de Villars, sauva la France. Cette action rendit les François maîtres de Marchienne, de Douai, du fort de la Scarpe, du Quesnoi & de Bouchain, dont

toutes les garnisons se rendirent prisonnieres de guerre ; places que la perte de l'artillerie & des munitions des Alliés à Dénain, les mit dans l'impossibilité de défendre. On prétend que ce fut un conseiller de Douai, nommé *Le Févre d'Orval*, & un curé, qui imaginerent les premiers, qu'on pouvoit aisément attaquer Dénain & Marchiennes. Le Févre donna son avis à l'intendant de la province ; celui-ci au maréchal de Montesquiou, qui commandoit sous le maréchal de Villars. Le général l'approuva & l'exécuta. Cette journée mit fin à la guerre. Eugène & Villars traiterent au nom de leurs maîtres, & conclurent la paix à Radstat. Le maréchal de Villars disoit à Eugène : « Monsieur, nous ne sommes point ennemis. Vos ennemis sont à » Vienne, & les miens à Versailles. » M. de Voltaire, au sujet des traités de Radstat & d'Utrecht, dit que la France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'Empire.

[1715.]

Depuis la paix d'Utrecht, la Hollande fut tranquille. Eugène, qui servoit l'empereur contre les Turcs, remporta contre le Grand-Visir Ali, favori du Sultan Achmet III, la célèbre bataille de Péter-Waradin. Il emporta Belgrade, dans le tems même qu'il

qu'il étoit assiégé dans son camp par une armée innombrable de Turcs, & enfin fit la paix de Passarowitz.

1734.

Dans la guerre de la France [illegible] l'Empereur, la Hollande & l'Angleterre [illegible] donnerent la maison d'Autriche: sur [illegible] M. de Voltaire observe que rien ne fit plus d'honneur au ministere François, que d'être parvenu à faire comprendre à ces Puissances, que la France pouvoit faire la guerre à l'Empereur, sans allarmer la liberté de l'Europe. Il semble que, depuis que la Hollande s'est assurée de sa liberté, elle n'a tourné ses vues politiques, qu'à conserver sa tranquillité, également en garde contre l'ambition des Souverains de l'Europe, & contre le vain desir de s'aggrandir. Dans la guerre de 1741, dont le but étoit de favoriser l'électeur de Baviere dans ses prétentions à l'Empire, les Anglois & les Hollandois ne prirent d'abord aucun parti. Les Etats-Généraux resterent dans le silence. Mais, lorsqu'ils virent que les projets de paix, que l'empereur avoit fait proposer à Londres, étoient rejettés, ils se déclarerent en faveur de l'impératrice Marie-Thérèse, qui soutenoit avec courage les efforts des ennemis les plus puissans. Tant de géné-

rosité fut mal récompensée. Gand, Ostende, Bruxelles, tout le Brabant Hollandois, deviennent la proie du vainqueur de Fontenoi. Alors ils rétablissent le Stadhouderat, dans l'espérance que la République sera plus heureuse sous un chef accrédité; ce qui n'empêcha pas que le marechal de Lowendal ne prît d'assaut Berg-op-Zoom qu'on avoit regardé jusqu'alors comme imprenable. Le maréchal de Saxe, qui s'étoit couvert de gloire, depuis qu'il avoit pris le commandement des armées Françoises, força les Puissances ennemies à faire la paix. La Hollande, instruite par ses pertes, a tiré le meilleur parti qu'il lui a été possible de la derniere guerre, sans se mêler des querelles où rien ne l'obligeoit d'entrer.

Fin de la quatrieme Partie.



SUPPLÉMENT
AUX ANECDOTES
ITALIENNES,
DEPUIS L'AN 1000 *DE J. C.*
JUSQU'A PRÉSENT.

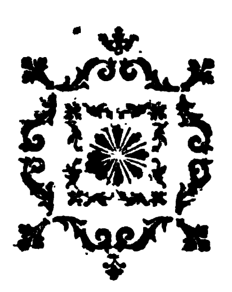


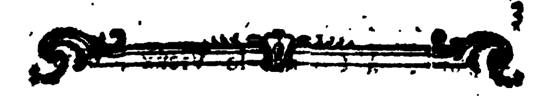
LA SAVOYE.

AVERTISSEMENT.

Cet article appartient à l'Italie; mais nous avons prévenu nos lecteurs, dans nos ANECDOTES ITALIENNES, *que nous lui donnerions une place à la fin des Républiques. Fidèles à remplir nos engagemens,*

nous croyons seulement devoir avertir ici, que l'abondance des matieres ne nous a point permis de placer la Savoye, immédiatement après Gènes & Venise, comme il paroissoit naturel de le faire : on n'a pas cru d'ailleurs devoir couper l'Histoire des quatre grandes Républiques, par celle d'un Etat qui leur est tout-à-fait étranger. Ces raisons sont plus que suffisantes pour excuser nos dispositions typographiques.

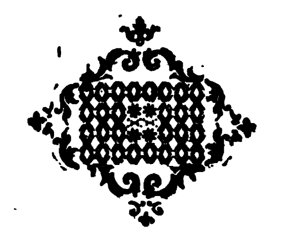




INTRODUCTION.

LA Savoye, duché souverain de l'Europe, & l'une des parties septentrionales de l'Italie, fut autrefois habitée par les Ambrons, les Antuates, les Allobroges, peuples de la Gaule Narbonnoise ou Celtique. Elle passa sous la domination des Romains, & le fameux Aëtius, patrice des Gaules, en fit présent aux Bourguignons. Ceux-ci la conserverent probablement jusqu'au règne de l'empereur Honorius, c'est-à-dire jusqu'au tems où les Huns, les Goths, les Vandales & les autres peuples du Nord inonderent l'Empire Romain de leurs armées redoutables, & partagerent entr'eux les dépouilles de ces conquérans du monde. Les rois Lombards comprirent cet Etat dans la monarchie qu'ils fonderent en Italie. Charlemagne, vainqueur des Lombards, empereur & roi d'Italie, transmit ses droits sur la Savoye à ses descendans; & Louis le Débonnaire, fils de ce prince, la donna, dit-on, pour

apanage, à Conrad le Vieux, comte d'Altorf, un de ses petits-fils. Ce Conrad fut pere de Conrad II, comte de Paris, mort en 881, auquel succéda Rodolphe I, son fils, qui s'établit un royaume dans les Alpes, sous le nom de *Bourgogne transjurane*, & qui laissa la couronne à son fils Rodolphe II, vers l'an 911.



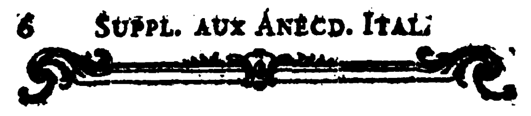


BÉROLD, *premier Comte de Savoye.*

[1000.]

BÉROLD, issu des anciens rois Saxons, & neveu de l'empereur Otton III, fut envoyé par ce prince en Italie, avec le titre de Vicaire général de l'Empire, au secours de Boson, roi d'Arles, & frere de Rodolphe II, roi de Bourgogne. Il vint à bout de chasser de la Provence les Liguriens qui la ravageoient; & les services qu'il rendit aux deux freres furent si considérables, que Rodolphe ne crut pas pouvoir mieux les reconnoître qu'en lui donnant la souveraineté de plusieurs pays dans les Alpes, tels que les comtés de Savoye & de Maurienne. Bérold acquit une grande réputation par ses exploits; & c'est de cet illustre chef que les ducs de Savoye, aujourd'hui régnans, tirent leur origine.





HUMBERT I, *dit* AUX BLANCHES-MAINS.

[1027.]

DIGNE héritier de la valeur de son pere, il sçut se ménager, comme lui, l'amitié de Rodolphe III, fils de son bienfaiteur, & celle de l'empereur Conrad I, son parent. Il accompagna ce prince dans son voyage à Rome où il alloit se faire couronner avec l'impératrice Giselle.

[1038.]

Rodolphe III, dit *le Fainéant*, roi de Bourgogne, mort en 1032, sans laisser d'enfans, avoit nommé l'empereur Conrad héritier de ses Etats. Eudes II, comte de Champagne, lui disputa cette donation. L'empereur appella le comte de Savoye à son secours. Il fut redevable à ce prince de tous les avantages que remporterent les troupes impériales ; & le Champenois fut non-seulement vaincu, mais encore fait prisonnier & conduit aux pieds de Conrad. La guerre ne fut pas plutôt terminée, que Conrad, pour recompenser Humbert, lui fit présent du Valais, du Chablais, de Saint-Maurice, qui faisoient une bonne partie de la Bourgogne, & le fit couronner comte de Savoye, avec la plus grande solemnité.

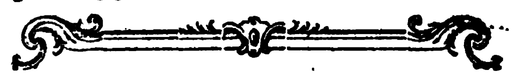
AMEDÉE I, *dit* LE PIÉMONTOIS.

[1048.]

DU vivant de son pere, c'est-à-dire, en 1046, Amedée alla joindre à Pavie l'empereur Henri II, qui alloit se faire couronner à Rome. On raconte à cette occasion, qu'étant à Vérone, il se présenta suivi d'un très-grand nombre de gentilshommes pour avoir audience de Henri, & que, comme on vouloit le laisser entrer seul, il le refusa en disant, « qu'il » n'entreroit point *sans sa queue.* » On rit beaucoup, ajoûte-t-on, de cette expression; & depuis, il eut le sobriquet de *La Queue.* Nous ne voyons pas l'absurdité que trouve un historien moderne dans cette anecdote.

[1050.]

Amedée I mourut à Maurienne, ne laissant point d'enfans d'Adèle de Bourgogne, son épouse. Il eut pour successeur, *Odon* son frere, mort en 1055, auquel succéda *Amedée II*, qui mourut en 1095. Plusieurs historiens regardent ces deux princes comme apocryphes.



HUMBERT II, *dit* LE RENFORCÉ.

[1095.]

CEUX qui ne mettent point Odon & Amédée II dans la liste des princes de la maison de Savoye, font cet Humbert II, fils du comte Amédée I. Le surnom de *Renforcé* lui fut donné, pour sa grande taille & pour sa force prodigieuse. Les peuples de la Tarentaise, dit l'auteur de l'Arbre généalogique de la maison de Savoye, gémissoient sous le cruel gouvernement des seigneurs de Briançon, & sous le poids des impôts, dont ces maîtres inhumains les accabloient. Héraclius, archevêque de Tarentaise, ayant obtenu l'agrément de l'empereur Henri III, son souverain, pria le comte Humbert de tirer d'oppression cette malheureuse province. Humbert marcha contre les tyrans, avec de bonnes troupes. Il réprima leur audace, fit cesser leurs extorsions; &, s'étant rendu maître du château de Briançon, il contraignit Aimeri, qui en étoit seigneur, à lui rendre hommage. Il devoit être suffisamment autorisé de l'empereur à faire cette démarche, puisque, dans le même

tems, il se fit prêter serment de fidélité par tous les peuples de la Tarentaise.

Il ne paroît pas, quoi qu'en disent Guichenon & les autres historiens de la maison de Savoye, qu'Humbert fit, en 1097, le voyage de la Terre-sainte. Il dut être trop occupé de la conservation de ses nouveaux Etats. Outre la Tarentaise, il avoit encore reçu de l'empereur le marquisat de Suse, avec le titre de Vicaire du saint Empire. Il mourut le 18 d'Octobre 1108.



AMEDÉE II *ou* III.

[1134.]

CE prince, fils d'Humbert II, étoit resté sous la tutelle de Gisle de Bourgogne, sa mere. Il accompagna l'empereur Henri V, son cousin, dans le voyage qu'il fit à Rome, pour y recevoir la couronne d'Italie des mains du pape Pascal II. Son attachement & son zèle pour la maison de Franconie lui mériterent de nouvelles faveurs, ayant été déclaré, par Henri, Vicaire perpétuel de l'Empire, & Vice-roi d'Arles.

On ignore en quelle année Humbert fit la guerre à Gui, comte de Vienne en

Dauphiné, dont il avoit épousé la fille nommée *Marthe* ou *Mahaud*. Ce qui paroît certain, c'est qu'il arrêta les efforts de l'ennemi, qui s'étoit mis le premier en campagne; qu'il l'attaqua, le défit & lui tua beaucoup de monde. Le champ de bataille & les environs furent bientôt après couverts de monasteres. C'étoit la dévotion du tems. Les princes ne connoissoient point d'autre maniere de remercier le ciel de ses bienfaits. Aujourd'hui l'on pourroit être très-pieux, très-dévot même, en supprimant les trois quarts de ces prétendues retraites.

[1136.]

Amédée n'avoit point encore d'enfans de Mahaud de Vienne. La reine de France, Adélaïde, sœur de cette princesse, engagea le roi son époux, Louis le Gros, à s'assurer la succession du comte de Savoye. Louis, en conséquence, fit marcher des troupes du côté des Alpes. Il s'empara de plusieurs places; mais Amédée ne lui donna pas le tems de s'y fortifier. Avec une armée levée à la hâte, il arrêta non-seulement les progrès du roi de France; il le chassa de la Savoye, & fit lui-même une irruption dans les Etats de son beau-frere. La fortune secondant par-tout ses efforts, il étoit résolu de pousser vivement cette

guerre ; mais, la mort de Louis le Gros, & la naissance d'un fils d'Amédée, ayant fait évanouir les projets d'Adélaïde, on eut recours à la négociation, pour appaiser le comte de Savoye. Pierre le Vénérable, son ami particulier, fut chargé de ce soin. Il conclut la paix avec Amédée, & le fit entrer sincérement dans les intérêts de Louis VII, successeur de Louis le Gros.

[1138.]

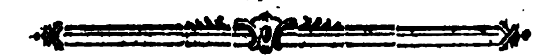
Gui, dauphin de Viennois, avoit repris les armes, & s'étoit jetté sur les terres du comte Amédée, son gendre. Il ne fut pas plus heureux que le roi de France. Amédée, l'ayant joint à Montmélian, lui livra bataille, & tailla son armée en piéces. Le fils de Gui fut tué dans le combat.

Les historiens de Savoye parlent encore d'une autre expédition d'Amédée contre l'évêque de Turin, qui ne cessoit de brouiller les affaires en Piémont. Il réprima l'orgueil de cé prélat ambitieux, & rétablit le calme dans cette partie de ses Etats.

[1148.]

La maladie épidémique, qui régnoit alors en Europe, n'épargna pas Amédée. Il entreprit le voyage de la Terre-sainte, avec Louis VII, roi de France, & l'empereur

Conrad III. Mais, dit Muratori, ces princes, peu d'accord entr'eux, & trop attachés à leurs intérêts, ainsi qu'à leurs plaisirs, ayant perdu malheureusement leur tems, leur argent & leurs troupes, sans avoir pu rendre aucun service aux Chrétiens, ne penserent plus qu'à revenir dans leurs Etats. Amédée tomba malade dans l'isle de Chypre, & mourut à Nicosie, sur la fin de cette année.



HUMBERT III, *dit* LE SAINT.

[1149.]

CE prince n'avoit guères que huit ans, lorsque son pere mourut. On lui donna pour tuteur Amédée, évêque de Lausanne. Le tems de cette régence n'offre aucun évènement considérable.

[1153.]

Le dauphin de Viennois, fils de celui qu'Amédée avoit vaincu à Montmélian, fait une irruption subite dans la Savoye. Humbert rassemble ses troupes à la hâte. Il vole à la renconte des ennemis, les joint, les combat, & remporte sur eux une victoire complette.

que, deux places importantes, & le pressa lui-même si vivement dans Saluces, qu'il le contraignit à prêter serment.

[1186.]

Henri, roi des Romains & fils de l'empereur Frédéric, vient à la tête des Milanois envahir le Piémont. Il y fait des ravages incroyables. Au premier bruit de cette invasion, Humbert met une armée en campagne, & se prépare à chasser les troupes impériales. La mort arrête tout-à-coup ses projets à Chambery, le 4 de Mars. Sa piété, sa modération, son attachement au saint siége, & plus que tout cela les nombreuses fondations dont il enrichit l'église & les moines, lui mériterent le surnom de *Saint*.



THOMAS I.

[1186.]

LA sagesse & la prudence servent souvent mieux les Souverains que les armes & le courage. Dans la situation où se trouvoit la Savoye, en proie au ressentiment de l'empereur, un enfant de onze ans, tel que le prince Thomas, fils d'Humbert, n'étoit pas en état de défendre l'hé-

ritage de ses ancêtres. Il fut redevable de leur conservation à Boniface, marquis de Monferrat, son tuteur. Ce seigneur sçut si bien gagner les bonnes graces de Henri, roi des Romains, qu'il lui fit prendre pour Thomas de Savoye des sentimens tout opposés à ceux que l'empereur Frédéric, son pere, avoit eus pour Humbert III.

[1197.]

Les Milanois & les habitans d'Asti faisoient, de tems en tems, des incursions sur les terres du comte de Savoye, & dans le Monferrat. Pour les réprimer, Thomas joignit ses troupes à celles du marquis son oncle, & du marquis de Saluces; puis, fondant sur les Milanois & les Astésans, il les battit en plusieurs rencontres, & les contraignit de sortir de ses Etats.

Vers ce même tems, l'empereur Philippe, fils de Frédéric I, confirma non-seulement les priviléges & les titres que ses prédécesseurs avoient accordés aux comtes de Savoie; il fit encore présent à Thomas des villes de Quiers & de Testonne en Piémont, du château de Modon au pays de Vaud, & le déclara vicaire-général de l'Empire dans toute la Lombardie.

[1205.]

La fureur des Croisades s'étoit ranimée

en France, où la fleur de la noblesse avoit pris les armes pour une quatrieme expédition dans la Terre-sainte. Le marquis de Monferrat & le comte Thomas joignirent leurs armes à celles des François. Suivant les engagemens que les princes croisés avoient pris avec les Vénitiens, l'armée marcha contre Zara, en Dalmatie, & soumit cette ville à la République. Le comte de Savoye donna, dans cette occasion, des marques d'un courage supérieur, & d'une prudence consommée. Il prit part à tous les travaux, affronta tous les dangers, & partagea la gloire du triomphe avec les vainqueurs.

On étoit prêt à s'embarquer pour la Palestine. Tout-à-coup les Croisés, oubliant l'objet de leur voyage, & laissant une folle entreprise pour une plus folle encore, s'en vont fondre sur les États d'un prince Chrétien, sous prétexte de rétablir sur son thrône un empereur malheureux & opprimé. Ils s'emparent de Constantinople en six jours, chassent l'usurpateur, & rendent la couronne au vieux Isaac l'Ange, en lui associant son fils Alexis. Ils demeurerent campés, près de Constantinople, en attendant le payement des sommes que leur avoit promises le jeune empereur. Mais ce prince, le plus perfide des Grecs, cherchoit à ruiner l'armée de ses bienfai-

teurs. Ils ne s'en apperçurent que trop tard. L'indignation s'emparant aussi-tôt de leurs cœurs, ils prennent la résolution d'arracher à l'ingrat une couronne acquise au prix de leur sang. Ils forment le siége de Constantinople, & l'emportent au bout de soixante jours. Ils usent alors du droit de conquête, & font monter un de leurs chefs, Baudouin comte de Flandre, sur le thrône des Césars. Dans l'un & dans l'autre siége de Constantinople, l'illustre comte de Savoye, soutint la réputation qu'il s'étoit acquise à celui de Zara.

[1221.]

L'empereur Frédéric II, passant par la Savoye, pour aller recevoir à Rome la couronne impériale, le comte Thomas le reçoit à sa cour, avec les plus grands honneurs. Il s'unit étroitement d'intérêts avec ce prince qui lui fait plusieurs donations. Pendant le séjour de l'empereur en Italie, Thomas soutint pour lui la guerre contre les Milanois. Il remporta sur eux une victoire complette.

[1222.]

Thomas n'eut pas plutôt repoussé ces ennemis de l'Empire, & les siens, que les marquis de Monferrat, fâchés de l'alliance du Comte avec l'Empereur, entrerent à main armée

dans le Piémont. Ils se rendirent maîtres de Turin, à la faveur des intelligences qu'ils avoient dans la place, & firent le dégât dans tous les environs. Thomas vole avec une armée dans le Piémont, & fait ses dispositions pour en reprendre la capitale. Les Astésans s'étoient mis en marche, pour la secourir. Thomas les joint, & les taille en piéces auprès du Pô. De retour devant la place, & ne se trouvant pas des forces suffisantes, il se contente d'en faire le blocus. Il part, au commencement de l'hiver, pour aller faire de nouvelles levées en Savoye; mais une maladie mortelle le retint dans la ville d'Aouste. Il y mourut le 20 de Janvier 1223.

AMÉDÉE III ou IV.

[1223.]

CONFORMÉMENT au projet de Thomas, son pere, Amédée fit des préparatifs pour remettre sous son obéissance la ville de Turin; mais il n'eut besoin que de la terreur de ses armes. Les habitans reconnurent leur faute, & prévinrent par une prompte soumission le ressentiment de leur Souverain.

[1227.]

Les Milanois s'étoient révoltés contre l'empereur Frédéric II. Leur exemple avoit entraîné toutes les villes de la Lombardie. C'est cette Ligue fameuse, connue sous le nom de *Societas Lombardorum*. Comme elle pouvoit avoir d'étranges suites, l'empereur s'empressa d'apporter un prompt remede à la contagion. Il s'avança vers les Alpes, à la tête d'une nombreuse armée. Mais, avant d'entrer en Italie, il voulut s'attacher le comte de Savoie, dont il pouvoit recevoir de grands services, dans la guerre qu'il alloit entreprendre. Il lui fit beaucoup de caresses, & confirma tous les priviléges & titres accordés aux comtes de Savoye. Voulant renchérir encore sur les bienfaits de ses prédécesseurs, il érigea le pays d'Aouste, & le Chablais en duché. Ce prince & le nouveau duc se mirent en marche pour réduire les Milanois; mais la mort du souverain pontife, Honoré III, fit changer la face des affaires. Grégoire IX, son successeur, prélat impérieux, rigide, partisan outré de la fausse & pernicieuse politique de Grégoire VII, envoie sommer l'empereur d'accomplir le vœu qu'il avoit fait d'aller au secours des Chrétiens de Syrie, & l'excommunie, par provision, jusqu'à son départ pour la Terre-sainte. Les

foudres de Rome, qui tiroient alors toute leur force de l'ignorance & de la superstition, en imposent à Frédéric. Il laisse les Milanois tranquilles; rassemble toutes ses troupes; s'embarque; arrive en Asie; recouvre les lieux saints, sans coup férir. Mais, pour ne s'être point fait relever d'une excommunication, qui ne subsistoit plus après sa prompte obéissance, il est excommunié de nouveau, traité d'usurpateur, & déclaré déchu de la couronne impériale, dont le fier pontife ose disposer contre tout droit & toute justice. L'argent seul fut capable d'appaiser le courroux violent de Grégoire.

[1238.]

Pendant les démêlés de l'empereur avec le pape, le comte Thomas de Savoye, déclaré vicaire-général de l'Empire, dans la Lombardie, n'avoit point cessé d'opposer des barrieres à l'ambition des villes confédérées. Il avoit sçu faire respecter l'autorité impériale, & se garantir néanmoins des fougueux emportemens de Grégoire IX. Frédéric ayant recommencé la guerre en Italie, il l'aida de tout son pouvoir, & contribua beaucoup au succès de la bataille de *Curia-nova*, dans laquelle les Milanois perdirent plus de dix mille hommes.

bonheur & la gloire de la Savoye, s'il eût joui d'une vie plus longue. On l'a dit plus brave soldat que grand capitaine, sans considérer qu'à vingt ans un prince n'est pas encore tout ce qu'il promet d'être. Le surnom de *Roland* lui fut donné, pour sa force prodigieuse, & pour sa valeur héroïque.



PIERRE *dit* LE PETIT CHARLEMAGNE.

[1263.]

BONIFACE n'ayant point contracté de mariage, & ne laissant que des sœurs qui, par la loi Salique, observée en Savoye, ne pouvoient être ses héritieres, la succession se trouvoit ouverte, en faveur des enfans de Thomas I, comte de Savoye, pere d'Amédée IV. L'aîné de ces princes étoit Thomas, comte de Maurienne & de Flandres; mais, le droit de primogéniture n'étant pas encore établi dans la maison de Savoye, Pierre, son cadet, comte de Romont & de Richemont, lui fut préféré.

Ce prince avoit été chanoine de l'église de Valence en Dauphine; mais, dégouté de la profession ecclésiastique, il avoit, de

puis, obtenu de son frere Amédée IV un apanage digne de sa naissance. Il n'eut d'abord rien de plus à cœur que de venger la mort de son neveu, & de punir la rebellion des habitans de Turin. Ayant passé les monts, à la tête d'une armée formidable, il mit le siége devant cette ville, & la pressa si vivement qu'il contraignit bientôt les habitans de se rendre à discrétion. Ils méritoient le traitement le plus rigoureux; mais le Comte usa modérément de sa victoire, & se contenta de les avoir humiliés.

[1264.]

De retour en Savoye, Pierre eut une autre guerre à soutenir contre le comte de Coffinge, qui se vantoit de conquérir, au nom de l'Empereur, les duchés de Chablais & d'Aouste. Il le surprit devant Chillon, dont ce Comte faisoit le siége; &, l'ayant enveloppé par ses troupes, & fait prisonnier, il le contraignit à lui rendre hommage.

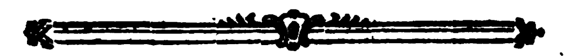
[1266.]

L'année précédente, le comte de Savoye avoit fait un voyage en Angleterre, où la libéralité du roi Henri III l'avoit mis en possession de plusieurs terres considérables. Il aida ce prince de ses conseils &

de ses troupes, jusqu'à ce que de nouveaux troubles excités dans ses Etats par Rodolphe, comte de Genève, son vassal, l'obligerent de repasser la mer en diligence. Il chassa Rodolphe de toutes les places qu'il avoit usurpées, & rétablit par-tout le bon ordre.

[1267.]

C'est avec raison que la Savoye met le comte Pierre au nombre de ses plus heureux Souverains. Il est vrai qu'il fut aussi l'un des plus braves & des plus habiles princes de son tems. Partie par la force, partie par la négociation, il étendit au loin les bornes de ses Etats. Albert, seigneur de la Tour-du-Pin en Dauphiné, le prince de Dombes, les Bernois furent obligés de lui rendre hommage. Eubale, comte de Genève, lui laissa par testament les droits qu'il avoit sur ce comté. L'évêque de Lausanne lui céda la moitié de sa ville; & l'empereur Richard lui donna la seigneurie de Condamine, près de Berne. Pierre mourut, l'année suivante, à Chilon, au pays de Vaud.



PHILIPPE I.

[1268.]

LES passions les plus fortes sont susceptibles de barrieres. L'ambition seule n'en connoît pas. Philippe, ainsi que Pierre son frere, avoit vécu long-tems dans l'état ecclésiastique. Il avoit été même archevêque de Lyon. Il usurpa, comme lui, la couronne de Savoye, au préjudice des enfans de Thomas, son frere aîné, comte de Maurienne & de Flandres. Son règne fut peu célèbre, & de peu de durée. Il attira sur ses Etats les armes de l'empereur Rodolphe, pour avoir porté du secours en Suisse à Marguerite de Savoye; & ce ne fut qu'aux bons offices du pape Martin IV qu'il fut redevable d'un accommodement avec ce prince irrité. Se sentant près de sa fin, il crut devoir restituer à ses neveux ce qu'il leur avoit usurpé; mais ce fut encore avec une sorte d'injustice: car il désigna pour son successeur Amé ou Amédée, second fils de Thomas, comte de Maurienne, par préférence à Thomas, fils aîné de ce prince.



AMÉDÉE IV *ou* V, *dit* LE GRAND.

[1285.]

LEs premiers exploits de ce prince furent contre les Génevois qui, secondés du Dauphin de Vienne, s'étoient jettés dans le Bugey & dans le pays de Vaud. Amédée leur fit vivement la guerre, & la finit avec avantage.

[1298.]

Depuis plusieurs années, l'Allemagne étoit partagée entre deux fameux concurrens, Adolphe, comte de Nassau, placé sur le thrône impérial, en 1291, & Albert, duc d'Autriche, fils de Rodolphe, dernier empereur. Le comte de Savoye avoit embrassé les intérêts d'Albert, par attachement pour la mémoire de son pere. Il le servit avec autant de zèle que de bonheur, & contribua beaucoup au gain de la bataille de Gelheim, près de Worms, dans laquelle Adolphe perdit la vie, de la main de son rival.

[1304.]

L'Histoire générale de l'Europe nous montre Amédée V jouant un rôle distin-

gué dans presque toutes les grandes entreprises de son tems. Il eut à peine affermi le duc d'Autriche sur le thrône impérial, qu'il conduisit des troupes en Angleterre, au secours d'Edouard I, alors en guerre avec les Ecossois. Il y soutint la réputation brillante, qu'il s'étoit acquise par sa valeur & par son expérience. De retour en Savoye, il alla faire tomber le poids de ses armes sur le Monferrat & sur le marquisat de Saluces, dont les Souverains furent obligés de recevoir les loix qu'il voulut leur imposer. Cette année, on le voit en Flandres négocier une trève entre Philippe le Bel, roi de France, & les Flamands vaincus à Mons-en-Puelle.

[1311.]

Les Turcs ayant fait les plus grands effort pour reprendre l'isle de Rhodes que les Chrétiens leur avoient ôtée, Amédée n'hésita pas à voler au secours des chevaliers de S. Jean, avec une puissante flotte. Il joignit celle des Ottomans, & la dispersa du premier choc. Il s'empara lui-même de leur Capitane où le général qui la montoit fut tué; coula à fond la plûpart de leurs brigantins & de leurs galères, & conserva, par cette victoire, aux chevaliers de S. Jean l'isle de Rhodes qu'ils étoient sur le point de perdre. Ce fut, dit-on, en mémoire de

cet évènement glorieux, qu'Amédée changea l'aigle de Savoye en la croix blanche des chevaliers, qu'il prit dans ses armes, avec cette devise, *F. E. R. T.* que ses descendans retiennent encore aujourd'hui. On explique ainsi ces quatre lettres : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit ;* « Sa valeur conserva » Rhodes. » Mais ce ne peut être qu'une conjecture, puisque les princes de la maison de Savoye portoient cette devise longtems auparavant.

[1312.]

L'empereur Henri VII, beau-frere * d'Amédée V, avoit la plus grande confiance en ce prince. Lorsqu'il envoya son fils Charles de Luxembourg, prince de Bohême, en Italie, il lui commanda de se conduire en tout par les conseils du comte de Savoye. En reconnoissance des services qu'il en reçut lui-même, cette année, dans le voyage qu'il fit en Italie, il le créa Comte princier du saint Empire, & lui donna l'investiture de Verceil & du comté d'Aste.

[1323.]

Mort d'Amédée V, dans la ville d'Avignon, où il étoit allé solliciter le pape

* Henri VII avoit épousé Marguerite de Brabant ; & Amédée, Marie de Brabant, sa sœur.

Jean

Jean XXII d'entreprendre une croisade contre les Turcs, en faveur d'Andronic, empereur d'Orient, qui avoit épousé Anne de Savoye, sa fille. La puissance de ce prince & sa réputation furent telles, qu'en 1313, après la mort de l'empereur Henri VII, les suffrages de toute l'Italie le placerent sur le thrône; mais sa prudence & sa modération ne lui permirent pas de profiter de cette disposition favorable. Il fut très-estimé de tous les princes, ses contemporains, avec plusieurs desquels il contracta des alliances *. Les Chroniques de Savoye le qualifient *prince très-sage, de bonnes mœurs, & très-prudent.*

---

* Amédée laissa douze enfans, quatre garçons & huit filles. La premiere des princesses, nommée *Bonne*, fut mariée à Jean, dauphin, duc de Viennois, &, en secondes nôces, à Hugues, fils d'Othon, duc de Bourgogne. *Marguerite*, la seconde, épousa Jean, marquis de Monferrat. *Eléonor*, sa sœur, fut mariée deux fois; d'abord à Jean, comte de Forez; puis à Guillaume, comte de Châlons. *Agnès* fut femme de Guillaume, comte de Genève. *Marie* épousa le dauphin Hugues. *Catherine*, sœur de Marie, eut pour mari Léopold, duc de Stirie, d'Autriche, &c. *Blanche* fut femme de Galéaz Visconti, prince de Milan; & *Jeanne*, la derniere, fut mariée à l'empereur Andronic Paléologue.

EDOUARD, *dit* LE LIBÉRAL.

[1323.]

DÈS l'âge de vingt ans, ce prince, fils d'Amédée V, & son successeur, avoit donné les plus grandes marques de courage & d'intrépidité. Se trouvant alors, en 1304, avec son pere, à la bataille de Mons-en-Puelle, au service de Philippe le Bel, roi de France, il dégagea le monarque François, d'un péril éminent, où sa valeur l'avoit précipité; repoussa les ennemis acharnés autour de sa personne, & rendit tous leurs efforts inutiles. Philippe, en reconnoissance, le fit chevalier sur le champ de bataille.

A peine eut-il pris possession des Etats de son pere, qu'il eut guerre avec le dauphin de Vienne, & le comte de Genève. Il remporta d'abord sur eux des avantages considérables; mais, leur ayant livré bataille auprès de Varei, & sa valeur l'ayant emporté trop avant dans la mêlée, il demeura prisonnier; & son armée fut mise en déroute. Il est vrai qu'il fut délivré presqu'aussi-tôt par le capitaine de ses gardes, & qu'il s'acquit autant d'honneur, par

la belle retraite qu'il fit faire à ses troupes, que s'il eût remporté la victoire. La fin de la campagne fut toute à la honte de ses ennemis. Il les battit plusieurs fois, & mit le siége devant Genève, dont il força les habitans à se rendre. Ses succès furent plus rapides les années suivantes. Ils le vengerent pleinement de ses ennemis.

[1328.]

Nous avons vu Édouard se couvrir de lauriers à Mons-en-Puelle, contre les rebelles Flamands, au service de Philippe le Bel. Sa valeur ne fut pas moins utile, cette année, à Philippe de Valois, dans les plaines de Cassel, contre ces mêmes Flamands.

En reconnoissance des secours qu'Edouard avoit reçus des Bernois, dans la guerre contre le dauphin de Viennois, il les laissa maîtres de leur liberté: époque célèbre pour les Suisses. Ce prince mourut, l'année suivante, à Gentilli, près de Paris, la sixieme année de son régne, & de sa vie la quarante-cinquieme.



AYMON.

[1329.]

EDOUARD n'ayant point laissé d'enfans mâles, Aymon, son frere, lui succéda. Ce prince avoit été d'abord chanoine & comte de Lyon, puis chanoine de Paris. Il trouva les Etats de son frere fort endettés; mais une sage œconomie, jointe à beaucoup de modération & de sagesse, eut bientôt rétabli ses finances.

[1333.]

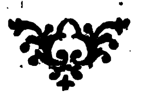
Guigues, dauphin de Viennois, recommence la guerre contre le comte de Savoye. Son projet étoit de se rendre maître de Genève; mais, n'espérant pas de réussir par la force, il escalade la ville à la faveur des ténèbres. Aymon, apprenant cette surprise, vient mettre le siége devant Genève. Une armée d'observation couvroit cette conquête. Il marche d'abord à l'ennemi, l'attaque, le défait, le taille en piéces, & fond ensuite sur la place qu'il oblige de lui ouvrir ses portes. Il continuoit la guerre avec le même succès & la même activité,

lorsque Guigues mourut à l'attaque du château de la Perriere. Cet évènement rallentit un peu les opérations ; & le dauphin Humbert, successeur de Guigues, ne tarda pas à faire sa paix avec le Comte.

[1340.]

Allié fidèle de la France, Aymon conduisit un corps de troupes en Flandres, au service de Philippe de Valois, contre Edouard III, roi d'Angleterre, qui disputoit à ce prince sa couronne. Il partagea les dangers & la gloire de cette expédition ; &, lorsque les Anglois eurent été contraints de repasser la mer, il continua de donner à Philippe des marques de son dévouement, en tâchant d'établir une paix solide entre les deux nations ; mais les folles prétentions d'Edouard rendirent ses efforts inutiles ; & les conférences d'Arras ne produisirent qu'une prorogation de la trève, pour deux années.

Aymon mourut au château de Monméliant, le 24 de Janvier 1343.





AMÉDÉE V ou VI, dit LE COMTE VERD.

[1343.]

CE prince n'avoit pas encore dix ans, à la mort de son pere. Il lui succéda sous la tutelle de Louis de Savoye, & d'Amédée, comte de Genève, ses proches parens. Le surnom de *Comte verd* lui fut donné dans un tournois, où, revêtu d'un habit verd, & monté sur un cheval caparaçonné de même couleur, il attira sur lui, par son adresse & par sa bonne mine, les regards de tous les spectateurs.

[1350.]

Les exploits d'Amédée l'avoient déja rendu la terreur & l'admiration de ses voisins. Jacques de Savoye, prince de Piémont, d'Achaïe & de Morée, levoit des droits onéreux, dont il opprimoit ses peuples. Amédée envoya prendre connoissance de ces nouveaux impôts; mais les officiers chargés de cette commission furent massacrés par les ordres de Jacques. Un pareil éclat de la part d'un vassal & d'un prince de son sang ne pouvoit manquer d'attirer la vengeance d'Amédée. Il entre

dans le Piémont, suivi d'une armée nombreuse, & parfaitement aguerrie. Tout céde, tout plie à son approche. Il enleve au prince toutes ses places; taille en piéces les troupes qu'il lui oppose, & l'emmene prisonnier à Rivoles. Vainqueur aussi généreux que vaillant, il rend à Jacques ses Etats, & se contente d'exiger un nouveau serment de fidélité. Il en usa de même à l'égard du marquis de Saluces, qui refusoit de lui rendre hommage.

[1356.]

S'il eût été dans le pouvoir du comte de Savoye de donner au roi de France, Jean II, la prudence & les talens militaires qu'il possédoit lui-même, nous ne compterions pas aujourd'hui la bataille de Poitiers parmi nos plus fameuses disgraces. Il aida du moins ce monarque de son argent & de ses troupes; mais il ne put empêcher l'heureux Edouard de triompher de la valeur impétueuse des François.

[1363.]

L'ordre militaire de l'Annonciade fondé, cette année, par Amédée VI, dut probablement sa naissance à quelqu'aventure galante, comme celui de la Jarretiere, institué depuis en Angleterre, & celui de la Toison d'or en Bourgogne. Cet ordre s'ap-

pella d'abord, *l'ordre du Collier;* & ce ne fut qu'en 1518, que Charles III, duc de Savoye, lui donna le nom de l'*Annonciade.* Une dame, dit-on, ayant fait présent au comte Amédée d'un bracelet tissu de ses cheveux, il voulut que cette faveur fût le symbole & la marque distinctive d'une nouvelle classe de chevaliers, auxquels Amedée VIII, son petit-fils, donna des statuts, en 1410. Le collier de l'ordre fut composé de lacs d'amour sur lesquels étoient ces quatre lettres, F. E. R. T. que quelques auteurs interpretent de cette maniere : *Frappez, Entrez, Rompez Tout.* D'autres ne voient dans ces lettres que l'ancienne devise de la maison de Savoie, & ne sont pas d'accord sur le sens qu'elle doit avoir. Plusieurs enfin pensent qu'Amédée VI institua l'ordre du Collier pour immortaliser la mémoire d'Amédée le Grand, son aïeul, qui défendit l'isle de Rhodes, contre les efforts réunis de la puissance Ottomane; en conséquence, ils tiennent fortement pour l'explication suivante : *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit.* « Sa » valeur conserva Rhodes. » Ce sentiment, quoique le plus adopté, paroît être le moins probable, la devise F. E. R. T. étant, comme nous l'avons dit ci-dessus, bien antérieure à l'expédition d'Amédée V contre les Turcs. Nous dirons encore un mot de cet ordre militaire sous le règne de Charles III.

[1367.]

Le pape Gregoire XI, & l'empereur Charles VI, ayant sollicité l'alliance du comte de Savoye, pour les aider à réprimer les *Milanois* qui ne cessoient d'usurper les droits du Pontificat & de l'Empire, Amédée tourne aussi-tôt ses armes contre ces peuples. Il les force de lever le siége d'Asti; les bat en plusieurs rencontres; pénètre fort avant dans leurs terres; leur enleve un grand nombre de places, & les contraint, au château de Brinnées, à renoncer au parti des Guelphes & des Viscontis. Prenant ensuite sa marche par les pays de Bergame & de Bresse, il se rend à Boulogne à la tête de son armée. Il eût poussé fort loin ses conquêtes, si le dérangement de sa santé, causé par les fatigues d'un long voyage, ne l'eût obligé de se faire reporter en Savoye.

[1370.]

On compte, parmi les évènemens remarquables du regne d'Amédée VI, une expédition qu'entreprit ce prince, à la priere du pape Urbain VIII, en faveur de Jean Paléologue, détenu prisonnier chez les Bulgares. Ayant rassemblé l'élite de ses troupes, il alla s'embarquer à Venise, sur les galeres de la République; &, secondé d'un vent favorable, il prit terre, près de Galli-

poli. Son premier soin fut d'investir cette place, & d'en occuper toutes les avenues, ne voulant rien laisser derriere lui, qui pût inquiéter sa marche. Les Turcs s'étant avancés au secours des assiégés, Amédée fondit sur eux; rompit leurs rangs, dès le premier choc; &, les renversant les uns sur les autres, il en fit un massacre horrible. Cette victoire hâta le succès du siége. Gallipoli fut emporté de vive force; & tout ce qui s'y trouva de Turcs fut passé, sans miséricorde, au fil de l'épée. C'est ainsi qu'Amédée s'ouvrit le chemin de la Bulgarie. Stapisde, Ténède, Mentopoli, Basiloque & plusieurs autres places furent presqu'aussi-tôt prises qu'assiégées. Varna, défendue par une garnison nombreuse, opposa plus de résistance; mais ce fut pour accroître la gloire du comte de Savoye. Il en pressa si vivement les attaques, que le roi de Bulgarie crut devoir arrêter le progrès de ses armes victorieuses, en relâchant l'empereur Paléologue, l'unique objet de cette guerre.

[1383.]

Les victoires, la piété, la prudence consommée du comte de Savoye l'avoient rendu l'arbitre de l'Italie, & le défenseur des papes. Louis d'Anjou, roi de Naples, ayant recherché son amitié pour l'aider à conquérir son royaume, Amédée conduisit à ce prince

une armée formidable. Mais, après avoir affronté plusieurs fois les ennemis, à Cannes, il fut frappé de la peste, & mourut au milieu de ses triomphes.



AMÉDÉE VI *ou* VII, *dit* LE COMTE ROUGE.

[1385.]

LA cour de France, dans ces tems reculés, étoit ce qu'elle est encore aujourd'hui, le centre du bon goût, de la politesse & des plaisirs. Les seigneurs étrangers s'y rendoient de toutes parts. Amédée fut un de ceux qui s'y fit le plus admirer, par son adresse & par sa valeur, dans ces fameux tournois où la noblesse Françoise paroissoit avec tant d'avantage & de dignité. La guerre s'étant tout-à-coup allumée en Flandres, le comte de Savoye suivit le roi Charles V, & l'aida de son bras & de ses troupes à châtier les rebelles Gantois. L'année suivante, il rendit encore de grands services à Charles, dans la guerre contre les anglois. De retour en Savoye, il chassa les marquis de Montferrat de la province d'Ivrée, & leur fit lever le siége de Verruë. Non moins heureux dans la paix que dans la guerre, il reçut les hommages volontaires

de plusieurs peuples des environs de Barcelone, de Nice & de Sospel; &, s'étant ménagé l'amitié de l'empereur Wenceslas, il en obtint non seulement la confirmation des anciens priviléges accordés à sa maison, mais encore un grand nombre d'autres. La passion extrême d'Amédée pour la chasse lui fut des plus funestes. Son cheval s'étant abbatu sous lui dans une forêt, il mourut de cette chute, quelques jours après.



AMÉDÉE VII *ou* VIII, *dit* LE PACIFIQUE, *premier Duc de Savoye.*

[1391.]

OUTRE le surnom de *Pacifique*, Amédée mérita encore, par sa prudence & par sa sagesse, celui de *Salomon de son siécle*. Il n'avoit que huit ans lorsque son pere mourut, le premier de Novembre de cette année. Bonne de Bourbon, sa tante, fut chargée de son éducation, & de la régence de ses états.

[1406, &c.]

Nous passerons legérement sur les guerres & sur les differends qu'eut Amédée avec plusieurs princes ses voisins. Il força d'abord

le marquis de Saluces, par la prise de sa capitale, à lui rendre hommage, & ne traita pas mieux le marquis de Cève, qui avoit donné du secours à ce dernier.

L'attachement du comte de Savoye pour la France lui fit faire plusieurs voyages dans ce royaume pour essayer de rendre la paix à la famille royale, depuis long-tems déchirée par la haine & par la jalousie des princes du sang. Il employa ses bons offices auprès des uns & des autres; mais il ne put empêcher que le duc de Bourgogne, après la réconciliation la plus authentique & la plus sacrée, ne trempât ses mains parricides dans le sang du duc d'Orléans, son neveu, frere du roi Charles VI.

[1416.]

Erection du comté de Savoye en duché souverain, par l'empereur Sigismond. Ce prince avoit passé par les Etats d'Amédée pour se rendre en Italie. Il lui donna l'investiture de sa nouvelle dignité.

[1434.]

» On vit, cette année, dit le nouvel historien de la France, un de ces fameux exemples du mépris des grandeurs: évènemens que les hommes admirent, parce qu'ils n'ont que des idées fausses du bonheur que comporte leur existence. Amé ou

Amédée VIII, surnommé *le Pacifique*, premier duc de Savoye, fatigué des soins du gouvernement, forma le projet d'abdiquer & de se retirer à Ripaille, séjour de plaisance, à une demi-lieue de distance de Turin. Il résigna la couronne ducale à Louis, son fils aîné, se réservant toutefois le pouvoir de la reprendre, & donna le comté de Genève au second. Après avoir réglé avec les Etats de ses domaines tout ce qui concernoit l'administration, il se renferma dans la retraite qu'il avoit choisie, où il prit l'habit de l'ordre de S. Maurice, fondé par ses prédécesseurs. Les auteurs contemporains nous ont transmis la description de cet habillement. *C'étoit une grise robe, un long mantel, un chaperon gris, & courte cornette d'un pied, un bonnet vermeil par-dessus le chaperon; sur la robe une ceinture dorée, &, par-dessus le mantel, une croix d'or pareille à celle que portoient les empereurs d'Allemagne.* Deux (ou plutôt dix) de ses courtisans embrasserent cette vie religieuse, dont toute l'austérité ne consistoit que dans l'extérieur. Amédée avoit moins dessein de se consacrer à la mortification & à la pénitence, que de jouir sans trouble de tous les agrémens d'un loisir voluptueux. *Il se faisoit servir, ainsi que ses compagnons*, dit Monstrelet, *au lieu de racines & d'eau de fontaine, du meilleur vin & des viandes les plus exquises qu'on pou-*

voit rencontrer. Il rendit son séjour célèbre par la bonne chère ; & le peuple se sert encore, de nos jours, de cette expression proverbiale, *faire ripaille*, pour désigner les délices de la table. Après quarante-trois années d'un règne florissant, il seroit injuste de blâmer ce prince d'avoir cherché loin du thrône un repos incompatible avec l'exercice du pouvoir suprême. »

[1439.]

Pendant qu'Amédée menoit une vie paisible & délicieuse, dans sa retraite de Ripaille, l'Eglise étoit menacée d'un schisme funeste, par le conflit indécent de deux jurisdictions spirituelles, celle du pape & du concile. Dès l'an 1432, le pape Martin V avoit indiqué un concile à Basle en Suisse ; & son successeur Eugène IV en avoit confirmé la célébration & fait l'ouverture le 14 de Décembre de la même année. Les prélats, ainsi juridiquement assemblés, ayant voulu, suivant le droit qu'ils en avoient, mettre des bornes à l'autorité pontificale, Eugene lâcha deux bulles qui dissolvoient le concile, & qui le transféroient à Ferrare. Mais les prélats refuserent de quitter Basle ; ce qui n'empêcha pas Eugene d'assembler à Ferrare ceux des évêques & des cardinaux qui lui demeurerent attachés. On vit alors deux conciles dans l'Eglise, &, bientôt après,

deux chefs. Le concile de Basle ayant déclaré la chaire de S. Pierre vacante, & lancé sur Eugene tous les foudres de l'anathême, choisit des électeurs & des officiers du conclave pour nommer un souverain pontife. On jetta les yeux sur le solitaire de Ripaille. Son élection ayant été confirmée par le concile, on envoya des députés au prince pour le prier d'accepter la tiare ; ce qu'il fit après quelques difficultés.

[1440.]

Le nouveau pape est couronné à Basle, le 24 de Juin, par le B. Louis Aleman, archevêque d'Arles, & prend le nom de *Felix V*. Excommunié par Eugene, il excommunie Eugene à son tour ; &, pour fortifier son parti, de l'avis du concile, il fait une promotion de dix-sept cardinaux.

[1447—48—49.]

» Les deux conciles, dit l'auteur cité ci-dessus, continuoient toujours leurs sessions. Eugene à Florence, Felix à Basle, se disputoient le titre de Successeur de S. Pierre, avec des succès bien différens. Le premier avoit pour lui le suffrage de la plûpart des Puissances de l'Europe Chrétienne, tandis que son rival, après avoir tenté de se faire reconnoître par les princes d'Allemagne, le roi d'Aragon, le duc de Milan, & quelques

ques autres Etats, voyoit chaque jour diminuer le nombre de ses partisans, & l'étendue de son obédience réduite enfin à la Suisse & à la Savoie. Félix se repentit plus d'une fois d'avoir quitté sa retraite. La tiare pontificale, mal affermie sur sa tête, pouvoit-elle remplacer dans son cœur les charmes paisibles de la solitude de Ripailles? ...

De tous les princes de l'Europe, qui interposerent leur médiation, ou firent agir leur autorité pour l'extinction du schisme, aucun n'employa des soins plus efficaces que le roi de France (Charles VII.) Prévoyant les obstacles presqu'insurmontables que les deux partis opposeroient à la convocation d'un concile général, il fit dresser un projet d'accommodement dont la simplicité applanissoit toutes les difficultés. Le monarque connoissoit les droits d'Eugene, & les dispositions de Félix. Le plan de conciliation qu'il proposa se réduisoit à ce qu'Eugene fût reconnu pour chef de l'Eglise universelle; qu'Amédée renonçât au souverain pontificat, & tînt le second rang après le saint pere; que tous les prélats, qui avoient suivi le parti de Félix, conservassent leurs dignités, & que l'on annullât généralement toutes les procédures, censures & sentences publiées à l'occasion du schisme. L'archevêque d'Aix fut député par le Roi pour com-

muniquer ce projet au saint pere, ainsi qu'au concile de Basle. »

» Lorsque le prélat fut arrivé à Rome, Eugene n'étoit plus.... Sa mort, & l'exaltation de Nicolas ne changerent rien aux dispositions du Roi.... On détermina sans peine le paisible Amédée à sacrifier ses droits au repos de l'Église.... Il promit d'abdiquer, aux conditions suivantes : Qu'il seroit cardinal-évêque, légat & vicaire perpétuel du saint siége dans le duché de Savoye; qu'il occuperoit la premiere place dans l'Église Romaine après le pape; que, lorsqu'il paroîtroit devant Sa Sainteté, elle se leveroit de son siége pour le recevoir, & le baiseroit à la bouche, sans exiger d'autres marques de soumission; qu'il conserveroit l'habit & les ornemens de souverain pontife, excepté l'anneau du pêcheur, le dais & la croix sur la chaussure. »...

» Après plusieurs négociations, toutes les difficultés, qui pouvoient arrêter la conclusion de la paix, furent levées. Nicolas agréa les conditions proposées. Comme les deux partis agissoient sincèrement, ils remplirent de bonne foi les clauses du traité qui devoit les réunir. Amédée assembla les peres du concile de Basle, transféré pour lors à Lausanne; révoqua généralement toutes les procédures intentées, pendant son pontificat, contre Eugene & son successeur. Ce

fut le dernier acte qu'il exerça comme pape. Il se démit ensuite publiquement, en présence du patriarche d'Antioche, de l'évêque d'Alet, du comte de Dunois, de Jacques Cœur, argentier, & des autres ministres François. Les prélats confirmerent la révocation de Félix, au nom du concile dont ils annoncerent la dissolution. Le saint pere, de son côté, cassa toutes les sentences prononcées contre Felix; le créa premier cardinal, légat perpétuel du saint siége, évêque de Sabine, & rétablit ses adhérens dans leurs honneurs & dignités. Ainsi se termina le schisme qui avoit troublé l'eglise pendant dix années. Amédée, après son abdication, revint à Ripaille, où il passa les dernieres années de sa vie dans l'exercice des vertus paisibles, plus conformes à son caractere, que l'éclat attaché à la possession contestée de la premiere dignité de l'univers.

La soumission d'Amédée parut si édifiante, peu après un autre schisme qui avoit duré plus de quarante années, qu'on chantoit par-tout ce petit vers, à la façon du tems :

Fulsit lux mundo, cessit Felix Nicolao.

Il mourut à Geneve, le 7 de Janvier 1451, âgé de soixante-neuf ans.

LOUIS.

[1452.]

AVANT de parler des évènemens de cette année, nous sommes obligés de reprendre les choses de plus haut. Lorsqu'Amédée VIII quitta le thrône de Savoye, en 1434, pour la solitude de Ripaille, il chargea Louis, son fils, de la lieutenance générale de ses Etats; & ce prince commença dès-lors un règne qui ne fut pas moins glorieux que ceux de ses prédécesseurs. Les marquis de Saluces & quelques autres seigneurs, ses feudataires, avoient pris les armes. Il marcha contre eux, avec autant de résolution que de promptitude; tailla leurs troupes en piéces; s'empara de leurs places fortes, & les fit rentrer dans le devoir.

Philippe-Marie, duc de Milan, étant mort en 1447, la guerre s'alluma dans toutes les parties de la Lombardie; & Louis, duc de Savoye, ne put s'empêcher d'y prendre part. Il avoit un ennemi redoutable dans François Sforce: néanmoins il eut souvent sur lui des avantages considérables. Il prit deux fois Novare; s'empara de la Loménie, de Vigévano, de Valence, de

Confluence ; combattit avec beaucoup de résolution au château de Carpi ; &, quoique très-inférieur en forces, il disputa tellement la victoire, que la perte fut égale de part & d'autre.

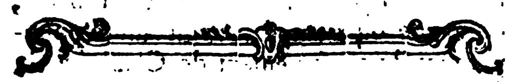
Louis, dauphin de France, depuis roi XIe de ce nom, avoit quitté la cour de son pere Charles VII, & s'étoit retiré en Dauphiné. Aux chagrins continuels qu'il donnoit, depuis long-tems, à ce respectable monarque, il joignit, en 1450, celui de se marier sans son consentement. Il fit demander & obtint en mariage la princesse Charlotte, fille de Louis, duc de Savoye, qui, par considération pour une alliance aussi illustre, donna deux cens mille écus d'or à sa fille. Le Duc n'ignoroit pas, à la vérité, la mésintelligence qui régnoit entre Louis & le Roi son pere ; mais le légat du pape, ou gagné ou trompé, l'avoit assuré positivement du consentement de Charles VII ; & ce ne fut qu'après la célébration du mariage, qu'il eut avis de l'opposition du roi de France.

Charles VII déclare la guerre au duc de Savoye. Celui-ci, trop foible pour faire face au plus grand monarque de l'Europe, a recours à la négociation. Après l'avoir fléchi par ses ambassadeurs, il s'avance lui-même à sa rencontre dans le Forez, pour lui faire les excuses & les répa-

pulations convenues. Il s'engage solemnellement à refuser du secours au Dauphin ; &, pour prix de sa soumission, il obtient Yolande de France pour son fils Amédée.

[1455.]

Exact observateur du dernier traité, Louis refuse des troupes au Dauphin révolté contre son pere. Il avoit d'ailleurs plusieurs sujets de mécontentement contre ce prince, dont l'humeur inquiète & turbulente lui suscitoit des querelles avec ses voisins. Non-seulement il ne lui fournit aucun secours ; il reprit encore à force ouverte plusieurs places dont le Dauphin s'étoit emparé ; & l'obligea, par cette conduite ferme & rigoureuse, à se jetter dans les bras du duc de Bourgogne.



AMÉDÉE VIII *ou* IX, *dit* LE JUSTE, & LE BIENHEUREUX ; *surnommé encore* LE PERE DES PAUVRES.

[1471.]

LOUIS étoit mort à Lyon, au commencement de 1465, au retour d'un voyage qu'il avoit fait en France. Son fils Amédée lui succéda ; mais les maladies

presque continuelles, dont il fut affligé, l'obligerent de confier la régence de ses Etats à la duchesse Yolande de France, son épouse, qui les gouverna avec beaucoup de sagesse. Cette disposition du Duc mécontenta les princes de son sang jaloux de partager l'autorité souveraine avec Yolande. Ils unirent leurs intérêts & leurs forces. Le comte de Bresse se déclara pour eux, & fit entrer des troupes en Savoye. Il surprit Montmélian, s'y saisit d'Amédée, & le conduisit à Chamberi; mais le roi de France, Louis XI, ayant envoyé une armée au secours du Duc, les princes révoltés, & le comte de Bresse, se hâterent de demander la paix qui leur fut accordée.

[1472.]

Mort d'Amédée IX, la veille de Pâque, à Verceil. Plusieurs prodiges manifesterent, dit-on, sa sainteté. Si le règne de ce prince eut peu de cet éclat que donnent les victoires & les grandes entreprises, il fut, en récompense, un tissu continuel d'actions vertueuses, plus utiles à l'humanité, plus fortement gravées dans le cœur des peuples que sur le marbre & sur le bronze, en un mot, plus agréables aux yeux du Maître des rois. On rapporte d'Amédée qu'il avoit coutume d'appeller les

pauvres ses chiens de chasse, parce qu'il se promettoit d'emporter un jour, par leur moyen, une riche proie, qui étoit le ciel.



PHILIBERT I, *dit* LE CHASSEUR.

[1476.]

CE prince, à peine âgé de sept ans, lorsque son pere mourut, lui succéda sous la tutelle de sa mere Yolande de France, sœur du roi Louis XI, conformément aux dernieres dispositions d'Amédée. Mais elle ne demeura pas longtems en possession de ce droit. Le roi de France, le duc de Bourgogne, les comtes de Romont, de Bresse, & l'évêque de Genève, prétendirent à la régence ; &, comme ils ne cherchoient tous que leurs intérêts particuliers, ils allumerent de toutes parts le feu de la guerre. Les Piémontois étoient portés pour la duchesse; mais les princes de Savoye étoient partagés en différentes factions. Ces derniers assiégerent la Régente dans Montmélian, & la firent consentir à prendre les Etats-Généraux de Savoye pour arbitres de cette affaire. Yolande consentit d'abord à tout ; mais, ayant trouvé l'occasion de s'échapper,

elle sollicita, de tous côtés, des secours de troupes, qui la mirent en état de reprendre la Régence, & de faire renoncer les princes de Savoye à leurs prétentions.

Depuis long-tems, la Duchesse étoit entrée dans l'alliance de Charles de Bourgogne, dit *le Téméraire*, sur la promesse qu'il lui avoit faite de donner sa fille unique au jeune Duc. C'étoit, dit le nouvel Historien de France, l'appas dont il se servoit pour attirer tous les princes dans son alliance. « Yolande, princesse habile, & digne sœur de Louis, s'étoit flattée de triompher de la résistance de Charles; &, pour procurer à son fils un riche établissement, elle n'avoit point balancé à unir ses forces à celles de l'ennemi de son propre frere. Mais, lorsque la fortune se fut ouvertement déclarée contre Charles, & que l'on commença à prévoir que son invincible opiniâtreté le perdroit infailliblement, la Duchesse chercha secrettement les moyens de se réconcilier avec son frere. Tandis qu'elle traitoit avec Louis, elle continuoit de prodiguer au malheureux Charles tous les témoignages du plus vif intérêt. Pour récompense de ses bienfaits, Charles, qui, sans doute, avoit été informé de la négociation qu'elle avoit commencée avec le Roi, & qui ne doutoit point qu'elle ne l'abandonnât, ainsi qu'avoient déja fait ses autres

Alliés, résolut de la faire enlever avec sa famille. Il chargea de cette odieuse commission Olivier de la Marche, un de ses officiers, qui étoit alors à Genève, en lui mandant qu'il en répondroit sur sa tête. La Marche enleva la Duchesse & sa triste famille, aux portes de Genève, & les conduisit en Bourgogne. Pour mieux s'assurer de ses captifs, il mit la Duchesse elle-même en croupe sur son cheval. Ses filles & les jeunes princes furent attachés derriere d'autres cavaliers. Mais, comme il avoit fait cette expédition pendant la nuit, il ne put empêcher que, dans le tumulte, le jeune Duc ne lui fût enlevé par quelques cavaliers Savoyards, qui, après l'avoir conduit à Chambéri, informerent aussi-tôt le Roi de ce qui venoit de se passer. Louis ordonna à l'amiral de Bourbon, & à Du Lude, gouverneur du Dauphiné, d'assembler promptement les Etats de Savoye & de Piémont, pour délibérer sur les moyens de préserver le pays des malheurs dont il étoit menacé. Les Etats se mirent sous la protection & la sauve-garde du Roi, & lui députerent le comte de Bresse & l'évêque de Genève, pour prendre ses ordres, touchant la Régence. Louis donna au comte de Bresse le gouvernement de Piémont; à l'évêque de Genève, celui de Savoye. Mais, comme il connoissoit l'ambition de

ces deux princes, il ne leur confia point la tutelle de leur neveu. Il en chargea un chevalier de Rhodes, nommé *Philibert de Grolée*. Enfin il détacha du gouvernement de Savoye la ville de Montmélian, & en donna la garde au seigneur de Miolans, qui jura de la garder fidèlement au nom du Roi & du jeune Duc, & de la remettre à Sa Majesté, dès qu'il en seroit requis. Cependant la Duchesse prisonniere avoit été renfermée, avec sa triste famille, dans le château de Rochefort, où Charles son ravisseur, ne rougit point d'aller la visiter. Du château de Rochefort il la fit transférer au château de Rouvre, près de Dijon. Quelques précautions qu'il pût prendre pour la faire garder exactement, elle parvint à informer le Roi, son frere, de sa situation. Louis promit de la délivrer, & en donna la commission à Chaumont d'Amboise, qui commandoit sur la frontiere. Chaumont pénétra jusqu'au château de Rouvre, en tira la Duchesse & sa famille, & les amena au château du Plessis. Le Roi descendit à la porte pour les recevoir, & dit à sa sœur : *Madame la Bourguignone, vous soyez la très-bien venue*. La Duchesse, qui sentit le reproche, répondit, sans se déconcerter, qu'elle *étoit bonne Françoise, & prête à obéir à Sa Majesté*. Louis, convaincu que cette leçon avoit appris à sa

sœur à mieux connoître ses vrais Alliés ; ne tarda pas à la renvoyer dans ses Etats. Il la prit, elle, son fils & ses autres enfans, sous sa protection, & promit de les défendre envers & contre tous. »

[1478.]

Yolande étant morte, cette année, après avoir fait les plus sages réglemens pour le bonheur & la sûreté des peuples confiés à ses soins, les troubles recommencerent au sujet de la tutelle du jeune Duc. Louis XI, auquel on s'adressa, chargea de cette fonction Grolée dont on a parlé ci-dessus, & donna le gouvernement de la Savoye au comte de la Chambre. Ce seigneur abusa de son autorité. Le roi de France fut obligé de lui substituer l'évêque de Genève ; mais il falloit quelque chose de plus qu'une nomination, pour dépouiller le Comte. Il leva des troupes ; se saisit de la personne du jeune Duc, & lui persuada de faire face aux François. Louis XI eut alors recours à la ruse, sa ressource ordinaire. Il fit arrêter le comte de la Chambre ; confisqua tous ses biens ; &, s'étant rendu à Lyon, il y manda le duc Philibert. Il fit à ce prince le plus gracieux accueil, & lui donna les plus sages conseils pour l'administration de ses Etats. C'est ainsi que la paix fut rendue à la Savoye.

Les exercices violens, tels que la chasse, les tournois, les courses de bague, épuiserent le duc Philibert, & le conduisirent au tombeau dans la dix-septieme année de son âge.



CHARLES I, *dit* LE GUERRIER.

[1482.]

LA Savoye se trouvoit à-peu-près dans les mêmes crises, à l'avènement de Charles I, âgé de quatorze ans, que sous les premieres années de la minorité de Philibert, frere de ce prince. Louis XI fut encore obligé, pour prévenir les troubles, de se charger de la tutelle. Il confia l'administration des Etats à Jean-Louis, évêque de Genève.

[1483.]

A peine sorti de tutelle, Charles eut des démêlés avec la cour de Rome, au sujet de l'archevêché de Genève, qu'il avoit donné à François de Savoye, son oncle, archevêque d'Auch. Le pape Sixte IV vouloit placer sur ce siége l'évêque de Turin; mais le droit, appuyé du pouvoir suprême, prévalut cette fois contre les prétentions du pere des fidèles. Il est vrai que le con-

seil de Charles fut excommunié; mais l'évêque de Turin fut chassé de Genève. Sixte alors prêta l'oreille à la négociation, & confirma la nomination de François de Savoye.

[1485.]

Vers la fin de l'année précédente, Charles avoit envoyé des ambassadeurs à Rome, pour recevoir la donation que Charlotte de Lusignan, reine de Chypre, sa tante, lui faisoit de ce royaume. Cette affaire ne fut terminée qu'au mois de Février. Elle valut à ce prince & à ses descendans le titre de Rois de Chypre, qu'ils portent encore aujourd'hui.

[1487.]

Claude de Savoye, seigneur de Raconis, irrité contre le Duc, qui lui avoit ôté le gouvernement de Verceil & celui de Sommerive, leve l'étendard de la révolte; &, soutenu par le marquis de Saluces, il porte le ravage & la guerre dans le Piémont. Charles se met aussi-tôt en campagne. Il chasse les rebelles de toutes les places dont ils s'étoient emparés; se jette sur le marquisat de Saluces; en assiége la capitale, & s'en rend maître, malgré la vigoureuse résistance des habitans. Le marquis s'étoit réfugié en France, auprès du

Charles VII. Il y trouva, sinon les secours qu'il espéroit, du moins une médiation puissante, qui l'empêcha d'être la victime de ses desseins ambitieux.



CHARLES-JEAN-AMÉDÉE II.

[1489.]

CE prince n'ayant que neuf mois, lorsque son pere Charles I mourut, Blanche de Montferrat, sa mere, fut déclarée Régente. La circonstance parut favorable au marquis de Saluces, pour rentrer dans ses Etats. Il leva quelques troupes en France; repassa les monts à la hâte; &, secondé par Ludovic Sforce, duc de Milan, il contraignit la duchesse douairiere à lui accorder ce qu'il vouloit.

Le jeune Duc mourut, en 1496, dans sa huitième année.



PHILIPPE II, *dit* SANS-TERRE.

[1496.]

DÈS sa plus tendre jeunesse, Philippe, cinquieme fils de Louis, se distinguoit entre tous ses freres par les qualités les plus

estimables du cœur & de l'esprit. Louis, craignant que ses autres enfans, dont la jalousie commençoit à se manifester, ne se portassent à quelqu'excès contre ce prince aimable, l'envoya en France auprès du roi Charles VII. On l'appelloit communément *Philippe Monsieur;* mais il se faisoit nommer *Philippe Sans-Terre*, parce qu'il n'avoit point d'apanage. Sous le règne de Louis XI, il fut enfermé, par ordre de ce prince, au château de Loches, à la sollicitation de Philibert I, duc de Savoye, son frere, qui le soupçonnoit d'avoir des vues ambitieuses. Etant sorti de prison, deux ans après, il se déclara pour le duc de Bourgogne, contre le roi de France, & battit les troupes de ce monarque en plusieurs rencontres. Il fit sa paix depuis avec son beau-frere, & le servit utilement dans la conquête de la Guienne que les Espagnols avoient envahie. Son attachement pour la France lui mérita successivement les gouvernemens du Dauphiné, du Blaisois, du Limosin & d'autres provinces. Il accompagna Charles VIII à la conquête du royaume de Naples; & ce fut de retour de cette expédition qu'il apprit à Grenoble la mort de Charles-Jean-Amédée son petit neveu. Il se rendit à Turin où il fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Les sages réglemens qu'il fit à son avènement à la couronne; sa clémence

&

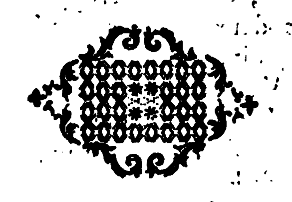
& sa modération, à l'égard de ceux qui lui avoient autrefois été le plus contraires : tout enfin annonçoit à la Savoye un règne heureux & paisible ; mais le ciel ne fit que le montrer à ses peuples. Il mourut sur la fin de l'année 1497, universellement regretté.



PHILIBERT II, *dit* LE BEL.

[1504.]

DIGNE héritier des vertus de Philippe II, ce prince étoit bien capable de consoler les peuples de Savoye de la perte qu'ils avoient faite ; mais il mourut lui-même, après quelques années de règne, dans la même chambre où il étoit né.





CHARLES III, *dit* LE BON.

[1511.]

IL étoit frere du dernier Duc, mort sans enfans. Malgré les soins qu'il prit pour entretenir la paix avec tous ses voisins, il fut presque continuellement en guerre, & toujours malheureux.

Le trait suivant ne fait pas honneur à la nation Helvétique. Jean du Four, secrétaire de Charles, ayant quitté la cour, pour quelques désagrémens qu'on lui avoit fait essuyer, se mit sous la protection des cantons de Berne & de Fribourg, qui lui donnerent le droit de bourgeoisie. Animé d'une haine injuste contre son souverain, Jean remit aux Suisses deux faux titres par lesquels Charles I, duc de Savoye, donnoit aux Cantons deux sommes considérables, & leur assignoit, pour sûreté du payement, le pays de Vaux & les meilleures places de la Savoye. Les Suisses, munis de ces piéces, demanderent à Charles III le payement des sommes, & le menacerent de la guerre, en cas de refus. Charles indigné voulut d'abord opposer la force des armes à l'injustice. Il s'avança jusqu'à Genève, dont il fit fortifier le fauxbourg S. Gervais. Réfléchissant

ensuite sur les malheurs qu'entraîne après elle la guerre la plus légitime, il envoya des ambassadeurs aux Cantons pour traiter avec eux. Mais les raisons & l'éloquence des ministres Savoyards n'eurent aucun pouvoir sur des peuples que l'argent seul est capable de persuader. Il fallut se résoudre à leur payer, sinon le total, du moins une très-grande partie des sommes qui ne leur étoient point dûes.

[1515.]

François I, roi de France, ayant entrepris la conquête du Milanez sur lequel il avoit des droits légitimes, Charles III, duc de Savoye, le reçut magnifiquement. Après lui avoir accordé les secours qu'il lui demanda pour l'expédition d'Italie, il le servit si bien de son crédit, auprès des cantons de Berne, de Fribourg & de Soleure, qu'il contribua beaucoup, par cette alliance, au succès de la célèbre bataille de Marignan & à la conquête du Milanez.

[1518.]

Le fameux ordre militaire, fondé par Amédée VI, sous le nom d'*Ordre du Collier*, prit, cette année, celui de l'*Annonciade*, en l'honneur de l'Annonciation de la sainte Vierge. Charles III lui donna de nouveaux statuts; & il voulut qu'au bas du collier,

auquel il ajouta quinze roses d'or émaillées, les unes de rouge, les autres de blanc, & un bordé de deux épines d'or, il y eût une image de l'Annonciation dans un cercle composé de trois lacs d'amour.

[1521.]

Jamais situation ne fut plus embarrassante que celle de Charles III, qui se trouvoit très-proche allié de deux grands princes rivaux & ennemis jurés l'un de l'autre. Oncle de François I, il étoit encore beau-frere de l'empereur Charles-Quint, par son mariage avec Béatrix de Portugal. Il accompagna ce prince dans le voyage qu'il fit, cette année, à Boulogne, pour y recevoir la couronne impériale. Charles-Quint le combla de bienfaits, afin de se l'attacher plus particuliérement. Il déclara, de concert avec le pape, après avoir examiné l'acte de la donation de la reine de Chypre, Charlotte de Lusignan, que ce royaume appartenoit de droit au duc de Savoye, & que les Vénitiens devoient le lui restituer. Il lui fit, en même tems, présent du comté d'Ast.

[1535.]

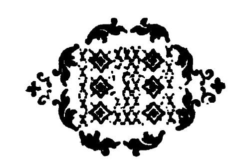
François I, pour se venger de François Sforce, duc de Milan, qui avoit fait mourir un gentilhomme, nommé *Mer-*

veille, qu'il avoit chargé de quelque négociation secrette à la cour du Duc, avoit fait de grands préparatifs de guerre, pour fondre sur le Milanez, pendant l'absence de Charles-Quint, alors occupé en Afrique; mais le duc de Savoye, s'étant opposé au passage des troupes Françoises, attira sur ses États l'orage formé contre le duc de Milan. Le roi de France envoya l'amiral Chabot, & le comte de Saint-Pol, pour lui faire la guerre. Il s'avança, en même tems, vers Lyon, pour les soutenir. Chabot commença les hostilités par la conquête de la Bresse où il ne trouva point de résistance. Il pénétra ensuite dans la Savoye; s'empara de Chambery, de Montmélian & de tout ce qui est en-deçà du mont Cénis. D'un autre côté, les habitans de Berne entrerent dans le pays de Vaux, & s'en rendirent maîtres, après avoir chassé l'évêque de Lausanne. Ils soumirent aussi le pays de Gex, le Genévois & le Chablais, jusqu'à la riviere de Draute, tandis que les peuples du Valais faisoient la conquête du reste du pays, & que le comté de Romont tomboit en la puissance des habitans de Fribourg. En Piémont, les succès des François n'avoient pas été moins rapides. Ils s'étoient emparés d'un grand nombre de places, & de Turin même, d'où le Duc avoit été forcé de sortir à la

hâte, avec toute sa cour, pour se retirer à Verceil.

[1541.]

Depuis long-tems la Savoye & le Piémont étoient le théatre de la guerre entre les Impériaux & les François. Ces derniers, commandés par le duc d'Anguien, avoient battu les ennemis à Cerisoles, après avoir pris Carmagnole, & investi Carignan. Le traité de Crépi parut devoir procurer à Charles, duc de Savoye, la restitution de ses Etats ; mais la mort de François I fit évanouir toutes ses espérances. Il en conçut un si violent chagrin, qu'il fut attaqué d'une fiévre lente, dont il mourut à Verceil, en 1553, âgé de soixante & six ans.



EMMANUEL-PHILIBERT, *dit* TÊTE-DE-FER.

[1555.]

CE prince étoit en Flandres, au service de l'empereur, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort du duc de Savoye, son pere. Il ne laissa pas de continuer la guerre, & parut peu s'inquiéter de la perte de Verceil, de Spino, de Pouzzon, d'Yvrée & de quelques autres places de ses Etats, dont le maréchal de Brissac s'étoit rendu maître, au nom de Henri II, fils & successeur de François I. Cependant il profita de quelques ouvertures de paix, qui se firent, cette année, entre l'empereur & le roi de France, pour aller consoler ses sujets par sa présence, & donner les ordres nécessaires à la conservation des places qui lui restoient.

[1557.]

L'empereur Charles-Quint avoit abdiqué ses nombreux États. Philippe II, son fils & son successeur au royaume d'Espagne, nomma pour gouverneur des Pays-bas Emmanuel-Philibert, duc de Savoye; & lui donna le commandement des trou-

pes Espagnoles en Flandres. Marie, reine d'Angleterre, épouse de Philippe II, ayant déclaré la guerre à la France, joignit ses forces à celles d'Espagne. Le duc de Savoye, à la tête de cinquante mille fantassins & de douze mille chevaux, fondit tout-à-coup sur la Picardie, & mit le siége devant Saint-Quentin, qui étoit alors la plus forte place frontiere de cette province. L'amiral de Coligni avoit trouvé moyen de s'y jetter avec neuf cents hommes. Le connétable de Montmorenci, contre l'avis du maréchal de Saint-André, voulut faire entrer de nouvelles troupes dans la place. Le comte d'Egmont & le duc de Savoye lui couperent la retraite, & le chargerent si brusquement, qu'il n'eut pas le tems de ranger ses troupes en bataille. Elles furent taillées en piéces; & lui-même demeura prisonnier de guerre. C'en étoit fait de la France, si les ennemis, profitant de leur victoire, fussent venus droit à Paris. Mais ils firent une faute irréparable, en s'opiniâtrant au siége de Saint-Quentin que l'Amiral défendit encore, pendant dix-sept jours, avec la derniere valeur.

[1559.]

La paix du Cateau-Cambresis, fruit de la valeur de Philibert, & l'ouvrage de sa politique, lui procura tous les avantages

qu'il pouvoit desirer. Non-seulement il obtint la restitution de ses Etats, presqu'entièrement envahis par les François; il eut encore en mariage la princesse Marguerite, sœur du roi Henri II.

[1575.]

Heureux les peuples qui, sous un prince guerrier, jouissent constamment des avantages de la paix! Après avoir recouvré ses Etats, Emmanuel-Philibert aspiroit à les aggrandir. Il préféra la voie des négociations & des échanges à celle des armes, toujours ruineuse pour les sujets du prince. Il recula les bornes de sa domination, du côté de Nice, par l'acquisition du comté de Tendes, qui pour lors appartenoit à Henriette de Savoye, marquise de Villars. Il acheta de divers voisins plusieurs autres places, & rendit enfin à la Savoye son ancienne splendeur.





CHARLES-EMMANUEL I, *dit* LE GRAND & LE PERE DES SOLDATS.

[1580.]

ON prétend que le célèbre Nostradamus prédit la naissance & la mort de ce prince, & que, sur l'inspection qu'il fit de la Duchesse, sa mere, il lui annonça qu'elle auroit un enfant mâle, qui s'appelleroit *D. Charles*, & qui seroit le plus grand capitaine de son siécle. L'horoscope qu'il tira, dans la suite, sur la mort de Charles, portoit qu'il mourroit, quand un none viendroit devant un septieme; & en effet il mourut à 69 ans, qui précède 70. Mais le duc s'étoit imaginé, selon son interprétation, que ce seroit à 97 ans. Il ajoûtoit, comme on voit, la plus grande foi du monde à cette prédiction; &, après un accident qui lui arriva, tout autre, peut-être, n'eût pas été moins crédule.

Un jour qu'il s'entretenoit, dans son cabinet, avec le comte de Castignan, sur l'incertitude de l'astrologie judiciaire, dont le Comte se moquoit, il lui dit qu'il en jugeroit après l'année révolue, parce que Nostradamus, qui avoit dressé son horos-

cope, l'avoit assuré qu'en cette même année, il seroit blessé dangereusement à la jambe. L'évènement n'étoit pas éloigné; car, dans le moment même qu'il tiroit cette horoscope d'une cassette, pour la faire voir au Comte, la table sur laquelle ils s'appuyoient l'un & l'autre, n'étant pas assez forte, lui tomba sur la jambe, & le blessa dangereusement.

[1583.]

Le Duc, rendant ses soins au duc de Joyeuse, beau-frere du roi, qui étoit tombé malade à Verceil, à son retour d'Italie, fut surpris d'une fiévre violente. La maladie devint si sérieuse, les accidens furent si terribles, que toute la médecine fut aux abois & désespera de sa vie. Il en revint cependant; & ce fut, dit-on, à la priere de S. Charles Borromée, archevêque de Milan. Ce grand prélat n'eut pas plutôt appris la maladie du Duc, qu'il aimoit beaucoup, qu'il implora le secours du Ciel, le conjurant de lui rendre la santé. A l'instant même qu'il commença sa priere, le Duc commença, dit-on, à se mieux porter. Quoi qu'il en soit, la désolation où la maladie de ce prince avoit jetté ses peuples, servit à lui faire connoître leur attachement & leur tendresse.

[1585.]

Charles se rend en Espagne, pour y épouser l'infante, Catherine d'Autriche. Sa Majesté Catholique l'attendoit à un *mille* de Sarragosse, accompagnée de plusieurs grands d'Espagne. Le duc étant à quarante pas du roi, mit pied à terre, & Sa Majesté fit la même chose. Le duc courut à sa rencontre, le chapeau bas, & voulut lui baiser la main; mais le roi ne voulut point le souffrir. Ils s'embrasserent; remonterent à cheval, & entrerent dans la ville, le duc tenant la droite, malgré la résistance qu'il avoit faite. Dans la marche, son cheval se cabroit & faisoit grand bruit. « Eh! qu'a » donc votre cheval, lui dit le roi? »... » Sire, repartit agréablement le duc, c'est » qu'il sent bien qu'il n'est pas à sa place. »

La cérémonie du mariage se fit le même jour, avec une magnificence surprenante. Le roi d'Espagne donna à son nouveau gendre l'épée que François I portoit à la bataille de Pavie, & fit présent à l'Infante de plus de cent vingt mille écus de bagues & de joyaux. Le duc, de son côté, fit les présens les plus magnifiques au roi, au prince son fils, à l'infante Isabelle & au cardinal de Grandvelle. Il envoya à la duchesse, son épouse, un présent de cinq cens

mille écus pour elle, & deux baſſins d'or remplis de bagues, de braſſelets & de nippes, de la valeur de dix mille écus, pour les dames de ſa cour. Il fit encore diſtribuer quantité de choſes de grand prix ; ce qui fait dire à un hiſtorien que les dépenſes que fit le duc en ce voyage, excéderent de beaucoup la dot de ſa femme.

Le duc demeura, près de trois mois, en Eſpagne, après ſon mariage. Un jour qu'il s'entretenoit familièrement avec le roi, Sa Majeſté lui demanda ce qu'il trouvoit de plus beau à ſa cour ? Le duc lui répondit que c'étoit ſa galerie & ſon parc. Le roi, qui n'y voyoit rien de ſi merveilleux, & qui n'eſtimoit rien tant que ſon cabinet des pierreries & ſa bibliotheque, le preſſa de lui en dire la raiſon : à quoi le duc répliqua qu'ayant vu dans ſa galerie les armes du grand roi François, les dépouilles de Muléaſſen roi de Tunis, & du landgrave de Heſſe, l'épée de Frédéric duc de Saxe, le cimeterre de Montézuma empereur du Mexique, & l'ornement de tête d'Artabaliſpa, &, dans ſon parc, des éléphans, des rhinoceros, il reconnoiſſoit Sa Majeſté pour le plus glorieux prince de la terre, tant pour avoir de ſi illuſtres trophées de ſes ennemis, que pour être roi des mondes où ces animaux vivoient.

[1589.]

La France étoit alors fort agitée. La mort de Henri III venoit d'y répandre le trouble. On ne sçavoit sur qui jetter les yeux pour le remplacer. Quantité de princes exposoient leurs prétentions au thrône. Le duc Charles fit aussi valoir les siennes. Il les fondoit sur ce qu'il étoit fils de Marguerite de France, tante des trois derniers rois de la branche des Valois. Quoiqu'il ne comptât pas beaucoup sur ses prétendus droits, néanmoins il résolut de profiter de la circonstance, pour reprendre le marquisat de Saluces pour lequel il avoit eu déja plusieurs fois la guerre avec la France. Il s'y rendit maître de toutes les places, substitua par-tout la croix blanche aux fleurs de lys, changea les officiers, & fit battre une nouvelle monnoie.

[1590.]

Par une suite nécessaire des troubles de la France, les Provençaux, partagés entre les Ligueurs & les Royalistes, avoient tout à souffrir des uns & des autres. La Valette, gouverneur de la Provence, pour Henri III, durant le règne de ce prince, avoit presque toujours eu l'avantage sur les rebelles; & les secours qu'ils avoient reçus du duc Charles-Emmanuel n'avoient pas empê-

ché qu'ils ne fussent souvent battus. Voulant intéresser plus particulièrement ce prince à ce qu'ils appelloient la Manutention de la Religion Catholique, ils résolurent, d'un commun accord, de le choisir pour Comte & Seigneur de Provence, à condition toutefois qu'il releveroit de la souveraineté de celui que les Etats du royaume convoqués par la Ligue éliroient pour Roi. Le Duc fit d'abord quelques difficultés, représentant aux Provençaux qu'une place si éminente occuperoit trop ses forces, & qu'il en avoit besoin pour son expédition contre Genève. Il céda pourtant enfin aux instances des députés, mais bien moins encore qu'à la haute idée qu'il avoit de lui-même. En effet l'amour-propre du Duc étoit aussi immense que son ambition. Il avoit tant de confiance en son esprit, en ses talens guerriers, en son bonheur, qu'il n'y avoit point d'obstacles qui lui parussent insurmontables. Flatté du choix des Provençaux, il résolut donc de leur prouver qu'il s'en croyoit digne. Il partit pour aller se mettre à leur tête, malgré l'avis des principaux de son conseil.

Chemin faisant, le Duc prit plusieurs places, & se rendit, le 18 de Novembre, à Aix. Il y fut reçu en triomphe, & avec une magnificence incroyable. Peu de jours après, il se mit en campagne avec son ar-

mée; s'empara d'un grand nombre de villes & de forteresses, & voulut terminer l'année par la prise de Perthuis. Mais, le 28 de Décembre, il tomba tant de neige qu'il fut contraint de se retirer. Ce fut-là que ce prince donna une merveilleuse preuve de son courage. Etant demeuré seul avec vingt des siens, pour favoriser la retraite de son artillerie, & risquant tout, s'il lâchoit pied, il tint ferme en face des ennemis, qui crurent que toute l'armée du Duc étoit derriere le front qui paroissoit. Après avoir mis ses troupes en quartier d'hiver, il alla lui-même solliciter des secours en Espagne,

[1591.]

Au commencement de Juillet, Charles-Emmanuel aborde au port de Marseille, avec quinze galeres chargées d'infanterie Espagnole. Il va d'abord faire un tour à Aix, puis revient promptement au siége de Berne, qu'il avoit fait commencer par un de ses généraux. Après une longue & belle défense, le gouverneur fut obligé de capituler. Il se nommoit *De Mesplès*. Le Duc, qui récompensoit le mérite dans la personne même de ses ennemis, lui fit présent d'un beau coursier de Naples, ayant au col un sac de quatre mille écus d'or.

[1592.]

Le Duc quitte la Provence, pour aller pacifier quelques troubles dans le Piémont. Lesdiguieres, qui commandoit les troupes du Roi, ne tarde pas à l'y suivre. Ce général met d'abord le siége devant Cavours. Ayant appris que le Duc s'avançoit au secours de la place, il partit avec un corps de troupes, pour aller lui tendre une embuscade dans le bois de Montbrun. Il attendit que l'avant-garde & le corps de bataille eussent repassé la riviere de Pelles; puis, tout à coup, sortant de son embuscade, il fondit en queue avec tant d'impétuosité sur l'arriere-garde, que déja elle étoit en désordre & lâchoit pied, lorsque le Duc en personne, avec ses gentilshommes Piémontois, vint obliger les fuyards à retourner au combat, s'étant mis lui-même à leur tête, pied à terre, & la pique à la main. Par ce coup de valeur, il fit reprendre courage à ses troupes. L'ardeur de la défense répondit à celle de l'attaque; & la perte fut à-peu-près égale de part & d'autre.

Néanmoins ces fâcheux contre-tems faisoient craindre au Duc qu'il ne pût secourir Cavours. Le besoin y étoit très-pressant. On y manquoit déja de vivres. Le Duc fit tout ce qu'il put pour y en faire entrer;

mais il ne réussit pas ; ce qui rendit la perte de Cavours inévitable. En effet le comte de Lucerne, après avoir essuyé vingt jours de siége & cinq cents volées de canon, manquant absolument de vivres, dressa lui-même sa capitulation, & l'envoya à Lesdiguieres qui la signa sans y rien changer. Le lendemain, qui fut le 6 de Décembre, le comte de Lucerne sortit de la place, avec quatre cents soldats, tambours battans, enseignes déployées.

[1593.]

Les Etats de la Ligue se tenoient à Paris ; & le duc de Mayenne, voyant qu'il ne pouvoit réussir à se faire élire roi, parloit hautement en faveur du duc de Savoye. Mais, par son abjuration, Henri IV fit cesser toutes les brigues. Les affaires du royaume changerent alors de face. Il y eut une trêve, entre le roi & le duc de Mayenne, dans laquelle le duc de Savoye fut compris. Ce prince ne s'en soucioit pas trop. Il étoit alors en train de faire des conquêtes. Il l'accepta pourtant ; mais à peine fut-elle expirée, qu'il se remit en campagne, & recommença les hostilités par la prise de Briqueras.

[1595.]

Lesdiguieres, voulant avoir sa revanche

sur le duc de Savoye, entreprit le siége d'Exilles. Il se saisit de toutes les avenues par lesquelles on pouvoit secourir la place. Le Duc, de son côté, résolut de les forcer. Pour mieux y réussir, il projetta de faire trois attaques par trois endroits différens; la premiere, par la vallée de Pragelas; la seconde, du côté de Pignerol, en gagnant le haut des montagnes; & la troisieme, par Chaumont. Ce projet étoit assez bien conçu; mais il fut mal exécuté. Ceux qui furent chargés de ces attaques ne se trouverent pas à tems aux postes qui leur étoient marqués; ensorte que l'un pût soutenir l'autre, & que les ennemis, assaillis de toutes parts, pussent être aisément forcés. En vain le Duc, informé de cette mauvaise manœuvre, voulut y suppléer. Il fit de nouvelles tentatives; alla lui-même attaquer le pont que défendoient les ennemis, secondé de son artillerie qu'il y avoit fait traîner avec des peines incroyables. Deux cents mousquetaires devoient, à la faveur de cette artillerie, se jetter dans la place. Tous ces efforts furent inutiles. Il vint à tomber une si grande quantité de neiges, qu'on ne se voyoit plus; ce qui détermina le Duc à la retraite. Le gouverneur d'Exilles, qui jusques-là s'étoit défendu courageusement, ne continua pas, comme il avoit commencé. Quoiqu'il eût encore des trou-

pes & des provisions pour soutenir longtems le siége, il capitula sans plus attendre : cependant, encore quelques jours de résistance, & Lesdiguieres, qui n'avoit plus ni poudres, ni boulets, ni vivres, étoit forcé de lever le siége. Le Duc ne punit point ce lâche gouverneur, comme il le méritoit. Naturellement généreux, ce prince aimoit à pardonner. Il se contenta de le faire arrêter, & de l'envoyer prisonnier à Turin.

[1598.]

Il n'y avoit déja que trop long-tems que la guerre duroit entre l'Espagne, la Savoye & la France. Enfin, par la médiation du pape Clément VIII, la paix fut conclue à Vervins, mais à des conditions désavantageuses pour les Espagnols & pour le Duc. Il n'y eut rien de décidé touchant les prétentions de Charles-Emmanuel au marquisat de Saluces ; & ce point, des plus importans pour lui, fut remis à l'arbitrage du pape.

[1599.]

Le Duc, n'ayant pu se procurer ni par la guerre, ni par la paix, ce qu'il avoit tant à cœur, la possession du marquisat de Saluces, & mécontent d'ailleurs des Espagnols qui n'avoient pas assez ménagé ses intérêts, crut devoir se tourner du côté de

la France, & aller traiter lui-même cette affaire avec Henri IV. Plein de confiance dans son esprit & dans ses manieres séduisantes, il espéroit que le Roi ne résisteroit pas long-tems à ses instances. En effet, tout, chez le Duc, étoit engageant. Il étoit difficile de l'approcher sans se laisser charmer, en quelque sorte, par son éloquence & par sa politesse. Aussi le comte de Fuentes, & dom Pedro de Tolède, gouverneur de Milan, contre lesquels il fit long-tems la guerre, en garde contre leur propre foiblesse, refuserent-ils constamment de négocier avec ce prince, autrement que par députés. Cette fois pourtant, tout son art lui fut inutile. De quelque maniere qu'il s'y prît, de quelque côté qu'il se tournât, il ne put rien gagner sur l'esprit du roi. Piqué jusqu'au vif d'un refus qui blessoit son amour-propre, il chercha dès-lors toutes les occasions de s'en venger.

Peu de jours après, le Duc ayant fait rencontre, à la chasse, du maréchal de Biron, intime favori du Roi, il résolut de témoigner au favori le ressentiment qu'il avoit contre le maître. Il aborda donc le Maréchal; fit tomber la conversation sur le Roi; puis, exhalant son fiel, il se répandit en invectives ameres contre ce prince. Il croyoit que Biron alloit mettre l'épée à la main, pour en tirer raison; mais le traître

ne fit que renchérir sur ses invectives. Il alla même jusqu'à lui déclarer qu'il y avoit un parti formé dans l'Etat, à la tête duquel étoit un prince du sang; que leur dessein étoit de déthrôner le Roi, & de le reléguer dans un cloître, pour donner sa couronne au prince du sang de leur parti. Le Duc, qui ne s'attendoit guères à une pareille confidence, fut ravi de trouver une occasion si prochaine de satisfaire sa vengeance. Il offrit à Biron d'entrer dans la conjuration & de le seconder de tout son pouvoir, lui promettant même d'engager le roi d'Espagne à se déclarer en sa faveur. Mais Sa Majesté Catholique ayant chargé le comte de Fuentes d'examiner la chose, celui-ci fit demander au Duc Montmélian & deux autres places fortes, pour sûreté des avances que son maître devoit faire. Le Duc, plutôt que d'y consentir, prit le parti de renoncer en apparence à toutes ses pratiques avec Biron, dont le détestable projet le conduisit, dans la suite, sur un échafaud.

Quoique Henri IV eût fermé l'oreille aux sollicitations du duc de Savoye, il ne lui témoignoit pas moins de considération & d'amitié. Il lui fit rendre les plus grands honneurs, & lui donna mille démonstrations de son estime. Il disoit qu'il ne connoissoit que deux hommes au monde, qui méritassent de porter le nom de *capitaine*,

sçavoir Charles-Emmanuel, & Maurice de Nassau, prince d'Orange. Le Roi, grand capitaine lui-même, n'étoit pas le seul qui rendît justice au mérite guerrier du Duc. C'étoit aussi en cette qualité d'un des plus grands capitaines de son siécle, que Jacques, roi d'Angleterre, lui envoya une riche épée, comme à celui de tous les princes souverains qui sçavoit le mieux s'en servir. En effet le Duc étoit un Alexandre, un César pour la valeur. Dans tous les combats & dans tous les siéges, il combattoit lui-même, ou montoit à l'assaut, pour encourager les troupes par son exemple. Soldat & capitaine tout-à-la-fois, il donnoit des ordres & les exécutoit le premier.

La présence d'un aussi grand homme fixa les yeux de tous les François, tout le tems qu'il demeura à la cour. Il en fit le charme par ses galanteries, par sa libéralité, par sa politesse, par ses ingénieuses & nobles reparties. Le roi lui demandoit un jour ce qu'il admiroit le plus dans le royaume de France. « Sire, répondit-il, » c'est la grande quantité de vos gentils-» hommes, & la personne de Votre Ma-» jesté. »

Passant la riviere de Seine, dans un bateau avec le Roi, il s'y jetta une si grande foule de noblesse, que le bateau fut près

d'être submergé. Le péril passé, le Roi demanda au Duc, s'il n'avoit point eu peur? » Sire, répondit-il, il n'est pas possible » d'avoir peur, étant si près de Votre Ma» jesté. »

[1600.]

Malgré toutes les fêtes qu'on fit en France au duc de Savoye, il sortit cependant de Paris, fort mécontent de son voyage, dont, disoit-on publiquement, il n'avoit remporté que de la boue sur son manteau. Soit qu'il comptât sur le projet du maréchal de Biron, qui devoit apparemment changer toute la face des affaires, soit qu'il fit peu de cas d'engager sa parole, étant, de son naturel, toujours prêt à la violer, il avoit signé à Paris un traité fort désavantageux pour lui, sans vouloir même le regarder, disant par bravade qu'il signeroit tout ce qu'on lui apporteroit de la part du Roi, quand même ce seroit sa mort. De retour dans ses Etats, il refusa d'exécuter le traité; &, sur la sommation que lui en fit faire Henri IV, il répondit fièrement qu'il ne s'y conformeroit pas, & que, si Sa Majesté prenoit les armes contre lui, il lui donneroit de l'exercice pour quarante ans.

C'étoit une pure fanfaronade. Henri IV, à la tête d'une armée nombreuse, étant

venu fondre sur ses Etats, n'y trouva presque point de résistance. Déja toutes les places du Duc étoient prises, à l'exception de deux ou trois, telles que Montmélian, le fort Sainte-Catherine en Savoye, & la citadelle de Bourg-en-Bresse. Montmélian, que son assiette sur la croupe d'une montagne presque toute taillée en précipices, & ses fortifications composées de cinq bastions flanqués de tours, faisoient juger imprenable, n'effraya pas les François. Ils oserent en faire le siége. Le marquis de Brandis, qui en étoit gouverneur, avoit promis au Duc de s'y faire enterrer, & s'étoit vanté de faire des environs de sa place le cimetiere des François; mais il ne persista pas long-tems dans cette généreuse résolution. Les François ayant eu le secret de dresser une batterie de quatre canons sur une haute montagne sur laquelle on ne se fût jamais imaginé que l'artillerie pût être guindée, Brandis ne se mit pas en peine de ruiner ces travaux, quoiqu'il en eût à craindre de terribles suites.

Cependant le Duc demeuroit fort tranquille à Turin, ne s'occupant que de ses plaisirs & de la danse. Il ne s'imaginoit pas que le Roi eût été si grand train, & que tant de fortes places qu'il avoit en-deçà des Monts pussent être si-tôt prises. Il comp-

toit ſur les ſecours des Eſpagnols, & plus encore ſur l'entremiſe du pape. D'ailleurs l'hiver approchoit; & il eſpéroit que cette ſaiſon borneroit les conquêtes des ennemis. Mais, quand il apprit qu'ils les avoient pouſſées ſi loin; que déja la citadelle de Bourg, & le fort de Sainte-Catherine étoient bloqués; que le château de Montmélian ſe trouvoit aſſiégé; que, dès le 14 d'Octobre, Brandis s'étoit obligé, par ôtages, de rendre la place, ſi, de ce tems juſqu'au 16 de Novembre, il n'étoit point ſecouru, dès lors il jugea qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il falloit promptement ſe préparer à la défenſe. Il ramaſſa donc au plutôt ſes forces, & partit de Turin, avec une armée de dix mille hommes de pied, de quatre mille cinq cens arquebuſiers, & cinq cents maîtres, pour aller ſecourir Montmélian. Mais il fit en vain les plus grandes diligences: dès le 9 de Novembre, la garniſon avoit été contrainte de capituler. Son exemple fut ſuivi par celle du fort de Sainte-Catherine, & par pluſieurs autres. Il n'y eut que la citadelle de Bourg, qu'un ſiége meurtrier de huit mois ne put obliger à ſe rendre aux François, qu'après en avoir reçu l'ordre exprès du Duc. Ce prince remuoit alors ciel & terre pour obtenir la paix, à quelques conditions que ce pût être. Il en

vint à bout, par l'entremise du cardinal Aldobrandin, légat du pape. Le marquisat de Saluces, unique objet de la guerre, lui fut à la vérité cédé par la France; mais il acheta bien chèrement cette cession par celle des places de Sental-de-Monts, de Roques-Parviere, de la Bresse en entier, des bords & environs du Rhône jusqu'à Lyon, de la citadelle de Bourg, du bailliage de Gex & de ses dépendances, de Château-Dauphin, en un mot, de tout ce qu'il possédoit en Dauphiné deçà les Monts, & de plusieurs places considérables, aux environs de Genève, outre cent mille écus pour les frais de la guerre.

[1602.]

Malgré la paix conclue à Lyon, avec la France, le duc de Savoye avoit conservé sur pied toutes ses troupes *, apparemment pour appuyer les desseins du maréchal de Biron, quand on jugeroit le tems propre à les faire éclorre. N'ayant plus rien à espérer de ce côté là **, il tourna toutes ses

* *Mémoires pour servir à l'Histoire universelle de l'Europe.*

** Le duc de Biron eut la tête tranchée à la Bastille, le 30 de Juillet de cette année. Avec lui s'évanouirent tous ses projets, & peut-être aussi les espérances du duc de Savoye.

pensées du côté de Genève, que les ducs de Savoye prétendent être de leur ancien domaine, quoique les évêques titulaires leur en disputent la souveraineté, & que cette ville soutienne, contre les uns & les autres, qu'elle est libre & impériale. Il n'étoit pas sûr de l'attaquer de force, parce qu'elle est comprise dans le traité de Vervins, comme alliée des Suisses, & que la France n'auroit pas manqué de courir à sa défense. Charles-Emmanuel eut recours à la surprise. Le dessein ne pouvoit être ni mieux concerté, ni plus secret. Albigni, lieutenant-général du Duc en-deçà des Monts, s'approcha de Genève, à la tête de trois mille hommes choisis, & fit dresser trois échelles contre la muraille. Plusieurs officiers, & plus de deux cents soldats étoient déja montés sur le rempart, à la faveur des ténèbres, lorsque le bruit de quelques mousquetades réveilla les bourgeois. Ils prirent les armes; &, celui qui étoit chargé de pétarder la porte ayant été tué, l'entreprise échoua. De tous ceux qui étoient entrés dans la ville, il ne s'en sauva pas un; la plûpart furent tués, les autres se tuerent eux-mêmes, en se précipitant du haut des bastions dans le fossé; treize se rendirent, & furent pendus, le jour même, sur le boulevard, quoique trois d'entr'eux fussent gens de condition. Le

duc de Savoye, qui étoit venu en poste, de Turin à Bonne, place située à quatre lieues de Genève, pour y attendre le succès de son entreprise, s'en retourna avec la même diligence, dès qu'il eut appris qu'elle avoit manqué; &, pour l'excuser en quelque sorte, il fit dire aux Bernois, par ses ambassadeurs, qu'il n'avoit voulu surprendre Genève, que parce qu'on l'avoit averti de bonne part, que le maréchal de Lesdiguieres pensoit à s'en emparer pour la France. Une excuse si frivole ne persuadant point les Genévois, ils se mirent à faire des courses sur ses terres; & ce feu, qui commençoit à s'allumer, auroit peut-être embrasé toute l'Italie, si le roi de France n'avoit pris des mesures pour l'éteindre. De Vic, qui étoit ambassadeur en Suisse, passa par son ordre à Genève, où il fit entendre au sénat qu'une paix honorable lui seroit sans comparaison plus avantageuse qu'une guerre incertaine & peut-être ruineuse. L'on goûta ses raisons; &, les Suisses s'étant faits médiateurs, l'accommodement fut négocié à Remilly, & conclu à Saint-Julien, le 2 de Juillet de l'année suivante.

[1619.]

Dans la guerre que le duc de Savoye fit de concert avec les François contre les

Espagnols pour les obliger à restituer la Valteline aux Grisons, la France lui dut l'immortel laurier qu'elle cueillit au fameux combat d'Ostaggio. Le Duc y remporta une victoire complette ; tua plus de douze cents hommes, tant Napolitains que Génois, & fit plus de mille prisonniers, du nombre desquels étoient les principaux officiers de l'armée ennemie, & le général lui-même. Vingt-trois drapeaux enlevés aux Espagnols furent envoyés par le Duc au roi de France, avec les deux bâtons de deux mestres-de-camp, ses prisonniers. Sa Majesté ne fut pas moins charmée de la politesse du Duc, que de sa bravoure ; & elle lui écrivit qu'elle avoit reçu ce qu'il lui avoit envoyé, non comme un présent ordinaire, mais comme un trophée de sa valeur & de sa générosité.

[1628.]

Naturellement inquiet & remuant, Charles-Emmanuel étoit à peine sorti d'une guerre, qu'il se plaisoit à s'engager dans une autre. D'anciennes prétentions de la maison de Savoye sur le duché de Montferrat, appartenant au duc de Mantouë, avoient suffi pour lui mettre les armes à la main. Il s'étoit fortifié de l'alliance des Espagnols ; &, puissamment aidé de leurs

forces, il s'étoit rendu maître, en peu de tems, de tout le Montferrat: déja même il avoit mis le siége devant Cazal. Le duc de Mantouë, pour être en état de lui tenir tête, obtint la permission du roi de France de lever une armée dans son royaume. Elle montoit à quinze ou seize mille hommes. Le marquis d'Uxelles, qui fut chargé de la commander, prit le chemin de Cazal. Il falloit passer par les Etats du duc de Savoye. Ce prince donna de si bons ordres, pour la garde de tous les passages, qu'il ne s'en trouva pas un seul qu'on pût hazarder sans un extrême péril. Il s'avança lui-même avec quinze mille hommes de pied, & deux mille chevaux, jusqu'à Saint-Pierre, à l'entrée de la vallée de Vracta, où il avoit fait construire un fort. Le marquis d'Uxelles vint s'y présenter, le 2 d'Août, avec la meilleure partie de ses troupes. Là se donnerent plusieurs combats entre les François, qui vouloient forcer les barricades, & les Piémontois & Espagnols qui les défendoient. Enfin, après des efforts redoublés, mais toujours malheureux, le marquis d'Uxelles fut contraint de plier & de se retirer en désordre, laissant son bagage & grand nombre de blessés sur la place. Le Duc sçut être modéré dans sa victoire; &, respectant le Roi, lors même qu'il bat-

toit ſes troupes, il défendit aux ſiennes de les pourſuivre.

[1629.]

Pour venger l'affront fait à ſes armes, Louis XIII voulut commander lui-même l'armée qu'il deſtinoit au ſecours du duc de Mantouë. Il partit de Paris, au commencement de cette année *. Dès qu'il fut à Grenoble, il envoya demander la liberté du paſſage au duc de Savoye, qui ne répondit que par des civilités qui n'aboutiſſoient à rien. Sa Majeſté, voyant qu'il ne cherchoit qu'à gagner du tems pour donner à ſes alliés celui d'emporter Cazal, fit paſſer le mont Genèvre à ſes troupes qui s'avancerent juſqu'à Chaumont. Le prince de Piémont s'y rendit, le 4 de Mars, & promit au cardinal de Richelieu que les paſſages ſeroient ouverts; mais, comme au lieu de revenir le jour ſuivant, il ſe contenta d'envoyer le comte de Veruë faire des complimens, on jugea qu'il n'y avoit pas de tems à perdre; & le Roi marcha toute la nuit, malgré le froid & les neiges, pour être préſent à l'attaque des retranchemens qui défendoient le pas de Suze.

* *Mémoires pour l'Hiſtoire univerſelle de l'Europe.*

Les

Les maréchaux de Créqui & de Bassompierre furent chargés de l'attaque des barricades. La premiere étoit à un quart de lieue de Chaumont, la seconde à un quart de lieue plus bas, & la derniere assez proche de celle-là, au-dessus du fort de Gélasse. Elles avoient vingt pieds de haut, & douze d'épaisseur. Le fossé, qui étoit fort profond, en avoit huit de large; & toutes trois étoient défendues par vingt-cinq ou trente redoutes disposées d'espace en espace, & par deux mille sept cents hommes des meilleures troupes du duc de Savoye. La premiere barricade fut forcée en très-peu de tems; & les Piémontois ne voulurent pas se hazarder à défendre les autres. On les poursuivit si vivement que, sans la résistance qu'un capitaine Espagnol & quelques soldats firent, proche d'une chapelle, aux Enfans-perdus, le duc & le prince de Piémont étoient pris. L'armée s'avança aussi-tôt jusqu'à Suze. Le Duc, n'ayant pu retarder sa marche par la force des armes, eut recours, selon sa coutume, à la négociation. Il envoya le prince de Piémont à Suze, pour traiter d'un accommodement. Ayant été signé dans la même ville, le Duc y vint bientôt après pour rendre visite à Sa Majesté qui lui fit beaucoup de caresses & d'amitiés. Comme elle le conduisoit par une galerie à son appartement,

fuivie d'une foule de feigneurs & de gentilshommes, on s'apperçut que le planchet de la galerie s'affaiffoit fous le poids. Louis avertit le Duc de fe hâter, de crainte que la galerie ne vînt à plier fous lui. « Ce n'eft » pas fous moi, Sire, repartit-il, qu'elle » peut pliet, mais bien plutôt fous Votre » Majefté, fous laquelle il n'eft rien qui » ne plie. »

Le traité de Suze avoit à peine été ratifié, qu'il fut violé par le duc Charles-Emmanuel, à l'inftigation duquel l'empereur & le roi d'Efpagne déclarerent la guerre au duc de Mantouë. La France fe hâta de voler au fecours de fon allié. Richelieu, premier miniftre de Louis XIII, prit le commandement de l'armée deftinée à fecourir Cafal.

[1630.]

Le roi de France ayant joint, au mois d'Avril, le Cardinal à Grenoble, forme la réfolution de faire tomber tout le poids de la guerre fur fon auteur, & entreprend la conquête de la Savoye en perfonne. Chambery capitule le fecond jour du fiége. Annecy & Romilly ouvrent leurs portes, le 24 de Mai. L'armée marche enfuite, chaffant toujours devant elle le prince Thomas, qui fe retire de pofte en pofte, fans en défendre aucun. Avant la fin du mois

de Juin ; toute la Savoye fut conquise. Le chagrin que conçut le Duc de ces nouveaux malheurs, dut hâter sa mort, quoiqu'il fût dans sa soixante-neuvieme année.

Ce prince, malgré des défauts essentiels, tels que sa mauvaise foi, l'esprit d'intrigue & de brouillerie, fut un des plus grands princes, non-seulement de la Savoye, mais encore de son siécle.

Il disoit que donner & pardonner étoient les vrais caracteres d'un Souverain, & qu'il se seroit cru le plus malheureux des hommes, si Dieu ne lui avoit pas donné de quoi faire l'un & l'autre. Un jour, Meinier, son secrétaire, lui ayant présenté plusieurs expéditions à signer, où il y avoit des dons & des récompenses pour des personnes qui l'avoient servi ; le Duc, après les avoir signées, eut la curiosité de lui demander à quoi se montoit ce qu'il avoit donné? « A » quatre mille ducatons, » répondit Meinier. » Quoi! reprit le Duc tout fâché, en lui ôtant des mains toutes ces expéditions, pour les jetter au feu, » vous me faites tant » signer pour un jour, & donner si peu? »

Il avoit pour maxime de ne jamais mécontenter personne, de sorte que tous ceux qui avoient affaire à lui s'en retournoient toujours satisfaits ou de promesses, ou de présens, ou de caresses.



VICTOR-AMÉDÉE I.

[1630.]

HÉRITIER des Etats de son pere, ce prince le fut aussi de ses grandes qualités. Quoiqu'il sçut faire la guerre, il aima la paix; & son premier soin fut de la procurer à ses peuples. Il fit, par la voie de la douceur, ce que Charles n'avoit pu faire par la voie des armes, & à force de dépenses. Il obtint, par le jugement même de l'empereur & du roi de France, une partie du duché de Montferrat, pour les anciennes prétentions de sa maison; & Louis XIII lui rendit généreusement ses Etats.

[1635.]

* Ligue offensive & défensive, entre la France, la Savoye & le duc de Parme, conclue à Rivole. Victor-Amédée fut fait capitaine-général de la Ligue. Ce prince & le maréchal de Créqui, général des troupes Françoises, vont porter la guerre dans le Milanez.

---

* *Mémoires pour l'Histoire universelle de l'Europe.*

[1636.]

Combat près de Buffarola, sur les bords du Téfin. Il dura quatorze heures; & il y resta deux mille Espagnols. On en prit trois cents. On s'attendoit à une nouvelle action pour le lendemain; mais le marquis de Léganez décampa à la faveur de la nuit; & le duc de Savoye ne voulut pas les poursuivre, quoique le maréchal de Créqui jugeât qu'il étoit aisé de les défaire dans leur retraite qui fut si précipitée, qu'ils abandonnerent leur artillerie. L'article du traité signé l'année précédente, en vertu duquel Victor-Amédée devoit donner autant de pays au Roi, aux environs de Pignerol, qu'on en prendroit dans le Milanez, l'empêchoit de rien faire, pour ne pas voir la France s'aggrandir du côté de ses Etats; & il est étonnant que le cardinal de Richelieu ne l'eût pas prévu. Toute la campagne se termina à ce combat.



FRANÇOIS-HYACINTHE.

[1637.]

A PEINE âgé de cinq ans lors de la mort de son pere Amédée, il lui succéda sous la tutelle de la Duchesse sa

mere, l'illustre Christine de France, fille de Henri IV. Cette princesse fit voir, pendant son gouvernement, l'habileté du ministre le plus consommé. Emery, ambassadeur de France, voulut profiter de la circonstance pour se rendre maître de Verceil, sous prétexte d'obliger la Régente, par ce coup d'éclat, à se déclarer pour les François, & d'ôter aux Espagnols le tems de la gagner. Créqui, auquel il communiqua son projet, le rejetta d'abord avec indignation, lui représentant combien il seroit honteux à la France d'opprimer un prince pupille, & une veuve, sœur du roi. Emery, homme violent, de ces gens du goût du Cardinal, le menaça de la colere de ce ministre, s'il ne changeoit d'avis. Comme donc Créqui balançoit entre l'honneur dont il avoit toujours fait profession, & la crainte d'une disgrace, une fille, qui avoit entendu leur conversation, courut en informer la Duchesse. Cette princesse donna sur le champ de si bons ordres, pour la garde de Verceil, qu'une foule d'officiers François s'étant présentés le lendemain aux portes de la ville, sous prétexte de faire prendre le pain de munition, qu'on donnoit tous les jours aux soldats, ils les trouverent si bien gardées, qu'ils n'oserent y entrer.

[1638.]

Les Espagnols avoient fait une irruption en Piémont, & s'étoient rendus maîtres de Brême, où périt le fameux maréchal de Créqui, ayant eu la moitié du corps emportée par un boulet de canon, dans le tems qu'appuyé contre un arbre, il considéroit, à l'aide d'une lunette d'approche, les retranchemens des ennemis. Déja Verceil étoit assiégé. La Régente s'étoit jointe aux François, pour secourir cette place. Les deux armées faisoient ensemble douze mille hommes de pied, & quatre mille chevaux. Elles se mirent en bataille dans la plaine de Vartolle. Christine s'y fit porter en litiere, accompagnée de toutes ses dames & filles d'honneur, & des principaux seigneurs de sa cour. Elle harangua les troupes avec une grace & une noble assurance capables de donner du cœur aux plus lâches. Elle passa dans tous les rangs, pour se faire voir à tous les soldats, & embraser leurs cœurs du feu guerrier, qui pétilloit dans ses yeux. L'intrépidité de Christine ne put cependant point sauver Verceil; & la perte de cette ville fut comme l'avant-coureur d'un plus grand malheur, de la mort du jeune Duc, qui fut emporté bientôt après par une fiévre violente.



CHARLES-EMMANUEL II.

[1639.]

LES commencemens de ce règne furent fort orageux. Christine de France, qui continua de gouverner les Etats de Savoye, en qualité de Régente, eut à se défendre tout-à-la-fois, & des armes des Espagnols, & des intrigues des princes Maurice & Thomas, oncles du jeune duc, l'un & l'autre fils de Charles-Emmanuel I. Le roi de France, qui connoissoit leurs mauvaises dispositions à son égard, avoit engagé la duchesse, sa sœur, à les éloigner de ses Etats; mais ils y étoient rentrés avec le secours des Espagnols, & s'étoient rendus maîtres de plusieurs places. Turin avoit été de ce nombre. Le comte d'Harcourt entreprit de reconquerir une place de cette importance.

[1640.]

Le siége fut long & opiniâtre. Les assiégeans & les assiégés s'affamerent les uns les autres. Malgré la disette, le comte d'Harcourt ne se rebuta point, & rejetta toutes les propositions de paix, qu'on lui fit de la part du pape, disant que, quand ses

chevaux auroient mangé toute l'herbe des environs de Turin, & ses soldats tous les chevaux de l'armée, il leveroit le siége. Les habitans firent vingt-neuf sorties. Dans la derniere ils furent encore repoussés & obligés de rentrer confusément dans la ville, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts, & entr'autres une fille Allemande, vêtue en homme, nommée *Guillaume Susveivel*, qui commandoit une compagnie de chevaux-légers, sous le nom de *capitaine Capponi*, laquelle se défendit avec beaucoup de courage.

On s'avisa, durant ce siége, d'un expédient singulier. Le marquis de Léganez, général Espagnol, ne pouvant point donner de ses nouvelles au prince Thomas, renfermé dans Turin, se servit de l'invention d'un ingénieur Flamand, qui mettoit les lettres dans un boulet creux, qu'à cause de cela l'on appelloit *le canon courier*. Ce premier artifice ayant réussi, on s'en servit pour envoyer de la poudre & de la farine aux assiégés. Malheureusement pour eux, assez peu de boulets allerent jusqu'à la ville. La plûpart retomboient dans le camp des assiégeans; ce qui fit qu'on n'en tira pas long-tems. Toutes ces circonstances rendirent la conquête de Turin mémorable; & elle fit tant d'honneur au général François, que le brave & fameux Jean-de-Wert dit

qu'il aimeroit mieux *être général d'Harcourt*, *qu'empereur*.

[1647.]

Sur la fin de cette année, il parut un almanach pour l'an 1648, qui répandit l'allarme & l'effroi dans toute la Savoye. Il contenoit des prédictions d'évènemens tragiques, de disgraces, de châtimens de ministres, & de la mort même du jeune Duc, sous mots couverts. Quoique cette piéce scandaleuse n'eût au frontispice qu'un nom imaginaire, on découvrit que son auteur étoit un religieux, de l'ordre de S. Bernard, appellé *dom Jean-Gandolphe*, qui avoit quitté les Augustins déchaussés. Le scélérat avoit déja bien d'autres crimes sur le corps. Ce qui le fit sur-tout découvrir, c'est qu'il avoit osé annoncer à plusieurs personnes, que la Duchesse mourroit cette même année. Il chercha en vain à se mettre en sûreté par la fuite. Il fut arrêté. On l'interrogea sur quel fondement d'astrologie il avoit osé prédire la mort de la Duchesse. Le moine ne sçavoit pas plus d'astrologie qu'un autre. Aussi confessa-t-il que ce n'étoit point sur les règles de cet art qu'il avoit fait sa prédiction, mais sur ce qu'il sçavoit de la volonté des hommes. Persuadé qu'en découvrant les complices de cette conjuration, il se délivreroit de la

peine due à son crime, ou que du moins il la feroit adoucir, il écrivit à la Duchesse qu'il avoit les choses les plus importantes à lui révéler. Sur cette ouverture, la Duchesse fit partir un prévôt, avec une bonne escorte pour amener le moine à Turin ; mais cet appareil de monde, qu'il apperçut par les fenêtres de sa prison, le jetta dans une telle frayeur, qu'emporté par son désespoir, il voulut s'ôter la vie, en s'ouvrant une veine. On arriva à tems pour y remédier. On l'observa de près : on lui donna des gardes. Son procès fut instruit, en présence d'un commissaire de Sa Sainteté, suivant ce qui se pratique en Italie, contre les criminels ecclésiastiques. Il déclara, dans ses interrogatoires, avoir pour complice un nommé *Bernard Sillan*, & un autre appellé *Jean-Antoine Joya*. Sillan étoit un ancien sénateur de Turin, homme violent, juge inique, que la Duchesse, pour ses discours libres & insolens, avoit, dès le commencement de sa régence, fait arrêter, suspendu de ses fonctions, & envoyé en exil au fond de la Savoye. Le prince Thomas l'avoit pris sous sa protection, & lui avoit confié l'administration de la justice dans les places qu'il avoit en son pouvoir. Mais Sillan, toujours le même, fit tant par ses injustices, que les princes en furent très-mal satisfaits. Cependant, lors de leur réconci-

liation avec la Ducheſſe, ils le firent rétablir dans ſon titre de Sénateur de Turin, mais ſans qu'il pût toutefois en exercer les fonctions, ni en recevoir les appointemens. Ainſi Sillan deſtitué de ſes revenus, ayant diſſipé ſon patrimoine, ſupportoit impatiemment ſa mauvaiſe fortune. Quant à Joya, il avoit été valet-de-chambre du Duc; & il perdit ſa place, pour s'être déclaré partiſan des princes. Avec auſſi peu de conduite que Sillan, il avoit tout auſſi mal fait ſes affaires. Tels étoient les dignes aſſociés du moine Gandolphe. Il les chargea de l'avoir ſouvent entretenu des moyens qu'on pourroit employer pour faire périr la Ducheſſe, & dit que Joya ſe promettoit d'en venir à bout avec facilité, pourvu qu'il pût avoir quelques-uns des linges dont elle ſe ſervoit, & une image de cire, telle qu'elle ſe trouve décrite dans les Clavicules de Salomon; que Sillan avoit été fort de cet avis, & qu'il regardoit ce moyen comme infaillible; que lui, moine Gandolphe, s'étoit chargé de la faire, en connoiſſant la compoſition, & qu'il en avoit acheté les ingrédiens d'un nommé *Marin*, de Nice, qui nia conſtamment le fait, lorſqu'il lui fut confronté. Sur la dépoſition de Gandolphe, Sillan & Joya furent arrêtés, &, le lendemain, examinés ſéparement. Joya dit qu'il connoiſſoit particuliè-

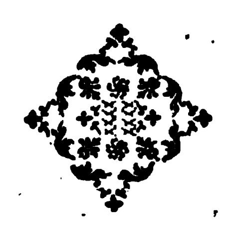
ment le moine, & qu'ils étoient même très-liés ensemble ; mais il nia fortement le fond du crime. Sillan fut plus impudent. Il [illegible] qu'il ne connoissoit point ce Gan[illegible]e dont on lui parloit ; mais sa contenance le trahit ; car, à ce nom seul, il fut saisi d'un horrible frisson : il fit pourtant tout ce qu'il put pour montrer un air assuré. S'étant levé sur le lit où on l'avoit apporté, à cause de son âge, & parce qu'il n'étoit pas encore guéri d'une longue maladie, il voulut lire lui-même les interrogatoires, & ses réponses avant de les signer. Le lendemain, soit de dépit d'avoir nié ses interrogatoires avec trop d'affectation, tandis qu'il auroit peut-être pu se sauver par un mensonge plus vraisemblable, soit de regret de se voir à la veille d'un supplice honteux, il tomba dans une si grande foiblesse, qu'il mourut le même jour, malgré tous les secours qu'on put lui donner. On poursuivit le procès des deux autres criminels, qui furent l'un & l'autre exécutés comme coupables de lèse-Majesté au premier chef.

[1654.]

Commencement des troubles des Vallées de Lucerne, de S. Martin, d'Angrone & de la Pérouze. Les habitans de ces cantons, appellés *Barbets*, par dérision, parce

qu'ils professoient le Calvinisme, avoient été jusqu'alors tolérés par les ducs de Savoye, moyennant l'observation de certaines loix qu'ils leur avoient imp[illegible] Mais ces peuples indociles & rem[illegible], se croyant en sûreté dans leurs montagnes inaccessibles, avoient fait peu de cas de ces loix. Tout récemment ils venoient de commettre deux attentats insignes contre la religion. Ils avoient assassiné dans sa maison même le curé de Fénil, village endeçà de Pélice; &, le jour de Noël, ceux de la Tour, pour se moquer de la solemnité, avoient promené, tout le jour, un âne par le pays, au son des tambours & des flûtes. Ils avoient brûlé la maison de la mission établie pour leur conversion, & n'avoient pas plus épargné l'église où se disoit la Messe. Le Duc, qui venoit de se faire déclarer majeur, envoya le marquis de Pianez, pour les ranger à leur devoir & punir leur insolence. Le Marquis eut beaucoup de peine à en venir à bout. Ces furieux résisterent tant qu'ils purent; & plusieurs d'entr'eux aimerent mieux se faire massacrer que d'obéir. On ne voit rien que de juste dans cette rigueur exercée par un souverain contre des sujets rebelles. Cependant toute l'Europe fut inondée, à cette occasion, de libelles diffamatoires contre ce prince. A en croire les Protestans exci-

tés par leurs ministres, les troupes du duc de Savoye avoient commis des cruautés inouïes dans les Vallées. Par-tout elles avoient fait couler des ruisseaux de sang. On avoit fait périr par la main des bourreaux une infinité d'innocens, quoique, dans tout le cours de la guerre, deux seuls des plus mutins eussent péri du dernier supplice. On avoit mangé les petits enfans, & bu dans les crânes des malheureux Barbets. Ces calomnies atroces s'accréditerent en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, au point que plusieurs Souverains envoyerent des députés au duc de Savoye, pour le prier d'arrêter la persécution.





VICTOR-AMÉDÉE II.

[1675.]

FILS aîné de Charles-Emmanuel II, il est reconnu pour son successeur sous la tutelle de sa mere Marie-Jeanne-Baptiste de Savoye-Némours. Sa minorité n'offre rien de remarquable. En 1684, il épousa la princesse Anne-Marie d'Orléans, fille puînée de Philippe de France, duc d'Orléans, frere unique de Louis XIV, & de Henriette-Anne de la Grande-Bretagne.

[1690.]

Malgré l'alliance qui l'attachoit à la France, & d'importans services reçus tout récemment de cette couronne, Victor-Amédée se ligue avec l'Espagne & l'Empire contre Louis XIV. Ce prince donne ordre aussi-tôt à M. de Catinat d'entrer dans les Etats du Duc. En conséquence, l'armée Françoise tombe sur la Savoye, & s'empare d'un bon nombre de places. Victor veut arrêter ses conquêtes. Il joint M. de Catinat à Staffarde, près de Saluces; mais la défaite totale de ses troupes, & la perte de son canon & de tout son bagage, sont le

le fruit de sa témérité. Saluces, Savillan & Suze ouvrent leurs portes aux vainqueurs, qui se rendent maîtres, l'année suivante, de Ville-franche, de Nice, & de Montmélian.

[1692.]

Trop foible pour résister seul aux forces de Louis XIV, le duc de Savoye avoit mendié les secours de toutes les nations qui étoient entrées avec lui dans la grande alliance. Se voyant à la tête d'une armée formidable d'étrangers, il forme le hardi projet de faire une irruption dans le Dauphiné. Rien ne s'opposoit à cette entreprise. Les passages étoient fort mal gardés ; & quelques corps de milices, répandus çà & là, n'étoient guères en état de faire résistance. Aussi le Duc n'eut-il pas de peine à s'emparer d'Ambrun & de Gap ; mais bientôt il fut forcé d'abandonner ces conquêtes, sans en emporter d'autres dépouilles que les cloches des deux villes.

[1693.]

Bataille de la Marsaille, près de Pignerol, où le duc de Savoye est battu par le maréchal de Catinat, avec perte de huit mille hommes, de tout son canon, & de cent six drapeaux. Il avoit déja pris le fort de Sainte-Brigitte, & pressoit la ville de

Pignerol, lorsque les mouvemens que fit le Maréchal l'obligerent de se retirer, dans la crainte d'en venir à une bataille ; ce qu'il ne put éviter.

[1696.]

Il ne falloit rien moins que les salutaires leçons de vainqueur du Staffarde & de la Marsaille, pour amener le duc de Savoye à des sentimens pacifiques. Il demanda la paix & l'obtint. Le traité portoit, entr'autres choses, que, le Roi reprenant les mêmes sentimens de bonté qu'il avoit auparavant pour Son Altesse Royale, comme elle l'en supplioit, Sadite Altesse renonçoit à tous traités faits avec l'Empereur & ses Alliés, & se chargeoit d'employer tous ses soins auprès d'eux, afin d'obtenir la neutralité pour l'Italie, jusqu'à la paix générale. Le mariage de Marie-Adélaïde, fille aînée du Duc, avec le duc de Bourgogne, depuis Dauphin, fut le sceau de ce traité.

[1703.]

Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, ayant été élevé sur le thrône d'Espagne, le duc Victor avoit été des premiers à le reconnoître ; & il avoit donné la seconde de ses filles en mariage à ce monarque. Au mépris de cette nou-

velle alliance avec la maiſon de Bourbon, le Duc ſe ligue contre elle avec l'Empereur, qui lui promet le Montferrat-Mantouan, & quelques places du Milanez. Louis XIVe ne fut pas plutôt informé de ce traité, qu'il envoya des ordres au duc de Vendome, alors en Lombardie, de faire déſarmer les troupes du duc de Savoye, qui étoient jointes à celles de France; ce qui fut exécuté ponctuellement. On s'empara, en même tems, de la Savoye, excepté de Montmélian qui fut bloqué, & qui ne ſe rendit qu'à la fin de 1705.

[1704.]

Verceil, aſſiégée par le duc de Vendôme, eſt obligée de ſe rendre après trente-cinq jours de tranchée ouverte. On fit ſix mille priſonniers. Les autres places du Piémont eurent le même ſort. Yvrée & ſes châteaux furent emportés, & l'on y arrêta onze bataillons. Suze tomba de même au pouvoir des François, qui ſe rendirent maîtres de tout le Val-d'Aouſte. L'année ſuivante, Ville-franche, Verrue, Chivas, & Nice, toutes places très-fortes, augmenterent leurs conquêtes.

[1706.]

Il ne reſtoit plus au duc de Savoye que Turin, ſa capitale. On en fit le ſiége. Mais

au moment où les affaires du duc paroiſſoient le plus déſeſpérées, elles prirent tout-à-coup une face nouvelle. * Le 7 de Septembre, le duc de Savoye & le prince Eugène attaquerent les retranchemens des François devant Turin, entre la Doire & la Sture. L'action commença vers les huit heures du matin; & le retranchement fut forcé trois heures après, pendant qu'on panſoit M. le duc d'Orléans, qui avoit reçu une bleſſure dangereuſe au bras, en s'expoſant avec toute la bravoure imaginable. Le ſentiment de ce prince avoit été qu'on allât au-devant de l'ennemi pour le combattre avec toutes les forces réunies, au lieu de l'attendre dans les lignes où l'on ne pouvoit mettre que huit mille hommes en bataille. C'étoit l'unique parti qu'il y eût à prendre; & on ne le prit pas, parce que les ordres de la cour y étoient contraires.

Ces ordres avoient été adreſſés au maréchal de Marſin; &, dans la Lettre que le duc d'Orléans écrivit au Roi, ſur cette funeſte journée, après avoir témoigné la peine que lui faiſoit la défaite de l'armée, & la levée du ſiége, il ajoûta: « Et, ſi je » l'oſe dire, le chagrin d'avoir commandé

* *Mémoires pour l'Hiſtoire univerſelle de l'Europe.*

» une armée qui avoit ordre d'obéir à
» Marsin m'en fait encore plus. »

Les vainqueurs trouverent dans le camp ennemi deux cents cinquante-cinq pièces de canon, cent soixante-huit mortiers, sept mille huit cents bombes, trois mille deux cents grenades royales, sept mille cinq cents petites grenades, quarante-huit mille boulets de canon, quatre-vingt-six mille quintaux de poudre, les tentes, le bagage & une partie de l'argent destiné à payer l'armée. M. le duc d'Orléans blessé dangereusement, & le maréchal de Marsin blessé à mort, ne purent prendre soin de la retraite. Elle se fit en désordre; & plus de sept mille François furent faits prisonniers. Cette grande victoire, qui couvrit de lauriers le duc de Savoye & le prince Eugène, les mit en état de reconquérir, en très-peu de tems, le Modénois, le Mantouan, le Milanez, le Piémont, & enfin le royaume de Naples.

[1707.]

Victor-Amédée, que nous avons vu naguères si humilié, conçoit & exécute le hardi projet d'assiéger Toulon en Provence. Un peu plus de célérité dans l'exécution mettoit la France aux abois. Il passa le Var, le 10 de Juillet, & n'arriva que le 25 devant la place où l'on avoit eu le

tems de faire tous les préparatifs de défense nécessaires. Après trois semaines de siége, ce Duc & le prince Eugène furent obligés de décamper.

[1713.]

Cette année est une des plus glorieuses pour la maison de Savoye. La paix d'Utrecht lui procura, de la part du roi de France, la restitution de la Savoye & du comté de Nice, & la cession de la vallée de Pragelas, avec les forts d'Exilles & de Fénestrelles, les vallées d'Oula, de Sézane & de Bardonache, avec le Château-Dauphin; &, de la part du roi d'Espagne, elle obtint la Sicile & les isles adjacentes, à titre de Royaume. Victor-Amédée en fit depuis échange avec l'empereur pour le royaume de Sardaigne, qu'il a transmis à sa postérité. Ce prince fit une abdication générale de tous ses Etats, le 3 de Septembre 1730, en faveur de Charles-Emmanuel, IIIe du nom, son fils, aujourd'hui régnant. Il mourut, deux ans après, dans sa soixante-septieme année.

Fin des Anecdotes de Savoye.



ANECDOTES HONGROISES,

DEPUIS *L'AN 434 DE J. C.* JUSQU'A PRÉSENT.

INTRODUCTION.



LUS l'origine d'une nation est reculée, plus elle est incertaine & noyée, pour ainsi dire, dans les fabuleuses fictions de l'ignorance & de la barbarie. Telle est celle de la nation Hongroise, que ses historiens font remonter jusqu'au déluge universel. Hunor & Magor, disent-ils, fils du fameux Nemrod, étant un jour à la chasse, apperçurent une biche qu'ils poursuivirent jusqu'aux Palus-Méotides. L'animal s'enfonça dans des taillis épais, & nos chasseurs firent d'inu-

tiles efforts pour le joindre. Ils parcoururent les Palus, c'eſt-à-dire les bords de ces vaſtes marais qu'on appelle aujourd'hui la *mer de Zabache*. Les trouvant fertiles & propres pour les pâturages, ils ne ſongerent plus à leur proie, & réſolurent d'habiter ce pays. Après en avoir obtenu l'agrément de leur pere, ils revinrent s'y fixer avec leurs troupeaux & leurs eſclaves. Au bout de cinq ans, étant ſortis pour chaſſer dans le déſert, ils entendirent une ſymphonie qui piqua leur curioſité. C'étoit une troupe de jeunes filles qui, ſe trouvant en liberté, loin de la compagnie des hommes, ſe livroient aux tranſports d'une joie vive & folâtre. Les deux freres, aidés de leurs eſclaves, fondirent auſſi-tôt ſur cette troupe timide, & l'emmenerent dans leurs marais. Entre ces priſonnieres, il y en avoit deux plus belles que les autres. Elles étoient filles de Dula, prince des Alains. Hunor & Magor les prirent pour femmes; & c'eſt de ce double mariage que ſont ſortis les Huns ou Hongrois. Ce qu'on peut recueillir de cette hiſtoriette, & ce qui paroît conforme aux Annales les plus authentiques des peuples Orientaux, c'eſt que les Huns, ou Tuns, ou Tartares, chaſſés apparemment des frontieres de la Chine, firent une irruption dans les pays ſitués aux environs de la mer Caſpienne, & s'établi-

rent dans cette contrée que les Romains appelloient *Pannonie*, du mot *panis*, pain, à cause de la fertilité du terroir, & dont le pays, appellé depuis *Hongrie*, étoit une portion considérable. On fixe l'époque de l'irruption des Huns en Pannonie, vers la fin du quatrieme siécle, depuis la naissance de Jesus-Christ.

[AN. 434. DE J. C.]

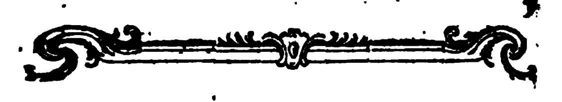
Roas, chef ou roi des Huns, étant mort, Attila & Bléda, ses neveux, lui succéderent. On sçait les ravages horribles & les conquêtes que fit Attila dans l'Europe, & particulièrement dans l'Empire Romain, qu'il réduisit presque dans une honteuse servitude. Il soumit à ses loix une foule de peuples guerriers, les Goths, les Gépides, les Suèves, les Alains, les Hérules, les Sarmates, les Sémandres, les Squires, les Sattagares, les Ruges, les Agatirzes, & les incorpora dans ses armées & dans sa nation. Ce conquérant redoutable, ou plutôt ce fléau de la Divinité, comme il se faisoit appeller lui-même, étant mort en 454, ses enfans furent chassés de la Pannonie par les Gépides qui avoient enfin secoué le joug, & contraints de repasser, avec toute la nation des Huns, dans la Scythie Asiatique, dont ils étoient originaires.

Une seconde peuplade de Huns repa-

rut en Pannonie., dans le ſeptieme ſiécle, & s'y fit des établiſſemens. Elle en fut chaſſée par Charlemagne, dans le ſiécle ſuivant.

[884.]

Tant de malheurs & de défaites n'avoient pu faire oublier entiérement aux Huns un pays poſſédé par leurs ancêtres. Ils ſe réunirent ſous ſept de leurs plus braves chefs; paſſerent le pays des Ruſſes, & vinrent camper ſur les bords du Niéper, ou Boriſthène, près de la ville de Kiovie. Almus, qui conduiſoit la colonie, attaqua les Ruſſes & les battit. Il traverſa la Ruſſie Polonoiſe; &, s'étant approché des ſources de la Teiſſe, il s'empara d'un château nommé *Hung-var*, dans la langue du pays. Ce fut-là le premier établiſſement des Huns, & ce qui leur fit donner le nom de *Hungari*, *Hongrois*, comme celui de *Hongrie* au canton dont ils s'étoient rendus maîtres. Arpad, fils & ſucceſſeur d'Almus, ajoûta de nouvelles conquêtes à celles de ce brave chef. Il eut lui-même pour ſucceſſeur Zulta, ſon fils, qui porta la terreur de ſes armes en Italie, en Allemagne, & dans une partie de la France. Zulta fut pere de Toxis, qui donna le jour à Geyſa, le premier prince Chrétien de Hongrie, & dont le fils, S. Etienne, eut le premier le titre de Roi.



S. ETIENNE, *premier Roi de Hongrie*.

[997.]

CHARLEMAGNE, dans son expédition contre les Huns, conquérans de la Hongrie, avoit répandu parmi ces Barbares les premieres semences de l'Evangile. Etienne, élevé dans les principes de la Religion Chrétienne, n'eut rien de plus à coeur que de la faire embrasser à ses sujets. Il n'eut garde d'employer la violence & la contrainte, moyens odieux & toujours insuffisans. La douceur, la persuasion, les bienfaits, &, plus que tout cela, l'exemple de ses vertus, lui concilierent tous les cœurs & tous les esprits. Aussi grand capitaine que religieux monarque, il réprima les Transilvains, les Bulgares, les Esclavons, les Croates, peuples idolâtres, qui vouloient s'opposer aux progrès du Christianisme en Hongrie.

[1000.]

Pour récompenser le zèle ardent & généreux d'Etienne, le pape Sylvestre II lui adresse ce Bref remarquable, dans les

quel, après lui avoir accordé le diadême, le titre de Roi, & quelques autres demandes particulieres, il s'exprime ainsi: « Et » parce que votre Noblesse, voulant avoir » part à la gloire des Apôtres, en faisant » annoncer l'Evangile, prêcher Jesus-Christ » & établir sa foi, a suppléé, en quelque » maniere, aux fonctions du sacerdoce & » aux nôtres; voulant sur-tout honorer le » prince des Apôtres: A ces causes, afin » d'honorer à présent & pour toujours vo» tre Excellence & vos successeurs qui se» ront élus par les grands du royaume, & » approuvés par le saint siége, nous vous » accordons, à vous & à eux, par la même » autorité apostolique, le pouvoir de faire » porter devant vous la croix, signe de » l'apostolat, & de disposer & régler les » affaires des églises de votre royaume, » présentes & à venir, comme tenant no» tre place, & celle de nos successeurs, &c.»

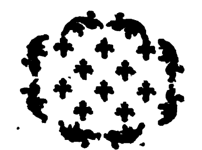
On voit, par ces paroles, que, si les rois de Hongrie ne tiennent point des papes leur couronne, chose que ces Souverains spirituels n'ont pas le pouvoir de donner, ils en ont au moins reçu le droit d'élection, de nomination & de collation pour tous les grands & petits bénéfices de leur royaume; & c'est un privilége dont ils ont joui jusqu'à présent.



PIERRE, *surnommé* L'ALLEMAND.

[1038.]

CE prince, fils de l'empereur Henri II, fut placé sur le thrône de Hongrie, par le crédit de sa sœur Gisèle, femme du roi S. Etienne. Il soutint mal l'éclat de sa nouvelle dignité. Peu favorable à la noblesse du royaume, il donna la plûpart des charges aux Allemands; ce qui ne tarda pas à le rendre odieux. Les Etats s'assemblerent, dès qu'ils le purent en sûreté. Pierre fut déposé solemnellement; & Abas ou Ovon, de la famille de S. Etienne, fut élu en sa place.





ANDRÉ I.

[1047.]

LE peuple, toujours aveugle dans ses opinions, avoit attribué les malheurs des deux derniers règnes au changement de Religion, & prétendoit que le rétablissement de l'idolatrie pouvoit seul appaiser le courroux du Ciel. André n'eut rien de plus à cœur que de détruire ce préjugé ridicule. Il se déclara pour la Religion Chrétienne. Sa modération & son équité lui gagnerent l'estime & l'amour des Hongrois. Il fit fleurir les sciences & les arts dans ses Etats. Ayant fiancé le prince Salomon, son fils, avec la princesse Sophie, fille de l'empereur, il ne songeoit plus qu'à jouir du repos que sembloit devoir lui procurer cette alliance ; mais le prince Béla, son frere, en conçut une violente jalousie. Il souleva les payens auxquels il fit envisager l'anéantissement prochain de leur culte, si Salomon parvenoit à la couronne. Il eut, en peu de tems sous ses ordres, une armée nombreuse. Secondé d'ailleurs par les Polonois, il livra bataille au roi, son frere, qu'il eut l'inhumanité de faire fouler aux pieds des chevaux.



BÉLA I.

[1056.]

APRÈS une action aussi barbare que celle qui procura la couronne à Béla, croiroit-on que ce prince fut un modèle de sagesse, de prudence & d'équité? La Hongrie lui doit ses loix les plus sages, & ses réglemens les plus utiles. Les peuples eussent été très-heureux sous son règne, si la Justice divine ne se fut hâtée de venger la mort cruelle du roi André. Béla fut écrasé par la chute d'une maison.



SALOMON.

[1059.]

TOUTE la noblesse Hongroise se déclare en faveur de Salomon, fils d'André. Geysa & Ladislas, fils de Béla, lui disputent la couronne. Ceux-ci sont soutenus par les Polonois; celui-là par l'empereur Henri III, son beau-frere. Les deux freres eurent le dessous, & se retirerent en Pologne. Geysa ne vit pas plutôt les Alle-

mands retournés dans leur pays, qu'il revint faire la guerre à Salomon. Cependant, par l'entremise de Didier, archevêque de Strigonie, il se fit un accommodement par lequel Ladislas & Geysa se contenterent des biens patrimoniaux de leur pere. Ils servirent utilement le roi de Hongrie contre les Vénitiens & contre les Bohêmes; mais, à la prise d'Albe, d'autres disent de Belgrade en Bulgarie, la mésintelligence éclata tout-à-coup, sous prétexte que Salomon ne faisoit pas un partage égal du butin. On en vint aux mains. Le roi de Hongrie, ayant été vaincu, prit la fuite & alla chercher un asyle hors des pays de sa domination.



GEYSA.

[1074.]

ABANDONNÉS de leur Souverain, les Hongrois virent avec plaisir Geysa monter sur le thrône. Ce prince sçut maintenir son usurpation contre les efforts de l'empereur, qui vouloit rétablir Salomon, mais qui, trop occupé contre le fameux Grégoire VII, l'ennemi juré des Puissances temporelles, ne put jamais rien entreprendre en sa faveur. Son règne ne fut que de trois ans.

LADISLAS I.

[1077--90.]

L'AMBITION eut si peu de part à l'élévation de ce prince, frere de Geysa, qu'il ne voulut point monter sur le thrône, sans l'aveu de Salomon. Celui-ci, ne pouvant vaincre le ressentiment des Hongrois, consentit à reconnoître un maître, & se contenta des riches apanages qui lui furent accordés par Ladislas. Mais rien ne dédommage de la perte d'une couronne. Salomon excita des troubles dans la Hongrie; &, secondé des Grecs & des Cumans, il osa livrer bataille à Ladislas. La victoire se déclara pour le parti le plus juste. Salomon, au désespoir d'être toujours malheureux & criminel, se retira dans une solitude où il finit ses jours dans les exercices de la pénitence.

[1091.]

Ladislas, délivré de ce concurrent, s'occupa tout entier à defendre son royaume, & à en étendre les limites. Il repoussa avec vigueur & avec succès les courses des Tartares. Il unit à sa couronne les provinces de Croatie & de Dalmatie qu'il avoit con-

quises. Les Cumans, peuple inquiet & remuant, furent subjugués. Les Bulgares & les Serviens eurent le même sort. Il secourut Boleslas, roi de Pologne, contre ses sujets rebelles, & rétablit ce prince sur le thrône, après s'être rendu maître de Cracovie. Ladislas, à la sollicitation du pape Urbain II, se disposoit à faire le voyage de la Terre-sainte, lorsqu'il mourut infiniment regretté des Hongrois. Son zèle pour la Religion Chrétienne & ses vertus éclatantes l'ont fait mettre au nombre des saints.



COLOMAN.

[1095.]

GEYSA, frere & prédécesseur de Ladislas avoit laissé deux enfans en bas-âge, Coloman & Almus. Après la mort de leur oncle, l'aîné fut élu pour lui succéder. L'ambition arma contre le nouveau roi son frere Almus; mais cette guerre ne fut fatale qu'à son auteur. Il fut vaincu dans une bataille, & condamné par son frere à perdre la vue. Dans le cours de son règne, Coloman eut plusieurs guerres à soutenir contre les Russes, contre les Vénitiens, contre l'empereur Henri V. Il les termina

toutes à la gloire de la Hongrie. Mais, autant ce prince fut craint & estimé des étrangers, autant fut-il haï de ses propres sujets qu'il traitoit avec la derniere sévérité. Etienne son fils lui succéda.



ETIENNE II.

[1114.]

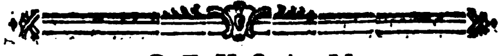
LES Grands du royaume gouvernerent, pendant la minorité du prince. A leur administration succéda le règne le plus foible & le plus malheureux. Etienne aimoit le luxe & les plaisirs. Il s'y livra sans réserve & négligea les conseils des personnes sages de sa cour pour suivre ceux des jeunes libertins de son âge. Les peuples voisins trouverent la circonstance favorable pour regagner ce qu'ils avoient perdu. Ils déclarerent la guerre à la Hongrie; mais Etienne fut presque toujours malheureux. Les Russes, les Bohêmes, les Polonois, les Grecs le battirent plusieurs fois. Les Vénitiens le dépouillerent de la Dalmatie. Accablé de tant de disgraces & de la haine de ses sujets, il renonça volontairement à la couronne en faveur de Béla, fils d'Almus, frere de Coloman, & alla finir ses jours dans un monastere.



BÉLA II, *dit* L'AVEUGLE.

[1132.]

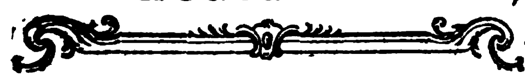
CE prince avoit eu le même sort que son pere, à qui Coloman avoit fait perdre la vue. Mais il fit voir, par sa conduite pleine de sagesse & de prudence, combien les yeux de l'esprit sont plus utiles que ceux du corps pour le gouvernement des Etats. La Hongrie fut heureuse sous ce monarque politique. Il termina par la négociation toutes les guerres étrangeres & domestiques; procura l'abondance à ses peuples, & mérita d'en être sincèrement regretté.



GEYSA II.

[1141.]

DE quatre fils que laissa Béla II, trois monterent successivement sur le thrône. Geysa l'aîné marcha sur les traces de son pere. Ses talens pour la guerre n'avoient pas encore eu l'occasion de se développer. Les Autrichiens ayant fait des courses en Hongrie, Geysa se mit promptement à la tête de ses troupes & chassa les ennemis de ses frontieres. Il eut le même succès dans la guerre qu'il entreprit contre Ladomir, prince de Russie.



ETIENNE III.

[1161.]

ELEVÉ sur le thrône au préjudice d'un fils de Geysa, ce prince sçut s'en rendre digne par ses vertus. D'un naturel doux & pacifique, il ne s'occupa d'abord que des moyens d'entretenir la paix & l'abondance dans ses Etats, & de se faire aimer de ses peuples. Il combla de bienfaits la plûpart des seigneurs de sa cour ; accorda de grands privileges à la noblesse, & poussa si loin la complaisance pour le sénat, qu'il n'entreprenoit rien sans l'avoir auparavant consulté. Il étendit ses graces sur les petits, comme sur les grands ; abolit plusieurs impôts, & exempta de corvées, pendant trois ans, les habitans de la campagne. Tant de bontés furent payées de la plus noire ingratitude. La noblesse, devenue fiere & orgueilleuse, forma de nouvelles prétentions. Le peuple, de son côté, que la prospérité rendoit insolent, se mêla de critiquer le gouvernement, & se mutina dans quelques cantons. Honteux & furieux tout-à-la-fois de voir ses bienfaits si mal récompensés, Etienne fit succéder à la douceur une sévérité rigoureuse. Il gouverna quelque

tems les Hongrois avec un ſceptre de fer; mais le paſſage trop prompt d'un excès à ſon contraire n'eut pas l'effet qu'il en attendoit. Tous ſes ſujets ſe ſouleverent. Ladiſlas & Etienne ſes freres ſe mirent à la tête des mécontens, & ſe firent proclamer Rois, chacun dans différentes provinces; mais, le premier étant mort peu de tems après, & le ſecond ayant été vaincu par le roi ſon frere, la paix fut rendue à la Hongrie.



BÉLA III.

[1173.]

IL étoit neveu, d'autres diſent frere d'Etienne III. Ayant trouvé le royaume en proie aux diſſenſions domeſtiques & le gouvernement dans la derniere confuſion, ſes premiers ſoins furent de rétablir l'ordre dans les finances, dans la police, & dans la magiſtrature. Des troupes formidables de brigands infeſtoient les provinces. Il ne négligea rien pour les exterminer. L'eſprit de faction avoit gagné tous les corps de l'Etat. Il publia des loix ſéveres contre les attroupemens, contre les libelles, contre tout diſcours ſéditieux. Pour gouverner le

royaume avec plus d'ordre & de discernement, il le divisa en comtés ou provinces, & il y établit des gouverneurs qu'on appelloit *comtes*; dignité qui, selon l'idée que nous en donne le roi Béla, avoit beaucoup de rapport avec celle de Vaivodes en Pologne.

Aussi habile dans l'art de la guerre qu'équitable & vigilant dans l'administration du gouvernement, il remporta de grands avantages sur les Vénitiens, qu'il chassa d'une partie de la Dalmatie. Cependant sa modération lui fit éviter toutes les guerres qui ne lui paroissoient pas justes ou nécessaires. Après avoir entièrement pacifié le royaume au-dehors, & éloigné toutes les occasions de dissensions domestiques, Béla mourut infiniment regretté de ses peuples.



ÉMÉRIC.

[1190.]

DE deux fils que laissa Béla, Emeric l'aîné fut reconnu pour son successeur; mais André son cadet, prince ambitieux & plein de mérite, lui disputa la couronne. Ils mirent chacun une armée en campagne. Lorsqu'on fut sur le point d'en venir aux

mains, Emeric s'avança ſeul juſqu'aux premiers rangs de l'armée ennemie; &, s'adreſſant aux chefs, il leur repréſenta, d'une maniere ſi pathétique, la honte dont ils alloient ſe couvrir à jamais, en répandant le ſang le plus pur de la nation, qu'ils ſe laiſſerent toucher, & conſentirent à un accommodement. Emeric donna de grandes terres à ſon frère; & cette bonté rendit André ſi ſoumis, qu'il vit tranquillement Ladiſlas, fils d'Emeric, monter ſur le thrône de ſon pere. Il eſt vrai que ce jeune prince ne fit que paroître, pour ainſi dire, étant mort ſix mois après.





ANDRÉ II.

[1200.]

IL y a peu de rois, dans l'Hiſtoire de Hongrie, qui ſoient plus célèbres que ce prince, ſecond fils de Béla III. Ses éminentes qualités, ſes talens militaires ſeroient peut-être, aux yeux des Hongrois, de foibles titres pour mériter les éloges qu'ils lui prodiguent unanimement, s'ils ne lui étoient redevables des grands & ſinguliers priviléges dont ils prétendent jouir aujourd'hui. Nous en rapporterons quelques-uns ci-après.

[1216.]

La réputation de valeur, qu'André s'étoit acquiſe, l'ayant fait choiſir pour chef de la fameuſe croiſade qui paſſa, cette année, dans la Terre-ſainte *, ce prince ſe vit à la tête d'un nombre conſidérable de Souverains de toutes les nations de l'Europe. Mais, pendant qu'il faiſoit éclater ſon zèle contre les infidèles, il arriva dans ſa famille un accident des plus étranges & des plus funeſtes. Il avoit laiſſé la régence de ſes Etats à Baneban, palatin du royaume, dont il avoit

* *Hiſt. des Révol. de Hongrie.*

éprouvé le zèle & la capacité. Ce ſeigneur avoit une femme également eſtimable par ſa beauté & par ſa vertu, qui tenoit une compagnie fidèle à la reine, pour adoucir l'amertume que lui cauſoit l'abſence du roi ſon époux. Le comte de Moravie, frere de la reine, vint, dans cette conjoncture, à la cour de Hongrie, pour rendre à ſa ſœur les devoirs qu'une amitié très-tendre, qui étoit entr'eux, exigeoit de lui. Ce jeune prince ne put voir la femme du Palatin ſans en devenir éperdûment amoureux. Il ne put ſentir une ſi violente paſſion, ſans la lui déclarer. Elle en reçut l'aveu avec indignation, & avec un air de ſévérité, qui fit comprendre au prince que la violence ſeule pouvoit lui procurer la criminelle ſatisfaction qu'il ſouhaitoit avec tant d'emportement. La reine eut la lâche complaiſance de prêter ſon miniſtere à une action ſi infâme. Elle attira la femme du Palatin dans un endroit écarté, ſous prétexte de l'entretenir en particulier: elle l'y renferma, & la livra aux deſirs criminels de ſon frere. L'excès de la douleur de cette vertueuſe dame ne lui permit pas de cacher à ſon mari l'outrage qu'on venoit de leur faire à tous deux. Elle ne diſſimula pas même ce qu'elle penſoit touchant la part que la reine avoit eue à ſon malheur & à ſa honte. Le Palatin, outré de douleur, crut ne de-

voir mettre aucunes bornes à ſa vengeance; &, pour l'aſſurer, il parut calme & tranquille. Son deſſein étoit d'immoler à ſa fureur le frere de la reine; mais ce prince, auſſi timide que violent, s'étoit déja retiré avec précipitation dans ſes Etats. Baneban, qui ne trouva plus de victime à ſa vengeance, que la complice du crime, n'héſita pas à décharger ſa rage ſur la reine. Il demanda à lui parler en particulier, ſous prétexte de lui communiquer des lettres qu'il venoit de recevoir du roi ſon époux. Il ne ſe vit pas plutôt ſeul avec elle, qu'il lui reprocha, dans les termes les plus amers, la trahiſon qu'elle avoit faite à ſa femme, & ſon indigne intelligence avec le prince; &, ſans avoir aucun égard à ſes vaines excuſes, ni la moindre pitié pour ſes larmes, il lui enfonça un poignard dans le ſein. Après cette exécution, le fier Palatin ſe montra en public, & déclara devant toute la cour, & ſa honte & ſa vengeance.

Chacun entra dans ſon juſte reſſentiment; &, perſonne ne s'étant oppoſé au deſſein qu'il prit d'aller ſoumettre ſon action & ſa perſonne au jugement du roi, qui étoit alors à Conſtantinople, ce prince, qu'une grande droiture & un attachement inviolable pour la juſtice a diſtingué de preſque tous les autres rois, lui accorda ſon pardon, & le renvoya en Hongrie y reprendre les fonctions de Régent, dont il s'étoit ac-

quitté jusqu'alors avec une intégrité peu commune.

[1222.]

De retour dans ses Etats, André s'étoit uniquement occupé du bonheur des Hongrois. Il faisoit régner avec lui la paix, la justice & la clémence. Mais ce qui contribua le plus à le rendre cher à ses peuples, fut le décret que ce prince publia, cette année, par lequel il confirme les anciens priviléges accordés aux Hongrois par ses prédécesseurs, & leur en accorde de nouveaux. Un des articles de ce décret porte que le roi, ni aucun de ses descendans, ne pourra jamais se saisir de la personne d'un gentilhomme, s'il n'a préalablement été cité & convaincu juridiquement.

Par un autre, le roi déclare qu'il ne fera aucune levée de deniers, & qu'il n'exigera aucune taxe sur les terres des nobles, qu'il ni prendra aucun logement, s'il n'y est convié, (*nisi vocati,*) & que les biens ecclésiastiques jouiront des mêmes franchises. Pour empêcher à l'avenir ses successeurs de donner atteinte à la présente constitution, le roi consent « que, si lui ou quelqu'un de ses des-
» cendans, en quelque tems que ce soit, veut
» s'opposer à l'exécution de ces priviléges, il
» soit permis, en vertu de cette déclaration,
» aux sujets des rois de Hongrie, présens &
» futurs, de résister & de se défendre, sans
» pouvoir être traités comme rebelles. »



BÉLA IV.

[1235.]

FORMÉ par les leçons, & plus encore par les exemples de vertus d'André, son pere, Béla n'eut pas de peine à marcher sur ses traces. On eût dit que la Hongrie n'avoit point changé de maître. L'amour qu'il avoit naturellement pour la paix lui fit employer tous ses soins à la conserver au-dedans du royaume, & à l'entretenir au-dehors avec ses voisins. Quelques historiens cependant assurent qu'il traita la noblesse avec mépris, & qu'il eut peu d'égard à ses priviléges.

[1241.]

Quelle que fut la politique de Béla IV, dans sa maniere de traiter la noblesse & les grands du royaume, il est certain que, pendant les six premieres années de son règne, ce prince fit fleurir par-tout, le commerce & les arts. Les peuples étoient heureux sous ses loix, lorsque tout-à-coup un déluge effroyable de Tartares, après avoir inondé la Russie & la Pologne, vint fondre sur la Hongrie, & la remplit de toutes sortes de calamités. Badu-Khan, petit-fils de Gen-

ghizkhan, avoit entrepris de conquérir cette partie de l'Europe, avec une armée de cinq cents mille hommes. Des forces aussi redoutables n'éprouverent qu'une foible résistance. Les Hongrois, qui s'étoient flattés d'arrêter les Tartares aux passages des montagnes, furent repoussés & taillés en piéces. Ils n'oserent plus, après cela, tenir la campagne; & ils se disperserent de différens côtés. Béla lui-même se retira sur les frontieres de la Pologne, & passa de-là dans l'Autriche, où le duc Frédéric le retint prisonnier. Cependant les Tartares désoloient la Hongrie, de la maniere la plus barbare. Ils saccagerent & réduisirent en cendres la plûpart des villes de la haute Hongrie. Ils en enleverent non-seulement toutes les richesses, mais encore les hommes, les enfans & les femmes. Ayant poussé leurs conquêtes & leurs ravages jusqu'au Danube, ils passerent ce fleuve; se rendirent maîtres de Gran, & n'épargnerent pas plus la basse Hongrie, qu'ils n'avoient fait la haute. La seule ville d'Albe-Royale & le château de Saint-Martin résisterent à leurs efforts. Pour comble de malheurs, ils parurent vouloir se fixer en Hongrie, & diviserent ce royaume en cent provinces; mais les campagnes se trouvoient absolument ruinées, & les villes tout-à-fait désertes. La famine & la peste,

qui

qui survinrent alors, firent songer les ennemis à la retraite. Ils emporterent un butin inestimable; &, peu de tems après, ils regagnerent l'Asie.

[1243.]

Béla, qui s'étoit retiré des mains de Frédéric d'Autriche, moyennant une grosse rançon, avoit inutilement sollicité le pape & l'empereur de l'aider à chasser les Tartares. Il s'étoit refugié dans l'Esclavonie, accablé de ses propres malheurs, & de ceux de ses peuples. Il n'eut pas plutôt appris le départ des ennemis, qu'il revint dans ses Etats, & s'en remit en possession avec le secours des chevaliers de Rhodes, & des seigneurs *Frangipani*, dont Béla sçut reconnoître les importans services par les riches établissemens qu'il leur procura en Croatie, & dans la basse Hongrie. Ce prince n'épargna rien pour réparer les desordres affreux qu'avoit causés l'irruption des Barbares. Avec bien des peines & bien des travaux, il vint à bout de ramener insensiblement l'abondance & la sûreté bannies depuis si long-tems de la Hongrie. Béla fut moins le roi que le pere des Hongrois. Il vécut tranquillement jusqu'à sa mort.





ETIENNE IV.

[1260.]

SUR la fin du dernier règne, les Moraves & les Bulgares avoient fait différentes irruptions en Hongrie, & causé de grands embarras au roi Béla IV, qui les avoit contenus de son mieux. Etienne, son fils & son successeur, entreprit de les chasser de ses frontieres. La victoire ne se déclara pas d'abord en sa faveur; mais, avec le tems, il sçut la fixer sous ses drapeaux. Il défit entièrement Ottocare, roi de Bohême; punit sevèrement les Moraves de leurs ravages; rendit la Bulgarie tributaire, & subjugua la Moesie. Ce prince mourut dans la treizieme année de son règne, laissant la couronne à son fils Ladislas.



LADISLAS III.

[1272.]

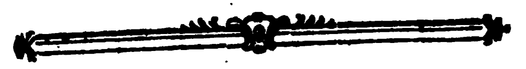
APRÈS quelques foibles lueurs de prospérité, la Hongrie se voit replongée tout-à-coup dans un abyme de malheurs & de disgraces. Le nouveau monarque,

ayant uni ses forces à celles de Rodolphe, premier empereur de la maison d'Autriche, remporta contre Ottocare, roi de Bohême, une victoire signalée. Suivant les Annales de Hongrie, il tua de sa propre main ce monarque. D'autres disent qu'il fut massacré par deux habitans de Stirie, qui vengerent par sa mort celle d'un frere qu'Ottocare avoit fait périr injustement. Quoi qu'il en soit, l'honneur de cette glorieuse journée fut dû presque tout entier à la valeur de Ladislas.

[1285.]

Nouvelle irruption des Tartares en Hongrie. Ils portent par-tout le fer & la flamme; pillent & ravagent les campagnes nouvellement repeuplées; massacrent tous les habitans; enlevent tous les bestiaux, & se répandent, comme un torrent destructeur, jusqu'à Perths, sans rencontrer le moindre obstacle. Trop foible, ou trop timide pour faire face à ces ennemis redoutables, Ladislas entre en négociation avec les chefs des Tartares. Il consent à leur céder ce qu'il ne peut défendre; &, par une lâche complaisance, il leur ouvre l'entrée de sa cour & de son palais. Tandis que ces hôtes perfides achevent de ravager la Hongrie, leurs femmes, belles & séduisantes, subjuguent le cœur de Ladislas. De ce mo-

ment, il ne s'occupa plus que de fêtes & de plaisirs, & se livra tout entier à ses maîtresses, insensible au malheur des peuples, aux murmures de la noblesse, aux menaces du pape qui se crut obligé d'envoyer un légat en Hongrie frapper ce prince des foudres de l'anathême. Cependant les liaisons du monarque Hongrois avec les Tartares lui furent à la fin très-funestes; car, sous prétexte de quelques démêlés, ils fondirent un jour sur sa suite, près du château de Kéreszeg, dont il faisoit ses délices, & le massacrerent.



ANDRÉ III, *dit* LE VÉNITIEN.

[1291.]

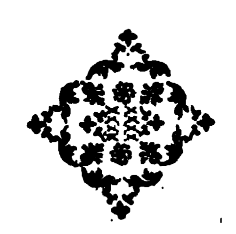
ANDRÉ II, roi de Hongrie, passant en Italie à son retour de la Terre-sainte, fut reçu par le prince d'Est, son ancien hôte, dont il épousa la fille, appellée *Béatrix*, qu'il emmena avec lui en Hongrie. A la mort de son époux, la reine déclara qu'elle étoit grosse, dans une assemblée des grands & des prélats du royaume, convoqués à cet effet. Elle obtint d'eux la liberté de retourner en Italie, auprès de son pere, & passa le reste de

ses jours à Est, où elle accoucha d'un fils qui fut nommé *Etienne*. A peine sorti de l'enfance, ce prince entreprit de déthrôner son aïeul; mais, n'ayant pu réussir dans ce projet ambitieux, il alla cacher sa honte en Espagne. Il revint, quelque tems après, en Italie, où les habitans de Ravenne l'élurent pour Préteur. S'étant fait chasser de cette ville, il se retira depuis à Venise, où il épousa la fille d'un sénateur, nommée *Thomasine*, dont il eut un fils, qui est cet André, surnommé *le Vénitien*, à cause du lieu de sa naissance. Il fut reconnu roi de Hongrie, aussi-tôt après la mort de Ladislas.

[1292.]

Selon Parchitius, André porte la guerre en Autriche. Ce prince, passant par les Etats de l'empereur Albert, pour aller prendre possession du thrône, avoit été, contre le droit des gens, arrêté prisonnier à Vienne, & contraint, pour obtenir sa liberté, de promettre qu'il épouseroit Agnès, fille de l'empereur. De retour en Hongrie, André ne crut pas devoir tenir une parole qu'on lui avoit extorquée par la violence. L'empereur, irrité de ce refus, lui déclara la guerre. André ne tarda pas à se mettre en campagne. Il prit Neustadt, détruisit & brûla quantité de bourgs & de villages; fit

les habitans esclaves, & soumit en peu de tems la plus grande partie de l'Autriche. Ces heureux commencemens eussent sans doute été suivis des conquêtes les plus rapides, si le vainqueur n'eut été rappellé tout-à-coup dans ses Etats, par les troubles qui venoient de s'y élever. Il fit à la hâte sa paix avec l'Autrichien, dont il parut recevoir la loi, puisqu'il épousa la princesse Agnès, l'unique sujet de la guerre. André n'eut pas la satisfaction de rétablir le calme en Hongrie. Il mourut, en 1301, & fut le dernier roi de la famille de saint Etienne.





CHARLES D'ANJOU, *dit aussi* CHAROBERT.

[1301.]

PLUSIEURS concurrens se présenterent pour occuper le thrône de Hongrie. Le premier fut Charles Robert ou Charobert, fils de Charles Martel, & petit-fils de Charles II, roi de Naples, frere de S. Louis, roi de France. Ses droits étoient fondés sur le mariage de son aïeul, lequel avoit épousé une fille d'Etienne IV, roi de Hongrie. Il avoit encore pour lui la faveur de la cour de Rome, qui, dans ce siécle d'ignorance, influoit beaucoup sur les affaires temporelles de la Chrétienté. Le pape Nicolas IV avoit menacé les Hongrois, &, qui plus est, frappé des anathêmes les plus sévères pour les obliger à recevoir un roi de sa façon. Mais ce fut cette rigueur-là même qui nuisit au parti de Charles. En vain il fut proclamé Roi solemnellement, & reconnu pour tel dans toute la Hongrie; en vain il affermit son autorité par la force des armes. Il ne fut maître du cœur de ses sujets, qu'après que ses vertus personnelles, & la douceur de son gouvernement eurent fait oublier les audacieuses entreprises de la cour de Rome.

Jusques-là Charles eut à se défendre, & des armes de ses concurrens, & des attentats des Hongrois qui mirent tout en œuvre, ou pour le déthrôner, ou pour se défaire de lui.

[1304.]

Wenceslas ou *Ladislas IV*, fils du roi de Bohême, avoit été reconnu roi par la plus grande partie des Hongrois; &, dans le même tems, *Othon*, duc de Baviere, s'étoit fait couronner & reconnoître par une faction puissante. Celui-là, jugeant qu'il lui coûteroit trop pour se maintenir, se retira bientôt après en Bohême. Othon crut n'avoir plus rien à craindre. Il goûtoit à peine les douceurs de la royauté, lorsque Ladislas, Vaivode de Transilvanie, fit une irruption dans ses Etats; lui livra bataille; le fit prisonnier, & l'obligea de renoncer à ses prétentions. Charles cependant voyoit avec plaisir ses compétiteurs se détruire les uns les autres. Les foudres du Vatican ayant fait renoncer Ladislas à sa conquête, il crut avoir enfin surmonté tous les obstacles.

[1326.]

Au milieu de la cour de Charles, s'éleve un ennemi plus redoutable que tous ses compétiteurs. Félicien Zachan, seigneur Hongrois, forme le projet de le massacrer, lui, la reine & leurs enfans. La famille

royale étoit alors au château de Vicegrad. Félicien, ſous prétexte des devoirs de ſa charge, entre dans l'appartement du monarque, tire ſon épée, & ſe jette ſur lui. Mais, aveuglé par ſa fureur, il ne lui fit qu'une bleſſure peu conſidérable au bras. Se tournant auſſi-tôt vers la reine Elizabeth, qui étoit préſente, il lui porte pluſieurs coups; &, croyant lui arracher la vie, il ne fait que lui couper les quatre doigts de la main droite; ces doigts, dit l'hiſtorien Bonfinius, fidèles miniſtres de la libéralité de cette princeſſe, & qu'elle occupoit, jour & nuit, à décorer les temples & couvrir l'indigence. Le ſcélérat n'avoit pas plus deſſein d'épargner les enfans du roi. Toujours armé du glaive parricide, il court ſur ces tendres victimes. Mais la fidélité de leurs gouverneurs leur ſauva la vie, ces généreux citoyens ayant fait de leurs propres corps une barriere, à la faveur de laquelle les princes prirent la fuite. L'un des gouverneurs ſe nommoit *Chenéſique*, & l'autre *Nicolas*, fils de Jean Palatin. Au milieu du tumulte & de l'effroi, dont une ſcène auſſi tragique rempliſſoit l'appartement royal, Jean, fils d'Alexandre Patoche, officier de la reine, jeune homme du premier mérite, accourt à la défenſe de ſes maîtres. Il ſe jette ſur Félicien, qui n'avoit pas encore aſſouvi ſa rage exécrable; lui

donne un coup de poignard dans la gorge, & le fait tomber à ses pieds. Aux cris lugubres dont la salle retentit, les soldats de la garde arrivent en foule. Le parricide s'étoit traîné sous une table. Ils fondent sur lui pour l'en arracher; mais, ses efforts allumant de plus en plus le zèle ardent qui les transporte, ils le déchirent par morceaux, & traînent hors de la salle ses membres ensanglantés. Cependant le roi & la famille royale étoient pleins de vie. Le court espace de tems, où venoient de se passer tant d'horreurs, leur avoit paru comme un songe. Ils ne pouvoient en croire leurs propres yeux. La mort du coupable empêchant qu'on ne pût sévir contre sa personne, son infortunée famille fut l'objet de la plus rigoureuse vengeance. D'abord on envoya la tête de Félicien à Bude, ses bras & ses pieds dans les principales villes de Hongrie, pour inspirer par ce spectacle l'horreur d'un pareil crime. Le fils du traître avoit pris la fuite avec un de ses confidens. Ils furent arrêtés l'un & l'autre, & tirés à quatre chevaux. Leurs membres, exposés dans la place publique, servirent de pâture aux chiens & aux pourceaux. Outre ce malheureux fils, Félicien avoit encore deux filles, l'une & l'autre au service de la reine. Elles s'appelloient *Clare* & *Sebeu*. Clare, qui n'étoit point mariée, eut les lèvres, le nez

& huit doigts coupés. En cet état, elle fut conduite dans les rues & dans les carrefours, & obligée de crier : « Telles sont » les peines du talion, qu'on fait souffrir » aux traîtres & parricides envers leur roi. » Sebeu, qui avoit épousé un seigneur Hongrois, nommé *Copai*, eut la tête tranchée dans la citadelle de Lève. Son mari, jetté dans un cachot, y mourut de faim & de misere. On condamna leurs enfans à un bannissement perpétuel. Enfin tous les nobles de la famille de Félicien, qui n'eurent pas le bonheur de se sauver, furent punis du dernier supplice. Vengeance mémorable, & qui, sans doute, paroîtroit atroce, si l'on ne pouvoit traiter trop rigoureusement ceux à qui la majesté du thrône n'est pas capable de faire tomber des mains le glaive parricide !

[1327.]

Pénétré de reconnoissance envers le ciel pour le danger dont il avoit préservé ses jours, Charles avoit entrepris de visiter les Lieux saints. Déja même il s'étoit mis en chemin, pour se rendre à Jérusalem, lorsqu'il apprit, par les Lettres de ses amis, qu'il se tramoit plusieurs complots contre sa couronne, & que l'orage paroissoit se former en Valachie. Cet avis, & la crainte qu'il avoit des Féliciens, qui, quoique

pour la plûpart exterminés, ne laissoient pas d'avoir des rejettons & des partisans, engagerent Charles à revenir sur ses pas. Il visita ses provinces, & rétablit par-tout le calme & l'obéissance. Mais il ne put rien découvrir des prétendus projets du Vaivode Bazarade. Ce prince, au fond, ne songeoit à rien moins qu'à troubler la paix de la Hongrie. Mais des voisins jaloux, entr'autres le Vaivode de Transilvanie, espérant avoir leur part de ses dépouilles, avoient indisposé contre lui le monarque Hongrois, en lui prêtant les vues les plus ambitieuses. Charles se détermina donc à porter la guerre en Valachie, après avoir distribué des troupes dans les provinces de Hongrie les plus suspectes. Il fit d'abord le siége de Zeuris, qu'il prit d'assaut en peu de jours. De-là, s'avançant dans le pays, il mit tout à feu & à sang, & fit un butin immense. De pareilles hostilités, faites sans aucune déclaration de guerre, surprirent extrêmement Bazarade. Mais, comme il sçavoit très-bien l'art de se posséder, & qu'il avoit beaucoup de modération, il se contenta d'envoyer des ambassadeurs à Charles, pour lui représenter l'injustice de son expédition, &, s'il avoit si fort envie du pays qu'il venoit d'envahir, pour le lui céder avec toutes ses dépendances. Aveuglé par ses perfides con-

feillers, le roi de Hongrie reçut mal les propositions du Valaque, & fit à ses ambassadeurs une réponse pleine de mépris. Il les suivit de près avec toutes ses forces. Bazarade l'attendoit dans des défilés inaccessibles, où l'on ne pouvoit arriver qu'après avoir traversé des contrées désertes & montagneuses. Il avoit encore eu la précaution de faire enlever les vivres & les fourrages de tous les lieux par où Charles devoit passer. Aussi l'armée Hongroise fut-elle, en peu de tems, réduite aux plus affreuses extrémités. Charles fut obligé de demander la paix. Il se félicitoit de l'avoir obtenue & de pouvoir regagner ses Etats en sûreté, lorsque Bazarade, qui n'avoit eu dessein que de le tromper, ayant fait occuper par ses troupes les gorges des montagnes, fit pleuvoir tout-à-coup sur les Hongrois une grêle de flèches & de pierres d'une grosseur énorme. La confusion se met aussi-tôt parmi eux. Ils voient de tous côtés la mort suspendue sur leurs têtes. En vain ils s'efforcent de déloger l'ennemi des hauteurs: ils sont, en un moment, précipités & renversés les uns sur les autres. Le rang ni la valeur ne sont d'aucune ressource. Le brave & le lâche, l'officier & le soldat périssent désespérés, sans pouvoir se défendre. Jamais boucherie ne fut plus sanglante. Presque tous les Hongrois furent massacrés. Une seule troupe

de cavaliers se fit jour à travers les bataillons des Valaques; & le roi Charles, qui s'étoit déguisé dans la mêlée, fut heureusement de ce nombre.

[1332.]

Il ne paroît pas que Charles, depuis sa funeste expédition en Valachie, ait eu des guerres bien importantes à soutenir. Devenu prudent & sage par une triste expérience, il préféra les douceurs de la paix à la gloire périlleuse des conquêtes. Il vécut en bonne intelligence avec ses voisins, & vint même à bout, par sa politique, de ce qu'il n'avoit pu faire par la force des armes; c'est-à-dire qu'il se rendit tributaires un grand nombre de Souverains, entr'autres, ceux de la *Servie*, de la Transilvanie, de la *Bulgarie*, de la Bosnie, de la Moldavie & de la Valachie. Ce prince régna glorieusement, pendant trente-deux ans, & fut, après sa mort, autant regretté des Hongrois, qu'il en avoit été haï lors de son avènement au thrône. Il laissa trois enfans qu'il avoit eus d'Elizabeth de Pologne, sa troisieme femme, & il les établit tous avantageusement. Louis, son aîné, fut son successeur au royaume de Hongrie. André, le second, hérita du royaume de Naples. Etienne, le troisieme, eut pour apanage le duché d'Esclavonie.

LOUIS, *dit* LE GRAND.

[1342.]

UN règne long & glorieux lui mérita ce beau titre. Non-seulement il se maintint dans la possession des provinces que son pere avoit acquises ; il sçut y joindre encore de nouvelles conquêtes. Ses premiers exploits furent contre les Saxons, qui s'étoient établis dans la Transilvanie, & qui, tributaires de la Hongrie, avoient cru pouvoir profiter de la mort de Charles, pour secouer le joug de son successeur. Mais Louis ne tarda pas à les faire repentir de leur rebellion. Il remporta sur eux de grandes victoires, & les contraignit à recevoir les loix qu'il voulut leur imposer. Ceux qui refuserent de s'y soumettre furent chassés du pays.

A l'exemple des Saxons, les Valaques avoient été tenté de remuer. Mais, sur la réputation seule des armes de Louis, ils rentrerent d'eux-mêmes dans le devoir, & continuerent de payer tribut à la Hongrie.

[1344.]

Tout étoit paisible au-dedans & au-

dehors du royaume. Louis, dont les talens militaires ne pouvoient rester dans l'inaction, conduisit des troupes en Pologne, pour aider Casimir, dont il avoit épousé la fille, à ranger les peuples idolâtres de la Lithuanie sous le joug salutaire de la Religion Chrétienne. Les deux rois entrerent dans le pays, à la faveur des glaces, accompagnés d'un grand nombre de ministres évangéliques. Voyant qu'ils ne réussissoient point par la persuasion & par la douceur, ils commencerent par piller & ravager le pays. Mais la fonte prochaine des glaces les obligea d'abandonner cette expédition, & de reprendre le chemin de leurs Etats.

[1345.]

Les Tartares ayant fait une irruption dans la Transilvanie, Louis envoie contre eux une armée formidable, sous les ordres d'André, fils de Ladislas, grand homme de guerre, & gouverneur de la province, avec le titre de Vaivode. André joignit les Barbares sur les frontieres de Transilvanie, & leur livra bataille. Ils se battirent d'abord en gens de cœur; puis, suivant leur coutume, ils lâcherent le pied, afin d'accabler plus sûrement l'ennemi trompé par cette manœuvre. Mais André les fit poursuivre avec tant de vigueur & tant d'ordre, qu'ils

ne

ne purent jamais faire usage de leur ruse. Ils furent enfoncés & dispersés çà & là. Les Hongrois en firent un carnage effroyable, & reprirent tout le butin qu'ils avoient enlevé. Atlame, général des Tartares, fut fait prisonnier, & mis à mort sur le champ de bataille.

[1346.]

A peine une guerre étoit-elle terminée qu'il en succédoit une autre, de sorte que Louis étoit regardé comme le prince le plus belliqueux de son tems. Plusieurs petits souverains de la Croatie & de la Dalmatie, excités sous main par la république de Venise, avoient secoué le joug de la Hongrie, & refusé de payer les tributs accoutumés. Grégoire & Nélepce, Croates de nation, étoient les principaux chefs des révoltés. Louis se mit aussi-tôt en campagne, avec Etienne, roi de Mysie, son allié. S'étant jettés de concert sur la Croatie, ils y causerent de si grands ravages, portant partout le fer & la flamme, que les rebelles se hâterent de venir implorer la clémence du vainqueur. Louis les reçut avec bonté; se contenta de leur faire prêter de nouveaux sermens, & les renvoya dans leurs provinces.

Il n'eut pas plutôt congédié ses troupes, que le traître Grégoire leva, pour la seconde fois, l'étendard de la révolte. Louis fit partir

aussi-tôt André, son général, avec deux légions; & le succès de cette expédition justifia parfaitement le choix du prince. Les rebelles furent vaincus & domptés, leurs places prises & démolies, & les projets de la faction Vénitienne rendus impuissans.

[1347.]

Zara, ville de la Dalmatie, que les Vénitiens avoient soustraite depuis long-tems à la domination Hongroise, venoit de se donner, pour la septieme fois, à ses anciens maîtres. Au bruit de cette défection, les Vénitiens envoyerent une armée d'Allemands & d'Italiens, pour assiéger la place. Louis, de son côté, conduisit à son secours cent vingt mille hommes de ses meilleures troupes. Il trouva les travaux du siége déja très-avancés. Un fort, que les assiégeans avoient construit en face de la ville, & d'où leurs machines lançoient continuellement une grêle de traits, incommodoit sur-tout les habitans de Zara. Louis jugea qu'il falloit se hâter d'attaquer ce poste. Il le fit avec la derniere impétuosité; mais les machines des ennemis firent un tel ravage parmi ses troupes, qu'il fut obligé de faire sonner la retraite. Il recommença l'attaque, le jour suivant, avec autant de vigueur, & tout aussi peu de succès. L'opiniâtre valeur des Vénitiens triompha de tous ses efforts.

Ne pouvant empêcher la prise de la place, il fit au moins tout ce qu'il put pour la retarder; & ce ne fut qu'après avoir sacrifié la fleur de son armée à la fidélité des Zarétins, qu'il reprit, à regret, la route de ses Etats. Les Annales Vénitiennes portent que l'armée de Louis fut taillée en piéces; mais nous avons suivi d'autant plus volontiers celles de Hongrie, qu'il nous paroît peu vraisemblable que les Vénitiens, partagés entre les opérations du siége & la défense de leurs retranchemens, ayent pu battre cent vingt mille hommes commandés par un des plus grands capitaines qu'eut alors l'Europe. Quoiqu'il en soit, Zara fut obligée de capituler & de subir le joug qu'elle avoit tant de fois essayé de secouer.

[1348.]

Sur ces entrefaites, on reçut en Hongrie la nouvelle de la mort tragique d'André, roi de Naples, que Jeanne, son épouse, femme impudique & barbare, avoit fait étrangler elle-même avec un cordon de soie. Louis, prince de Tarente, auquel elle donna sa main presqu'aussi-tôt, avoit eu part à cet horrible attentat. Le roi de Hongrie, frere du malheureux André, ne crut pas devoir laisser un tel affront impuni. Sur les invitations réitérées de la plûpart des princes d'Italie, il conduisit

dans le royaume de Naples une armée considérable. A son approche, Jeanne & son époux prirent la fuite & se retirerent à la cour d'Avignon. Ils avoient confié la garde de Naples au duc de Dyrrachium, fils du comte de Grave. Louis ne tarda pas à se montrer aux portes de la ville. Voyant qu'on lui en refusoit l'entrée, il fit escalader les murailles, avec tant de précipitation & de bonheur, qu'il s'en rendit maître. La garnison demeura prisonniere de guerre, avec le duc de Dyrrachium, qui la commandoit. Ce seigneur, à qui l'on fit trancher la tête, fut la seule victime du ressentiment du vainqueur, qui fit grace de la vie à tous les autres. Il se contenta d'exiler les principaux en Hongrie, où, par ses ordres, ils furent traités avec tous les égards dûs à leurs rangs. Louis se fit reconnoître roi de Sicile & de Jérusalem, & repassa triomphant en Hongrie, laissant à Naples Etienne, Vaivode de Transilvanie, avec des forces suffisantes pour tenir ce nouveau royaume dans le devoir. Cependant, sur les vives & pressantes sollicitations du pape Clément VI, il consentit à s'accommoder avec Jeanne, & lui rendit le royaume de Naples.

[1349.]

Louis avoit mis fin à la guerre de Dalmatie, dont nous avons fait mention ci-

dessus, par une trève avec les Vénitiens. Elle ne fut pas plutôt expirée, qu'il reprit les armes. Il passa dans le Frioul & mit le siége devant Trévise. En attendant qu'il pût s'en rendre maître, il fit faire le dégât dans tous les environs, & reduisit bientôt les habitans aux plus affreuses extrémités. Ses troupes, d'un autre côté, s'emparerent de plusieurs places en Dalmatie, & reconquirent Zara. Les Vénitiens accablés par tant de pertes, & voulant prévenir du moins celle de Trévise, demanderent la paix qu'ils n'obtinrent qu'en renonçant à la souveraineté de la Dalmatie.

[1350.]

Louis, de retour en Hongrie, se flattoit de faire goûter enfin à ses peuples les douceurs de la paix; mais il en fut empêché par une irruption subite, que firent les Lithuaniens idolâtres dans la Russie, vaste pays alors tributaire de la Hongrie. Louis se hâta de voler au secours de ses vassaux. Il joignit les infidèles; les battit en plusieurs rencontres, & les chassa des provinces qu'ils avoient envahies.

[1351.]

Six mois après, il fut obligé d'envoyer des troupes contre ces mêmes ennemis que leurs défaites n'avoient pas rendus plus sages. Après les avoir chassés une seconde

fois, il établit des généraux & des gouverneurs en Russie, pour veiller à la sûreté & à l'administration de ce royaume.

[1352.]

La réputation de Louis étoit telle qu'on s'empressoit de toutes parts à rechercher son alliance. Les papes n'eurent pas de plus ferme appui contre les usurpateurs de leur domaine. Ils reçurent de ce prince, en différens tems, des secours considérables de troupes, qui les aiderent à affermir leur autorité dans l'Etat ecclésiastique.

François Carrare, prince de Padoue, avoit aussi recherché l'amitié du roi de Hongrie, lors de l'expédition de ce prince en Dalmatie. Se trouvant sur les bras une guerre importante avec les Vénitiens, il fit prier Louis de l'aider de ses forces. Il en obtint une armée nombreuse, qui descendit dans la Marche-Trévisane, & qui mit tout à feu & à sang dans cette province appartenante à la république de Venise. Tidée Justiniani vint avec une armée à la rencontre des Hongrois. Il leur livra bataille; mais ses troupes furent taillées en piéces; & lui-même demeura parmi les prisonniers. Peu de tems après, Etienne, Vaivode de Transilvanie, qui commandoit les Hongrois, fut défait à son tour par les Vénitiens. Cette vicissitude de succès & de pertes disposa les esprits à la paix. Elle fut conclue entre

Venise & Padoue, sous le bon plaisir du roi de Hongrie.

[1359.]

Les républiques de Venise & de Gènes venoient de se déclarer la guerre. Le roi de Hongrie, le prince de Padoue & le patriarche d'Aquilée, liés d'intérêts avec cette derniere, armerent aussi-tôt contre les Vénitiens. Plus d'une fois la victoire couronna les efforts des alliés; & Louis eut l'honneur de dicter les conditions de la paix qu'il voulut bien accorder aux ennemis. Nous sommes obligés d'avertir ici le lecteur que les Annales Vénitiennes ne sont aucunement d'accord sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, avec les Annales Hongroises. Sans donner la préférence aux unes plutôt qu'aux autres, on peut remarquer seulement qu'il ne s'écrit rien à Venise, concernant les affaires de la république, que sous l'inspection & le bon plaisir du sénat.

Louis fut moins heureux dans l'expédition de Bosnie, dont il avoit cru devoir se reposer sur ses lieutenans. Il s'agissoit de dissiper une faction puissante des nobles de la province. Nicolas, comte palatin de Hongrie, ayant mis le siége devant une des plus fortes places des rebelles Bosniens, fut obligé de le lever, après avoir vu périr la plus grande partie de son armée. Pour comble

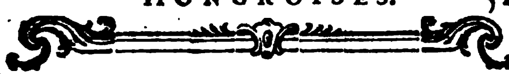
de malheur, les ſceaux du roi furent pris ; & l'on fut obligé d'en faire faire d'autres, dont on ſcella tous les anciens actes, diplomes & priviléges.

[1362.]

Stratimire, roi des Bulgares, tributaire de la Hongrie, venoit de ſecouer le joug. Louis ne lui donne pas le tems de prendre ſes meſures. Il va l'attaquer au ſein de ſes Etats ; ſe rend maître de ſa capitale, & le fait lui-même priſonnier. En moins de trois mois, toute la Bulgarie fut ſubjugée. Louis emmena Stratimire en Hongrie, & lui donna pour priſon le château de Zagrab. Quelque tems après, s'étant aſſuré de la fidélité de ce prince, il lui rendit ſes Etats, & le combla de préſens & de careſſes. Une telle généroſité gagna pour toujours le cœur du prince Bulgare ; & le roi de Hongrie n'eut pas depuis d'allié plus fidèle, ni de vaſſal plus ſoumis.

[1370.]

Louis eſt élu roi de Pologne. Il avoit été déja déſigné ſucceſſeur de Caſimir le Grand, ſon oncle maternel. Après avoir reçu les hommages de ſes nouveaux ſujets, il confia la régence du royaume à ſa mere Elizabeth, ſœur de Caſimir, & retourna en Hongrie, emportant avec lui la couronne, le ſceptre, le globe d'or, & l'épée qui ſervent au ſacre des rois.



MARIE.

[1382.]

LOUIS étoit mort au mois de Septembre, tellement regretté des Hongrois, qu'il sembloit qu'ils eussent perdu, les uns un pere, les autres un époux, en un mot, tout ce qu'ils avoient de plus cher. Aussi prirent-ils le deuil pour trois ans, & renoncerent-ils, pour tout ce tems, aux jeux, aux spectacles, aux divertissemens, & à toute espece de fête. Ce prince ne laissoit point d'enfans mâles, mais seulement deux filles, nommées *Marie* & *Hedwige*, dont la premiere hérita du royaume de Hongrie, & la seconde de celui de Pologne. Quant au royaume de Naples, il fut, du vivant même de Louis, le partage de Charles, surnommé *le Petit*, que la plûpart des historiens veulent avoir été fils, d'autres disent neveu de ce monarque.

La princesse Marie, à qui le thrône de Hongrie étoit échu par le testament de son pere, avoit été fiancée, dès son bas-âge, à Sigismond de Brandebourg. L'impatience des Hongrois ne leur permit pas d'attendre jusqu'à la célébration de ses nôces, pour se donner un roi. Dans la chaleur de l'enthousiasme, que leur ins-

piroit leur amour pour Louis le Grand & pour sa famille, ils élurent Marie pour roi de Hongrie, & voulurent que, dans tous les actes publics, elle prit le titre de *Maria-Rex*, Roi-Marie. Trop jeune encore pour se mêler du gouvernement, Marie s'en reposa sur la reine Elizabeth, sa mere, & celle-ci sur Nicolas Gara, palatin du royaume; personnage de la premiere distinction & du plus grand mérite, d'une fidélité reconnue, mais d'une ambition démesurée.

[1383.]

Chez un peuple inquiet & remuant, tels que les Hongrois, la jalousie des honneurs & de l'autorité ne sçauroit manquer de faire beaucoup de mécontens. Gara se conduisoit avec beaucoup d'adresse & de prudence dans le maniement des affaires. Il éloignoit soigneusement des charges & du ministere ceux que leur noblesse, leurs richesses, ou certain esprit de faction, pouvoient rendre redoutables, & n'élevoit, au contraire, que ceux dont tout le mérite paroissoit consister dans un attachement inviolable à la personne des Reines. Cependant il ne fit que hâter l'orage qu'il vouloit prévenir. Comme, dans la distribution des places & des dignités, il étoit nécessairement obligé de donner la préférence aux uns plutôt qu'aux autres, ceux qui se virent

frustrés de leurs espérances firent éclater leurs murmures contre le Palatin ; &, bientôt, ils passerent des murmures aux voies de fait.

[1384.]

Le feu de la sédition embrase toutes les provinces du royaume. On convient d'offrir la couronne à Charles le Petit, roi de Naples. Celui-ci ne balance pas à l'accepter. Après avoir mis ordre aux affaires de son royaume, il se rend à Bude, où la plûpart des seigneurs Hongrois viennent le trouver. Ce prince traita d'abord les deux Reines avec beaucoup d'égards, & ne voulut prendre que le titre de Gouverneur du Royaume ; mais, peu de tems après, le peuple gagné par ses partisans, le proclama Roi, & fit signifier au Roi-Marie de renoncer à ses prétentions au thrône. De l'avis de sa mere, elle abdiqua. Charles fut alors couronné. Mais les choses changerent bientôt de face.

[1385.]

* Elizabeth & Marie, au désespoir de se voir dépossédées de leur autorité, & aidées des conseils du palatin Gara, résolurent d'ôter la vie à Charles qui leur avoit ôté la

* *Hist. des Révol. de Hongrie.*

couronne. Ce seigneur avoit en sa disposition un gentilhomme vaillant & hardi, nommé *Blaise Forgats*, que l'on résolut, dans ce conseil d'iniquité, d'employer pour se défaire du Roi. On y convint de toutes les mesures qu'il y avoit à prendre pour s'approcher de lui, & pour exécuter sûrement l'entreprise. Lorsque le jour fatal fut arrivé, Elizabeth & le Palatin, accompagnés de Forgats, se rendent chez le Roi; la premiere, sous prétexte de lui communiquer des lettres d'importance, qu'elle prétendoit avoir reçues de Sigismond; & l'autre, de lui demander un sauf-conduit, pour aller bien escorté célébrer, à quelques lieues de-là, les nôces de sa fille. Charles se promenoit dans une salle, tranquille & sans soupçon, au milieu de ces deux parricides, lorsque tout-à-coup, au signal du Palatin, Forgats fend la tête au Roi jusqu'aux yeux. Dans ce moment, le Palatin ouvre les portes de la salle & de la cour aux gens de sa suite, & aux partisans de Marie. Il s'empare du château; en chasse les serviteurs du Roi, qui étoient la plûpart Italiens; met garnison dans cette place, & se rend en armes, avec le reste de sa troupe, dans toutes les rues de la ville de Bude, pour exciter les habitans à se déclarer pour Marie. On ne peut ici trop s'étonner de la bizarre inconstance du peuple.

L'action déteſtable, qu'on venoit de commettre, devoit naturellement armer tout le monde contre ceux qui en étoient les auteurs. Il en arrive tout autrement. La foule inſenſée accourt avec empreſſement; fait mille acclamations en faveur de Marie & de Sigiſmond; oublie qu'il n'y a que deux jours qu'elle a couronné Charles; met en piéces tout ce qui lui reſte de ſerviteurs, & voit avec plaiſir Marie ſur le thrône ſanglant de ſon prédéceſſeur.

* Après le lâche aſſaſſinat de Charles, les Reines, accompagnées du palatin Nicolas, & du parricide Forgats, allerent, ſans leur garde ordinaire, viſiter les provinces de la baſſe Hongrie. Tout reſpiroit la joie dans ce voyage. Aucune crainte, aucun ſoupçon n'en troubloit l'agrément. Les courtiſans formoient toute l'eſcorte. Le jour de S. Jacques, comme on traverſoit une grande plaine qui conduit à Diac, on apperçut de loin une troupe de cavaliers qui venoient à toute bride au-devant du cortége royal. C'étoit le Ban, ou Gouverneur de Croatie, Jean Horvat, zélé partiſan du roi Charles, qui, ſur la nouvelle de l'arrivée des Reines dans ſa province, avoit raſſemblé tout ce qu'il avoit

* *Antonii Bonfinii Rerum Ungaricarum Decadis III, Liber I.*

pu de ttoupes, & s'étoit mis à leur tête; résolu de venger, d'une maniere éclatante, la mort de son maître. Les courtisans & les palatins, voyant qu'ils avoient à faire à des ennemis, tournerent le dos, dès la premiere attaque. Blaise Forgats, soutenant son intrépidité naturelle, veut en vain braver l'orage qui le menace, & s'avance au-devant des Croates. Il est renversé de son cheval, accablé par le nombre, & mis sur le champ à mort sous les yeux des Reines, que ce spectacle affreux remplit de terreur & d'effroi. Cependant le palatin Gara, voyant les choses tout-à-fait désespérées, se prépare à mourir en homme de cœur. Il descend de son cheval, & court, l'épée à la main, vers le chariot des Reines. Il tombe, avec l'impétuosité de la foudre, sur ceux des ennemis qui se mettoient en devoir de les faire descendre. Il les écarte : il les renverse; &, quoiqu'assuré de laisser bientôt la vie dans le combat, il veut du moins la vendre chèrement, & verser jusqu'à la derniere goutte de son sang, pour la défense de ses maîtresses. Lui seul contre tous, il résiste à tous leurs efforts. Une forêt de traits hérisse ses bras & sa poitrine. Il ne perd point courage. Les cris des Reines éplorées, les clameurs de leurs suivantes semblent le ranimer encore. Tandis qu'il fait des prodiges de valeur,

quelques Croates se glissent sous le chariot; saisissent le brave Palatin par les jambes & le renversent. Il est aussi-tôt accablé d'ennemis, qui s'empressent à l'envi de lui porter quelque coup mortel. C'est ainsi que les princesses virent périr leur intrépide défenseur. Elles perdirent avec lui toute espérance.

Rien ne s'opposant plus à la fureur des Croates, ils fondent sur le char des Reines. Au mépris des loix sacrées de la pudeur & de la majesté royale, ils en arrachent les princesses avec les dames de leur suite; les accablent d'injures & d'outrages, & les traînent par les cheveux, en présence du gouverneur de Croatie, qui leur reproche, d'un air menaçant & terrible, la mort cruelle du roi Charles. Elizabeth & Marie se jettent à ses genoux, & le supplient, par les motifs les plus pressans, de vouloir bien leur faire grace. « Au nom de Louis, vo-
» tre bienfaiteur, s'écrie la reine-mere,
» épargnez sa malheureuse épouse. Je ne
» vous demande que la vie, mon cher Hor-
» vat, en reconnoissance des biens dont il
» vous a comblé. Mais, si rien ne peut
» vous attendrir; si vous avez juré de trem-
» per vos mains dans le sang royal, par-
» donnez, pardonnez au moins à ma fille.
» C'est moi seule qui suis coupable. Elle
» n'est point complice du crime que vous

» voulez venger. Son âge, son sexe, son » innocence, tout vous parle en sa faveur. » Souvenez-vous, Horvat, qu'Elizabeth fut » votre reine, & l'épouse d'un roi que » vous avez chéri. » A ces prieres, la jeune Marie joint les supplications les plus touchantes. Horvat est inébranlable. Il quitte brusquement les deux Reines, pour aller donner des ordres sanguinaires à ses satellites. Sur le soir, on arrache Elizabeth des bras de sa fille : on lui ferme la bouche avec violence, & on la noie dans le fleuve Bozote. Horvat fit grace à Marie, parce qu'il se persuada qu'elle n'étoit point coupable. Mais les dames & les filles d'honneur des deux Reines éprouverent le traitement le plus indigne. Toutes étoient distinguées par leur noblesse & par leur beauté. Sans aucun respect, sans aucun égard, elles furent dépouillées toutes nues, & livrées à l'infâme lubricité d'une brutale soldatesque.

[1386.]

Sigismond, roi de Bohême, à qui Marie avoit été, comme on l'a dit, fiancée dès son enfance, s'étoit hâté, lors de l'invasion de Charles le Petit en Hongrie, de célébrer ses nôces avec la princesse, dans l'espérance qu'il balanceroit du moins les suffrages des Hongrois; mais, trouvant le

parti du roi de Naples trop puissant, il s'étoit retiré dans ses Etats de Bohême. Ce fut dans ce royaume qu'il apprit le détail de la double tragédie qui venoit de se passer en Hongrie, la mort du roi Charles, celle de la reine Elizabeth, sa belle-mere, & la prison de Marie, son épouse, que le Ban de Croatie avoit fait enfermer dans le château de Crup. Animé par la vengeance & par l'ambition, il conduisit une armée formidable dans la haute Hongrie, où la plûpart des grands du royaume vinrent se ranger sous ses étendards, & lui jurer obéissance. Il se préparoit à passer dans la Croatie, au secours de la Reine, lorsqu'on vit arriver cette princesse à Bude, conduite par Horvat lui-même, qui s'étoit fait un mérite de la délivrer, après toutefois avoir exigé d'elle les sermens les plus sacrés, pour s'assurer l'impunité de son crime. Il est plus aisé d'imaginer que de décrire la joie de Sigismond & de tous les Hongrois, à la vue de Marie. On célébra son retour par les fêtes les plus magnifiques; &, peu de tems après, elle fit couronner son époux roi de Hongrie.

Le premier exercice que fit ce Prince du pouvoir souverain fut en faveur de la Reine, qui ne cessoit, au mépris des sermens les plus solemnels, de solliciter la punition du Ban de Croatie. Pour la satis-

faire, Sigismond feignit de vouloir faire la guerre aux Turcs; &, tombant avec toutes ses forces sur le gouvernement de Jean Horvat, il se saisit de ses places & de sa personne. On laissa le choix du supplice à la Reine. Après l'avoir fait promener, les mains liées à un pieu, dans les rues & dans les carrefours, cette princesse vindicative le fit tenailler par morceaux, avec des tenailles ardentes, puis tirer à quatre chevaux; &, par ses ordres, ses membres furent attachés aux principales portes de la ville de Bude. Tous ceux qui avoient aidé le gouverneur de Croatie de leurs armes ou de leurs conseils, furent punis la plûpart du dernier supplice.

[1387.]

Sigismond étoit à peine affermi sur le thrône, qu'Etienne, Vaivode de Moldavie, se révolta. Le monarque Hongrois marcha contre lui sans différer, le vainquit & le fit rentrer dans le devoir.

[1388.]

Les Valaques, indignés de se voir soumis à l'empire d'une femme, s'étoient révoltés, du tems que Marie gouvernoit le royaume. Sigismond les défit entièrement; dompta leur fierté, & les obligea d'avoir recours à sa clémence.

[1392.]

La sixieme année du règne de Sigismond, les Valaques reprirent les armes, secondés de Bajazet I, Sultan des Turcs, à qui cette occasion parut favorable pour étendre sa religion & son empire. Aussi-tôt Sigismond se met en marche, & vole à la rencontre des armées ennemies. Il les met en fuite, dès le premier choc, & fait un grand carnage des Turcs & des Valaques. Encouragé par sa victoire, il investit Nicopolis *la petite*, ville peu considérable, sur le bord du Danube, & s'en rend maître, après une assez forte résistance. Toute la Valachie eut le même sort; & Sigismond reprit en triomphe la route de ses Etats. Avant d'arriver à Bude, il reçut la nouvelle de la mort de la Reine; dont il eut beaucoup de chagrin, autant pour l'amitié qu'il portoit à cette princesse, que parce que, n'ayant eu d'elle aucun enfant, il craignoit que les Hongrois n'appellassent au thrône Hedwige, sœur de Marie, actuellement reine de Pologne.

Ces craintes de Sigismond n'étoient que trop fondées; car Ladislas, roi de Pologne, n'eut pas plutôt appris la mort de sa belle-sœur, qu'il résolut de faire valoir ses droits. Il mit sur pied une armée formidable, & s'approcha des frontieres de Hongrie, dans

le tems que Sigismond étoit encore occupé contre les Valaques. Cette invasion subite ne pouvoit manquer d'exciter de grands troubles dans le royaume, si Jean Kanysa, évêque de Strigonie, homme de tête, & puissant seigneur, ne se fût hâté d'arrêter les Polonois avec une armée de milices & de paysans; de sorte que, lorsque Sigismond entra dans sa capitale, il reçut tout-à-la-fois la nouvelle & de l'irruption, & de l'expulsion de Ladislas.

[1393.]

Depuis la mort de son épouse, Sigismond étoit devenu sombre, inquiet & soupçonneux. Ses réflexions sur l'inconstance des Hongrois le porterent à faire des recherches rigoureuses de tous ceux qui, sous le gouvernement des reines Elizabeth & Marie, avoient suscité des brouilleries, & fomenté le feu de la discorde parmi les grands & le peuple. Ceux qui se sentoient les plus coupables vivoient depuis long-tems retirés de la cour; & la crainte qu'ils avoient de se voir incessamment poursuivis les faisoit errer jour & nuit, comme des bêtes fauves, à travers les forêts & les montagnes. Ils avoient pour chef un certain Etienne Conthus, personnage de la premiere distinction & fort riche. Sigismond,

qui ne desiroit rien tant que de les avoir en sa puissance, fit choix de George Vaidasse, homme fin & rusé, son confident; &, l'ayant mis à la tête d'une troupe de soldats affidés, il le chargea de battre les provinces les plus reculées de la basse Hongrie, pour tâcher de se saisir des coupables. Il en vint à bout, en employant la ruse & la force; & la surprise de Sigismond égala sa joie, lorsqu'il vit trente-deux des principaux factieux, amenés, pieds & mains liés, à Bude. Il les condamna tous à perdre la tête; & la sentence fut exécutée dans la place publique, sans qu'aucun des coupables daignât recourir à la clémence du Roi, ni même donner la moindre marque de soumission & de repentir.

On rapporte, à cette occasion, un trait d'intrépidité, qui peut avoir ici sa place. Etienne Conthus, chef des condamnés, témoigna tant de mépris pour la mort, qu'il voulut la voir de ses yeux; car, comme le bourreau frappoit ses compagnons par-derriere, suivant la coutume, il se tourna vers lui, lorsque son tour fut venu; le regarda fixément, & lui dit de frapper, ajoûtant qu'il se précipiteroit, sans balancer, du haut d'une tour, s'il plaisoit au tyran de le lui commander. La mort de ce chef excita parmi les assistans les sentimens les plus vifs d'admiration & de pitié; mais tous don-

nerent des larmes à la tendresse singuliere de l'écuyer d'Etienne pour ce seigneur. Il se nommoit *Ghinka*. Voyant son maître mort, il remplit l'air de cris lamentables, & se livra sans réserve aux transports de la douleur la plus amere. Le Roi s'en apperçut, &, l'ayant fait approcher, il le loua de son attachement & de sa fidélité. « Mais, continua-t-il en montrant le corps d'Etienne, » ce tronc ne peut plus t'être utile; &, si » tu veux passer à mon service, tu n'auras » pas lieu de t'en repentir. » « Moi, dit » l'écuyer, que je serve un pourceau de » Bohême? J'aimerois mieux mille fois » me faire hacher en pièces, que d'avoir » des sentimens moins nobles que mon » maître. Sçaches que j'ai moi seul plus de » courage & de fidélité que tous tes Bo- » hêmes ensemble. * » Sigismond lui dit: » Malheureux, vas donc trouver ton maî- » tre, & qu'une même mort vous unisse l'un » & l'autre. » Là-dessus, l'écuyer présenta la tête au bourreau, avec autant d'intrépidité qu'avoit fait son maître, & mourut du

---

* J'ai cru pouvoir traduire ainsi ce passage de Bonfinius. *Ad hæc puer: Nunquam ego, inquit, Boëmico porco sanè deserviam; quin etiam in partes mille discerpi malim, quàm à domini magnanimitate desciscere, cui Boëmi omnes parem animum præstare non possunt.*

même genre de supplice. Ces exécutions sanglantes, & peut-être alors hors de saison, furent autant de germes funestes; d'où l'on vit éclorre, dans la suite, plusieurs conjurations.

[1394.]

Bajazet, Sultan des Turcs, surnommé *le Foudre*, n'avoit pas oublié l'échec qu'avoient reçu ses troupes, en 1392, contre les Hongrois; mais alors occupé de conquêtes en Asie, il avoit à regret différé sa vengeance. Impatient de la satisfaire, il se transporte, cette année, en Europe, à la tête d'une armée formidable. Tout cède à ce torrent destructeur. Bajazet saccage la Macédoine, la Croatie, la Sclavonie, l'Albanie; contraint les Valaques à lui payer tribut, & termine la campagne par la prise de Sélanique, ou Thessalonique, dans la Thrace.

[1395.]

Quelques-unes des provinces ravagées par les Turcs, étoient ou dépendantes, ou tributaires du royaume de Hongrie. Mais Sigismond n'avoit pas jugé à propos de les défendre, sur le point de faire éclorre un projet de la plus grande importance, qui ne pouvoit manquer, selon lui, d'abbaisser la puissance Ottomane. De concert avec Ma-

nuel, empereur de Constantinople, il avoit envoyé, dès l'année précédente, des ambassadeurs à tous les princes Chrétiens, pour leur représenter la nécessité de s'opposer aux progrès des infidèles, & leur demander des secours d'hommes & d'argent. Les républiques de Venise & de Gènes avoient été les premieres à signaler leur zèle, en préparant une flotte considérable, pour seconder par mer les opérations des alliés. Mais le plus grand secours vint de France, où la fleur de la noblesse, ayant à sa tête Jean, comte de Nevers, fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, prit les armes, moins à la vérité par esprit de religion, que par amour de la gloire.

[1396.]

Sigismond ayant reçu les secours qu'il attendoit de la Chrétienté, s'avance, à la tête de cent mille Hongrois & Bohêmes, & de dix à douze mille François, vers les rives du Danube, pour attaquer le Turc dans ses propres Etats. Après avoir pris d'assaut quelques places, il investit Nicopolis *la grande*, située, comme la petite Nicopolis, sur le Danube, mais sur une rive opposée. Au bruit de cette expédition, le Sultan fait ses préparatifs à la hâte; passe le détroit de Gallipoli; rassemble ses troupes, & s'avance fièrement au secours

de la ville affiégée, fuivi de deux cents mille combattans. Les Chrétiens, quoiqu'inférieurs en nombre, méprifoient trop leurs ennemis, pour éviter d'en venir aux mains. De part & d'autre, on s'avance dans la plaine. Bajazet étend fon armée en forme de croiffant. Il en occupe le centre. Un corps de huit mille hommes mafque le front de fes troupes, & doit combattre en reculant, jufqu'à ce qu'une partie de l'armée Hongroife foit affez engagée pour être enveloppée par la jonction des deux aîles. Sigifmond, informé de cette difpofition par fes coureurs, en inftruit les François qui formoient l'avant-garde, & les conjure de fufpendre l'attaque jufqu'à ce que le refte de l'armée foit avancé. On rejette une priere fi fage : on la traite de pufillanimité.

Philippe d'Artois, connétable de France, donne le fignal du combat. Les François le fuivent, & fondent fur les Turcs, avec cette bouillante impétuofité qui les a caractérifés dans tous les tems. Bientôt ils fe trouvent au milieu des infidèles. Les deux aîles fe rapprochent, les enveloppent, les preffent de toutes parts. En vain ils font des prodiges de valeur. Il ne leur refte que la trifte reffource de vendre chèrement leurs vies, en combattant jufqu'au dernier foupir. Sigifmond, témoin inutile de ce défaf-

tre, juge la bataille perdue & prend la fuite. Toute l'armée Hongroise imite son Souverain, tandis que les malheureux François, victimes de leur téméraire bravoure, se défendent encore comme des lions furieux. Enfin, accablés sous le nombre, ils périssent les armes à la main. Ceux qui restoient, réduits environ à trois cents hommes, furent pris, dépouillés & chargés de chaînes. La plûpart furent immolés au courroux du vainqueur, & traités de la même maniere qu'ils avoient traité, quelques jours auparavant, les prisonniers qu'ils avoient faits sur les Turcs. Bajazet n'épargna que le comte de Nevers, le connétable, le comte de la Marche, Henri de Bar, Gui de la Trimouille, & Boucicaut. Lorsqu'après l'action le Sultan victorieux vint sur le champ de bataille, il vit avec surprise, que le nombre des soldats qu'il avoit perdus, étoit dix fois plus considérable que celui des Chrétiens. Environ trois cents François, qui étoient allés au fourrage, avant la bataille, eurent le bonheur de s'échapper. Ce ne fut qu'après avoir essuyé des miseres incroyables, que ces tristes fugitifs arriverent dans leur patrie, & répandirent la fâcheuse nouvelle de la défaite de leurs compagnons.

Sigismond ne dut lui-même son salut, qu'au hazard qui lui fit trouver une barque

sur le Danube, dans laquelle il se jetta promptement avec le grand-maître de Rhodes. Ils furent portés par le courant dans le Pont-Euxin, où Thomas Mocénigo, général de la flotte Vénitienne, les reçut sur ses vaisseaux. Le Roi fut obligé de se rendre presque seul à Constantinople, & d'attendre une occasion favorable pour gagner ses Etats par la voie de l'Italie.

[1397.]

L'absence honteuse de Sigismond, sa défaite, ou plutôt sa fuite à Nicopolis, &, plus que tout cela, le supplice des trente-deux seigneurs Hongrois rapporté ci-dessus, avoient tellement indisposé contre lui la noblesse & le peuple, que son règne n'étoit plus regardé que comme une injuste tyrannie. On envoya des députés à Ladislas, roi de Naples, fils de Charles le Petit, pour l'inviter à venir prendre possession de la couronne de Hongrie; mais ce prince, instruit par le malheur de son pere, refusa constamment de se rendre aux instances des Hongrois. Seulement, lorsqu'il se vit pressé de plus en plus par leurs lettres & par leurs députés, il leur promit de ratifier tout ce que feroient en sa faveur les deux Etiennes. C'étoient deux seigneurs Hongrois, autrefois chefs du parti de l'infortuné Charles, & qui conservoient pour Ladislas,

ſon fils, le même zèle & le même attachement. Mais leurs efforts n'empêcherent pas Sigiſmond de ſe remettre en poſſeſſion du royaume, avec le ſecours de l'évêque de Strigonie, & de Jean Maroth, gouverneur de la Sclavonie.

[1401.]

Quoique rétabli depuis quatre ans ſur le thrône, Sigiſmond n'en étoit pas plus aimé des Hongrois. Ce n'étoit par-tout que plaintes, que mécontentemens, que murmures, que ſéditions. Les conjurations devenoient fréquentes. Cette année en vit éclater une générale, au milieu de la cour, & dans le palais même de Sigiſmond. Le 28 d'Avril, la plûpart des ſeigneurs Hongrois s'aſſemblent, comme pour tenir conſeil avec le Roi ſur les affaires de l'Etat. On diſtinguoit entr'autres les deux fils du palatin Gara, celui-là même qui s'étoit laiſſé maſſacrer en défendant les reines Elizabeth & Marie, contre le furieux Horvat. On met, à deſſein, ſur le tapis les évènemens les plus malheureux du règne préſent. On s'échappe en remontrances, en reproches. Sigiſmond veut parler en maître. Les eſprits s'échauffent. On l'entoure; on le preſſe: on ſe ſaiſit de ſa perſonne; & déja pluſieurs avis ſont ouverts contre ſes jours. Il alloit éprouver le ſort de Jules-Céſar, ſi les amis

qu'il avoit dans le conseil n'eussent modéré le ressentiment des autres. On se contenta de charger Sa Majesté de chaînes, & de l'enfermer dans la citadelle de Sokles, sous la garde des fils de Gara, comme étant ses ennemis les plus déclarés.

Après un attentat aussi inouï, les princes & seigneurs Hongrois, suivis d'une escorte nombreuse de cavaliers, se répandent dans les différens quartiers de la capitale, en criant : « Vive le roi Ladislas ! » Aussi-tôt on déploie les étendards de ce prince ; & l'on s'empresse à les arborer, non seulement sur les principales portes de Bude, mais encore dans toutes les villes du royaume. La joie des peuples étoit si grande, que, lorsque les députés des conjurés approchoient de quelque place, on alloit au-devant d'eux processionnellement, avec les reliques des saints, au son des instrumens de musique, mêlé des applaudissemens du peuple & du bruit des fanfares. En peu de tems, toute la Hongrie fut soumise à la domination de Ladislas. Par un décret du sénat, on députa vers ce prince en Italie, pour lui faire part de son élection, & l'inviter à venir se montrer à ses nouveaux sujets. Il fit promptement armer une flotte, & s'avança jusqu'à Zara dans la Dalmatie, pour s'informer de-là

plus précisément de l'état des choses en Hongrie. Il eût mieux fait de marcher droit à Bude, & d'assiéger la citadelle dont la prise eût irrévocablement entraîné celle de tout le royaume. Mais il perdit un tems précieux en Dalmatie ; &, loin de remporter quelque fruit de son expédition, il fut obligé de céder aux Vénitiens la ville de Zara, pour acquit de sommes immenses, qu'il leur avoit empruntées.

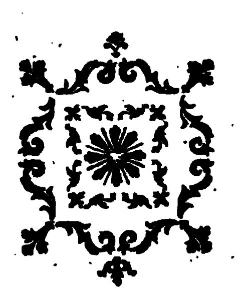
Cependant Sigismond languissoit dans sa prison de Sokles, & réfléchissoit à loisir sur l'instabilité des grandeurs humaines. Hier, Souverain de deux puissans royaumes ; aujourd'hui chargé de chaînes, & plus malheureux que le dernier de ses sujets. Ces tristes & affligeantes idées le jettoient quelquefois dans le plus violent désespoir. Sa prison retentissoit jour & nuit de ses plaintes, de ses gémissemens, de ses sanglots. La veuve du palatin Gara ne put les entendre, sans se laisser attendrir. Elle fit venir ses deux fils, & leur représenta d'une maniere pathétique leur injustice & leur ingratitude envers un prince dont la famille des Gara n'avoit jamais reçu que des bienfaits ; la honte & l'infamie dont ils ne pouvoient manquer de se couvrir, supposé que Sigismond vînt à finir ses jours dans sa prison. Elle vint à bout de les

ébranler & de leur donner des remords. Aussi-tôt elle descend dans la prison du triste monarque. Elle fait luire à ses yeux les rayons précieux de la liberté. Sigismond embrasse les genoux de sa protectrise, & jure de conserver pour elle & pour ses fils une reconnoissance éternelle. Rassurés par les sermens les plus sacrés, les deux Gara, de concert avec leur mere, font évader le Roi le plus secrettement qu'ils peuvent, & lui facilitent les moyens de gagner la Moravie. De-là Sigismond se rend en Bohême; y leve des troupes; rentre en Hongrie que les différentes factions déchiroient cruellement; s'empare de nouveau de son royaume; punit les auteurs de la conspiration; oblige Ladislas à se désister de ses prétentions; &, par un mêlange de sévérité & de douceur, rétablit toutes choses dans leur premier état.

[1410.]

L'empereur Robert étant mort, Sigismond fut élu pour son successeur. Il hérita, neuf ans après, du royaume de Bohême, par la mort de son frere Wenceslas. Les principaux évènemens de son empire furent les guerres qu'il eut à soutenir contre les Hussites, hérétiques très-puis-

sans dans la Moravie & dans la Bohême. Nous renvoyons le lecteur aux *Anecdotes Germaniques*. Sigismond mourut, en 1437, dans un voyage qu'il fit en Moravie, pour aller voir sa fille Elizabeth qu'il avoit mariée à l'archiduc d'Autriche, Albert. Ce fut, pour le dire en passant, par cette alliance que les couronnes de Hongrie & de Bohême entrerent dans la maison d'Autriche.



ALBERT.

[1438.]

GENDRE & légataire universel de Sigismond, ce prince fut reconnu Roi par les États de Hongrie, au commencement de Janvier. Peu de tems après la cérémonie de son couronnement à Bude, il s'éleva dans cette capitale un orage qui pensa bouleverser tout le royaume. La grande quantité d'Allemands répandus en Hongrie, depuis l'élevation de Sigismond à l'Empire, causoit de fréquentes divisions entre les deux peuples. De-là étoit venue la coutume de choisir alternativement, parmi les Allemands & parmi les Hongrois, le gouverneur de Bude, & de le changer chaque année. Tout le monde paroissoit satisfait de cet arrangement, lorsque l'élévation d'un prince Allemand au throne de Hongrie augmenta l'insolence & la fierté de ceux de cette nation. Jean Euthues, seigneur Hongrois des plus puissans, homme de grand mérite, leur avoit toujours paru redoutable, en ce que, dans toutes les occasions, il s'opposoit avec force & avec vigueur aux nouveautés qu'ils vou-

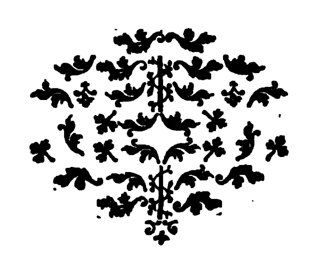
loient introduire, & qu'il soutenoit constamment l'honneur & les priviléges de sa patrie. Les Allemands résolurent de s'en défaire. Sur une fausse accusation, ils l'arrêterent dans son logis; le chargerent de chaînes, & le jetterent dans un affreux cachot, d'où, après lui avoir fait souffrir les plus cruels tourmens, ils le tirerent de nuit, cousu dans un sac, une pierre au col, & le jetterent dans le Danube. Cet attentat demeura caché près de huit jours. Au bout de ce tems, on apperçut & l'on reconnut sur le bord du fleuve, où l'impétuosité des vagues l'avoit jetté, le corps du malheureux Euthues, tout couvert de plaies & de blessures. Le bruit se répand aussitôt que les Allemands, ennemis jurés d'Euthues, sont les seuls auteurs de sa mort. Il y avoit alors à Bude une grande quantité de noblesse accourue de toutes les provinces du royaume pour faire sa cour au nouveau roi. Le peuple, se sentant soutenu, s'attroupe & prend les armes. Les Allemands se renferment dans leurs maisons, accablés par le témoignage de leur propre conscience. Ils se barricadent. Ils se retranchent & se disposent à faire une défense opiniâtre. La fureur du peuple leur en laisse à peine le loisir. On force d'abord les logis de ceux qui sont les plus suspects. On égorge, on massacre tout ce qui se pré-

sente. Les meubles, les richesses des principaux seigneurs, les magasins des négocians sont livrés au pillage. Bientôt on fait main-basse, sans distinction de rang, ni d'âge ni de sexe, sur tous les étrangers, Allemands, Italiens, Bohêmes. Des ruisseaux de sang coulent dans toutes les rues. Aux tumultueuses clameurs des assassins se mêlent les cris confus & douloureux des mourans. En vain un saint personnage, nommé *Jacques*, arrivé depuis peu de tems, à Bude, pour l'établissement de l'ordre de S. François, & Jean Capistran, non moins illustre par la sainteté de sa vie, accompagnés des ministres des autels, se répandent dans les différens quartiers de la ville, présentant aux assassins le signe de notre rédemption, & les exhortant, au nom de Jesus-Christ, à ne point souiller leurs mains dans le sang de leurs freres & de leurs concitoyens. Ils sont insensibles & sourds à toutes les remontrances. Le carnage redouble. Les prêtres & les moines courent se renfermer dans leurs églises & dans leurs cloîtres. Enfin les Hongrois ne cesserent de massacrer, que lorsqu'ils furent rassasiés du sang de leurs ennemis, & que leurs bras, lassés de frapper, ne purent plus servir leur aveugle fureur.

Une des conditions auxquelles les Hon-

grois avoient appellé le duc Albert au thrône, étoit qu'il refuseroit la couronne impériale, au cas qu'elle lui fût offerte. Il leur tint parole. Cependant, après de vives contestations, les Etats de Hongrie consentirent à son élection.

Ce prince mourut, le jour de S. Simon S. Jude, de l'année suivante, regretté des Hongrois auxquels il avoit accordé de nouveaux priviléges.



LADISLAS *ou* WLADISLAS.

[1440.]

CE prince, qui occupoit le thrône de Pologne, depuis l'an 1434, fut élu par les Etats de Hongrie, avant que l'impératrice Elizabeth accouchât d'un fils qui fut aussi nommé *Ladislas*. La naissance d'un héritier d'Albert étonna les Hongrois; mais on ne put les engager à révoquer le choix qu'ils avoient fait du roi de Pologne. « Cependant la veuve d'Albert, appuyée au-dehors des conseils & de la protection de l'empereur Frédéric, & soutenue au-dedans d'un parti de quelques gentilshommes, à la tête desquels se trouva le cardinal Zéchi, résolut de faire reconnoître son fils pour Roi. Elle le fit porter à Albe-Royale; plaça le berceau où étoit l'enfant sur une espece de thrône; &, après l'avoir fait couronner, sans diète, sans convocation, & les autres formalités prescrites par les loix, s'enfuit en Autriche avec ce roi de sa façon, & le diadême royal, qui avoit été confié à la garde d'Albert, & dont elle s'empara. »

La fuite d'Elizabeth ne fut pas le plus

grand ſujet d'inquiétude qu'eut Ladiſlas à ſon avènement au throne. Il avoit à défendre le royaume qu'il venoit d'acquérir contre les entrepriſes d'Amurat II, Sultan des Turcs, prince guerrier & de beaucoup d'expérience. Il ſongea d'abord à mettre dans ſes intérêts le célèbre Jean Corvin, nommé plus communément *Huniade*, Vaivode de Tranſilvanie, dont la valeur & les talens militaires lui furent du plus grand ſecours. Secondé de ce héros, il vint à bout de diſſiper les factions qui déchiroient la Hongrie, & de la défendre au-dehors contre un ennemi redoutable.

[1441.]

Amurat, profitant des diſſenſions des Hongrois, pénetre dans la Moldavie & dans la Servie, & ſe diſpoſe à ravager les Etats de Ladiſlas. Huniade ne lui donne pas le tems d'exécuter ſes projets. Il attaque & taille en piéces pluſieurs corps de troupes Ottomanes, & les chaſſe des provinces qu'ils occupoient.

[1442.]

Les Turcs font une nouvelle irruption en Hongrie, & ſont encore plus mal reçus cette année que la précédente. Dans une bataille qui dura toute une journée, Huniade leur tue trente mille hommes, & les oblige à ſe retirer.

[1443.]

Tant de revers ne peuvent ébranler le courage invincible d'Amurat. Il rassemble toutes ses forces, & s'avance, comme un torrent, jusqu'aux portes de Belgrade, dont il forme aussi-tôt le siége. Après des efforts redoublés, il est encore contraint de céder à la fortune, ou plutôt à la valeur de l'infatigable Huniade, & de lever le siége. Rappellé d'ailleurs en Asie, par une guerre non moins importante, il fait proposer la paix à Ladislas qui se contente d'une trève de dix ans. Amurat jura l'observation du traité sur l'Alcoran, & voulut que le monarque Hongrois fît la même chose sur l'Evangile. Après avoir pris ces précautions, il se hâta d'évacuer la Bulgarie, & repassa la mer avec ses troupes.

[1444.]

Le prince de Caramanie, avec qui le Sultan étoit en guerre, implore le secours des Princes Chrétiens de l'Europe, & particulièrement du roi de Hongrie. La foi des traités & des sermens les plus redoutables arrête d'abord Ladislas. Mais le pape Eugène, consulté sur ce sujet, décide qu'on peut rompre sans crime & sans scrupule avec des infidèles; &, joignant les effets aux paroles, il fait équiper huit galeres à

ses frais, & prend le titre de Chef de la sainte Ligue. Les Génois, les Vénitiens, les Bourguignons arment pareillement. Tous ensemble formoient avec l'escadre Romaine une flotte de soixante & dix galeres, dont le cardinal Condolmier, légat & neveu du pape, eut le commandement.

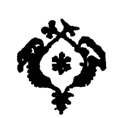
Entraîné par l'exemple, Ladislas fait ses préparatifs; &, muni d'une absolution, que lui donne le cardinal Julien Césarini, légat du pape en Hongrie, il fait défiler ses troupes du côté de la Thrace, pour se rapprocher de l'armée navale. Les ravages, les massacres, les incendies annoncent aux Turcs la rupture de la trève. Amurat assemble incontinent ses troupes d'Asie, & les transporte en Europe, malgré les efforts de la flotte Chrétienne, qui s'étoit avancée jusqu'à Gallipoli, pour lui disputer le passage. Andrinople reçoit Amurat comme son libérateur. Il prend aussi-tôt le commandement de l'armée. Assurés de vaincre sous un tel chef, les soldats font éclater leur joie & leur confiance. On se met en marche.

Les Hongrois étoient campés près de Varna, sur le Pont-Euxin, lorsque, la veille de la fête de S. Martin, le Sultan parut à la tête de ses troupes. Ce prince, avant d'engager le combat, exhorta les siens par un discours vif & pathétique. Il leur remit de

vant les yeux la justice de sa cause, la foi des sermens violée par les Hongrois, & la vengeance divine prête à punir leur parjure. On dit même que, tirant de son sein la copie du traité qu'avoit signé Ladislas, il la fit attacher au bout d'une lance, & porter de rang en rang, parmi ses troupes, à la honte éternelle du nom Chrétien.

Huniade, qui commandoit les Hongrois sous Ladislas, avoit fait ses dispositions en Général habile. Il s'étoit mis à dos une montagne, une riviere d'un côté, de l'autre un retranchement de chariots. La cavalerie Turque commença la charge, conduite par les généraux d'Amurat. Elle fut reçue avec la derniere valeur, & contrainte de se replier sur le corps de bataille, que le Sultan commandoit en personne. Transporté de dépit & de colere, ce prince court au-devant des fuyards, & les arrête à grands coups de sabre. Cependant Huniade se disposoit à profiter du premier avantage qu'avoient eu les Chrétiens, lorsqu'il apperçut Ladislas se précipitant aveuglément, avec le corps de réserve, sur l'infanterie Ottomane. Il frémit à la vue d'une démarche aussi peu réfléchie, & juge la bataille perdue. Déja le roi de Hongrie a pénétré presque seul jusqu'au centre des Janissaires : il en fait un carnage effroyable; mais toutes les ressources de sa valeur ne peuvent le garan-

tir de la mort qui le menace. Il voit tomber à ses côtés ses plus braves & ses plus fidèles officiers. Accablé de fatigues & de blessures, il se défend encore. Un coup de javeline le renverse de dessus son cheval. Il est, en un instant, écrasé par la foule des ennemis qui se disputent ses dépouilles. Un Janissaire lui coupa la tête ; &, l'ayant plantée sur une pique, il la fit voir aux Hongrois qui perdirent courage à cette vue. La déroute fut prompte & générale. Des milliers de Chrétiens furent massacrés. Les Turcs victorieux poursuivirent les fuyards jusqu'au Danube. Suivant quelques historiens, Huniade fut fait prisonnier, & recouvra presqu'aussi-tôt la liberté, par la générosité d'Amurat. D'autres assurent qu'il se retira précipitamment en Hongrie, avec ce qui restoit de l'armée, & que ce ne fut pas sans être soupçonné d'avoir temporisé en cette occasion, & songé à établir sa fortune sur la ruine publique.



HUNIADE *ou* JEAN CORVIN, *Administrateur.*

[1445.]

LES Etats de Hongrie s'étant assemblés, on résolut, avant tout, de procéder à l'élection d'un roi. Tous les suffrages se réunirent en faveur de Ladislas, fils posthume d'Albert, roi de Hongrie ; mais, comme ce prince n'avoit guères que cinq ans, & que, dans les circonstances critiques, où se trouvoit le royaume, on avoit tout à craindre d'un gouvernement foible, on jetta les yeux sur Huniade pour remédier aux maux de la patrie. Il fut élu, le jour de la Pentecôte, pour Administrateur du royaume de Hongrie.

Huniade, revêtu de l'autorité souveraine, n'eut rien de plus à cœur que de punir la perfidie de Dracula, Vaivode de Valachie, qui, s'étant déclaré contre les Hongrois, après la funeste journée de Varna, les avoit fort incommodés dans leur retraite. Il entra dans son pays, à la tête d'une armée ; &, s'en étant rendu maître, il livra presque toutes les places aux flammes & au pillage. Dracula ne put échapper à sa vengeance,

Il fut pris avec ſes deux fils. Huniade lui fit trancher la tête, ainſi qu'à ſon aîné, & ſe contenta de faire crever les yeux au ſecond. Il donna enſuite un autre Vaivode aux Valaques, & retourna triomphant en Hongrie.

[1448.]

Huniade avoit employé les deux années précédentes à faire régner d'une part la juſtice, la paix & l'abondance en Hongrie, & de l'autre à ſe préparer à la guerre. Il ne tarda pas à ſe mettre en campagne, ſuivi de toute la nobleſſe Hongroiſe, & prit ſa route par la Myſie, dont il fit inviter le Deſpote à joindre ſes forces aux ſiennes pour tomber de concert ſur les terres de l'empire Ottoman. Le Deſpote s'excuſa ſur différens prétextes, & fit paſſer à la ſublime Porte un état circonſtancié des projets d'Huniade, de ſes forces, & de tous ſes mouvemens. Il conſeilloit, en même tems, de laiſſer l'Adminiſtrateur s'engager dans le pays, & d'attendre, pour fondre ſur ſon armée, qu'elle fût chargée de butin, & fatiguée par de longues marches. Amurat ſuivit ce conſeil. Il ſe contenta d'obſerver l'armée Hongroiſe, & de faire enſorte qu'elle ne pût retourner impunément ſur ſes pas.

Entre la Raſcie & la Bulgarie eſt une vaſte

plaine, appellée *Cossone* ou *Cassovie*, coupée par le fleuve Mérula, qui coule des montagnes d'Illyrie. C'est-là que les deux armées se joignent & se rangent en bataille. On en vient aux mains, le jour de S. Luc, avec un acharnement incroyable. Les Turcs, d'abord repoussés, repoussent à leur tour les Chrétiens. Ceux-ci, bientôt après, regagnent l'avantage qu'ils viennent de perdre ; & le combat recommence avec une nouvelle ardeur. Amurat avoit eu soin de n'engager qu'une partie de ses troupes, & ne cessoit de leur envoyer des renforts considérables. Huniade, qui n'avoit point pris cette précaution, y suppléoit par sa valeur & par les manœuvres les plus habiles. La nuit seule sépara les combattans ; &, quoique les Chrétiens ne demeurassent point maîtres du champ de bataille, ils parurent être en possession de l'honneur de cette journée.

Le lendemain, au point du jour, les deux armées se trouverent encore en présence. Elles s'ébranlerent avec autant de fureur que la veille, mais avec un succès bien différent. Il y avoit dans l'armée Ottomane, près de quarante mille hommes de troupes fraîches, qui n'avoient que peu ou point combattu. Les Hongrois, au contraire, se trouvoient épuisés de fatigues. Mais tel étoit leur courage que la plûpart des

blessés voulurent combattre comme les autres, résolus de chercher leur guérison, ou dans le sein de la mort, ou dans les bras de la victoire. La mêlée fut des plus sanglantes. Zéchel, frere du général Hongrois, perdit la vie en combattant aux premiers rangs. Plusieurs autres officiers généraux eurent le même sort. Frappés & déconcertés de la mort de leurs chefs, les soldats paroissent se rallentir. Dans ce moment qui peut décider de la victoire, Amurat attentif à tout ce qui se passe, de dessus une colline élevée, envoie ordre à ses généraux de fondre tous à la fois sur les Chrétiens. On obéit. Le désordre & l'épouvante se mettent parmi ceux-ci. Rien n'est capable de les rassurer. Ils jettent armes & drapeaux, pour fuir avec plus de vîtesse. Mais, s'embarrassant les uns les autres, ils sont impitoyablement massacrés par les Turcs. Huniade, voyant la bataille perdue sans ressource, prend la fuite à regret. Le reste de l'armée Hongroise est mise en déroute, & taillée en piéces. Les vainqueurs poursuivirent les fuyards, depuis midi jusqu'à la fin du jour. De quarante mille hommes qui composoient l'armée Chrétienne, à peine en échappa-t-il mille, au rapport des historiens Turcs. Bonfinius, historien Hongrois, dit, au contraire, que la perte des Ottomans fut beau-

coup plus considérable que celle des Hongrois ; ces derniers n'ayant perdu, selon lui, qu'environ huit mille hommes, tandis que ceux-là laisserent sur le champ de bataille près de trente-quatre mille morts. Sans nous arrêter à relever un fait qui nous paroît absurde, nous ajoûterons, avec le même auteur, que la fleur de la noblesse Hongroise périt dans les champs de Cassovie. Mais suivons Huniade dans sa retraite.

Emporté pat son cheval, ce héros malheureux erra, pendant trois jours, sans boire ni sans manger, à travers les forêts & les montagnes, évitant avec soin les routes fréquentées & connues. Le quatrieme jour, il tomba dans les mains de deux voleurs. Il n'avoit alors ni armes ni cheval. Il se laissa dépouiller de tout ce qu'il possédoit. Une croix d'or, que ces brigands lui avoient arrachée du col, ne manqua pas d'exciter entr'eux une vive dispute, & leur fit négliger toute précaution. Huniade, saisissant l'occasion favorable, saute sur le sabre d'un des voleurs, fond sur eux, & porte à l'un des deux un coup mortel. L'autre aussi-tôt prend la fuite. Huniade ramasse ses habits & sa croix, & continue sa route. Le lendemain, il apperçut un berger qui, sur la nouvelle de la défaite des Hongrois, rodoit de côté & d'autre, dans l'espérance de faire quelque butin. Nos deux voya-

geurs s'avancent, à la rencontre l'un de l'autre, & s'arrêtent à quelque distance. Le pâtre, frappé d'un certain air de majesté répandu sur le visage d'Huniade, perd tout-à-coup l'envie de l'attaquer. Le héros Hongrois, quoique pressé par une faim dévorante, hésite sur le parti qu'il doit prendre. Enfin pourtant ils se saluent réciproquement : ils s'abordent sans défiance, & entrent en conversation. Huniade conjure le berger, au nom de Dieu, de lui donner un morceau du pain. L'autre lui demande son nom & le récit de ses malheurs. Sa curiosité n'est pas plutôt satisfaite, que, touché de compassion, & persuadé par les promesses d'Huniade, il le conduit dans une cabane voisine, & lui présente du pain, des oignons & de l'eau. Huniade avoua, plusieurs fois depuis, qu'il n'avoit jamais fait de sa vie de repas plus délicieux. Lorsqu'il fut rassasié, son hôte le conduisit à Sinderovie, ville de la Rascie, où George, gouverneur de la province, ayant appris son nom & sa qualité, le fit arrêter & mettre en prison. Au bout de quelques jours, il lui fit proposer de lui rendre la liberté, s'il vouloit s'engager à donner pour femme à son fils Mathias la fille du Despote. Huniade consentit à tout; &, pour sûreté de sa parole, on l'obligea de faire venir & de livrer en ôtage son autre fils La-

dislas.

diflas. Il partit auffi-tôt pour la Hongrie, & fe rendit à Ségédin où tout ce qui reftoit de nobleffe dans le royaume s'étoit affemblé pour le recevoir.

Le héros Hongrois fe hâte de raffembler les débris de l'armée défaite à Caffovie. Il y joint de nouvelles levées, & marche en diligence contre le perfide Defpote, dont il faccage & ruine le pays. Bourgs, villes, villages, fortereffes, tout cède au courage impétueux d'Huniade. Bientôt il ne refte plus de reffource au Rafcien, fi ce n'eft dans la clémence de l'Adminiftrateur. Il lui députe, à cet effet, une ambaffade folemnelle, chargée de lui remettre fon fils Ladiflas, & de lui demander grace. Huniade fe laiffe fléchir; accorde la paix aux vaincus, & retourne en Hongrie.

[1449.]

Nouvelle guerre entre les Hongrois & les Turcs. Amurat, irrité contre le defpote George, de ce qu'il avoit fait avec l'Adminiftrateur une paix honteufe & précipitée, au mépris des traités qui le lioient à la Porte Ottomane, envoie une armée formidable ravager fes Etats, & mettre tout à feu & à fang. Incapable de fe défendre avec fes propres forces, & n'ofant implorer la protection d'Huniade qu'il n'avoit pas fçu ménager, l'infortuné Defpote alloit payer la

peine de son imprudence. Déja la plûpart de ses places étoient prises. Pour prévenir une ruine totale, il se résolut enfin d'avoir recours aux Hongrois, & de se jetter, en suppliant, entre leurs bras. Le succès passa son espérance. Huniade arma promptement en sa faveur, & voulut se charger lui même de cette expédition. Ayant passé le Danube à Sindérovie, il joignit, peu de jours après, les Ottomans, & remporta sur eux la victoire la plus complette. Frigebech, leur général, demeura prisonnier. On fit un butin immense; & le vainqueur eut la générosité de le partager avec le Despote qu'il remit en possession de ses Etats.

[1452.]

Nous passerions de beaucoup les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage, si nous voulions rapporter toutes les guerres qu'Huniade eut à soutenir, soit contre les Turcs, soit contre les Bohêmes. Nous nous contenterons, comme nous avons fait jusqu'à présent, de les indiquer, & quelquefois de détailler les plus importantes.

L'empereur Frédéric, qui retenoit toujours le jeune Ladislas à sa cour, avoit promis aux Autrichiens, aux Bohêmes, aux Hongrois qui redemandoient leur Souverain, de rendre ce jeune prince à leurs

desirs, immédiatement après son retour d'Italie, où il étoit allé pour recevoir la couronne impériale. Mais au fond, il étoit bien éloigné de tenir sa parole. Ladislas s'en apperçut, & prit dès-lors des mesures pour se procurer une liberté qu'il sentoit bien ne devoir espérer que de lui-même. Le projet de sa fuite ayant été découvert, on rejetta la faute sur le gouverneur du prince, à qui l'empereur fit couper la tête. Cependant les Autrichiens, ennuyés des délais continuels de Frédéric, lui déclarerent la guerre. Comme il avoit d'ailleurs assez d'affaires sur les bras, il prit le parti de conjurer l'orage, & de rendre le jeune Ladislas. Mais il garda la couronne royale de Hongrie, sans laquelle on ne croyoit pas, dans ce royaume, qu'un roi pût être entiérement possesseur du thrône. Un pareil préjugé ne nous empêchera point de compter de cette époque les années du règne de Ladislas.



LADISLAS V.

[1453.]

CE prince n'avoit pas plus de treize ou quatorze ans, quand il commença de régner. A ſon arrivée en Hongrie, Huniade s'étoit démis de la régence ; mais le roi voulut qu'il conſervât le titre de Palatin du Royaume ; heureux ! s'il eût continué d'avoir pour ce grand homme les égards qu'il méritoit.

On ne parloit alors d'autre choſe, en Hongrie, & dans toute l'Europe, que du ſiége de Conſtantinople par Mahomet II, Sultan des Turcs, ſucceſſeur d'Amurat II. Malgré les efforts des Grecs & des Vénitiens, cette ville fameuſe tomba, le 29 de Mai, ſous les coups de la puiſſance Ottomane. Le bruit de ſa chute répandit l'épouvante & l'effroi dans les contrées voiſines, & fit preſſentir à la Hongrie ce qu'elle avoit à craindre d'un conquérant que les obſtacles les plus inſurmontables * n'étoient pas capables d'arrêter.

* On ſçait ce que fit Mahomet pour ſe rendre maître du port de Conſtantinople, dont une groſſe chaîne de fer défendoit l'entrée. Il fit couper un

[1454.]

De l'avis, & par les soins d'Huniade, on fait les plus grands préparatifs pour empêcher le Sultan victorieux d'étendre ses conquêtes du côté de la Hongrie. On fortifie les places frontieres. On complette les anciennes troupes. On en leve de nouvelles : en un mot, on ne néglige aucune des précautions nécessaires pour faire face au plus redoutable ennemi. Cependant Mahomet envahit la Thrace & la Macédoine, & se rend maître, en moins d'une année, de plus de quarante places fortes. Le seul Scanderbeg, prince d'Albanie, continuoit de ternir l'éclat de ses lauriers. En vain Mahomet, & son prédécesseur Amurat, avoient tenté plusieurs fois de l'accabler. Ce héros, presque toujours favorisé de la victoire, ne cessoit de donner à la Porte Ottomane les plus vives allarmes.

[1455.]

L'orage vient fondre enfin sur la Hongrie. Belgrade, le boulevard du Royaume

chemin à travers les montagnes, derriere le Bosphore, & transporter à force de bras, dans l'espace d'une nuit, soixante & dix vaisseaux qu'il fit jetter dans le port, & qui parurent aux Grecs étonnés être descendus subitement du ciel.

& de la Chrétienté, fixe la cupidité du Sultan Mahomet. Il s'avance vers cette place, à la tête de quatre cents mille hommes, & l'affiége. Pour s'assurer le passage du Danube, l'unique endroit par où la place pouvoit être secourue, il fait construire deux cents brigantins qu'il charge d'armes & de troupes. Une flotte à-peu-près semblable, commandée par le fameux Huniade, & chargée de provisions de guerre & de bouche, arrivoit au secours des assiégés. Elle fut arrêtée par celle de Mahomet; mais la legéreté des saïques Hongroises, & leur manœuvre adroite, triompherent des efforts des Turcs.

Ce contre-tems ne retarda point les opérations du siége. Déja les murailles faisoient voir de larges brèches. Le Sultan commanda l'assaut, & ses troupes s'y porterent avec la derniere bravoure; mais la valeur d'Huniade leur opposa des barrieres invincibles. Ce guerrier redoutable, faisant tout-à-la-fois le devoir de capitaine & de soldat, précipite les Turcs du haut des remparts; les poursuit, & les taille en piéces. Mahomet, irrité de la retraite des siens, les fait remonter à l'assaut quelques jours après. Ils y courent en forcenés; &, malgré des prodiges de valeur, ils sont de nouveau renversés & massacrés par les Hongrois. Le Sultan, qui ne s'étoit pas plus ménagé

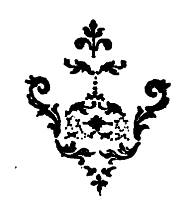
que les autres, fut atteint d'une flèche, & vit périr à ses côtés la plûpart de ses officiers généraux. Il leva le siége, en frémissant, laissant aux ennemis une partie de son canon & de ses bagages. Ce fut, dit-on, en mémoire de ce glorieux succès, que le pape Calixte III, successeur de Nicolas V, institua la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, le 6 d'Août, jour auquel les Turcs décamperent de devant Belgrade. Le vaillant Huniade ne survécut guères à son triomphe, & mourut, quelque tems après, des blessures qu'il avoit reçues à ce siége.

[1457.]

Ulric, comte de Cilli, pensionnaire de la cour de Vienne, & favori du roi Ladislas, abusoit de la confiance de ce prince. Plus d'une fois, il avoit essayé de perdre dans son esprit le brave & vertueux Huniade. Le comte Ladislas, fils aîné de ce héros, crut devoir venger son pere, & prévenir les mauvais desseins qu'on formoit contre lui-même. Il fit assassiner le favori. Le roi, quoique jeune, sçut dissimuler parfaitement la peine qu'il ressentoit de la mort d'Ulric. Il combla de caresses & de présens Ladislas & Mathias; les adopta l'un & l'autre pour ses freres, & jura, sur la sainte Eucharistie, qu'il ne vengeroit jamais l'assassi-

nat du comte. Il n'en falloit pas tant pour inſpirer à des cœurs généreux une ſécurité parfaite. Les deux freres ſuivirent le monarque à Bude. A peine y furent-ils arrivés, qu'on les arrêta dans le palais, par ordre de Ladiſlas, avec un grand nombre de leurs amis. On les renferma dans des priſons ſéparées. Trois jours après, on livra Ladiſlas au magiſtrat de Bude pour être exécuté publiquement ſur un échafaud. L'illuſtre fils du vaillant Huniade parut, au grand étonnement des Hongrois, les mains liées comme un criminel, s'avançant d'un air intrépide vers le lieu du ſupplice. La douleur & la conſternation furent générales. Un triſte & morne ſilence règne parmi le peuple, & n'eſt interrompu que par les ſanglots & par les ſoupirs. Déja l'infortuné Ladiſlas eſt monté ſur l'échafaud. Après avoir fait relever ſes cheveux, il dit quelques mots pour ſa juſtification ; puis ſe met à genoux, ſans donner aucune marque de foibleſſe ou de crainte. Le bourreau frappe, & le manque. Il donne un ſecond coup, avec auſſi peu de ſuccès. Ladiſlas, terraſſé du troiſieme, n'eſt pas encore bleſſé mortellement. Il ſe releve avec force, & s'écrie, en implorant la juſtice divine & humaine : « Les loix ne per» mettent pas au bourreau de donner plus » de trois coups. » Quelques ſeigneurs, en-

nemis jurés du patient, qui regardoient avec le roi cette ſanglante tragédie, envoyerent des ordres menaçans à l'exécuteur, pour qu'il ſe hâtât d'achever. Il frappa, pour la quatrieme fois la victime ; mais ce ne fut que du cinquieme coup qu'il lui abbatit la tête. Ainſi périt, à l'âge de trente-quatre ans, le fils aîné du défenſeur de la Hongrie. Cette exécution, faite ſans formalités, & contre toutes les loix, attira ſur le roi Ladiſlas la haine & l'exécration des Hongrois. Ne ſe croyant pas en ſûreté dans le royaume, il en ſortit, ſous prétexte de ſon mariage avec la fille de Charles VII, roi de France. Mais, à ſon arrivée à Prague où devoient ſe célébrer ſes nôces, il tomba ſubitement malade, & mourut dans ſa dix-huitieme année. On croit qu'il fut empoiſonné.





MATHIAS CORVIN.

[1459.]

CE prince étoit dans les prisons de Vienne, quand Ladislas mourut. George Podgiebrads, Administrateur de Bohême, s'étant fait proclamer roi de ce royaume, envoya proposer à Mathias de le faire monter sur le thrône de Hongrie, s'il vouloit épouser sa fille Catherine. Il trouva le moyen de lui rendre la liberté; mais, voyant qu'il ne se pressoit pas de le satisfaire, il l'arrêta prisonnier, lorsqu'il passoit en Bohême, & ne le relâcha qu'après lui avoir fait épouser la princesse Catherine. Les Hongrois, en reconnoissance des services qu'avoit rendus Huniade à la patrie, reconnurent son fils pour leur Souverain.

[1460.]

Mathias fit d'abord tous ses efforts auprès de l'empereur Frédéric III, pour retirer de ses mains la couronne de S. Etienne; mais il ne put rien gagner sur l'esprit de ce prince, qui, regardant le royaume de Hongrie comme un fief de l'Empire, n'avoit garde de reconnoître Mathias.

Cependant le nouveau roi, menacé de toutes parts au-dehors, n'avoit guères moins d'inquiétudes pour ce qui concernoit le dedans de ses Etats. Les grands étoient désunis entr'eux. Les querelles de religion excitoient parmi le peuple de fréquentes révoltes ; & , pour comble de malheur, les thrésors étoient épuisés. L'habileté de Szilagi, palatin du royaume, & oncle de Mathias, rétablit en peu de tems les affaires.

[1460.]

Les Turcs, ennemis jurés des Hongrois, s'étoient jettés sur leurs frontieres. Mathias vole à leur rencontre ; les attaque , les bat, les met en fuite. Ce premier succès est suivi de beaucoup d'autres, non moins considérables. Après avoir assuré ses Etats contre les incursions des infidèles, il retourne triomphant à Bude, l'esprit occupé des plus glorieux projets.

[1462.]

L'empereur Frédéric déclare la guerre à Mathias. Ce prince ne donne pas le tems à son ennemi de le venir attaquer. Il conduit une armée dans l'Autriche, & se rend maître, en peu de tems, de toute la province, à l'exception de Vienne. Frédéric, voulant arrêter ce torrent impétueux, envoie demander la paix au roi de Hongrie.

On s'abouche: on convient d'un traité de paix; & l'empereur est obligé de rendre la couronne de S. Etienne, moyennant la somme de soixante mille écus d'or.

[1463.]

Les succès de Mathias contre l'empereur d'Allemagne & l'empereur Ottoman le convainquent de sa supériorité sur l'un & sur l'autre. Il entreprend de chasser les Turcs de la Moldavie, de la Bosnie, de la Servie, pays autrefois tributaires de la Hongrie. Tandis que Szilagi, son oncle, fond d'un côté sur ces ennemis implacables, il pénetre dans le centre de la Bosnie, & met le siége devant Jaïza, forteresse importante. Malgré les efforts des assiégés, il s'en rend maître, au mois d'Octobre, & couronne ce glorieux exploit par la conquête de toute la province.

[1464.]

On étoit encore au fort de l'hiver. Mahomet, ayant reçu la nouvelle de la perte de Jaïza, résolut de tout tenter pour la reprendre. Malgrè la rigueur de la saison, il mit en campagne une armée de trente mille hommes, pourvue de toutes les machines néceessaires pour faire un siége. Il vint camper, au mois de Janvier, sous les murs de Jaïza. Jamais les Turcs n'avoient témoigné tant d'ardeur & d'impétuosité qu'ils le

firent dans cette expédition. La crainte que Mathias ne vînt au ſecours des aſſiégés, leur faiſoit précipiter attaques ſur attaques, aſſauts ſur aſſauts. Dans un de ces derniers, ils comblerent le foſſé, ſe rendirent maîtres de la brèche, & y planterent leurs étendards. A cette vue, une fureur guerriere s'empare de tous les habitans. Ils courent en foule au-devant des ennemis; leur livrent ſur la brèche un combat opiniâtre, & parviennent enfin à les chaſſer de leur poſte.

On rapporte un trait de courage d'un ſoldat Hongrois. Appercevant un Turc, qui faiſoit tous ſes efforts pour arborer ſon étendard ſur une tour, & déſeſpérant de pouvoir le repouſſer, à cauſe du grand nombre d'ennemis qui l'environnoient, il s'élance ſur cet infidèle; le ſaiſit, le ſerre étroitement entre ſes bras, & ſe précipite du haut de la tour dans le foſſé, entraînant avec lui le Turc & l'étendard.

Le roi Mathias n'eut pas plutôt appris la triſte ſituation des habitans de Jaïza, qu'il ſe hâta de les aller ſecourir en perſonne. La ſeule terreur de ſon nom ſuffit pour faire lever le ſiége aux Turcs. Ils firent leur retraite avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent leurs machines de guerre, leurs munitions, leur bagage, & ſe retirerent dans la Macédoine.

Cependant l'Italie enfantoit de pompeuses chimères, pour l'abbaissement de la puissance Ottomane. Dès la fin de l'année précédente, le pape Pie II avoit fait publier une croisade par toute l'Europe, & s'étoit assuré de Philippe, duc de Bourgogne, qui devoit commander l'armée. Ce pontife, plein de zèle, avoit invité Christophe Moro, doge de Venise, à venir prendre part à cette expédition, à laquelle il devoit se trouver lui-même. On ne douta point que cet appareil de trois Souverains à la tête des Croisés ne dût jetter l'épouvante parmi les infidèles. Déja la république de Venise avoit fait embarquer son doge; déja le pape & tous les cardinaux s'étoient rendus au port d'Ancone, lorsque la mort surprit, en cet endroit, le pontife Romain. Le projet de la Croisade s'évanouit aussi-tôt. Le seul fruit qu'en retira le roi Mathias, fut un présent de quarante-cinq mille écus d'or, trouvés dans les coffres du souverain pontife, laquelle somme lui fut envoyée, au nom du sacré collége, par le doge de Venise pour s'en servir contre les ennemis de la Chrétienté. Les Vénitiens traiterent, en même tems, avec le roi de Hongrie, & s'obligerent de lui payer, tous les ans, pour le même objet, soixante mille écus d'or.

Cette même année, Mathias fait une ir-

ruption dans la haute Myſie, & met le ſiége devant Zoynich, ville de la Raſcie, ſituée ſur une montagne eſcarpée, & fameuſe par ſes mines d'argent. Après avoir fait toutes ſes diſpoſitions, il détache Émeric, général de la cavalerie, avec un bon corps de troupes, pour aſſiéger Strévérinch, à vingt milles de-là. Cette ville eſt ſi féconde en mines d'argent, qu'elle a pris ſon nom de ce métal précieux : car *Streveron* ſignifie *argent*, en langue Eſclavonne. Les ſoldats & leur chef, puiſſamment encouragés par l'eſpérance d'un riche butin, fondirent ſur la place, avec la derniere impétuoſité. Dès le premier ou le ſecond aſſaut, ils s'en rendirent maîtres : ils y trouverent des richeſſes immenſes.

Depuis près de deux mois que duroit le ſiége de Zoynich, les Hongrois n'étoient guères plus avancés que le premier jour. Une grande partie de leurs munitions étoit conſommée. Le ſoldat paroiſſoit rebuté du travail. Tout-à-coup le bruit ſe répand que Mahomet s'avance au ſecours de la place, à la tête de quarante mille hommes. On ſe trouble ; on s'allarme ; on croit déja voir l'ennemi. Mathias aſſemble à la hâte le conſeil de guerre ; &, la peur dictant les avis, on conclut, tout d'une voix, à lever le ſiége. Cependant la nouvelle ſe trouva fauſſe ; mais le roi de Hongrie ne jugea pas à propos de re-

commencer les travaux qu'il venoit d'abandonner. C'eſt ainſi que la fortune, qui s'étoit jouée de Mahomet à Jaïza, ſe joua de Mathias à Zoynich.

[1466.]

Mathias porte ſes armes en Tranſilvanie dont les peuples vouloient faire, malgré lui, Jean, comte de S. George. A ſon approche, la terreur ſe répandit dans cette province. Jean, accompagné des principaux ſeigneurs de Tranſilvanie, vint ſe préſenter, en ſuppliant, à Mathias qui lui fit grace, après avoir fait punir les auteurs de la révolte.

[1467.]

N'ayant plus rien à craindre du Tranſilvain, le roi de Hongrie marche contre Etienne, Vaivode de Moldavie & de Valachie. Il pille & ravage ces provinces; en emmene quantité de troupeaux, & fait rentrer le Vaivode ſous la domination Hongroiſe.

[1468.]

A ces guerres, ſuccéda celle de Bohême, que le roi Mathias entreprit à la ſollicitation du pape & de l'empereur, contre George Podgiebrads, qui favoriſoit de tout ſon pouvoir, & profeſſoit lui-même l'héréſie des Huſſites. Il alla camper d'abord ſous les murailles

les de Lava, ville frontiere de la Moravie, située sur la Morave, dont les habitans lui ouvrirent les portes, après avoir déclaré qu'ils professoient la Religion Catholique. George Podgiebrads ne tarda pas à paroître avec son armée; mais il refusa d'en venir aux mains, & se retira. Mathias Corvin mit ensuite le siége devant Trébizze, où Victorin, fils de George, s'étoit jetté pour la défendre contre les Hongrois. Malgré sa résolution, la ville ne tint pas plus de deux heures, & il ne fallut que quelques jours à Mathias pour se rendre maître de la citadelle, d'où Victorin avoit eu le bonheur de s'échapper, à la faveur des ténèbres de la nuit.

Pryn, autre ville de la Moravie, paroissoit devoir arrêter plus long-tems les armes de Mathias. Elle se rendit à la premiere sommation. Le château fut défendu vaillamment par les hérétiques, & ne capitula qu'après neuf mois d'un siége opiniâtre. Il est vrai que les secours fréquens que les hérétiques reçurent du roi de Bohême, campé dans les environs de Pryn, contribuerent beaucoup à leur vigoureuse résistance.

Bonfinius rapporte une aventure plaisante, arrivée pendant le cours du siége. Le voisinage des deux camps occasionnoit, de tems en tems, des pourparlers entre les rois de

Bohême & de Hongrie. Un jour qu'ils dînoient ensemble, dans une tente dressée au milieu des deux armées, chacun accompagné de son bouffon, Isdengo, palatin de Bohême, proposa de faire battre l'un contre l'autre, les deux histrions, ajoûtant que celui des deux rois, dont le champion remporteroit la victoire, seroit censé professer la véritable doctrine. On applaudit à cette idée singuliere. Chaque monarque aussi-tôt d'encourager son bouffon, & de lui faire les plus magnifiques promesses. Comme il ne s'agissoit que de coups de poing, on eut bientôt fait les préparatifs du combat; & nos deux Alexandres ne tarderent pas à se mettre en mouvement. Le Hongrois étoit petit; le Bohême, beaucoup plus grand. Les forces & la bravoure étoient à-peu-près égales. Il sembloit cependant que le Bohême dût l'emporter sur le Hongrois, à cause de sa taille avantageuse.

On donne le signal du combat. Les deux champions s'avancent l'un contre l'autre, en présence des deux rois. Ils se mesurent des yeux, s'attaquent, se saisissent, & s'efforcent, des pieds & des mains, à qui renversera son adversaire. Aucun ne plie: aucun ne cède; même vigueur, même adresse, même ruse. Les spectateurs, partagés entre les combattans, ne cessent de les animer par les puissans motifs de l'intérêt, de

l'honneur & de la religion. Le seul légat du pape voit avec peine le sort de la Foi Catholique dépendre de deux vils histrions. Enfin cependant le Hongrois, soulevant de terre le Bohême, alloit le renverser, lorsqu'un des compatriotes de ce dernier, qui se trouvoit près de lui, le retint avec son bras & l'empêcha de tomber. Le palatin Isdengo, zélé Catholique & partisan secret de Mathias, donne un soufflet au Bohême qui venoit de secourir le champion de sa patrie. Cette violence excite un grand murmure parmi ceux de sa nation. Ils prennent les armes. Les Hongrois en font autant. On alloit voir une scène comique se changer tout-à-coup en une sanglante tragédie, si les deux rois n'eussent donné les ordres les plus précis pour appaiser le tumulte. Après le repas, ils se séparerent sans avoir pu rien conclure. Mathias ayant emporté, comme on l'a dit, le château de Pryn, revint prendre ses quartiers d'hiver en Hongrie; & George alla pourvoir à la défense de ses places.

[1469.]

Mathias Corvin ouvre la campagne par la prise d'Olmutz, ville principale du marquisat de Moravie. Il indique dans cette ville une assemblée générale des Etats de la province; & là, d'un consentement

unanime, il se fait élire marquis de Moravie, & roi de Bohême. Il entre ensuite, à la tête de son armée, dans la *Silésie*, pour en chasser les hérétiques. Il en vient à bout. L'empereur Frédéric, à qui cette province appartenoit, étoit convenu, pour reconnoître un si grand service, d'abandonner à Mathias les revenus d'une année de toute l'Autriche; mais il se contenta de le payer en promesses; & telle fut l'origine de la guerre qui mit, dans la suite, le royaume de Hongrie aux prises avec l'Empire; guerre qui fut des plus funestes à Frédéric, & qui mit le comble à la gloire du roi Mathias.

[1470.]

George Podgiebrads, roi de Bohême, étant mort, Mathias n'eut rien de plus à cœur que d'envoyer des ambassadeurs, chargés d'or & d'argent, à la diéte qui devoit se tenir à Cuthna, près de Prague, pour faire confirmer l'élection qu'il avoit fait faire de sa personne, dans l'assemblée d'Olmutz. Mais les Bohêmes n'eurent aucun égard à ses prétentions; & leurs suffrages se réunirent en faveur de Ladislas, fils de Casimir IV, roi de Pologne. La surprise & la colere de Mathias furent extrêmes, lorsqu'il se vit déchu de ses espérances. Il envoya sur le champ des ordres aux troupes qu'il avoit en Moravie, & sur les fron-

tieres de Hongrie, pour faire une irruption en Bohême, & mettre tout à feu & à sang. Elles y firent des ravages incroyables. Il alla lui-même bientôt après se mettre à leur tête ; & , n'écoutant que son ressentiment, il réduisit le royaume à la situation la plus triste & la plus déplorable.

[1471.]

Aveuglé par la colere, Mathias ne voyoit pas l'orage qui se formoit contre lui dans ses propres Etats. Les grands & la noblesse, à l'instigation du clergé, qui ne pouvoit souffrir qu'on touchât aux biens immenses qu'il possédoit, pour subvenir aux frais de la guerre, résolurent de se donner un autre roi que Mathias. Ils firent offrir la couronne à Casimir, fils de Casimir, roi de Pologne, & frere du nouveau roi de Bohême. Flatté de voir trois couronnes réunies dans sa maison, Casimir accepta les propositions des Hongrois, & fit partir son fils avec une armée de trente mille hommes. Il s'avança jusqu'à Nitria dont les habitans le reçurent comme leur véritable roi. Cependant Mathias Corvin n'eut pas plutôt appris ces tristes nouvelles, qu'il quitta la Bohême, & vint fondre, avec toutes ses forces, sur son compétiteur. Il étoit encore à Nitria. Mathias forme aussitôt le siége de cette ville, s'empare de tous

les passages, & la réduit bientôt aux dernieres extrémités. Casimir est obligé d'envoyer secrettement demander grace au roi de Hongrie, & la permission de retourner en Pologne. L'ayant obtenue, il s'échappe, pendant la nuit, de la ville. Son armée capitule, le lendemain, avec Mathias, qui, pouvant l'accabler & la détruire, a la générosité de la laisser sortir du royaume.

Il ne restoit à ce prince que de rechercher & de punir les auteurs de la révolution. Ils avoient tous pris la fuite; les uns, pour chercher un asyle chez les étrangers; les autres, pour tâcher de soulever les provinces les plus éloignées; la plûpart résolus de se défendre dans les villes & les forteresses dont ils étoient gouverneurs. Le roi, feignant d'ignorer quels étoient les coupables, continua de les traiter avec bonté. Il s'attacha sur-tout les plus mutins par un grand nombre de bienfaits, & par une confiance sans bornes. Cette conduite ramena tous les esprits, & triompha des plus mauvaises intentions. La sage politique de Mathias fit en très-peu de tems ce qu'une longue suite de succès n'auroit pu faire. Ainsi la paix & la tranquillité furent rendues à la Hongrie.

[1473.]

Les rois de Pologne & de Bohême dé-

clarent la guerre au roi de Hongrie. Ils mettent chacun trente mille hommes en campagne. Mathias, à la tête de dix mille, ne craint pas de voler à leur rencontre. Il les joignit à Wratislavie, sur le fleuve Odra. Mais, voyant ses soldats étonnés de la multitude des ennemis, & de la grandeur de leur camp, il ne jugea pas à propos de combattre. Il assembla le conseil de guerre, & mit en délibération si l'on camperoit en-dedans ou au-dehors de la ville? Le premier parti paroissoit le plus sûr; mais il avoit aussi ses inconvéniens. Un jeune homme, appellé *Thomas*, secrétaire de l'évêque d'Agria, soupant le soir avec ce prélat, & apprenant l'embarras du conseil, dit qu'il falloit faire l'un & l'autre. « Mais, dit l'évêque, » la chose est impossible. »... « Pardonnez-moi, reprit le secrétaire; il » ne s'agit que d'asseoir notre camp dans » les fauxbourgs. Défendus d'un côté par » les murailles de la ville, nous le serons » de l'autre par la situation même du lieu. » De cette maniere, nous serons dans la » ville & hors de la ville. » Le prélat goûta l'avis du jeune homme. Il en fit son rapport au conseil, qui l'embrassa tout d'une voix.

Les Polonois & les Bohêmes ne douterent pas que le roi de Hongrie n'eût commis une imprudence, & se flatterent de

pouvoir l'affamer aifément ; mais la ville étoit pourvue de vivres en fi grande abondance, & l'attachement des habitans pour Mathias étoit tel, que ce prince retira de fa pofition plus d'avantages qu'il n'en avoit efpéré. A l'exemple de ce général Romain, dont la fage & prudente bravoure empêcha le vainqueur de Capouë de recueillir aucun fruit de fa victoire, Mathias fçut accoutumer infenfiblement fes foldats à ne pas craindre un ennemi fupérieur. Evitant avec foin d'engager une affaire générale, il épioit toutes les occafions de livrer de petits combats, d'où, par la jufteffe de fes mefures, il fortoit toujours victorieux. Tantôt il enlevoit un parti de fourrageurs ; tantôt il tomboit à l'improvifte fur un quartier mal gardé. Ses troupes, animées par une fuite de fuccès, demandoient fouvent qu'on les menât à l'ennemi. Le roi, par des refus ménagés, enflammoit de plus en plus leur courage.

Cependant les alliés commençoient à reffentir eux-mêmes les atteintes de la difette. Ils s'épuifoient en de vaines efcarmouches. Les défertions étoient fréquentes dans leur camp. Il ne falloit rien moins qu'une bataille pour les tirer d'embarras. Ils employerent toutes les rufes, tous les ftratagêmes imaginables, dans la vue d'y déterminer le roi de Hongrie. Défis & bravades, infultes & reproches,

fuites ſimulées, tout fut mis en uſage, ſans qu'ils puſſent venir à bout de leur deſſein. Ce qui leur cauſoit encore plus de peine, c'eſt que, tandis qu'ils manquoient des choſes les plus néceſſaires, ils voyoient les Hongrois dans l'abondance & dans la joie. Par ordre de Mathias, on avoit fait conſtruire ſur les murailles de la ville de grands échafauds où des tables toutes dreſſées & chargées des mets les plus exquis, des troupes de muſiciens & de jeunes danſeuſes invitoient les officiers & les ſoldats Hongrois à ſe livrer au plaiſir & à la bonne chère. Pour achever de décourager les ennemis, Mathias envoya ſecrettement ſa cavalerie légere ravager la Pologne. Elle s'en acquitta parfaitement, & porta le fer & la flamme juſques ſous les murs de Cracovie. La Régente & toute ſa cour reſſentirent les plus vives allarmes. Le ſpectacle de quelques villes & bourgs réduits en cendres faiſoit craindre avec raiſon un incendie général par tout le royaume; car la pierre eſt ſi rare en Pologne, que preſque toutes les villes ſont bâties en bois; de ſorte qu'un petit corps d'armée eſt en état d'y cauſer les plus grands dommages. On ſe hâta de faire ſçavoir au roi Caſimir ces fâcheuſes nouvelles. La crainte & l'éloignement les lui groſſiſſant encore, il réſolut de retourner au plutôt dans ſon royaume.

On convint d'abord d'une suspension d'armes ; &, les trois rois s'étant abouchés, on fit la paix aux conditions suivantes. « Que la Moravie & la Silésie seroient cédées au roi de Hongrie ; qu'après sa mort, ces provinces retourneroient à Wladislas, moyennant un dédommagement de quatre cents mille écus d'or, qu'il payeroit aux successeurs de Mathias ; que Wladislas posséderoit le royaume de Bohême, & qu'on lui restitueroit toutes les places qu'on avoit prises. Que ce Prince & Mathias conserveroient le titre de Rois de Bohême pendant leur vie. Qu'après la mort de Mathias, le titre de Roi, le royaume & ses dépendances appartiendroient au seul Wladislas, &, si Wladislas mouroit le premier, qu'ils seroient dévolus de droit à Mathias. »

[1475.]

Les Hongrois, qu'on ne vit jamais si courageux que sous leur roi Mathias & son predécesseur, font une irruption sur les terres de la domination Ottomane, & mettent le siége devant la forteresse de Sabacz ou Savatz, dont la Save baigne les murailles. Le roi de Hongrie, voulant reconnoître lui-même les fortifications, se met, pendant la nuit, dans une barque, sous un habit de goujat, avec un rameur & un falot, & fait le tour de la place, observant

attentivement les endroits foibles, & ceux qui sont les plus forts. Il est apperçu d'une sentinelle qui se doute du projet. Aussi-tôt un coup de canon part de dessus la murailles; le boulet frise la barque, & éteint le falot. Le roi, sans s'effrayer, continue ses observations. Au point du jour, il fait battre la place en brèche, & conduit ses troupes à l'assaut. En peu de jours, il s'en rendit maître. Les Turcs s'étant avancés pour la reprendre, il fondit sur eux, & les tailla presque tous en piéces.

[1477.]

Mathias porte la guerre en Autriche, pour obliger l'empereur Frédéric à remplir les conditions du dernier traité. La victoire suit par-tout ses étendards. Il s'empare d'un grand nombre de villes, & va camper aux portes de Vienne, capitale de la province. Cependant il fait faire le dégât dans tous les environs. Ces campagnes fertiles qu'arrose le Danube, ces plaines riantes, ces maisons de plaisance, ces vergers délicieux, tout est en proie à l'avidité du soldat. La flamme des incendies éclaire au loin les murailles de Vienne, & porte la consternation & l'effroi dans le cœur de tous ses habitans. Frédéric n'avoit point d'armée qu'il pût opposer à celle du roi de Hongrie. Par une politique mal entendue, ou plutôt par une

avarice sordide, il s'étoit contenté de distribuer ce qu'il avoit de troupes dans les villes & les forteresses de l'Autriche ; ce qui ne l'avoit pas empêché d'en perdre un grand nombre. Ç'en étoit fait de ses Etats héréditaires, s'il ne se fût hâté de demander la paix à Mathias, auquel il fut obligé de rembourser les frais de la guerre.

[1478.]

Rome & Venise s'étoient engagées à payer, tous les ans, au roi de Hongrie certaines sommes d'argent, pour l'aider à repousser les Turcs. La crainte que Mathias ne s'en servît contre l'empereur, ayant fait cesser cette contribution volontaire, le monarque Hongrois fit une irruption dans les provinces Vénitiennes, & prit un grand nombre de villes & de châteaux qu'il saccagea.

[1480.]

Les Vénitiens désespérant de se réconcilier avec Mathias, font alliance avec les Turcs, qui se jettent sur les provinces de Hongrie. Dans cette extrémité, le roi fait solliciter l'empereur d'Allemagne de lui donner des secours pour l'aider à repousser leurs ennemis communs. N'en ayant obtenu que des promesses, il forme le hardi projet de faire en même tems la guerre aux

Allemands & aux Turcs. Il envoie Etienne Zapolski contre ces derniers; & lui-même conduit une armée en Autriche.

[1482.]

Les Hongrois défont un corps de trois mille Turcs dans la Servie, tandis que leur brave Souverain se couvre de lauriers en Allemagne.

Ce prince avoit été d'abord arrêté par les remontrances du légat du pape. Mais, bientôt après, n'écoutant que son ressentiment, il s'étoit remis en possession, par la force des armes, de toutes les villes & forteresses qu'il avoit rendues à Frédéric par le dernier traité.

[1485.]

Sept mille cavaliers Turcs font une irruption dans la Croatie & dans la Carinthie. Les généraux du roi Mathias, chargés de la défense de ces provinces, rassemblent à la hâte un corps d'armée; marchent contre les pillards qu'ils attaquent dans leur retraite, & leur arrachent dix mille prisonniers qu'ils avoient faits dans le cours de leur expédition. Furieux de se voir dépouillés de leur butin, les Turcs appellent de nouvelles troupes à leur secours, & se répandent dans la Moldavie & dans la Valachie qu'ils désolent d'un bout à l'autre.

En Autriche, le roi de Hongrie se rend maître de Vienne, après quatre mois de siége. A cette conquête il en ajoûte d'autres, les années suivantes, dans la Silésie, dans la Lusace, dans la Styrie & dans la Carinthie.

[1487.]

Yacub, général Ottoman, pénetre avec une armée nombreuse dans la Croatie. Aussi-tôt Jean Corvin, fils naturel du roi Mathias, & souverain de cette province, rassemble ses troupes éparses; les place en embuscade; surprend les ennemis chargés de butin, & les taille en piéces.

[1488.]

Honteux de sa défaite, Yacub revient, au printems, en Croatie, & présente la bataille à Jean Corvin qui commandoit une armée nombreuse de Hongrois. Il la défait à son tour, & lui tue près de quinze mille hommes. Pour rendre témoignage au Sultan de sa victoire, Yacub fit couper le nez à tous les ennemis morts, & les fit porter à Constantinople.

[1490.]

Une attaque d'apoplexie emporte au mois d'Avril le conquérant de l'Autriche, & le boulevard de la Chrétienté. Ce prince,

l'admiration de l'Europe, les délices de ses sujets, & la terreur de ses ennemis, termine sa glorieuse carriere à Vienne, universellement regretté. La pompe de ses funérailles fut des plus magnifiques. Les présens seuls, qui furent offerts, suivant l'usage, par les grands de la cour, à la basilique de la sainte Vierge, de la ville d'Albe-Royale, où ce prince fut inhumé, monterent à la somme de soixante-quinze mille écus d'or *.

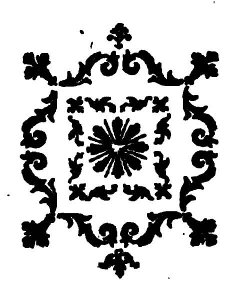
Ce n'est pas sans raison que les historiens Hongrois s'épuisent en éloges pour célébrer la mémoire de ce prince. Il étoit laborieux, infatigable, supérieur à tous les dangers. Il se livra quelquefois à l'amour des femmes; mais telle étoit, sur ce point, sa délicatesse, qu'il ne porta jamais le trouble ni le deshonneur dans les familles. Le vin, dans la compagnie de ses amis, eut aussi pour lui des attraits; mais cette passion passagere ne l'empêcha jamais de veiller au bonheur de ses sujets, à la sûreté de ses provinces, à la dignité de sa couronne. Il avoit l'ame grande & généreuse, plus portée à pardonner qu'à punir, ennemie de toute rigueur, de toute cruauté. Ceux qu'il honora de son amitié, parmi les grands

* 75000 aureorum munera in funere oblata. *Bonfin. Decad. IV, Lib. VIII.*

de sa cour, lui furent souvent infidèles & traîtres. Il n'eut, au contraire, qu'à se louer des amis qu'il avoit tirés de la poussiere. En général, il fut le prince le plus heureux de son tems, & le plus digne de l'être.

Dans la guerre de Bohême, l'argent lui ayant manqué tout-à-coup, il entretint, pendant quelque tems, son armée de paroles & de promesses. Il étoit à la veille du jour qu'il avoit fixé pour le payement des troupes; & ses finances ne se trouvoient point en meilleur état. Le soir, il fut prié, par ses officiers généraux, à une partie de jeu. Pour charmer les inquiétudes qui le tourmentoient, il se rendit à leur invitation. On joua toute la nuit. Le sort fut si favorable à Mathias, qu'il gagna jusqu'à dix mille écus d'or. Il fit sur le champ distribuer cette somme aux soldats. Le même bonheur l'accompagnoit par-tout. Ayant un jour assis son camp près de celui des Turcs, il résolut de l'aller observer en personne. Il se déguise en paysan; fait charger d'orge une jument; &, lui deuxieme, il entre dans le camp ennemi, parmi ceux qui portoient des vivres. Il a la hardiesse de s'aller poster à la porte de la tente du général, & d'y débiter son orge toute la journée. Il en sortit le soir, & retourna dans

dans son camp, à la faveur des ténèbres. Le lendemain matin, il écrivit au général Ottoman qu'il avoit vendu, la veille, sous l'habit d'un paysan, de l'orge à la porte de son pavillon; &, pour prouver ce qu'il avançoit, il lui fit l'énumération de toutes les différentes sortes de plats qu'on avoit servis sur sa table. Le Turc, surpris de cette nouvelle, & s'imaginant voir à tout moment le roi de Hongrie au milieu de sa tente, décampa le jour suivant.





WLADISLAS *ou* LADISLAS VI.

[1490.]

APRÈS la mort de Mathias, les Etats de Hongrie s'aſſemblerent dans la plaine de Peſt, ſur le bord du Danube, pour lui donner un ſucceſſeur. On comptoit cinq prétendans à la couronne; & l'on vit arriver preſqu'en même tems à la diéte cinq ambaſſades différentes. La premiere étoit au nom de Jean Corvin, fils naturel de Mathias, qui n'avoit point laiſſé d'enfans légitimes. Outre le mérite de ſon pere, ce prince avoit encore un puiſſant parti dans le royaume. L'empereur Frédéric, le ſecond des prétendans, ſe fondoit ſur un traité qu'il avoit fait avec Mathias Corvin, par lequel il étoit dit que, ſi le roi de Hongrie mouroit ſans poſtérité légitime, le royaume ſeroit dévolu à Frédéric ou à ſes ſucceſſeurs. Les ambaſſadeurs du roi de Pologne, qui briguoit la couronne pour ſon fils Albert, firent valoir les anciennes alliances, le voiſinage & l'intérêt commun des deux nations qu'on avoit vu ſouvent réunies ſous un même chef. Ceux du roi d'Aragon demandoient que la reine Béa-

trix, veuve de Mathias, & fille du roi leur maître, eût la liberté de fixer l'élection par le choix d'un époux. On n'eut aucun égard aux prétentions de tous ces concurrens. Ladislas, roi de Bohême, réunit tous les suffrages en sa faveur, & fut invité de venir au plutôt se mettre en possession du thrône.

[1491.]

La préférence donnée à Ladislas sur ces compétiteurs ne pouvoit manquer d'en faire autant d'ennemis déclarés. L'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric, entre dans l'Autriche, à la tête d'une armée formidable. Il s'empare d'un grand nombre de places, entr'autres de Vienne, la capitale. Mais, au lieu de profiter de ses avantages, ce prince se livre tout entier aux plaisirs, & laisse à son ennemi le loisir de réparer ses pertes. Dans le même tems, Albert, frere du nouveau roi de Hongrie, lui déclare la guerre, & le défait en bataille rangée. Il met ensuite le siége devant Cassovie. Il fut, à la vérité, contraint de le lever; mais, pour empêcher ce concurrent redoutable de tenter quelqu'autre entreprise, on lui céda la Silésie.

[1492.]

Après cet accommodement, Ladislas

marcha contre les troupes de Maximilien; & les chassa de toutes les places qu'elles occupoient en Autriche. Ce prince étant alors tombé malade, le bruit se répandit qu'il étoit mort. Aussi-tôt Albert reprit les armes, & fit, pour la seconde fois, le siége de Cassovie. Accablé d'ennemis de toutes parts, Ladislas fit la paix avec Maximilien; & la condition ordinaire fut que, si le roi de Hongrie mouroit sans enfans, sa couronne passeroit à l'empereur & à tous ses descendans. Les Hongrois refuserent d'approuver ce traité; mais Ladislas ne cherchoit qu'à se débarrasser de Maximilien. Il envoya contre son frere Albert, Etienne Zapolski, son général, qui battit les Polonois, & fit Albert prisonnier. Ladislas lui rendit la liberté, peu de tems après, & le laissa monter sur le thrône de Pologne, vacant par la mort de Casimir, leur pere commun.

[1493.]

Les Hongrois perdent, cette année, une bataille mémorable * contre les Turcs.

---

* Je n'en ai point fait mention dans l'*Abrégé chronologique de l'Histoire Ottomane*; apparemment, parce que je n'avois point Bonfinius sous les yeux. Ce n'est point là la seule faute que je trouve dans cet ouvrage.

..-ci venoie [illegible] 1494.]

[illegible]roatie, [illegible] généraux de Ladis-

de S[illegible] [illegible]er l'honneur de sa

[illegible]le [illegible], une irruption

[illegible] Turcs ravages

[illegible]é sa femme,

[illegible]e. [illegible] & ce qu'il

[illegible]yant [illegible] châteaux

[illegible]islas, au re[illegible] [illegible]ge du

[illegible]e virent arrêtés p[illegible] cou-

[illegible]x ordres d'Émeric Drence[illegible].

[illegible] surpris envoie prier ce général [illegible] [illegible]laisser passer, & lui fait représenter que, n'ayant point causé de dommage dans les Etats du roi son maître, il a droit d'exiger qu'on s'en tienne, de part & d'autre, aux dernieres conventions. On assure même qu'il voulut acheter à prix d'argent la liberté de continuer sa route. Quoi qu'il en soit, Drencène réjetta ses propositions. En même tems, il disposa tout pour attaquer les infidèles, au sortir d'un bois dans lequel ils étoient engagés. Mais ses troupes, composées de milices & de paysans mal armés, eurent peine à soutenir le choc des ennemis. La plûpart prirent honteusement la fuite. Drencène, ne voulant point survivre à sa honte, rallia quelques fuyards, & se précipita dans l'endroit le plus épais de la mêlée; mais il ne trouva point ce qu'il cherchoit. La perte de sa liberté fut l'uni-

que fruit de son généreux désespoir. On le conduisit, les mains liées derriere le dos, en présence du Bacha victorieux, qui, dissimulant sa vengeance, le fit manger à sa table. Au milieu du repas, on servit, par ordre d'Ali-bek, les têtes sanglantes du fils & du frere de Drencène, qui avoient été tués dans la bataille. Pénétré de la plus vive douleur, l'infortuné prisonnier s'écrie : « Plût au Ciel que tu m'eusses arraché la » vie, Ali-bek ! Mes yeux ne verroient » point en ce moment le spectacle le plus » affreux & le plus déplorable. »... Tu n'as » que ce que tu mérites, répondit le Bacha. » Quel dommage avois-je causé dans ta » province, pour que tu t'opposasses à mon » passage ? Violateur de la foi des sermens, » n'espere pas que je termine par ta mort » le cours de tes peines : je veux les prolon- » ger en prolongeant ta vie malheureuse. » Il lui tint parole, jusques-là que, l'infortuné prisonnier ayant massacré un de ses gardes, pour exciter contre lui la colere du vainqueur, celui-ci défendit qu'on lui fît aucun mal ; persuadé que, dans l'état d'esclavage où il étoit réduit, il regarderoit la mort comme une faveur. Sultan Bajazet, auquel il fut présenté, le fit d'abord enfermer dans une prison assez douce, & le rélegua ensuite dans une petite isle où il mourut, trois mois après, de la peste.

[1494.]

Paul Kinise, un des généraux de Ladislas, entreprend de venger l'honneur de sa nation. Il fait, au printems, une irruption dans la Mysie, & rend aux Turcs ravages pour ravages. Ali-bek avoit laissé sa femme, ses deux fils, ses concubines, & ce qu'il avoit de plus précieux dans deux châteaux voisins. Kinise y vole & fait le siége du premier. La garnison se défend avec courage.

On raconte que, dans un des plus furieux assauts qui furent livrés par les Hongrois, un Croate, d'une force prodigieuse, & d'une valeur héroïque, escalada seul la muraille, malgré les efforts des assiégés; reçut vingt-cinq blessures, écarta les ennemis à coups de sabre, & mit ses camarades qui le suivoient en possession de la brèche. Le trouble & la confusion se répandirent aussitôt dans la place. Les fils d'Ali-bek se refugierent dans le château voisin; & les Hongrois, demeurés maîtres de celui qu'ils venoient d'abandonner, y firent un butin immense. Ils ne furent pas moins heureux à l'attaque du second, qu'ils réduisirent en cendres.

Il se commit, cette année, en Hongrie un de ces forfaits qui semblent, en quelque sorte, ménagés par la vengeance divine,

pour attirer sur une nation maudite toutes les rigueurs de la justice humaine. Douze Juifs de Tirnaw, avec deux femmes, ayant pris secrettement & fait entrer par force dans une de leurs maisons un jeune Chrétien, lui boucherent promptement la respiration, & lui couperent les veines. Ils reçurent son sang dans des vases; en burent une partie, & garderent l'autre pour d'autres usages. Après que la malheureuse victime eut insensiblement rendu l'ame, ils couperent son corps par morceaux, qu'ils enterrerent en différens endroits de la maison.

Cependant les parens du jeune Chrétien, ne le voyant point revenir, firent des perquisitions, & apprirent qu'on l'avoit vu, la veille, dans le quartier des Juifs. Sur la plainte qui fut rendue aussi-tôt contre eux, le magistrat envoya visiter toutes leurs maisons. On apperçut des traces de sang nouvellement répandu dans celle où s'étoit passée cette scène abominable. C'en fut assez pour faire arrêter toute la famille. On mit les deux femmes à la question; & l'on apprit d'elles l'horrible détail qu'on vient de voir. On n'eut pas de peine à convaincre, après cela, leurs complices. Par ordre du magistrat, ils furent tous brûlés vifs dans la place publique.

On voulut sçavoir ensuite les raisons de

cet horrible ſacrifice des Juifs de Tirnaw, & d'autres ſemblables faits, par la même nation, dans différens pays. Quelques vieillards appliqués à la queſtion en rapporterent quatre principales ; la premiere, qu'ils avoient appris de leurs peres que le ſang de Chrétien étoit très-efficace pour guérir la plaie du prépuçe après la circonciſion ; la ſeconde, que ce même ſang, donné dans un repas, avoit la vertu de reſſerrer l'union & l'amitié des convives ; la troiſieme, que, les hommes étant, ainſi que les femmes, ſujets parmi eux à l'écoulement périodique, il étoit propre à la guériſon de cette ſorte de maladie ; la quatrieme enfin, que, ſuivant une loi ancienne, & de tems immémorial, ils étoient obligés d'immoler, tous les ans, un Chrétien dans quelque partie du monde, & que l'accompliſſement de ce ſacrifice étoit échu, cette année, aux Juifs de Tirnaw.

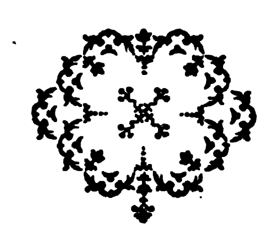
[1500.]

Quelques guerres particulieres & domeſtiques, entr'autres celle des payſans de Hongrie contre leurs ſeigneurs, occuperent le reſte du règne de Ladiſlas.

On eſt redevable à ce prince d'un Recueil de Loix, diviſé en deux parties, dont la premiere contient les anciennes coutu-

mes du royaume, & l'autre les décrets des rois ou les loix nouvelles. Tout l'ouvrage est connu sous le titre général de droit coutumier du royaume de Hongrie : *Jus consuetudinarium Regni Hungariæ.*

Ladislas aimoit les plaisirs & l'oisiveté, qui lui firent souvent négliger les affaires les plus importantes; mais on lui pardonnoit ces défauts en faveur de sa générosité, de sa douceur & de son équité.





LOUIS II.

[1516.]

CE prince, n'ayant encore que deux ans, avoit été couronné roi de Hongrie & de Bohême, du vivant de son pere Ladislas. A l'âge de six ans, il avoit été fiancé avec Marie d'Autriche, sœur des empereurs Charle-Quint & Ferdinand I. Ce dernier épousa, dans la suite, la princesse Anne, sœur du roi Louis; & c'est ainsi que la couronne de Hongrie est passée sans retour dans la maison d'Autriche.

Les commencemens du règne de Louis donnerent de grandes espérances; mais, trop semblable à son pere, il fit sa plus sérieuse occupation de ses plaisirs.

[1520.]

Soliman II, Sultan des Turcs, voulant tirer avantage de la jeunesse du roi de Hongrie, envoya dans ce royaume des ambassadeurs chargés de demander la continuation de la trève faite avec Sultan Sélim, son prédécesseur, & d'ajoûter quelques conditions onéreuses à celles du dernier traité. Louis, mal conseillé, reçut les am-

bassadeurs avec mépris ; & , violant dans leurs personnes le droit des gens , il leur fit couper le nez & les oreilles.

[1521.]

Soliman, joignant au desir de la gloire celui de la vengeance, ne tarde pas à se mettre en campagne. Il part, au printems, de Constantinople, & détache Mustapha, son Grand-Visir, avec deux autres Bachas, pour aller faire le blocus de Belgrade, ce boulevard de la Hongrie, que deux grands Sultans avoient inutilement tenté de prendre. Après avoir réduit, chemin faisant, les Valaques, il vient par sa présence ranimer l'ardeur de ses généraux & de ses soldats. Déja le feu de l'artillerie a foudroyé les remparts. Les Hongrois, bien différens de ce qu'étoient leurs peres, sous la conduite du brave Huniade, ne se défendent que foiblement. Loin de retarder leur perte par de vigoureuses sorties, ils la précipitent en quelque sorte, en abandonnant la ville, pour se retirer dans la citadelle. Ils s'y défendirent quelque tems, jusqu'à ce qu'une mine, ayant fait sauter un grand pan de la muraille, les obligea de capituler.

[1525.]

L'empereur Ottoman avoit interrompu son expédition de Hongrie, par la prise de

Rhodes, en 1522. Des troubles domestiques l'avoient retenu dans ses Etats, les années suivantes. Il reprit, cette année, le projet qu'il avoit formé de soumettre les Hongrois. Il fit des préparatifs de toute espèce; mais, la saison se trouvant trop avancée, il alla passer l'hiver à Belgrade, pour être plus à portée d'agir, au commencement de la campagne suivante.

[1526.]

La relation suivante, que nous fournit l'histoire des révolutions de Hongrie, est toute tirée de Bradérith, témoin oculaire.

Le jeune roi de Hongrie, qui se vit menacé d'être attaqué de nouveau par un prince dont les armées étoient innombrables & accoutumées à vaincre, sollicita des secours de toutes parts; mais la conjoncture où étoit l'Europe rendit ses sollicitations inutiles. Charles-Quint & Ferdinand étoient engagés avec la France dans une guerre qui intéressoit la plus grande partie des Puissances Chrétiennes. Il fallut donc que la Hongrie se soutînt par elle-même; & elle n'eut de secours étrangers, qu'un petit nombre de troupes tirées du pape & du royaume de Bohême. Cependant Soliman s'étoit déja avancé jusqu'à la plaine de Mohats, qui est une ville située entre le Danube & la Drave, dans le

voisinage de Cinq-Eglises & d'Esseck, avec une armée, où l'on comptoit trois cents mille hommes que l'on pourroit cependant réduire à soixante & dix mille combattans. Louis n'avoit pu rendre son armée plus forte que de vingt-cinq mille hommes. Ce n'est pas que le Vaivode de Transilvanie, & quelques autres seigneurs n'eussent sous leur commandement quelques corps de troupes séparés ; mais la précipitation des généraux Hongrois, ou la nécessité des conjonctures, ne permit pas d'attendre leur jonction. Les deux principaux de ces généraux étoient Paul Tomorée, qui, de moine de l'ordre de S. François, étoit devenu archevêque de Colocza ; & George, comte de Scépuze, frere du Vaivode de Transilvanie.

L'indétermination régna long-tems dans le camp du roi. Les uns vouloient éviter la bataille ; d'autres menaçoient les chefs d'une infamie éternelle, s'ils ne la livroient. Les plus sages souhaiterent que le roi ne s'engageât pas dans un combat dont le succès étoit douteux : cependant on ne manquoit pas de raisons pour qu'il y eût part. On disoit que les Hongrois vouloient voir leur roi à leur tête, quand ils combattoient ; que sa présence animeroit les troupes, comme sa retraite leur feroit perdre courage. Enfin la fatale destinée de la Hon-

grie voulut qu'avec des raisons spécieuses de tous côtés, on prît le mauvais parti en tout. Le combat fut résolu ; & le roi fut présent. On en va voir les suites.

Les deux armées avoient été en vue l'une de l'autre, pendant trois jours, sans qu'il y eût eu que de légeres escarmouches où les Hongrois avoient toujours remporté l'avantage. Les Turcs cherchoient à fatiguer leurs ennemis, ou à les envelopper. Le moine Tomorée voulut profiter d'un mouvement qu'ils faisoient, dans ce dernier dessein, & persuada au roi que c'étoit le tems d'attaquer ; que la victoire étoit certaine. Ce fut alors que l'engagement se fit, de la part des Hongrois, avec la vigueur qui leur est ordinaire. Leurs premiers escadrons poussent & renversent tout ce qui se présente ; & les Turcs, ou incapables de soutenir un choc si violent, ou dans le dessein d'attirer leurs ennemis dans un endroit où ils avoient placé leurs batteries, commencent à lâcher le pied. On crut, dans ce moment, leur défaite assurée. André Bathori vint avec précipitation annoncer au roi, qui étoit à l'arriere-garde, que les Turcs prenoient la fuite ; que la victoire se déclaroit en faveur des Hongrois ; qu'il falloit avancer, & soutenir ceux qui poursuivoient les fuyards. Le jeune roi

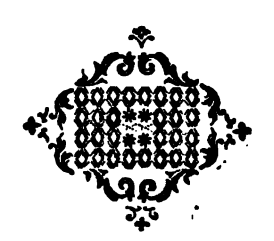
plein de feu & de bravoure, privé des conseils des trois seigneurs qu'on lui avoit donnés pour sa garde, & que Tomorée avoit imprudemment détachés de sa personne, prend ce parti. Il quitte son poste, & se met, avec tous ceux qui l'accompagnoient, à poursuivre l'ennemi, sans ordre, & sans avoir fait reconnoître les endroits où il s'avançoit si témérairement. Cette fausse démarche changea en un clin d'œil la face des affaires. On entendit tout-à-coup le canon des ennemis gronder, & les boulets voler de toutes parts. Ce fut dans ce moment que l'aîle droite des Hongrois commença à s'ébranler, & que le roi disparut, soit qu'il se fût avancé pour joindre ceux qui poursuivoient l'ennemi, soit qu'il fût entraîné dans la fuite, par ceux qui l'accompagnoient ; car la chose n'a jamais été bien éclaircie.

Cependant, malgré ce désastre, l'armée Hongroise tint ferme encore quelque tems, à dix pas des batteries, exposée à tout leur feu. Mais enfin la terreur d'un côté, de l'autre la fumée & la poussiere qui aveugloient ces combattans, en obligerent une grande partie à se retirer dans une vallée qui étoit contiguë à des marais, pendant que le reste maintenoit un terrein si affreux & si meurtrier. Les fuyards reprirent néanmoins courage,

rage, & revinrent à la charge pour soutenir leurs camarades. Ce ne fut pas pour long-tems. Le canon des ennemis, qui étoit bien servi, faisoit un si grand ravage, que les uns & les autres, consternés de leur perte, prirent généralement la fuite. Les Turcs, qui craignirent que ce ne fût une ruse, & qui voyoient d'ailleurs la nuit s'approcher, ne les poursuivirent point; ce qui sauva la vie à plusieurs des Hongrois. Mais il y en eut un grand nombre de noyés ou d'étouffés dans les marais dont on vient de parler.

Cette funeste bataille se donna le 29 d'Août, jour de la décollation de S. Jean-Baptiste, sur les trois heures & demie du soir, & ne dura qu'environ une heure & demie. Ses effets & ses suites sont également déplorables. Le corps du roi fut trouvé dans un gouffre que les eaux du Danube avoient creusé à une demi-lieue de Mohatz. Le général Tomorrée fut tué dans le premier choc, à la tête de ses troupes, combattant en homme de cœur. Il périt un grand nombre d'évêques, & cinq cents des principaux cavaliers du royaume. De douze à treize mille hommes d'infanterie, qu'il y avoit dans l'armée, il ne s'en échappa que trois à quatre mille. Mais qui pourroit dépeindre la désolation qui suivit cette ba-

taille ! Soliman porta par-tout le fer & le feu ; n'épargna ni âge ni sexe, ni le sacré ni le profane. Sans s'amuser à prendre des villes & des forteresses, à l'exception de Bude, qu'il trouva abandonnée de sa garnison, il parcourut tout le royaume ; le ravagea, & tua ou emmena captifs jusqu'à deux cents mille Hongrois.





JEAN ZAPOLA *ou* ZAPOLSKI & FERDINAND.

[1526.]

LOUIS ne laissoit point d'enfans. La princesse Anne, sa sœur *, avoit épousé l'archiduc Ferdinand, infant d'Espagne, dont les droits à la couronne de Hongrie paroissoient incontestables. Cependant, comme le royaume est électif, les Hongrois n'eurent aucun égard aux traités faits par leurs rois Mathias & Ladislas, en faveur de la maison d'Autriche. Ils s'assemblérent, suivant la coutume, dans la plaine de Racos, & proclamerent Jean-Zapolski, Vaivode de Transilvanie.

[1527.]

Etienne Bathori, palatin du royaume, & la reine Anne, sœur de l'Archiduc, s'étoient opposés de toutes leurs forces à l'élection de Jean. Ils convoquerent une diéte

* *Abrégé chronologique de l'Histoire Ottomane.*

à Presbourg, & firent élire roi de Hongrie l'archiduc Ferdinand. Ce prince fut bientôt reconnu par les Hongrois même du parti de Jean. Il marcha vers Albe-Royale, que son compétiteur abandonna lâchement, & s'y fit couronner le 28 d'Octobre.

[1528.]

Bude & toute la Hongrie reconnoissent pour légitime roi Ferdinand, qui se met à la poursuite du Transilvain; le joint, près de Tokai; le taille en piéces, & le force à sortir du royaume. Jean se retire à la cour du roi de Pologne, son beau-frere; mais, ne trouvant de ce côté-là que de foibles ressources, il se jette entre les bras des Turcs qui se déclarent aussi-tôt ses protecteurs.

[1529.]

Sur l'assurance d'être puissamment secouru, le roi Jean avoit levé quelques troupes dans la Pologne, & les avoit envoyées en Hongrie, pour se joindre aux restes de son parti. Bientôt il se vit une armée considérable, en état de faire tête à celle de Ferdinand. Ses généraux battirent les Allemands près de Cassovie. Ayant appris que Soliman approchoit, il s'avança

jusqu'à Mohatz à sa rencontre, avec de riches présens. Le Sultan le reçut avec beaucoup d'amitié ; le traita d'une maniere splendide, & le logea dans le camp sous des tentes magnifiques. L'armée Ottomane marcha droit ensuite à Bude, dont les habitans avoient pris la fuite. La garnison Allemande se rendit, dès le premier assaut, malgré Nadasti qui la commandoit. Elle fut passée au fil de l'épée, sur quelques prétextes dont un vainqueur ne manque jamais. Quant à Nadasti, son sort fut digne de sa vertu. Le Sultan le combla publiquement d'éloges, & le renvoya sans rançon à l'Archiduc. Avec la même grandeur d'ame, Soliman remit le roi Jean en possession de Bude & des pays voisins.

Cette même année, le Grand-Seigneur, poursuivant le cours de ses conquêtes, vint mettre le siége devant Vienne, capitale de l'Autriche. Il le leva, le 14 d'Octobre, contraint par la rigueur de la saison.

[1531.]

Les troupes, que Soliman entretenoit en Hongrie, continuent leurs ravages, malgré les efforts de Ferdinand. Elles se réunissent en un seul corps, à la priere du roi Jean, qui les envoie, avec ses Transilvains, faire le siége de Strigonie. Louis Gritti, Vénitien,

fils d'un doge de Venise, commandoit l'armée. Strigonie se défendit avec vigueur. Une flotte de saïques *, s'étant présentée pour ravitailler la place, Gritti fit avancer la flotte Ottomane; coula plusieurs bâtimens ennemis à fond, & fit deux cents Allemands prisonniers. Cet avantage ne diminua rien de l'ardeur des assiégés. L'arrivée même de Soliman & de son grand Visir, à la tête d'une nouvelle armée, semble leur inspirer une nouvelle audace. Ils sçavoient que l'empereur Charle-Quint se disposoit à les venir secourir. Cette espérance seule fut leur salut. Après avoir soutenu plusieurs assauts, la saison étant déja fort avancée, ils se virent enfin délivrés de la crainte des Ottomans. L'empereur Charle-quint, suivi d'une armée nombreuse d'Espagnols & d'Italiens, parut alors en Allemagne. Il fit élire, à Cologne, l'archiduc Ferdinand, son frere, roi des Romains. Il passa ensuite à Vienne avec toutes ses troupes, & se contenta de se faire voir de loin aux Turcs. Ceux-ci, sous la conduite de Cassan-Bassa, pénétrerent jusqu'à Lintz, capitale de la haute Autriche; ravagerent le pays, & répandirent par-tout l'allarme & la terreur.

* Petits vaisseaux à rames, fort légers.

[1533.]

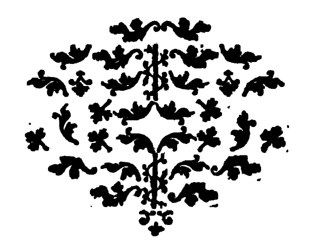
Traité de paix entre les deux concurrens au royaume de Hongrie. On convint que l'un & l'autre conserveroient le titre de Roi, que l'Archiduc succéderoit à Jean, si celui-ci mouroit sans enfans, & que, s'il avoit un héritier, Ferdinand lui laisseroit la Transilvanie avec tous les châteaux du patrimoine de son pere en Hongrie.

[1537.]

J'ai peine à croire ce que j'ai dit dans l'*Abrégé chronologique de l'Histoire Ottomane*, que, sans égard pour la paix conclue entre les rois de Hongrie, le Grand-Seigneur conduisit lui-même une armée dans ce royaume, & ravagea les pays de la dépendance de l'Archiduc. Soliman étoit un prince trop équitable pour entreprendre une guerre injuste. Quelques hostilités, ou quelques mécontentemens, de la part de Ferdinand, durent précéder cette expédition de l'empereur Turc. Au reste, après avoir ouvert la campagne, il laissa ses troupes & son artillerie à Méhémed, gouverneur de Belgrade, qui continua la guerre. Le général Ottoman se vit bientôt en tête une armée

considérable, commandée par un chef sans expérience, nommé *Jean Gattinara.* Dans cette circonstance, les Turcs n'oublierent aucune des précautions nécessaires. Quoiqu'en assez grand nombre & très-aguerris, ils se retirerent dans Essek, ville forte de la basse Hongrie, sur la Drave, & firent des provisions de toute espece, en attendant les Chrétiens. Ceux-ci, pleins d'une folle confiance, s'engagerent, sans avoir fait de magasins dans le pays ennemi; s'approcherent d'Essek, & se rangerent en bataille, comme pour défier les Turcs. Voyant qu'on ne leur répondoit qu'à coups de canon, ils firent mine d'assiéger la place; mais la disette de vivres, & les approches de l'hiver les contraignirent de décamper. Aussi-tôt les Turcs s'ébranlent, &, par de fréquentes escarmouches, fatiguent & ruinent insensiblement l'armée Chrétienne, dont la marche précipitée avoit tout l'air d'une fuite. Il eût été facile à Méhémed de fondre, en ce moment, sur elle, & de la tailler en piéces; mais, en Général habile, il la laissa s'engager dans des bois où la difficulté des chemins & la fatigue acheverent de faire perdre courage aux soldats. Plusieurs officiers, & Gattinara lui-même, abandonnerent l'armée pendant la nuit. Le désordre & la confusion augmentoient. Le

jour découvrit la grandeur du péril. Alors Méhémed donna le signal du combat. Il trouva des gens à demi vaincus, dont il fit une horrible boucherie. Le comte Lodron, qui fit l'office de Général, demeura prisonnier. Méhémed envoya sa tête à Soliman, avec une partie du butin, & grand nombre de captifs.



FERDINAND.

[1540.]

APRÈS la mort du roi Jean, Ferdinand se flatta, qu'en vertu de l'accord qu'il avoit fait avec ce prince, il se verroit paisible possesseur de tout le royaume de Hongrie. Mais les Hongrois, toujours fixes à se donner eux-mêmes un roi, couronnerent Jean-Sigismond sur les fonts de baptême, & se servirent, pour faire cette cérémonie, de la couronne royale, qui étoit au pouvoir de son parti. Ferdinand qui, malgré ses espérances & ses prétentions, n'avoit pas laissé de prévoir l'opposition qu'il trouveroit à ses desseins, fit incessamment avancer son armée dans les provinces de la Hongrie, dont Jean étoit le maître, & s'empara, avec beaucoup de rapidité, de Vicegrad, de Vaccia, d'Agria & de Pest. Il fit même faire une tentative sur Bude où se trouvoit la reine Isabelle avec son fils; mais les partisans de celui-ci la rendirent inutile, & obligerent les généraux de Ferdinand à remettre leur entreprise jusqu'à la campagne suivante.

[1541.]

La reine Isabelle, se sentant trop foible pour conserver, par ses propres forces, la couronne à son fils, députa vers Soliman, pour le supplier de prendre la tutelle du jeune monarque. Le Sultan y consentit volontiers, & fit marcher des troupes en Hongrie. D'un autre côté, Ferdinand, qui avoit fait des levées considérables en Allemagne, en Bohême, en Italie, mit sur pied une puissante armée, sous le commandement de Rogiendorff, & l'envoya faire le siége de Bude.

La tranchée fut à peine ouverte devant cette capitale, que Méhémed, Grand-Visir de Soliman, parut à la tête des lignes des Allemands, & leur présenta la bataille. Ils sortent aussi-tôt avec autant de précipitation que d'imprudence, & fondent sur l'armée Ottomane, qui les reçoit vigoureusement. Sur ces entrefaites, les assiégés font une sortie, & contraignent les Allemands de partager leurs forces. Le trouble & le désordre se mettent alors dans leur armée. Les Turcs cependant gagnent du terrein. Ils pressent leurs ennemis. Ils les ébranlent. Ils les renversent les uns sur les autres. Plus de vingt mille Chrétiens furent massacrés. Le reste prit la fuite, abandonnant canons, tentes & bagage.

Soliman vint recueillir les fruits de cette victoire. Il fit son entrée dans Bude où la reine Isabelle s'attendoit de le recevoir comme le protecteur de son fils ; mais l'occasion étoit trop favorable. Le Sultan fit sortir la reine & son fils de leur capitale, & s'en mit en possession. Par son ordre, on convertit les églises en mosquées. On changea les officiers & les magistrats. Tout prit une forme nouvelle. Ayant laissé garnison dans Bude, Soliman envoya la reine & son fils en Transilvanie dont il leur abandonna la souveraineté.

[1544.]

Après s'être emparé de Bude, Soliman avoit entrepris la conquête de toute la basse Hongrie. Cette année, il envoya des troupes ravager l'Autriche, la Silésie & la Moravie. Il prit, l'année suivante, Strigonie, Cinq-Eglises, Albe-Royale, & poussa ses conquêtes fort avant dans la haute Hongrie.

[1550.]

La reine Isabelle & son fils, réduits à la principauté de Transilvanie *, n'y jouissoient presque d'aucune autorité, par l'ambition & l'avarice d'un ministre, ou plutôt d'un tuteur, nommé *Georges Martinuzzi*,

---

* *Ibidem.*

qui, d'abord moine, puis évêque de Waradin, étoit devenu grand thrésorier du roi Jean, & s'étoit fait donner par Soliman l'administration de la Transilvanie. Ce prélat poussa si loin l'avarice, qu'Isabelle fut contrainte d'en porter ses plaintes à la Porte. Georges craignit la colere du Sultan; &, pour s'en garantir, il fit solliciter le roi Ferdinand de le protéger. L'intrigue ayant été découverte, il s'enfuit à Sassebes, ville très-forte, qu'il avoit remplie de troupes, & dans laquelle étoient tous ses thrésors. Isabelle eut recours au Bacha de Bude, qui marcha contre George, & le fit, en apparence, rentrer dans le devoir. Mais sa conduite à la cour d'Isabelle ne fut ni moins tyrannique, ni moins impérieuse qu'auparavant. Il appella de nouveau Ferdinand en Transilvanie; &, de concert avec Gastaldo, ministre de ce prince, il contraignit la reine Isabelle de céder à l'Archiduc sa principauté, pour une pension de cent cinquante mille écus. George eut, pour prix de sa trahison, l'archevêché de Strigonie, & le chapeau de cardinal.

Soliman n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de ce traité, qu'il fit mettre en prison l'ambassadeur de Ferdinand. Il envoya, bientôt après, une armée pour rétablir la reine Isabelle & son fils dans leur principauté de Transilvanie.

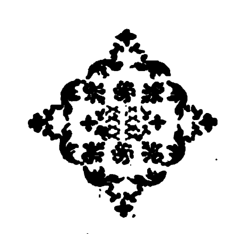
[1551.]

L'armée Ottomane reçoit ordre d'entrer en Hongrie. Elle s'empare de plusieurs forteresses & de la ville de Lippa ; *mais elle* échoue devant Témeswar. Cependant l'armée de Ferdinand, commandée par le marquis Gastaldo, se dispose à reprendre Lippa. La garnison Turque, composée de six mille hommes, se défendit jusqu'à la derniere extrémité. Les maladies seules & la famine l'obligerent à se rendre. Informés de l'état intérieur de la place, les officiers de Ferdinand vouloient que les assiégés se rendissent à discrétion ; mais les avis & l'autorité du cardinal Georges prévalurent, & les Turcs eurent la liberté de se retirer. Ce ne fut pas sans de grands murmures de la part des Hongrois, dont les chefs ne manquerent pas de rendre suspecte, à la cour de Vienne, la fidélité du Cardinal. Peu de tems après, Ferdinand envoya des ordres secrets à Gastaldo, qui fit assassiner Georges dans sa ville de Sassebes.

[1552.]

Nouvelle tentative des Turcs sur Témeswar. Cette place étoit pourvue de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siége, & défendue par une garnison de deux mille cinq cents hommes, sous le

commandement d'Etienne Lossonczi, capitaine de réputation. Cependant un mois s'étoit à peine écoulé que les Hongrois, effrayés des brèches terribles qu'ils voyoient à leurs murailles, contraignirent Etienne de capituler. Leur lâcheté ne demeura pas impunie; car, comme ils sortoient de la ville, quelques querelles s'étant élevées entr'eux & les Turcs, ceux-ci les massacrerent avec leur brave commandant. Le bruit de ce traitement rigoureux répandit au loin l'épouvante. Ceux de Lippa quitterent leur ville, après en avoir ruiné les fortifications.





MAXIMILIEN.

[1563.]

LE royaume de Hongrie se trouvoit partagé, comme il est encore à présent, entre la Porte Ottomane & la Maison d'Autriche ; car le Transilvain n'avoit plus que le vain titre de Roi, dont il fut même obligé de se désister quelque tems après. Ferdinand, craignant l'inconstance naturelle des Hongrois, leur proposa pour son successeur Maximilien, son fils, roi des Romains. Ce prince fut élu par les Etats du royaume, avec les formalités ordinaires. Avant sa mort, il prit la même précaution que son pere. Ses successeurs l'ont imité; de sorte que, par une prescription des plus incontestables, la couronne de Hongrie est devenue héréditaire dans l'auguste maison d'Autriche. Elle est actuellement possédée par l'illustre Marie-Thérèse, impératrice douairiere, archiduchesse d'Autriche & reine de Bohême.

Fin des Anecdotes Hongroises.

ANEC-



ANECDOTES

BOHÉMIENNES,

DEPUIS L'ORIGINE

DE LA MONARCHIE

Jusqu'à la Révolution qui fit passer cette Couronne dans la Maison d'Autriche.

INTRODUCTION.



A Bohême, comme la plûpart des autres Etats, ignore quels furent ses premiers habitans. Tout ce que les ténèbres, qui couvrent les commencemens de ses Annales, nous laissent appercevoir, c'est qu'elle s'appelloit *Hercynie* ou *Orcinie*, nom sous lequel elle fut connue jusques vers l'an 600, avant

l'ère chrétienne. Alors un essain de Gaulois Celtiques, appellés *Boïens*, trop resserrés dans les bornes étroites de leur patrie, vint, sous la conduite de Sigovèse, neveu d'Ambigat, roi de Bourges, chercher dans cette contrée un établissement plus commode. Les peuples qui habitoient les forêts & les montagnes d'Hercynie, la plûpart sauvages, ne purent résister à ces guerriers intrépides, dont les compatriotes, environ trois siécles après, firent trembler les Romains dans Rome même. A l'aspect de ces formidables aventuriers, ils disparurent; & les vainqueurs donnerent à cette nouvelle patrie le nom de *Bohême*, qu'elle conserve encore aujourd'hui, comme un monument du courage de ses premiers conquérans.

Ils resterent possesseurs paisibles de ce pays, jusqu'au tems d'Auguste, que Maroboduus les en chassa, pour y établir les Marcomans sur lesquels il régnoit. Les Boïens se réfugierent dans la Baviere qui leur doit encore son nom. Elevé sous les yeux d'Auguste, Maroboduus avoit appris, à l'école de ce prince, le grand art de régner. Il usa de sa fortune en sage monarque. Après avoir soumis ou vaincu tous les peuples voisins, après avoir rendu sa puissance formidable, il songea à l'établir sur des fondemens solides. Il s'occupoit de

te grand ouvrage, lorsqu'un rebelle, Arminius, prince de Chérusques, entreprit de le déthrôner. Il leve une armée, marche contre le roi, l'attaque, & triomphe; Mais il ne jouit pas long-tems de son crime. Sa tyrannie révolte les Marcomans. L'usurpateur est tué; & le prince légitime reprend son diadême. Mais à peine l'avoit-il posé sur son front, qu'un nouvel ambitieux, appellé *Catvalde*, entre en Bohême, à la tête d'une troupe de brigands; arrête les plus grands seigneurs de l'Etat; s'empare du palais royal, & de toute la puissance du monarque. Maroboduus, abandonné de tout le monde, s'abandonna lui-même; &, pour épargner ses jours, il chercha un asyle à Ravekne où, dans l'obscurité, il termina sa carriere.

Catvalde fut déthrôné à son tour & contraint de se réfugier aussi sur les terres de la domination Romaine. Le nouveau roi conserva la couronne jusqu'à sa mort, qui n'arriva que vers l'an 52 de Jesus-Christ. On ignore quels furent ses successeurs. On voit seulement que, sous le bon plaisir de Claude & de Néron, Vannius, & ses petits-fils, Vaunion & Sidon, régnerent sur les Marcomans. Sous ces princes, la Bohême devint redoutable; & de son sein elle vit sortir des guerriers qui, plus d'une fois, triompherent de l'aigle

Romaine. Mais enfin cette puissance succomba sous les efforts des Huns & des Goths ; & la Bohême survivoit, pour ainsi dire, à sa gloire, lorsqu'une nouvelle révolution lui fit changer de maîtres.

Vers l'an 300 de Jesus-Christ, un torrent de Barbares, connus sous le nom de *Sarmates* ou d'*Esclavons*, vint inonder l'Europe, & répandre par-tout la désolation, le brigandage & la mort. Ils se diviserent en plusieurs branches, pour s'emparer des différens pays qui se rencontroient sur leur passage. Trois freres, nommés *Czech*, *Lech*, & *Russus*, à la tête de l'une de ces colonies, s'avancerent ; le premier, dans la Bohême ; le second, dans la Pologne, & le dernier, dans la Russie ; & ces guerriers secondés par tout ce que leur nation avoit de plus haute noblesse, fonderent ces trois Empires qu'une foule d'évènemens fameux ont rendus mémorables.





CZECH.

[325.]

UN prince Sarmate, appellé *Turskon*, fiégeoit alors, on ne sçait par quel coup de fortune, sur le thrône de Bohême. Ce monarque faisoit la guerre aux nations Germaniques; mais la victoire ne couronnoit point ses drapeaux. Il étoit près de succomber sous les efforts des ennemis, lorsqu'il apprend l'arrivée de Czech, sur les frontieres de ses Etats. Cet illustre aventurier avoit dessein d'accompagner Lech, son frere, en Pologne. Des ambassadeurs viennent à sa rencontre, & le supplient de tendre une main secourable à un prince de sa nation, accablé de disgraces. Czech est touché. Il quitte son frere; &, suivi des braves compagnons de sa fortune, il vole au secours de Turskon.

Czech étoit un de ces hommes rares, que la nature est des siécles à produire, & qui, par la sublimité de leur ame, étonnent leurs contemporains, & subjuguent leur admiration. Tous les regards se fixerent sur l'auguste étranger. Tous les cœurs lui vouoient déja un attachement religieux.

Il sembloit que les Bohêmes reconnoissoient dans ce grand personnage un héros né pour les gouverner un jour. Sous les auspices de Czech, les troupes Bohémiennes se crurent désormais invincibles. Turskon osa former de flatteuses espérances; & le Général répondit à l'attente publique. On enleva aux nations victorieuses les fruits de leurs triomphes précédens : on les fit rentrer dans les limites de leurs pays; on alla même jusqu'aux portes de leurs capitales cueillir de glorieux lauriers. La Bohême recouvroit son ancien éclat : son empire devenoit redoutable; & tout alloit fléchir sous le joug de ce peuple que la présence d'un seul homme avoit rendu conquérant, lorsqu'un malheur soudain pensa le plonger de nouveau dans ses premieres calamités. Turskon, prince sage & aimé, meurt dans une bataille; & le trépas de ce monarque met tout le royaume en deuil. On pleuroit le pere de la patrie. On gémissoit sur la triste destinée de l'Etat, & l'on ignoroit quel seroit le prince qui pourroit réparer la perte que l'on venoit de faire.

Turskon n'avoit point d'enfans. Il étoit la derniere tête de sa famille. La nation avoit droit de se choisir un maître. Les grands s'assemblent. Czech paroît au milieu d'eux. On ne délibere point. La voix publique appelle Czech au thrône. Il est

couronné, aux acclamations d'un peuple innombrable. Le nouveau Duc avoit près de soixante ans, lorsqu'il ceignit le diadême. Son premier soin fut de rendre ses Etats tranquilles. Avant lui, les Bohêmes conservoient encore dans leurs mœurs une certaine rudesse que les guerres continuelles, ou la vie agreste, avoient augmentée. Les loix étoient respectées; mais on se contentoit de cette vénération stérile. On avoit toujours quelque prétexte pour les violer. Czech, qui sentoit qu'elles sont le plus ferme appui des royaumes, voulut les rendre aimables, & policer ses sujets. Il fit la paix avec ses voisins; & ce prince, guerrier redoutable sous le règne de son prédécesseur, devint tout-à-coup un législateur paisible. Il donna des loix aux agriculteurs. Il fit bâtir des villes, des villages, des châteaux. Il porta des édits qui régloient cette police intérieure, qui fait la sûreté du citoyen. Il fit exploiter les mines d'or, d'argent & de pierres précieuses, qui se trouvoient dans les provinces de ses Etats. Il établit un commerce respectif entre les différentes villes qui lui étoient soumises; &, de ces peuples divers qui composoient sa nation, il ne fit, pour ainsi dire, qu'une seule famille qui n'avoit qu'une commune affection, l'amour du prince & de la patrie.

Il est vrai que Czech trouva dans son

peuple des dispositions heureuses. Les Bohêmes étoient bons, sincères, ennemis de la fraude, amateurs du bien public, n'ayant des richesses que pour les sacrifier au service de l'Etat, &, quand il s'agissoit de le défendre, ne connoissant point ces prétendus priviléges que l'indolence annoblie revendique, de nos jours, avec tant de hauteur. Tout citoyen naissoit pour se sacrifier à la patrie; &, quand elle parloit, chacun s'empressoit à l'envi d'obéir à sa voix.

[352.]

Après dix-sept ans de règne, Czech termine sa glorieuse carriere. Jamais prince ne fut plus absolu, plus clément, plus affable, plus sage. Chaque citoyen le regardoit, le vénéroit comme un pere. Tel étoit l'amour tendre de ses sujets pour lui, qu'ils prirent tous, après sa mort, le nom de *Czéchiens*: exemple rare d'un gouvernement équitable, que les princes, pour le bonheur des hommes, devroient donner plus souvent à la terre! Il communiqua son caractere à sa nation; car l'Histoire remarque que, durant tout le cours de son règne, pour ne point l'accabler, les Bohêmes remirent après sa mort la discussion de toute espece de procès ou de querelles quelconques.

INTERRÈGNE.

CZECH laissoit un fils unique, appellé *Clen;* mais il n'avoit ni les talens ni les qualités de l'esprit & du corps, qui avoient placé son auguste pere sur le thrône. Il respecta une couronne qu'il étoit incapable de porter. La nation estima son désintéressement généreux; & l'on attendit sa mort pour donner à la patrie un nouveau Souverain. Les Bohêmes se gouvernerent, dans cet intervalle, en républicains, jusqu'à ce que les troubles ordinaires à la Démocratie, ayant agité l'Etat, les grands du royaume s'assemblerent pour choisir un homme qui, marchant sur les traces du monarque défunt, ramenât le calme & le bon ordre.



CRACUS I.

[376.]

CET homme, que la patrie desiroit, fut Cracus, que plusieurs auteurs font descendre de la fameuse maison des Gracques. Avant son élection, les Bohêmes avoient offert la couronne à Lech, frere de Czech; mais ce prince l'avoit refusée; &, content de régner sur les Polo-

nois, il avoit lui-même recommandé Cracus. C'étoit un particulier, fort estimé du peuple par sa profonde sagesse & ses manieres affables. On le proclama d'une voix unanime; & la nation crut voir revivre en lui le monarque qu'elle vouloit remplacer.

Le thrône est souvent l'écueil de la vertu. Cracus couronné n'en fut que plus vertueux. Il connoissoit toute l'étendue de ses devoirs: il s'efforça de les remplir. Aussi modeste, au sein de la grandeur, que lorsqu'il étoit confondu dans la foule, il ne s'occupa que du soin de gouverner sagement ses sujets, & de juger lui-même les différends qui s'élevoient entr'eux.

Ce prince doit être regardé comme le Numa de la Bohême. A l'exemple du législateur de Rome, il profita de la crédulité de son peuple; &, sçachant qu'un Souverain, pour être respecté, doit donner une haute idée de sa sagesse, il fit courir le bruit, que tout ce qu'il disoit, que les édits, que les loix qu'il portoit, que les jugemens qu'il rendoit, lui étoient dictés par des Intelligences célestes, avec lesquelles il avoit de fréquens entretiens. Pour fortifier cette opinion, il épousa une espece de prophétesse, appellée *Borzèna*, que tout le peuple regardoit comme inspirée.

[418.]

Il y avoit déja cinquante ans que Cracus

rendoit la Bohême heureuſe ; & les nations voiſines envioient la félicité dont elle jouiſſoit, lorſque les Polonois envoyerent à ce prince une ſolemnelle ambaſſade. Depuis la mort de Lech, la Pologne gémiſſoit ſous une cruelle anarchie. D'un côté, l'amour déréglé de la liberté, de l'autre une ambition effrénée, avoient allumé dans le ſein de cet Etat une guerre funeſte, qui, ſans doute, l'auroit conſumé, ſi l'on n'eût ſongé à ramener la paix par le choix d'un nouveau chef. On jette les yeux ſur Cracus. On ſupplie cet auguſte vieillard de faire, en faveur de la Pologne, tout le bien dont il a comblé la Bohême. Cracus aſſemble ſon conſeil. Il lui expoſe les demandes des députés, & le beſoin qu'a la Pologne, qu'une commune origine doit leur rendre chere, d'un homme verſé dans le gouvernement, pour rétablir dans ce royaume une heureuſe tranquillité. Enfin il déclare qu'il eſt prêt, ſi la nation y conſent, de laiſſer ſon thrône à ſon fils, pour ſuivre les ambaſſadeurs. On applaudit, quoiqu'à regret, à la grandeur d'ame du Prince, qui, après avoir donné de ſages leçons à ſon ſucceſſeur, partit pour la Pologne où il régna avec gloire. Il mourut dans Cracovie qu'il avoit fondée, emportant dans ſon tombeau l'eſtime & les regrets des deux peuples qu'il avoit gouvernés.



CRACUS II.

[418.]

CRACUS n'avoit que vingt-quatre ans, lorsqu'il fût proclamé; mais il avoit déja toutes les vertus d'un vieillard. La Bohême ne s'apperçut point du changement de prince. Le nouveau monarque vouloit, sinon surpasser, du moins égaler son pere, & faire revivre ses heureuses qualités. Ses efforts ne tromperent point ses desirs; &, sous son règne, ses sujets jouirent encore des doucèurs de l'âge d'or.

Il aima beaucoup les sciences; & c'étoit afin de les mettre en honneur, qu'il établit à Budecz des écoles pour l'instruction de la jeunesse. Ce sont peut-être les plus anciennes dont il soit parlé dans l'Histoire moderne. Il est vrai que ce que l'on y apprenoit se bornoit à bien peu de chose. C'étoit une espece de méthode pour opérer sûrement dans la magie; mais c'étoit alors la science à la mode; & les sçavans portoient en Bohême la petite baguette de passe-passe, comme, quelques siécles auparavant, les sages se décoroient dans la Grèce du manteau & de la barbe philosophiques.

Il épousa Niva, princesse d'une grandeur prodigieuse, & d'une beauté parfaite, qui lui donna trois filles; la premiere, appellée *Cassa*, se livra toute entiere à l'étude de la botanique & de la médecine; la seconde, nommée *Tetka*, se rendit célèbre dans la magie, & mérita par son adresse dans cet art frivole, mais alors singulièrement considéré, l'admiration & les respects de la Bohême; la derniere, appellée *Libussa*, succéda à son pere.

[480.]

Cracus termine tranquillement ses jours dans la quatre-vingt-sixieme année de son âge, & la soixante-deuxieme de son règne. Les larmes, que tous les véritables citoyens répandoient sur sa tombe, furent le plus bel ornement de ses funérailles. Après sa mort, l'intérêt jetta quelques semences de discorde entre ses enfans. Les deux filles aînées, rendant justice à la haute prudence de leur jeune soeur, ne refusoient pas de lui céder les honneurs du thrône, & la succession au diadême; mais elles vouloient être dédommagées par de grands apanages; & c'est ce qui retarda, près de deux ans, la proclamation de Libussa.



LIBUSSA.

[482.]

ENFIN, après bien des contestations, par l'ordre exprès des grands & du peuple, le partage des trois princesses fut réglé; & Libussa prit en main les rênes du gouvernement. Cette princesse relevoit l'éclat de sa beauté par des mœurs douces, des manieres affables, un génie vaste, une sagesse profonde, une éloquence impétueuse & persuasive; &, par son adresse à manier le sceptre, elle vengea son sexe de la prétendue foiblesse dont on l'accuse.

L'auguste Duchesse étoit dans la vingt-cinquieme année de son âge. On lui donna, moins pour conseil que pour ministres, deux dames d'une grande naissance, consacrées, comme elle, à la virginité, & trois des principaux seigneurs de la nation.

C'est elle qui la premiere fit frapper la monnoie de Bohême à son coin. D'un côté, l'on voyoit un soleil rayonnant, & de l'autre l'image de la Princesse. Elle étoit représentée assise sur un petit thrône. Sa tête étoit couronnée, pour marquer sa puissance suprême; mais aux pieds du thrône étoit une quenouille pour indiquer son sexe.

[495.]

Depuis treize ans que Libuſſa régnoit ſeule ſur la Bohême, on ſe félicitoit du bonheur de la poſſéder. On deſiroit cependant qu'elle ſe donnât des ſucceſſeurs qui, formés à ſon école, puſſent, après elle, prolonger la félicité publique. Mais la Princeſſe, ne ſe ſentant aucune inclination pour le mariage, avoit rejètté pluſieurs fois les vœux des premiers ſeigneurs de ſa cour.

Elle s'étoit enfin flattée de reſter dans le célibat, lorſqu'un ſeigneur, mécontent d'un jugement qu'elle avoit prononcé contre lui, ſouleva les peuples, & leur fit regarder, comme une choſe honteuſe, d'obéir à une femme. On la preſſa dès-lors plus vivement que jamais de prendre un époux avec lequel elle partageât le fardeau de l'autorité ſouveraine. Libuſſa, après avoir reproché, d'une maniere ſanglante, aux Bohêmes leur coupable ingratitude à ſon égard, déclara qu'elle ſe rendoit à leurs deſirs; mais, réſolue de ſe venger des ſeigneurs qui avoient conſpiré contre elle, elle ſe ſervit du préjugé commun, où l'on étoit, qu'elle avoit avec la Divinité un commerce très-intime. Sa prudence & ſa ſageſſe avoient fait naître cette opinion que toutes ſes actions avoient fortifiée juſqu'alors.

La Princeſſe avoit un beau cheval blanc,

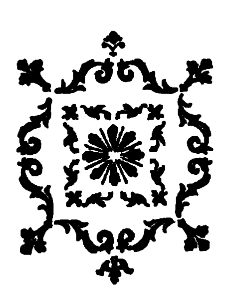
qu'elle avoit fait instruire pour cet objet. L'animal avoit contracté l'habitude d'aller tous les jours dans la maison d'un riche & noble laboureur : c'étoit Przémislas issu d'une famille ancienne, & qui préféroit la vie active & paisible de la campagne à la bruyante & pénible oisiveté de la cour. Libussa l'avoit eu pour condisciple dans les écoles de Budecz; &, dès ce moment, son cœur avoit été touché de ses vertus. Mais, comme l'intervalle que la fortune avoit mis entre leur naissance étoit trop immense pour le franchir tout-à-coup, elle avoit étouffé une passion naissante; ou du moins elle attendoit une circonstance favorable pour la satisfaire. Elle crut l'avoir trouvée; &, voulant tout-à-la-fois humilier ses audacieux amans, & couronner les vertus de Przémislas, elle le choisit pour son époux.

Cette résolution n'étoit connue que de l'habile Duchesse. Elle assemble tous les principaux de la nation, & fait annoncer qu'elle va nommer celui qui doit partager avec elle sa couronne & son lit. Tout le monde est dans l'attente. On s'épuise en conjectures. L'ambition ose former des espérances. « Qu'on m'amène mon cheval, dit la Princesse, « & choisissez parmi vous » dix députés pour aller au-devant de mon » époux. » On s'empressa d'obéir. Dix des plus grands seigneurs de la nation se présentent

sentent pour cette glorieuse ambassade; & les officiers conduisent le coursier couvert de draps d'or & de diamans. « Cet animal, dit la Princesse aux députés, » cet animal » sera votre guide; suivez-le. Il vous con» duira vers un laboureur appellé *Przémis-* » *las*; vous le trouverez prenant un repas » frugal sur une table de fer: c'est lui qui » doit être mon époux & votre prince. » Après avoir achevé ces mots, Libussa congédie l'assemblée qu'elle laisse dans la derniere surprise.

Le cheval & les ambassadeurs partent. L'animal les précède; &, suivant sa coutume, il prend le chemin de Stadik, maison de campagne où demeuroit le futur monarque. Il apperçoit de loin Przémislas: il court à lui; &, se prosternant, il paroît l'adorer. Aussi-tôt les ambassadeurs, frappés de cette espece de prodige dont ils ignoroient la cause, viennent se jetter aux pieds de cet homme merveilleux, devant qui les animaux sembloient fléchir le genou. Ils lui offrent toutes les marques distinctives de la puissance souveraine, & le proclament Duc de Bohême, & époux de Libussa. Przémislas fatigué mangeoit alors du pain & du fromage que, faute de table, il avoit posés sur le soc de sa charue; & c'étoient-là ce repas frugal & cette table de fer dont la

Ducheſſe avoit parlé. Après avoir appaiſé ſa faim, il répondit gracieuſement aux députés ; accepta leurs offres, & partit avec eux pour ſe rendre à la cour. Tous les grands du royaume, une foule de peuple, & la princeſſe elle-même, accompagnée d'un nombreux cortège, allerent au-devant du nouveau Souverain. Libuſſa, en l'apperçevant, ſe précipita dans ſes bras, & poſa elle-même le diadême ſur ſon front.



PRZÉMISLAS I.

[495.]

CE prince ne démentit point le choix de son auguste épouse, qui sçut toujours conserver son autorité. Animés tous deux par le zèle du bien public, ils fonderent plusieurs villes. Celle de Prague leur doit son existence.

[505.]

Libussa ne régna que dix ans depuis son mariage. Elle termina ses jours à l'âge de quarante-huit ans ; & la Bohême, qu'elle avoit comblée de bienfaits, ne se consola de sa perte, que par les vertus du prince qu'elle avoit placé sur le thrône.

Plein de reconnoissance pour cette héroïne, Przémislas ne voulut point contracter de nouveaux liens. Il ne s'occupa que du soin de bien gouverner son peuple, & de rendre de plus en plus ses Etats florissans. Il corrigéa les loix anciennes. Il en porta de nouvelles : il réforma les abus ; il distribua les charges honorables aux seuls nobles, & ordonna que le reste des citoyens s'occuperoit de différens métiers.

C'eſt ſous le règne de ce monarque qu'on vit une ſinguliere conjuration des femmes Bohêmes, à la tête deſquelles étoit Wlaſta, une des filles que Libuſſa avoit pris ſoin d'élever & d'inſtruire. Cette fille, qui haïſſoit les hommes, réſolut leur perte, & inſpira ſes ſentimens aux autres femmes. Elle les engagea par ſes diſcours à faire périr tous leurs maris, & à prendre enſuite les armes pour ſoutenir la nouvelle forme de gouvernement qu'elle vouloit établir. On choiſit une nuit pour exécuter ce deſſein criminel ; & toutes ces Mégères, après avoir trempé leurs perfides mains dans le ſang de leurs époux, ſe retirerent auprès d'Wlaſta qui en forma une armée, avec laquelle elle oſa combattre contre les parens de ceux qui avoient été tués. Ces forcenées, épriſes d'une barbare fureur, ſe battirent avec tant de courage, qu'elles remporterent la victoire, & impoſerent un tribut aux hommes *. Non contente d'en avoir fait périr un ſi grand nombre, Wlaſta forma le déteſtable projet d'exterminer le reſte.

* Ce fait peut paroître ſingulier ; mais il eſt poſſible. Les femmes des Sarmates accompagnoient leurs maris à la guerre. Elles ſçavoient bander un arc, manier un javelot, chaſſer, monter à cheval, & frapper même l'ennemi dans le combat.

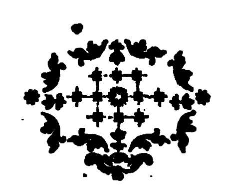
Elle attira dans ſon camp une grande quantité de jeunes gens, en les faiſant inviter par des jeunes femmes qui ſuppoſoient de l'amour pour eux. Auſſi-tôt qu'ils furent au pouvoir de la cruelle guerriere, elle les fit mourir au milieu des plus affreux tourmens, croyant venger ſon ſexe par cette barbarie.

Tant de cruautés accumulées, une licence ſi impudente, crierent vengeance auprès de Przémiſlas. Il leve une armée, & marche contre ces terribles Amazones. Mais la victoire ne fut pas auſſi facile qu'il ſe l'étoit promiſe. Elle ſe fit acheter par près de douze ans de fatigues; & peut-être que la ſanguinaire Wlaſta eût triomphé, ſi le monarque ſe fût contenté d'employer la force ouverte. Il eut recours à la ruſe. Des milliers de femmes tomberent dans le piége. En vain Wlaſta voulut retarder ſa chute. La fortune ſe plut à confondre ſes deſſeins. Enfin, déſeſpérée de la perte de ſes compagnes, & frémiſſant à la vue des malheurs qui menaçoient ſa tête coupable, elle prit le parti de périr, les armes à la main, avec celles qui étoient encore ſous ſes drapeaux. Elle fondit avec furie ſur l'armée de Przémiſlas; mais elle ſuccomba bientôt, & fut tuée dans l'action. Sa mort mit fin aux troubles; & les femmes Bohêmes furent obligées de rentrer dans leur ſexe.

[549.]

Le duc de Bohême ne survécut pas longtems à cet exploit glorieux. Il s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-dix ans. *Il* en avoit passé cinquante-quatre sur *le thrône*, dans l'exercice des fonctions d'un grand monarque. Il fut inhumé au château de Wissehrad, sur le torrent de Boticz, qui devint la sépulture des Souverains, jusqu'au règne de Borzivoie. Il laissoit trois fils qu'il avoit eus de Libussa; Nézamislas, qui lui succéda; Radobeylas & Lidomire, auxquels on donna de grands apanages.

Sur le point de mourir, Przémislas fit placer dans une espece de lieu sacré ses habits rustiques, qu'il avoit toujours conservés pour se rappeller sa premiere condition.



NÉZAMISLAS.

[549.]

LE nouveau Duc remplit exactement, durant tout le cours de son règne qui fut de quarante-neuf ans, la signification de son nom (a). Il trouva toutes les parties de l'Etat solidement affermies. Il crut devoir jouir du fruit de la sagesse de son pere, comme de la plus belle portion de son héritage. La constitution du gouvernement étoit saine & vigoureuse. Il se contenta de la maintenir dans cet état de santé, qu'une administration prudente sçait toujours produire. Son règne fut celui de la paix, de la concorde & de l'uniformité.

Son avènement au thrône avoit été troublé par une légere tempête. Ursoweck, seigneur riche & puissant, avoit voulu lui disputer la couronne. Il porta même l'audace jusqu'à faire des courses sur les domaines du prince; mais le Duc ne tarda point à punir le rebelle. Il l'attaqua; le vainquit; &, l'ayant fait prisonnier, il lui fit couper le nez & les oreilles, & lui rendit la liberté. Cet

* *Nézamislas*, en langue Esclavonne, veut dire, » Qui n'est point Novateur. »

exemple intimida l'ambition ; &, jusqu'à la mort de Nézamislas, rien n'interrompit la tranquillité profonde dont jouit la Bohême.

[598.]

Ce prince quitta la vie, à l'âge de soixante & quatorze ans. Il fut enterré tout auprès de son pere. Il partagea toute la noblesse en diverses classes, & lui distribua toutes les charges. Il obligea tous les grands de venir à la cour, chacun dans un tems marqué, pour y apprendre la soumission qu'ils devoient au Souverain, & s'habituer à demander & à mériter des graces. Il environna de murailles la ville de Prague, dont il augmenta considérablement le nombre des citoyens, en accordant de grands priviléges à cette cité fameuse.



MNATHA.

[598.]

DEPUIS ce prince, les souverains de la Bohême commencent à dégénérer. Moins habile que son pere, & voulant, comme lui, jouir d'un doux repos, Mnatha ne monte sur le thrône, que pour se montrer à ses peuples; &, content de leur avoir fait connoître leur maître, il se renferme dans son palais, à l'âge de vingt-six ans, pour s'endormir dans les bras de

la molleſſe. La foibleſſe du gouvernement énerve toutes les parties de l'Etat ; & l'ambition en profite pour lever ſa tête altière. Une révolte ſoudaine rappelle au prince aſſoupi les devoirs que lui impoſe le ſceptre. Il ſe met à la tête de ſes troupes, & vient à bout de dompter les rebelles.

Les anciens du peuple eſpéroient que cette révolution apprendroit à leur Duc que l'Empire eſt ouvert de toutes parts aux ſéditions, quand celui qui en tient les rênes, ne porte point ſur tous les objets un regard attentif. Quelques-uns même oſerent l'engager à profiter de cette leçon que venoit de lui donner la fortune, & à prêter aux affaires une application d'autant plus néceſſaire, que l'on étoit menacé d'avoir la guerre de différens côtés. Mnatha fit de grandes promeſſes ; mais il n'en tint aucune, & s'occupa uniquement de ſes plaiſirs.

[651.]

Telle étoit la ſolide conſtitution que les Ducs précédens avoient donnée à la Bohême, que cinquante-trois ans paſſés dans une molle oiſiveté ne purent l'altérer ; & la vie voluptueuſe de Mnatha ne fut fatale à ſa patrie, que dans les premieres années de ſon règne. Il mourut, comme il avoit vécu, ſans gloire ; & ſes ſujets le perdirent avec indifférence, dans la ſoixante & douzieme année de ſon âge.



WOGEN.

[651.]

SON pere, en mourant, lui avoit donné pour tuteur Rohowits, dont on avoit admiré les bonnes qualités. La fortune changea bientôt ses moeurs. Il devint fier, injuste & cruel. Il osa même porter ses vues jusques sur le thrône; mais la majorité du prince déconcerta ses projets, sans éteindre sa criminelle ambition. Wogen connut bientôt l'orgueilleuse tyrannie de Rohowits. Son ame étoit trop grande pour remper devant un sujet. Il résolut de punir l'audacieux; mais le perfide tuteur prévint la vengeance de son pupille. Il prit la fuite, & s'enferma dans une forteresse. On en fit le siége; &, deux mois après, elle fut emportée d'assaut. Rohowits, amené devant son Souverain, lui demanda, comme une grace singuliere, de n'être point livré entre les mains des bourreaux. Wogen y consentit, à condition qu'il se pendroit lui-même à un arbre; ce qui fut exécuté sur le champ.

A peine cette tempête intestine eut-elle été calmée, que les Saxons de Misnie passerent l'Elbe, & firent une irruption dans la Bohême. Le Duc les repoussa; &, pour

réprimer leurs courſes, il fit bâtir ſur le rivage de l'Elbe une forte citadelle. Ils revinrent bientôt en plus grand nombre, emporterent le fort, & ravagerent les provinces voiſines. Wogen étoit alors occupé contre les Moraves qui, d'un autre côté, s'étoient jettés ſur ſes terres. De retour de cette expédition qui lui avoit été glorieuſe, il marcha contre les Saxons qu'il tailla en piéces. Il fit encore la guerre aux Moraves, & vint à bout de procurer à ſes peuples une paix durable.

Si Wogen ſe couvrit de gloire dans les combats, il ne ſe montra pas moins recommandable dans le ſein de la paix; & la ſageſſe de ſon gouvernement fit oublier les vices honteux de ſon pere.

[689.]

Ce prince termina ſes jours dans une vieilleſſe avancée, après trente-huit ans de règne. Il fut regretté de ſes ſujets, comme un pere l'eſt de ſes enfans. La ville de Prague ſur-tout, qu'il avoit embellie, ſignala ſa douleur. Tous ſes citoyens prirent le deuil, & s'abſtinrent de manger durant pluſieurs jours. Des larmes auſſi générales, auſſi ſinceres, forment le panégyrique de celui qui les fait répandre.

WNISLAS.

[689.]

WOGEN laiſſoit deux fils, Wniſlas, & Wratiſlas. L'union des deux freres prévint toutes les diviſions que l'intérêt auroit pu faire naître. Ils partagerent entr'eux les Etats de leur pere. Wratiſlas eut pour ſon apanage toute la partie ſeptentrionale de la Bohême. Tout le reſte du pays & le titre de Duc furent le partage de l'aîné. Ils vécurent tous deux dans une concorde d'autant plus admirable, qu'elle eſt rare, & ſe prêterent de mutuels ſecours contre les Saxons & les autres peuples qui les attaquerent. C'eſt tout ce que l'on ſçait du règne de ce prince, qui fut de vingt-ſix ans, & qui mourut en 715.






CRZÉZOMISLAS.

[715.]

LEs fils des deux freres leur succéderent dans les provinces de leurs dépendances, & Crzézomislas, fils d'Wnislas, fut reconnu Duc après sa mort. Il n'illustra pas plus son siécle, que n'avoit fait son pere; & peut-être eût-on ignoré jusqu'à son existence, s'il n'en eût donné de tristes preuves à ses sujets. Comme il avoit employé la plus grande partie des gens de la campagne à travailler à des mines que l'on avoit découvertes, la culture des terres fut négligée, & l'on manqua de grains dans la Bohême. Pour comble de malheur, la guerre se joignit à la disette; & l'on vit enfin régner en Bohême les tristes fléaux de l'âge de fer. Après un règne de quarante-deux ans, l'auteur de tous ces maux délivra par sa mort la patrie d'un prince qui, sans être cruel, lui avoit fait éprouver toutes les horreurs de la tyrannie.





NEKLAN.

[757.]

LE nouveau Souverain n'avoit que douze ans, lorsque son pere mourut. Il fut proclamé sous les auspices d'Wratislas, son oncle, que le monarque défunt avoit déclaré tuteur & protecteur de son fils. Ce prince lui conserva bien ses Etats; mais il ne donna point à son neveu cette éducation mâle, qui convient à un homme qui règne sur un peuple guerrier. Neklan fut élevé parmi les femmes. Il en contracta les foiblesses, & son administration fut toujours pusillanime. Heureusement pour la Bohême, ce siécle fut celui de ses Grands généraux; & les talens de ces hommes intrépides couvrirent l'incapacité du monarque.

[764.]

Wratislas, oncle du prince, meurt, & laisse ses Etats à son fils Wlatislas, cousin germain de Neklan. Wlatislas étoit possédé par une aveugle ambition. A peine eut-il succédé à la puissance de son pere, que, remarquant que le duc de Bohême étoit d'un naturel foible & timide, il résolut

de profiter de son peu de talent. Il fait entrer dans ses Etats une nombreuse armée, & se met en devoir d'en faire la conquête. Neklan, trop pusillanime pour se mettre à la tête de ses troupes, charge un seigneur de sa cour, qui lui ressembloit beaucoup, de prendre ses habits & ses armes, & de remplir toutes ses fonctions. Les deux armées se rencontrent. On en vient aux mains avec cette fureur qui distingue les guerres civiles. Pendant qu'on se battoit de toutes parts avec un horrible acharnement, Wlatislas, trompé par les apparences, croit appercevoir celui qu'il vouloit priver de la couronne. Il fond sur lui avec impétuosité; mais le seigneur, qui représentoit le Duc, le terrasse & l'immole. L'armée ennemie, privée de son chef, prend aussi-tôt la fuite, & l'on en fait un grand carnage. Le vainqueur est tué dans le combat. Sa mort anime les guerriers, & fait naître dans leurs cœurs le desir de la venger. Transportés de fureur, ils entrent dans les Etats d'Wlatislas; s'en emparent, & arrêtent le fils du Prince, jeune enfant de sept ans, qu'ils amenent à leur Duc. Neklan, touché de sa tendre jeunesse, lui rendit la liberté, & lui assigna même de grands revenus pour sa subsistance. Un seigneur, chargé de l'élever, eut la cruauté, quelque tems après, de lui couper la tête, & de la porter au Duc,

comme un présent qu'il s'imaginoit lui devoir être fort agréable. Neklan s'évanouit à cette vue, & contraignit ensuite le traître de s'aller pendre à un arbre.

[789.]

Les armes du Duc, heureuses au dedans du royaume, ne le furent point au dehors. Witikind, prince Saxon, ce guerrier redoutable, qui, durant plus de quinze ans, osa lutter contre toute la puissance de Charlemagne, avoit pris pour épouse Svatava, princesse du sang royal de Bohême, & avoit fait avec ce royaume puissant une alliance offensive & défensive. Attaqué sans cesse par les François, & près de succomber sous leurs efforts, Neklan lui envoya des secours qui retarderent sa chute de quelques années. Cette guerre fut longue; & la Bohême n'eut pas lieu de s'en féliciter. Plus d'une fois, elle en fut le triste théâtre : plus d'une fois, elle vit ses campagnes désolées, ses citoyens immolés, ses villes saccagées, ses forteresses renversées; & ses plus habiles généraux furent les victimes de leur bravoure.

[807.]

Witikind épuisé s'étoit enfin soumis à Charlemagne; & la Bohême soutenoit seule tout le poids de la guerre. Neklan crut devoir imiter le prince Saxon; &, pour terminer

terminer les malheurs qui accabloient son pays, il envoya des ambassadeurs à Charles, fils aîné du monarque François, qui conduisoit contre ses Etats une armée redoutable.

Les ambassadeurs rencontrerent le Prince sur les frontieres de la Bohême. Ils vinrent se jetter à ses pieds, & lui parlerent en ces termes : « Enfant chéri de la fortune, » vous voyez à vos genoux les députés » d'un peuple qui, jusqu'à ce jour, s'est » couvert de gloire dans les combats. Des » nations puissantes & formidables, subju» guées ou taillées en piéces, & trois cens » ans de victoires, tels sont les monumens » de notre valeur. Nous avons triomphé » jusqu'au moment où nous avons combattu » contre vous. Vous l'emportez. La fortune » nous abandonne pour suivre vos dra» peaux... Songez pourtant que, si cette » bizarre divinité nous eût été fidèle, nous » compterions au nombre de nos alliés, ou » de nos sujets, tous les peuples qui com» battent sous vos auspices... Mais les » dieux nous étoient favorables autrefois : » maintenant c'est votre valeur qu'ils cou» ronnent; telle est l'inconstance du destin. » François, ce n'est point votre courage; » c'est une intelligence ennemie, qui a fait » échouer nos efforts. Usez donc, glorieux » Prince, usez du bienfait des dieux, & fai-

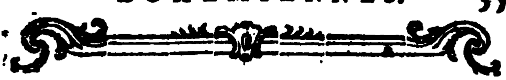
» ſiſſez, avec ſageſſe, des circonſtances
» conformes à vos deſirs. Elles peuvent
» changer : craignez la viciſſitude des cho-
» ſes humaines, & recevez au nombre de
» vos amis une nation guerriere, qui peut,
» par ſon intrépidité, par ſa bravoure, ac-
» célérer vos triomphes. Elle vient d'elle-
» même s'humilier devant votre puiſſance.
» Peut-être aurez vous lieu de vous félici-
» ter de commander à de pareils hommes. »

Charles écouta ce diſcours avec cet air noble, qui convient ſi bien à la victoire; & il répondit avec bonté, qu'il conſentoit à conclure avec la Bohême un traité de paix & d'alliance, qui rendît communs les intérêts des deux peuples. Enſuite il renvoya les députés, après les avoir chargés de préſens pour leur Prince.

[809.]

Neklan ne jouit pas long-tems des douceurs de la paix. La mort vint terminer ſes jours, après quarante cinq ans de règne. La foibleſſe de ſon gouvernement le fit mépriſer de ſes ſujets, & des nations voiſines; &, s'il conſerva la couronne, c'eſt qu'il ſçut employer les grands miniſtres que lui donna la fortune.





HOSTIVIT, *surnommé* MILEHOST, *c'est-à-dire* HOSPITALIER.

[809.]

CE prince, âgé de vingt-huit ans, étoit capable de régner, lorsqu'il prit en main les rênes de l'Etat, que la mollesse de son pere avoit singuliérement relâchées. Il forma le grand dessein de rendre à sa patrie son premier éclat; mais, à peine eut-il mis la main à cet important ouvrage, que Misthiboie, son frere, peu content de son apanage, voulut s'aggrandir par la force des armes. La fortune ne seconda point son ambition criminelle. Il fut battu, & forcé de consentir aux propositions d'accommodement que le Duc lui fit faire.

[823.]

Hostivit profite du calme rendu à ses Etats. Il réforme la justice, corrige les abus, rétablit l'ordre, fait revivre les anciennes coutumes, & rentrer les grands dans les bornes d'une étroite obéissance. La Bohême éprouve bientôt les heureux effets de cette sage administration. Les campagnes sont cultivées: le commerce est florissant;

& l'abondance, fruit d'une longue paix, met le comble à la félicité publique. Pour la perpétuer, le prince renouvelle les traités faits avec les rois de France. Il s'abouche lui-même à Francfort avec Louis le Pieux, qui le traite avec les honneurs dûs aux têtes couronnées, & qui lui donne le titre glorieux de Collégue & de Frere. Les deux Souverains ratifient à l'amiable, & sans l'intervention d'aucun ministre, les alliances précédentes, & en concluent une nouvelle pour plusieurs siécles.

[834.]

L'inquiet Mistiboie, dévoré sans cesse par sa criminelle cupidité, déclare de nouveau la guerre à son frere, & trouble tout-à-coup la tranquillité de sa patrie. Hostivit se met à la tête de ses troupes, marche contre le rebelle, & l'atteint près du village de Pistnicz, dans le voisinage de Cassin. On s'attaque. On combat avec fureur. La mort vole également des deux côtés. Enfin la victoire, après avoir long-tems balancé, se range sous les drapeaux d'Hostivit qui reste maître du champ de bataille. Ce fut-là le seul avantage de ce prince qui, voyant combien cette guerre seroit sanglante, offrit à son frere de se réconcilier par un nouvel accord. On céda quelques provinces à Mistiboie; & l'on arrêta que, si ce prince sur-

vivoit à son frere, il lui succéderoit au préjudice même de son neveu, mais qu'après sa mort, la couronne retourneroit au fils d'Hostivit. Ce traité rétablit la bonne intelligence entre les deux freres. L'envie d'augmenter ses richesses porta Mistiboie à faire des ravages dans la Moravie. Il mourut dans cette expédition. Hostivit, qui n'avoit pas voulu le seconder, vécut en paix avec les Moraves.

[841.]

Un nouvel ambitieux s'éleve dans la Bohême. Sukoslas, prince du sang royal, ose porter ses regards jusqu'au diadême, & commettre des brigandages sur les terres de son souverain. Le monarque envoie ses généraux contre le rebelle. On l'accable. On l'oblige de chercher un asyle dans la forteresse de Sukols, qu'il avoit fait bâtir, & dans laquelle on vient l'assiéger. La résistance n'est pas longue. Tous les partisans du vaincu l'abandonnent. Il est arrêté. On lui coupe les pieds & les mains, & on le précipite dans l'Egre.

Les Saxons profitent de ces discordes civiles, pour se jetter dans la Bohême qu'ils croyoient dépourvue de guerriers. Mais, quelle est leur surprise, lorsqu'après avoir fait quelques journées de chemin, ils apperçoivent une armée nombreuse, prête

à fondre sur eux ! Ils font cependant bonne contenance. Ils soutiennent avec bravoure le premier choc des assaillans. Mais, la fureur des Bohêmes augmentant en raison de la résistance, ils sont bientot enfoncés & forcés de regagner leur pays, après avoir perdu la moitié de leurs soldats. Cette mémorable défaite instruisit les Saxons. Ils respecterent le tombeau de leurs compatriotes; &, durant tout le règne d'Hostivit, ils n'oserent plus reparoître.

[845.]

La lumiere de l'Evangile commence à pénétrer dans la Bohême. Quatorze princes de cette nation viennent, avec leurs vassaux, trouver le roi de France, pour être instruits dans les principes du Christianisme. Le monarque les fait baptiser, dans l'octave de l'Epiphanie, & les renvoie dans leur pays, avec de riches présens.

[848.]

Des hostilités mutuelles rompent la paix qui régnoit entre les François & les Bohêmes. Louis envoie son fils contre ces derniers. Le jeune prince les attaque, triomphe, & les oblige de demander la paix & de donner des ôtages.

[849.]

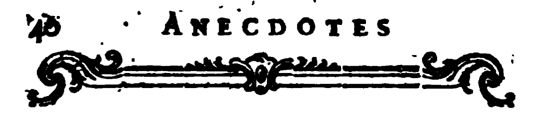
La nécessité avoit forcé la Bohême à se

ſoumettre à des conditions dures. A peine eut-elle reſpiré, qu'elle voulut venger ſa défaite. Elle inſulta les provinces de la domination Françoiſe, & provoqua le courroux de cette nation belliqueuſe. Bientôt on vit flotter ſur les frontieres les étendards de la France ; & les armées des deux peuples en vinrent aux mains avec fureur. La victoire fut complette du côté des troupes d'Hoſtivit. Les François prirent la fuite, & ſe réfugierent dans leur camp. Les vainqueurs les y aſſiégerent, & les forcerent de ſe rendre à diſcrétion. Ils furent traités en ennemis mortels ; & ce ne fut qu'avec peine qu'ils obtinrent la liberté de retourner dans leur pays par le grand chemin.

[856.]

La paix vint encore une fois calmer ces tempêtes ; & la Bohême fut tranquille juſqu'à la mort d'Hoſtivit. Ce prince finit ſa vie, après quarante-ſept ans de règne, emportant dans le tombeau la gloire d'avoir été l'un des plus grands monarques de ſon ſiécle.





BORZIVOIE, *premier Duc Chrétien.*

[856.]

A L'EXEMPLE de ſon pere, ce prince entretint la paix avec le roi de Moravie, & ſe rendit même, peu de tems après ſon couronnement, à la cour de ce prince pour traiter avec lui de leurs intérêts communs. Pendant ſon ſéjour dans ce royaume, il s'y fit inſtruire des myſteres de la Religion Chrétienne par les évêques Cyrille & Méthodius, & reçut le Baptême, avec tous ceux qui l'accompagnoient. A ſon retour dans ſes Etats, il s'apperçut que ſon changement de religion avoit indiſpoſé ſes ſujets; & il ſe vit contraint de ſe retirer en Moravie. Le roi lui offrit alors de l'argent & des troupes, pour châtier les rebelles. Mais Borzivoie jugea plus à propos de ſuivre les conſeils de Méthodius, & d'attendre que ſes ſujets rentraſſent d'eux-mêmes dans le devoir.

La Bohême fut bientôt dans un déſordre affreux. Ce n'étoit par-tout que meurtres, violences, pillages, incendies, ſuites ordinaires de l'anarchie. Accablés de tant de maux, les Bohêmes engagerent le ſénat à

s'assembler, pour délibérer sur ce qu'on avoit à faire en pareille circonstance, & s'il falloit rappeller le Duc, ou en élire un autre. On prit ce dernier parti; & l'on proclama Duc Stoymir, prince de la branche cadette des ducs de Bohême, & qui avoit été exilé en Baviere par Hostivit.

[866.]

La domination du nouveau prince ne fut pas long-tems agréable; & la faction qui l'avoit élevée s'ennuya bientôt de son gouvernement. On le déthrôna, & on le renvoya en Baviere. On tint alors une nouvelle assemblée des Etats, dans laquelle le nombre des partisans de Borzivoie l'emporta sur celui des factieux. Ce prince fut rappellé dans ses Etats, & reprit la couronne. Il fit venir Méthodius en Bohême, afin qu'il instruisît les peuples, & qu'il baptisât ceux qu'il pourroit convertir. Ludmilla, femme du Duc, embrassa la premiere le Christianisme, avec son pere & ses enfans. Une foule de Bohêmes suivirent son exemple; & Borzivoie fit bâtir plusieurs églises, pour y célébrer le Service divin. Ce prince établit, en même tems, des écoles pour y apprendre la langue latine, que les Bohêmes ignoroient alors.

[905.]

Mais quels que fussent les soins religieux

du pieux & zélé monarque, la parole de Dieu ne faisoit point de rapides progrès. La noblesse sur-tout ne pouvoit se résoudre à rejetter ces vains simulacres, objets de son culte insensé. Elle aimoit mieux se prosterner devant un chêne antique, devant un marbre grossier, devant une chaîne de fer ou un soc de charrue, qu'elle voyoit, que d'adorer un Être suprême, qui ne se laissoit point voir. Enfin vingt ans de travaux n'avoient pu faire germer dans ces cœurs ingrats & indociles ces divines semences de douceur, d'humanité, de vertu, d'obéissance, répandues dans l'Evangile. Attachés aux anciennes superstitions, le plus grand nombre des seigneurs murmuroient hautement contre le Duc, & se plaignoient de ce qu'il étoit uniquement occupé à bâtir des églises, plutôt qu'à songer aux affaires de l'Etat. Ces clameurs séditieuses furent poussées si loin, que Borzivoie, craignant une révolution pareille à celle qui l'avoit forcé d'aller chercher un asyle en Moravie, prit le parti d'abdiquer volontairement; &, sacrifiant sa couronne à son Dieu, il assembla les différens ordres de l'Etat; leur déclara ses intentions, fit reconnoître en sa place Spitignée, son fils aîné, & se retira avec sa femme dans la forteresse de Tetschen.



SPITIGNÉE.

[905--906.]

QUOIQUE ce prince eût été élevé dans la Religion Chrétienne, il parut favoriser également les Idolâtres & les Chrétiens. Son pere lui en ayant fait des reproches, il lui répondit que les uns & les autres étoient ses sujets, & qu'il leur devoit à tous les mêmes égards; que c'étoit à lui de protéger la religion, mais qu'il se garderoit bien de mettre la main à l'encensoir, en se mêlant de la prêcher; enfin, que jamais on ne le verroit tourmenter des hommes qu'il devoit chérir comme ses enfans, parce qu'ils refuseroient d'adorer comme lui la Divinité. On attribue à ce monarque la fondation d'une académie littéraire auprès de la ville de Prague. Il donnoit les plus belles espérances, lorsqu'il fut enlevé à la Bohême, peu de tems après sa majorité. Il fut inhumé dans la basilique de Notre-Dame de Tein.





WRATISLAS I.

[906.]

L'INTÉRÊT public arrache Borzivoie de sa retraite. Ce prince solitaire, singuliérement respecté des Bohêmes, depuis qu'il étoit volontairement descendu du thrône, est reçu dans Prague aux acclamations d'un peuple innombrable. Il assemble les Etats, & fait proclamer Wratislas son second fils.

Le jeune Souverain entroit dans sa quatorzieme année. Cette jeunesse même, relevée par toutes les graces d'une figure noble & belle, le rendit cher aux peuples. Il est vrai que le sage Borzivoie soutenoit la main de son fils, trop foible encore pour diriger sans guide les rênes de l'Etat. La religion lui avoit appris que le premier devoir des peres est de former eux-mêmes le cœur & l'esprit de leurs enfans. Convaincu de cette obligation sacrée, le vieux Duc ne s'en rapporta qu'à lui-même du soin de former son fils dans le grand art de régner. Mais, pour augmenter l'affection publique, toutes les ordonnances, toutes les décisions, tous les jugemens sortoient de la bouche de Wratislas, comme s'il en eût été réellement l'au-

teur ; &, quoique l'œil clairvoyant du public ne pût être trompé, la majesté du jeune monarque, l'air de grandeur qu'il donnoit à toutes ses actions, faisoient croire qu'il étoit capable de tant de sagesse.

[910.]

Borzivoie meurt comblé de mérites, à l'âge de soixante-dix-sept ans, après avoir vu son fils entrer dans sa majorité, & gouverner selon ses principes. Toute la Bohême le pleura, &, par la sincérité de ses larmes, effaça, en quelque sorte, la tache dont elle s'étoit couverte, en suscitant à ce bon prince tant & de si mortifiantes disgraces.

[912.]

Wratislas aimoit la guerre. Il saisit l'occasion d'exercer son ardeur martiale. Les Hongrois ravageoient la Baviere. C'étoit de-là qu'étoient venus les factieux qui avoient détrhôné son pere. Ce fut pour lui un prétexte suffisant. Il déclare la guerre aux Bavarois ; joint ses forces à celles de la Hongrie ; & les deux armées portent dans la Baviere la désolation & la mort. Forteresses, villes, villages, rien n'est épargné ; & tout ce pays alloit être ruiné, lorsqu'Otton, aïeul de l'empereur Otton le Grand, vient au secours des Bavarois. Tout change alors.

Les troupes de Baviere, qui n'osoient point paroître devant celles des Confédérés, se montrent avec audace, & cherchent l'ennemi. Le prince Allemand le rencontre dans un lieu fort étroit, où la cavalerie, qui faisoit la principale force des Bohêmes & des Hongrois, ne pouvoit former ses escadrons, ni faire ses évolutions ordinaires. On en vient aux mains. La victoire se déclare tout-à-coup. Les Alliés prennent la fuite; mais ils ne sont point suivis. Otton, content de ce succès, laisse son triomphe imparfait, & retourne dans ses Etats. Les Bohêmes & leurs Alliés profitent de sa retraite pour fondre dans la Thuringe qu'ils désolent. Burcard, souverain de cette région, vient à leur rencontre. Il est tué dans le combat: ses troupes sont dissipées; & les Confédérés, maîtres de tout le pays, se chargent de précieuses dépouilles, & regagnent leur patrie. Les Hongrois traversent la Moravie où ils commettent d'horribles brigandages, sans distinction d'amis ou d'ennemis. Le roi de Moravie, allié de Wratislas, se plaint à ce prince de ces hostilités. Le Duc, indigné du procédé des Hongrois, marche contre eux, les bat, & les oblige de rentrer dans leur pays, après avoir perdu le fruit de leurs expéditions. Leurs dépouilles servent à dédommager le monarque Mo-

rave des ravages qu'il avoit essuyés ; & le souverain de la Bohême rentre dans ses Etats, couvert de gloire, & comblé des dons de la fortune.

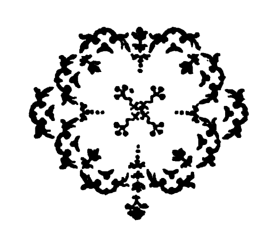
[913.]

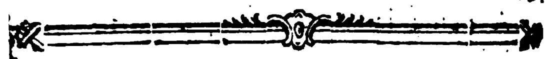
Wratislas avoit épousé Drahomira, fille du souverain de Lucens, princesse fourbe & dissimulée, dont le caractere impérieux & cruel fit couler bien des larmes dans le royaume. Elle étoit payenne ; mais elle abjura le culte des idoles, en donnant sa main au Duc qu'elle rendit pere de deux fils. Ces deux jeunes princes, l'espérance de la Bohême, fixerent l'attention du monarque ; &, comme les soins du gouvernement ne lui permettoient pas de donner à leur éducation toute l'application qu'il desiroit, il confia l'aîné, nommé *Wenceslas*, au zèle de la pieuse Ludmilla, sa mere, & garda le plus jeune, appellé *Boleslas*, auprès de lui. Afin que l'amour du commandement ne mît point entre les mains de ces deux freres des armes parricides, il régla l'ordre de sa succession, & leur partagea ses Etats, du consentement de la nation.

[916.]

Digne imitateur de la piété de son pere, Wratislas signala son zèle pour la propaga-

tion de l'Evangile. Le Ciel couronna sa religieuse ardeur. L'étendard de la Croix fut arboré dans toute l'étendue de son royaume; & ce Dieu seul & unique, inconnu si longtems à l'univers, fut enfin adoré par la plus grande partie des Bohêmes. Ce fut au milieu de ces saintes occupations, que le Duc rendit son ame à son Créateur. Il fut enterré à Prague, dans l'église de S. George, où l'on voit encore son tombeau, avec une inscription dans laquelle on lui donne le titre de Bienheureux.





WENCESLAS I.

[916.]

A LA mort de Wratiſlas, les Etats s'aſſemblerent pour arrêter la maniere dont on gouverneroit le royaume, durant la minorité des jeunes princes, dont l'aîné n'avoit encore que huit ans. Drahomira fut nommée leur tutrice & proclamée Régente de Bohême. Mais, comme on redoutoit l'ambition de cette princeſſe, on lui donna pour collégue la douairiere Ludmilla, avec une autorité preſqu'égale ; & les deux Reines furent chargées de l'éducation des deux Souverains. Ludmilla garda Wenceſlas qu'elle envoya aux fameuſes écoles de Budecz, ſous la conduite d'un prêtre d'une vertu éclatante, appellé *Paul Këïchas*. Drahomira retint Boleſlas, auquel elle communiqua tous les vices de ſon caractere, & qu'elle laiſſa vivre au gré de ſes paſſions. Ce partage de l'autorité ſouveraine, dont l'ambitieuſe Drahomira auroit voulu être ſeule revêtue, alluma dans ſon cœur une haine implacable contre ſa rivale, & contre les Chrétiens qui preſque tous ſuſpectoient ſa religion.

A peine la vindicative princesse eut-elle pris en mains les rênes du gouvernement, qu'elle manifesta sa fureur contre les disciples de Jesus-Christ. Résolue d'abolir entièrement le culte du vrai Dieu, elle ne mit dans les premieres places que des idolâtres, & leur recommanda de persécuter les Chrétiens avec la derniere inhumanité. On ferma les églises. Quelques-unes même furent réduites en cendres; & l'audace des sacriléges étoit récompensée par la Régente.

[919.]

Elle avoit revêtu de la suprême magistrature de Prague un homme sans mœurs, appellé *Palhogus*, que sa haine seule contre le nom Chrétien avoit avancé à la cour de la Princesse. Il lui avoit juré qu'en moins de deux ans, il immoleroit tous les Chrétiens qui se trouvoient dans la capitale. Ce monstre se hâta de remplir ses sermens. Il choisit six cents payens épris, comme lui, d'une fureur impie; leur donne des armes, & les cache dans son hôtel. Dès que la nuit fut arrivée, il les fait sortir, & leur ordonne de se jetter sur les Chrétiens; mais ils avoient été instruits de la conjuration tramée contre eux, & s'étoient préparés à se défendre. On se rencontre de part & d'autre; & l'on en vient aux mains, au milieu de la ville. Le tumulte at-

tre tous les citoyens. Chacun prend part à la querelle pour ou contre. Enfin, après deux ou trois heures d'acharnement, les payens & leurs adversaires cessent le carnage, & laissent près de mille morts sur la place. Le deuil fut général. Il n'y eut point de famille qui n'eût à maudire ce funeste combat qui ne termina point les malheurs de l'infortunée ville. Quelques jours après, lorsque le silence de la nuit étoit le plus profond, Palhogus, accompagné de ses infâmes satellites, se précipite dans quelques maisons Chrétiennes, qu'il avoit auparavant désignées, & met à mort tous ceux qu'il rencontre. Plus de trois cents hommes périssent sans défense, par la main de ce bourreau qui ne cesse le carnage, que lorsqu'il voit les Chrétiens en état de lui résister. Enfin, sous la protection de Drahomira, il porta l'audace jusqu'à entretenir une petite armée, pour accabler les adorateurs du vrai Dieu. Ils n'osoient plus se montrer dans Prague. Il n'y avoit plus de sûreté pour eux, même dans le sein de leurs familles. Poussés par le désespoir, ils s'assemblerent & résolurent de faire un dernier effort pour immoler leur tyran. Palhogus, redoutant leur vengeance, se renferme dans son hôtel. Les Chrétiens vont l'attaquer dans cet asyle, mettent ses gardes en

fuite, le saisissent, & l'immolent à la tranquillité publique. Avec ce monstre, la guerre civile expira; & la paix vint enfin rétablir dans Prague un calme dont elle avoit besoin.

[921.]

Drahomira met le comble à ses forfaits par le meurtre de la vertueuse Ludmilla qu'elle fait assassiner. Cet horrible attentat révolte tous les esprits, Les grands, sous la conduite de Podivien, ministre de la couronne, forment tout-à-coup la résolution de secouer le joug odieux de la cruelle Régente. Ils courent à Budecz; en amènent Wenceslas; &, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans, ils le placent sur le thrône de son pere. Aussi-tôt les chefs de la nation le supplient de venger la mort indigne d'une princesse chérie, la mere des Chrétiens & de la Bohême. Le jeune Duc refuse de céder au cri public. Plein de respect pour celle qui lui a donné le jour, il déclare que jamais il ne permettra qu'on lui cause la moindre peine, & qu'il abandonne au Ciel le soin de la punir. Il se contente de la reléguer dans son pays, moins pour la mortifier, que pour mettre ses jours en sûreté contre la haine que lui portoit toute la cour.

[924.]

Wenceslas, possesseur tranquille de sa couronne, voulut relever l'Eglise de Jesus-Christ, que la fureur sacrilége de sa mere s'étoit efforcée d'abbatre. Il fit construire de magnifiques basiliques, de superbes hôpitaux, des monasteres, des écoles. Il donnoit lui-même à ses sujets l'exemple de la piété, de la ferveur. Il passoit sa vie dans la priere & dans les mortifications. Il faisoit de grandes aumônes. Il soulageoit lui-même les malades, & leur rendoit de ses royales mains les services les plus bas.

Dans ce tems-là, l'empereur Henri l'Oiseleur, après avoir subjugué plusieurs peuples voisins de l'Empire, descendit en Bohême, à la tête d'une armée victorieuse, pour la soumettre à ses loix. On vit alors clairement que la sainteté du Prince fait le plus ferme appui des peuples. Wenceslas, loin d'opposer la force à la force, vint au-devant du César, à la tête du clergé de Prague, pour faire hommage à ce Prince de cette ville & de son royaume. « Tout-» à-coup, disent les auteurs du tems, le » Ciel opere un prodige. Ces prêtres se » transforment en anges; & Wenceslas pa-» roît au milieu d'eux, environné de cette » gloire céleste, dont l'éclat est plus blanc » que la neige, plus vif que la lumiere du

» soleil. » Henri, frappé d'étonnement, à la vue de cette merveille, se prosterne devant le monarque, qu'il vouloit mettre au nombre de ses vassaux ; &, plein d'admiration pour son éminente vertu que le Ciel rémunéroit d'une maniere si frappante, il le supplie de le recevoir au nombre de ses amis, & lui confere l'auguste titre de Roi. Mais l'humble Wenceslas refuse cette dénomination trop fastueuse, & se met sous la protection du Corps Germanique, dont la Bohême, dès ce moment, devint un des principaux membres. Henri l'invite à se rendre à la diète de l'Empire. Il y est reçu en grand prince ; &, à son retour, l'Empereur lui fit un présent de son goût. Il lui donna un bras de S. Vit, martyr, que le pieux Wenceslas déposa dans un temple magnifique, qu'il fit construire en l'honneur de ce généreux confesseur de la foi qu'il professoit.

[934.]

Les Hongrois font des courses sur les terres de l'Empire. La Bohême devient aussi le théatre de leurs fureurs. Wenceslas marche contre ces brigands ; les joint ; les taille en piéces, & force les débris de leur armée de reprendre le chemin de leur patrie. Irrités de cette défaite, ils reparoissent presqu'aussi-tôt dans la Moravie qui venoit d'être réu-

nie à la Bohême, par un décret de la diète impériale. Wenceslas avoit congédié ses troupes. Il les rassemble ; & le seul bruit de son approche fait disparoître les Barbares ; mais le prince ne put empêcher qu'ils ne ravageassent, d'une maniere horrible, toute la Moravie, & la plus grande partie de la Bohême septentrionale. Pour mettre en sûreté ces provinces frontieres, Wenceslas fait construire des forteresses qu'il garnit de soldats, & laisse dans les principales villes de nombreuses garnisons ; puis il revient dans la capitale pour y faire fleurir de plus en plus la religion & les sciences.

[938.]

Tandis que le souverain de la Bohême s'empressoit de rendre à la Foi son premier éclat, Boleslas, son frere, faisoit maltraiter les prêtres ; & son implacable barbarie exerçoit sur ces innocentes victimes les cruautés les plus atroces. Peu content d'assouvir sa haine sur les ministres de l'Evangile, il résolut de tremper ses mains dans le sang de son frere. Une Furie l'excitoit sans cesse à cet horrible parricide. C'étoit Drahomira, sa mere, qui, fatiguée de vivre dans l'obscurité, & voulant punir Wenceslas de l'exil auquel elle l'avoit forcé de la condamner, s'étoit retirée auprès de son second fils. Elle n'eut pas de peine à lui prouver la facilité de

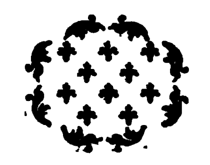
ce forfait qu'elle lui fit envisager comme un acte indispensable, s'il vouloit jouir en paix de ses domaines. L'ambitieux est facilement persuadé. Boleslas, que l'amour du commandement dévoroit sans cesse, crut aisément sa mere, & ne s'occupa plus que des moyens d'exécuter son criminel projet.

Son mauvais génie lui présenta bientôt une circonstance favorable. Il lui naquit un fils. Il en instruit Wenceslas, & le prie d'honorer de sa présence la fête qu'il veut donner à cette occasion. Les amis du Duc n'oublierent rien pour lui rendre suspecte cette perfide invitation; mais Wenceslas, trop ami de la vertu pour soupçonner son frere d'un dessein odieux, ferme les oreilles à ces sages avis, & se rend avec confiance auprès de ce prince. On le comble d'honneurs: on le traite en Souverain. Drahomira elle-même, l'abominable Drahomira l'accable de caresses, & répand des larmes que son cœur dément. Le repas est prolongé jusqu'au milieu de la nuit; & Wenceslas, qui avoit coutume de donner ce tems à la priere, prend le chemin de l'église voisine. Boleslas le suit; mais, sur le point de consommer son crime, toute l'horreur du parricide se présente à ses yeux. Il frémit, il se retire. Drahomira, qui l'attendoit avec la plus vive impatience, le voit revenir, le poignard à la main. « Notre ennemi est-il immolé? » s'é-

crie-t-elle. Boleslas, pour toute réponse, garde un silence farouche, & promene de tous côtés des regards furieux. Drahomira apperçoit dans le moment tout ce qui se passe dans son ame; &, pour écarter les remords qui le déchiroient: « Voilà donc, lui » dit-elle, ce prince intrépide, qui se flatoit » de braver les périls les plus grands? Un » préjugé le fait trembler. Il veut régner: il » n'ose agir. Il forme un projet: il craint de » l'exécuter. Qui donc a pu retenir votre » bras? Votre indigne rival étoit-il à la tête » d'une armée? Etoit-il environné de ces » mêmes Bohêmes dont vous détestez l'af- » fection pour sa personne? Un prince foi- » ble, timide, isolé, voilà le terrible ennemi » qu'il redoute! Rougissez, ame pusillanime. » Par votre lâcheté, vous tournerez contre » vous le fer qui arme votre main. Les maux, » qui devoient tomber sur Wenceslas, vous » accableront vous-même; &, loin de mon- » ter sur le thrône de votre pere, vous ne » trouverez désormais que l'exil ou la mort, » si vous ne vous hâtez de prévenir votre » rival... Il n'est plus tems de délibérer. » Croyez-moi: croyez-en votre mere. Al- » lez venger celle qui vous a donné le jour: » allez venger vos droits, en massacrant le » traître aux pieds des autels de son Dieu. » Elle dit; & sa fureur passe dans l'ame du nouveau Caïn. Hors de lui-même, il vole

vers son frere ; &, le trouvant humblement prosterné dans le temple saint, il lui arrache le jour d'un coup de poignard.

Wenceslas étoit dans sa trentieme année. Prince sage, humain, charitable, ami de la paix, vaillant dans les combats, il réunissoit toutes les vertus qui font le grand monarque, & l'excellent Chrétien. Il fut d'abord inhumé dans l'église même où il avoit rendu son ame à Dieu ; mais, quelques années après, il fut transporté à Prague, dans l'église de S. Vit, où Dieu manifesta sa sainteté par les miracles sans nombre qu'il opéra sur son tombeau. Si l'on en croit les écrivains de la Bohême, on vit plusieurs fois ce prince paroître au milieu des airs, monté sur un cheval blanc, tenant à sa main une pique rayonnante, & combattre au milieu des soldats, pour faire triompher la monarchie dont il étoit le patron, après en avoir été le souverain.





BOLESLAS I, *surnommé* LE CRUEL.

[938.]

APRÈS la mort tragique de Wenceslas, le fratricide s'empara, la force à la main, du thrône de Bohême. Il continua de persécuter les Chrétiens, & ordonna, sous peine de mort, à tous les prêtres de sortir du royaume. Plusieurs perdirent la vie dans les supplices; & leurs corps furent privés de sépulture.

[939.]

La Bohême, par la soumission de Wenceslas, étoit devenue une des parties de l'Empire. Othon le Grand siégeoit alors sur le thrône de Charlemagne. Ce prince habile saisissoit toutes les occasions que lui offroit la fortune d'étendre sa puissance. Il crut devoir profiter de la révolution qui venoit de troubler la Bohême; &, se déclarant le vengeur du religieux Wenceslas, il leva des troupes, & les fit marcher contre l'usurpateur.

Cette guerre, qui fut sanglante, & qui dura quatorze ans, fut remarquable par la vicissitude de la victoire qui couronna tantôt

l'un, tantôt l'autre parti. Esicon, général de l'Empire, étonna Boleslas par ses premiers exploits. En vain le monarque voulut l'écarter des frontieres de ses Etats. *Un triomphe complet les lui ouvrit ; & la Bohême* seroit devenue la proie de ces guerriers victorieux, si la fortune, par un de ces caprices qui lui sont ordinaires, n'eût relevé les vaincus pour accabler les vainqueurs. Esicon, enflé de ses succès rapides, & se croyant désormais invincible, s'avança dans un pays inconnu, avec plus de présomption que de prudence. L'aveugle capitaine s'engagea dans des défilés. Le Duc, qui le suivoit avec les débris de sa défaite, se jette sur lui, & le taille en piéces. Une nouvelle armée, sous la conduite du comte Eccard, succède à la premiere, & vient attaquer *Bo*leslas dans les plaines de Boleslavie dont il étoit le fondateur. La vue de cette ville chérie anime le Duc & ses guerriers. Le desir de la conserver leur inspire un courage intrépide. Ils se battent comme des lions. Boleslas sur-tout manifeste sa fureur au point de ne laisser la vie à aucun Allemand qui tombe sous sa main. Enfin il remporte la victoire ; le général & ses soldats, tout devient la victime de la guerre. Il n'en échappe pas un seul pour aller annoncer dans l'Empire la honte & la défaite des guerriers qui avoient juré de combattre pour sa gloire.

[941.]

Pendant que les ennemis du dehors occupoient toutes les forces du royaume, la discorde vint semer son funeste poison dans les murs de la capitale. Cette ville étoit peuplée d'un grand nombre d'idolâtres; mais, inférieurs en forces & en ressources aux Chrétiens leurs rivaux, ils formerent secrettement la résolution de les accabler. On ne se méfioit point d'eux; & la paix, qui régnoit depuis plusieurs années entre les citoyens, avoit presque fait oublier les divisions précédentes.

Pendant la nuit, une foule de payens, qui s'étoient rassemblés des campagnes voisines, viennent se joindre à ceux de la capitale; &, tous ensemble, ils courent, comme des forcenés, dans les maisons de leurs adversaires. Les Chrétiens étoient sans défense. Quelques-uns succombent sous leurs coups; mais les autres, surpris sans être déconcertés, s'emparent de tout ce qu'ils rencontrent sous leurs mains, & résistent vaillamment à leurs éternels ennemis. Bientôt le combat devient terrible. La foule des adorateurs du vrai Dieu s'accroît à chaque instant; & la valeur des guerriers augmente avec elle. Enfin les idolâtres sont contraints de prendre la fuite, en laissant au nombre

des morts près de quatre cens de leurs compagnons. La victoire ne coûta que trente-sept victimes aux Chrétiens ; & elle leur procura quelques années de calme.

[949.]

Othon, occupé ailleurs, ne pouvoit se venger de ses fréquentes défaites, ni laver dans le sang des Bohêmes la honte dont ses guerriers s'étoient couverts dans leur pays. Il continua cependant d'y envoyer des troupes, mais plutôt pour occuper l'ennemi, que pour faire des conquêtes. La foiblesse de ses armées ne fixa pas même l'attention de Boleslas qu'un ennemi bien plus redoutable appelloit d'un autre côté.

Les Hongrois, connus dans ce siécle par leurs brigandages, s'étoient emparés de la Moravie, l'un des plus beaux domaines du royaume. Bientôt ils oserent insulter les frontieres même de la Bohême ; &, comme s'ils eussent été dans le sein de leur patrie, ils porterent l'audace jusqu'à construire dans ces régions des villes & des forteresses. Tant de hardiesse inquiéta Boleslas qui, profitant du loisir que lui laissoit la foiblesse de l'Empereur, envoya contre les Hongrois une armée nombreuse. Mais elle fut deux fois vaincue ; & tout ce qu'elle put faire, fut

d'empêcher les ennemis de porter plus loin leurs ravages.

[952.]

Ce ne fut pas la ſeule diſgrace de l'infortuné monarque. Othon, qui venoit de pacifier l'Empire, & d'augmenter ſa puiſſance par la ſoumiſſion d'une foule d'ennemis, voulut ajoûter à ſes triomphes la gloire de vaincre Boleſlas. Il fait marcher contre ce prince deux armées redoutables, qui pénètrent dans la Bohême par deux endroits différens. Le Duc, trop foible pour s'oppoſer à ce torrent, va ſe renfermer dans la ville qui lui devoit ſon exiſtence, réſolu de s'y défendre juſqu'à ce qu'il puiſſe ou ſauver ſes Etats, ou obtenir une paix avantageuſe. Il y eſt aſſiégé; & bientôt il éprouve les extrémités les plus triſtes. Alors il propoſe à l'Empereur de terminer leur querelle par un traité équitable. Le prince Allemand refuſe tout accord; & peut-être cette inflexibilité eût-elle été heureuſe, ſi les fléaux, qui accabloient la place attaquée, n'euſſent déſolé ſes troupes. En peu de jours, la diſette & les maladies devinrent telles, qu'il fut obligé d'écouter les propoſitions de paix que le Duc lui avoit fait faire. Il conſentit à faire ceſſer la guerre, à condition que Boleſlas feroit pénitence de ſes fautes; qu'il rappelleroit les Chrétiens exilés, & enfin, qu'il fourniroit,

comme ses prédécesseurs, l'argent & les hommes nécessaires pour la défense du Corps Germanique. Le Prince assiégé consentit à tout, & signa de bonne foi le traité de paix, qui le rendoit vassal de l'empereur, sous le titre d'Ami & de *Grand-Panetier* de l'Empire.

Boleslas commença dès-lors à changer sérieusement de conduite, & cessa de persécuter les disciples de Jesus-Christ. S'il en faut croire les moines qui ont écrit sa Vie, cette conversion ne se fit point sans miracle. Wenceslas, son frere, se manifesta à ses yeux, durant son sommeil; &, lui reprochant les crimes qui l'avoient deshonoré jusqu'à ce jour, il l'exhorta vivement à mener une vie plus conforme à la Foi dans laquelle on avoit formé sa jeunesse. Les paroles du Bienheureux opérerent sur ce prince cruel, qui, changé tout-à-coup en agneau, devint le protecteur & le pere de ses sujets.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, de tous ses crimes, le meurtre de Wenceslas fut celui que le Duc pénitent voulut réparer avec plus d'éclat. Il fit bâtir à Prague une église sous l'invocation de ce religieux prince. Il fit représenter son image sur la monnoie qu'il fit frapper; & cet usage subsista jusqu'au règne de l'empereur Mathias, dont les ducats portent encore l'empreinte du saint monarque. Il éloigna de la cour l'ambi-

l'ambitieuſe Drahomira, dont l'ame ſanguinaire & vindicative avoit ſans ceſſe armé ſon bras contre l'innocence. Il conduiſit lui-même à Ratisbonne Strazchica, ſon fils aîné, pour lui faire prendre l'habit monaſtique; &, lorſque le jeune prince prononçoit ſes premiers vœux, on vit Boleſlas à la porte du temple, couvert d'un ſac & d'un cilice, ſupplier les fidèles étonnés d'intercéder pour lui auprès de Dieu & auprès de l'évêque, qui vint, à la tête de ſon clergé, lui donner l'abſolution de ſon parricide.

[958.]

De retour dans ſes Etats, Boleſlas s'appliqua à faire fleurir la religion dont il étoit, quelques années auparavant, le plus cruel perſécuteur. Mais les perpétuels ennemis de la Bohême ne lui permirent pas de ſe livrer tout entier à ces pieuſes occupations. Les Hongrois franchiſſent enfin les barrieres qu'on leur avoit oppoſées, & ſe répandent dans le royaume, en plus grand nombre que jamais. Le Duc court à la rencontre de ces impitoyables guerriers, & les repouſſe. Ils reparoiſſent bientôt. Boleſlas les joint encore, & les taille en piéces avec Gichan leur chef. A peine le Duc avoit-il triomphé de ces brigands, qu'une nouvelle armée ſe préſente tout-à-coup. Animé par deux

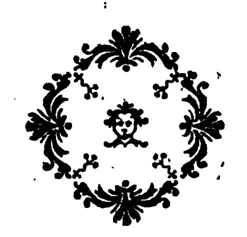
victoires, le prince va l'attaquer, la met en fuite, la poursuit jusques dans Caurzinie qu'ils avoient bâtie, & qui leur servoit de retraite; prend cette ville, l'épée à la main, & termine glorieusement une guerre qui avoit épuisé la Bohême. La *joie publique* fut d'autant plus vive, que Drahomira, par sa mort, sembloit avoir délivré la patrie de tous les fléaux qui l'accabloient depuis que cette princesse étoit montée sur le thrône. » En effet ses crimes, dit le Jésuite Balbinus, » furent si horribles & si multipliés, qu'il » auroit fallu un chariot pour les trainer » dans l'enfer. »

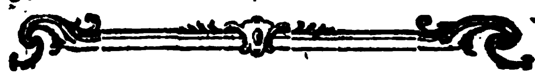
[967.]

Boleslas profita de la paix que sa valeur avoit rendue à son royaume, pour remettre en vigueur les sages ordonnances des princes qui l'avoient précédé sur le thrône. Il ne put détruire les idolâtres: leur nombre étoit encore trop considérable; & d'ailleurs il avoit résolu de ne plus répandre le sang d'aucun Bohême. Mais il leur laissa si peu de priviléges, il imposa un frein si puissant à leur fureur, qu'ils n'oserent plus remuer sous son règne, & qu'ils se contenterent de pleurer, dans l'obscurité, l'humiliation de leurs dieux, & la chute de leurs autels.

Tels étoient les services que Boleslas rendoit à la patrie, lorsque la mort vint l'en-

lever à ses sujets, dans la cinquante-huitieme année de son âge, & la trente-septieme de son règne. Ce prince fut un mêlange bizarre de bonnes & de mauvaises qualités qu'il porta toutes à l'excès. Foible, ou du moins trop complaisant pour sa mere, il n'osoit lui résister, quand elle lui ordonnoit des crimes; ambitieux, il sacrifioit tout à sa grandeur; cruel, il se faisoit un jeu de répandre le sang de ses sujets. Mais la douceur de l'Evangile, la sublime morale de ce Livre divin, & l'exemple de Wenceslas transformerent ce monarque en prince doux & pacifique : son dernier soupir fut un cri de pénitence.





BOLESLAS II, *surnommé* LE PIEUX.

[967.]

UN calme profond *régnoit dans la Bohême*, lorsque ce prince ceignit le diadême; & cette heureuse tranquillité, ouvrage des dernieres années de son prédécesseur, avoit ramené dans le royaume les vertus antiques, & les arts que la cruauté ou la discorde avoient bannis. Héritier de la piété de son oncle, fidèle imitateur de son pere converti, Boleslas s'empressa, comme ces deux princes, de travailler au bonheur public, à la propagation duquel tout sembloit l'inviter. Persuadé que ce n'est qu'en rendant à Dieu l'hommage que toute créature doit à l'Être suprême qu'on apprend à remplir, à l'égard des hommes, tous les devoirs de la société civile, il s'appliqua sur-tout à faire fleurir la religion. Suivant l'usage de ce siécle, où l'on croyoit pieusement faire une œuvre méritoire, en donnant beaucoup aux ministres des autels, il dota richement le clergé de son royaume. Le pape lui permit de nommer un évêque pour l'église de Prague; & Dethmar, Saxon d'origine, & chanoine de Magdebourg, remplit le premier cet illustre siége.

[973.]

L'idolatrie & la superstition ne purent voir, sans frémir, renverser pour jamais leurs autels ; & les payens, excités par leurs prêtres qui languissoient dans l'indigence & dans l'obscurité, résolurent de faire de nouveaux efforts pour anéantir, s'il étoit possible, une religion trop sévere pour des cœurs façonnés au joug des passions. Ils prirent les armes, non plus par troupes, mais au nombre de plus de dix mille, & se présenterent devant la capitale, pour venger leurs dieux outragés. A cette nouvelle, Boleslas leve une armée dont il donne la conduite à Bratzimil, personnage d'une grande naissance, & d'une habileté plus grande encore ; & bientôt il apprend que les rebelles, enveloppés dans une embuscade, sont ou taillés en piéces, ou mis en fuite.

[975.]

Une peuplade de payens, voisine de la Bohême, fournissoit aux idolâtres de ce royaume des forces toujours nouvelles ; & la rebellion, comme cette hydre de la fable, sembloit prendre, dans sa défaite même, une consistance plus redoutable. Boleslas entreprend de convertir cette pépiniere d'ennemis domestiques ; &, pour

mieux cacher son dessein, il arme, sous un prétexte spécieux, ses sujets Chrétiens, les conduit vers l'asyle des rebelles, qu'il met tout-à-coup à feu & à sang, & ne fait de toute cette contrée qu'un amas de ruines. Il n'y avoit point de milieu entre la mort ou le Christianisme. On préféra le dernier; & tout le monde courut au Baptême. Le prince se félicitoit de ce succès heureux. Il reprenoit, en triomphant, le chemin de sa capitale, lorsque des cris soudains se font entendre, & jettent la terreur dans les cœurs de tous les guerriers répandus çà & là dans les plaines, dans les montagnes & dans les bois. C'étoient les nouveaux convertis, qui venoient témoigner à leur apôtre une reconnoissance aussi sincère que leur conversion. Peu s'en fallut que Boleslas ne fût fait prisonnier. Il combattit long-tems avec un petit nombre de braves qui s'étoient placés devant lui pour lui faire un rempart de leurs corps. Sa résistance héroïque donna le tems à ses soldats d'accourir à son secours; & les payens, trop foibles pour tenir contre des troupes animées par la fureur & par la vengeance, cherchèrent leur salut dans une prompte retraite.

[976-977.]

Une pareille audace ne fût point restée impunie, si des ennemis étrangers n'eussent

point appellé Boleslas à l'extrémité de ses Etats. L'empereur Othon II avoit fait entrer une armée dans la Bohême, croyant trouver ce royaume sans défense. Le prince vole à l'ennemi, le joint, le combat, le pousse jusques dans son camp qu'il emporte l'épée à la main, & l'oblige d'avouer sa foiblesse, en demandant une paix honteuse.

A cet adversaire formidable, en succede tout-à-coup un autre. Boleslas I, roi de Pologne, vient attaquer le duc de Bohême, au sein même de ses domaines. Le vainqueur d'Othon se précipite avec la vîtesse d'un torrent, contre ce nouveau téméraire, taille ses troupes en piéces, l'assiége dans Cracovie dont il fait la conquête. La perte de cette ville importante accable le monarque Polonois, qui vient humblement se soumettre aux conditions que lui voudra prescrire le prince victorieux. Boleslas se contente de la possession de Cracovie, & donne la paix à la Pologne.

[995.]

Cette paix fut fatale aux adorateurs des dieux du paganisme, dont le pieux Boleslas avoit juré la perte. Eux-mêmes l'exciterent à la vengeance, & allumerent, par leur aveugle témérité, sa religieuse fureur. Tout ce qui restoit de payens dans la Bohême se

joignit à tous ceux des régions voisines ; & ces fanatiques, au nombre de plus de vingt mille hommes, vinrent camper sur le mont Smobog, au-dessus de Prague, portant de tous côtés le ravage & la mort. *Boleslas* ne se hâta point d'opposer la force à cette férocité brutale, afin d'inspirer aux rebelles une présomptueuse confiance. Enfin le moment terrible approcha. Ils s'étoient partagés, assez loin les uns des autres, pour se procurer plus aisément les secours nécessaires contre les rigueurs de l'hiver qui approchoit. Le Duc fond tout-à-coup sur ses corps isolés, &, dans un instant, en fait un horrible carnage. A peine douze cents hommes purent-ils éviter la mort. Cette sanglante défaite les instruisit ; & cet exploit fut le dernier effort de la superstition mourante.

[999.]

Le monarque délivré des fatigues de la guerre, & rendu enfin à la tranquillité qu'il desiroit depuis si long-tems, ne songea plus qu'à se donner tout entier aux devoirs que sa piété lui prescrivoit. Tous les jours, on vit s'élever des églises & des monasteres, où, à l'ombre du thrône, la vertu s'engraissoit d'une sainte oisiveté. Le prince les honoroit souvent de sa présence : quelquefois il servoit lui-même ces pieux

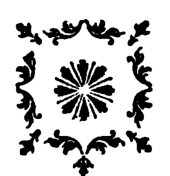
cénobites, qui, pleins d'un religieux orgueil, célèbroient cette humble action, comme le plus beau trait de la vie du monarque : aussi ne cessoit-on point de rémunérer par d'amples oraisons les saintes profusions de Boleslas ; & si le Ciel les eût exaucées, sans doute ce prince eût eu un règne éternel. Mais le monde n'étoit plus digne de le posséder ; & son grand âge annonçoit assez à la Bohême qu'elle alloit perdre un Souverain à qui il ne manquoit qu'une piété plus éclairée, pour être le plus grand prince de son siécle.

Un affaissement général, accompagné de douleurs très-aiguës, quoique momentanées, l'avertit de son dernier moment. Il voulut le sacrifier à la religion & à la patrie ; &, recueillant le peu de forces que lui laissoient ses langueurs ; il donna à son fils ces instructions paternelles, qui devroient être gravées dans le cœur de tous les rois.

» Mon fils, ceux qui commandent doi- » vent à leurs sujets jusqu'à leur dernier » soupir ; je veux le leur consacrer, en vous » donnant les avis qu'un pere ne peut refu- » ser, sans crime, à l'héritier de ses titres » & de ses biens. La Bonté divine m'a placé » sur un thrône que son bras tout-puissant » a daigné protéger durant tout mon règne. » Les loix de la nature m'en font descendre, » pour vous y faire monter en ma place.

» Songez bien aux obligations que va vous
» imposer ce rang suprême. Fermez votre
» ame à l'orgueil, vice trop ordinaire à
» l'homme, & sur-tout à l'homme cou-
» ronné. Vivez avec vos sujets, comme un
» bon pere au milieu de sa famille : aimez-
» les, chérissez-les ; vous le devez, mon
» cher fils : ce sont vos enfans ; votre
» royaume est votre famille. Gravez pro-
» fondément dans votre cœur les Comman-
» demens de Dieu : appliquez-vous à ob-
» server sa Loi sainte. Bâtissez des églises :
» allez souvent dans ces saints lieux, pour
» y offrir à l'Être suprême l'encens de vos
» prieres. Respectez les prêtres qui sont les
» serviteurs de Dieu. Qu'à l'ombre de vo-
» tre thrône, ils trouvent un asyle contre
» toutes les vexations, & rendez-les les pre-
» miers objets de vôtre munificence. Qu'une
» vaine suffisance ne ferme point vos oreil-
» les à la sagesse de votre conseil. Ecou-
» tez vos anciens avec docilité ; empressez-
» vous de suivre leurs avis. Que la justice
» règle vos jugemens ; mais, en jugeant,
» ouvrez toujours votre cœur à la miséri-
» corde. N'abandonnez jamais la veuve &
» l'orphelin. Aimez vos serviteurs ; & re-
» gardez, comme les meilleurs de vos su-
» jets, les pauvres habitans de la campa-
» gne. Gardez-vous de jamais thésauriser.
» Un monarque avare est un monstre ; &

» tôt ou tard il devient le fléau de sa patrie.
» Ne portez point de loix qui puissent
» ébranler la constitution de l'Etat. Celles
» de vos prédécesseurs sont sages : efforcez-
» vous de les faire observer. Evitez sur-
» tout de jamais changer la valeur des espe-
» ces. Aucune peste, aucune guerre, rien
» enfin ne nuit tant aux peuples que l'al-
» tération de la monnoie. Adieu, mon
» cher fils. Recevez la bénédiction que je
» vous donne. Vous serez heureux, si le
» Ciel exauce les vœux que je forme en
» ce moment pour votre prospérité. » A
peine le sage monarque avoit-il achevé ces
mots, qu'il expira. Toute la Bohême lui
donna des larmes sincères ; & sa mémoire
fut en si grande vénération, qu'on lui dé-
cerna le titre de Bienheureux.



BOLESLAS III, *surnommé* L'AVEUGLE.

[999.]

CE prince n'avoit aucune des qualités de son pere. Avare, lâche & paresseux, il refusa d'envoyer à la garnison de Cracovie les secours dont elle avoit besoin pour conserver cette conquête. Le roi de Pologne, qui depuis long-tems ne voyoit qu'avec douleur cette importante place entre les mains d'un prince voisin, profita de la négligence du duc de Bohême, & se remit en possession de Cracovie.

[1003.]

L'indolence stupide de Boleslas lui fit bientôt concevoir le dessein de porter plus loin ses vues. Dans la crainte que ce prince, excité sans cesse par les amis de son pere, ne se déterminât enfin à la guerre, il forme la résolution de le prévenir, en se rendant maître de sa personne. Sous prétexte de faire ensemble un accommodement, il lui demande une entrevue. Le crédule Boleslas s'y rend. Mais, au lieu de trouver le perfide monarque, il n'apperçoit qu'une troupe de satellites qui le saisissent & le conduisent à leur maître. Ce prince, au mépris de la foi publique, lui fait crever les yeux, & le relégue dans une solitude.



JAROMIR.

[1004—1012.]

BOLESLAS, privé de la vue, remit la souveraine puissance à son fils Jaromir qui n'avoit pas plus de talent que lui. Ce prince, après avoir langui quelques années sur le thrône, tomba dans le piége que lui dressa un habitant de Warsovie, nommé *Kokanus*, qui avoit été la cause du malheur de Boleslas. Dans la vue de rendre service au roi de Pologne, Kokanus entreprit de faire périr Jaromir, dans une partie de chasse. Cet exercice étoit l'unique occupation de ce prince. Ayant trouvé moyen de tirer le duc de Bohême à l'écart, il le fit attacher à un arbre par ses complices; & il se disposoit à le percer de flèches, lorsqu'un seigneur de la cour du Duc, nommé *Hovora*, conduit par hazard dans cet endroit, arrêta, par sa présence, l'exécution d'un projet si criminel. Les cris qu'il fit attirerent bientôt la plus grande partie des chasseurs; & treize des conjurés furent pris. Kokanus, trop heureux pour un perfide, se sauva en Pologne. Il vint, en même tems, à bout de retirer des mains de l'empereur Udalric,

frere de Jaromir, à qui il avoit également dessein d'ôter la vie. Pour réussir plus sûrement dans ce détestable projet, il porta le roi de Pologne à faire une irruption dans la Bohême. Ce monarque assemble ses troupes; entre dans cet infortuné royaume; porte de tous côtés la désolation, le ravage, l'incendie & la mort, & se rend maître de Prague. La prise de cette place excite son ambition. Il ose tenter une conquête aussi importante. Il assiége la forteresse de Vissogrod; mais la fortune cesse de couronner son ambition, & lui prépare des revers. Udalric, qui avoit trouvé moyen de rompre ses fers, retourne en Bohême où sa présence ranime le courage des habitans du pays. Prague est reprise. Les Polonois sont entièrement chassés de la Bohême; mais la discorde secoue son funeste flambeau sur les deux freres qui prétendent également à la souveraineté. L'aîné fondoit ses droits sur son âge, & sur ce qu'il avoit été déja reconnu duc de Bohême. L'autre représentoit sa victoire, & disoit hautement qu'elle l'avoit rendu digne d'un thrône que, sans lui, le foible Jaromir n'auroit pu conserver. Enfin Jaromir est la victime de l'ambition de son frere qui lui fait crever les yeux, & qui lui retranche la virilité pour le mettre hors d'état de régner.



UDALRIC.

[1012.]

IL ſongea d'abord à ſe marier; & ſon deſſein étoit de faire alliance avec quelque prince d'Allemagne, lorſque, revenant un jour de la chaſſe, la fortune lui fit rencontrer ſur ſa route une jeune payſanne, nommée *Blazène* ou *Bozène*, dont l'extrême beauté le frappa. Sa paſſion devint, en peu de tems, ſi violente, qu'il ſe détermina à l'épouſer, malgré les murmures des ſeigneurs de ſa cour, & ſur-tout de leurs filles qui s'étoient flattées que le Duc choiſiroit une épouſe parmi elles. On alla même juſqu'à plaiſanter ſur le goût bizarre du prince. Il ſe contenta de répondre : « Cette » fille, qui n'eſt aujourd'hui à vos yeux » qu'une mépriſable payſanne, ſera demain » une princeſſe, devant laquelle vous rem» perez : l'éclat des maris ſe répand ſur » leurs épouſes. » Les grandes qualités de la nouvelle Ducheſſe lui gagnerent bientôt tous les cœurs ; & l'eſtime publique fit taire l'envie & la jalouſie.

[1015.]

Le roi de Pologne met le siége devant Glatz ; mais la peste, qui ravageoit alors toute l'Europe, l'oblige de rentrer dans ses Etats. Ce terrible fléau se répandit partout avec une telle fureur, qu'à peine resta-t-il sur la terre la dixieme partie des hommes. Udalric employa un moyen bien extraordinaire, pour arrêter ses progrès en Bohême. Il fit mettre le feu à toutes les forêts de ses Etats ; & la flamme purifia tellement l'air, que les qualités meurtrieres, dont il étoit rempli, se dissiperent bientôt.

[1025.]

Udalric, depuis qu'il étoit monté sur le thrône, n'avoit point cessé de voir ses sujets en proie à mille maux. La vue des malheurs publics toucha son cœur. Il s'en regarda comme la premiere cause ; & cette idée lui fit prendre la résolution de réparer ses fautes. La maniere dont il avoit traité son frere fit naître ses premiers remords. Il employa la médiation des évêques pour se réconcilier avec lui. Jaromir consentit sans peine à oublier tout ce qui s'étoit passé ; & les deux freres, sincerement réconciliés, partagerent entr'eux l'administration de l'Etat.

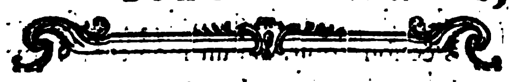
[1031.]

Depuis long-tems, les Polonois, par leurs brigandages, par les hostilités les plus barbares, excitoient la vengeance du duc de Bohême; mais ce prince, on ignore pour quelles raisons, avoit négligé de punir ces attentats multipliés. Enfin il résolut de réprimer ces mortels ennemis de ses Etats. Brzétislas, son fils aîné, à peine entré dans l'adolescence, mais que son courage & sa rare prudence égaloient déja aux plus fameux héros, fut mis à la tête des troupes, avec le titre de Marquis. Le jeune prince, suivant les instructions de son pere, prit le chemin de la Moravie, afin de défendre cette province, depuis plus de trente ans, le théatre d'une guerre sanglante, contre les Polonois & les Hongrois qui tour-à-tour l'infestoient sans cesse. Il répondit à l'attente publique. Ses premiers exploits furent des triomphes qui auroient honoré les plus grands capitaines. Trois armées Polonoises, taillées en piéces, les Hongrois repoussés, attaqués même dans le cœur de leur pays, procurerent enfin à la Bohême une paix d'autant plus agréable qu'elle étoit nécessaire & desirée depuis long-tems.

[1037.]

Boleslas meurt, presque sans secours, dans

le lieu de son exil. Udalric ne lui survit que de quelques mois. Il expire, au mois de Novembre, après vingt-cinq ans de règne, & emporte dans le tombeau la réputation d'un prince digne du throne, si l'injustice & l'ambition ne l'y avoient point fait monter. Il augmenta & embellit considérablement la ville de Prague, & fit fleurir les arts qu'il eût cultivés lui-même, si la fortune, moins sévère, lui eût donné des jours plus tranquilles.



BRZÉTISLAS I.

[1037.]

LA couronne appartenoit à Jaromir, & les Bohêmes étoient disposés à le reconnoître ; mais il céda ses droits à Brzétislas que ses grandes qualités rendoient digne du diadême. Il fit connoître à son neveu qu'il avoit été privé de la lumiere par les conseils de Kokanus. Ce scélérat, informé des discours que Jaromir avoit tenus contre lui, le fit assassiner quelques jours après. Brzétislas, animé d'une juste indignation, le fit arrêter, & expirer dans les supplices que méritoient ses forfaits. La paix, dont jouit pendant trois ans la Bohême, donna le loisir au Duc de faire règner par-tout la justice & l'abondance.

[1038.]

Ce prince fait un voyage en Moravie. Une pluie affreuse, accompagnée de tonnerres, l'oblige de se réfugier dans un couvent de filles, où plusieurs princesses étoient élevées. Il eut envie de les voir. Il ne croyoit pas, sans doute, que l'amour se fût caché dans cette sainte retraite. Judith,

fille du prince palatin du Rhin, fixa ses regards & son cœur. En un moment, il fut épris de cette passion violente, que la raison peut calmer, que les avis ne font qu'irriter. Il tombe aux pieds de l'aimable princesse; &, comme une grille de fer opposoit à son ardeur une barriere incommode, il la saisit, il la brise, & jette dans le dernier étonnement les pieuses surveillantes de la belle Judith. Brzétislas étoit aimable. Sa force lui donne du mérite aux yeux de sa maîtresse: elle l'écoute. Le prince lui promet sa foi. Elle l'accepte pour époux; & ce mariage soudain, conclu aux yeux & avec l'agrément des religieuses du monastere, est célébré bientôt après dans toute la Bohême.

[1040.]

Mais la joie qu'il inspira ne fut pas de longue durée. Le prince Palatin, indigné de ce rapt, implore le secours de l'Empereur, & le supplie de venger un attentat qui outrageoit tout le corps Germanique. L'empereur saisit cette occasion de fortifier sa puissance en Bohême. Il leve une armée nombreuse, & pénetre dans ce royaume. Les troupes des deux princes se rencontrent, & se préparent à la bataille. Déja l'on étoit près de s'entre-choquer, lorsque cette même Judith, pour l'honneur de laquelle

on alloit combattre, s'avance au milieu des deux armées, les cheveux épars, portant entre ses bras un fils qu'elle avoit eu de Brzétislas, & fait succéder le calme aux mouvemens de fureur, qui transportoient les deux peuples. On se salue de part & d'autre. Les princes & les guerriers s'embrassent comme des freres qui se reconnoissent après une longue séparation. L'empereur est proclamé Protecteur & Ami du royaume de Bohême; &, pour mériter ce titre que lui donnent à l'envi les sujets de Brzétislas, il remet à ce prince le tribut qu'il lui payoit.

[1049.]

Le duc de Bohême fait une irruption en Pologne. Il prend Gnesne dont il emporte toutes les richesses. Les Polonois désespérés ont recours à l'Empereur qui, craignant que Brzétislas, animé par la victoire, ne devînt entreprenant à proportion de sa puissance, lui ordonne de remettre à ses ambassadeurs l'or & l'argent dont il s'est emparé. Le Prince refuse. On lui déclare la guerre; & la Bohême en est encore une fois le théatre. Cette fois, la fortune abandonna l'heureux Brzétislas qui fut obligé de se soumettre à l'ancien tribut.

[1055.]

Il alloit se venger de cette disgrace sur les Hongrois, lorsqu'une fiévre soudaine le conduisit en peu de jours au tombeau. Il laissa cinq fils; Spitignée, qui lui succéda; Wratislas, Conrad, Othon & Jaromir. Il avoit toutes les vertus qui font le grand monarque; & sa valeur lui fit donner le glorieux titre d'*Achille de la Bohéme.*



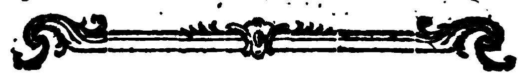


SPITIGNÉE II, *surnommé* LE JUSTE.

[1055--1061.]

CE prince, né d'une mere Allemande, avoit conçu pour les Allemands une si grande aversion, que le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de les chasser tous de la Bohême. Il est vrai qu'ils vivoient dans ce royaume, comme dans un pays de conquête.

Spitignée fit ensuite la guerre à ses freres qu'il dépouilla des apanages que son pere leur avoit assignés en Moravie. Il les leur rendit cependant quelques années après, sur les représentations de Sévere, évêque de Prague, qui seul, par sa respectable gravité, avoit du poids sur l'esprit du prince. Ce monarque, après avoir réparé ses injustices, se livra tout entier aux soins du gouvernement, & aux exercices de piété. Le matin & le soir, il se prosternoit devant un Crucifix; & là, aux pieds de cet adorable Signe de notre salut, il répandoit des larmes sincères, pour expier les fautes de sa jeunesse. Il mourut saintement, après avoir déclaré pour son successeur, son frere Wratislas.



WRATISLAS II.

[1061.]

IL partagea la Moravie entre ses freres Conrad & Othon. Jaromir, le dernier, avoit embrassé l'état ecclésiastique. Cependant il se plaignit vivement de ce qu'on le frustroit de la succession de son pere ; & l'on fut obligé de lui céder une ville de Moravie. Non content encore de cette satisfaction, il se retira en Pologne, l'asyle de tous les mécontens de la Bohême ; y leva des troupes, & les conduisit contre Wratislas. Elles furent taillées en piéces. Le prince victorieux se disposoit à le poursuivre ; mais il fut arrêté par la crainte des Polonois qui s'avançoient au secours de l'ambitieux Jaromir. Dans cet intervalle, l'évêché de Prague vint à vaquer. Le rebelle le demanda, l'obtint avec peine, & rentra dans l'Eglise. Son humeur inquiète donna, plusieurs fois depuis, de vives allarmes à son frere.

[1086.]

Wratislas rend d'importans services à l'empereur Henri IV, qui, pour lui prouver

sa vive reconnoissance, lui confere, dans une diète tenue à Mayence, le titre de Roi, & lui envoie la couronne royale avec tous les ornemens ordinaires à cette suprême dignité. Il ajoûte à ce bienfait la propriété de la Lusace, qui fournit au nouveau roi les moyens de soutenir avec plus d'éclat le titre auguste qu'il porte. Jaromir, son frere, assisté de l'archevêque de Trèves, & de l'évêque de Misnie, lui donne l'onction royale, aux acclamations de la noblesse & du peuple.

Léopold, marquis d'Autriche, fait des courses dans la Moravie. Wratislas vole au secours de ses freres, & remporte sur le Marquis un glorieux triomphe. Mais à peine a-t-il rétabli le calme dans cette contrée, qu'Othon, son frere, excite, par sa mort, une guerre intestine. Le roi de Bohême veut dépouiller ses enfans des Etats de leur pere. Conrad, leur oncle, se déclare en leur faveur. Wratislas envoie Brzétislas, son fils aîné, contre Conrad; mais, à la persuasion d'un courtisan, ce jeune prince passe dans l'armée de son oncle. Heureusement, ces troubles s'appaisérent. On se contenta de s'être menacé. Le Roi pardonna à son fils rebelle; mais ce fils, peu de tems après, abandonna de nouveau la cour, pour aller s'établir en Hongrie.

[1093.]

Wratiflas profita de la paix pour faire ce qu'on appelloit, dans fon fiécle, de grandes & belles actions. Il fonda, ou dota richement des monafteres; & ce fut pour reconnoître ces fervices fignalés, rendus à l'Eglife, que le pape lui donna le fingulier privilége de porter, par-tout où il voudroit, la mître & plufieurs ornemens épifcopaux; faveur importante pour ce tems-là.

Wratiflas, fentant fa fin approcher, déclara Conrad pour fon fucceffeur, & lui recommanda fes enfans, Borzivoie, Wladiflas & Sobieflas, fans faire aucune mention de Brzétiflas.



CONRAD.

[1093.]

Il ne voulut point prendre le titre de Roi; & fes fucceffeurs l'imiterent, jufqu'au règne de Wladiflas. Dans un autre fiécle, ont eût regardé cet exemple comme un des plus grands efforts du défintéreffement philofophique. Il mourut après fept mois & dix-fept jours de règne.

BRZÉTISLAS II.

[1094.]

AIDÉ des troupes du roi de Hongrie, auprès duquel il s'étoit réfugié, Brzétiſlas n'eut pas plutôt appris la mort de ſon frere, qu'il vint en Bohême, & s'y fit reconnoître Duc. On avoit craint le gouvernement de ce prince qui, juſqu'alors, avoit paru peu digne du thrône; mais bientôt ſes manieres affables & populaires le firent adorer de ſes ſujets.

Curieux d'illuſtrer ſon règne par quelqu'évènement remarquable, il réſolut d'abolir entièrement l'idolâtrie; &, pour parvenir plus ſûrement à ſon but, il prit un moyen bien efficace : ce fut d'établir une Inquiſition dont il confia la direction aux prêtres. Ces charitables apôtres, armés du fer & de la flamme, eurent bientôt extirpé les reſtes de la ſuperſtition, dont on ne vit plus une ſeule trace dans toute la Bohême.

[1100.]

Brzétiſlas fait ravager la Siléſie: cette expédition ayant épuiſé ſes thréſors, il s'em-

pare des biens des Juifs, & du revenu des fils de Conrad, son oncle, dont il fait présent à Borzivoie, son frere, qu'il déclare son successeur. Il fut tué, peu de tems après à la chasse, par un habitant de Warsovie, qui vouloit prévenir les malheurs dont ce prince belliqueux menaçoit la Pologne.



BORZIVOIE II.

[1100.]

CE prince commence son règne par un acte d'équité. Il rend à Léopold & à Udalric, enfans de Conrad, les biens qu'ils avoient possédés dans la Moravie. Le plus jeune de ces princes, peu touché d'une générosité si peu commune, ose s'élever contre son bienfaiteur, contre son souverain, pour lui ravir la couronne. Mais ses efforts furent inutiles ; & Borzivoie conserva le sceptre, lorsqu'un ennemi plus redoutable entreprit de le lui arracher : C'étoit Swatopluck, prince ambitieux, capable de tout sacrifier à l'idole de sa grandeur. La fortune couronna son audace sacrilége. Borzivoie vaincu, fut chassé de ses Etats, & l'usurpateur triomphant se fit reconnoître en sa place.

SWATOPLUCK.

[1104.]

LE monarque dépouillé cherche partout des vengeurs. Il se plaint à l'Empereur de l'invasion de Swatopluck, qui est cité au tribunal de l'Empire, & qui, contre l'avis de ses sujets, ose comparoître à la citation, après avoir désigné pour son successeur, le prince Othon, son frere. Il se rend à la cour du souverain de l'Allemagne, qui lui fait aussi-tôt donner des gardes, & qui renvoie Borzivoie en Bohême à la tête d'une armée nombreuse, chargée de le replacer sur le thrône de ses peres. Mais ce prince trouve d'invincibles obstacles dans la valeur d'Othon, & dans l'inimitié de ses sujets; & la protection de l'Empire ne sert qu'à lui faire perdre irrévocablement la couronne.

[1109.]

Cependant Swatopluck traite de sa liberté, pour une somme d'argent considérable, & gagne bientôt les bonnes graces de l'Empereur, au point que ce prince tient un de ses enfans sur les fonts de baptême, & lui remet une partie de l'argent qu'il s'étoit en-

gagé de lui payer. Plein de reconnoissance, le duc de Bohême l'accompagne dans son expédition contre les Hongrois qu'il fait rentrer dans leur pays, & contre les Polonois dont il triomphe, mais aux dépens de ses jours; car un Polonois vient l'assassiner dans sa tente.



WLADISLAS I.

[1110.]

Les troupes proclament Othon Souverain de la Bohême; & l'Empereur confirme ce choix. Mais les Etats du duché choisissent Wladislas, frere de Borzivoie, & le mettent en possession de Prague. Bientôt l'Empereur même se déclare en sa faveur, & retient Othon à sa cour.

[1116.]

Durant quelques années, le nouveau monarque régne avec gloire, & profite de la paix pour faire fleurir ses Etats. Mais bientôt l'ambition vient troubler cette heureuse tranquillité. Sobieslas, le plus jeune des freres du prince, entreprend de le déthrôner avec le secours des Polonois. La perte d'une bataille & des blessures reçues le font songer à la paix. Il vient trouver

son frere qui lui pardonne & qui l'embrasse.

[1125.]

Borzivoïe menoit une vie errante & malheureuse. Wladislas l'attire à sa cour, & le comble de bienfaits. Quelques envieux s'efforcent de rompre l'union des deux princes; &, par leurs fausses accusations, ils contraignent l'infortuné Borzivoïe de chercher un nouvel asyle contre la calomnie & l'injustice. Wladislas ne survécut pas long-tems à la retraite de son frere. Menacé d'une fin prochaine, par la foiblesse de sa santé, il nomma Sobieslas pour son successeur, au préjudice de ses trois fils, appellés *Wladislas*, *Henri* & *Théobald*, & mourut le 2 d'Avril, après quinze ans de regne.

SOBIESLAS I.

[1140.]

A Peine ce prince est-il monté sur le thrône, qu'un ambitieux veut l'en précipiter. Othon, son cousin, soutenu de l'empereur Lothaire II, lui déclare la guerre. Il est vaincu, & forcé de demander la paix. C'est le seul trait mémorable

du règne du prince victorieux. Il embrassa le parti de Conrad qui disputoit l'Empire à Henri, gendre de Lothaire; & il termina ses jours, après avoir désigné pour son successeur Wladislas, son neveu, fils du dernier Duc.



WLADISLAS II.

[1140.]

La proclamation de ce prince parut être pour tous les descendans des Ducs le signal de la révolte. Conrad, marquis de Moravie, fils de Léopold, & petit-fils de Conrad, qui n'avoit gouverné la Bohême que durant sept ou huit mois, se mit à la tête des *mécontens*. Mais le monarque, aidé des troupes de l'Empereur, dissipa les rebelles, qui firent en vain de nouveaux efforts pour se relever de leur chute.

[1145.]

Wladislas profite de la paix pour faire de pieux établissemens. Il fonde sur le mont Sion, près de Prague, un magnifique monastere de Chanoines Blancs, appellés *Prémontrés*; & bientôt le Ciel reconnoissant lui prouve, par un prodige, combien

cette

cette action lui est agréable. Tandis que le religieux prince entendoit la Messe au milieu de ces pieux cénobites, la Reine du Ciel se présente à ses yeux; fait assez haut, pour être entendue de tous les assistans, le panégyrique de la sainte munificence, & lui indique un lieu où il trouvera un monceau d'or, qu'elle lui donne comme une preuve de son amour. On se rend à cet endroit marqué par la Mere du Sauveur; & l'on y trouve en effet cent marcs d'or; présent assez peu considérable pour un grand prince, mais précieux, parce que le Ciel le faisoit.

[1158.]

Le duc de Bohême suit l'empereur Frédéric Barberousse, dans son expédition d'Italie: il rend de si importants services à ce Souverain, que, pour lui témoigner sa vive reconnoissance, Frédéric lui confere la dignité royale, & étend cette prérogative sur tous ses successeurs.

[1174.]

Wladislas voulant assurer la couronne à son fils Frédéric, le fait déclarer Roi de son vivant. Ce partage de l'autorité souveraine déplait aux Bohêmes. Udalric, frere de Sobieslas, profite de l'indisposition des

esprits, & vient même à bout d'engager l'Empereur dans le parti des mécontens. Le roi de Bohême, informé de ce qui se tramoit contre lui, se retire dans la Lusace, avec ses thrésors & sa famille. Mais, ne pouvant supporter long-tems le chagrin d'avoir perdu un sceptre qu'il avoit porté si glorieusement durant trente-cinq ans, il meurt quatre mois après sa retraite.



SOBIESLAS II.

[1174--1178.]

UDALRIC, nommé par l'empereur pour succéder à Wladislas, cède son droit à Sobieslas, son frere, qui ne prend point le titre de Roi. Ce prince, s'étant attiré la haine de l'empereur, fournit à Frédéric, fils du dernier Roi, l'occasion favorable de demander pour lui l'investiture de la Bohême. L'ayant obtenue, il força le Duc d'abandonner ses Etats.



FRÉDÉRIC.

[1179.]

LEs impôts dont ce prince accable ses nouveaux sujets, & l'affection particuliere qu'il témoigne pour les Allemands, le rendent odieux. Conrad, marquis de Moravie, entreprend de le déthrôner. Pendant que Frédéric étoit à la diète de Ratisbonne, il fond sur Prague, & contraint les habitans de capituler; mais, avec le secours de l'empereur, Frédéric est rétabli peu de tems après.

[1188.]

Conrad, forcé de demander la paix, ne reste pas long-tems tranquille. Bientôt il excite de nouveaux troubles, & ne réussit pas mieux dans ses entreprises. Résolu de le pousser à bout, le duc de Bohême charge Przémislas, le plus jeune de ses freres, de porter la guerre en Moravie.

[1189.]

Conrad, vaincu plusieurs fois, & se trouvant sans ressources, va se jetter aux pieds de l'Empereur, qui ne peut lui refuser sa grace. Il l'emmene avec lui dans son expédition de la Terre-sainte, au retour de laquelle, il l'éleva sur le thrône de Bohême, demeuré vacant par la mort de Frédéric.



CONRAD II; — WENCESLAS II; — PRZÉMISLAS II. SPITIGNÉE III; WLADISLAS III.

[1189.]

APRÈS s'être fait couronner à Prague, Conrad, fidèle à son bienfaiteur, le suivit en Italie, & mourut à Naples de la peste.

[1190.]

Sa mort plaça Wenceslas sur le thrône. Ce prince, frere du duc Sobieslas, ne régna pas plus long-tems que son prédécesseur. Przémislas, frere de Frédéric, souleva contre lui la plûpart des Bohêmes, & le contraignit de se réfugier à Bamberg, auprès de l'empereur Henri VI.

[1191.]

La conduite de Przémislas ne pouvoit manquer d'indisposer contre lui l'Empereur. Trop foible pour résister aux forces de ce monarque, il alla chercher un asyle en Moravie. Wenceslas, s'étant mis en marche pour rentrer dans son royaume, fut arrêté dans la Lusace par Albert, marquis de ce

pays, & finit ses jours dans une étroite prison.

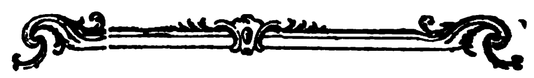
[1192.]

Spitignée, son fils, fut placé sur le thrône par les États; mais, comme il étoit enfant, on nomma, pour administrateur du royaume, Henri, archevêque de Prague, lequel, ayant joui de l'autorité souveraine pendant quelques années, abdiqua l'an 1196.

[1197.]

Le Souverain étant encore trop jeune pour se charger du gouvernement, Wladislas, frere des ducs Frédéric & Przémislas, fut déclaré duc de Bohême. Przémislas, qui travailloit en qualité de manœuvre au bâtiment de l'église de Ratisbonne, apprend, sur ces entrefaites, la mort de l'Empereur, arrivée à Messine. Il quitte aussi-tôt la truelle, & retourne en Bohême où Spitignée veut le faire arrêter; mais il est pris lui-même, & son heureux rival lui fait crever les yeux. Wladislas ne fit aucune difficulté de remettre la couronne à son frere, qui étoit l'aîné, & se contenta du marquisat de Moravie.





PRZÉMISLAS II *remonte sur le thrône, & prend le nom d'*OTTOCARE.

[1198.]

LA double élection des empereurs Philippe II & Othon IV ayant partagé les princes de l'Empire en deux factions, le nouveau Souverain de Bohême hésita long-tems à prendre son parti. Les ravages que les Saxons faisoient dans la Lusace, & le peu de cas qu'Othon fit des plaintes qu'il porta à ce sujet, le déterminerent en faveur de Philippe dont il reçut bientôt après le titre de Roi. Quelque unis que parussent ces princes, ils devinrent, en peu de tems, ennemis par les intrigues de quelques personnes mal-intentionnées; & Philippe ayant fait dire à Przémislas, qu'il se passeroit aisément de son secours, le Roi se déclara pour Othon auquel il parut depuis si fort attaché, qu'il fut surnommé *Ottocare*, comme qui diroit, Devoué à Othon.

[1200.]

Pour signaler de plus en plus sa haine contre Philippe, Przémislas répudie sa

femme, sœur de Thierri, margrave de Misnie, parce que ce Souverain étoit ami de l'Empereur. Il épousa Constance, fille du roi de Hongrie; puis il fit le dégât sur les terres des partisans de Philippe; ce qui porta ce prince à faire sa paix avec un ennemi si redoutable. Pour mieux cimenter cette nouvelle alliance, il fit épouser sa fille Cunegonde à Wenceslas, fils du roi de Bohême.

[1208.]

Othon, étant resté maître de l'Empire par la mort de son adversaire, veut se venger de Przémislas; mais on vient à bout de l'appaiser; & le roi de Bohême promet, à la diète de Francfort, de fournir à l'Empereur trois cens cavaliers armés de toutes piéces, pour l'expédition qu'il méditoit en Italie. Mais, lorsqu'Othon eut été excommunié, il abandonna de nouveau son parti pour s'attacher à Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI, & lui demeura fidèle jusqu'à la mort. Fréderic, en reconnoissance, céda plusieurs villes au roi de Bohême, & lui accorda de grands priviléges.

[1219.]

Przémislas fonde plusieurs monasteres. Tous les ecclésiastiques du royaume com-

blent d'éloges sa pieuse libéralité ; mais bientôt il entreprend de réformer le clergé, & d'imposer sur ses biens une taxe, en forme de don gratuit. Aussi-tôt on crie au sacrilége. Ce prince, naguères si libéral, si religieux, n'est plus qu'un monstre, un hérétique. La sainte fureur de ces hommes sacrés s'allume au point que l'évêque André l'excommunie, & met en interdit tout le royaume. On cessa par-tout de dire la Messe, & de distribuer au peuple le pain de la parole. Le monarque fut enfin obligé de s'humilier devant les prêtres. La clameur publique étoit trop forte ; & les abus, qu'une religieuse indolence avoit introduits dans le clergé, triompherent avec plus de hauteur.

[1231.]

L'empereur Fréderic déclare la guerre au pape, qui demande du secours au roi de Bohême. Le monarque lui envoie son fils Wencestas à la tête d'une armée nombreuse. Le jeune prince bat plusieurs fois les Autrichiens, auxquels s'étoient joints le patriarche d'Aquilée, l'évêque de Bamberg, le marquis de Wade, & le comte de Tirol. Le vainqueur, de retour en Bohême, trouva son pere malade, & le perdit peu de jours après.

Przémiſlas, ſi l'on en juge par ſes actions, & non ſur les vaines déclamations des moines, fut ſans contredit un des plus grands rois qu'ait jamais eu la Bohême. Grand politique, il profita, pour s'aggrandir, des troubles qui bouleverſoient alors l'Empire. Grand guerrier, ſa valeur lui fit donner par ſes contemporains le ſurnom de *Belliqueux*, comme ſes richeſſes immenſes lui méritèrent celui de *Roi doré*. Bon prince, ſes ſujets, ſous ſon règne, jouirent des douceurs de l'âge d'or. Toute la Bohême le regretta. Les prêtres ſeuls, qu'il vouloit circonſcrire dans les bornes d'une légitime ſoumiſſion, s'efforcerent de noircir ſa mémoire. Mais la vérité perce à travers ces nuages; & la calomnie retombe ſur ſes auteurs, pour les couvrir d'un opprobre éternel.





WENCESLAS IV, *dit* OTTOCARE.

[1232.]

A L'OCCASION des différends qui s'éleverent entre les margraves de Brandebourg & quelques évêques, le nouveau Roi se déclare pour les premiers, qui étoient ses amis. Les prélats se plaignent à l'Empereur de la guerre sacrilége que Wenceslas ose faire aux ministres de Dieu, & s'engagent à confisquer les terres & les villes qu'il avoit données au feu roi Przémislas. Fréderic cite Wenceslas qui vient rendre compte de sa conduite, & qui n'emporte de cette entrevue que plus de haine contre l'Empereur.

[1236.]

Mais cette haine ne fut pas de longue durée. Fréderic avoit besoin de l'épée du roi de Bohême pour se venger du marquis d'Autriche, qui avoit enlevé un de ses parens : il renoua bientôt avec ce prince utile. Wenceslas, conformément à son nouvel engagement, charmé d'ailleurs d'avoir un prétexte pour ravager l'Autriche, se prépare à punir dans ce pays

les hostilités continuelles que le Marquis exerçoit en Moravie. Secondé du duc de Bavière, il se rend maître de Vienne & de plusieurs autres places qu'il ne restitue que, moyennant une grosse somme d'argent.

[1240.]

La paix que Wenceslas s'étoit procurée par les armes fut bientôt troublée par une guerre domestique. Przémislas, son fils, leve l'étendard de la révolte, & met une armée en campagne. Il est vaincu presqu'aussi-tôt; &, touché d'un repentir sincère, il va se jetter aux pieds de son pere qui lui pardonne, & qui, par ses bontés, rappelle dans le cœur du rebelle une piété filiale, qui fut désormais à l'épreuve de l'ambition.

[1246.]

Un accident arrivé à la fille d'un Juif qui fut étranglée par un homme qui lui avoit ravi son honneur, pensa causer une grande révolution à Prague. L'enfant d'Abraham, ayant fait assassiner le meurtrier de sa fille, fut arrêté, & mis entre les mains de la justice. Tout le monde, curieux de voir brûler un Juif, demandoit à grands cris la mort du prisonnier. Mais le Roi, qui jugeoit des choses autrement que son peuple, & qui ne voyoit, dans cet homme,

qu'un infortuné pere que le désespoir avoit armé, lui accorda son pardon; & cette grace fit beaucoup murmurer contre le prince, qu'on accusa hautement de trop favoriser les Juifs. Il se forme, dans ce moment, une conjuration contre le monarque; & les rebelles voulurent engager son fils à se mettre à leur tête; mais Prémislas, instruit par sa premiere faute, découvrit tout le complot à son pere qui en fit arrêter & punir les auteurs.

[1253—1254.]

La mort du marquis d'Autriche, qui ne laissoit point d'enfans, ouvre l'entrée de cette province aux Bohêmes. Udalric, neveu de Wenceslas, s'y jette avec quelques troupes, & se met en possession de plusieurs places. Les Bavarois, que les Autrichiens appellent à leur secours, battent ce jeune prince, & le font prisonnier avec un grand nombre de Moraves, sujets du roi de Bohême, & soldats d'Udalric.

On traite ces infortunés captifs avec la derniere rigueur : on leur coupe le nez, les oreilles & les mains; &, mutilés de la sorte, on les renvoie ignominieusement dans leur patrie. Irrité d'une inhumanité si barbare, Wenceslas ordonne à son fils d'aller ravager la Bavière. Les Autrichiens songent alors à se mettre à couvert des malheurs de la

guerre, & donnent la princesse Marguerite, sœur du marquis, en mariage à Przémislas, dont l'intrépide valeur & la rare prudence le font regarder comme un prince capable de les défendre. Ce choix déplaît au roi de Hongrie, qui avoit des vues sur l'Autriche; &, plein de fureur, il se précipite dans la Moravie; mais il y trouve Przémislas qui vient l'attaquer, & qui, après plusieurs victoires consécutives, l'oblige de demander la paix.

[1255.]

Pendant que Przémislas moissonnoit en Moravie de glorieux lauriers, Wenceslas, son pere, tomba dangereusement malade. Il s'étoit trop échauffé à la chasse. En vain la médecine fit ses efforts pour calmer la fiévre brûlante qui le dévoroit. Le mal triompha des remèdes; & le prince mourut le 22 de Septembre, à l'âge de quarante-sept ans. Ce fut peut-être le Souverain le plus libéral de son siécle. Il avoit coutume de dire « qu'un » prince bienfaisant ne manquoit jamais de » rien. » Sublime maxime, vraie dans tous les tems, & que les Rois, pour leur bonheur, ne devroient jamais oublier!



PRZÉMISLAS III, *dit* OTTOCARE.

[1256.]

EN ceignant le diadême, ce prince avoit résolu de se venger rigoureusement des seigneurs Bohêmes, qui lui avoient rendu de mauvais services auprès de son pere; mais, de l'avis de son conseil, il prit le parti de la douceur, & s'attira, par cette clémence, l'affection de ses sujets. Il s'appliqua à la réforme de la justice, & fit naître l'émulation parmi la noblesse, par des jeux & des exercices où lui-même couronnoît le vainqueur. Il acheta d'Udalric, son cousin germain, qui n'avoit point d'enfans, la Carinthie & l'Istrie; puis il porta ses armes en Prusse où la victoire se plut à suivre ses drapeaux.

[1258.]

A peine Przémislas a-t-il heureusement terminé cette expédition, que Béla IV, roi de Hongrie, à la tête de deux cens mille hommes, l'appelle dans la Stirie, dont il prétendoit dépouiller la couronne de Bohême. Le Prince attaqué, marche contre l'ambitieux, avec une armée bien moins forte,

mais que sa présence rendoit invincible. Il trouve l'ennemi, donne le signal, & engage une sanglante bataille. Au milieu du combat, saint Wenceslas, saint Adalbert & ses cinq freres, accompagnés d'un grand nombre de Bienheureux, se mêlent parmi les guerriers, &, la pique à la main, font des prodiges de valeur. A l'aspect de ces héros célestes, les soldats raniment leur courage, & font de cette multitude d'ennemis un carnage si horrible, que leurs corps servirent de ponts aux vainqueurs pour traverser la Morave. Béla, accablé par cette défaite, demanda la paix qui lui fut accordée.

[1260.]

La nécessité l'avoit fait conclure. La mort du roi de Hongrie la fit rompre ; & son fils Etienne, jeune prince plus ambitieux que prudent, renouvella la guerre. Il eut bientôt lieu de s'en repentir. Przémislas entre dans la Hongrie, & met le siége devant Presbourg. Etienne s'avance à la tête d'une grande armée : il est battu. Presbourg est emporté : toute la Hongrie est ravagée ; & le roi de Bohême reprend le chemin de ses Etats, chargé de glorieuses dépouilles. Mais ces présens de la fortune, cette inconstante divinité les lui ravit bientôt. Son armée s'étant trouvée partagée par la rup-

ture d'un pont qu'une partie avoit déja passé, elle fut aisément mise en déroute; & les Hongrois recouvrerent la plus grande partie de ce qu'ils avoient perdu.

[1278.]

Depuis la mort de Conrad IV, l'Empire d'Allemagne languissoit dans une espece d'anarchie. Les Electeurs offrirent la couronne à Przémislas; mais les seigneurs de sa cour l'engagerent à la refuser. Rodolphe, comte de Habsbourg, fut moins difficile. Il n'eut pas plutôt pris possession du thrône impérial, qu'il envoya redemander au roi de Bohême l'Autriche, la Stirie & la Carinthie; &, sur le refus que fit ce prince de rendre ces provinces, il lui déclara la guerre. L'Empereur & Przémislas marcherent l'un contre l'autre, & se joignirent sur les bords du Danube. Au lieu d'en venir aux mains, ils entrerent en négociation; & l'Empereur vint à bout, par ses caresses, d'engager le roi de Bohême à recevoir de lui l'investiture de son royaume. Comme Przémislas devoit prêter serment à genoux, entre les mains de l'Empereur, on convint que cette cérémonie se feroit dans une tente. Mais, au moment que le roi recévoit l'investiture, la tente s'abbaissa; & les deux armées virent Przémislas dans une posture humiliante. Ce prince irrité de

la

la tromperie qu'on lui avoit faite, recommença la guerre, & conduisit ses troupes en Autriche. Rodolphe parut aussi à la tête des siennes. On en vient aux mains. Milose, général des Moraves, passe, au plus fort de la mêlée, dans l'armée de l'Empereur. Przémislas s'apperçoit de cette défection. Furieux, il s'élance sur les troupes impériales; écarte, renverse tout ce qui s'offre à ses coups, & cherche par-tout le traître pour l'immoler à sa vengeance. Déja il commence à mettre le désordre parmi les guerriers de Rodolphe, lorsque deux de ses officiers l'assassinent, pour venger leur frere, qu'il avoit fait punir de mort. Les Bohêmes prennent alors la fuite; & l'Empereur en fait une horrible boucherie. Ainsi périt, au mois de Septembre, Przémislas III, surnommé *le Victorieux*, prince sage, habile, digne de régner plus long-tems sur une nation qui le chérissoit.



WENCESLAS III, *surnommé* LE BON.

[1279.]

CE Prince n'avoit que huit ans, lorsque son pere lui laissa, par sa mort tragique, un thrône chancelant. L'Empereur, le seul ennemi qu'il pouvoit craindre, ne s'opposa point à son élection; mais, au lieu du tuteur que Przémislas lui avoit choisi, quelque tems avant sa mort, il lui donna pour le gouverner, lui & le royaume, Othon, margrave de Brandebourg, qu'il chargea, pour toute instruction, d'accabler les Bohêmes sous un joug de fer. En conséquence, le Régent abolit les loix & les usages favorables à la liberté de la nation, & dispofa de presque toutes les charges en faveur des Allemands. Il emmena même Wenceslas dans le Brandebourg. Cette conduite tyrannique alloit être suivie d'une révolte générale, si Othon ne se fût hâté de la prévenir, en confiant l'administration des affaires à l'archévêque de Prague, & à Thibaut, grand-juge du royaume; mais il ne remit le jeune monarque en liberté, qu'après qu'on lui eût payé une

somme d'argent considérable pour la pension de ce Prince.

[1286.]

L'empereur Rodolphe, qui avoit repris, en faveur de la Bohême, des sentimens plus humains, fait célébrer le mariage de sa fille avec le souverain de cet Etat; &, quelque tems après, il met Wenceslas au nombre des électeurs de l'Empire, en lui conférant la charge de grand-échanson.

[1292.]

Après la mort de Rodolphe, Albert, son fils, enleve au roi de Bohême les terres que la femme de ce prince possédoit en Autriche, en vertu de sa dot. On avoit offert la couronne impériale à ce monarque; mais il l'avoit refusée. La conduite injuste de son beau-frere l'engage à donner sa voix à Adolphe, comte de Nassau.

[1295.]

La confusion & la discorde déchiroient la Pologne, où Przémislas, prince de la haute Pologne, s'étoit emparé des duchés qui lui avoient été hypothéqués pour le douaire de Griphine, veuve de Lesko le Noir. Cette Princesse cède ses droits à Wen-

ceslas, dont les troupes vont s'emparer de Cracovie & de plusieurs autres places aussi importantes. Après avoir vaincu Przémislas, il attaque Ladislas, frere de Lesko ; mais il perd la bataille ; & sa défaite ne lui laisse que le tems d'une prompte retraite. Les Polonois, à qui le joug des Bohêmes étoit odieux, choisissent pour roi Przémislas, &, après lui, Ladislas ou Wladislas III, que sa mauvaise conduite fait bientôt déposer. Alors Wenceslas réunit tous les suffrages des Polonois ; &, pour gagner leur affection, il épouse Elisabeth, fille du feu roi Przémislas. Il ne gouverna la Pologne que par des vice-rois, & fixa son séjour en Bohême.

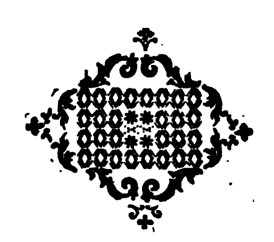
[1299.]

Le bonheur dont jouissoient les deux royaumes sous la sage administration du vertueux Wenceslas, lui attire de nouveaux sujets. Les Hongrois, après la mort de leur roi André III, viennent lui offrir leur couronne. Il leur envoie son fils aîné, âgé de quatorze ans ; mais bientôt les foudres de Rome, achetés par des seigneurs séditieux, l'obligent de le rappeller.

[1305.]

Wenceslas, délivré de tout autre soin, ne

s'occupa plus que des moyens d'établir sur des fondemens solides la félicité de la Bohême & de la Pologne. Plusieurs fois, il fit des voyages dans ce dernier royaume : il en visita les frontieres ; &, voyant qu'elles n'étoient pas assez défendues du côté de la Hongrie, il fit bâtir la ville de Sandecz, pour leur servir de barriere. Au milieu de ces grands travaux, il fut attaqué d'une maladie de langueur, qui, le consumant peu-à-peu, l'emporta dans la vingt-unieme année d'un règne doux, équitable, assez long pour la gloire de ce grand monarque, mais trop court pour le bonheur de ses sujets.



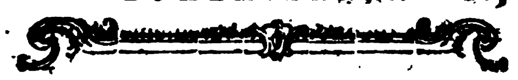


WENCESLAS IV.

[1307.]

FILS méprisable du plus illustre Souverain de son siécle, ce Prince succede à la puissance de son pere, sans succéder à ses vertus. Sa jeunesse & les excès honteux auxquels il s'abandonne le rendent bientôt odieux à ses peuples. Il sacrifia ses intérêts & sa gloire à l'amour du vin, aux plaisirs de la table. Cependant, à la sollicitation des seigneurs de sa cour, il résolut, au bout de deux ans, d'aller se faire reconnoître en Pologne. Mais, lorsqu'il faisoit les préparatifs de ce voyage, il fut assassiné au milieu de ses courtisans qui percerent de mille traits le patricide. Wenceslas fut le dernier de la noble famille de Przémislas, qui, depuis plus de huit siécles, donnoit des rois à la Bohême.





INTERRÈGNE, *sous* RODOLPHE I.

LA mort du Souverain jetta les grands du royaume dans un furieux embarras. On ne sçavoit à qui donner la couronne. La multitude & la puissance des compétiteurs faisoient craindre qu'en donnant un roi à la patrie, on ne lui suscitât en même tems une foule d'ennemis redoutables. Enfin, après de longues contestations, l'évêque Tobie Beckin, grand-chambellan de la couronne, proposa Rodolphe & Fréderic, tous deux freres de l'empereur Albert. Un des assistans, lui ayant reproché qu'il ne proposoit que des Allemands, parce qu'il l'étoit lui-même, le perça sur le champ de son épée.

On étoit résolu de proclamer Henri de Carinthie ; mais Albert, qui s'avançoit avec une puissante armée, força les Bohêmes à recevoir Rodolphe.

[1308.]

Ce prince, pour se rendre plus agréable à la nation, épousa la belle-mere du dernier roi ; mais il se fit mépriser par son

excessive œconomie. Heureusement son règne fut court. Une dyssenterie l'enleva, & replongea la Bohême dans la confusion ordinaire à tous les Etats dont les Souverains sont au choix d'une noblesse trop puissante & trop ambitieuse.



SUITE DE L'INTERRÈGNE, *sous* HENRI, *Duc de Carinthie.*

[1309.]

HENRI, duc de Carinthie, avoit fixé, dans la derniere assemblée, les regards des Etats. Il en fut encore l'objet dans celle-ci; &, quoiqu'il eût pour compétiteur Frédéric, frere de Rodolphe, appuyé par l'empereur Albert, il fut universellement reconnu. Mais la nation se repentit bientôt d'avoir proclamé un tel maître. Il sembloit n'être monté sur le thrône, que pour amasser de l'argent qu'il faisoit passer continuellement en Carinthie. Les impôts dont il accabla ses sujets, pour satisfaire son insatiable avarice, le firent regarder comme le tyran de la Bohême. Les Etats s'assemblérent. Henri fut déposé; & l'on choisit pour roi le fils de l'empereur Henri VII.

Un auteur contemporain fit, ſur le règne de ce prince, quelques vers latins, alors fort recherchés, & que nous croyons devoir rapporter ici, pour faire connoître le bon goût de ce ſiécle.

Terra Bohemorum fert pondera magna malorum,
Quæ non ſenſiſſet, Regem hunc ſi non habuiſſet:
Nam ſub eo plures rapiunt, homicidia fiunt,
Lis creſcit, pax decreſcit, jus omne tepeſcit:
In totâ terrâ cùm pullulet undique guerra:
Quandò regit malè rex, errat grex, deficit & lex;
Inficit hos fax, ingruit his nex, damna manent ſex:
Mars ſolet hunc rapere, reliquum captivat in ære,
Liber ſervire, ſeges incipit ampla perire;
Pupillus flore, de ſponſo ſponſa dolere,
Et creſcunt plura, pleriſque gravamina dura.

On n'entreprend point de traduire cette éloquente poëſie : cette tâche eſt au-deſſus de nos forces ; &, pour la bien remplir, il faudroit avoir l'heureuſe imagination de cet ènfant chéri des Muſes, qui nous peint ſi noblement les malheurs de ſa patrie.





JEAN DE LUXEMBOURG.

[1310.]

ON lit, dans la fable que, l'Inconſtance voulant ſe faire peindre, aucun artiſte ne put ſaiſir les traits de cette volage déeſſe, parce qu'elle paroiſſoit tantôt boſſue, tantôt droite, tantôt belle, tantôt difforme, changeant, à chaque inſtant, de couleur, d'attiude & de viſage. C'eſt préciſément la difficulté qu'éprouveroit quiconque voudroit tracer le portrait de Jean de Luxembourg. Libéral & avare, équitable & injuſte, religieux & impie, plein d'amour pour ſes ſujets, & ſouvent leur oppreſſeur, ce prince fut un compoſé bizarre de vertus & de vices, qu'il quittoit & reprenoit tour-à-tour.

A ſon avènement au thrône, toutes les provinces de la Bohême étoient infeſtées par des troupes de brigands. Il s'occupa d'abord ſérieuſement à détruire ces peſtes publiques; &, dans peu de tems, la ſûreté fut par-tout rétablie.

[1313.]

Ses premiers ennemis furent les Hongrois qui s'étoient jettés dans la Moravie,

Il marcha contre eux, & les fit rentrer dans leur pays. La protection que ce monarque accordoit aux Allemands, & les biens dont il les combla, exciterent la jalousie des Bohêmes. Pour les satisfaire, il fit sortir les étrangers du royaume. Dans cette circonstance, l'empereur son pere mourut; & deux compétiteurs, Louis de Baviere, & Frédéric d'Autriche, se disputoient la couronne impériale. Jean se déclara pour le premier, à condition qu'il lui céderoit la marche de Brandebourg; mais, ce prince ne lui ayant pas tenu parole, il s'empara de plusieurs villes de la haute Lusace.

[1320.]

Quelques brouilleries s'élevent entre le roi de Bohême, & la reine Elisabeth, son épouse; & ce prince, singulier dans toutes ses démarches, prend le parti de courir le monde, pour s'éloigner de la princesse. Il va d'abord à Luxembourg, puis en France, à la cour de Charles le Bel, qui avoit épousé sa sœur. De-là il passe successivement à Avignon, en Italie, en Pologne, en Baviere, combattant pour tous ceux qui avoient besoin de son bras, & menant la vie d'un véritable chevalier errant. Aussi disoit-on communément de son tems: « Qui peut vivre sans le roi de Bohême? »

[1329.]

Le ſeul endroit, où Jean négligeoit de ſe trouver, étoient ſes propres Etats, dont il avoit abandonné le gouvernement à des miniſtres impitoyables, qui, pour s'enrichir, épuiſoient la plus pure ſubſtance des peuples. Enfin les ennemis l'y rappellerent. Il ſe mit à la tête de ſes troupes, alla les attaquer juſques dans le ſein de la Lithuanie, & leur rendit au centuple les maux qu'ils avoient faits à la Bohême; mais cette heureuſe expédition lui coûta un œil.

Quand la paix l'eut délivré des ſoins de la guerre, il s'abandonna plus que jamais à la débauche. Les dépenſes exceſſives, où le jetta l'amour des plaiſirs, lui firent ruiner ſes peuples par des emprunts, & par les altérations fréquentes qu'il fit aux monnoies. Heureuſement, Charles, fils de ce monarque prodigue, ne reſſembloit point à ſon pere. Ce jeune prince gagnoit de jour en jour l'amour des Bohêmes, & profitoit de l'abſence de Jean, pour diminuer les impôts, & pour acquitter les dettes du Roi. Par cette ſage conduite, il diſſipoit les factions qui ſe formoient ſans ceſſe contre le Souverain. Jean eut quelques démêlés avec l'empereur Louis de Baviere. La dé-

faite de ses troupes dans la Carinthie l'obligea de consentir à la paix.

[1345.]

Les différends de l'empereur avec le pape Clément VI, sont cause que cinq électeurs assemblés à Renza proclament roi des Romains, Charles de Luxembourg, dont les grandes qualités soutenoient Jean sur le thrône de la Bohême *.

[3346.]

Cependant le roi de France, Philippe de Valois, pressé par Edouard III, roi d'Angleterre, appelle Jean à son secours. » Allons, dit aussi-tôt ce prince à ses barons » allons, mes amis, je n'ai point » encore oublié le chemin de la France : » je veux aller défendre mes amis, & » les enfans de ma fille, que les Anglois » veulent dépouiller. » Il arrivé, lorsque l'armée Angloise entroit sur les terres de France. Il se met avec Philippe, & Charles, roi des Romains, son fils, à la tête des troupes; & les trois monarques rencontrent celui d'Angleterre dans les plaines de Créci. On donne le signal : on s'ébranle

* Voyez les *Anecdotes Germaniques*, & le *Dictionnaire des Siéges & Batailles*, à l'article CRÉCI.

on se heurte; on se frappe. La victoire balance long-tems. Enfin elle se range sous les drapeaux d'Edouard; & ce prince triomphe. Tous les François prennent la fuite. Jean seul, quoiqu'aveugle, s'obstine à rester sur le champ de bataille : « Compa-» gnons, dit-il aux chevaliers qui l'environnent, » conduisez-moi où l'on combat » encore. » En vain on lui représente qu'étant aveugle, il va se précipiter inutilement dans le danger. » N'importe, dit-» il; je veux faire un coup d'épée. Il ne » sera pas dit, que je sois venu ici pour » ne rien faire ? Me refuseriez-vous » cette grace ?... Sire, reprirent les chevaliers, » nous vous accompagnerons par-» tout. » Alors, pour ne le point perdre de vue, ils attachent son cheval aux leurs; & Jean se jette au milieu du carnage, frappant d'estoc & de taille, à droite, à gauche, sans sçavoir sur qui tomboient ses coups. Il perd la vie; & son fils, qui accouroit pour le dégager, reçoit plusieurs blessures qui le mettent hors de combat.





CHARLES, *Roi de Bohême & Empereur*, *surnommé* LE PERE DE LA PATRIE.

[1347.]

LE véritable nom de ce prince étoit *Wenceslas*. Charles le Bel, qui avoit été son parrein à la Confirmation, lui avoit donné le sien. Il le conserva. Louis de Baviere étant mort peu de tems après le roi Jean, Charles monta sur le thrône de Bohême & sur celui de l'Empire *. Il eut d'abord bien des ennemis à combattre, bien des adversaires à humilier. Il les terrassa tous ou par sa valeur, ou par sa prudence ; & bientôt il se vit paisible possesseur de deux couronnes dignes de ses vertus.

[1350.]

L'Empereur entreprend un ouvrage qui, s'il eût été praticable, eût rendu la Bohême l'une des plus florissantes monarchies de l'univers. Il veut unir le Danube à la Muldaw, dont les eaux arrosent la ville de Prague, afin de rendre cette ca-

* On a rapporté dans les *Anecdotes Germaniques* plusieurs traits curieux sur le règne de ce prince. Il n'est pas nécessaire de les répéter ici.

pitale le centre du commerce de ses Etats; mais il abandonne ce projet presqu'aussitôt qu'il l'a formé. Les difficultés étoient invincibles. Charles étoit trop sage pour faire d'inutiles dépenses.

[1360.]

Ce prince choisit, pour troisieme femme, Anne, fille de Boleslas, qui lui donne un fils, nommé *Venceslas*, proclamé roi de Bohême, un an après sa naissance. Il donne le marquisat de Moravie à Jean, son frere; fait ériger le siége de Prague en archevêché, & fonde dans cette capitale des écoles publiques sur le modèle de celles qu'il avoit vues à Paris.

[1370.]

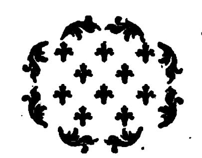
Ami d'une noble magnificence, *Charles* embellit considérablement la ville de Prague. Entre les bâtimens qu'il fit construire, on remarquoit sur-tout deux superbes tours qui, couvertes de lames d'or, présentoient aux regards étonnés deux monumens de l'opulence du Prince.

Celle des citoyens sous son règne fut extraordinaire. Un bourgeois de Prague, sur son obligation, lui prêta cent mille écus d'or; somme alors excessive. Trois jours après, l'officieux bourgeois donne un grand festin au Prince qui, sous son couvert,

trouve son billet. Surpris de ce procédé peu commun, il se retourne vers le maître du logis, qui étoit derriere lui. « Invinci- » ble Empereur, lui dit ce dernier; tout ce » qu'on a servi devant Votre Majesté, nous » a été commun à tous : ce dessert est pour » vous seul; vous sçaurez bien l'employer » au bonheur de la patrie. »

[1378.]

Charles fait couronner son fils roi des Romains; donne la Marche de Brandebourg à Sigismond qu'il avoit eu d'une quatrieme femme, & plusieurs villes de la Lusace à Jean, son troisieme fils. Après avoir donné de sages instructions à son fils, sentant sa fin approcher, il songea à bien mourir. Il termina ses jours, le 29 de Novembre, emportant dans le tombeau le glorieux surnom de *Pere de la Patrie*; titre bien préférable à celui de Conquérant, & que tous les rois devroient mériter.





WENCESLAS V,
surnommé LE FAINÉANT, & LE CRUEL.

[1379.]

ADONNÉ dès sa jeunesse aux plaisirs infâmes, ce Prince continua de s'y livrer avec les plus grands excès.

Sa cruauté ne le rendit pas moins odieux que son yvrognerie & ses débauches. Jeanne, fille d'Albert, duc de Baviere, son épouse, ne put s'empêcher de lui faire des remontrances très-vives. Dès-lors il prit cette Princesse en si grande aversion, que, résolu de l'attaquer sur la foi conjugale, il voulut forcer son confesseur, Jean Népomucène, à déclarer ce que la reine lui avoit dit au tribunal de la pénitence. Mais ce vertueux Ecclésiastique refusa hautement de se prêter aux criminelles intentions du monarque, qui, plein de fureur, le fit jetter dans la riviere où il se noya.

[1396.]

Les Grands de la cour de l'Empereur, ne pouvant plus supporter ses cruautés, se saisissent de sa personne, & l'enferment dans un cachot où, durant quatre mois, il reste

plongé dans la plus affreuse misere. Enfin il obtient, à force de prieres, la permission de se baigner. Une femme, qui le conduisoit au bain dans un bateau, l'emmene tout nud dans une citadelle qu'il avoit fait construire, & lui rend la liberté. Pour récompenser cette généreuse libératrice, il en fait sa favorite. Elle prit bientôt tant d'empire sur son esprit, qu'elle étoit seule capable de lui faire entendre raison.

Wenceslas, ne se croyant pas en sûreté si près de Prague, se retire dans le château de Ziébrack, où il continue de s'abandonner à ses horribles déportemens.

Une nouvelle conjuration se forme contre lui; & les seigneurs, de l'aveu de Sigismond, son frere, qui étoit monté sur le thrône de Hongrie, enlevent l'Empereur & l'enferment dans la citadelle de Prague. Pierre de Rosen, à qui l'on confie la garde de ce prince, le conduit secrettement hors du royaume, & le confine à Vienne, dans une tour très-obscure.

[1400.]

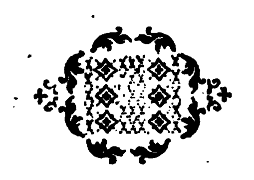
Wenceslas trouve encore moyen de se sauver, & de se rendre dans sa capitale. Il fait ensuite un voyage en France où il reçoit de Charles VI tous les honneurs dûs à sa dignité; mais il s'avilit lui-même, en quelque sorte, par son yvrognerie. A quel-

que heure du jour que ce fût, jamais il n'étoit en état de donner ni de recevoir audience. Il ne se croyoit sur le thrône, que pour boire & pour dormir.

Enfin les Electeurs, lassés de voir la couronne impériale sur la tête d'un *Prince* si peu digne de la porter, s'assemblent & le déposent. Le roi de Bohême fut peu sensible à cette dégradation. « Toute la fidélité que » j'exige de vous, écrivit-il aux villes im» périales, c'est que vous soyez exactes à » m'envoyer toujours quelques tonneaux de » votre meilleur vin. »

[1419.]

Wenceslas conserve encore la Bohême pendant dix-neuf ans, après lesquels une attaque d'apoplexie enleve ce monstre, à l'âge de soixante-huit ans. Ce *fut sous son* règne que Jean Hus commença à publier cette funeste doctrine qui donna bientôt lieu à tant de troubles.





SIGISMOND *.

[1420.]

CE Prince fut obligé de marcher en personne pour réduire la ville de Prague, dont les Hussites s'étoient emparés. Il eut beaucoup de peine à entrer dans cette capitale de ses Etats. On vit plus d'une fois un Prince, maître de l'Empire & de la Hongrie, sur le point d'être vaincu par une poignée d'hérétiques en qui la fureur de religion suppléoit à l'expérience & au courage. Enfin, après un an de fatigues & d'efforts, il reçut dans Prague l'onction royale qu'il desiroit.

[1437.]

La résistance des rebelles fit connoître à ce Prince tout ce qu'il auroit à souffrir de leur audace. Aussi fut-il occupé, pendant tout le tems de son règne qui fut de dix-sept ans, à calmer les guerres de religion, qui désolerent la Bohême, & dont ce royaume éprouve encore aujourd'hui les

* Voyez l'article de ce Prince dans les *Anecdotes de Hongrie*, & dans les *Anecdotes Germaniques*.

déplorables ſuites. Il ſçut, par ſon adreſſe, & par un mêlange heureux de douceur & de ſévérité, porter les factieux qui déchiroient ſes Etats, à des ſentimens de paix; mais il ne jouit pas long-tems de cette tranquillité: la mort vint l'enlever à l'âge de ſoixante & dix ans, après avoir gouverné la Hongrie cinquante & un ans, & l'Empire vingt-ſept.



ALBERT.

[1438.]

GENDRE de Sigiſmond qui, n'ayant point laiſſé de fils, l'avoit déclaré ſon ſucceſſeur, ce Prince, par un exemple unique, hérita, dans la même année, de trois couronnes, & fut reconnu Empereur, Roi de Bohême & Roi de Hongrie; mais il ne fit, pour ainſi dire, que ſe montrer à ces trois puiſſantes monarchies. Il mourut le 27 d'Octobre 1439, à l'âge de quarante-cinq ans, & fut inhumé à Albe-Royale. Il n'eut que deux filles; mais l'Impératrice qui étoit enceinte, mit au monde un prince qui fut nommé *Ladiſlas*, & qui eût été la gloire de l'auguſte maiſon d'Autriche, ſi le Ciel, pour le bonheur des hommes, lui eût donné une longue carriere.



INTERRÈGNE.

[1440.]

LES Etats de Bohême offrent la couronne à Albert de Baviere; mais en même tems ils exigent des conditions trop onéreuses. Le Prince la refuse. Ils s'adressent ensuite à l'empereur Frédéric III; mais ce monarque équitable ne peut se résoudre à priver de l'héritage de ses peres un enfant dont il est le tuteur. Peut-être aussi craignoit-il que les troubles de la Bohême ne lui donnassent trop d'embarras. Cependant il ne veut point consentir au couronnement du jeune Ladislas; & les Bohêmes, pendant quelques années, vivent sous une espece de gouvernement républicain, ayant pour chef deux gouverneurs du royaume.

[1443.]

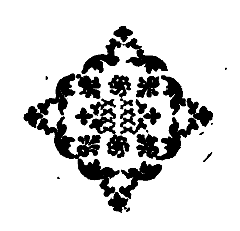
Un seigneur, qui vivoit à la campagne, avoit un singe d'une grandeur si extraordinaire, qu'on l'eût pris pour un homme. Il l'enfermoit avec soin; mais un jour l'animal trompa sa vigilance, & s'enfuit dans les bois, voisins du château. Un paysan, occupé à faire des fagots, apperçoit le fu-

gitif, perché sur un arbre; &, comme il n'avoit jamais vu un pareil animal, il s'imagine, aux gestes & aux gambades qu'il lui voit faire, que c'est un mauvais esprit qui le menace de quelques malheurs. Hors de lui, il court à son village, & crie par-tout qu'il vient de voir le diable dans la forêt. On s'assemble; on s'arme de bâtons & de fourches, & l'on vole à l'envi dans le bois pour y voir ce prétendu Démon. Il continuoit ses folies. Tous conviennent que c'est un esprit malin, & que, s'il est possible, il faut lui donner la mort. On coupe l'arbre sur lequel étoit le singe. Il s'en apperçoit: il saute sur un autre. Les villageois le poursuivent à coups de pierres, le font tomber, & lui donnent la mort. Enchanté de cette victoire qui leur avoit coûté bien des sueurs, ils reviennent triomphans dans leur hameau, avec le cadavre de l'ennemi terrassé, dans la résolution de le porter au plutôt à leur seigneur, comme un présent bien agréable. A l'aspect de l'animal, le seigneur irrité fut sur le point de faire battre de verges ces imprudens vainqueurs. Mais, revenant à lui, & prenant des sentimens plus doux: « Allez, dit-il, » insensés que vous êtes, pour punir votre » imbécillité, je veux que désormais votre » village ait le surnom de *Stupide*; &, pour » me dédommager de la perte d'un animal

»qui m'a coûté des sommes considérables, je »vous condamne à payer, tous les ans, une »taille extraordinaire.» Cette taxe a subsisté jusqu'à ce jour; & on l'appelle l'*amende du singe*.

[1446.]

Le grand nombre de brigands répandus dans la Bohême oblige d'établir dans chaque Cercle un baillif, pour administrer la justice. George Podgiebrads avoit déja donné une si grande idée de sa prudence, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans, qu'on le fit grand-baillif sur tous les Cercles du royaume. Ce seigneur devint si puissant, & usa si bien de sa grandeur, que les Etats le nommerent seul gouverneur de la Bohême, avec une autorité si absolue, qu'il ne lui manquoit que le titre de Roi.





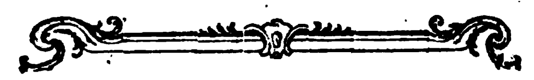
LADISLAS, *surnommé* LE POSTUME.

[1453.]

AUSSI-TÔT que Ladislas eut atteint l'âge de treize ans, les Bohêmes insisterent fortement auprès de l'empereur Frédéric, pour qu'il consentît à placer ce jeune prince sur le thrône de son pere. Il se rendit à leurs prieres; mais, comme Ladislas étoit trop jeune pour gouverner par lui-même, George conserva la qualité d'Administrateur du royaume.

[1458.]

Le Roi eut à peine dix-huit ans, qu'on songea à le marier; & Magdeleine de France, fille de Charles VII, lui fut promise. Ladislas se rendit à Prague pour y attendre son auguste compagne; mais il fut attaqué, dans cette ville, d'une colique si violente, qu'elle le conduisit au tombeau en moins de trente-six heures. Cette mort fut regardée comme l'effet du poison; & plusieurs historiens accusent l'Administrateur d'avoir commis ce crime qui lui ouvroit l'entrée du thrône. D'autres, peut-être avec plus de vraisemblance, le rejettent sur les Hussites, que Ladislas avoit juré de détruire.



GEORGE PODGIEBRADS.

[1459.]

UNE foule de compétiteurs parurent sur les rangs, après la mort du monarque. Mais George qui, par ses services signalés, avoit mérité le choix de ses compatriotes, eut pour lui tous les suffrages. Il fut proclamé & couronné, avec l'applaudissement de toute la patrie.

Pour mettre le pape dans ses intérêts, il promit de persécuter les Hussites. Mais, lorsqu'il fut affermi sur le thrône, il protégea ouvertement ces hérétiques, & leur rendit même les priviléges dont les avoient dépouillés ses prédécesseurs. Le saint pere, irrité de ce manquement de parole, excommunie le roi de Bohême, avec tous ses sujets. George se rit de ces anathêmes, défend de recevoir aucun papier de la cour de Rome, & a l'adresse de se faire obéir. Ce mépris oblige le pontife à chercher un prince dont les foudres, plus terribles que les siens, puissent le venger de ce qu'il appelloit un Attentat sacrilége.

[1465.]

Pour se metre à l'abri de la fureur du pape, George voulut se faire un appui de l'empereur Frédéric. Il secourt ce prince à propos, lorsqu'il étoit assiégé dans Vienne par ses propres sujets ; &, pour récompenser ce service important, le monarque Allemand le crée prince de Munsterberg, en Silésie.

[1466.]

On rapporte à cette année l'importation des premieres tulipes en Bohême. Un amateur les acheta en Turquie. Il les cultiva avec soin, les accoutuma au sol de son pays ; & bientôt cette colonie devint plus florissante que sa mere. Cette belle fleur fut si bien accueillie, que les premieres qui se vendirent furent achetées un louis. L'historien, qui nous administre ce trait, se récrie sur la grandeur de cette somme : Qu'auroit-il dit, s'il eût connu nos *Florimanes* ?

[1467, & suiv.]

Mathias, roi de Hongrie, excité par le pape, déclare la guerre au roi George, &

descend en Bohême, pour dépouiller ce prince de ses Etats. Cette sanglante querelle augmenta les maux de la Bohême. Mathias conquit la Moravie, la Silésie, & la Lusace. Il fut même couronné roi de Bohême; mais la mort de George, arrivée le 22 de Mai, renversa les flatteuses espérances, qu'il avoit osé concevoir.

Les Etats du royaume ne voulurent point reconnoître Victorin, fils du monarque défunt; mais ils choisirent Ladislas, fils de Casimir IV, roi de Pologne; & le jeune prince, malgré les brigues de Mathias, son compétiteur, se rendit heureusement à Prague dont l'évêque lui conféra l'onction sacrée des rois.

Bientôt la mort de ce rival plaça le roi de Bohême sur le thrône de Hongrie; &, la princesse Anne, sa fille, ayant épousé Ferdinand I, frere de Charles-Quint, & depuis empereur, se porta pour héritiere de son frere Louis, roi de Bohême & de Hongrie, tué à la bataille de Mohatz.

C'est depuis cette fameuse époque, que la Bohême & la Hongrie ont passé sous l'heureuse domination de la Maison d'Autriche. L'immortelle Princesse qui les gouverne aujourd'hui, l'auguste Marie-Thérèse, qu'un hymen, long-tems desiré par tous les bons François, a rendue, pour ainsi

dire, notre concitoyenne, & que ses vertus placent à côté de Louis le Bien-aimé, a rappellé dans le sein de ces deux royaumes les douceurs de l'âge d'or.

Fin des Anecdotes de Bohême.



TABLE GENERALE DES *MATIERES.*

[Le *T* marque le Tome, le *P*, la Partie, *Suppl.* désigne le Supplement aux Anecdotes Italiennes ou la Savoie. *An. H.* les Anecdotes Hongroises, & *An. B.* les Anecdotes Bohémiennes.]

Alexan-

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier les *Anecdotes des Républiques*; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris, le 25 Novembre 1770.

Signé DUCLOS.

Le Privilége se trouve au commencement des Anecdotes Angloises.

Livres nouveaux qui se trouvent chez le même Libraire.

Almanach encyclopédique de l'Histoire de France, in-18, 1770. 1 l. 5 f.

Anecdotes Angloises, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au Règne de George III, in-8°, 1769. 5 l.

Anecdotes Françoises depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au Règne de Louis XV; par M. l'abbé *Bertou*, nouvelle édition, in-8°, *petit format*. 5 l.

Anecdotes Germaniques, in-8°, depuis l'an de la fondation de Rome 648, & de l'ère chrétienne 106, jusqu'à nos jours, in-8°, *petit format*, 1769. 5 l.

Anecdotes Italiennes, depuis la destruction de l'Empire Romain en Occident, jusqu'à nos jours, in-8°. 5 l.

Anecdotes du Nord, comprenant la Suède, le Danemarck, la Pologne & la Russie, depuis l'origine de ces Monarchies jusqu'à présent, in-8°, *petit format*, 1770. 5 l.

l'Année champêtre; par M. *Gardenne*, in-12, 3 vol. *Fig.* 9 l.

Contes Persans; par *Inatula de Dehli*, traduits de l'anglois, in-12, deux Parties *br.* 3 l.

Dictionnaire des Cultes religieux de tous les Peuples du monde, in-8°, 3 vol. *Fig.* 1770. 15 l.

Dictionnaire de Littérature, 3 vol. in-8°, *petit format*, 1770. 15 l.

Dictionnaire des Passions, des Vertus, & des Vices, 2 vol. in-8°, 1769. 9 l.

Dictionnaire des Pronostics, ou l'Art de prévoir les bons ou mauvais évènemens dans les mala-

dies; par M. *D.T.* docteur en médecine, in-12, 1770. 2 l. 10 f.

Dictionnaire des Siéges & Batailles, in-8°, 3 vol. *petit format*, 1771. 15 l.

le Génie de M. *Hume*, in-12, 1770. 3 l.

Guide des chemins de la *France*, contenant toutes ses Routes, tant générales que particulieres, nouv. édit. in-12, *petit format*, 1768. 2 l.

Histoire des Poissons, 1 vol. in-4°. 8 l.

Instituts de Chymie de M. *Spielmann*, traduits par M. *Cadet*, & revus par M. *Devilliers*, in-12, 2 vol. 1770. 6 l.

Instructions succintes sur les Accouchemens, &c. par M. *Raulin*, in-12, *petit format*, 1770. *Fig.* 2 l.

le Messie, Poëme en dix chants, traduit de l'allemand, de M. *Klopstock*, in-12, 1769, 2 Part. *broch.* 3 l.

——— Le même, 2 vol. *papier fin*, *broch.* 6 l.

Pathologie de M. *Gaubius*, trad. par M. *Sue* le jeune, in-12, 1770. 3 l.

Précis de Chirurgie pratique, contenant l'histoire des Maladies chirurgicales, & la maniere la plus en usage de les traiter, & que suivent aujourd'hui les plus grands Chirurgiens, avec des Observations & Remarques critiques sur différens points; par M. *P***, in-8°, 2 vol. *Fig.* 10 l.

Précis de la Médecine pratique, contenant l'histoire des maladies, avec des observations sur les points les plus intéressans; par M. *Lieutaud*, médecin des Enfans de France, troisieme édit. augmentée, in-8°, 2 vol. 10 l.

Thrésor du Parnasse, in-12, *petit format*, tomes 5 & 6. 4 l.

Traité des Sels, traduit de l'allemand, in-12, 3 l.

